

Université de Montréal
Université Paris VIII Vincennes Saint-Denis

Le passage de l'« esthétique de la réception » au projet d'une « herméneutique littéraire » : une étude sur les aspects méthodologiques de l'application du structuralisme en études littéraires

Par
Sarah Alharbi

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

&

École doctorale « Pratiques et théories du sens »
Université Paris VIII Vincennes Saint-Denis

Sous la codirection de
M. Michel Pierssens et M. Christian Doumet

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Docteur
en littératures de langue française

juillet 2017
© Sarah Alharbi, 2017

RÉSUMÉ / MOTS-CLÉS

Cette thèse trace le développement méthodologique et historique de l'herméneutique littéraire, théorie formulée dans les travaux de Peter Szondi et de Hans Robert Jauss. Avec le formalisme russe (1915-1930), le structuralisme de Prague (1930-1949) et l'herméneutique philosophique (1960), l'herméneutique littéraire a soulevé des problèmes majeurs dans le domaine des études littéraires, en ce qu'elle a apporté de nouveaux éclairages sur la théorie de l'interprétation et de l'édition des textes. En effet, un regard attentif sur la réception francophone des fondateurs de l'école de Constance (1967-1993) et de l'Institut Peter Szondi de littérature comparée (depuis 1965) suggère qu'une application méthodique de leurs contributions demeure insuffisante. L'intérêt commun que les deux théoriciens avaient pour des questions liées à la philologie moderne a permis de clarifier plusieurs problèmes méthodologiques dans l'histoire littéraire, et, du même coup, de dessiner le profil d'une recherche interdisciplinaire dans les sciences humaines. Les travaux de Peter Szondi et de Hans Robert Jauss sont d'une importance qui tient notamment à ce qu'ils avaient rejoint des discussions qui ont permis aux deux théoriciens de voir leur propre discipline à travers l'arrière-plan d'une autre tradition critique. En ce sens, l'idée – avancée par Ferdinand de Saussure – d'examiner le langage comme système est considérée parmi les idées les plus influentes, car elle a renouvelé les théories génétiques traditionnelles, et fourni la base d'une nouvelle méthode sémiotique de la théorie de la réception. Cette thèse veut examiner la continuité, ainsi que la spécificité des théories de la réception et de l'herméneutique littéraire en vue de démontrer la façon dont ces deux théories ont élucidé la méthodologie des études littéraires. Nous espérons pouvoir mesurer la portée et les résultats de l'étude structurale de la littérature dans le contexte de son application didactique et ce, afin de comprendre la signification d'une méthode dans laquelle plusieurs disciplines humaines ont largement participé.

Mots-clés : philologie moderne ; histoire littéraire ; herméneutique littéraire ; théorie de la réception ; école de Constance ; Hans Robert Jauss ; Peter Szondi ; recherche interdisciplinaire.

ABSTRACT / KEYWORDS

This thesis traces the methodological and historical development of literary hermeneutics, a theory formulated in the works of Peter Szondi and Hans Robert Jauss. Along with Russian Formalism (1915-1930), Prague Structuralism (1930-1949), and philosophical hermeneutics (1960), the theory of literary hermeneutics has addressed major issues in the field of literary studies, for it provided valuable insights into the theory of interpretation. In fact, a closer look to the francophone reception of the founders of the Constance School of Reception Aesthetics (1967-1993) and of the Peter Szondi Institute for Comparative literature (since 1965) suggests that a comprehensive application of their contributions is insufficient. Their common interest in questions of modern philology enabled them to clarify many methodological problems in literary history, and to shape the profile of an interdisciplinary research in the humanities. The works of Peter Szondi and Hans Robert Jauss are of great importance as they have joined discussions that allowed both theoreticians to see their own discipline against the background of another critical tradition. In this sense, the idea – originating from Ferdinand de Saussure – of examining language as a system is regarded as being among the most influential ideas, for it has altered the traditional genetic theories and provided the basis of a new semiotic method of reception theory. This thesis aims to examine the continuity, as well as the specificity of the theories of reception and of literary hermeneutics in order to formulate comprehensive conclusions about the way they provided new insights into the methodology of literary studies. We wish to measure the scope and the results of the structural study of literature in the context of its didactic application, and to understand the significance of a method in which many disciplines of the humanities have largely participated.

Keywords: modern philology; literary history; literary hermeneutics; reception theory; Constance School; Hans Robert Jauss; Peter Szondi; interdisciplinary research.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ / MOTS-CLÉS	2
ABSTRACT / KEYWORDS	3
TABLE DES MATIÈRES	4
REMERCIEMENTS	8
DÉDICACE	9
INTRODUCTION	10
Mise en contexte et justification	12
Historique du problème	20
Méthodologie et hypothèse du travail	31
PREMIERE PARTIE : Enjeux et pratiques dans la théorie et critique littéraires contemporaines : l'état actuel des problématiques posées par l'histoire littéraire	39
CHAPITRE I : Le passage d'une « histoire littéraire événementielle » à une « histoire littéraire structurale »	
1. Les variations générique et exégétique du texte : un problème fondateur de la philologie moderne	44
2. Le problème d'historisation dans la théorie des genres	53
3. Le problème du caractère variable dans la conception générique	60
4. <i>L'histoire littéraire comme défi à la théorie littéraire (1967) : la littérature comme « organon » de l'histoire ?</i>	65
CHAPITRE II : Le paradigme d'une « histoire littéraire structurale » : une approche formelle ?	
1. La production du texte comme « logique symbolique » : un problème dans la recherche linguistique	87
2. Le lien entre la linguistique et les sciences de l'homme : le développement de la recherche vers le structuralisme	97
3. Apport de la discussion théorique contemporaine	104
3.1. La première apparition du terme « structural » : le Cercle linguistique de Prague	104
3.2. La « grande génération » philologique : les dernières contributions du second formalisme russe	121
4. Extension de la question méthodologique : d'une <i>évolution</i> à une <i>évaluation</i>	139
CHAPITRE III : La dimension évaluative de la question	
1. « The Poetic Work as a Totality of Values » (1932) : la valeur esthétique des œuvres	144
2. « Les Inquiétudes d'un philologue » (1954) : contre l'objectivisme de la recherche des sources	150
3. Les variantes formelles des œuvres dans une « histoire de l'effcience » (<i>Wirkungsgeschichte</i>) : la conscience historico-herméneutique de la continuité	154
4. Extension de la question philologique à une <i>question de la question philologique</i>	159

CHAPITRE IV : Regard sur l'exemple du conflit des interprétations dans la poétique moderne : enjeux de l'herméneutique et du structuralisme

1. Polysémie et double sens : une analyse structurale ?.....	167
2. Complexité dans l'énonciation métaphorique et la constitution sémantique des mots	175
3. Procès métaphorique et de signifiante : enjeux de l'herméneutique et du structuralisme	178
4. Sur l'apport d'une herméneutique qui relève de la description structurale : P. Ricœur	184
4.1. Entre l'herméneutique et le structuralisme : un chaînon manquant dans la compréhension des textes	184
4.2. Contre <i>l'éclectisme méthodologique</i> : « la synchronie fait système et la diachronie fait problème »	187
4.3. Herméneutique et structuralisme : une « possibilité combinatoire ».....	192
4.4. Herméneutique et structuralisme vers une « esthétique de la réception » : une conséquence épistémologique	195

DEUXIÈME PARTIE : Le renouveau herméneutique de Peter Szondi et le projet de l'École de Constance (1963-1994) : l'histoire littéraire vers une *humanisation des textes*

CHAPITRE I : Introduction à une « herméneutique littéraire » : P. Szondi

1. Vers une « connaissance philologique » : le projet d'une « herméneutique matérielle ».....	205
2. Repenser l'herméneutique littéraire dans le contexte problématique du lyrisme moderne	215
2.1. Origine du problème : une compréhension « philologique » ?.....	215
2.2. Matière étudiée : l'équivoque non-intentionnelle dans le lyrisme moderne.....	226
3. Problèmes de la constitution du savoir philologique dans l'étude critique des sources : l'interdépendance de la preuve et de la démonstration dans le cercle herméneutique	228

CHAPITRE II : Projet du groupe de recherche *Poetik und Hermeneutik* [*Poétique et herméneutique*] dans l'École de Constance : H. R. Jauss

1. Théorie de l'effet esthétique de W. Iser.....	237
2. Le projet d'une « esthétique de la réception »	249
2.1. Origine du problème : l'essai de reconstruction d'une typologie des genres lyriques médiévaux.....	249
2.2. Matière étudiée : le <i>Tierdichtung</i> et les genres satirique et allégorique du Moyen Âge central (XII ^e -XIII ^e s.).....	256
3. Vers une herméneutique littéraire : la naissance de la question philologique	262

CHAPITRE III : Questions de dialogue et de parenté entre l'herméneutique philosophique et l'herméneutique littéraire

1. Arrière-plans institutionnel et épistémologique du dialogue Gadamer/Jauss.....	269
1.1. Constitution du groupe de recherche <i>Poetik und Hermeneutik</i> (1963) : dépassement des frontières disciplinaires	269

1.2. Discours inaugural de l'École de Constance (1967) : constitution d'un corpus interdisciplinaire.....	278
1.3. L'« horizon d'attente » de l'esthétique de la réception en France, aux États-Unis et au Canada.....	284
1.4. Le caractère constructif et évolutif du dialogue Gadamer/Jauss : s'appuyer « sur Gadamer contre Gadamer ».....	289
2. Conséquences épistémologiques : le passage de l'« esthétique de la réception » au programme d'une « herméneutique de la question et de la réponse » : <i>Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik</i> (1977).....	297
2.1. L'esthétique de la réception : une méthode partielle ?	297
2.2. « La réception implique une interrogation » : la <i>position limite de la littérature</i> (Gadamer)	304
2.3. Le concept de « conscience historique » et la logique question/réponse.....	310
2.4. L'herméneutique de la question et de la réponse : pour une <i>précompréhension</i> de la conscience réceptrice.....	319

CHAPITRE IV : « Frage auf die Frage, auf die die Hermeneutik die Antwort ist » : dernières versions de la question méthodologique en herméneutique littéraire

1. L'herméneutique philosophique et les études littéraires, aller « au-delà » de la discipline ?.....	325
2. Un regard sur les résultats constructif et didactique de l'expérience théorique de H. R. Jauss : <i>Wege des Verstehens [Le Chemin du comprendre]</i> (1994)	338

TROISIEME PARTIE : Essai sur l'évolution de la poétique des genres de la fin des Lumières (*Aufklärung*) jusqu'au premier romantisme allemand (*Frühromantik*) : vers la naissance d'une « herméneutique critique ».....

CHAPITRE I : Histoire de la question sur l'exemple des écritures hypertextuelles

1. Problèmes de structure et de classement générique : l'exemple des poèmes en prose.....	353
2. Problèmes d'allusion textuelle et de critique en action : l'exemple des récits merveilleux et des romans de voyage	362
3. Problèmes de double signification et de transformation de sens : l'exemple des contes philosophiques et du roman pastoral.....	379

CHAPITRE II : Histoire des réponses à travers les horizons historiques de la compréhension

1. La réflexion théorique du classicisme weimarien au premier romantisme allemand : l'importance idéale vs. l'importance empirique	387
2. Le premier romantisme allemand et la construction d'un <i>art critique</i> : la poétique des genres vers une philosophie intégrant « les dimensions de l'histoire et de la culture »	393
3. <i>Un mot</i> est là pour <i>un autre</i> : le programme générique d'une « herméneutique critique »	398

CHAPITRE III : L'application romantique du primat sémiotique du texte : vers une Poésie du rêve

1. Le symbole du rêve dans l'écriture poétique : une « lanterne magique de la vie »	405
---	-----

2. La puissance de l'intuition et du rêve contre « la stérile opération de la pensée » : l'« alphabet de la nature » entre la connaissance poétique et la connaissance intuitive.....	411
3. « Avoir de la nature un pressentiment comme d'un être humain » : l'esquisse romantique d'une poésie du <i>perfectionnement humain</i>	415
CONCLUSION : Le rôle accordé à l'activité herméneutique et structuraliste du lecteur : vers une « sémantique structurale »	426
BIBLIOGRAPHIE	437

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les personnes qui ont contribué à l'accomplissement de cette thèse. Mes remerciements vont tout d'abord à mon directeur de recherche à l'Université de Montréal, M. Michel Pierssens, pour avoir cru en moi et m'avoir encouragée dès le départ à poursuivre cette recherche. Par sa rigueur, sa gentillesse et la richesse de ses connaissances, M. Pierssens m'a fourni les outils nécessaires pour aller plus loin dans mon travail, tout en m'indiquant à chaque étape les défis et les exigences qui pouvaient se présenter. Je le remercie pour sa présence continue, ses commentaires et son aide dans la mise en forme de la thèse. Je remercie aussi mon co-directeur de thèse à l'Université Paris 8, M. Christian Doumet, pour avoir accepté d'assurer la codirection de ma thèse et pour avoir encouragé mon intérêt pour le sujet de ma recherche. M. Doumet a joué un rôle important dans la préparation et la mise en place du contrat d'échange entre l'Université Paris 8 et l'Institut-Peter Szondi de littérature comparée à l'Université Libre de Berlin. Je le remercie pour son soutien continu et pour l'attention qu'il a portée sur mon cheminement à l'Université Paris 8. Mes remerciements vont également aux membres du jury de la soutenance de thèse, M. Bruno Clément, Mme Anne Herschberg Pierrot, M. Walter Moser et M. Marcello Vitali-Rosati, pour avoir bien voulu évaluer ma thèse. Je remercie par la même occasion les membres de mon jury d'examen de synthèse, M. Claude Piché et M. Marcello Vitali-Rosati, pour leurs commentaires et leurs conseils.

Cette thèse est le résultat d'un travail qui n'aurait pas été possible sans l'affection, l'humour et la bonté de ma famille : je remercie donc mes deux frères, ma sœur, mon oncle et mes cousins pour leur appui continu et sincère. Les soutiens financiers et administratifs nécessaires à l'accomplissement de ce projet ont été assurés par l'Université du Roi Saoud, l'Office allemand d'échanges universitaires (Deutscher Akademischer Austauschdienst), ainsi que le programme ERASMUS/SOKRATES de l'Institut-Peter Szondi de littérature comparée à l'Université Libre de Berlin et l'Université Paris 8.

*À la mémoire de mon père,
Et à ma chère mère,
Cette thèse rend hommage de mon affection
et de mon dévouement pour vous.*

INTRODUCTION

Qui réagit à l'œuvre par le commentaire et le jugement, qui la voit à travers le commentaire et le jugement n'est pas vraiment en contact avec elle : substituée à l'œuvre un autre objet, une construction mentale arbitraire et fragile¹.

Gaëtan Picon

Repenser les possibilités, les conditions, ainsi que les postures théoriques dont dispose aujourd'hui la théorie littéraire requiert que l'on ait présent à l'esprit un premier acquis : ce qui y agit comme condition d'application n'est autre que la limite, ou *résistance*², à laquelle elle est confrontée et qu'elle tente d'élucider. Non seulement cette limite décide-t-elle de la tâche d'une approche théorique quelconque, mais aussi elle articule la fonction que celle-ci remplit aussi bien que la façon dont elle comprend les textes, car c'est dans la prise de conscience préalable de la nature des limites auxquelles est confrontée la théorie que seront ensuite définis son rôle et ses modes d'évaluation. Or la littérature, en ce qu'elle présuppose une étroite corrélation entre sa « nature », sa « fonction » et les « modes d'évaluation » auxquels elle renvoie, se sait plutôt dans cette relation réfléchie à elle-même : elle peut se comprendre à partir d'elle-même, et pourtant, elle ne tardera à poser des limites à notre compréhension et à donner par la suite lieu à la réflexivité qui détermine la manière dont la signification s'y inscrit et dans laquelle elle se tient. En renfermant ainsi une sorte de détachement d'elle-même, la littérature s'avère être l'endroit où se profile une divergence fondamentale entre deux attitudes de réflexion méthodologique séparées, quoiqu'« étroitement liées les unes aux autres » : entre l'attitude systématique du théoricien d'une part et, d'autre part, l'attitude historique du critique. L'étude des principes et des concepts de la littérature se distingue de celle des œuvres elles-mêmes, en ce que l'attitude d'un théoricien et celle d'un critique ou d'un historien sont vues et caractérisées d'une manière assez discordante : « Aristote était un théoricien, Sainte-Beuve était avant tout un critique », écrit R. Wellek :

Ces termes sont étroitement liés les uns aux autres, aucune histoire littéraire n'est possible sans qu'ait été posée une série de questions, sans un système de concepts. [...] Notre lecture suppose toujours des idées préconçues, qui se modifient toujours à mesure que nous prenons connaissance

¹ Picon, Gaëtan, *L'écrivain et son ombre : introduction à une esthétique de la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1953, p. 20-21.

² « The Resistance to Theory », in De Man, Paul, *The Resistance to Theory, Theory and History of Literature*, foreword by Wlad Godzich, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986, pp. 3-20.

d'autres œuvres littéraires. Il s'agit là d'un processus dialectique, d'une interpénétration de la théorie et de la pratique³.

Depuis le siècle dernier, le champ des études littéraires connaît une dissociation croissante de ces deux rôles. Le lieu stratégique de cette divergence consiste dans les rapports problématiques qu'entretient la production littéraire avec les mutations des méthodologies auxquelles cette production renvoie : par exemple, aux méthodologies formelles qui se penchent sur l'établissement du *sens littéral* d'un texte s'opposent celles qui tentent la compréhension de ses fonctions référentielle et historique, de son *sens spirituel*. Par conséquent, l'idéal scientifique d'objectivité et de certitude, à l'instar des méthodes propres aux sciences de la nature, devient caractéristique de la méthode du théoricien qui s'impose de plus en plus en transposant au domaine de la critique tout un ensemble de méthodes systématiques à appliquer, telles que l'induction, la déduction, la synthèse et la comparaison. La situation du théoricien, en se voulant ainsi distincte de celle du critique ou de l'historien de la littérature, devient analogue à la situation « de l'anatomiste », disait I. A. Richards. Aussi ce critique anglais avait-il auguré de ce qu'il appelait des « triomphes futurs de la neurologie, qui devait être la solution de tous les problèmes littéraires⁴ ».

Pourtant, la question qui se pose ici, et à laquelle on ne trouverait souvent pas de réponse explicite, laisse entrevoir une problématique plus centrale que la simple mise au point de méthodes : elle consiste en la manière dont la « dimension évaluative⁵ » de la littérature (c'est-à-dire les critères qu'on privilégie dans notre propre évaluation des textes) est avant tout comprise. Et c'est précisément là que se trouve l'un des points les plus problématiques auxquels sont confrontées la théorie et la critique littéraires, d'autant plus qu'il met en évidence les inévitables frontières contingentes rencontrées dans les matériaux littéraires et à partir desquelles s'oriente le socle mouvant de connaissances et de compétences à développer. Cette considération, qui semble remettre en question la possibilité d'une connaissance objective des textes, a pu s'expliquer dans *The Aims of Interpretation* (1976), où E. D. Hirsch suggère à juste titre la nécessité de repenser corrélativement la connaissance que l'on peut développer de l'objet littéraire et la valeur qui nous

³ Wellek, René, « Théorie, critique et histoire littéraires », dans Wellek, René et Warren, Austin, *La théorie littéraire*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Audigier et Jean Gattégno, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1971, p. 56.

⁴ Cité dans Wellek, René, « Littérature et études littéraires », dans Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 18 ; cf. I. A. Richards, *Principles of Literary Criticism*, London, 1924, pp. 120-251.

⁵ Cf. Hirsch, Jr., E. D., *The Aims of Interpretation*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1976.

permettrait de l'examiner et de juger de ses aspects [*Knowledge and Value*]. Le bénéfice de ce chemin dans la réflexion peut en effet se vérifier dans le caractère largement variable des critères que l'on relève dans la plupart des approches critiques et théoriques ; Hirsch souligne l'importance d'examiner en profondeur ce que celles-ci sont en mesure de décider, et d'apporter du même coup une clarification à l'endroit de leurs potentialités. En ce sens, l'on peut se demander si la dissociation des deux rôles du théoricien et de l'historien dans la pratique des études littéraires, en même temps qu'elle se situe à l'origine des débats méthodologiques contemporains, n'a pas fini par imprimer sa trace sur le choix assez vaste des valeurs et des critères dont dépend notre compréhension même de la littérature :

How well a literary work fulfills particular criteria of excellence is not easily decided, but is at least decidable. If critics are able to agree upon their criteria, they can also agree, and often do, in their specific evaluative judgments. More often, however, critics find themselves applying different norms with the result that some of the most vigorous debates in practical and theoretical criticism are those which concern the proper choice of criteria⁶.

Mise en contexte et justification

Ce n'est pas un hasard si l'intérêt méthodologique contemporain suit d'une façon aussi déterminante ce chemin inépuisable d'une « critique de la critique » : c'est qu'elle s'inscrit dans une interrogation plus large sur les possibilités présentes d'une réflexion qui veut désormais reprendre en charge la dimension historique du langage et de l'œuvre littéraire, tout en mesurant ses critères et ses jugements de valeur : « the critic has a responsibility to knowledge itself: an obligation to know just what his criteria are, to know what he is doing and why⁷ ». Force est de constater qu'il s'agit ici d'une conséquence directe de la position dominante qu'occupe dans la théorie et la critique littéraires l'inévitable corrélation des deux aspects historico-herméneutique et langagier de la littérature, puisqu'il est question de saisir les œuvres non seulement dans leur fonction historique ou sociale, mais aussi « en vertu de certains types, d'une organisation ou d'une structure spécifiquement littéraire⁸ ». Or cela a été au cœur de la discussion théorique féconde qu'ont connue les études littéraires au siècle dernier dans les domaines slave, allemand, anglais et français ; il en est résulté, en effet, des contributions hautement significatives qui ont permis aux problèmes posés à la théorie littéraire de franchir un pas décisif dans la recherche : du second formalisme jusqu'au Cercle de l'École de Constance, tout en passant par le Cercle

⁶ « Privileged Criteria in Evaluation », dans Hirsch (1976), *op. cit.*, p. 110.

⁷ *Ibid.*, p. 123.

⁸ Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 318.

linguistique de Prague, la pluralité des modes de discours auxquels le texte littéraire renvoie, jointe à l'étude historique qui vient ou la confirmer ou la contredire, a été prise pour base de la discussion. Et ce ne fut qu'au terme de ces efforts remarquables dans la recherche méthodologique que les diverses implications herméneutique et langagière des textes ont permis de relever le pôle central auquel sont apparentées la plupart des théories pratiquées en études littéraires : à savoir cet inévitable *Babel of Interpretations*⁹, l'écueil important posé par les disciplines interprétatives et constamment rencontré par la recherche :

En effet, toute étude de la littérature passe nécessairement par la pratique interprétative, puisque son « matériau » est un ensemble de discours : cela vaut pour l'étude historique et sociale tout autant que pour l'analyse formelle. En ce sens l'analyse herméneutique est le socle de toute étude littéraire quelle qu'elle soit (Molino 1985) [...] Dans cette interaction permanente entre analyse textuelle immanente et « connaissance d'arrière-fond » (*Hintergrundwissen*) se trouve l'aspect le plus crucial de ce qu'on appelle couramment le **cercle herméneutique** : la compréhension des textes est impossible sans mobilisation d'une connaissance d'arrière-fond d'ordre historique et générique, alors que la connaissance que nous avons de cet arrière-fond et des contraintes génériques est elle-même tirée des textes (Stegmüller 1972)¹⁰.

Il y avait donc lieu de changer de question : il fallait désormais s'interroger sur le *caractère double* du problème méthodologique parce que celui-ci n'agit que par une limite fondamentale qui fait le trait distinctif du domaine des sciences humaines en comparaison à celui des sciences naturelles¹¹ : à savoir cette circularité caractéristique de l'activité de compréhension et d'interprétation et dont découle le « caractère probabiliste » de ses critères comme de ses résultats : « toute reconstruction de la signification d'un texte ne saurait avoir qu'un caractère probabiliste¹² ». Les textes se modifient sans cesse grâce à l'évolution du jugement que les lectures successives portent sur eux, malgré la stabilité des catégories impliquées dans la restitution classificatoire – normes, contexte historique ou considérations linguistiques (titres, attributions, distribution du vocabulaire). Ainsi, il reste à nous demander si les approches formelles telles que celles du premier formalisme (la fonction poétique *for its own sake*¹³) ou de

⁹ Cf. Hirsch, E. D., *Validity of Interpretation*, New Haven, Yale University Press, 1967.

¹⁰ Roussin, Philippe et Schaeffer, Jean-Marie, « Les écoles : études littéraires », dans *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points/Essais », p. 105-106. L'auteur souligne. ; cf. W. Stegmüller, « Der sogenannte Zirkel des Verstehens », dans K. Hübner et A. Menne (éd.), *Natur und Geschichte*, Hamburg, 1973; J. Molino, « Pour une histoire de l'interprétation : les étapes de l'herméneutique », *Philosophiques*, vol. 12, n°1 et 2, 1985.

¹¹ *Ibid.*, p. 106.

¹² *Ibid.*

¹³ Il est nécessaire de bien distinguer deux phases principales de l'école du formalisme russe, développées conjointement, entre 1915-1930, dans les deux centres du Cercle linguistique de Moscou (MLK) et de la Société d'étude du langage poétique (Opojaz) de Petrograd. Aux alentours de 1923, la phase initiale du mouvement inauguré

l'école du New Criticism (« poetry (Knowledge itself) *for its own sake* »¹⁴) ne finiront que par être problématisées lorsqu'on s'y livre, car elles demeurent largement tributaires des conceptions textuelles préétablies par la tradition, et se mesurent par rapport à leur capacité de faire face aux seules fonctions poétiques des textes. Dans cette perspective s'inscrivaient des propositions variées telles que celle d'une « critique honnête » que l'on retrouve par exemple chez T. S. Eliot : « honest criticism and sensitive appreciation is directed not upon the poet but upon the poetry¹⁵ ». Dans le vocabulaire de R. Jakobson, cela impliquait que le rapport du discours au réel ne peut qu'être dissimulé, car la fonction poétique prévaut en ce qu'elle s'opère *for its own sake* et aux dépens de la fonction référentielle ; celle-ci, quant à elle, joue tout simplement un rôle secondaire dans la lecture.

En effet, il serait difficile de réduire à une seule observation méthodologique dans l'activité de lecture les nombreux problèmes clés de la mécompréhension des textes, de ce « caractère probabiliste » et mouvant des critères. On ne réussira à cerner le problème que si l'on l'attache à l'objet auquel il est réduit et qui en constitue la limite comme telle. Il nous faut penser tout d'abord une réalité au contact de laquelle la question des critères suivant lesquels un ensemble de poèmes, de pièces de théâtres ou de contes est *compris* et *interprété* trouve sa limite. Ainsi, entre la description qui reste strictement à l'intérieur du domaine du texte et celle de ses contextes historique ou social, il n'est, en effet, qu'un objet fuyant qui prive toute théorie de sa consistance et que l'on ne peut aborder « ni en linguiste, ni en philologue, ni en littéraire », parce que ce avec quoi il correspond se cultive « dans les sphères limitrophes, aux frontières de toutes les disciplines mentionnées [linguistique, philologie, littérature], à leur jointure, à leur croisement¹⁶

par R. Jakobson et V. Chklovski connaît des changements de perspective dus à la discussion entamée par Ju. Tynjanov sur la notion d'« évolution », une notion qu'il emprunte à l'histoire littéraire. Selon la slaviste Catherine Depretto (1997), la première étape du formalisme russe peut se trouver dans certaines des premières publications de R. Jakobson : « Le texte de Jakobson qui correspond le mieux à l'étape formaliste de sa carrière est sans doute *La Nouvelle poésie russe* dont il lit des extraits au MLK à Moscou en 1919 et qu'il publie à Prague en 1921 », Depretto, Catherine, « Roman Jakobson et la relance de l'Opojaz (1928-1930) », *Littérature*, n°107, 1997, pp. 75-87, p. 75-76.

¹⁴ Makaryk, Irena R. (éd.), « New Criticism », dans *Encyclopaedia of Contemporary Literary Theory, Approaches, Scholars, Terms*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 120; cf. Eliot, T. S., *Selected Essays*, 3rd ed., London, Faber, 1951 [1932].

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Adam, Jean-Michel, « Le texte : un objet linguistique », dans *Éléments de linguistique textuelle, théorie et pratique de l'analyse textuelle*, Liège, Pierre Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1990, p. 11. Cf. Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984 ; Culioli, Antoine, « Sur quelques contradictions en linguistique », *Communications*, n°20, Paris, Éditions du Seuil ; Préface de *La Langue au ras du texte*, Atlani et al., Villeneuve-D'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1984.

». Il s'agit de toute évidence de ce que M. Bakhtine et A. Culioli ont décrit comme le problème exigeant de la simple notion du *texte* :

Entreprendre de parler en linguiste du texte, c'est, en effet, se trouver en présence d'un objet pluridisciplinaire et être inévitablement confronté aux limites d'une discipline constituée. [...] « Le texte écrit nous force, de façon exemplaire, à comprendre que l'on ne peut pas passer de la phrase [...] à l'énoncé, par une procédure d'extension. Il s'agit en fait d'une rupture théorique, aux conséquences incontournables » (Culioli, 1984)¹⁷.

Et c'est précisément dans une telle prise en compte de la spécificité de cette dialectique méthodologique établie et jouée par la notion du texte que se trouve affirmée l'idée proposée par P. De Man, dans son livre important *The Resistance to Theory* (1986) : à savoir le besoin de reconsidérer conjointement l'*effet* propre au texte et l'*approche* possible à suivre, soit « a phenomenology of the literary writing and reading » ; car « The resistance to theory is in fact a resistance to reading » :

Determine the a priori of a conception by starting to determine the premises of the system. One should attempt a phenomenology of the literary writing and reading. This success depends on the power of a system that may well remain implicit but that determines an a priori conception of what is literary by starting out from the premises of the system rather than from the literary thing itself. This last qualification is of course a real question which in fact accounts for the predictability of the difficulties just alluded to: if the condition of existence of an entity is itself critical, then the theory of this entity is bound to fall back¹⁸.

Ainsi la dernière version de la question méthodologique nous a-t-elle été transmise. Une nouvelle mise au point sur la situation actuelle de la critique montre que les deux tendances principales qui parcouraient le débat méthodologique du siècle dernier demeurent l'herméneutique et le structuralisme. D'où l'importance d'être attentifs à leurs particularités tout en prolongeant leurs intentions : du sens littéral au sens allégorique, de la constitution sémantique à la constitution discursive. Dans les universités allemandes, et plus particulièrement dans le cercle de l'École de Constance, il s'est constitué une situation déterminante dans laquelle les questions posées aux études littéraires ont été favorisées par les conditions interprétatives de la littérature. H. R. Jauss, historien et théoricien allemand, reproche à la méthode formelle l'abandon qu'elle implique de la dimension historique : « Développant sa méthode, l'école formaliste s'est trouvée confrontée à l'historicité de la littérature¹⁹ ». Il est, selon le théoricien,

¹⁷ *Ibid.* Cf. Culioli, Antoine, Préface de *La Langue au ras du texte*, Atlani et al., Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1984.

¹⁸ De Man (1986), *op. cit.*, p. 5.

¹⁹ Jauss, Hans Robert, « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978, p. 41.

une exégèse pour laquelle les faits historiques pourraient être des indices. Ainsi, la lecture n'est pas tout simplement au niveau du fond textuel que nous cherchons à exhiber, mais au niveau de *ce à quoi elle réfère*. Sur cette base décisive où la discussion méthodologique s'est trouvée un premier point d'aboutissement, s'est situé, dans les années soixante, un moment constitutif pour la théorie littéraire chez un groupe de jeunes chercheurs de l'Université nouvellement fondée à Constance : il s'agit d'une proposition méthodologique particulière qui mérite aujourd'hui d'être examinée en profondeur, puisqu'elle a été le résultat d'une recherche qui s'employait d'une façon remarquable à explorer la fameuse frontière, mise en jeu par les textes, entre le structuralisme et l'herméneutique. Préparée par le second formalisme et minutieusement formulée par l'historien et théoricien allemand H. R. Jauss, cette proposition, prononcée en 1967 dans le cadre du discours inaugural de l'École de Constance, s'est présentée en ces termes : à savoir la nécessité d'un passage de l'ancienne « histoire littéraire événementielle » vers une nouvelle « histoire littéraire structurale ». Ayant trouvé son impulsion décisive dans les travaux du romaniste H. R. Jauss et de l'angliciste W. Iser, cette proposition peut être considérée aujourd'hui comme étant l'étude clé qui a su mettre en mouvement, sur les plans théorique et pratique, les problématiques les plus critiques en théorie et critique littéraires. Pourtant, Jauss n'y voyait pas une tentative de légitimer l'usage d'une nouvelle théorie, mais plutôt de poser dans de nouveaux termes le problème auquel il a été lui-même confronté en tant que philologue et historien de la littérature : lors de ses premiers travaux documentaires sur la littérature vernaculaire du Moyen Âge, le jeune médiéviste, confronté à une imposante diversité dans la matière du volume²⁰ auquel il travaillait avec ses collègues, s'est trouvé en face de la première problématique méthodologique qui devait renouveler non seulement sa pratique d'historien, mais aussi *sa vision* « de toutes les œuvres du passé » :

Il n'est pas rare que la formation d'une théorie soit liée, sans que l'on s'en rende compte, au genre et au champ de l'objet à partir duquel elle fut élaborée ou auquel elle doit être appliquée. Cela vaut particulièrement pour la théorie des genres littéraires²¹.

Contre la pratique traditionnelle de la philologie qui se fondait sur la critique des sources, Jauss s'est rendu compte que la théorie des genres littéraires, auquel il travaillait en tant que

²⁰ Cf. *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, in Zusammenarbeit mit Jean Frappier (Paris), Martin de Riquer (Barcelona), Aurelio Roncaglia (Rom), herausgegeben von Hans Robert Jauss (Konstanz) und Erich Köhler (Freiburg), Carl Winter Universitätsverlag, Heidelberg, 1970.

²¹ « Littérature médiévale et théorie des genres », dans Genette, Gérard (dir.), *Théorie des genres*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1986, p. 37.

médiéviste, s'efforce de saisir tout ce qui est *déjà* établi dans les œuvres par la tradition et laisse ainsi échapper les intérêts herméneutiques propres à chaque œuvre. Autrement dit, en se perdant « dans les sources des sources », cette pratique, contre laquelle s'affirmait le renouvellement théorique d'une « histoire littéraire structurale », veut « rendre indiscutable la continuité », et conduit à ce que la littérature perde « ce qui fait historiquement son autonomie » :

Quand l'auteur d'une œuvre est inconnu, quand son dessein n'est pas attesté, que son rapport aux sources et aux modèles ne peut être établi qu'indirectement, la meilleure méthode pour répondre à la question « philologique » est de savoir comment le texte doit être compris pour être « bien compris »²².

Or les avantages dont disposait cette direction dans la recherche tenaient à ce qu'elle conçoit une littérature qui « n'a pas été faite pour des philologues²³ » : car « jamais aucun texte n'a été écrit pour être lu et interprété philologiquement par des philologues » ; elle tenait donc à ce qu'elle postulait une méthode susceptible de « ménager un nouvel accès à la tradition littéraire²⁴ ». L'angliciste W. Iser discute, dans le préambule de son livre *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique* (1985), de cette nouveauté dans la recherche et la fait remonter à la situation scientifique stimulante qu'avaient connue les étudiants dans les universités allemandes des années soixante :

Sur le plan scientifique, les années soixante marquent la fin d'une herméneutique naïve dans l'étude de la littérature. La question du développement de la tradition et de sa conservation s'est posée de façon de plus en plus pressante pour la raison essentielle que la démarche scientifique à l'égard de la littérature a supporté de plus en plus difficilement le conflit des interprétations. Le fait que l'on puisse adresser à la littérature des questions différentes, et que les interprétations qui en résultent laissent paraître une même œuvre chaque fois comme étant autre est devenu un problème de plus en plus aigu²⁵.

D'où ce à quoi la discussion de cette thèse doit permettre de s'intéresser : à savoir examiner les conditions et les résultats de ce changement décisif de paradigme²⁶ dans la réflexion

²² Jauss (1978), *op. cit.*, p. 58.

²³ « Or – pour reprendre la formulation de Walther Bulst – « jamais aucun texte n'a été écrit pour être lu et interprété philologiquement par des philologues » – ou, ajouterai-je, par des historiens avec le regard de l'historien », Jauss (1978), *op. cit.*, p. 44.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Iser, Wolfgang, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par Evelyne Sznycer, Liège, Pierre Mardaga, 1985, p. 6.

²⁶ Ici nous tenons à préciser ce que nous entendons par un « changement de paradigme » : ce que nous tenterons d'élucider au terme de la discussion qu'entamera ce travail veut analyser, sur les plans théorique et pratique, les conditions et les présupposés du contexte épistémologique dans lequel Jauss avait jeté les bases méthodologiques de sa proposition d'une « histoire littéraire structurale ». L'argument avancé par cette proposition laisse évidemment voir une double difficulté assumée et rencontrée par les recherches qui l'ont précédée ; or il s'est énoncé plus clairement dans les années soixante et soixante-dix, dans les deux projets d'une esthétique de la réception et d'une herméneutique littéraire, où le paradigme adopté par l'« histoire littéraire structurale » a été largement affirmé. C'est,

méthodologique des trois dernières décennies du siècle dernier. Il s'agit d'une réflexion d'autant plus féconde qu'il nous convient aujourd'hui de la maintenir et dont nous souhaitons, dans le présent travail, élucider le chemin hautement significatif qu'elle traçait. Nous disposons heureusement d'un document qui nous livre d'importants éclairages sur les étapes par lesquelles ce renouvellement méthodologique a été rendu possible : Jauss conclut son deuxième – et dernier – projet théorique²⁷ par un texte qu'il intitule « Un dernier regard sur mon expérience théorique » ; il nous y livre les moments marquants de l'expérience et de l'« horizon d'attente » d'un philologue qui, dans ses premiers travaux, a pu prendre conscience de la structure fort complexe de son métier : toute constitution d'un sens est inévitablement soumise à une lacune à pallier en ce que l'analyse, s'efforçant de saisir ce qui peut être linguistiquement saisi, laisse échapper l'intérêt historico-herméneutique. Aussi la littérature ne finit-elle que par être problématisée. Et c'est, en effet, dans la prise en compte préliminaire de ce contexte que s'est actualisée la toute première ébauche théorique d'une « histoire littéraire structurale » : « une nouvelle théorie historico-herméneutique et structuraliste inaugura l'ère dans laquelle nous nous trouvons²⁸ ». Selon Iser, cette direction que le questionnement poussait de plus en plus dans la voie de l'herméneutique trouve sa justification dans les discussions auxquelles ont abouti les recherches entreprises sur la transmission de la tradition littéraire ; or celles-ci, comme le soutient l'angliciste, « représentent plutôt un chemin auquel le passé a donné un sens mais qui est devenu difficilement praticable » :

C'est pourquoi les difficultés qu'elles ont fait surgir ont imposé de nouvelles questions. Les questions anciennes sont intégrées dans la tradition dans la mesure où celles qui sont nouvelles ne peuvent se former qu'à partir de celles qui les précèdent. C'est ainsi que l'intérêt classique relatif à l'intention du texte a fait naître un intérêt pour sa réception. La recherche de la signification a alors évolué pour porter de plus en plus sur ce qui constitue l'objet proprement esthétique du texte. Enfin la question de la valeur a fini par rendre possible celle de la place faite aux facultés

en effet, dans une direction évaluative que nous souhaitons pousser notre recherche sur la nature des questions posées par ces deux projets, sur les causes de leur évolution, ainsi que sur la connaissance à laquelle ils peuvent aboutir. Quant aux approches, aux théoriciens et aux écoles qui seront abordés dans la discussion, nous choisirons d'analyser ceux qui sont étroitement liés au dessein théorique jaussien ; sans doute les perspectives littéraire et méthodologique dans les domaines slaviste, romane et germanique lui importaient-elles simultanément au plus haut point.

²⁷ Suite à la publication de *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft* (1967), H. R. Jauss fait paraître chez Suhrkamp Verlag son ouvrage volumineux *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* (1982) [1991], où il esquisse à la fois une critique poussée du premier projet d'une « esthétique de la réception », et une forte mise en question de la portée herméneutique sous-jacente aux études littéraires. D'où la dénomination que le théoricien allemand choisit, avec Szondi, d'attribuer à son deuxième projet, à savoir une herméneutique littéraire.

²⁸ Jauss (1986), *op. cit.*, p. 40.

humaines par l'œuvre d'art. Ici apparaît à nouveau un problème herméneutique, dans la mesure où les réponses passées ne dévoilent pas les questions posées²⁹.

D'une doctrine de la métaphore à une doctrine de la pluralité du sens, tout en passant par la doctrine des modes pluriels de l'interprétation, l'herméneutique moderne avec ses doctrines diverses s'est donc avérée sous-jacente aux développements méthodologiques des années soixante et soixante-dix dans le champ des études littéraires. S'y décèle, néanmoins, une distinction inhérente à notre recherche ; celle-ci se dessine entre l'acte du *comprendre* et celui de l'*interpréter*, entre l'analyse inspirée par la poétique et celle qui découle de l'herméneutique interprétative. Mais que peut-on précisément apprendre de ces deux maîtres ? De la *poétique* et de l'*herméneutique* ? Voilà l'ambition qui a pu trouver un accomplissement plus explicite et plus concret au sein du groupe de recherche de l'École de Constance, un cercle d'études qui se donnait pour nom *Poetik und Hermeneutik* [*Poétique et herméneutique*]. Les difficultés qui pourraient se présenter devant un tel dessein sont, certes, considérables, dont la délimitation du corpus théorique ; celui-ci est régi par l'état actuel de la question qui ne débouche que sur la conscience d'une lecture dupée par la dissimulation sémantique du texte. C'est ainsi que nous nous bornerons, dans le cadre de notre travail, à esquisser les aspects du chemin méthodologique double sur lequel une « théorie historico-herméneutique et structuraliste » avait fait un pas en avant. Force est de constater que la question posée par cette théorie se veut moins tributaire d'une discipline scientifique à proprement parler que des sommets de la théorie de la compréhension qu'elle tentait d'élucider et dont il voulait saisir le caractère insoluble. Cet effort a donc le mérite d'être de prime abord celui d'une théorie qui, tout en se proposant comme étant ambitieuse et prometteuse, n'a jamais oublié de reconnaître sa première et dernière limite : à savoir son incomplétude, son imperfection. D'où la raison principale qui fut à l'origine de notre intérêt pour ce sujet : en même temps que cette théorie contribue à l'approfondissement de notre compréhension des textes, elle ne fait pourtant que nous procurer un certain sentiment d'insuffisance, de *son* insuffisance. « Toute compréhension scientifiquement contrôlable inclut avec nécessité la reconnaissance de ses propres limites », écrit Jauss pour décrire ce qui a joué un rôle central dans sa réflexion méthodologique, désignée, en 1967, par « esthétique de la réception », et réélaborée au cours des années qui suivent pour atteindre finalement en 1977, dans l'ouvrage volumineux *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, le projet définitoire

²⁹ Iser (1985), *op. cit.*, p. 7.

d'une « herméneutique littéraire ». Aussi le théoricien a-t-il été amené à s'interroger sur les limites de sa propre entreprise, pour avancer finalement cette question significative qui nous démontre aujourd'hui que le projet d'une « herméneutique littéraire », tel qu'il a été exposé dans le dernier livre théorique de Jauss, n'a fait que s'interroger sur le potentiel qu'il *est* :

Où commence en réalité l'autonomie d'une herméneutique littéraire ? Comment procédait-elle et comment procède-t-elle aujourd'hui pour rendre justice au caractère esthétique de ses textes ? Une telle question a tout ce qu'il faut pour mettre le philologue dans l'embarras³⁰.

Historique du problème

« Délimiter l'herméneutique littéraire et en proposer une nouvelle définition est une tâche qui s'impose à nous aujourd'hui sous un aspect nouveau³¹ » : si l'on veut élucider la tâche que voulait assumer l'herméneutique littéraire dans le vaste champ des approches méthodologiques qui se sont formulées dans les années soixante et soixante-dix, il est essentiel de rappeler tout d'abord la complexité du contexte épistémologique dans lequel elle s'inscrivait. À l'instar de l'esthétique de la réception, l'herméneutique littéraire n'a pas revendiqué la qualité entière d'une discipline autonome ; elle s'est plutôt comprise comme une réflexion méthodologique susceptible de demeurer partielle. Or cela est essentiellement dû au fait que sa formulation est ancrée dans le champ déjà établi des disciplines anciennes et dont elle tentait de recueillir des leçons, allant de l'herméneutique philologique traditionnelle jusqu'à l'étude critique et éditoriale des sources, tout en passant par les herméneutiques historique, théologique et juridique :

Toutes les réalisations de l'herméneutique ne sont pas le fait de la seule herméneutique philologique traditionnelle. Elle les partage avec l'herméneutique théologique, juridique, philosophique ou historique, bref : avec toutes les disciplines qui se consacrent à l'édition, à l'étude critique des sources et à l'interprétation historique des textes du passé³².

Tout en partageant avec ces disciplines la même conscience du problème de la compréhension historique des textes, le projet initial de Jauss consistait de prime abord en la mise en place d'une base sur laquelle il pourrait se fonder. Cela l'a amené à s'attarder sur des considérations préliminaires sur les idées conceptuelle et normative inhérentes à l'acception large du terme « herméneutique » – un terme dérivé du grec *hermeneuein* et désignant à la fois « exprimer, expliquer et traduire³³ ». Or ce fut précisément sur ce point que le problème central de sa réflexion

³⁰ Jauss, Hans Robert, *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Maurice Jacob, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1988, p. 11-12.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 17.

méthodologique s'est avéré être celui de savoir jusqu'où les réalisations des différentes disciplines de l'herméneutique pouvaient le conduire dans l'intelligence de l'historicité propre aux textes *littéraires*. D'où la question qu'il s'est dès le départ posée sur les contours qu'il fallait fixer à ce projet : « Que peut avoir en commun avec la compréhension théologique, juridique ou philosophique la compréhension fondée sur un point de vue esthétique, et comment délimiter, dans la démarche herméneutique, le problème spécifique de la compréhension des textes littéraires ?³⁴ » C'est ainsi qu'il retrace, dans « Limites et tâches d'une herméneutique littéraire³⁵ », l'origine double de ses deux préoccupations majeures, donc la *base* même de sa méthode : ce fut, tout d'abord, chez le théoricien et comparatiste P. Szondi³⁶ que la première définition d'une herméneutique littéraire s'est formulée, comme méthode qui se veut « une doctrine de l'interprétation qui, certes, n'ignorerait pas toute philologie, mais qui réconcilierait la philologie avec l'esthétique³⁷ ». À partir de cette définition, désignée plus tard par « herméneutique matérielle », Jauss élargit la réflexion aux conditions de la théorie de l'interprétation dans ses différentes disciplines et ce, afin de mieux penser ce qui présuppose et distingue une herméneutique littéraire « qui s'édifierait sur la compréhension de l'art qui est la nôtre actuellement³⁸ ». À ce moment stratégique de la discussion, il fait intervenir l'influence déterminante de l'herméneutique philosophique de H.-G. Gadamer³⁹, une herméneutique à laquelle « la science du texte doit l'impulsion décisive qui marqua sa réflexion méthodologique⁴⁰ ». L'ampleur de l'information dont le livre de H.-G. Gadamer dispose a, en effet, facilité à l'herméneutique littéraire la tâche méthodologique qu'elle s'était assignée : « L'herméneutique

³⁴ *Ibid.*, p. 13.

³⁵ Jauss, Hans Robert, « Ueberlegungen zur Abgrenzung und Aufgabenstellung einer literarischen Hermeneutik », dans *Poetik und Hermeneutik IX*, Munich, Wilhelm Fink, 1980; trad. française, « Limites et tâches d'une herméneutique littéraire », dans *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Maurice Jacob, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1988, pp. 12-29.

³⁶ Cf. Szondi, Peter, « Bemerkungen zur Forschungslage der literarischen Hermeneutik », dans *Einführung in die literarische Hermeneutik*, Francfort-sur-le-Main, 1975; trad. française dans *Introduction à l'herméneutique littéraire : [de Chladenius à Schleiermacher]*, traduit de l'allemand par Mayotte Bollack, avec un essai sur l'auteur par Jean Bollack, Paris, Éditions du Cerf, 1989.

³⁷ Cité dans Jauss (1988), *op. cit.*, p. 13.

³⁸ *Ibid.*, p. 13.

³⁹ Cf. Gadamer, Hans-Georg, *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, édition intégrale revue et complétée par P. Fruchon, J. Grondin et G. Merlio, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1996.

⁴⁰ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 15.

gadamérienne a certainement rendu possible un renouvellement de l'herméneutique littéraire⁴¹ », écrit Jauss, élève de Gadamer à Heidelberg. Aussi la question prioritaire que le romaniste allemand a soulevée sur la tâche et les contours de sa méthode se place-t-elle au point de croisement entre les deux versions « matérielle » (Szondi) et « philosophique » (Gadamer) de l'herméneutique ; bien qu'elles résultent chacune d'une série de disciplines indépendantes, le socle principal repose toujours sur le problème de la compréhension et de l'interprétation historiques des textes. Dans cette perspective, Jauss entend éclairer les présuppositions philosophiques sur lesquelles l'herméneutique littéraire peut s'établir ; il le fait tout en répondant à un souci très important causé par le caractère esthétique des textes littéraires. Le point critique fut donc atteint dans le dialogue fécond que l'herméneutique littéraire a pu nouer entre les assises méthodologiques élaborées par Gadamer dans le contexte de l'herméneutique philosophique et l'usage conceptuel qui en ressortait dans le champ propre aux études littéraires. Il fallait se situer au-delà de la discipline philologique traditionnelle pour apercevoir la véritable difficulté et la tâche qui incombent à la compréhension des textes littéraires ; le problème méthodologique s'est donc laissé se contourner par une connaissance *autre* qui venait le déterminer et l'explicitier. De ce fait, la réflexion méthodologique de Jauss démontre jusqu'à quel point le débat sans cesse suscité par les différentes approches en théorie et critique littéraires ne peut être compris sans l'associer à une certaine autocritique ; cette tendance évaluative se trouve au centre de la totalité de sa réflexion sur les questions fondamentales qu'il a été amené à soulever sur son rôle qui fut, avant tout, celui d'un *historien de la littérature* :

La conception d'une nouvelle histoire littéraire se devait d'élargir au destinataire le cercle étroit formé par l'auteur et l'œuvre et de hausser le lecteur ou le public au rang d'instance médiatrice entre le présent et le passé, entre l'œuvre et son action ; par là, cette nouvelle histoire était amenée à s'affirmer contre l'idéal d'objectivité de la vieille histoire littéraire, tombé en discrédit, et contre la prétention à l'exactitude des sociologues comme des structuralistes qui faisaient peu de cas de la compréhension historique⁴².

Bien que la tradition générale de l'herméneutique ait été d'une grande utilité didactique pour la formation de l'herméneutique littéraire, le fond du problème auquel celle-ci a réfléchi et où la base méthodologique de l'herméneutique s'est enracinée se trouve, en effet, dans une ancienne

⁴¹ Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch, Brian T., Olivier, Andrew, « L'herméneutique : texte, lecture, réception », *Texte : revue de critique et de théorie littéraire*, Département d'études françaises, Université de Toronto, n° 3, Éditions Trintexte, 1985, p. 193.

⁴² Jauss (1988), *op. cit.*, p. 428.

discussion à propos des défis et des tâches de l'histoire littéraire⁴³. En effet, l'herméneutique littéraire, ainsi qu'elle fut élaborée par Jauss, s'est tout d'abord formulée à partir de l'émergence d'un paradigme propre à l'histoire littéraire et attesté à une époque antérieure dans les travaux des formalistes russes⁴⁴ et du cercle linguistique de Prague⁴⁵ ; ce paradigme se rattachait principalement au problème soulevé, d'abord par J. Tynianov dans l'article décisif « De l'évolution littéraire⁴⁶ » (1927), par le besoin de plus en plus ressenti d'une analyse qui tienne compte de l'évolution du système synchronique du texte, c'est-à-dire d'une description historico-sociale à laquelle l'analyse formelle ne peut renoncer si elle veut atteindre une meilleure compréhension du texte : « L'examen doit aller de la fonction constructive à la fonction littéraire, de la fonction littéraire à la fonction verbale. Il doit éclaircir l'interaction évolutive des fonctions et des formes⁴⁷ ». À la suite de cette publication, J. Tynianov et R. Jakobson rédigent en commun un texte important auquel a donné lieu leur rencontre à Prague en décembre 1928. Ayant pour titre « Problèmes des études littéraires et linguistiques », ce texte, qui figure dans la plupart des rééditions, occupe une place centrale dans les études littéraires en ceci qu'il marque à la fois l'aboutissement de la réflexion du second formalisme et l'origine d'un *renouveau* définitif dans l'histoire littéraire⁴⁸ ; on y lit ceci :

1. [...] Il faut se séparer de l'éclectisme académique, du « formalisme » scolastique qui remplace l'analyse par énumération de la terminologie et qui ne fait que dresser un catalogue des

⁴³ Cf. Jauss, Hans Robert, *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*, Frankfurt, Suhrkamp, 1970; trad. française dans « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », dans Jauss (1978), *op. cit.*, pp. 21-80.

⁴⁴ Cf. Tynianov, Juri, « De l'évolution littéraire », *Arxaisty i novatory*, Leningrad, 1929, pp. 30-47 ; Tynianov, Juri et Jakobson, Roman, « Problèmes des études littéraires et linguistiques » (1928), *Novyi Lef*, n°12 (1928), pp. 36-37 ; *Readings in Russian Poetics*, Michigan Slavic Materials, n°2, Ann Arbor, 1962, pp. 101-102 ; Streidter, Jurij (éd.), *Texte der russischen Formalisten*, München, Fink Verlag, 1969. Ces deux textes ont été réunis et traduits, avec d'autres textes clés de l'école formaliste, dans Todorov, Tzvetan, (éd.), *Théorie de la littérature*, textes des formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, préface de Roman Jakobson, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1965.

⁴⁵ Cf. Vodička, Felix, « Literární historie. Její problem a úkoly » [« Literary History: Its Problems and Tasks »], dans *Čtení o jazycy a poesii*. Ed. B. Havránek and J. Mukařovský, Prague, Družstevní práce, 1942, pp. 309-400; *Struktura vývoje [Structure of Evolution]*, Prague, Odeon, 1966; Wellek, René, « The Theory of Literary History », dans *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. 6., Prague, Cercle linguistique de Prague, 1936, pp. 173-91.

⁴⁶ Cf. Tynianov, Juri, « De l'évolution littéraire », dans Todorov, Tzvetan, (éd.), *Théorie de la littérature*, textes des formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, préface de Roman Jakobson, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1965, pp. 120-137.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 136.

⁴⁸ « Aussi – et malgré son titre – l'article de 1928 a-t-il prioritairement pour sujet l'étude de la littérature [...] et plus étroitement même – le problème de l'histoire de la littérature, ce qui est bien en accord avec la réorientation du formalisme russe après 1925 et dont c'est devenu la préoccupation majeure. B. Tomasevskij intitule alors ses interventions sur le mouvement : « La nouvelle méthode d'histoire littéraire en Russie » », Depretto, Catherine, « Roman Jakobson et la relance de l'Opojaz (1928-1930) », *Littérature*, n°107, 1997, Récits antérieurs, p. 84.

phénomènes ; il faut cesser de transformer la science littéraire et linguistique prise comme une science systématique en genres épisodiques et anecdotiques.

2. L'histoire de la littérature (ou de l'art) est intimement liée aux autres séries historiques ; chacune de ces séries comporte un faisceau complexe de lois structurales qui lui est propre. Il est impossible d'établir entre la série littéraire et les autres séries une corrélation rigoureuse sans avoir préalablement étudié ces lois⁴⁹.

Sous cet aspect, les deux fameuses orientations du linguiste et de l'historien, se voulant distinctes l'une de l'autre, se sont trouvées dans une impasse qui permettait d'identifier leur forte corrélation. La slaviste française C. Depretto suit d'une manière approfondie les circonstances de la publication de ce texte dans la correspondance échangée à la fin de l'année 1928 par les membres fondateurs de l'école formaliste ; elle y relève un épisode qui a eu lieu entre R. Jakobson et V. Chklovski et où, pour la première fois, une relance importante du second formalisme – période s'étendant entre 1928-1930 – a été projetée : le 14 novembre 1928, Chklovski reçoit une lettre capitale envoyée depuis Prague par Jakobson et dans laquelle on lit ceci :

En vérité, le travail des formalistes ne fait que commencer, pas dans le sens d'une étude de détail, avec une centaine d'exemples, pas dans le sens où il serait temps pour nous de faire des manuels synthétiques, mais dans le sens du travail tout simplement — avant, nous travaillions à l'aveuglette, pour nous tous, ce furent des années d'apprentissage et maintenant alors que les problèmes sont terriblement clairs, c'est la débandade⁵⁰.

Dès lors que ce maillon important du projet de relance formaliste s'est ainsi dessiné, l'on assistait à un changement de perspective qui allait permettre à la réflexion méthodologique de remettre en question la compréhension d'une littérature qui « ne peut être réduite à la fonction esthétique ; elle a en outre bien d'autres fonctions⁵¹ ». Le problème des implications historiques comme limite rencontrée dans l'analyse formelle des textes avait rendu possibles des vues théoriques nouvelles sur la nature de ce qui échappe à l'analyse linguistique, de ce qui demeure inévitablement en dehors du langage poétique. Cette prise de conscience, caractéristique de la deuxième étape de la recherche formaliste – désignée souvent par « relance méthodologique de l'Opojaz » –, a été en mesure d'élargir d'une manière très importante la discussion sur de

⁴⁹ Cf. Tynianov, Juri et Jakobson, Roman, « Problèmes des études littéraires et linguistiques » (1928), dans Todorov, Tzvetan, (1965), *op. cit.*, p. 138.

⁵⁰ Cité dans Depretto (1997), art. cit., p. 78-79. Lettre de Jakobson publiée dans V. Sklovskij, *Gamburgskij scet*, M., 1990.

⁵¹ « La dominante », dans Jakobson (1970), *op. cit.*, p. 80. Extrait d'une série de conférences inédites en langue tchèque, données à l'université Masaryk à Brno au printemps 1935, sur l'École formaliste russe. « The Dominant », dans L. Matejka et K. Pomorska (éd.), *Readings in Russian Poetics*, Cambridge et Londres, 1971, p. 82-87, traduit de l'anglais par André Jarry.

nouveaux aspects d'évaluation apportés depuis la linguistique vers l'histoire littéraire. De fait, l'idée d'une analyse où la méthode formelle du linguiste s'associe à la méthode historique du critique a stimulé une thèse forte et bien fondée dans la théorie et la critique littéraires. Selon la slaviste C. Depretto, la sauvegarde de cet héritage formaliste a été assurée dans les années trente par les linguistes de Prague. Le point d'ancrage que l'on retrouve dans les deux textes formalistes, rédigés respectivement en 1927 et 1928, fut suivi et renforcé par d'autres études s'inscrivant dans la même dynamique et parues dans les *Travaux du Cercle linguistique de Prague*⁵² ; ceux-ci, où l'on souligne les contributions importantes de J. Mukařovský et de F. Vodička, reprennent les conclusions auxquelles la discussion formaliste avait abouti et l'élargissent pour atteindre finalement la formulation d'un nouveau cadre susceptible d'inclure les différentes facettes dont participe l'analyse des textes. Or, c'est là où l'on voit apparaître les premières assises d'une histoire de la réception ; on discutait de trois étapes principales à considérer désormais dans l'analyse des textes : 1) histoire de la production ; 2) histoire de la structure littéraire ; 3) histoire de la réception. L'interdépendance entre l'histoire et la linguistique fut donc de plus en plus affirmée ; elle s'est révélée comme étant ce qui serait susceptible de rendre possible une compréhension améliorée de l'évolution des textes littéraires :

Production history concerned with the relationship between individual creative acts and the supra-individual aesthetic norms (tradition), is absorbed into the history of the literary structure. The dynamism of reception and the diversity of interpretations arise from two factors: the aesthetic properties of the literary text and the changing attitudes of the reading public⁵³.

Les bases d'une théorie de la réception étant ainsi préparées par les seconds formalistes et ré-établies par les linguistes de Prague⁵⁴, la position du problème paraît assez claire. C'est dans la prise en compte préliminaire de ce contexte que se sont actualisées les premières ébauches théoriques d'une esthétique de la réception (1967) et d'une herméneutique littéraire (1977) ; ce fut dès lors le moment où, selon Iser, le couple « effet/réception » remplace le couple « message/signification ». Cela suffirait à éclairer cette difficulté particulière que voulait pallier le chemin méthodologique tracé, à partir de 1967, par Jaus. À partir d'une image bien circonscrite des conclusions auxquelles ont abouti, au début du siècle, les linguistes et les

⁵² Cf. *supra*, notes 42 et 43.

⁵³ « Semiotic poetics of the Prague school (Prague School) », dans *Encyclopaedia of Contemporary Literary Theory, Approaches, Scholars, Terms, op. cit.*, 1993, p. 181-182.

⁵⁴ « The foundations of reception history were laid by Vodička. As a sign, the literary work is destined for the "community of readers", to be perceived aesthetically, interpreted and evaluated. [...] Vodička has reaffirmed the basic principle of Prague School poetics: all literary phenomena, from minute poetic devices to literary history spanning centuries, are the products of unceasing human aesthetic activity. », *ibid.*, p. 182.

historiens de la littérature, le romaniste allemand souligne dès le départ que les prémisses de la compréhension et de l'interprétation ne peuvent plus découler uniquement des « sciences formalisantes », car celles-ci « ne se préoccupaient guère des implications herméneutiques des nouvelles méthodes descriptives⁵⁵ » ; par contre, ce qui pose désormais problème n'est que le fait même de la lecture et la réalisation du fait que « l'homme qui lit [...] *ne peut s'observer lire* », pour reprendre les mots de A. Nisin⁵⁶ dans son livre important *La littérature et le lecteur* (1959) :

Simplicité trompeuse : nous savons, mais nous ne savons que par l'anatomie, que l'homme qui marche met en jeu une prodigieuse complexité de muscles ; l'homme qui lit, de même, s'il existait une anatomie littéraire, nous saurions que son acte est loin d'être aussi simple qu'il paraît. Entre l'œuvre et lui s'établit un complexe de rapports que le mot de « dialogue » ne suffit pas à traduire. Nous l'entrevoions quand notre attention se porte sur l'acte de lecture, mais nous ne pouvons guère que l'entrevoir : pour la raison invincible qu'*on ne peut s'observer lire*⁵⁷.

Cet état où la question méthodologique aboutit montre que le problème principal auquel il fallait apporter une clarification n'était qu'un problème d'*approche* ; celle-ci s'est avérée incapable de faire face à plusieurs cas d'études menées dans le vaste champ de la littérature moderne, une littérature à l'origine même de cette révision des prémisses traditionnelles de la théorie et de la critique littéraires⁵⁸. Par l'imposante diversité de ses modes de représentation, allant de l'usage délibéré des structures textuelles et des symboles jusqu'à l'inauguration moderne de l'hermétisme, tout en passant par la réhabilitation de l'allégorie, les différents genres, et sous-genres, que l'on trouve dans la poétique moderne transgressent les frontières des significations

⁵⁵ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 12.

⁵⁶ Nous tenons à souligner la place centrale qu'occupent, dans la réflexion théorique jaussienne, les analyses éclairantes que l'on retrouve dans le livre d'Arthur Nisin, un livre « injustement tombé dans l'oubli ». Jauss en fait paraître, en 1960, un compte-rendu dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, 197 (1960), pp. 223 sq. Dans « Un dernier regard sur mon expérience théorique », on lit : « Dans un ouvrage injustement tombé dans l'oubli, *La Littérature et le lecteur* (1959), Nisin a le mérite d'avoir révélé le platonisme latent de la philologie académique, sa croyance en une essence intemporelle des œuvres classiques et en la neutralité de l'observateur, où qu'il soit. », Jauss (1988), *op. cit.*, p. 422.

⁵⁷ Nisin, Arthur, *La littérature et le lecteur*, préface de Pierre de Boisdeffre, Paris, Éditions universitaires, 1959, p. 60.

⁵⁸ Dans la première partie de cette thèse, nous élaborerons, sur les plans théorique et pratique, les détails liés à cette hypothèse – largement défendue dans les études consacrées aux genres modernes – sur les variétés fondamentales apportées par la poétique moderne à l'histoire littéraire. Contrairement aux XVIII^e et XVIII^e siècles, où les règles normative et prescriptive des genres étaient bien distinctes, la fin du XVIII^e et le XIX^e siècles constituent une certaine rupture en ceci que « la pratique de l'écriture de genre disparaît » ; A. Warren souligne que le public connaît, à ces deux époques, une multiplication considérable des genres littéraires remettant de plus en plus en question les principes de classification et de distinction. En rendant compte des ouvrages français et allemands consacrés à cette question, Warren discute de ce que « la littérature d'après 1800 » a produit sur la théorie des genres modernes : « La théorie moderne des genres est nettement descriptive. Elle ne limite pas le nombre des catégories possibles et ne prescrit aux écrivains nulle règle. Elle suppose que les catégories traditionnelles peuvent être « mélangées » et donner naissance à une catégorie nouvelle (comme la tragi-comédie). Elle constate que l'extension et la « richesse », tout autant que la « pureté », peuvent servir de base à un genre. », Warren, Austin, « Les genres littéraires », dans Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 330.

usuelles, et présentent dès lors une matière qui se mue en un développement continu du devenir. Le critique A. Warren résume cette situation en discutant de ce qu'il appelle la « littérature d'après 1800 » ; il fait le constat selon lequel la période 1840-1940 constitue « une anomalie de l'histoire littéraire⁵⁹ ». À cet égard, la contribution importante de Nisin dans les années 1950 avait offert une perspective méthodologique fort éclairante, de l'aveu même de Jauss : « Il [Nisin] a ainsi ouvert la voie à une herméneutique de la lecture⁶⁰ ». L'auteur y parle des conceptions erronées souvent développées quant au *génie* de la poétique moderne qui, par son caractère ambigu et anormal, échapperait à l'exactitude des « sciences formalisantes », aussi bien qu'aux principes de classification générique. Avec Nisin, on a été ainsi amené à la réalisation du fait que nous sommes en face d'une série de textes qui n'envisagent plus l'œuvre comme communication par le moyen du langage, et ne renvoient son lecteur ni à un « auteur », ni à un « contenu ». Cette littérature échappe donc de plus en plus au caractère d'une « littérature-communication » ; cette dernière n'est, selon Nisin, qu'affaire « illusoire » :

« Nicole, apportez-moi mes pantoufles... » Malgré trois siècles, le langage de Monsieur Jourdain ne prête à aucune confusion. Pourquoi le langage du génie serait-il plus ambigu ? Il y a là un scandale et, de fait, sans une stricte unité d'interprétation, la littérature-communication est illusoire, est ce grand échec dont on comprend mal qu'il se perpétue. Mais précisément, la visée de la littérature n'est pas d'abord une communication à quoi le langage ne servirait que de véhicule plus ou moins orné. Encore que tout langage véhicule quelque notion et reflète de quelque façon son auteur, l'œuvre ne nous renvoie pas d'abord à cet auteur ni seulement à un contenu. Elle se définit d'abord par une structure⁶¹.

L'on comprend maintenant, et plus concrètement, la conclusion principale où s'est arrêtée la discussion méthodologique : à savoir cette « possibilité combinatoire » dont parle P. Ricœur et qui consiste à considérer l'aspect *structural* dans l'histoire littéraire aussi bien que l'aspect *historique* dans la linguistique structurale. Ce dont on a désormais besoin est, ainsi que le souligne, en 1961, S. Sontag, « un vocabulaire descriptif » des formes :

What kind of criticism, of commentary on the arts, is desirable today? [...] What is needed, first, is more attention to form in art. If excessive stress on content provokes the arrogance of

⁵⁹ Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 362. Sur la conception variable dans les modes littéraires de la théorie moderne des genres, par opposition à ceux de la théorie classique, voir surtout les discussions suivantes : Van Tieghem, Paul, « La question des genres littéraires », *Helicon* I (1938), p. 95 s. ; Thibaudet, Albert, *Physiologie de la critique*, Paris, Nizet, 1962 [1930] ; *Réflexions sur la littérature*, préface par Antoine Compagnon ; édition établie et annotée par Antoine Compagnon et Christophe Pradeau, Paris, Gallimard, 2007 ; Viëtor, Karl, « Probleme der literarischen Gattungsgeschichte » (1931), dans *Geist und Form*, Berne, 1952 ; N. H. Pearson, « Literary Forms and Types », *English Institute Annual*, 1941, p. 59 s. ; Wellek, René, « The Concept of Romanticism in Literary History », dans *Concepts of Criticism*, New Haven, 1963.

⁶⁰ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 422.

⁶¹ Nisin (1959), *op. cit.*, p. 79.

interpretation, more extended and more thorough descriptions of form would silence. What is needed is a vocabulary – a descriptive, rather than prescriptive, vocabulary – for forms⁶².

Dans une perspective analogue à celle élaborée par Nisim, Sontag discute, dans *Against interpretation* (1961), du problème de contenu que l'on rencontre dans la littérature moderne⁶³ ; celle-ci suscite des hésitations sur *ce qui est dit* dans le texte. Et il s'en trouve, pour le travail d'interprétation et de compréhension, des variations considérables entre le « *What X is saying is...* », le « *What X is trying to say is...* », et le « *What X said is...* »⁶⁴. Aussi serait-on amené à opter pour cette thèse selon laquelle il faudrait mieux se fier au texte, plutôt qu'à son narrateur : « *Never trust the teller, trust the tale* », said Lawrence⁶⁵ : « A great deal of modern poetry as well, starting from the great experiments of French poetry [...] to put silence into poems and to reinstate the *magic* of the word, has escaped from the rough grip of interpretation⁶⁶ ».

S'est ainsi dessiné, à partir des années soixante, le socle méthodologique sur lequel l'herméneutique littéraire s'est fortement appuyée : il ne s'agissait pas d'imiter les linguistes, mais plutôt d'échapper à cette « innocence herméneutique d'une philologie trop sûre d'elle-même⁶⁷ », ainsi qu'au « platonisme latent de la philologie académique⁶⁸ ». Parce que le problème de la lecture des textes littéraires présuppose une dissociation des deux possibilités complémentaires de l'herméneutique et du structuralisme, on ne pouvait révéler les écarts, et du même coup légitimer la dissociation, qu'en se réclamant d'un chaînon manquant dans la compréhension des textes. Cela avait laissé ouvertes de nombreuses questions qui se posaient d'une manière incessante sur la fonction de la linguistique et de l'histoire littéraire dans la didactique de la littérature : dans quelle mesure le texte littéraire peut-il être étudié et analysé dans la totalité de ses aspects qui procèdent et de la linguistique et de l'herméneutique ? Le linguiste est-il impuissant face à l'investissement du sens ? Et l'herméneute, l'est-il face à la clôture de l'univers linguistique ? Faudrait-il donc renoncer à l'une ou à l'autre et trouver un autre fondement ? Il est apparu que la méthode la plus appropriée était celle de partir de la forme du texte, puis de montrer la parenté de cette forme avec des problèmes historico-herméneutiques

⁶² Sontag, Susan, *Against Interpretation and other essays*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1966, p. 12; trad. française dans *L'œuvre parle*, traduit de l'anglais par Guy Durand, Paris, C. Bourgeois, 2010.

⁶³ « Proust, Joyce, Faulkner, Rilke, Lawrence, Gide... one could go on citing author after author; the list is endless of those around whom thick encrustations of interpretation have taken hold. », *ibid.*, p. 8.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁶⁷ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 421.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 422.

connexes. Aussi la formation de l'herméneutique littéraire, comme approche qui, selon la définition de Szondi, « réconcilierait l'esthétique et l'apprentissage de l'interprétation », s'inscrivait-elle dans la perspective large d'une interrogation sur les possibilités présentes d'une communication entre les disciplines par le moyen de la littérature moderne ; or celle-ci n'est que l'enjeu principal et responsable de toutes les différentes versions que l'on connaît de plus en plus des prémisses traditionnelles de la lecture.

Nous avons voulu rappeler, en guise d'introduction, les présuppositions des traditions herméneutique et structuraliste auxquelles l'herméneutique littéraire se rattachait et sur lesquelles notre attention portera dans le cadre de ce travail ; cette considération préliminaire nous a paru bénéfique en ceci qu'elle nous permettait de cerner l'endroit où la problématique de la théorie s'est située, ainsi que la manière dont ont voulu poursuivre, corriger et mettre en question ces deux traditions fort distinctes l'une de l'autre. Nous sommes en face d'un véritable effort qui ne peut être considéré que si l'on garde présent à l'esprit le fait qu'il est le fruit d'un *partage* entre les disciplines axées sur la science du texte. Du fait de leur portée interdisciplinaire, les contrées différentes que l'herméneutique littéraire traversait laissent entrevoir une base commune de la discussion, ouverte et accessible à tous. C'est sur un plan à la fois didactique et méthodologique que se sont traduites les nombreuses idées clés de la théorie ; ces idées rendent visible le fait que les disciplines dont elles sont issues, quelque éloignées qu'elles soient, sont, en effet, moins différentes qu'elles ne paraissent : elles s'opposaient là où elles se rencontraient sur un même terrain, à savoir cette limite posée par un texte qui demande à notre intelligence d'établir des relations, de *faire lien*. C'est dans cette base commune que se vérifie l'importance interdisciplinaire dont a pris conscience l'herméneutique littéraire, quand elle part d'un terrain pratique propre au caractère esthétique des textes, pour se reformuler finalement toute une méthodologie à partir de la longue histoire de l'herméneutique philologique traditionnelle, de l'herméneutique philosophique et de l'étude critique des sources. Et pourtant, l'on est toujours porté à nous demander : quelle aurait été, en fin de compte, l'utilité de ce projet interdisciplinaire dont l'ampleur paraît, à première vue, assez démesurée ? Dans le champ de la théorie et de l'épistémologie de la littérature, l'herméneutique littéraire s'est avérée le domaine le plus redevable à ce qu'on appelle aujourd'hui le paradigme du savoir du XXI^e siècle dans les sciences humaines : le *dialogue entre les disciplines*. Elle manifeste l'espoir annoncé, au tournant du XXI^e siècle, dans le dernier livre rédigé par Jauss : « Die Paradigmatik der Geisteswissenschaften im

Dialog der Disziplinen » – [Le paradigme des sciences humaines dans le dialogue entre les disciplines]. Il suffit de signaler cette voie instructive qui a conclu la carrière du théoricien et à laquelle nous devons aujourd’hui attacher notre intérêt ; ce livre fut publié deux ans avant le décès de son auteur à la suite d’une courte maladie : *Wege des Verstehens*⁶⁹ – *Le chemin du comprendre* (1994). Il y discute des propositions humboldtiennes dans la théorie et la pratique de l’éducation, et conclut sa fructueuse carrière en suggérant trois thèses à considérer dans l’avenir par la recherche en sciences humaines, « Die Geisteswissenschaften im Prozeß der Bildung » :

Die Geisteswissenschaften sind von Haus aus *grenzüberschreitend*;
 Die Geisteswissenschaften sind von Haus aus *grenzüberschreitend* und *integrativ* zugleich;
 Die Geisteswissenschaften sind von Haus aus *dialogisch*⁷⁰.

À un moment où les sciences humaines se voyaient menacées d’isolement, Jauss assumait le double rôle de pédagogue et de chercheur, donc de véritable transmetteur du message. Ses travaux laissent entrevoir un travail qui voulait favoriser l’ouverture au dialogue des disciplines et ce, en partant de la complexité théorique que posent les problèmes de l’historicité et de la lecture des textes littéraires. J. Starobinski augure, dans la préface qu’il consacre à la première traduction française (Gallimard, 1978) du discours inaugural de l’École de Constance, du futur intérêt que les thèses jaussiennes sauraient susciter pour quiconque s’interrogerait sur « les tâches de la recherche littéraire et la fonction même de la littérature » :

La traduction que voici vient toutefois à son heure, sans le décalage excessif dont ont pâti Spitzer, Auerbach, Friedrich. Pour ceux-ci, les traductions françaises, [...], réparaient une injustice et rendaient accessibles des interprétations qui ne pouvaient être ignorées ; mais à tort ou à raison, elles n’étaient pas en mesure d’influer sur les débats de méthode des années 60 et 70, largement dominés par le structuralisme et la sémiologie. Il n’en va pas de même dans le cas de Jauss. Car le point de départ de sa réflexion, les problèmes qu’il soumet à l’examen et à la discussion la plus serrée, sont ceux mêmes dont il est aujourd’hui le plus souvent question dans les pays de langue française. J’en augure que ce livre recevra sans tarder l’audience qu’il mérite et que les thèses de Jauss, si fortement énoncées, seront prises en compte, comme c’est le cas actuellement en Allemagne, par ceux qui tiennent à voir l’histoire et la théorie littéraires justifier leur activité par les arguments les mieux fondés⁷¹.

L’initiative prise par l’École de Constance a eu un impact au sein de la communauté universitaire allemande, nord-américaine et française dans le domaine des sciences humaines ; elle pourrait nous servir aujourd’hui d’excellent exemple à suivre. Des romanistes, des anglicistes, des germanistes, des historiens, des philologues, des linguistes, des pédagogues, des philosophes, des

⁶⁹ Jauss, Hans Robert, *Wege des Verstehens*, München, Wilhelm Fink, 1994.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 402-428.

⁷¹ Starobinski, Jean, « Préface », dans Jauss (1978), *op. cit.*, p. 7-8.

théologiens : au sein des travaux de *Poetik und Hermeneutik* (1963-1994), un certain remembrement des savoirs humains s'opérait d'une manière admirable. L'on ne peut néanmoins passer sous silence le manque de travaux universitaires contemporains sur cette question qui établit une relation originelle entre ces disciplines. Il existe, toutefois, une réception qui a pris pour terme d'étude cette comparaison : le dialogue entre l'herméneutique littéraire et l'herméneutique philosophique a connu une élucidation érudite dans l'étude qu'a entreprise C. Piché, professeur de philosophie à l'Université de Montréal, en 1985, et à laquelle Jausa a donné sa réplique tout en pointant, en guise d'exergue, le manque d'intérêt dans ce champ et que l'étude de Piché vient combler d'une manière exemplaire :

Dans sa réflexion, Claude Piché a conduit le lecteur canadien dans un domaine toujours peu connu en Amérique, celui de l'herméneutique, et il lui a révélé cette étape des débats allemands de façon si remarquable que je ne peux que le féliciter de son apport. Mon rapport avec Hans-Georg Gadamer n'a jamais jusqu'ici fait l'objet, même dans la critique allemande, d'un examen aussi compétent⁷².

De cette approche dans la recherche est donc né notre intérêt pour mener une analyse qui veut se pencher sur une herméneutique littéraire plus réfléchie, plus instructive pour les travaux de lecture des textes littéraires. Nous souhaitons élucider les aspects didactiques du projet théorique « combinatoire » qui s'est formulé dans les trois dernières décennies du siècle dernier, afin que l'on puisse être en mesure de montrer comment la réconciliation de deux orientations dans la lecture, apparemment inconciliables, pourrait obtenir un nouveau droit de cité.

Méthodologie et hypothèse de travail

Considérer ainsi la situation provoquée par ces dernières discussions méthodologiques nous ramène à des problèmes spécifiques aux connaissances philologique et herméneutique, celles dont le champ de la théorie littéraire dispose actuellement. Nous tenterons, dans cette thèse, de partir de ce que nous venons d'esquisser afin de laisser la compréhension que l'herméneutique littéraire a d'elle-même justifier la problématique de son statut interdisciplinaire ; nous menons ce travail par une succession de trois parties essentielles et liées, par leur logique méthodologique, les unes aux autres. La démarche, la répartition des chapitres, ainsi que la transition des idées de chacune de ces trois parties seront explicitées et justifiées dans l'introduction sommaire que nous consacrerons à chaque partie.

⁷² Jausa, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch, Brian T., Oliver, Andrew, « L'herméneutique : texte, lecture, réception », *Texte : revue de critique et de théorie littéraire*, Département d'études françaises, Université de Toronto, n° 3, Éditions Trintexte, 1985, p. 193.

Dans un premier temps, il s'agira de s'attarder sur les présuppositions méthodologiques et les résultats des recherches entreprises parmi les linguistes de formation, les historiens-interprètes et les philologues au cours du siècle dernier pour établir le sens, ou le non-sens, qui se déploie dans la poétique moderne ; nous le ferons en nous limitant aux écoles et aux approches qui se rangent parmi les articulations entre « herméneutique » et « structuralisme », deux méthodes de lecture inhérentes à cette « histoire littéraire structurale » qui a été proposée par Jauss. Une telle prise en compte préliminaire de la situation dans laquelle les questions ont été posées s'avère déterminante, dans la mesure où elle permettra de savoir comment les discussions théoriques, quand elles ne répondaient pas aux questions, pouvaient au moins les replacer dans un horizon intermédiaire. D'une manière analogue, nous nous efforcerons de toute évidence d'éclairer le contexte pratique épineux dans lequel s'inscrivaient ces discussions, soit le problème de cette « communication indirecte » que l'on constate dans la méthode de présentation des textes littéraires modernes, des écrits où l'on prend « volontairement pour programme la production involontaire » (Adorno). Des notions comme celle de « lieu d'indétermination » (Iser), d'« énigme » (Picon) ou bien d'« illusion référentielle » (Riffaterre) ont été largement discutées parmi les théoriciens de la lecture en vue de tracer la voie vers une esthétique de textes qui ne cessent de se ramifier dans un jeu infini de métamorphoses. Un regard sur cet état concret de la question permettra de saisir dans quel sens la théorie a été privée de sa consistance. Si une telle conception du texte littéraire lui posait problème, c'est avant tout par sa nature épistémologique : en dissociant le sens du texte de tout centre et de toute fin, elle imposait, en effet, une *nouveauté* dans la grille de lecture. Il s'ensuivait des conséquences importantes dans les discussions théorique et critique, dans la mesure où le sens, en raison de l'écart logique qui lui est inhérent, ne peut être présenté de façon cohérente, voire logique, par le biais d'une lecture unilatérale.

En partant ainsi de ce premier point d'aboutissement qui s'est annoncé d'une manière définitive aux alentours des années soixante⁷³, nous remonterons, dans un deuxième temps, aux

⁷³ On pense surtout aux discussions qui réexaminaient les conclusions influentes des théories formalistes et génériques élaborées dans les domaines russe, tchèque et français au cours des années trente ; on en mentionne les titres suivants : Wellek, René, Warren, Austin, *Theory of literature*, New York, Harcourt, Brace and World, Inc., 1956 [1942] [1947] [1949]; Wellek, René, « The Concept of Evolution in Literary History », dans Wellek, René, *Concepts of Criticism*, Yale University Press, 1963, pp. 37-53; Nisin, Arthur, *La littérature et le lecteur*, préface de Pierre de Boisdeffre, Paris, Éditions universitaires, 1959 ; Picon, Gaëtan, *L'écrivain et son ombre : introduction à une esthétique de la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1953 ; Poulet, Georges (dir.), *Les chemins actuels de la critique*, textes revus et publiés par les soins de Jean Ricardou, Paris, Librairie Plon, 1967 ; Jauss, Hans Robert, *Literaturgeschichte als Provokation*, Frankfurt, Suhrkamp, 1970; Iser, Wolfgang, *Die Appellstruktur der Texte: Unbestimmtheit als Wirkungsbedingung literarischer Prosa*, Konstanz, G. Hess, 1970.

années soixante-dix pour saisir ce moment central où le domaine de l'herméneutique débouche sur l'apparition d'une herméneutique littéraire, d'abord dans l'introduction que Szondi consacre, en 1975, à ce domaine (dans *Einführung in die literarische Hermeneutik*, Suhrkamp, 1975), puis dans *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* (Wilhelm Fink, 1977) par Jauss. Nous nous pencherons sur les deux projets respectifs de Szondi et de Jauss, afin de pouvoir saisir la spécificité des doctrines et des théories dont ils font état, ainsi que le rapport hautement significatif que chacun entretient avec l'étude de cas concret qui l'avait, de prime abord, rendu possible. Cela nous amènera, en effet, au problème qui fera le centre de nos réflexions dans la deuxième partie de la présente thèse : à savoir l'utilité didactique que pourrait apporter l'herméneutique littéraire – comme méthode d'interprétation historico-herméneutique et structuraliste des textes – dans l'histoire littéraire. Cette remarque rejoint l'observation que nous faisons, au début de cette introduction⁷⁴, à propos du défi méthodologique antérieur à toutes ces formulations théoriques et relevé dans les premiers travaux de Jauss sur la littérature romane du Moyen Âge. En effet, la littérature médiévale avait particulièrement balisé la recherche théorique tout en l'élargissant : elle permettait de lever des hésitations sur une histoire littéraire qui se fondait sur la pratique traditionnelle de l'interprétation des sources et ne tenait toujours pas compte des œuvres remodelées et ne se rattachant à des systèmes de classification prescrits par le canon. Nous tenterons donc d'éclaircir le chemin adopté par la théorie jaussienne dans ses deux versions de 1967 et de 1977 tout en en rattachant les présupposés à l'état pratique où s'est trouvée la question – avant tout littéraire – qui lui a été posée. Dans le cas de Szondi, la problématique de l'herméneutique littéraire s'est établie d'une manière intéressante sous la double contrainte des principes de la méthode et de l'intention que celle-ci doit porter sur son objet. Szondi part du souci qu'une approche philologique dans l'interprétation des textes ne soit, dans la pratique des études littéraires, qu'« office subalterne et préparatoire⁷⁵ ». Or l'interprétation étant marquée par la circularité de la compréhension qu'a déclenchée le mot, il convient, selon le théoricien, de la soumettre à un examen critique favorisé par l'idée que l'on a de ce mot, donc par une mise en perspective de l'exigence du texte. Szondi donne dès lors à lire l'introduction à une herméneutique littéraire fort influente en ceci qu'elle se veut une « pratique effective de la

⁷⁴ Cf. « Mise en contexte et justification » de la présente introduction, p. 10-13.

⁷⁵ Cf. Bollack, Jean, « Préface », dans Szondi, Peter, *Introduction à l'herméneutique littéraire : [de Chladenius à Schleiermacher]*, traduit de l'allemand par Mayotte Bollack, avec un essai sur l'auteur par Jean Bollack, Paris, Éditions du Cerf, 1989.

compréhension » et qu'elle se fonde sur les « matériaux du langage ». D'où la conception d'une « herméneutique matérielle » ; elle se réclamait d'une analyse du fameux cas-limite étudié par Szondi, à savoir le triomphe de l'irrationalité dans le lyrisme moderne :

Si nous parlons d'herméneutique littéraire, non d'herméneutique philologique, c'est principalement parce que la technique de l'interprétation à laquelle nous pensons doit se distinguer de l'herméneutique que nous a transmise la philologie classique, en ce sens que le caractère esthétique du texte à interpréter n'est pas seulement pris en compte dans un jugement, qui suit l'interprétation, mais qu'elle en fait la prémisse de son propre exercice. C'est dire que les règles et les critères philologiques traditionnels de l'interprétation doivent être révisés à la lumière de la compréhension actuelle de la poésie⁷⁶.

Ainsi, il s'agira de passer en revue les conditions qui ont rendu possible l'herméneutique littéraire, dans ses deux versions jaussienne et szondienne, ainsi que les résultats interdisciplinaires, voire transdisciplinaires, auxquels elle a abouti. Parmi ces résultats se distingue notamment le dialogue que ces deux projets entretenaient avec l'herméneutique philosophique de Gadamer ; celle-ci a trouvé une réception assez variable chez les théoriciens de la littérature. En effet, l'herméneutique philosophique recelait des valeurs méthodologiques fécondes qui furent en quelque sorte inexploitées dans le domaine des études littéraires, jusqu'au moment où Jauss en a repris des concepts directeurs dans la perspective de la critique approfondie qu'il adressait à sa pratique d'historien de la littérature. Si l'on veut nuancer la conception jaussienne de l'herméneutique littéraire, il y a donc lieu d'y ajouter une mise en évidence de la formation poussée qu'elle a reçue de l'herméneutique philosophique ; une telle élucidation secondaire nous permettra de situer le lieu stratégique où l'appareil théorique de l'herméneutique littéraire s'est trouvé une assise solide sur laquelle se bâtir, et qui atteste fortement de sa grande portée interdisciplinaire.

Ces efforts, en plus qu'ils décident de la possibilité d'une concordance de la conscience méthodologique avec la structure linguistique et la structure herméneutique, nous permettent de situer le point final auquel nous tenterons de nous rattacher dans la troisième et dernière partie de cette thèse. Le paysage théorique que nous aurons parcouru nous permettra de repenser, à sa lumière, une ancienne problématique littéraire qui nous intéresse par son importante portée historico-critique, d'autant plus qu'elle n'a cessé de s'affirmer et de se préciser au cours de la plupart des discussions méthodologiques que le champ des études littéraires a connues au XX^e siècle. Si toute méthode s'est avérée, en fin de compte, en constante recomposition et donc

⁷⁶ Szondi, Peter, *Introduction à l'herméneutique littéraire : [de Chladenius à Schleiermacher]*, traduit de l'allemand par Mayotte Bollack, avec un essai sur l'auteur par Jean Bollack, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 10.

progressive, c'est parce qu'elle n'opérait, en effet, que dans et par une *limite* qui n'est que le contexte d'une poésie elle-même progressive, une poésie dont l'une des premières définitions centrales nous a été livrée en ces termes :

Le commencement est constitué par une contradiction contre un préjugé en cours, ou bien tout ce qui peut réveiller puissamment l'inertie innée de l'esprit ; puis le fil de la pensée progresse insensiblement par des liaisons continues, jusqu'à ce que le lecteur stupéfait, après que ce fil se rompt tout d'un coup ou se dissout en lui-même, se trouve soudain devant un but qu'il n'avait pas du tout prévu ; devant lui s'étend une perspective illimitée, et s'il se retourne sur le chemin parcouru, il comprend que ce n'était qu'un fragment d'une course infinie⁷⁷.

En laissant entrevoir une alternance continue et contradictoire entre la forme linguistique du texte et le sens renfermé en elle, l'historiographie de la poésie moderne, développée depuis les Lumières en France et en Angleterre jusqu'au premier romantisme allemand – ou le romantisme de l'aube (*Frühromantik*) –, possède un trait critique considérable. Au terme de quelques études fragmentaires parues dans l'*Athenaeum* – revue où figurent des contributions des frères Schlegel, de Novalis et de Schleiermacher –, s'est élaboré un projet encyclopédique hautement décisif non seulement pour la fondation de l'herméneutique romantique, mais aussi pour la formulation, voire la *naissance*, de l'histoire littéraire, fournissant ainsi ce que D. Thouard appelle « une quintessence d'histoire poétique » : « puisque c'est en eux que les décisions qui ont structuré pour longtemps l'historiographie moderne de la littérature furent prises⁷⁸ ». Dans la période qui s'étend entre 1760-1890, une réflexion poétologique poussée a été menée dans des textes littéraires à valeur édifiante et parus dans les domaines français, anglais et allemand ; cette réflexion peut être considérée comme étant le point d'ouverture qui nous offre une vue d'ensemble intérieure de la question, d'autant plus qu'elle constitue une étape préparatoire à cette articulation *indirecte* du langage au contact duquel la théorie ne cesse de rencontrer une impasse. Il nous semble nécessaire de mettre au jour l'historicité de ce programme générique, formulé notamment entre Weimar et Iéna et désigné, depuis F. Schlegel, par « communication indirecte » et « nouvelle poésie ». Il est caractéristique de ce programme que le texte assume une nouvelle fonction heuristique, celle de savoir « produire ce qui est en dehors de lui » en vue de mener à l'accès à de nouvelles perspectives sur le monde. L'on voit par exemple F. Schlegel suggérer,

⁷⁷ Lecture de l'art symbolique de Lessing, comme étant la ligne qui « réunit le cercle antique et la ligne moderne », propre à « susciter la pensée autonome (*Selbstdenken*) », cité dans Thouard, Denis, « Friedrich Schlegel : De la philologie à la philosophie (1795-1800) », dans Thouard, Denis (dir.), *Symphilosophie : F. Schlegel à Iéna*, avec la traduction de la *Philosophie transcendante*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2002, p. 57.

⁷⁸ Cf. Thouard, Denis, « Friedrich Schlegel, entre histoire de la poésie et critique de la philosophie », *Littérature*, n°120, 2000, p. 53.

dans un fragment important de 1800 qu'il intitule *De l'incompréhensibilité*, le croisement des concepts de « confusion », d'« ironie » et d'« incompréhensibilité » comme étant « le véritable contenu de l'œuvre moderne ». Il apparaît que les enjeux, observés aujourd'hui, dans la théorie littéraire ont une histoire ; si celle-ci n'était pas prise en compte au cours de la discussion, c'est parce qu'elle était tenue en quelque sorte pour acquis et considérée comme faisant déjà partie de la chose qu'on étudie et interprète. Il en résulte que l'obligation de considérer quelques étapes fondamentales dans cette histoire nous amène à parcourir des lectures critiques successives qui font du texte littéraire ce qu'il est pour le lecteur d'aujourd'hui. Ces lectures – que l'on retrouve, entre autres, dans les correspondances littéraires – laissent entrevoir les phases préparatoires du modèle que l'on allait imiter : à savoir une énigme qui fait désormais la loi à laquelle les textes se soumettent, « à la contingence de la vie, à l'obscurité des sources et des sèves, à l'indiscutable présence de l'objet⁷⁹ ». Pour qu'il puisse s'inscrire dans la synchronie des normes qui déterminent la nature de la production aussi bien que l'attente de la réception, le texte apparaît ainsi comme un processus qui n'opère que dans et par une diachronie d'événements dont les stades ne peuvent être négligés. Selon l'examen anthropologique de H. Blumenberg⁸⁰, cette situation que « la littérature d'après 1800 » a connue est, en effet, mise en place par une intelligence historico-herméneutique significative : la question poétologique qui se posait, depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, dans le domaine littéraire fut celle sur la nécessité de la littérature face au monde scientifique qui s'imposait de plus en plus. Après que la relation que l'homme entretenait avec la nature a été transformée – dès la fin du XVII^e siècle – par le « nouveau commencement absolu et radical » de la conduite de la méthode, la poétique moderne commença à s'obscurcir. L'ambiguïté au sein du texte commença à s'approprier, elle aussi et à l'instar des modèles scientifiques, une nouvelle valeur heuristique, dans la mesure où elle devient un élargissement des phénomènes de l'invention humaine et ce, sur le plan du langage. Dès lors, l'« heureuse ignorance », dans laquelle Rousseau avait placé l'homme de la nature, devait céder la place à une nouvelle logique de la découverte, à un nouvel « émerveillement questionnant⁸¹ ».

⁷⁹ Picon (1953), *op. cit.*, p. 13.

⁸⁰ Cf. Blumenberg, Hans, « La curiosité théorique en procès », dans *La légitimité des temps modernes*, traduit de l'allemand par Marc Sagnol, Jean-Louis Schelgel et Denis Trierweiler avec la collaboration de Marianne Dautrey, Paris, Gallimard, 1999, p. 425.

⁸¹ Cf. Jauss, Hans Robert, « Adam interrogateur. Pour une histoire des fonctions du modèle question/réponse », dans Jauss (1988), *op. cit.*, p. 60.

Car elle ne pouvait échapper au fait que, ainsi que le souligne H. Blumenberg, « c'est la science qui tire la sonnette d'alarme » :

La nature voulait protéger l'homme de la science, comme une mère protège son enfant du jeu avec une arme dangereuse. L'obscurité dont elle avait couvert ses secrets ne doit pas être mise sur le compte de la jalousie face à la participation possible de l'homme au savoir, mais se voulait un avertissement devant la vanité de l'effort théorique⁸².

Par conséquent, ce qui fut aboli dans cette constitution moderne de la conscience théorique du concept de l'œuvre, c'est son accord avec le discours ordinaire, ou naturel, car elle demeure perpétuellement suspendue à ce qui la rapproche des modèles scientifiques : sa force *heuristique*.

Cet état de fait, que nous venons de décrire sommairement, nous permettra d'atteindre les objectifs méthodologiques visés dans notre projet : à savoir une étude qui voudrait prendre pour terme d'application une connaissance susceptible d'entraîner des conséquences pratiques pour notre compréhension du problème théorique initial de cette thèse. Nous prendrons pour terrain d'analyse la place particulière qu'occupent, dans l'histoire littéraire des Lumières jusqu'au premier romantisme allemand, quelques fragments tirés des genres de la satire distanciée (contes philosophiques, entretiens, dialogues et fictions de voyage), ainsi que des écrits de vulgarisation scientifique en forme d'essai et de poème. En effet, la plupart des discussions menées – depuis les années 1950 – par les théoriciens de la lecture (comme, par exemple, G. Picon, A. Nisin, H. R. Jauss, W. Iser, M. Riffaterre) partage la conclusion selon laquelle l'esthétique du texte littéraire moderne possède une intelligence qui lui est propre : en même temps qu'il semble restreindre l'interprétation à la forme linguistique, la compréhension de celle-ci paraît encore plus limitée en ceci qu'elle reporte la valeur de tout un discours sur la biographie de l'auteur, sur la réception du public et sur les conditions sociales et historiques de la production. Nous nous proposons de procéder, dans la mesure du possible, à des considérations d'ordre didactique consacrées à la fois à la naissance de cette « communication indirecte » dans l'histoire littéraire et aux configurations méthodologiques qui en furent les résultats et que nous rencontrons *aujourd'hui*, en tant qu'étudiants et chercheurs. C'est pour cette raison que nous choisissons de partir du présent vécu dans la réflexion méthodologique en études littéraires : quand nous l'aurons élucidé dans les deux premières parties de ce travail, ce présent nous ouvrira des voies de questionnement sur le passé. Le passé se définit à travers les questions posées par le présent,

⁸² Cité dans Blumenberg (1999), *op. cit.*, p. 476-477.

par *notre* présent. C'est ainsi que le texte s'arrache en quelque sorte à son passé et à son histoire pour établir un dialogue constant avec chaque essai d'interprétation et de compréhension qu'il stimule, devenant ainsi ce que P. Ricœur a appelé : « la condition du *devenir-texte* du discours⁸³ ». Il est la condition d'un savoir profond qui nous invite à *se connaître soi-même*, avant de pouvoir *connaître autrui* :

Grâce à l'écriture, le discours acquiert une triple autonomie sémantique : par rapport à l'intention du locuteur, à la réception par l'auditoire primitif, aux circonstances économiques, sociales, culturelles de sa production. C'est en ce sens que l'écrit s'arrache aux limites du dialogue face à face et devient la condition du *devenir-texte* du discours. Il revient à l'herméneutique d'explorer les implications de ce devenir-texte pour le travail de l'interprétation⁸⁴.

⁸³ Ricœur, Paul, « De l'interprétation », dans *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Essais », 1986, pp. 13-39.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 35.

PREMIERE PARTIE

**Enjeux et pratiques dans la théorie et critique littéraires contemporaines :
L'état actuel des problématiques posées par l'histoire littéraire**

Dans la première partie de cette thèse, nous nous attarderons sur des considérations préliminaires qui nous permettraient de saisir les lacunes spécifiques que voulait pallier, dans l'histoire littéraire, les deux théories d'une esthétique de la réception et d'une herméneutique littéraire, les limites aussi bien que les possibilités didactiques qu'elles avaient présentées. L'ampleur considérable de ce sujet peut être étudié sous divers aspects ; nous en choisissons quatre qui feront les quatre chapitres principaux de cette première partie et dont la logique nous préparera à une meilleure compréhension de la deuxième partie de cette thèse, qui sera consacrée plus spécifiquement à l'herméneutique littéraire dans ses deux versions szondiennes et jaussiennes.

Les enjeux et pratiques de la théorie et critique littéraires contemporaines étant largement marqués par les problèmes posés dans l'histoire littéraire⁸⁵, sa méthode et sa pratique, nous voudrions prendre pour terme d'analyse une question méthodologique précise qui concerne cette

⁸⁵ Ici nous tenons à souligner une distinction importante entre « histoire littéraire », conçue comme synonyme de la critique littéraire et désignant à la fois les histoires sociales et « les histoires des idées telles que la littérature les illustre » (R. Wellek), et « histoire de la littérature », expression par laquelle on désigne l'étude réservée aux œuvres elles-mêmes. À l'étude des circonstances et des conditions, des répercussions et des effets des œuvres littéraires on oppose celle qui examine les œuvres à l'intérieur d'un système chronologique bien distinct. Or, à regarder de plus près les préoccupations communes des discussions méthodologiques contemporaines, on constatera que la problématique récurrente fut, en effet, celle d'une *théorie* de l'histoire littéraire : on discutait du besoin d'une analyse systématique de l'évolution de la littérature, sans que les impressions et les jugements des historiens ou des critiques n'impriment leur trace sur la recherche. On voit, par exemple, R. Wellek – en parlant du cas de l'historiographie littéraire anglaise – résumer suffisamment cette situation méthodologique en ces termes : « La plupart des grandes histoires de la littérature sont des histoires de la civilisation ou des recueils d'essais critiques. Ce n'est pas de la littérature comme art que le premier de ces types fait l'histoire ; et le second parle bien de littérature, mais sans en faire l'histoire », (Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 357). Dans une perspective analogue à celle de R. Wellek, G. Genette élucide, dans son article important « Poétique et histoire » (1972), la situation telle qu'elle s'est présentée dans l'historiographie littéraire française. Il discute du programme annoncé, en 1903, par G. Lanson dans son *Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France* (février, 1903), et rappelé, en 1941, par L. Febvre : à savoir une histoire littéraire fondée sur un nouveau programme qui échappe à la conception d'une étude restreinte à « la chronique individuelle, à la biographie des auteurs, de leur famille, de leurs amis et connaissances, bref au niveau d'une histoire anecdotique, événementielle, dépassée et répudiée par l'histoire générale depuis plus de trente ans. [...] Rappelons qu'en 1941 Lucien Febvre devait encore déplorer que le programme [de G. Lanson] n'eût jamais été rempli. [...] Mais il faut rappeler aussi qu'en 1960, dans un article qui s'intitulait « Histoire ou littérature », Roland Barthes réclamait encore l'exécution du programme de Lucien Febvre, c'est-à-dire finalement du programme de Lanson : après plus d'un demi-siècle, le chantier n'avait guère avancé. Il en est encore à peu près au même point aujourd'hui, et c'est donc la première critique que l'on peut adresser à l'histoire « littéraire » », (Genette, Gérard, « Poétique et histoire », dans *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, pp. 13-20). Il s'ensuit un « retard de l'histoire littéraire » qui n'est, ainsi que le souligne Genette, qu'un « retard de la théorie ». Aussi nous a-t-il paru nécessaire d'introduire, à titre préliminaire, cette distinction : elle permet de justifier la raison pour laquelle nous voyons propice de bâtir notre réflexion de la problématique théorique dans la première partie sur le socle de l'histoire littéraire, comprise comme l'une des branches de la science philologique et désignant l'étude historique des formes littéraires et linguistiques des œuvres. Non seulement l'historique de la problématique liée à la théorie de l'histoire littéraire permettrait-elle de dégager l'une des tâches les plus importantes qui se présenteraient aux discussions méthodologiques contemporaines – y compris les deux projets jaussiens –, mais aussi elle expliquerait la nécessité qui s'est fait largement sentir d'une « histoire littéraire structurale », telle qu'elle s'explique, par exemple, sous la plume de Genette : « contrairement à une opposition trop répandue, il n'y a de véritable histoire que structurale » (*ibid.*, p. 20).

histoire littéraire et à laquelle nous tenterons de fournir une réponse : à savoir ce qui fut à l'origine de la proposition faite, en 1967, d'une « histoire littéraire structurale ». Comment le passage – préparé par le second formalisme et élaboré par Jauss – d'une « histoire littéraire événementielle » à une « histoire littéraire structurale » pouvait-elle à la fois prendre naissance et trouver emploi dans le cadre des discussions méthodologiques animées par les linguistes et les historiens de la littérature ? Dans quelle mesure peut-il être considéré comme étant un *aboutissement* ? Pour examiner cette question, nous étudierons successivement quatre étapes centrales – réparties en quatre chapitres – et ayant pour pivot des problématiques théorique et pratique qui reflètent les préoccupations d'une « histoire littéraire structurale ». Les problèmes abordés dans les trois premiers chapitres seront d'ordre théorique, tandis que ceux du quatrième envisageront le volet pratique du problème. La répartition des chapitres s'organise de la manière suivante : 1) la théorie des genres (méthode de l'historien) ; 2) la théorie formelle (méthode du linguiste) ; 3) une évaluation des possibilités de croisement des deux approches historique/structuraliste dans la question philologique (dimension évaluative de la question) ; 4) un regard sur l'exemple du conflit des interprétations rencontré dans la poésie moderne (dimension pratique de la question). À ce dernier point, nous voudrions introduire une distinction qui mérite qu'on s'y arrête et qu'on réfléchisse sur sa grande valeur instructive : il s'agit de la mise en perspective rigoureuse de la « possibilité combinatoire » des deux approches historico-herméneutique et structuraliste dans la formulation, par Ricœur, d'une herméneutique qui se nourrit du structuralisme. En prenant pour terrain d'application le texte symbolique, Ricœur donne à lire l'un des premiers enseignements bénéfiques dans le travail d'interprétation du symbolisme ; il pourrait servir de base à une conception adéquate dans la lecture des textes littéraires à valeur métaphorique. Le théoricien voit dans le cas exemplaire du texte symbolique – un texte enfanté par une dissociation entre le *plan du discours* et le *plan de la langue* – une écriture qui les a tout simplement *associés* : les textes qui s'expriment par des symboles, des métaphores et des doubles-sens ont un caractère unique en ceci qu'ils établissent une comparaison *partielle* entre les réalités vécues et les mondes imaginés ; ils laissent ainsi le travail d'interprétation s'établir inévitablement à « la charnière du linguistique et du non-linguistique, du langage et de l'expérience vécue⁸⁶ ». Or le processus de lecture connaît ici un « changement

⁸⁶ Ricœur, Paul, « Herméneutique et structuralisme », dans Ricœur, Paul, *Le conflit des interprétations, essais d'herméneutique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1969, p. 67.

d'échelle » d'ordre méthodologique : les difficultés sémantiques étant caractéristiques de la « loi du mouvement » du texte, elles font en sorte que celui-ci ne s'exprime pas d'une manière cohérente et ordinaire ; au contraire, il s'organise autour d'une structure des mots d'une sérieuse difficulté sémantique mais qui instaurent inversement des rapports perpétuels entre la forme linguistique et « les mutations toujours plus coupantes du savoir qui s'y décèlent » : « le symbolisme, pris à son niveau de manifestation dans des textes, marque l'éclatement du langage vers l'autre que lui-même : ce que j'appelle son *ouverture* ; cet éclatement, c'est dire ; et dire, c'est montrer ; les herméneutiques rivales se déchirent non sur la structure du double-sens, mais sur le mode de son ouverture, sur la finalité de montrer⁸⁷ ». Dans cette mesure, l'opposition méthodologique structuralisme/herméneutique ne peut que déboucher sur une association ; celle-ci est présumée de prime abord par la notion même du texte auquel on a affaire : le théoricien y relève à la fois une *force* et une *faiblesse* pour le processus de lecture : « C'est là la force et la faiblesse de l'herméneutique » :

Mais cette faiblesse est sa force, parce que le lieu où le langage vient à lui-même, c'est le lieu où le langage est *dire* ; [...] c'est chaque fois comme puissance qui *découvre*, qui manifeste, qui porte au jour, que le langage opère et devient lui-même ; alors il se *tait* devant ce qu'il *dit*⁸⁸.

S'il en est ainsi, l'on pourrait comprendre pourquoi, dans la théorie de l'histoire littéraire, l'approche structurale n'est pas aussi éloignée de l'approche historico-herméneutique qu'on le croit en général. La conception régnante dans la théorie et critique littéraires contemporaines tend à dire que toute tentative méthodologique fait problème plus que solution, et que la rigueur scientifique des « sciences formalisantes » ne saurait trouver place dans le cadre d'un texte qui lui résiste constamment. C'est ainsi que G. Genette relève, dans la problématique historique d'*évolution* rencontrée dans la recherche formaliste sur le langage versifié⁸⁹, le socle principal sur lequel a reposé, vers la fin des années 1920, l'amorce d'une méthodologie, en même temps que la suppression d'une autre : « lorsqu'ils [les formalistes] ont passé de la notion de « procédé » à celle de fonction⁹⁰ » :

Je me souviens d'avoir répondu ici même il y a trois ans à Jacques Roger que, du moins en ce qui concerne la critique dite « formaliste », cet apparent refus de l'histoire n'était en fait qu'une mise entre parenthèse provisoire, une suspension méthodique, et que ce type de critique (que l'on

⁸⁷ *Ibid.*, p. 68.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ Dans le deuxième chapitre de cette partie, nous élaborerons d'une manière détaillée le progrès de la réflexion théorique féconde des formalistes russes, tout en la rattachant aux révisions méthodologiques proposées par J. Tynianov, V. Chklovski et R. Jakobson, aussi bien qu'à leur recherche sur le langage versifié.

⁹⁰ Genette (1972), *op. cit.*, p. 20.

appellerait sans doute plus justement *théorie des formes littéraires* – ou, plus brièvement, *poétique*) me paraissait voué, plus qu'aucun autre peut-être, à rencontrer un jour l'histoire sur son chemin⁹¹.

Cela étant exposé, c'est avancer une hypothèse raisonnable que de vouloir référer l'étude méthodologique du texte à la situation de ce texte même si tant est qu'elle veuille en accomplir une compréhension améliorée : ici le travail théorique de Ricœur – eu égard au problème du double-sens et du symbolisme – nous paraît exemplaire. Le langage « se *tait* devant ce qu'il *dit*⁹² » : ce constat montre suffisamment la nature du défi auquel sont confrontées la théorie et la critique littéraires, car il les réduit à l'essence même du problème. S'il est un sentiment d'insatisfaction provoquée par les lacunes à pallier, c'est parce que la place centrale accordée aux *rappports* qui s'instaurent, dans et par le texte littéraire, entre les disciplines telles que l'histoire, la linguistique, la sociologie et bien d'autres a été en quelque sorte négligée. D'où notre intérêt d'examiner, dans le cadre de la première partie de la thèse, cette réalisation méthodologique caractéristique des réflexions menées au courant du siècle dernier, où des théoriciens et des historiens comme, entre autres, W. Benjamin, R. Wellek, F. Vodička et H. R. Jauss – après G. Lanson et L. Febvre dans le domaine français – s'interrogeaient non seulement sur les exigences du travail théorique dans la pratique d'historien « formel » de la littérature, mais aussi sur la place que l'histoire littéraire pourrait occuper dans l'histoire générale. Dans cette dernière perspective s'inscrivait la proposition influente de W. Benjamin, dans « Histoire littéraire et science de la littérature⁹³ » (1931) : à savoir la littérature comme matière capable d'être, en fin de compte, un « organon » de l'histoire⁹⁴. Selon G. Genette, le problème théorique a été suffisamment dégagé par les formalistes russes. Et pourtant, « cette histoire, pour l'essentiel, reste à écrire » :

Il faut s'interroger sur les raisons de cette lacune, ou plutôt de cette carence. Elles sont multiples, et la plus déterminante dans le passé a sans doute été le préjugé positiviste qui voulait que l'histoire ne s'occupât que des « faits », et par conséquent négligeât tout ce qui lui apparaissait comme de dangereuses « abstractions ». [...] Le retard de l'histoire reflète ici le retard de la théorie, car dans une large mesure, et contrairement à un préjugé constant, dans ce domaine au moins la théorie doit précéder l'histoire, puisque c'est elle qui dégage ses objets⁹⁵.

⁹¹ *Ibid.*, p. 13.

⁹² Cf. *supra*, note 91.

⁹³ Cf. « Histoire littéraire et science de la littérature », dans *Essais*, t. I, 1922-1934, Paris, Denoël-Gronthier, 1983, pp. 141-148.

⁹⁴ « Car il ne s'agit pas de présenter les œuvres littéraires en corrélation avec leur temps, mais bien, dans le temps où elles sont nées, de présenter le temps qui les connaît – c'est-à-dire le nôtre. Ainsi la littérature devient un organon de l'histoire, et la rendre apte à jouer ce rôle – non point faire de l'écrit le domaine matériel de l'historiographie –, telle est la tâche de l'histoire littéraire », *ibid.*, p. 148.

⁹⁵ Genette (1972), *op. cit.*, p. 18.

CHAPITRE I

Le passage d'une « histoire littéraire événementielle » à une « histoire littéraire structurale »

1) Les variations générique et exégétique du texte : un problème fondateur de la philologie moderne

Depuis que la pratique de l'explication des textes littéraires s'est vérifiée dans une étroite corrélation entre la genèse des œuvres et l'effet qu'elles produisent, entre « ceux qui écrivent » et « ceux qui lisent », une conception nouvelle de l'histoire littéraire s'est formulée : elle avait permis d'éviter « ces nuées de commentateurs, d'exégètes, de rhéteurs et de rhétoriciens⁹⁶ » dont parle l'historien anglais E. Gibbon qui les décrit comme étant un « signe d'affaiblissement de l'élan créateur » et ce, parce qu'ils « mettent en péril la jouissance artistique elle-même ». Or un regard sur l'orientation des discussions méthodologiques des années soixante et soixante-dix porte à croire que la réalisation du fait que la critique littéraire, ainsi que le souligne G. Genette, « ne peut pas être historique » est inhérente aux tentatives de fonder l'histoire littéraire sur des bases nouvelles. Parce que la critique « consiste toujours en un rapport direct d'interprétation, je dirais plus volontiers d'imposition du sens, entre le critique et l'œuvre⁹⁷ », l'on reconnaît de plus en plus que l'analyse des œuvres littéraires ne peut résider uniquement dans leur fonction expressive, mais aussi dans l'effet qu'elles produisent à travers les *formes*. D'où l'idée fondatrice d'une histoire littéraire formelle (ou philologique) qui aurait même voulu former une liaison de parenté avec l'histoire générale et philosophique⁹⁸. Et pourtant, cette idée, formulée par certains historiens de la littérature dans les trois premières décennies du XX^e siècle, se voulait entièrement contre la science, la méthode ou la critique des sources pour ne favoriser que l'impartialité d'approches méthodologiques minutieuses des « maîtres épris d'objectivité⁹⁹ ». Dans le cadre d'un colloque international qu'il organisait, en 1986, à l'Université Laval – « L'histoire littéraire : théories/méthodes/pratiques » –, C. Moisan discute de ce statut ambivalent de la

⁹⁶ « Il est possible, comme Gibbon l'a affirmé dans une phrase cruelle de son *Déclin et Chute de l'Empire romain*, que ces nuées de commentateurs, d'exégètes, de rhéteurs et de rhétoriciens bourdonnant autour de quelques œuvres d'art soient un signe d'affaiblissement de l'élan créateur et mettent en péril la jouissance artistique elle-même », Peyre, Henri, « Présentation », dans Lanson, Gustave, *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965, p. 11.

⁹⁷ Genette (1972), *op. cit.*, p. 17-18.

⁹⁸ Cf. Benjamin, Walter, « Histoire littéraire et science de la littérature », dans *Essais*, t. I, 1922-1934, Paris, Denoël-Gronthier, 1983, p. 141-148 ; Lanson, Gustave, « Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France », communication faite le 7 février 1903 à la Société d'histoire moderne sous le titre « Idée de quelques travaux historiques à faire sur la littérature française », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. IV, 1903.

⁹⁹ Peyre, Henri, dans Lanson (1965), *op. cit.*, p. 12.

problématique méthodologique à laquelle était confrontée l'histoire littéraire ; il la fait remonter à un moment décisif dans les premières dizaines d'années du siècle, où le champ des études littéraires a connu, en France, une des premières définitions rigoureuses d'une histoire littéraire qui se tient dans les limites de la méthode historique. Cette définition, donnée dans une communication faite en 1903 à la Société d'histoire moderne, est l'œuvre de G. Lanson¹⁰⁰, le jeune professeur de lycée qui n'avait que « trente-sept ans lorsqu'il l'acheva¹⁰¹ ». Selon H. Peyre, le « Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France » – imprimé d'abord en 1929 et rassemblé, en 1965, avec d'autres articles de revue dans un recueil de textes – est « un des rares qui mériteraient réimpression et fréquente relecture » en ce que l'historien français y rendait service à la formation des études littéraires. Dans son intervention intitulée « L'histoire littéraire comme discours scientifique », C. Moisan porte à l'attention le fait important que le modèle hérité du programme de Lanson *est* ce dont on trouvera, dans les années soixante, un certain accomplissement :

Nous vivons encore de Lanson et nous n'avons pas exploité tout ce qu'il offrait comme possibilités. Nous pensons en particulier à l'idée de son « Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France », dont Barthes et Genette, après Lucien Febvre, ont regretté l'absence de suite ou de réalisation. Pour faire cette histoire de la *vie littéraire*, il faut non seulement la considérer comme celle du phénomène littéraire [...], mais aussi la reprendre selon l'hypothèse de Jauss, reformulée par Genette, c'est-à-dire la concevoir comme un *système*¹⁰².

Il ne s'agissait pas, dans la méthode lansonienne, de recourir au savoir positif ou à la forme scientifique et de les imposer à l'étude de la littérature ; au contraire, ce qu'il fallait rendre à la littérature n'était que ce caractère dialectique qui lui est propre, à savoir l'effet du *plaisir* qu'elle suscite et qui se manifeste dans le complexe de rapports qu'entretient la production littéraire avec les disciplines humaines voisines, dont l'histoire générale : « La littérature est destinée à nous fournir un plaisir... Je ne comprends pas qu'on étudie la littérature autrement que pour se cultiver, et pour une autre raison que parce qu'on y prend plaisir¹⁰³ ». Non seulement les articles de revue « dispersés » de G. Lanson fournissaient-ils des textes clés à la compréhension

¹⁰⁰ Cf. Lanson, Gustave, « Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France », communication faite le 7 février 1903 à la Société d'histoire moderne sous le titre « Idée de quelques travaux historiques à faire sur la littérature française », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, t. IV, 1903 ; réimprimée dans *Études d'histoire littéraire*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1929, pp. 1-8 ; Lanson, Gustave, *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965.

¹⁰¹ Peyre, Henri, dans Lanson (1965), *op. cit.*, p. 10.

¹⁰² Moisan, Clément, « L'histoire littéraire comme discours scientifique », dans *Histoire littéraire. Théories, méthodes, pratiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 29.

¹⁰³ Lanson (1965), *op. cit.*, p. 11-12.

historique des XVII^e et XVIII^e siècles français, mais aussi ils contiennent, ainsi que le souligne H. Peyre, des enseignements méthodologiques éclairants que toute la deuxième moitié du siècle a vu progresser. Parmi ces enseignements, on relève notamment la mise en évidence de la place qui devait être accordée à l'acte de lecture : « Avant tout autre souci, il [G. Lanson] plaçait celui de ramener les lecteurs à l'œuvre elle-même pour que, munis de plus de savoir, ils y prissent aussi un plaisir accru¹⁰⁴ ». Dès lors que l'acte de lecture est devenu ainsi une catégorie problématique, il a été possible d'identifier la caractéristique méthodologique majeure de l'histoire littéraire : un domaine qui s'instaure inévitablement entre la compréhension historique et celle, esthétique, de la structure du texte telle qu'elle se présente à *celui qui lit*. Ainsi, l'on arrive à comprendre que, dans la pratique de l'explication historique des textes littéraires, la *fonction* d'un texte et sa *structure* sont d'une importance égale : quand l'activité de lecture aura passé par la structure linguistique, elle fera en échange appel à une certaine intelligence de ses fonctions historique et culturelle. En ce sens, G. Lanson émet la fameuse hypothèse selon laquelle il serait utile pour l'histoire littéraire d'emprunter à l'histoire générale à la fois son savoir et sa méthode, en ce que l'intelligence des deux domaines veut qu'ils entretiennent un rapport étroit :

Il n'y a plus à démontrer l'utilité de soumettre l'étude de la littérature française à la méthode historique, quelque part que conserve d'ailleurs le jugement subjectif dans ses travaux consacrés à des œuvres d'un caractère esthétique. Il n'est pas nouveau non plus d'appeler l'attention des historiens de la littérature sur l'usage qu'ils peuvent faire de matériaux proprement historiques et sans valeur littéraire. Mais peut-être a-t-on trop souvent restreint l'emploi de ces matériaux à l'établissement des biographies d'auteur. On n'a pas assez couramment l'habitude de les faire servir à la solution des problèmes véritablement littéraires. Et il arrive que des documents instructifs pour nos études restent inédits et inutiles, parce que les littérateurs en ignorent l'existence, et que les historiens et les érudits n'en reconnaissent pas la signification¹⁰⁵.

Pourtant, cette liaison suggérée entre les deux domaines n'aurait pas laissé l'étude de la littérature devenir finalement une simple science biographique ou auxiliaire de l'histoire ; car les *historiens de la littérature* se distinguent des *historiens* en ce que les premiers ne traitent pas des « documents d'archives, à l'état fossile, morts et froids », mais plutôt des documents « toujours actifs et vivants, capables encore d'impressionner les âmes de notre temps autant qu'ils firent celles de leurs temps ». Cette distinction excellente – faite lors d'une conférence que l'historien français a prononcée, en 1909, à Bruxelles – a largement démontré que la tâche qui s'est présentée à l'histoire littéraire aurait été moins celle de devenir une science purement formelle ou

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 81.

auxiliaire de l'histoire que de *rectifier sa propre pratique* afin qu'elle puisse dépasser la conception subjective de la critique et de se fonder sur un système descriptif plus apte à présenter des classifications génériques, à prouver des influences littéraires ou à établir des analogies entre les œuvres. Voici, ci-dessous, deux extraits bien connus du recueil d'articles rassemblés et présentés par un disciple du lansonisme – H. Peyre – et dans lesquels s'annonce de manière pertinente un certain accès, garanti par un historien de la littérature, aux discussions qu'allait connaître pendant tout un siècle le champ des études littéraires :

- 1) Notre étude est historique. Notre méthode sera donc la méthode de l'histoire : nos résultats n'auront que la certitude de l'histoire, cette « science conjecturale ». Mais notre condition diffère par un point de la condition des historiens. Ils étudient, eux, des faits passés, abolis, dont, avec les indices qui subsistent, ils recomposent l'idée. Nous aussi, quand nous cherchons à retrouver la vie sentimentale du XVIII^e siècle, ou les manières de penser de la Renaissance, nous poursuivons l'image d'un passé qui n'est plus. Mais, ce passé, nous le ressaisissons dans des réalités encore présentes, qui sont les œuvres littéraires ; [...]. Il y a sans doute bien des œuvres mortes : mais les chefs-d'œuvre sont devant nous, non point comme les documents d'archives, à l'état fossile, morts et froids, sans rapport à la vie d'aujourd'hui ; mais comme les tableaux de Rubens ou de Rembrandt, toujours actifs et vivants, capables encore d'impressionner les âmes de notre temps autant qu'ils firent celles de leurs temps, et d'y déterminer des modifications profondes. [...] Cette survivance indéfinie de leurs propriétés actives, les chefs-d'œuvre littéraires la doivent à la forme, personnelle et belle, dans laquelle l'originalité de l'écrivain s'est réalisée : disons, si vous voulez, au style¹⁰⁶. (*Conférence donnée en 1909 à Bruxelles*)

- 2) Et l'on pourrait alors écrire à côté de cette « Histoire de la littérature française », c'est-à-dire de la production littéraire, dont nous avons d'assez nombreux exemplaires, une « Histoire littéraire de la France » qui nous manque et qui est presque impossible à tenter aujourd'hui : j'entends par là non pas un catalogue descriptif ou un recueil de monographies comme ce que les Bénédictins et l'Académie des Inscriptions ont donné pour l'ancienne littérature française, mais le tableau de la vie littéraire dans la nation, l'histoire de la culture et de l'activité de la foule obscure qui lisait, aussi bien que des individus illustres qui écrivaient. Mais ce programme est-il réalisable ? Où, comment atteindre les documents et les faits qui nous livreront cette histoire¹⁰⁷ ? (*Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France*, 1903)

Néanmoins, il fallait attendre que la réalisation méthodologique de cette « histoire des formes littéraires » soit confirmée par les linguistes : elle le fut, mais progressivement. En effet, la nécessité de soumettre l'étude de la littérature à la méthode historique et formelle s'est fait sentir depuis que la discussion méthodologique a réussi à sortir l'objet de l'histoire littéraire de l'impasse où il se trouvait enfermé : « ce n'est pas l'œuvre », le rappelle Genette, qui fait l'objet de l'histoire littéraire, mais plutôt « ces éléments transcendants aux œuvres et constitutifs du jeu

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 26.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 86-87.

littéraire que l'on appellera pour aller vite les *formes*¹⁰⁸ ». C'est dans les manifestations les plus fortes et les plus variables des *formes* des œuvres qui se modifient à travers les âges que l'histoire littéraire ne cesse de rencontrer ses deux préoccupations philologiques majeures : à savoir les questions exégétique (interprétation textuelle) et générique (filiation des genres) : « il devient de plus en plus impossible de nous confiner ou dans l'analyse esthétique des œuvres, ou dans la considération abstraite de leur filiation¹⁰⁹ ». Lanson a très tôt dégagé que les problèmes d'ordre exégétique et générique soulèvent des questions essentielles à l'analyse historique des formes littéraires ; celle-ci ne peut se fonder ou sur l'analyse des composantes linguistiques d'un texte ou sur leur fonction historico-sociale. Or cela est dû, ainsi que l'explique Genette, au fait que les deux notions de « reflet » linguistique et de « genre » historique, qui sont prises pour principes constants de classification et d'explication des textes, connaissent leurs limites dans la littérature moderne de telle sorte que leur détermination devient chose sans cesse dépassée :

Il y a tout d'abord ce qui tient aux difficultés d'interprétation en ce sens des textes littéraires, difficultés qui tiennent elles-mêmes à la nature de ces textes. En ce domaine, la notion classique de « reflet » n'est pas satisfaisante : il y a dans le prétendu reflet littéraire des phénomènes de réfraction et de distorsion très difficiles à maîtriser. On s'est demandé par exemple si la littérature présentait de la pensée d'une époque une image en plein ou en creux : c'est une question bien embarrassante, et dont les termes mêmes ne sont pas des plus clairs. Il y a des difficultés qui tiennent à la topique des genres, il y a des phénomènes d'inertie propres à la tradition littéraire¹¹⁰.

D'une part, les deux notions de « reflet » et de « genre » sont assujetties à la recherche des sources qui, en travaillant sur le plan de la genèse, inscrit d'une manière immédiate l'œuvre et ses versions multiples dans le répertoire systématique des textes avec lesquels elle partage les mêmes règles ou les mêmes valeurs esthétiques. À ce titre, l'explication, d'ordre esthétique, veut montrer quelles variances le texte a utilisé – ou non – afin de déterminer les composantes qu'il aurait pu retenir du modèle auquel on l'identifie. À cette variabilité formelle s'ajoute, d'autre part, la deuxième impasse historique qui consiste en l'insuffisance de preuves matérielles que l'interprétation des causes historiques et des choix des éditeurs peut souligner. Par exemple, les *Contes philosophiques* de Voltaire sont aujourd'hui rangés sous la rubrique « romans et contes » – deux termes désignant toute forme narrative de fiction –, bien que l'auteur ne les ait pas conçus sous cette dénomination qu'on leur connaît aujourd'hui, les nommant plutôt des « petits

¹⁰⁸ Genette (1972), *op. cit.*, p. 18.

¹⁰⁹ Lanson (1965), *op. cit.*, p. 83.

¹¹⁰ Genette (1972), *op. cit.*, p. 16.

ouvrages », des « petits écrits », des « petits morceaux », et non pas des « romans et contes »¹¹¹. Seuls l'aspect narratif et l'identité structurale du récit permettaient-ils d'affirmer sans hésitation leur appartenance systématique au genre romanesque – bien qu'ils contiennent des pièces en vers –, et de les ranger dans la classification qu'on connaît depuis la grande édition de Beuchot (1829) – après les éditions parues du vivant de l'auteur (la « *quarto* » de 1771 et l'« *encadrée* » de 1775) –, où les « romans et contes » ont été désignés par « Contes philosophiques ». D'autre part, l'étude du système générique auquel appartiennent ces écrits permet de comprendre leur évolution dans la vie et l'œuvre de l'auteur, en ce qu'elle laisse entendre leur place dans les nouvelles tendances qui ont constitué une transition hiérarchique dans le canon : une phase transitoire des « genres nobles » aux « genres divertissants » : « en fidèle classique, Voltaire croit à la hiérarchie des genres. Tragédie et poème épique sont pour lui des genres nobles, le roman, suivant la définition du *Dictionnaire de Furetière*, n'est qu'un genre « propre à divertir les fainéants »¹¹² ».

On voit également un autre exemple problématique dans la systématisation des genres poétiques modernes qui s'est formulée à l'époque de Goethe, réunissant sous la rubrique « *Naturformen der Dichtung* » [*formes naturelles de l'œuvre poétique*] les lois structurales du poème épique, du poème dramatique et du poème lyrique : « Il n'y a que trois véritables formes naturelles de poésie : l'une qui raconte clairement, une autre qui s'exalte et s'enthousiasme, une troisième qui agit personnellement¹¹³ ». C'est avec Goethe que la triade (épique, lyrique, dramatique) – trois espèces que le poète désigne par « formes naturelles » – a marqué l'une des premières définitions typologiques de la poésie moderne, une définition qui a eu une influence déterminante sur la poétique schillérienne, ainsi que celle des premiers romantiques allemands. Néanmoins, ce qui justifie le choix générique qu'on a attribué dans l'histoire littéraire à ces trois formes donne inversement raison de s'y méfier d'un quasi « repli sur des typologies intemporelles », surtout quand il s'agit d'œuvres qui élargissent et modifient les normes du genre et n'ont en commun avec celui-ci qu'un certain ensemble de règles préétablies pour orienter la lecture. C'est ainsi que K. Viëtor relève, dans les commentaires de Goethe à propos du *Divan occidental-oriental*, un aspect problématique de la manière dont la classification goethienne des

¹¹¹ Deloffre, Frédéric (éd.), « Préface », dans *Romans et contes I*, édition complète, présentée, établie et annotée par Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 12.

¹¹² *Ibid.*, p. 13.

¹¹³ Cité dans Viëtor, Karl, « L'histoire des genres littéraires », dans *Théorie des genres*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 11 ; cf. « Probleme der literarischen Gattungsgeschichte » (1931), dans *Geist und Form*, Berne, 1952.

modes poétiques modernes est aujourd'hui comprise, à savoir qu'elle n'aurait pas correspondu à la dénomination normative de « genre », mais plutôt à celle d'« *attitude fondamentale* de mise en forme » :

L'épopée, la poésie lyrique et le drame ne sont pourtant ni des œuvres spontanées, ni des œuvres construites, ni des mises en forme : ce sont les *attitudes fondamentales* de mise en forme. [...] C'est ainsi que je comprends les phrases de Goethe dans ses *Notes et Dissertations pour servir à l'intelligence du « Divan occidental-oriental »*, récemment remises en lumière. Goethe n'y emploie absolument pas la dénomination de « genre » (*Gattung*), mais il nomme la ballade, l'épigramme, le récit, l'ode, la satire, etc., des « espèces poétiques » (*Dichtarten*), et, pour cette raison, l'épopée, la poésie lyrique et le drame des « formes naturelles (*Naturformen*) de la poésie »¹¹⁴.

La question qui se pose ici concerne de toute évidence le rôle décisif que joue dans l'action philologique et évaluative la linguistique et les liens étroits que celle-ci établit avec l'étude historique des textes. La décision prise par tout essai d'explication ou de restitution d'une œuvre devient discutable à partir du moment où celle-ci se trouve amputée de l'une de ses deux fonctions principales : historique et langagière. Lanson a tenté d'examiner, à l'aide de quelques exemples tirés des littératures françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, cette structure problématique de l'histoire littéraire tout en soulignant sa double difficulté, à savoir son essence à la fois *temporelle* et *langagière*. D'où la proposition que l'historien français a faite d'une histoire littéraire qui se veut formelle tout en faisant appel à l'intelligence des « documents instructifs » de l'histoire générale : « Et il arrive que des documents instructifs pour nos études restent inédits et inutiles, parce que les littérateurs en ignorent l'existence, et que les historiens et les érudits n'en reconnaissent pas la signification¹¹⁵ ». C'est dans une telle perspective interdisciplinaire, placée à la croisée des domaines de l'histoire et de la linguistique, que les défis méthodologiques de l'histoire littéraire se sont, depuis 1903, annoncés. L'on voit déjà R. Wellek, dans « Nature de la littérature » (1942), affirmer cet aspect interdisciplinaire comme étant inhérent à la pédagogie même de la littérature :

Il est vrai que la plupart des histoires de la littérature traitent aussi des philosophes, historiens, théologiens, moralistes, politiciens, et même de certains savants. Par exemple, une histoire littéraire de l'Angleterre au XVIII^e siècle qui ne comprendrait pas une étude approfondie de Berkeley et de Hume, de Butler et de Gibbon, de Burke et même de Adam Smith, est à peu près inconcevable¹¹⁶.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 10-11.

¹¹⁵ Lanson (1965), *op. cit.*, p. 81.

¹¹⁶ Wellek, René, « Nature de la littérature », dans Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 30.

Ainsi, si l'on veut acquérir une compréhension adéquate de la possibilité que la conception, renouvelée dans les années soixante, d'une « histoire des formes littéraires » ou d'une « histoire littéraire structurale » aurait impliqué pour les études littéraires, l'on ne peut passer sous silence l'important itinéraire de ce qui fut, nous semble-t-il, un premier point d'aboutissement dans la discussion méthodologique. Il revient au programme de Lanson le mérite d'avoir fourni une définition claire et bien fondée d'une histoire des formes et des effets de la littérature tout en démontrant que son essence cachée se partage entre les disciplines humaines. Or cela se trouve à l'origine de la proposition, largement discutée dans les années soixante et soixante-dix, d'un possible *système* dans les sciences humaines et sociales qui permettrait d'étudier les textes dans leur totalité. Et c'est précisément sur cette assise-là que s'est constituée la majorité des tentatives méthodologiques de nature interdisciplinaire dans la théorie et critique littéraires, comme la sociologie de la littérature, la psychocritique, l'histoire littéraire et le structuralisme ; celles-ci se trouvaient, en effet, versées dans cette idée de *système* que souligne à juste titre C. Moisan¹¹⁷ en résumant la situation ainsi : « Tout est en tout et réciproquement ; tout est lié à tout et inversement¹¹⁸ ». Cette phrase peut être, selon l'auteur, l'application en quelque sorte ironique de l'axiome « Tout est système » dans les sciences humaines et sociales, et plus précisément dans les études littéraires, comme elle exprime en peu de mots la profondeur du problème tout en le réduisant à son essence. Or ce qu'une telle remarque laisse entrevoir rejoint l'observation que nous avons faite au début de l'introduction¹¹⁹ de cette thèse sur la circularité caractéristique de l'activité de compréhension et d'interprétation dans les études littéraires et dont découle le « caractère probabiliste » de leurs critères comme de leurs résultats. Il s'ensuit que le problème spécifique à la méthode auquel fut, et est encore, confrontée l'histoire littéraire s'avère beaucoup plus large que la simple mise au point de méthodologies ou de systèmes : c'est qu'il est profondément touché par cette circularité impliquée dans des textes qui combinent des motifs et des desseins fort variés. Par ailleurs, les nombreuses études de classification historique des œuvres, d'influences littéraires, de critiques des sources ou de problèmes de périodisation et d'édition témoignent de cette relation complexe et difficile qui s'y noue entre l'aspect synchronique et diachronique, entre la structure d'un texte et sa fonction historico-sociale. Nous sommes donc en face d'un *système* très mouvant parce qu'il est, avant tout, marqué par le statut

¹¹⁷ Moisan (1989), *op. cit.*, pp. 25-32.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 26.

¹¹⁹ Cf. *supra.*, pp. 12-13.

contingent du jeu littéraire et par la constante modification de la fonction de celui-ci dans les interprétations et lectures concurrentes. Genette¹²⁰ discute de cette situation en soulignant à bon droit que, s'il peut s'agir dans les études littéraires d'un *système*, ce ne peut être, en effet, que d'un *système* « de la *technique* et de la *vision* » : de la *technique*, parce que la littérature est tout d'abord considérée en tant que matériel linguistique perceptible via une lecture technique ; et de la *vision*, parce que la littérature renvoie à de multiples discours philosophique, historique et social qui rendent toujours possibles de nouvelles lectures susceptibles de mieux éclairer la fonction de représentation des textes. Or pour saisir conjointement ces différents aspects de la *technique* et de la *vision*, Genette propose de suivre le modèle linguistique de l'école de Copenhague – lequel tient la littérature en tant que matériel linguistique pour une « forme d'expression » ; il suggère de voir en l'*articulation du réel par le langage* le fondement dudit *système* : « Le langage exprime le réel en l'articulant, cette articulation est un système¹²¹ ». Cela étant exposé, la façon large dont s'associe la littérature aux discours multiples auxquels elle renvoie donne raison à l'histoire littéraire de ne se fier qu'à un seul objet dans l'étude ; cet objet ne peut être « un pur « sentiment », ni une simple « façon de parler » », mais plutôt une *forme*, « une manière qu'a le langage de diviser et d'ordonner à la fois les mots et les choses ». La réalité extralinguistique à travers laquelle la littérature se manifeste rend souvent difficile la compréhension et l'interprétation des discours divers qui s'y décèlent ; en déterminer un seul critère de vérité n'est souvent pas possible. D'où l'importance de plus en plus ressentie de la question de la *lecture* : « la question essentielle n'est plus aujourd'hui celle de l'*écrivain* et de l'*œuvre*, mais celle de l'*écriture* et de la *lecture*¹²² ». Il s'en est dès lors résulté qu'« un nouvel espace où ces deux phénomènes [de l'écriture et de la lecture] pourraient être compris comme réciproque et simultanés » s'est avéré être un champ significatif et bénéfique à la recherche, en ce que la question de la littérature comme produit qui se développe dans des structures et dans des discours, c'est-à-dire dans le champ de la *technique* et de la *vision*, peut y être amplement discutée. Qu'est-ce qui aurait permis de poursuivre une telle possibilité dans la recherche ? Quel est le champ commun à ces deux problèmes et qui aurait permis d'élaborer des questions philologiques générique et exégétique dans les littératures des diverses traditions, écoles et

¹²⁰ Genette, Gérard, « Raisons de la critique pure », dans Poulet, Georges (dir.), *Les chemins actuels de la critique*, textes revus et publiés par les soins de Jean Ricardou, Paris, Librairie Plon, 1967, pp. 231-247.

¹²¹ *Ibid.*, p. 243-244.

¹²² *Ibid.*, p. 242.

nations, de la genèse de leur production, comme de leur effet et de leur réception ? Poser cette question, c'est en même temps faire avancer une problématique ancienne – quoique toujours d'actualité – qui concerne la philologie moderne en général, et à laquelle une théorie, en particulier, avait fourni une réponse : la *théorie des genres littéraires*.

2) Le problème d'historisation dans la théorie des genres

Classification is fundamental to the discipline of literary history. A literary history cannot have only one text for its subject, and it cannot describe a great many texts individually. The multiplicity of objects must be converted into fewer, more manageable units, which can then be characterized, compared, interrelated, and ordered. The single most necessary assumption of literary history is that one can speak meaningfully of supraindividual entities – periods, genres, traditions, schools, movements, horizons of expectation, discourses, or communicative systems¹²³.

Les discussions entamées, depuis le tournant du XX^e siècle dans les domaines français, anglais et allemand, sur la théorie des genres ont permis de faire un pas en avant vers une meilleure compréhension de certaines questions philologiques essentielles à l'histoire littéraire¹²⁴. C'est dans les études axées sur cette théorie que les historiens de la littérature ont très tôt souligné la nécessité de développer conjointement les deux approches respectives de la linguistique et de l'histoire, ou de la *technique* et de la *vision*. Dans « Literary Classifications : How Have They Been Made ? » (1991), D. Perkins relève le problème de la « classification » et le place au centre des préoccupations méthodologiques de l'histoire littéraire, en ce qu'il décide de nombreuses questions déterminantes et relatives aux aspects desquels dépend notre compréhension de la littérature : « periods, genres, traditions, schools, movements, horizons of expectation, discourses,

¹²³ Perkins, David, « Literary Classifications: How Have They Been Made ? », dans Perkins, David (éd.), *Theoretical Issues in Literary History*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1991, p. 248.

¹²⁴ Dans le cadre de notre étude sur la théorie des genres, nous nous référerons aux discussions suivantes : Wellek, René, « Les genres littéraires », dans Wellek, René et Warren, Austin, *La Théorie littéraire, La théorie littéraire*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Audigier et Jean Gattegno, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1971 ; Ehrenpreis, Irvin, *The "Types Approach" to Literature*, New York, Morningside Heights, King's Crown Press, 1945 ; Viëtor, Karl, « Probleme der literarischen Gattungsgeschichte », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 9, 1931, pp. 425-447 ; Genette, Gérard, « Raisons de la critique pure », dans Poulet, Georges (dir.), *Les chemins actuels de la critique*, textes revus et publiés par les soins de Jean Ricardou, Paris, Librairie Plon, 1967, pp. 231-247 ; Schaeffer, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1989 ; Perkins, David (éd.), *Theoretical Issues in Literary History*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1991 ; Bohm, Franz J., « Begriff und Wesen des Genre », *Zeitschrift für Ästhetik und allgemeine Kunstwissenschaft*, Band XXII, 1928, pp. 166-191 ; Bovet, E., *Lyrisme, épopée, drame. Une loi de l'histoire littéraire expliquée par l'évolution générale*, Paris, Armand Colin, 1911 ; Hamburger, Käte, *Logique des genres littéraires*, traduit de l'allemand par Pierre Cadiot, préface par Gérard Genette, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1986 ; Hempfer, Klaus, *Gattungstheorie*, Munich, Wilhelm Fink, 1973 ; Krauss, W., « Die literarischen Gattungen », dans W. K., *Essays zur französischen Literatur*, Berlin/Weimar, 1968, pp. 5-43 ; *Grundprobleme der Literaturwissenschaft*, Hamburg, Rowohlt, 1968 ; Rutkowski, Wolfgang Victor, *Die literarischen Gattungen, Reflexionen über eine modifizierte Fundamentalpoetik*, Berne, München, Francke, 1968.

or communicative systems ». Or la raison principale pour laquelle la théorie des genres a pu entraîner des conséquences épistémologiques positives dans l'histoire littéraire consiste en le défi même auquel cette théorie fut, et est encore, confrontée : à savoir que les genres littéraires « vivent, meurent ou se transforment ». La question de savoir si la classification des genres peut, ou non, être immuable a été sans cesse soulevée par de nombreux exemples tirés des littératures classique et moderne, tel celui observé par W. P. Ker¹²⁵ (1928) et rediscuté par R. Wellek dans le passage qui suit :

Quand Milton écrivait *le Paradis perdu*, il n'y voyait de rupture ni avec *l'Illiade* ni avec *l'Enéide* ; mais de nos jours, nous avons tendance à distinguer très nettement l'épopée orale de l'épopée écrite, quelle que soit celle de ces deux catégories dans laquelle nous rangions *l'Illiade*. Milton n'aurait vraisemblablement pas accepté de classer *The Fairie Queene* au nombre des épopées, bien qu'elle ait été écrite à une époque où l'on ne distinguait pas encore épopée et récit romanesque, et où l'allégorie paraissait encore le trait distinctif de l'épopée ; et pourtant Spenser croyait à coup sûr écrire la même sorte de poème qu'Homère¹²⁶.

Par l'intermédiaire du texte et de son évolution dans le temps, les structures génériques et les critères qui président à la classification se modifient sans cesse et, ce faisant, les principes de l'action philologique et évaluative, ainsi que ceux de l'étude des genres auxquels appartient le texte seront eux-aussi à réexaminer. Aussi une vaste série de rapports entre les fonctions de la conception synchronique et les principes de la diachronie est-elle à plus forte raison à envisager, puisque chaque œuvre littéraire « est modelée par la convention dont elle participe¹²⁷ ». Qu'est-ce qui préside donc à la classification et aux principes d'ordre dans le travail philologique ? Suivant quels critères une collection de poèmes, de pièces de théâtre ou de contes est-elle classable ? D'entrée de jeu, le déplacement des catégories qu'opèrent des œuvres dont l'évaluation philologique est susceptible d'être remodelée et modifiée dans l'histoire s'est avéré être le problème central auquel fut confrontée l'histoire littéraire, problème constaté non seulement dans la hiérarchie des genres depuis la littérature médiévale, mais aussi dans l'établissement d'une nouvelle théorie à partir de ce point où « l'historisation de la poétique des genres et du concept de formes s'est arrêté¹²⁸ ». L'on voit, par exemple, les critiques R. Wellek et A. Warren, en parlant

¹²⁵ Cf. W. P. Ker, *Form and Style in Poetry*, Londres, 1928, p. 141.

¹²⁶ Wellek, René, « Les genres littéraires », dans Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 318.

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Cf. *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, in Zusammenarbeit mit Jean Frappier (Paris), Martin de Riquer (Barcelona), Aurelio Roncaglia (Rom), herausgegeben von Hans Robert Jauss (Konstanz) und Erich Köhler (Freiburg), Carl Winter Universitätsverlag, Heidelberg, 1970. Pour cet article du *Grundriss*, fragment paru en 1970, nous nous référons à la traduction parue dans Genette, Gérard (dir.), *Théorie des genres*, Paris, Éditions du

des œuvres qui constituent une transition dans le canon et des modifications génériques qu'elles recouvrent, pousser cette problématique jusqu'à en faire l'analogie avec le monde de la nature : « La baleine et la chauve-souris elles-mêmes sont classables, et l'on accepte des créatures qui constituent des transitions entre deux règnes ¹²⁹ ». Aussi l'élargissement des genres et l'introduction d'une « esthétique historique » sont-ils les endroits auxquels il fallait tout d'abord apporter une clarification théorique, puisque les deux positions corrélatives diachronique et synchronique s'y formulent par excellence : d'une part, l'étude historique tient compte de l'œuvre selon ses aspects externes, et, d'autre part, l'étude évaluative fait le recours préalable aux structures internes et aux formes de la littérature. Cette position intermédiaire du problème s'explique moins par la nécessité d'une vision normative et classificatrice des genres que par celle d'*historisation* à laquelle il fallait résolument répondre : pour échapper à la conception d'une théorie comme juxtaposition de genres *clos sur eux-mêmes*, il convenait de trouver une voie dans l'investigation philologique où l'on renonce justement à tout caractère de généralité relevé dans un groupe de textes ; inversement, s'il existe des parentés à examiner entre les textes, elles se manifestent dans une série historique qu'il convient de considérer dans sa valeur strictement *temporelle*. Dans cette mesure, il serait possible de rendre justice à la cohérence qui s'établit entre les différents genres littéraires au cours de l'histoire où ils sont lus et interprétés, et de renouveler, du même coup, à la fois la définition et la pratique de l'histoire littéraire :

Toute théorie des genres est un principe d'ordre : elle classe la littérature et l'histoire littéraire non pas historiquement ou géographiquement (selon l'époque, ou la langue nationale), mais en vertu de certains types, d'une organisation ou d'une structure spécifiquement littéraires. Toute étude critique et évaluative (par opposition à une étude historique) implique, d'une façon ou d'une autre, le recours à de telles structures. Juger un poème, par exemple, suppose que l'on fasse appel à l'expérience et à la conception globale, descriptive et normative à la fois, que l'on a de la poésie ¹³⁰.

En effet, ce ne fut qu'à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle que l'on élucidait de manière approfondie le problème d'*historisation* dans la théorie des genres. Ce problème s'est énoncé plus clairement dans les travaux instructifs de K. Viëtor ¹³¹, dont nous avons mentionné ¹³²

Seuil, coll. « Points essais », 1986 ; cf. également la première traduction française, parue dans *Poétique*, n°1, 1970, pp. 79-101.

¹²⁹ Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 318.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 319.

¹³¹ Cf. Viëtor, Karl, « Probleme der literarischen Gattungsgeschichte », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 9, 1931, pp. 425-447 ; *Geist und Form, Aufsätze zur deutschen Literaturgeschichte*, Berne, Francke, 1952, p. 292-309 ; trad. française dans « L'histoire des genres littéraires », dans Genette, Gérard, Todorov, Tzvetan (éd.), *Théorie des genres*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1986.

auparavant son étude sur la systématisation des genres poétiques modernes à l'époque de Goethe. Viëtor tente de mettre en évidence l'acception qu'il faudrait *aujourd'hui* donner aux catégories divisées par Goethe (épopée, poésie lyrique, drame) ; celles-ci suggèrent, selon le théoricien, moins le terme normatif de « genre » que celui de « catégorie historique » qui a ses propres dimensions temporelles et morphologiques. Un tel regard éclairant sur la question avait permis de mieux relever les « mauvais services », pour reprendre les mots de Wellek, que des théories « quasi-biologiques » des genres ont rendus à l'histoire littéraire ; voici la clarification que le théoricien – ancien membre de l'école linguistique de Prague – porte sur la pratique qu'il qualifie de « quasi-biologique » et que l'on retrouve dans des théories comme celles de F. Brunetière¹³³ et de Van Tieghem¹³⁴ :

Brunetière, avec sa théorie quasi-biologique de l'évolution, a rendu un mauvais service à la « génologie », lorsqu'il est arrivé à des conclusions aussi précises que celles-ci : dans l'histoire littéraire de la France, l'éloquence religieuse du XVII^e siècle, donne naissance, après un hiatus, à la poésie lyrique du XIX^e siècle. Cette prétendue continuité – tout comme les rapprochements établis par Van Tieghem entre l'épopée homérique et les romans du cycle des Waverley, de Walter Scott, les romans courtois rimés et le roman psychologique moderne – cherche à relier des œuvres séparées dans le temps et l'espace à partir d'analogies au niveau des tendances des auteurs et du public. [...] Mais Van Tieghem interrompt cette pratique analogique pour faire observer que ces liens ne représentent pas « les genres littéraires – proprement dit »¹³⁵.

En discutant ainsi des théories de F. Brunetière, de Van Tieghem et de K. Viëtor, Wellek porte à l'attention le fait que les aspects morphologiques peuvent souvent modifier la conception historique du genre, en ce qu'ils entraînent un déplacement dans les principes de classement. Par exemple, les trois catégories principales de la littérature reconnues par la théorie littéraire moderne¹³⁶ étant la poésie, la fiction et le théâtre, l'on a souvent tendance à y négliger des distinctions importantes comme celle qui se dessine entre la poésie et la prose : « Les formes brèves, comme le sonnet ou l'ode, ne sauraient être au même rang que l'épopée ou la tragédie. [...] Comment classer le sonnet, le rondeau, la ballade ? S'agit-il là de genres, ou de quelque autre chose qui leur est inférieure ?¹³⁷ » La question qui se pose ici est de toute évidence celle de

¹³² Cf. *supra.*, pp. 49-50.

¹³³ Cf. Brunetière, Ferdinand, *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature, leçons professées à l'École normale supérieure*, t. I : *Introduction : l'évolution de la critique depuis la renaissance jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1914 [1910] [1898] [1892] [1890] ; « La doctrine évolutive et l'histoire de la littérature », dans *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 6^e série, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque de littérature », 1899.

¹³⁴ Cf. Van Tieghem, Paul, « La question des genres littéraires », *Helicon*, I, 1938, pp. 95-101.

¹³⁵ Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 332.

¹³⁶ Ici nous suivons la division goethienne des « catégories fondamentales » de la littérature d'imagination (*Dichtung*).

¹³⁷ *Ibid.*, p. 325.

savoir si l'on peut concevoir la tradition de tout un genre en nous basant sur la forme d'un texte en particulier ou d'un groupe de textes. C'est ce qu'explique très clairement I. Ehrenpreis dans son livre *The "Types Approach" to Literature* (1945) ; l'auteur souligne que les aspects externes ou internes des œuvres ne peuvent pas formuler une définition unique et suffisante d'un genre littéraire donné, parce qu'ils sont sujets à l'inévitable évolution des sous-genres par rapport à un genre « primitif » :

Scholars are fairly well agreed today that there is no one definition of a kind of literature. [...] A few similarities between two different poems are not enough to make them both lyrics in the same sense. [...] A single work rarely embodies all the conventions which, through the centuries, have characterized one or another of the many examples of a kind. [...] Sometimes it would be impossible for a later specimen to repeat all the traits of an earlier: because of the nature of the two languages, an English elegy cannot reproduce the meter of the Greek elegy¹³⁸.

Or la conséquence méthodologique directe à laquelle cette discussion sur le problème de la permanence historique des genres avait entraîné a été décisive : elle avait permis d'établir l'hypothèse selon laquelle les chroniques des histoires de la littérature devaient ajouter à l'étude historique des genres une étude approfondie du sens de leurs « séquences critiques », pour peu qu'elles veuillent soumettre la littérature à un examen fondé plus directement sur les genres. C'est en ces termes que Wellek voyait se formuler la version définitive de la question méthodologique principale qu'il fallait à l'époque soulever dans l'histoire littéraire : à savoir « la nature même d'une histoire des genres » :

Nous voilà conduits à nous interroger sur la nature même d'une histoire des genres. On a soutenu parfois qu'il était impossible d'écrire une histoire critique (car faire des tragédies de Shakespeare une norme, ce serait de commettre une injustice envers la tragédie grecque ou française), et parfois qu'une histoire sans philosophie de l'histoire n'est qu'une simple chronique¹³⁹.

D'une manière générale, ce qu'il fallait rectifier dans la pratique de la théorie des genres n'a été que cet « excès d'esprit classificateur » que rappelle, en 1967, Genette en rapportant les paroles citées par A. Thibaudet dans une chronique de 1922 : « Tandis qu'il lit un livre, il pense, pourrait-on dire, à tous les livres qui ont été écrits depuis le commencement du monde¹⁴⁰ ». Il s'est avéré évident qu'une approche axée à la fois sur le formalisme et sur l'historisation *est* ce qu'il fallait envisager, à savoir « des catégories « littéraires », et non pas des classifications selon le sujet ». Une telle conclusion a été facilement tirée après de longues discussions sur les lacunes des

¹³⁸ Ehrenpreis, Irvin, « An Introductory Philosophy of Kinds », dans *The "Types Approach" to Literature*, New York, Morningside Heights, King's Crown Press, 1945, p. 5.

¹³⁹ Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 332.

¹⁴⁰ Genette (1967), *op. cit.*, pp. 231-247.

modèles organicistes ou biologistes qui se développaient pendant la première moitié du siècle dans la théorie des genres. Genette en relève une mise en question importante que le critique français de l'entre-deux-guerres, A. Thibaudet, avait dans les chroniques publiées en 1930¹⁴¹ adressée aux théories génériques de F. Brunetière ; si celles-ci se sont révélés problématiques, c'est surtout parce qu'elles se voulaient la représentation d'une littérature « moderne » qui plonge le lecteur de plus en plus dans l'algèbre de la création et de l'invention littéraire, et qui échappe ainsi à toute définition générique fixe ou permanente. Genette fait ici référence aux trois facteurs essentiels du « jeu transcendant de la pensée littéraire » – le Génie, le Genre et le Livre –, et explique comment ils ont été réduits, dans la littérature moderne et chez des auteurs comme Hugo, Valéry et Mallarmé¹⁴², à une essence qui ne s'inscrit pas dans des catégories littéraires traditionnelles. Dans cette perspective, il a été possible de repérer la raison principale pour laquelle les théories organicistes, ou cet « excès d'esprit classificateur », constituaient une impasse dans l'histoire littéraire : parce que les *principes de distinction* dans la théorie classique et la théorie moderne sont fort différents les uns des autres. La théorie moderne des genres fut le résultat d'œuvres « mélangées » qui apportaient des modifications constantes dans la hiérarchie et la longévité du canon. Wellek discute amplement de ce problème dans son étude devenue aujourd'hui classique, « Les genres littéraires » (1942), en soulignant que les différences des « catégories » littéraires classique et moderne doivent, en effet, servir de base à l'établissement des prémisses de la théorie des genres :

Les XVIIe et XVIIIe siècles prennent les genres au sérieux, leurs critiques sont des hommes pour qui les genres existent et sont réels. Que les genres soient distincts – et que cette distinction doive être maintenue – fait partie du credo classique. Mais si l'on cherche dans la critique classique une définition du genre, ou une méthode pour différencier un genre d'un autre, on ne découvre que peu de logique et aussi peu de conscience de la nécessité d'une méthode raisonnée. Le canon de Boileau, par exemple, comprend la pastorale, l'élégie, l'ode, l'épigramme, la satire, la tragédie, la comédie et l'épopée ; mais Boileau ne définit pas la base de cette typologie (peut-être parce qu'il l'estime donnée historiquement, et non pas construite rationnellement). Ses genres se distinguaient-ils entre eux selon leur sujet, leur structure, leur forme métrique, leur ampleur, leur tonalité affective, leur *Weltanschauung* ou leur public ? Impossible de répondre¹⁴³.

Dès lors que cette distinction historique des genres et de leurs caractéristiques morphologiques a été ainsi nuancée, les discussions méthodologiques s'engageaient dans une nouvelle

¹⁴¹ Thibaudet, Albert, *Physiologie de la critique*, Paris, Nizet, 1962 [1930] ; *Réflexions sur la littérature*, préface par Antoine Compagnon, édition établie et annotée par Antoine Compagnon et Christophe Pradeau, Paris, Gallimard, 2007 [1939].

¹⁴² Cf. Genette (1967), *op. cit.*, pp. 232-234.

¹⁴³ Wellek et Warren (1971), *op. cit.*, p. 323.

compréhension des problèmes qu'il fallait envisager dans l'histoire littéraire. Ainsi, au lieu de suivre aveuglément les modèles des sciences physiques et naturelles, l'on s'interrogeait de plus près sur une théorie générique qui se prête à des usages différenciés et qui ne se limite pas à des catégories littéraires fixes ou permanentes. C'est cette prise en compte de la position qu'il fallait prendre dans la recherche qui avait, en effet, fourni une réponse satisfaisante aux deux problèmes principaux dans l'histoire des genres : le problème de la succession des œuvres dans une unité générique fixe, et le problème de la continuité. D'une part, les genres primitifs se sont révélés inaptes à établir une unité générique permanente face à une littérature inévitablement évolutive, et, d'autre part, la naissance de formes de plus en plus complexes, ou « mélangées », posait problème quant à la continuité des unités génériques. Ainsi, et avant de classer les œuvres dans une succession ou une unité générique, il convenait de reconnaître dans la recherche, et dès le départ, « ce qu'une théorie générique *ne peut pas* faire » :

Elle ne peut pas décomposer la littérature en classes de textes mutuellement exclusives, dont chacune posséderait son essence, donc sa nature interne propre d'après laquelle elle se développerait selon un programme interne et selon des relations systématiques avec une totalité appelée « littérature » ou « poésie », totalité qui elle-même serait une sorte de super-organisme dont les différents genres seraient les organes. Cette idée, il faut l'abandonner, et, avec elle, toute conception de la littérature qui, d'une manière ou d'une autre, la présuppose explicitement ou implicitement¹⁴⁴.

En ces termes, J. Schaeffer résume, en 1989, la lacune méthodologique des théories génériques qui se développaient dans les premières décennies du siècle, tout en soulignant celle de F. Brunetière. Pour ce dernier, la théorie des genres devait se pencher sur cinq questions¹⁴⁵ : 1) le mode d'existence des genres ; 2) la question de leur genèse ; 3) la question de leur fixation ; 4) la question de leurs modifications ; 5) la question de leur transformation. Il est vrai que les théories de Brunetière, qualifiées souvent par « organiciste » ou « biologique », ont suscité de nombreuses réticences chez les critiques, mais cela n'empêche qu'elles eussent tracé une voie prometteuse dans la recherche ; cette voie a en quelque sorte rendu possible les conclusions pertinentes auxquelles les discussions des dernières décennies du siècle sont arrivées. Les théories « organicistes » de Brunetière avaient donc le mérite d'avoir porté au clair les lacunes qu'il restait à combler dans la théorie, aussi bien que la force potentielle qu'elle représenterait aux recherches futures. Elles avaient résolument orienté la recherche vers son premier point de départ : à savoir

¹⁴⁴ Schaeffer, Jean-Marie, « Bref historique de quelques impasses théoriques », dans *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1989, p. 63.

¹⁴⁵ *Ibid.*, pp. 48-51.

que les genres littéraires, ainsi que le rappelle Schaeffer, « ont une existence, une existence comparable à la vôtre ou à la mienne, avec un commencement, un milieu et une fin ». Or ce qui fait la force de cette existence fait aussi sa faiblesse : c'est qu'elle « se dissout, se désagrège et éventuellement se recompose ». Et c'est précisément cette remarque-là – sur l'idée du *mouvement* – qui se faisait largement entendre parmi les historiens de la littérature et qui fut à l'origine d'un renouveau décisif qu'allait connaître l'histoire littéraire à partir des années soixante, et sur lequel nous allons nous pencher dans les deux derniers points de ce chapitre.

3) Le problème du caractère variable dans la conception générique

Des œuvres littéraires considérées dans leur texte, et non dans leur genèse ou dans leur diffusion, on ne peut, diachroniquement, rien dire, si ce n'est qu'elles se succèdent. Or l'histoire, me semble-t-il, [...], n'est pas une science des successions, mais une science des transformations : elle ne peut avoir pour objet que des réalités répondant à une double exigence de permanence et de variation¹⁴⁶.

Dès lors que la théorie des genres s'est ainsi modelée sur la mise en garde adressée par l'idée du *mouvement*, la théorie et la pratique de l'histoire littéraire connaissent un passage important. Lorsque les œuvres ne pouvaient pas s'expliquer d'une manière satisfaisante aux yeux des historiens de la littérature par l'arbitraire des classifications fixes ou permanentes¹⁴⁷, il s'est révélé que l'historicité de la compréhension faisait, en effet, défaut : celle-ci a opposé à la question de « permanence » celle de « variation » et s'est ainsi avérée être l'impasse principale dont est touchée l'analyse historique des genres littéraires. Dans l'ouvrage collectif *Theoretical*

¹⁴⁶ Genette (1972), *op. cit.*, p. 17.

¹⁴⁷ Ici nous soulignons notamment les deux théories génériques esquissées par Goethe (épopée, poésie lyrique, drame) et par Victor Hugo dans sa préface à *Cromwell*. Tandis que la systématisation goethienne fait le point sur les « catégories » poétiques modernes, Hugo esquisse, dans sa préface à *Cromwell*, trois époques historiques de l'humanité qui permettent la distinction de trois genres littéraires successifs : l'époque primitive (lyrique), l'époque antique (épique) et l'époque moderne (dramatique). Ces deux théories génériques ont suscité, au cours des premières dizaines d'années du XX^e siècle, de nombreuses interprétations qui tentaient de bien cerner l'emploi chronologique et logique qui peut en être tiré et de relever en même temps les lectures historiques erronées qui risquent d'en résulter. Nous avons mentionné la rectification de perspective qu'ont tentée K. Viëtor et d'autres historiens dans leurs lectures éclairantes de la théorie générique de Goethe dans ses commentaires à propos du *Divan occidental-oriental*. Dans le cas de Hugo, l'on voit par exemple E. Bovet soulever, dans *Lyrisme, épopée, drame. Une loi de l'histoire littéraire expliquée par l'évolution générale* (1911), des objections bien fondées sur la théorie générique esquissée dans la préface à *Cromwell*, en soulignant que cette théorie risque d'aller à l'encontre de la loi d'évolution des genres littéraires, en ce qu'elle « frappe [...] par la simplification excessive des faits historiques, je dirai même par le mépris de la chronologie » : « Par exemple, si, dans la série Bible-Iliade-Shakespeare, Shakespeare signifie l'avènement du drame et de la société moderne, comment admettre en bonne logique, pour la France, la série Malherbe-Chapelain-Corneille ? [...] Y aurait-il peut-être dans sa théorie une vérité fondamentale, très justement entrevue et faussée ensuite pour les besoins d'un cas particulier ? », Bovet, Ernst, « Le problème des genres littéraires et la loi de leur évolution », dans *Lyrisme, épopée, drame. Une loi de l'histoire littéraire expliquée par l'évolution générale*, Paris, Librairie Armand Colin, 1911.

Issues in Literary History (1991), D. Perkins rappelle cette idée en soulignant que l'intérêt central de l'histoire des genres « have moved from assumptions of genres as fixed to genres as process of textual change ». L'auteur voit dans cette nouvelle perspective de la recherche l'endroit même dans lequel s'est située l'importante et graduelle mise en question de l'histoire littéraire en tant que « discipline » : « For a long time this theorizing was only a struggle of different schools of literary history. Gradually, however, the worth of the whole discipline was questioned¹⁴⁸ ». La question à laquelle il fallait orienter la recherche devait concerner les œuvres dans leur *différence* et leur *discontinuité*, comme celles-ci ont, elles aussi, des particularités à faire ressortir dans le canon ; les passer sous silence « undermines confidence in all classifications¹⁴⁹ ». Aussi l'idée selon laquelle une division taxinomique ou générique rend fidèlement compte de la réalité historique des œuvres, de leur genèse, de leur réception et de leur fonction sociale renfermait-elle une véritable lacune dans l'histoire littéraire. D'où la vérité qui a laissé entrevoir moins une solution qu'une imposante limite : « Can literary taxonomy be true to the past ? [...] The process of literary taxonomizing have been contingent and the results irrational ». C'est la question que fait à juste titre soulever D. Perkins, en partant des dernières contributions de P. Forget, de S. Schmidt, de N. Frye, de R. S. Crane et de R. Colie¹⁵⁰. Ces discussions ont eu pour résultat la réalisation du fait que, dans l'histoire littéraire en général et la théorie des genres en particulier, la compréhension elle-même *est* une catégorie problématique :

A typical idea at present is, then, that we must impose taxonomies, but must not believe that they correspond to historical realities. Philippe Forget says that in writing a literary history one must “accept a definite division” of the material, but “in the course or at the end of the investigation” must also make the division appear “unsuitable” and give it up or restructure it¹⁵¹.

Partir de cette définition – formulée par Forget – d'une théorie générique dont on *doit* accepter les résultats tout en les réfutant plus tard pour les *restructurer* démontre bien la nature de la problématique qu'elle renferme : la classification générique des œuvres présente un matériel

¹⁴⁸ Perkins, David, « Introduction : The State of the Discussion », dans Perkins (1991), *op. cit.*, p. 2.

¹⁴⁹ Perkins, David, « Literary Classifications : How Have They Been Made ? », dans *ibid.*, p. 252.

¹⁵⁰ Cf. Schmidt, Siegfried J., « On Writing Histories of Literature : Some Remarks from a Constructivist Point of View », *Poetics* 14, August, 1985, pp. 279-301 ; Colie, Rosalie L., *The Resources of Kind: Genre-Theory in the Renaissance*, ed. Barbara K. Lewalski, Berkeley, California University Press, 1973 ; Crane, R. S., *Critical and Historical Principles of Literary History*, Chicago, University of Chicago Press, 1971 ; Hernaudi, Paul, *Beyond Genre: New Directions in Literary Classification*, Ithaca, N. Y., Cornell University Press, 1972.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 252 ; cf. Forget, Philippe, « Literatur-Literaturgeschichte-Literaturgeschichtsschreibung : Ein rückblickender Thesenentwurf », dans *Kontroversen, alte und neue*. Akten des VII. Internationalen Germanisten-Kongresses Göttingen 1985. Vol. 11, *Historische und aktuelle Konzepte der Literatur und Literaturwissenschaft*, ed. Albrecht Schöne, Tübingen, Max Niemayer Verlag, 1986.

historique qui est censé être adéquat, mais elle cesse de l'être dès qu'il y a une autre tentative de la restructurer ou de la modifier. Dans cette perspective, l'histoire littéraire paraît être moins représentée que *déformée* par les différentes lectures génériques auxquelles elle donne lieu. Cette problématique a été largement discutée par la critique littéraire des années soixante et soixante-dix ; et c'est précisément sur cette charnière que s'est fait le renouveau méthodologique considérable qu'a alors connu l'histoire littéraire et dont nous sommes en train d'esquisser, dans ce chapitre, la logique des étapes. Parce que le problème de l'interprétation des histoires de la littérature a été soulevé à partir de la notion, souvent arbitraire, de genre littéraire, la nécessité s'est fait sentir de procéder par des interprétations qui commencent par un examen de ce que les *formes des œuvres* disent *a priori* des genres auxquels elles appartiennent, et qui tentent dès lors de les étudier à travers leurs ressources langagières et historiques. Par là, l'idée d'une *historisation* de la typologie des genres littéraires s'est imposée comme une évidence, et ce fut là la condition à laquelle tout historien de la littérature devait faire face. Dans son article instructif « On Writing Histories of Literatures : Some Remarks from a Constructivist Point of View » (1985), S. Schmidt éclaire cette particulière complexité dans la recherche méthodologique en écrivant que des critères tels que « vérité » ou « objectivité » ne peuvent plus former une méthode adéquate aux dimensions événementielle et référentielle des œuvres littéraires, car l'histoire littéraire ne saurait jamais fournir « a true report on « what has been the case » » : « we have to apply criteria other than truth, objectivity, or reliability to literary histories, [...] we have to formulate social functions for literary histories other than that of providing a true report on “what has been the case”¹⁵² ».

Dès lors, il peut paraître justifié que l'endroit duquel fut née l'idée d'un *système* dans la méthodologie de l'histoire littéraire se voulait une possibilité de renverser les limites : car, s'il est un *système*, c'est un *système* où toutes les composantes de l'histoire des œuvres sont interdépendantes les unes aux autres, comme la valeur de l'une est liée à celle des autres. Au sein de ce *système*, une lecture adéquate de l'œuvre littéraire associerait les champs qui constituent ses cohérences langagières et historiques. Cette perspective « systématique » dans l'investigation s'est, en effet, soulevée comme réponse aux histoires littéraires qui ne cessaient de se ramifier dans les conceptions génériques préétablies des chefs-d'œuvre et qui n'ont pas, de ce fait, permis

¹⁵² Cité dans *ibid.*, p. 252 ; cf. Schmidt, Siegfried J., « On Writing Histories of Literature : Some Remarks from a Constructivist Point of View », *Poetics* 14, August, 1985, pp. 279-301.

de rendre compte de la « réalité complexe des différences ». À cette attitude dans la recherche l'on opposait une forte remise en question de la notion de chef-d'œuvre et des perceptions générales qu'elle présuppose, comme elle « ne laisse aucune place à l'observation des singularités, lesquelles sont autant de manifestations de la production des différences¹⁵³ ». En ces termes, M. Brunet énonce très clairement, dans sa communication faite au colloque tenu à l'Université Laval (1989), cette réalisation dans la recherche, en écrivant finalement que la littérature « ne crée pas de temps, elle le subit et subit ses effets ; le chef-d'œuvre est l'œuvre qui, malgré elle, passe à travers le temps¹⁵⁴ ». S'est affirmé ainsi l'un des résultats les plus fructueux auxquels cette nouvelle conception méthodologique dans l'histoire littéraire a entraîné, à savoir que la construction formelle des différences doit être la préoccupation principale de l'historien de la littérature ; celui-ci doit désormais « accepter de devenir un historien, de faire de l'histoire au lieu de la critique littéraire¹⁵⁵ ». Par là, l'on entendait lire d'une manière double l'histoire des œuvres : en synchronie et dans un temps linéaire, « où les choses se déplacent continuellement¹⁵⁶ », et en tenant compte de la diachronie des transitions, des obstacles et des déplacements de nouveaux phénomènes littéraires. Il fallait reconnaître les différences des œuvres, et ne pas chercher à les réduire à une idée commune et présupposée par les classifications fixes des chefs-d'œuvre ; celles-ci ne laissaient « de place à aucune ambiguïté dans l'interprétation des phénomènes littéraires, annihilant de la sorte toute la gamme des différences : l'œuvre est un chef-d'œuvre ou ne l'est pas¹⁵⁷ ». Ainsi, et puisque nous ne devrions pas projeter sur les histoires littéraires l'idéal esthétique « que nous concevons a priori », l'observation diachronique des formes des œuvres – cernées en synchronie – s'est présentée comme une manière adéquate d'étudier les changements des phénomènes littéraires dans le temps. Avec cette nouvelle phase dans la théorie et la pratique de l'histoire littéraire, il a été possible d'échapper à la « métaphysique qui définit les différences a priori en dehors de toute considération relative du temps et de l'espace humains¹⁵⁸ » ; et c'est précisément vers l'analyse de cette force créatrice d'histoire qui est inhérente aux œuvres qu'il fallait orienter l'attention de la recherche :

L'histoire en synchronie s'occupe peu de savoir si telle ou telle œuvre traversera les époques ou les siècles. Elle cherche plutôt à voir quelle est la véritable valeur esthétique accordée à une œuvre

¹⁵³ Brunet, Manon, « Les différences entre les formes littéraires », dans Moisan (1989), *op. cit.*, p. 40.

¹⁵⁴ *Ibid.*, 47-48.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 51.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 41.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 43.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 41.

au moment où elle prend sens pour la première fois. Ce sens n'est pas inscrit une fois pour toutes dans l'œuvre, même si cette dernière contient des contraintes [...], et c'est pourquoi l'observation de l'activité littéraire, tant en synchronie qu'en diachronie dans un deuxième temps, donc l'observation de tout ce qui contribue, tant sur le plan matériel que symbolique, à donner un sens, des sens à l'œuvre, retient davantage l'attention de l'histoire des différences¹⁵⁹.

Ainsi compris, le problème méthodologique soulevé par la théorie des genres s'avère être l'endroit stratégique dans lequel s'est située une compréhension nouvelle de l'histoire littéraire, une compréhension susceptible de mieux cerner les carences de la discipline. R. Cohen¹⁶⁰ justifie cette situation en rappelant que la théorie des genres, contrairement à une théorie des « thèmes », des « idées », des « périodes » ou des « mouvements » littéraires, avait présenté un paradigme essentiel au renouvellement de l'histoire littéraire, en ce qu'elle a posé comme défi les transformations historiques des textes et l'effet de celles-ci sur les normes admises par les classifications :

A theory of genre can account for literary change more adequately than histories based on themes, ideas, periods, and movements. Texts, especially those by experimental authors, are combinatory entities that challenge us to grasp our multitudinous experiences with their possibilities of irreconcilable values. We need a new literary history, and I believe that a genre theory can provide it¹⁶¹.

Or c'est dans le cadre de telles réflexions que s'est vérifiée la tâche que certains historiens de la littérature des années soixante et soixante-dix s'assignaient : à savoir *repenser leur propre pratique*. Le besoin qui s'est imposé fut celui d'une conscience qui tentait de mesurer les carences de la discipline, et en tirant des propositions sur les chances présentes d'un renouveau de l'histoire littéraire. C'est ce que rappelle D. Perkins, en écrivant qu'au terme du chemin, les historiens de la littérature « will have to reflect on their moves » :

Few literary historians have reflected upon the process by which they obtained their classifications. They have worked naively and *ad hoc*, often without a distinct consciousness of the basis of their classification, whether it was received opinion, readings of the texts, narrative or aesthetic necessity, their own interests, or a combination of these and others. Almost never have literary historians asked themselves what considerations ought to be the basis of classifications. [...] Such innocence is no longer possible. Literary historians may continue to classify by the same procedures and reasons as in the past. But they will have to reflect on their moves, and they will have to justify them specifically in their histories¹⁶².

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 48.

¹⁶⁰ Cohen, Ralph, « Genre Theory, Literary History, and Historical Change », dans Perkins (1991), *op. cit.*, pp. 85-113.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 112-113.

¹⁶² Perkins, David, « Literary Classifications : How Have They Been Made ? », dans *ibid.*, p. 267.

Ce fut là, certes, le nouvel objet de recherche que les discussions des premières dizaines d'années du siècle ont été en mesure de lancer à la méthodologie des études littéraires, et dans lequel a consisté la proposition faite, en 1967, d'une esthétique de la réception. Au sein de l'Université nouvellement fondée à Constance, Jauss prononce son cours inaugural *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft* (Suhrkamp Verlag, 1970) – *L'histoire littéraire comme défi à la théorie littéraire* : il y esquisse sept thèses qui sauraient formuler, aux yeux de l'historien, une méthode susceptible « de renouveler notre vision de toutes les œuvres du passé ». Nous allons nous pencher, dans le dernier point de ce chapitre, sur un examen des conditions théoriques qui ont mené aux premières ébauches du paradigme méthodologique d'une esthétique de la réception.

4) *L'histoire littéraire comme défi à la théorie littéraire* (1967) : la littérature comme « organon » de l'histoire ?

De notre temps, l'histoire de la littérature est tombée dans un discrédit toujours plus grand, et qui n'est nullement immérité. Le chemin que cette discipline vénérable a suivi depuis cent cinquante ans est, il faut bien le reconnaître, celui d'une décadence continue. Ses plus grandes réussites remontent toutes sans exception au XIXe siècle. Écrire l'histoire de la littérature d'une nation : au temps de Gervinus, de Scherer, de Lanson, de De Sanctis, c'était l'œuvre d'une vie et le couronnement d'une carrière de « philologue ». Le but suprême de ces patriarches : représenter, à travers l'histoire des produits de sa littérature, l'essence d'une entité nationale en quête d'elle-même. Cette voie royale n'est déjà plus aujourd'hui qu'un souvenir lointain¹⁶³.

Quiconque tente de mesurer l'impact qu'ont laissé, au courant des trois dernières décennies du XX^e siècle, les recherches entreprises sur les histoires de la littérature ne saurait négliger l'idée clé autour de laquelle elles voulaient s'organiser : cette idée impliquait une forte remise en question de la fonction didactique de l'histoire littéraire comme discipline et comme matière obligatoire, tant dans l'enseignement secondaire que dans les programmes universitaires. Il s'ensuivait, en effet, une révision conceptuelle d'une série de règles et d'approches qui occupaient une position centrale dans la version « traditionnelle » de l'histoire littéraire¹⁶⁴ (encyclopédies, manuels, chroniques, biographies, périodiques ou monographies spécialisées), et

¹⁶³ Jauss, Hans Robert, « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978, p. 21.

¹⁶⁴ Dans sa critique de ce qu'il désigne par « version traditionnelle » de l'histoire littéraire et de la production scientifique qui en résultait, Jauss mentionne, entre autres, la définition théorique que R. Wellek avait suggérée, en parlant de l'histoire littéraire – dans sa version « traditionnelle » – comme étant une discipline dont la « prétention » est celle « d'être une forme de l'histoire alors qu'en réalité la dimension historique des problèmes lui échappe ; elle est en outre incapable de fonder le jugement esthétique requis par son objet, la littérature en tant que forme d'art », *ibid.*, p. 23. Cf. Wellek, René, « The Theory of Literary History », dans *Études dédiées au 4^e Congrès de linguistes, Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 1936, pp. 173-191.

qui laissaient du même coup entrevoir dans la recherche des lacunes sérieuses à pallier, car, l'annonce, en 1967, Jauss, les histoires littéraires ambitieuses « de Gervinus, de Scherer, de Lanson, de De Sanctis » ne sont devenues pour le lecteur contemporain qu'un « souvenir lointain » : elles rendaient perceptible moins une solution qu'un problème qui ne pouvait plus être ignoré, parce qu'il faisait toujours actualité. La question s'est posée alors de savoir si l'on peut dépasser le simple besoin de recueillir de ces doctrines des leçons pour inclure maintenant celui d'y poser le défi auquel est confronté le *champ actuel d'investigation*. C'est ainsi que le discours de 1967 avait débuté : dans le sillage des observations alors récentes de W. Benjamin, de R. Wellek, de R. Jakobson, de F. Vodička, de W. Krauss et de R. Barthes¹⁶⁵, Jauss énonce de prime abord ce qu'il appelle la « gloire » des philologues de sa génération, « d'avoir remplacé dans leur cours le traditionnel tableau de la littérature allemande, française, etc., prise dans son ensemble ou découpée en tranches chronologiques, par l'étude historique ou théorique des problèmes littéraires¹⁶⁶ ». Mais précisément, en quoi consistait la « gloire » que cette génération avait de l'« étude historique ou théorique des problèmes littéraires » ? Et comment celle-ci se distinguait-elle du « traditionnel tableau de la littérature » ?

Dans la mesure où la version « traditionnelle » de l'histoire littéraire n'autorisait qu'un choix limité de connaissances biographique et historique sur la genèse d'une œuvre ou sur la place que celle-ci occupe dans la hiérarchie des genres, elle posait problème en ceci qu'elle passe sous silence les lois d'évolution qui constituent des critères nécessaires à la méthode historique : « effet produit, « réception », influence exercée, valeur reconnue par la postérité¹⁶⁷ ». Si l'on ne saurait échapper au fait que l'histoire ne peut avoir d'achèvement, « comment alors comprendre et représenter en tant que totalité cohérente une histoire qui n'était jamais donnée comme un tout ?¹⁶⁸ ». En ces termes, s'est annoncé le défi principal que le discours de 1967 avait soulevé et auquel un double intérêt allait s'attacher : tout en laissant la problématique de la discipline

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 22. Cf. Jakobson, Roman, « Sur le réalisme dans l'art » (1921), dans *Texte der russischen Formalisten*, I, éd. par J. Striedter, Munich, 1969, pp. 373-391 ; Wellek, René, « The Theory of Literary History », dans *Études dédiées au 4^e Congrès de linguistes, Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 1936, pp. 173-191 ; Vodička, Felix, « Literární historie. Její problem a úkoly » [« Literary History: Its Problems and Tasks »], dans *Čtení o jazycy a poesii*. Ed. B. Havránek and J. Mukařovský, Prague, Družstevní práce, 1942, pp. 309-400 ; *Struktura vývoje* [Structure of Evolution], Prague, Odeon, 1966 ; Benjamin, Walter, « Literaturgeschichte und Literaturwissenschaft » (1931), dans *Angelus Novus*, Francfort, 1966, pp. 450-456 ; Krauss, Werner, « Literaturgeschichte als geschichtlicher Auftrag » (1950), dans *Studien und Aufsätze*, Berlin, 1959, pp. 19-72 ; Barthes, Roland, « Histoire ou littérature ? », dans *Sur Racine*, 1960.

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 24.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 26.

s'analyser et relever ses erreurs et ses inadéquations, Jauss rappelle que ce défi s'inscrit, en effet, dans un ancien contexte épistémologique remontant à l'*Aufklärung*¹⁶⁹ et à l'histoire de l'esprit (*Geistesgeschichte*) du XIX^e siècle¹⁷⁰ ; depuis que cette dernière s'est détournée de l'idée universelle d'une philosophie idéaliste de l'histoire – caractéristique du temps de l'*Aufklärung* –, elle se partageait entre le positivisme de l'approche historique et la métaphysique de l'approche esthétique. Jauss suit l'évolution méthodologique ultérieure au temps des Lumières et y esquisse le passage de l'« empirisme aveugle » du positivisme à la métaphysique esthétique de l'histoire de l'esprit. Or c'est dans ce passage que le romaniste observe « les succès et la décadence de l'histoire littéraire au XIX^e siècle¹⁷¹ ». Il prend pour témoin la critique décisive que le philologue Gervinus avait écrite en 1833, étant la *seule* à faire preuve d'« une méthodologie historique¹⁷² » ; cette critique figure dans un compte rendu des histoires de la littérature de l'année 1833 et dans lequel on lit ceci : « ce n'est pas là de l'histoire ; c'est à peine un squelette d'histoire » :

Ces livres ont peut-être toutes sortes de mérites, mais du point de vue de la science historique ils n'en ont guère. Ils suivent chronologiquement les divers genres littéraires, ils alignent les écrivains selon la chronologie – comme d'autres alignent les titres des livres – et s'efforcent de caractériser tant bien que mal auteurs et œuvres. Or ce n'est pas là de l'histoire ; c'est à peine un squelette d'histoire¹⁷³.

Cette critique, voire mise en garde, envisageait une étude de la littérature qui se bornait à la présentation hiérarchique traditionnelle des œuvres, en s'en tenant à l'esprit et aux normes de leur époque, ses tendances sociales ou religieuses. Or la lacune à pallier dans une telle étude est

¹⁶⁹ Depuis le cours inaugural de F. Schiller à l'Université de Iéna « Qu'est-ce que l'histoire universelle, et pourquoi l'étudier ? » (1789), cf. Schiller, « Was heißt und zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte ? », dans *Schillers Sämtliche Werke*, Säkularausgabe, t. XIII.

¹⁷⁰ Les titres qui faisaient autorité dans le discours sont surtout les suivants : Humboldt, Wilhem von, *Über die Aufgabe des Geschichtsschreibers*, 1821 ; Gervinus, Georg Gottfried, *Schriften zur Literatur*, Berlin, 1962. Nous tenons également à rappeler la place indéniable qu'occupe, dans la mise en perspective historique du problème de l'histoire littéraire et dans le renouveau méthodique que Jauss propose de celle-ci, la théorie de l'histoire (*Historik*) de Droysen, cf. « Histoire et histoire de l'art », dans Jauss (1978), *op. cit.*, pp. 89-108. Pour le texte même de Droysen « Cours sur la méthodologie et le savoir historiques », cf. *Historik : Vorlesung über Enzyklopädie und Methodologie der Geschichte*, éd. R. Hübner, Munich, 1967 (5^e éd.). Nous aurons l'occasion d'en discuter dans le troisième chapitre de cette première partie de la thèse.

¹⁷¹ « Les succès et la décadence de l'histoire littéraire au XIX^e siècle sont liés à la conviction [...] qu'une succession d'œuvres littéraires constituait un objet aussi propre qu'un autre à faire apparaître [...] la « forme de l'histoire ». [...] Cette crise a été la cause initiale du passage au positivisme. L'histoire littéraire positiviste a cru pouvoir faire de nécessité vertu en empruntant à la science ses méthodes « exactes ». Le résultat n'est que trop connu : appliqué à l'histoire de la littérature, le principe d'explication purement causale n'a permis de mettre en lumière que des déterminismes extrinsèques aux œuvres, il a conduit au développement excessif de l'étude des sources, il a résolu la spécificité de l'œuvre littéraire en un faisceau d'« influences » que l'on pouvait multiplier à volonté. La réaction ne s'est pas fait attendre. La *Geistesgeschichte* – l'histoire de l'esprit – s'est emparée de la littérature, a opposé à l'explication causale de l'histoire une esthétique de la création comme irrationalité », *ibid.*, p. 29-30.

¹⁷² *Ibid.*, p. 25.

¹⁷³ Cité dans *ibid.*, p. 23.

double : en même temps qu'elle tente de définir le caractère particulier des textes littéraires et en établir le statut générique, elle court le risque de passer sous silence la *dimension évolutive* de l'histoire qui doit participer du jugement à émettre sur ces textes : « L'historien ne peut se proposer de représenter que des séries achevées d'événements, car il ne peut porter un jugement lorsqu'il n'a pas sous les yeux le dénouement¹⁷⁴ ». Le « dénouement », dont parle ici Gervinus et que voulait rappeler d'emblée le discours de Jauss, consiste en ce que l'analyse des œuvres doit établir leur statut en les considérant à la fois comme « achèvement » et « poursuite de l'histoire », comme « production du nouveau » et « reproduction critique de l'ancien », car, « l'histoire continue sa marche après le dénouement¹⁷⁵ », écrit Jauss. Cela dit, le premier accueil (interprétation, lecture, critique) destiné à l'œuvre ne peut, à lui seul, constituer un indice en référence auquel on acquiert une appréhension adéquate de l'importance historique de l'œuvre, car celle-ci se constitue à travers une longue histoire de lectures successives et apportées par la postérité ; cette importance historique ne peut donc être perceptible que *via* l'histoire de ce que Jauss appelle une « chaîne de réceptions », donc d'une « continuité » ; cette « continuité » permettra de rétablir, ainsi que l'écrit R. Barthes (1963), les trois fonctions principales de l'œuvre dans l'histoire littéraire « proprement dite » : « production, communication, consommation ». Le problème que soulevait donc la version « traditionnelle » de l'histoire littéraire, comme simple énumération chronologique des œuvres, vient de ce qu'elle incombe à la continuité et de ce qu'elle mène ainsi à des considérations qui ne seraient, en fin de compte, qu'un simple « savoir archéologique¹⁷⁶ ».

Ce n'est pas un hasard que ce reproche, adressé au type traditionnel de la critique historique, s'est fait ressentir dans les années 1960. De telles observations ont été déjà préparées par les deux recherches respectives des formalistes russes et du cercle linguistique de Prague, pour connaître finalement un progrès important dans les travaux de la « nouvelle critique » française. Ces recherches ont donné, de l'aveu de Jauss, à l'esthétique de la réception d'indéniables pierres d'assise¹⁷⁷. Quand l'état de la recherche en histoire littéraire a connu une importante remise en question de la double carence dont souffrait le domaine, comme discipline et comme

¹⁷⁴ Cité dans *ibid.*, p. 27.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 27.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 22.

¹⁷⁷ Nous aurons l'occasion, dans le second chapitre de cette première partie de la thèse, de discuter du rôle qu'ont joué les contributions de l'école de Prague – notamment celles de F. Vodička et de J. Mukařovský – dans le progrès méthodique contemporain de l'histoire littéraire, et de l'usage qu'en a tiré l'« esthétique de la réception ».

méthodologie, un horizon considérable de questions s'est dessiné parmi les linguistes et les historiens de la littérature entre les pôles de recherche slaviste et française : il interrogeait de prime abord l'« exégèse historique » et les « naïvetés de la psychologie de la création littéraire¹⁷⁸ » comme ce dont souffrait largement la méthodologie de la compréhension historique des œuvres littéraires. Le discours de 1967 passe par cet important arrière-plan et voit, d'abord chez les linguistes de Prague¹⁷⁹ et puis chez R. Barthes (1963), une des premières reformulations contemporaines de cette problématique en associant de manière innovatrice l'aspect historique à l'aspect « structural » de l'analyse. Jauss se réclame de ce qui a été accompli par R. Barthes dans son interprétation de Racine¹⁸⁰, qu'il décrit comme une « analyse structurale » qui « élargit et stimule la compréhension historique¹⁸¹ ». La raison pour laquelle l'analyse de Barthes s'est présentée comme étant prometteuse consiste dans le fait qu'elle s'intéressait à l'œuvre en tant qu'« activité », donc « au niveau des *fonctions* littéraires (production, communication, consommation) [...] et non au niveau des individus qui les ont exercées¹⁸² ». Selon Jauss, Barthes entendait par là échapper à la subjectivité des critiques et à laisser l'importance historique et structurale de l'œuvre littéraire s'expliquer et s'interpréter *via* les réponses successivement « institutionnalisées par l'histoire ». Or c'est précisément ici qu'intervenait, pour l'esthétique de la réception, l'idée de *système* : la série des réceptions successives est donc constitutive de ce *système* en ce qu'elle offre la possibilité d'y rendre perceptible *ce qui doit présider à notre jugement du caractère esthétique et historique de l'œuvre*, car, écrit Barthes, « on ne cesse jamais de répondre à ce qui a été écrit hors de toute réponse » :

Écrire, c'est ébranler le sens du monde, y disposer une interrogation *indirecte*, à laquelle l'écrivain, par un dernier suspens, s'abstient de répondre. La réponse, c'est chacun de nous qui la donne, en y apportant son histoire, son langage, sa liberté ; [...] la réponse du monde à l'écrivain est infinie ; on ne cesse jamais de répondre à ce qui a été écrit hors de toute réponse : affirmés, puis mis en rivalité, puis remplacés, les sens passent, la question demeure¹⁸³.

Dans cette perspective, l'on invitait à interroger à plus forte raison l'identité de toute une discipline, et d'y voir l'évidence de ce que Wellek avait relevé comme étant une « prétention », celle « d'être une forme de l'histoire alors qu'en réalité la dimension historique des problèmes lui

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 110.

¹⁷⁹ Cf. entre autres, Wellek, René, « The Theory of Literary History », dans *Études dédiées au 4^e Congrès de linguistes, Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 1936, pp. 173-191.

¹⁸⁰ Cf. Barthes, Roland, *Sur Racine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierres vives », 1963.

¹⁸¹ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 110.

¹⁸² Cité dans *ibid.*, p. 111.

¹⁸³ Cité dans *ibid.*

échappe¹⁸⁴ ». Reposer cette question, c'était en même temps évoquer un chemin auquel la pratique traditionnelle de l'histoire littéraire avait présenté une impasse critique : il s'agit du déplacement des catégories esthétiques qu'opèrent des œuvres dont l'évaluation est susceptible d'être modifiée dans l'histoire¹⁸⁵. Toute recherche qui veut restituer la valeur d'un certain nombre de documents littéraires pose le problème fondamental de choix des jugements de valeur, et requiert que notre compréhension ne s'en tienne pas uniquement à la hiérarchie admise des chefs-d'œuvre :

La biographie des auteurs et le jugement porté sur l'ensemble de leur œuvre s'insère, incidemment, n'importe où, selon la formule connue : « Et puis de temps en temps vient un éléphant blanc ». Ou bien encore on ordonne la matière de façon linéaire, en suivant la chronologie de quelques grands auteurs qui se voient célébrés suivant le schéma consacré « X, l'homme et l'œuvre » ; les auteurs mineurs sont alors réduits à la portion congrue, et l'évolution des genres est inévitablement aussi présentée de façon morcelée¹⁸⁶.

Il s'ensuivait une nécessité que Jauss a fortement soulignée : en voulant montrer que l'œuvre est le produit de sa réception, il invite à considérer de prime abord les deux éléments principaux qui constituent la tradition littéraire et qui nous permettront de comprendre l'histoire des œuvres dans leurs phases « pré-autonome » et « autonome », « mineur » et « majeur » : l'*effet* et la *réception*. Avec ce renouveau critique, le romaniste allemand entendait précisément échapper à ce qu'il appelait le « circuit fermé d'une esthétique de la production et de la représentation ». Ce qu'il faudrait saisir, ce sont les concrétisations historiques successives (comme par exemple les imitations, les relectures ou les critiques), en ce qu'elles sont constitutives du canon que l'on connaît aujourd'hui aux œuvres ; or pour ce faire, trois expériences fondamentales sont à étudier : la *production* de l'œuvre, sa *réception* par les publics successifs, le processus de *communication* qu'elle venait établir. Jauss substitue donc à la catégorie de « consommation », proposée par Barthes, celle de « réception » : la différence consiste en le fait que la « réception » tiendra compte de la « subjectivité » dans la série des interprétations successives des œuvres, car la « subjectivité » est « elle-même « institutionnalisée » par l'histoire¹⁸⁷ ». Cette thèse, développée

¹⁸⁴ Cf. *supra*, note 167.

¹⁸⁵ Cf. *supra*, pp. 44-65. Nous avons tenté d'élucider, dans les trois premiers points de ce chapitre, les présupposés de ce problème méthodologique – posé dans l'histoire littéraire en général, et dans la théorie des genres en particulier –, comme il s'avère être le fil conducteur de la recherche d'une « esthétique de la réception ». Cf. les trois discussions suivantes : « Les variations générique et exégétique du texte : un problème fondateur de la philologie moderne » ; « Le problème d'historisation dans la théorie des genres » ; « Le problème du caractère variable dans la conception générique ».

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 23.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 111.

en vue de savoir s'il est possible de découvrir les valeurs et les normes qui peuvent participer du choix à faire dans la hiérarchisation des genres et dans leur compréhension historique, offrait la possibilité d'élaborer les aspects « latent » et « conscient » de l'œuvre. Ainsi, pour l'esthétique de la réception, les questions que les discussions théoriques des premières décennies du siècle ont laissées pendantes et auxquelles cette méthode se proposait de fournir une réponse se formulaient ainsi : comment l'œuvre avait-elle été une « *expérience créatrice des normes* » ? Comment l'œuvre avait-elle été une « *inconnue face à l'horizon des œuvres connues* » ?

Aussi fut-il posé le premier paradigme de la théorie que l'on connaît aujourd'hui sous le nom d'une esthétique de la réception. La méthode a été fondée, voire renouvelée, car elle tentait de s'approprier l'exigence d'*historicité* constatée dans les variations des jugements de valeur portés sur les œuvres étudiées. L'on se demandait sur les répercussions d'une telle direction dans la réflexion sur les genres et les œuvres : si elle pourrait être susceptible de nous livrer de nouvelles définitions poétologiques de ce que c'est qu'une œuvre « majeure » ou « mineure ». Mais la question qui se pose ici pour nous, c'est de savoir par quel moyen, ou par quel corpus problématique, l'esthétique de la réception fut-elle amenée à cette prise de conscience méthodologique. La réponse à cette question nous a été explicitement donnée dans l'un des derniers articles¹⁸⁸ du théoricien : ce sont, en effet, les médiévistes qui avaient fourni d'une manière intéressante les premiers indices du problème que l'esthétique de la réception tentait de résoudre¹⁸⁹. Dans ses premiers travaux portant sur la hiérarchie des genres lyriques dans la littérature vernaculaire du Moyen Âge¹⁹⁰, Jauss avait relevé une impasse importante d'ordre méthodologique : la pratique traditionnelle d'une philologie fondée sur la critique des sources, une philologie « trop sûre d'elle-même¹⁹¹ ». En se fondant sur la critique des sources, qui confère aux œuvres majeures leur caractère construit dans la tradition, cette critique risque, selon le théoricien, de laisser le chercheur se perdre « dans les sources des sources », comme elle omet les moments *inconnus* de l'œuvre, et néglige ainsi ce qui fait « historiquement son autonomie ».

¹⁸⁸ Cf. « Rückblick und Ausblick », dans *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, München, Suhrkamp Verlag, 2^e édition, 1982, pp. 686-703 ; pour la traduction française, cf. « Un dernier regard sur mon expérience théorique », dans Jauss (1988), pp. 419-440.

¹⁸⁹ Dans la deuxième partie de cette thèse, nous élaborerons de manière détaillée cette question médiévisite qui fut à l'origine d'un renouveau de méthode.

¹⁹⁰ Cf. *Untersuchungen zur mittelalterlichen Tierdichtung*, M. Niemeyer, Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Tübingen, 1959 ; *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, in Zusammenarbeit mit Jean Frappier (Paris), Martin de Riquer (Barcelona), Aurelio Roncaglia (Rom), herausgegeben von Hans Robert Jauss (Konstanz) und Erich Köhler (Freiburg), Carl Winter Universitätsverlag, Heidelberg, 1970.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 421.

Toute critique littéraire, si elle veut distinguer des productions littéraires majeures ou mineures et échapper à l'arbitraire de cette dichotomie dans la hiérarchisation des genres, doit, en tout premier lieu, considérer l'œuvre comme étant « une inconnue face à l'horizon des œuvres connues¹⁹² » :

Au cours de cette réflexion, je compris bientôt combien était trompeur ce que l'interprétation philologique traditionnelle avait cru saisir, dans une œuvre en quelque sorte étrangère en raison de l'éloignement temporel, soit immédiatement, « esthétiquement », en se fiant uniquement au texte, soit « historiquement », par la médiation des sources et des faits de l'époque qui l'encadrent¹⁹³.

Selon Jauss, un nombre considérable de travaux philologiques qui tentaient de restituer les genres médiévaux majeurs et mineurs (chanson de geste, roman courtois, fabliaux, etc.), de même que leurs formes dominantes (formes de l'histoire de la guerre, de la satire, de l'allégorie amoureuse ou morale, de la parodie) a été marqué par la conception de l'histoire de la littérature comme simple « succession d'événements révolus » ; or cela pourrait passer sous silence, soutient le théoricien, la « spécificité historique aussi bien que le caractère esthétique de la littérature ». Par exemple, les branches anciennes du *Roman de Renart*, que le théoricien avait analysées dans son étude, parue en 1959, sur les fables animalières, contiennent une signification à la fois satirique et didactique mais qui restait « prisonnière, depuis Jakob Grimm, de la conception romantique d'une poésie purement naturelle (*Naturpoesie*), d'un conte animal naïf¹⁹⁴ ». Pour pallier cette faiblesse dans la recherche, l'esthétique de la réception s'est donc proposée comme une *synthèse active*, c'est-à-dire une analyse qui tente de saisir les deux horizons participant de l'héritage que l'on connaît aux œuvres : « l'horizon de l'attente, que l'œuvre appelle, confirme ou même déborde, et l'horizon de l'expérience, que le destinataire apporte avec lui¹⁹⁵ ». En posant ainsi le résultat de ses observations lors de ses premiers travaux, le théoricien propose le paradigme, emprunté à Ricœur, de la *précompréhension* du genre, de la forme et de la thématique de l'œuvre au moment de sa parution par rapport aux œuvres qui le précèdent. C'est en ce sens pratique du problème qu'il développe dans la recherche l'ébauche d'une méthodologie qui préconise la conciliation de l'historicité et de la dialogicité, qui dégage l'expérience esthétique dans ses manifestations (production, réception et communication), et qui saisit les œuvres dans leurs phases *inconnue* et *marginale* dans l'histoire.

¹⁹² *Ibid.*, p. 423.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 419.

¹⁹⁴ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 59.

¹⁹⁵ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 431.

Au centre de cet essai méthodologique, introduit à la lumière de la littérature médiévale, se sont par la suite trouvés d'autres exemples de la modernité littéraire qui venaient appuyer le paradigme du changement d'horizon dans l'esthétique de la réception, comme par exemple le cas, plusieurs fois mentionnées par l'auteur, de 1857 – date de la parution de *Madame Bovary*. Dans une analyse qui expose avec précision les circonstances éditoriales de la parution du roman de Flaubert, Jauss démontre comment le roman fut passé sous silence au temps de sa parution par un autre roman paru en même temps, mais qui est peu connu au lecteur d'aujourd'hui : c'est qu'en 1858, le *best-seller* et l'œuvre « majeure » n'était pas *Madame Bovary* de Flaubert, mais, en effet, *Fanny* d'Ernest Feydeau :

En même temps que *Madame Bovary*, [...] paraissait sous la signature d'un ami de Flaubert, Ernest Feydeau, une *Fanny* aujourd'hui tombée dans l'oubli. En dépit du procès intenté à Flaubert pour outrage à la moralité publique, *Madame Bovary* fut d'abord reléguée dans l'ombre par *Fanny* : en un an le roman de Feydeau connut treize éditions, c'est-à-dire un succès comme Paris n'en avait plus vu depuis l'*Atala* de Chateaubriand¹⁹⁶.

De par leur thématique commune, rejointe à leur inégal succès, les deux livres posent problème quant à l'établissement de leur place dans la tradition romanesque de l'époque, phénomène que le théoricien essaie de justifier par les divergences et nouveautés constatées dans certains éléments apportés par le roman de Flaubert, comme par exemple la nouveauté importante de sa forme narrative :

L'innovation formelle de Flaubert, son principe de « narration impersonnelle », [...] devait nécessairement heurter le même public auquel s'offrait *Fanny*, avec son contenu présenté sous la forme facile et sur le ton d'une confession. [...] Mais lorsque ensuite *Madame Bovary*, après n'avoir été comprise d'abord que par un petit cercle de connaisseurs puis reconnue comme marquant un tournant dans l'histoire du roman, atteignit un succès mondial, le public des lecteurs de romans dont elle avait formé le goût consacra la nouvelle attente, le nouveau canon esthétique qui rendait insupportables les faiblesses de Feydeau [...] et condamnait *Fanny*, best-seller d'un jour, à sombrer dans l'oubli¹⁹⁷.

L'on voit comment, dans cette perspective de l'analyse littéraire, l'esthétique de la réception tente de faire remonter l'œuvre à la situation originelle qui l'a vu naître, l'a formée ou déformée dans le canon : elle choisit de donner la primauté à l'analyse du caractère *événementiel* de l'œuvre et ce, à travers les deux horizons d'attente et de l'expérience esthétique comme seul cadre de référence dans les jugements de valeurs qui sous-tendent la classification, ou plutôt la compréhension, des œuvres majeures et mineures. Nulle expérience suscitée par une œuvre

¹⁹⁶ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 56.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 57.

quelconque ne peut être saisie, historiquement parlant, sans une prise en compte préalable du statut de l'œuvre comme une *expérience créatrice de normes*. C'est entre ces deux horizons qu'il faudrait, en tout premier lieu, penser les œuvres, c'est-à-dire dans leurs premières phases constitutives de l'histoire :

C'est dans [le] changement d'horizon entre attente préalable et nouvelle expérience préessuissée que j'ai situé le principe de la médiation esthétique à l'intérieur du processus d'histoire littéraire, principe susceptible [...] de renouveler notre vision de toutes les œuvres du passé¹⁹⁸.

Ainsi, et de ce que nous venons de résumer de ces analyses très brièvement, l'on pourrait comprendre le contexte problématique dans lequel s'inscrivaient les tentatives de définir la conception d'une nouvelle histoire littéraire ; le théoricien avoue avoir voulu atteindre un nouveau « rang d'instance médiatrice entre l'œuvre et son action », car « toute tradition implique une *sélection*, une appropriation de l'art du passé au prix d'un oubli, partout où peut être constaté, dans la réception, un rajeunissement de l'expérience esthétique révolue¹⁹⁹ ». Le résultat de la mise en œuvre d'une telle méthode voulait donc participer d'une compréhension qui ne restreint pas les œuvres à leur caractère construit dans la tradition, car le paradigme premier qu'il fallait alors adopter dans l'histoire littéraire consistait en la question du *changement d'horizon* entre l'« attente préalable », dont dispose déjà le lecteur, et la « nouvelle expérience » que l'œuvre vient lui susciter ou suggérer. En somme, on pourrait dire que les deux concepts en référence auxquels on peut établir des critères pour une étude historique de la littérature et qui constituent le fil conducteur de toute analyse menée sous l'angle de l'esthétique de la réception sont les concepts d'« horizon » et d'« évolution ». Le concept d'« horizon » se partage entre les deux notions d'« attente » et de « changement », toutes deux sujettes aux mutations produites par l'évolution de l'expérience esthétique du lecteur et de l'œuvre à travers l'histoire. À cela s'ajoute le concept d'« évolution », lequel s'inscrit dans la même intelligence du concept d'« horizon », le développe et l'éclaire en ceci qu'il permet de saisir la hiérarchisation des structures hétérogènes ou homogènes des œuvres, aussi bien que l'évolution historique de leur importance dans le canon. Dans cette perspective, Jauss suggère de procéder par une analyse diachronique de l'évolution des structures syntaxiques des œuvres et ce, en considérant également les événements qui leur sont antérieurs et postérieurs : « derrière le *changement* des contenus et des formes littéraires », il existe des « *redistributions* qui, dans un système littéraire d'explication du monde,

¹⁹⁸ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 429.

¹⁹⁹ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 251.

permettront de saisir l'évolution des horizons à travers l'histoire de l'expérience esthétique²⁰⁰ ». Par là, le théoricien suit l'exigence méthodologique qu'explique Jakobson dans ses *Essais*²⁰¹, où celui-ci discute de l'importance de l'analyse diachronique des structures saisies en synchronie : « les œuvres simultanément apparues ont pu être perçues comme non simultanées, engageant la diachronie, comme actuelles ou inactuelles, prématurées ou attardées, à la mode d'aujourd'hui, d'hier ou de toujours²⁰² ». L'on peut maintenant comprendre la raison pour laquelle il fallait associer les deux conceptions diachronique et synchronique dans l'histoire littéraire : cela est dû à l'indécision dans laquelle la littérature, une matière qui paraît tantôt stable, tantôt variable, plonge l'historien : « un système d'éléments, canoniques ou non-canoniques : genres, modes d'expression, styles, figures rhétoriques ; à ce domaine de stabilité s'oppose le domaine beaucoup plus sujet à variation d'une sémantique : thèmes littéraires, archétypes, symboles, métaphores²⁰³ ». Il doit donc être possible de diviser maintenant l'appareil méthodique de l'esthétique de la réception dans les deux catégories suivantes : « expérience du lecteur » (concept d'horizon) et « expérience de l'œuvre » (concept d'évolution).

Tableau I. Récapitulatif des concepts clés pour l'étude historique de la littérature sous l'angle de l'esthétique de la réception

- 1) L'« expérience esthétique du lecteur » : reconstitution de l'horizon d'attente et du changement d'horizon → *Concept d'horizon*
 - 2) L'« expérience littéraire » : reconstitution des structures synchroniques des œuvres et de la diachronie de leur évolution historique → *Concept d'évolution*
-

Comprendre ainsi les corrélations historique et langagière entre la genèse des œuvres et l'effet qu'elles produisent s'est avéré être une entreprise prometteuse, dont le critique J. Starobinski – premier interlocuteur francophone avec le romaniste allemand – prévoit, en 1978, une vogue croissante dans l'avenir de la recherche. Or cela est dû au fait que la lacune majeure que les théoriciens de l'école de Constance tentaient de pallier résidait dans l'état même où l'histoire littéraire en était rendue : de n'être qu'« une esthétique de la production et de la représentation » :

²⁰⁰ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 71-72. L'auteur souligne.

²⁰¹ Cf. Jakobson, Roman, « Linguistique et poétique », dans *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1963, cité dans *ibid.*, p. 71.

²⁰² *Ibid.*, p. 70.

²⁰³ *Ibid.*, p. 71.

L'historicité de la littérature et son caractère de communication impliquent entre l'œuvre traditionnelle, le public et l'œuvre nouvelle un rapport d'échange et d'évolution – rapport que l'on peut saisir à l'aide de catégories comme message et destinataire, question et réponse, problème et solution. Ce circuit fermé d'une esthétique de la production et de la représentation, où la méthodologie de la recherche littéraire est jusqu'ici restée pour l'essentiel confinée, doit donc être ouvert, et déboucher sur une esthétique de la réception et de l'effet produit, si l'on veut mieux saisir comment la succession des œuvres s'ordonne en une histoire littéraire cohérente²⁰⁴.

C'est en ces termes qu'allait s'annoncer la toute première des sept thèses qui constituent aujourd'hui le programme théorique d'une esthétique de la réception, et dont nous sommes en train de parcourir le chemin méthodologique, ainsi que les changements qu'elles ont apportés au domaine de l'histoire littéraire. Nous retracerons, dans le tableau ci-dessous, les traits distinctifs de ce programme et ce, en les organisant autour des six points suivants : 1) lacunes relevées dans le domaine ; 2) changements apportés au domaine ; 3) étapes à considérer dans l'analyse ; 4) but final à atteindre dans l'analyse ; 5) lacunes relevées dans le domaine et palliées ; 6) possibilités de remplir la tâche ultime assignée au domaine.

Tableau. II. Récapitulatif des grandes lignes du programme théorique de l'esthétique de la réception²⁰⁵

I. Lacunes relevées dans le domaine

- 1) Historicité de la littérature ;
- 2) Le « caractère événementiel de l'œuvre »
- 3) Incompatibilité de l'étude diachronique et synchronique.

II. Changements apportés

1) Changement apporté au domaine

D'une histoire de la production et de la représentation → À une histoire de la réception

2) Changement apporté à l'objet du domaine

Des œuvres comme « faits littéraires » → Aux œuvres comme « événements littéraires »

3) Changement apporté au système du domaine

D'un système objectif → À un système sémiologique

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 45.

²⁰⁵ Pour se référer aux chapitres où les sept thèses du programme ont été exposées – en italiques – et suivies chacune par une explication théorique et une justification appuyées par des exemples, cf. *ibid.*, pp. 46-80. Lors de la préparation de ce tableau, nous avons également tenté de rendre compte d'une mise en perspective historique du problème que Jauss avait suggérée dans son étude « Geschichte der Kunst und Historie », dans *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*, Frankfurt, Suhrkamp, 1970, pp. 208-251 ; on en trouve une traduction complète dans l'édition de Gallimard, « Histoire et histoire de l'art », dans Jauss (1978), *op. cit.*, pp. 81-122. Cette étude est d'une importance considérable, comme elle retrace l'historique du problème depuis qu'il fut soulevé au temps des Lumières ; elle laisse entrevoir d'anciens efforts marqués par une double vocation disciplinaire et méthodologique, lesquels ont tracé le chemin à de nouvelles questions sur les possibilités d'une étude historique de la littérature.

4) *Changement apporté au système de références et d'indices à étudier dans le domaine :*

D'un « sens objectif » de l'œuvre et d'une « biographie » de l'auteur → À un « horizon d'attente » des formes de l'œuvre et un « horizon de l'expérience » du lecteur

5) *Changement apporté aux critères de classification générique*

De l'incompatibilité de l'étude diachronique et synchronique → À une double exigence synchronique « replacer l'œuvre « dans la « série littéraire » dont elle fait partie » et diachronique « déterminer la situation historique » de l'œuvre

III. *Étapes à considérer dans l'analyse*

« L'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève ;

La forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance ;

Et l'opposition entre langage poétique et langage pratique ».

IV. *But final à atteindre dans l'analyse*

Décrire l'histoire littéraire comme « une connaissance en train de se faire »

V. *Lacunes relevées dans le domaine et palliées*

1) Historicité de la littérature ;

2) Le « caractère événementiel de l'œuvre » ;

3) Incompatibilité de l'étude diachronique et synchronique.

VI. *Possibilités de remplir la tâche ultime assignée au domaine, celle de devenir un « organon » de l'histoire*

1) Représenter l'histoire littéraire en synchronie et en diachronie ;

2) Décrire la succession des œuvres dans leur système sémiologique (production, réception, communication) ;

3) Percevoir l'histoire littéraire « dans son rapport spécifique à l'histoire générale ».

En effet, les questions, en apparence insolubles, de l'incompatibilité des études linguistique et historique, des études synchronique et diachronique, ainsi que celle de la relation que l'histoire littéraire pourrait entretenir avec l'histoire générale ont trouvé une réponse dans l'hypothèse clé que l'esthétique de la réception avait émise : à savoir considérer le *caractère événementiel* des œuvres littéraires dans l'histoire de la réception. On en a tiré la conclusion selon laquelle il ne peut exister de système objectif dans l'histoire littéraire : l'œuvre est un « événement littéraire », et non pas un « fait objectif », car l'histoire d'une œuvre quelconque ne peut être considérée comme étant isolée, mais plutôt elle se constitue dans une succession historique d'autres œuvres qui en déterminent le statut, et qui en reformulent l'« horizon d'attente ». Ainsi, au traditionnel « système objectif » qui plonge l'historien de la littérature dans une simple connaissance de faits, l'esthétique de la réception oppose un « système sémiologique » ; celui-ci, reconstituant objectivement les systèmes de référence à travers l'histoire (réappropriations de lectures successives, imitations, réécritures, circonstances historico-sociales), doit éclairer ce que Jaus

désigne par « ordonnance interne » de l'œuvre. Et c'est précisément dans cette perspective que les études synchronique et diachronique semblent s'associer. Aussi l'histoire de l'œuvre peut-elle être étudiée comme ce qui « s'accomplit entre les deux pôles du développement et de la correction du système ». Par *système*, l'esthétique de la réception entend ce *rapport évolutif* qu'un texte entretient avec la série des textes auxquels il appartient : les études diachronique et synchronique de ce rapport permettront de retracer les « modifications permanentes d'un horizon d'attente », et de décrire ainsi la seule connaissance que l'histoire littéraire est en mesure de nous transmettre : « une connaissance *en train de se faire* » :

L'esthétique de la réception définit clairement le critère qui devrait commander l'élaboration des nouveaux canons ainsi que l'entreprise, à jamais inachevée, d'une autre histoire littéraire. Passant de la réception de l'œuvre singulière à travers l'histoire à l'histoire de la littérature, on devrait parvenir à voir et à montrer comment la succession historique des œuvres détermine et éclaire cette ordonnance interne de la littérature dans le passé, qui nous importe parce qu'elle est à l'origine de notre expérience littéraire d'aujourd'hui²⁰⁶.

Par là, Jauss veut rejoindre la thèse que W. Benjamin avait émise dans son fameux texte de 1931²⁰⁷ – « *Literaturgeschichte und Literaturwissenschaft* » – et dans lequel il soutient qu'un renouveau de l'histoire littéraire serait possible dès lors que celle-ci devient un « *organon* de l'histoire », et qu'on replace l'objet du domaine des « œuvres littéraires » au « temps qui les perçoit – c'est-à-dire le nôtre ». On aperçoit ici que le dessein méthodique qui présidait à l'esthétique de la réception s'inscrit dans une continuité critique d'une importance considérable. En effet, l'on ne peut saisir adéquatement la portée critique de cette théorie sans un retour en arrière pour découvrir ce qu'elle a reçu des premières dizaines d'années du siècle, même si celles-ci n'avaient pas établi des solutions définitives d'un point de vue méthodologique. Ce que des historiens et des théoriciens tels que Lanson, Benjamin et Nisim ont aperçu, c'est l'évidence du problème posé par la question de la lecture, la coïncidence de la diachronie et de la synchronie dans l'histoire littéraire, aussi bien que celle de l'histoire littéraire et de l'histoire générale. Au-delà des contributions de ces théoriciens de la première moitié du siècle, le pas décisif vers une meilleure compréhension des problèmes du domaine a consisté dans la dernière, et définitive, mise en question faite par Jauss depuis son discours de 1967. Non seulement le mérite de cet effort réside-t-il dans l'élaboration d'une méthode propre aux inévitables exigences de l'histoire

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 46.

²⁰⁷ « Histoire littéraire et science de la littérature », dans *Literarische Welt*, le 17 avril 1931. Pour les deux versions française et allemande du texte, cf. « *Literaturgeschichte und Literaturwissenschaft* », *Angelus Novus*, Frankfurt, 1966, pp. 450-456 ; « Histoire littéraire et science de la littérature », dans *Essais*, t. I, 1922-1934, Paris, Denoël-Gronthier, 1983, p. 141-148.

littéraire, mais aussi il peut apparaître comme une certaine application épistémologique et didactique de l'ancienne entreprise historique de l'*Aufklärung*, dont le postulat fondamental fut celui d'une « histoire universelle » ; or le principe méthodologique (téléologique) de celle-ci – qui fait, écrit Jauss, « la spécificité et la grandeur de l'histoire « universelle » » – consiste d'emblée en l'établissement d'un « lien entre le passé et le présent » :

Schiller, définissant la tâche de l'« historien universel », lui propose une méthode permettant de suspendre provisoirement le principe téléologique « parce qu'une histoire du monde selon ce principe n'est encore qu'une attente qui se réalisera seulement à la fin des temps ». Cette méthode elle-même conçoit la science historique comme une sorte d'« histoire des effets » : l'historien étudiant l'histoire universelle « remonte de l'état actuel du monde vers l'origine des choses », en faisant ressortir, parmi les événements, ceux qui ont contribué pour l'essentiel à donner au monde son visage actuel ; puis, refaisant en sens inverse le chemin qu'il a ainsi tracé, il peut alors, « guidé par l'enchaînement des faits qu'il a ainsi dégagés », exposer le rapport entre le passé et l'état actuel du monde – c'est-à-dire l'« histoire du monde » (*Weltgeschichte*)²⁰⁸.

De savoir le rapport que l'histoire littéraire peut entretenir avec les sciences humaines, et notamment avec l'histoire générale : voici une présupposition dominante dans l'esthétique de la réception. C'est sur cette base que l'évidence d'une « compréhension évolutive » de l'histoire littéraire, principe emprunté à l'idée schillérienne d'une « histoire universelle », s'est par la suite imposée : à savoir étudier, d'un point de vue synchronique, les structures littéraires, tout en les replaçant dans leurs articulations historiques et dans l'expérience des générations successives de lecteurs. En ce sens, l'idée d'un *renouveau* dans le domaine a été rendue possible et ce, *via* l'esthétique de la réception : « il s'agit à présent de fonder l'esquisse d'une histoire littéraire renouvelée par l'esthétique de la réception » :

Il faut considérer l'historicité de la littérature sous trois aspects : diachronie – la réception des œuvres littéraires à travers le temps (cf. chap. X) –, synchronie – le système de la littérature en un point donné du temps, et la succession des systèmes synchroniques (chap. XI) ; enfin rapport entre l'évolution intrinsèque de la littérature et celle de l'histoire en général (chap. XII)²⁰⁹.

Tel fut l'un des résultats les plus décisifs de la discussion qu'avait articulée, dans un ensemble considérable de disciplines, la problématique du concept de « genre », un concept clé que K. Hempfer (1973) désigne à juste titre par « méta-théorique » – « metatheoretischer Begriff²¹⁰ », en raison des conséquences méthodologiques qu'il avait entraînées non seulement dans l'histoire littéraire, mais aussi dans d'autres disciplines connexes, comme la linguistique et l'histoire

²⁰⁸ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 28-29. Il s'agit d'une note en bas de page.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 63.

²¹⁰ « Probleme der Terminologie », dans Hempfer, Klaus, *Gattungstheorie*, Munich, Wilhelm Fink, 1973, pp. 16-18. Sur les implications conceptuelles du terme « genre », cf. également Böhm, Franz J., « Begriff und Wesen des Genre », *Zeitschrift für Ästhetik und allgemeine Kunstwissenschaft*, Band XXII, 1928, pp. 166-191.

générale. La proposition d'une esthétique de la réception peut être considérée comme étant en quelque sorte le point culminant de ces efforts méthodologiques : de pouvoir comprendre et interpréter le texte littéraire, dans ses aspects historique et langagier, comme ce qui se forme dans une continuité *organique* construite par le passé, mais dont la survie est assurée par le présent, cela était une préoccupation principale de cette méthode de recherche. Dans son analyse des implications terminologiques du concept de « genre », Hempfer indique que le problème de la théorie des genres sous-tendait longtemps les intérêts contemporains des linguistes aussi bien que celui des historiens de la littérature : tandis qu'il réserve le terme « genre » (*Gattung*) à l'étude des histoires littéraires, lesquelles conçoivent le concept d'un point de vue historico-social, l'auteur souligne la présence indéniable de cette discussion dans la linguistique textuelle ; celle-ci, se penchant plutôt sur l'aspect typologique du problème, utilise le terme « type » (*Textsorten*) :

War Gattungstheorie bisher nahezu ausschließlich ein Geschäft der Literaturwissenschaft, so interessieren die neuere Sprachwissenschaft im Rahmen des sich in den letzten Jahren vollziehenden Übergangs von der Satz- zur Textlinguistik in zunehmendem Maße auch texttypologische Probleme. Die Linguistik spricht in diesem Zusammenhang dann von « Textsorten » bzw. « Textarten » und meint damit dasselbe wie die Literaturwissenschaft mit « Gattung » im allgemeinsten Wortsinn (eine Gruppe ähnlich konstituierter Texte), nur daß sich der Linguist seine Textsorten auch und zunächst in ganz anderen Bereichen sucht als der sich weitgehend auf die Texte der « höheren » Literatur beschränkende Literaturwissenschaftler²¹¹.

L'on est pourtant amené à se demander si, face à cette facette évidemment double de la problématique des genres littéraires, l'essai de renouveler l'histoire littéraire via l'esthétique de la réception avait, ou non, réussi à remplir les exigences interdisciplinaires qu'il fixait et à accomplir finalement la tâche méthodologique qu'il s'assignait, à savoir penser l'histoire littéraire « dans son rapport spécifique à l'histoire générale » :

L'histoire de la littérature n'aura pleinement accompli sa tâche que quand la production littéraire sera non seulement représentée en synchronie et diachronie, dans la succession des systèmes qui la constituent, mais encore aperçue, en tant qu'histoire particulière, dans son rapport spécifique à l'histoire générale²¹².

Nous ne saurons penser les implications de cette tâche, qui fait la dernière thèse du programme jaussien, sans nous référer au texte incontournable de Benjamin, paru, en 1931, sous le titre

²¹¹ *Ibid.*, p. 17.

²¹² Jauss (1978), *op. cit.*, p. 72.

de « Histoire littéraire et science de la littérature²¹³ ». Ce texte bref joue un rôle indéniable dans la discussion des dernières décennies du siècle, en ce qu'il a su les orienter vers le centre même de la problématique méthodologique en études littéraires, à savoir ce que la littérature a *perdu* : « La littérature a perdu sa tâche la plus importante, qui avait été la sienne à l'origine : sa tâche didactique ». L'auteur souligne que l'état complexe auquel a été rendu l'étude historique de la littérature, devenue « en pleine crise », est dû au fait que celle-ci n'arrive à renoncer « à son caractère de musée », et ne sait du même coup comment « substituer le réel à l'illusoire²¹⁴ ». Face à la confusion qui résulte souvent des questions génériques ou de celles de classification, les études monographiques et les catalogues de libraire souffrent, soutient l'auteur, d'un manque sérieux dans la nature même du travail scientifique qu'ils conduisent : le domaine historique s'y trouve sujet à une tension sérieuse « entre critique et histoire de la littérature », et échappe dès lors au fait important que l'histoire littéraire « n'est pas une simple discipline mais, dans son développement même, un moment de l'histoire universelle ». Benjamin fait pourtant remarquer que la tâche méthodologique nouvelle qu'il faudrait fixer est « en partie commencée » et ce, dans les recherches historiographiques qui font « le bilan de la sociologie du public, de celles des associations d'écrivains, des entreprises d'édition en divers temps ». Il émet finalement la fameuse hypothèse selon laquelle la tâche de l'histoire littéraire sera accomplie dès lors que la littérature y devient « un organon de l'histoire » :

Qu'elle [l'histoire littéraire] se batte avec des formes et des problèmes, on peut sans doute l'admettre. Il est vrai qu'elle devrait avant tout se battre avec les œuvres. Le cercle entier de leur vie et de leur action a autant de droits, disons même plus de droits que l'histoire de leur naissance ; par conséquent leur destin, leur réception par les contemporains, leurs traductions, leur gloire. De la sorte l'œuvre se structure du dedans en microcosme, ou même davantage en microéon. Car il ne s'agit pas de présenter les œuvres littéraires en corrélation avec leur temps, mais bien, dans le temps où elles sont nées, de présenter le temps qui les connaît – c'est-à-dire le nôtre. Ainsi la littérature devient un organon de l'histoire, et la rendre apte à jouer ce rôle – non point faire de l'écrit le domaine matériel de l'historiographie –, telle est la tâche de l'histoire littéraire²¹⁵.

Si la tâche de l'histoire littéraire est, selon Benjamin, « en partie commencée », c'est qu'elle a porté à l'attention des historiens de la littérature une voie méthodologique possible en même temps qu'elle a démontré ce qui, dans la recherche historique, faisait largement défaut. Il existait

²¹³ « Histoire littéraire et science de la littérature », dans *Literarische Welt*, le 17 avril 1931. Nous nous référons à « Histoire littéraire et science de la littérature », dans *Essais*, t. I, 1922-1934, Paris, Denoël-Gronthier, 1983, p. 141-148.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 146.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 148.

encore une lacune à pallier dans le domaine historique, et l'on est porté à se demander si la voie vers l'accomplissement de cette tâche ne devait dépasser la simple prise de conscience des exigences épistémologiques de l'étude historique et des disciplines voisines pour inclure désormais la compréhension d'une *méthodologie autre*, propre à l'objet même qu'il faut fixer dans les études littéraires : un objet qui, selon G. Picon, ne saurait « devenir l'objet d'une conscience – d'une Science » :

Nul ne conteste que l'art, comme toute réalité, ne puisse et ne doive devenir l'objet d'une conscience – d'une Science. Nul ne conteste qu'il ne puisse y avoir et qu'il y ait une histoire, une sociologie, une psychologie, une philosophie de l'art. Ce qu'on appelle généralement Esthétique n'est rien que l'ensemble de cette réflexion sur l'art – ou l'une quelconque de ses parties²¹⁶.

C'est précisément là où l'hypothèse de G. Picon (1953) s'est jointe à la discussion méthodologique d'une manière pertinente, puisqu'elle a largement révélé que toute histoire littéraire ne saurait accomplir sa tâche que si elle admet *l'esthétique comme méthodologie du jugement*²¹⁷. Par là, une voie prometteuse de recherche s'est retracée ; elle s'est trouvée réalisée dans le terme même que Jauss avait choisi pour la théorie qui se voulait un *renouveau* de l'histoire littéraire : à savoir une *esthétique*. En plus de l'enseignement qu'il a puisé chez Benjamin, Jauss avoue avoir trouvé chez G. Picon et A. Nisin une des premières formulations de la problématique esthétique dans les histoires de la littérature ; l'esthétique de la réception s'en était inspirée, et s'est finalement établie dans le programme, à la fois historique et esthétique, qu'on lui connaît aujourd'hui. Selon Picon, les problèmes d'histoire littéraire paraissent secondaires à côté de ceux d'esthétique, car l'étude historique de la littérature et l'étude esthétique impliquent à plus forte raison « les mêmes conditions de possibilité » :

Les conditions qui légitiment l'esthétique ne sont-elles même pas plus faciles à réunir que celles qui légitiment l'histoire ? L'esprit d'une époque nous est plus étranger que l'art qui l'exprime. De tous les aspects du passé, de tous les visages du devenir et de la métamorphose humaine, quoi de plus péremptoire et de plus persuasif que les formes de l'art ? Dans le silence des cultures, il arrive que l'art soit la seule voix qui ait gardé le pouvoir de nous atteindre... Et si l'œuvre éclaire l'époque, la relation à l'époque est bien souvent, dans l'œuvre, la part d'obscurité²¹⁸.

En discutant de l'esthétique comme une possible « Morphologie de l'Univers-Histoire », Picon soutient que cette méthodologie *est* ce qui caractérise d'emblée notre expérience au contact des œuvres, et qu'elle peut être efficace dans les études littéraires, pour peu qu'elle aide à réfléchir sur *ce qui guide notre compréhension des valeurs des œuvres littéraires*. Parmi les perspectives

²¹⁶ « L'esthétique comme méthodologie du jugement », dans Picon (1953), *op. cit.*, p. 259.

²¹⁷ *Ibid.*, pp. 259-306.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 266-267.

auxquelles on fait soumettre l'étude des œuvres ou des genres littéraires, la critique qui relève de l'esthétique peut nous faire découvrir « ce que ni la philosophie de l'art, ni l'analyse esthétique des formes, ni la science, ni l'histoire ne nous a découvert²¹⁹ » ; et pourtant, cette critique « est aussi décevante que les autres perspectives ». Un tel regard sur les limites des méthodes a amené à mieux saisir le lieu stratégique qu'il fallait fixer dans les études littéraires, à mieux en situer l'*objet* : à savoir, d'une part, que « l'œuvre n'est pas dans l'histoire : elle est dans la lecture que nous en faisons » (question d'objet de l'étude), et, d'autre part, que « le vrai problème est celui de l'Esthétique, non de l'Histoire²²⁰ » (question d'approche de l'étude). Dès lors que cette tension, peu discutée, entre l'esthétique et l'histoire a été ainsi signalée, la voie vers une méthodologie de la lecture s'est retracée, d'autant qu'elle s'est révélée nécessaire à toute description de la création littéraire comme « qualité et hiérarchie, donc comme *valeur* ». Picon rappelle à juste titre l'origine du problème : la littérature est devenue « l'occasion d'une science », et c'est pour cette raison que cette *science de la littérature* concevait son objet comme chose à reconstituer et ce, à la manière des sciences exactes. Une telle conception erronée des études littéraires a eu des conséquences directes sur la pratique de l'histoire littéraire, devenue une *science* qui se voulait objective et exacte, sans pour autant comprendre que les œuvres qu'elle étudie dans leurs sources et dans leurs influences, dans leurs variantes et dans leurs causes, ne peuvent résider uniquement dans leur « réalité historique », mais plutôt dans leur « rapport à une conscience vivante » : « méthode scientifique parmi d'autres, elle [l'histoire de la littérature] a conscience de *n'être que* l'histoire, et prétend réserver le problème de la valeur. Le peut-elle vraiment ?²²¹ » :

L'histoire ne prétend pas nécessairement exclure ou remplacer l'esthétique... Simplement la met-elle entre parenthèses... Tout se passe comme si l'histoire, loin de réserver et de léguer à d'autres le problème de la valeur, était la négation de la légitimité d'un tel problème. Ou mieux encore : comme si, en niant ce problème, elle pensait en avoir donné la solution²²².

L'essentiel du renouveau qu'il fallait donc envisager dans l'histoire littéraire consistait dans *l'évaluation de la valeur des œuvres* et ce, via l'histoire de l'expérience esthétique. L'hypothèse qu'avait établie Picon a permis de comprendre que l'histoire ne fait que rattacher les œuvres à leurs origines : en s'intéressant à titre exclusif au problème de la hiérarchie, elle « détourne des valeurs : elle les récuse » :

²¹⁹ *Ibid.*, p. 304.

²²⁰ *Ibid.*, p. 226.

²²¹ *Ibid.*, p. 203.

²²² *Ibid.*, p.199.

La connaissance historique, sous sa forme habituelle, est indispensable à la compréhension de l'œuvre. Il n'est pas question de minimiser son apport. L'histoire intervient-elle également dans l'évaluation ? Le jugement esthétique est un jugement de culture, non de nature, avons-nous dit ; il saisit des œuvres situées dans le temps, et qui se réfèrent à une intention datée : il confronte les œuvres les unes avec les autres. Mais l'histoire de l'expérience esthétique n'est pas l'histoire des historiens²²³.

Il paraît donc évident que la prise de conscience des carences de la discipline – comme les questions touchant à l'histoire, à l'esthétique et à la linguistique – avait permis à l'esthétique de la réception de se formuler à mi-chemin entre l'intelligence de ces disciplines, et de fournir une certaine réponse à la problématique que la théorie des genres avait très tôt posée à l'histoire littéraire ; la théorie des genres devient dès lors l'occasion d'une sorte de « contrat social », pour reprendre le vocabulaire de R. Cohen, entre l'écrivain et son lectorat ; les genres sont *signes* de ce contrat en ceci qu'ils fournissent aux études littéraires une « médiation entre l'histoire littéraire et l'histoire sociale ». Et c'est cette « médiation » qui permettra, soutient l'auteur, à la version traditionnelle de l'histoire littéraire de s'élargir et de pallier ses propres lacunes :

For if generic forms are, as I argued earlier, signals in a *social* contract between writers and readers, changes in these conventions will be regulated by transformations at other levels of social relationships. Thus for cultural historians, the study of genres may provide a mediation between literary history and social history – one which enables us to break out of the “splendid isolation” in which traditional histories of literature are confined²²⁴.

Il s'est avéré ainsi que le but ultime de toute analyse des œuvres est de nous ouvrir le chemin pour accéder à autre chose, d'expliquer l'histoire littéraire *tout en la reproduisant* dans une activité « qui transforme son objet même²²⁵ » : *une méthodologie de l'expérience esthétique vécue* :

²²³ *Ibid.*, p. 224-225.

²²⁴ Cité dans Cohen, Ralph, « Genre Theory, Literary History, and Historical Change », dans Perkins (1991), *op. cit.*, p.105. Cf. également Cohen, Ralph, « History and Genre », *New Literary History* 17, winter 1986, pp. 203-218 ; Radford, Jean, *The Progress of Romance: The Politics of Popular Fiction*, New York, Routledge, 1986. Sur le développement de l'histoire littéraire sous l'angle des problématiques de la théorie des genres, il serait utile de consulter les travaux comparatistes de V. W. Ruttkowski, dont *Die literarischen Gattungen, Reflexionen über eine modifizierte Fundamentalpoetik*, Berne, München, Francke, 1968. Ruttkowski traite des notions de base (Grundbegriffe) que l'on observe dans la théorie des genres, et met en question l'usage « logique » qui peut être tiré des catégories héritées des théories anciennes, comme par exemple la poétique aristotélicienne des genres. Il émet finalement l'hypothèse selon laquelle le développement des genres peut être compris d'un point de vue « historique », et non pas « logique » : « Wenn wir versuchen würden, die bekannten Grundbegriffe, Gattungen und Typen in einer Synopsis zusammenzustellen, müßten wir uns darüber klar sein, daß es sich hier nicht um ein logisches System handelt, sondern um ein empirisch abgeleitetes. Die Gattungen haben sich entwickelt, bevor irgend jemand an ihren logischen Zusammenhang denken konnte. Sie haben sich « historisch » entwickelt, das heisst unter teilweise alogischen Bedingungen », « Typen, Arten, Gattungen und « Grundbegriffe » (Grundhaltungen) im Bereich der Dichtung », dans Ruttkowski, Wolfgang Victor, *Die literarischen Gattungen, Reflexionen über eine modifizierte Fundamentalpoetik*, Berne, München, Francke, 1968, p. 24.

²²⁵ Picon (1953), *op. cit.*, p. 306.

[...] la transposition de ce jugement sur un plan réflexif d'où il pourra revenir à lui-même, transformé, clarifié, assuré, armé de clairvoyance, capable de distinguer autrement que par une réaction sentimentale qui doute d'elle-même les fausses et les vraies clartés. L'esthétique n'est pas seulement une science possible qui ne manque pas d'objet : elle est une activité nécessaire qui transforme son objet même²²⁶.

Ce qu'un tel bilan des problèmes méthodologiques posés par l'histoire littéraire a donc révélé, c'est ce que les transformations que connaissent sans cesse les genres littéraires avaient toujours caché : certes, le chef-d'œuvre a passé par une longue histoire où se constituait toute une tradition : la tradition d'un style, d'un genre, d'une époque donnée. Mais l'on se rend désormais compte que l'unité d'une œuvre ne peut plus être saisie dans cet ensemble solidaire de formes linguistiques ou de données historiques, mais qu'elle découle d'une inévitable multiplicité de lectures, ou d'interprétations, et c'est à travers l'intelligence de cette multiplicité que la littérature, « sa qualité, sa hiérarchie, donc sa *valeur* », se laisse constituer : « der Literaturcharakter des literarischen Werkes ist es, der dem Geschäft des Interpretierens seine Relevanz und seine Bedeutung verleiht²²⁷ ». Et ce fut précisément le centre même auquel la recherche méthodologique a été rendu, et dans lequel peut résider l'un des premiers accomplissements de l'esthétique de la réception : à savoir l'histoire littéraire dans une structure philologique formée d'unités multiples qui se renforcent mutuellement (production, réception, communication) et qui touchent à des disciplines voisines, donc dans un passage assuré et bien fondé de l'ancienne « histoire littéraire événementielle » à une nouvelle « histoire littéraire structurale ». Or c'est par là que le point de vue structuraliste a assurément fait son entrée dans le domaine. Emprunté à la linguistique structurale du cercle de Prague et de Copenhague, le terme « structural » a acquis, ainsi que l'explique É. Benveniste, une importante « valeur doctrinale », et est compris dans un sens qui risque de s'éloigner de celui des linguistes, ceux-ci étant « les premiers » à l'avoir pris « dans une acception précise » : « Il s'est créé ainsi un ensemble de désignations que d'autres disciplines empruntent maintenant à la linguistique pour les adapter à leurs propres valeurs²²⁸ ». Aussi le renouveau d'une « histoire littéraire structurale » via une esthétique de la réception avait-il noué un contact sérieux avec le domaine de la linguistique, en voulant partager avec celui-ci la préoccupation de la structure. Il nous semble nécessaire de

²²⁶ *Ibid.*, 305-306

²²⁷ Krauss, Werner, *Grundprobleme der Literaturwissenschaft*, Hamburg, Rowohlt, 1968; Ruttkowski, Wolfgang Victor, *Die literarischen Gattungen, Reflexionen über eine modifizierte Fundamentalpoetik*, Berne, München, Francke, 1968, p. 7.

²²⁸ « Structure en linguistique », dans Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 91.

s'interroger sur la question de savoir en quoi cette préoccupation structurale dans l'histoire littéraire consistait, et jusqu'à quelle ampleur le développement méthodologique de celle-ci avait étendu son domaine d'investigation, donc sa compréhension des problématiques littéraires. Nous tenterons de parcourir, dans le chapitre qui suit, cette question et de la saisir dans des termes qui lui sont propres. Certains théoriciens de la littérature du siècle dernier avaient manifesté un sentiment vif, quoique provisoire, de cette réalité que rencontrent à plusieurs reprises la théorie et critique littéraires contemporaines ; P. De Man la présente comme étant chose définitive pour nous faire comprendre le rayonnement et la grandeur de cette discipline qu'avait été, et est encore, la *didactique de la littérature* : « The didactic of literature could legitimately hope to be exemplary for interdisciplinary humanistic studies²²⁹ ».

²²⁹ « The Return to Philology », dans De Man (1986), *op. cit.*, p. 22.

CHAPITRE II

Le paradigme d'une « histoire littéraire structurale » : une approche formelle ?

1) La production du texte comme « logique symbolique » : un problème dans la recherche linguistique

Dans « Tendances récentes en linguistique générale » (1954 [1966]), le linguiste français É. Benveniste fait état des problèmes que soulevait, après plus de trente ans de la parution du *Cours de linguistique générale* de F. Saussure²³⁰, la recherche universitaire en linguistique. Rassemblés par C. Bally et A. Séchehaye à partir des notes d'étudiants, les cours donnés par Saussure à l'école linguistique de Genève ont ceci d'exemplaire en ce qu'ils renferment le germe de la plupart des recherches théoriques qui leur avaient succédé et qui ont été conduites pendant cinquante ans environ : la linguistique s'y est affirmée comme science parmi celles « qui s'occupent de l'homme et de la société, une des plus actives dans la recherche théorique²³¹ ». Le renouvellement apporté par cette œuvre avait donc participé à l'idée maîtresse d'une science linguistique de la culture et de la société, laquelle définit le langage comme ce qui se situe entre les deux ordres physique et interhumain, c'est-à-dire entre la langue comme objet formel et sa relation avec la culture à laquelle elle appartient : « Aucune science n'échappera à cette réflexion sur son objet et sur sa place au sein d'une science générale de la culture, car l'homme ne naît pas dans la nature, mais dans la culture²³² ». D'où l'avènement de la pensée sémiologique en

²³⁰ Les deux premières éditions des cours de linguistique générale donnés par Saussure datent de 1916 et 1922. Selon G. D'Ottavi (2013), la transmission des notes manuscrites des cahiers d'étudiants n'a pas été seulement faite par des témoins élèves, mais aussi par des maîtres d'histoire des langues indo-européennes et de sanscrit. Il existe, ainsi, plusieurs possibilités de lectures qui se présentent, et qui permettront, selon l'hypothèse de D'Ottavi, de jeter un regard autre sur l'émergence des notes manuscrites, sur leur « transmission » et sur leur « réception » par les élèves/maîtres. En 1967, le linguiste italien Tullio de Mauro fait paraître une première édition critique, laquelle connaîtra par la suite plusieurs réimpressions, dont la première édition critique française, parue en 1972. Sur l'appareil critique des notes du cours, cf., entre autres, les discussions suivantes : Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1967 [1974] ; Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972 [1995] ; Saussure, Ferdinand de, *Premier cours de linguistique générale (1907)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger, Oxford, New York, Séoul, Tokyo, Pergamon, 1966 ; Saussure, Ferdinand de, *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois, Oxford, New York, Tokyo, Pergamon, 1997 ; Saussure, Ferdinand de, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002 ; Saussure, « Ferdinand de Saussure : notes préparatoires pour le cours de linguistique générale 1910-1911 », dans *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n°120, Genève, Droz, 2005 ; D'Ottavi, Giuseppe, « Aux sources d'une école : notes du maître et cahiers d'étudiants », dans « L'École linguistique de Genève : histoire et actualité », *Congrès International des linguistes*, Genève, 21-27 juillet, 2013. En ligne [<http://www.cil19.org/ateliers/lecole-linguistique-de-geneve-histoire-et-actualite/>].

²³¹ « Saussure après un demi-siècle », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 45.

²³² *Ibid.*, p. 44.

linguistique²³³, une pensée qui a été tout d'abord formulée chez Saussure et qui consiste à reconnaître le rôle des significations culturelle et sociale du langage et de l'établissement de leurs relations les unes aux autres. Toutefois, la destinée de ce modèle voulait qu'il ne soit connu qu'après la mort de son auteur : ce n'est que tardivement que Saussure, ainsi que le rappelle Benveniste, devient précurseur des doctrines sémiologiques les plus fécondes en sciences du langage ; il revient au linguiste le mérite d'avoir établi les bases d'un renouveau méthodologique déterminant qui a été repris par des linguistes comme C. Bally, A. Séchehaye, A. Meillet et É. Benveniste, mais qui reste encore à explorer et à appliquer dans toute son étendue :

[...] la vie temporelle de Saussure comparée à la fortune de ses idées. Un homme seul dans sa pensée pendant presque toute sa vie, ne pouvant consentir à enseigner ce qu'il juge faux ou illusoire, sentant qu'il faut tout refondre, de moins en moins tenté de le faire, et finalement, [...] communiquant à quelques auditeurs, sur la nature du langage, des idées qui ne lui paraissent jamais assez mûres pour être publiées. Il meurt en 1913, peu connu hors du cercle restreint de ses élèves et de quelques amis, déjà presque oublié de ses contemporains. Meillet, dans la belle notice qu'il lui consacre alors, déplore que cette vie s'achève sur une œuvre incomplète : « Après plus de trente ans, les idées qu'exprimait Ferdinand de Saussure dans son travail de début n'ont pas épuisé leur fécondité. [...] Il avait produit le plus beau livre de grammaire comparée qu'on ait écrit, [...] et pourtant il n'avait pas rempli toute sa destinée »²³⁴.

Or qu'est-ce qui pourrait expliquer le fait que les cours saussuriens n'ont pas encore « épuisé leur fécondité » ? Et comment devrait-on comprendre le contexte des problématiques méthodologiques qui se sont soulevées ultérieurement et dont discutait précisément Benveniste dans l'article qui avait introduit le premier tome de ses études rassemblées dans *Problèmes de linguistique générale* ? Il y a lieu de se demander sur le détour important qui a été, après la parution du *Cours*, fait dans le domaine, et qui voulait que les recherches linguistiques récentes « se font toujours plus difficiles » :

Les études linguistiques se font toujours plus difficiles, [...] parce que les linguistes découvrent que la langue est un complexe de propriétés spécifiques à décrire des méthodes qu'il faut forger. Si particulières sont les conditions propres au langage qu'on peut poser en fait qu'il y a non pas

²³³ Le modèle sémiologique proposé par Saussure consiste à associer le signe linguistique avec « tout système signifiant » : « Science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ». Cette proposition a été déterminante pour l'avancement de la recherche en linguistique : elle lui a permis de connaître, selon Benveniste, un « autre commencement » ; celui-ci tient au fait que l'objet même de cette discipline a été mieux défini, à savoir que le mot ne peut être une substance : « Son apport consiste en ceci : « Le langage, dit-il, est forme, non substance ». Il n'y a absolument rien de substantiel dans le langage. Les données du langage n'existent que par leurs différences, elles ne valent que par leurs oppositions. On peut contempler un caillou en soi, tout en le rangeant dans la série des minéraux. Tandis qu'un mot, à lui seul, ne signifie absolument rien. Il n'est que par opposition, par « proximité » ou par différenciation avec un autre, un son par rapport à un autre son, et ainsi de suite. », « Ce langage qui fait l'histoire », dans Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale* II, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, p. 31.

²³⁴ *Ibid.*, p. 44.

une mais plusieurs structures de la langue, dont chacune donnerait lieu à une linguistique complète. D'en prendre conscience aidera peut-être à voir clair dans les conflits actuels²³⁵.

Depuis les premières dizaines d'années du XX^e siècle, la recherche linguistique connaît un progrès scientifique qui avait favorisé l'épanouissement d'un nombre considérable d'études axées sur la grammaire comparée et les particularités des langues indo-européennes. Pourtant, elle a été fortement restreinte aux enquêtes descriptives des atlas linguistiques et des dictionnaires des langues, lesquelles révélaient, selon Benveniste, un certain manque, parce que le centre même de la recherche y posait problème : « la multiplication des travaux [...] masque plutôt les transformations profondes que subissent la méthode et l'esprit de la linguistique depuis quelques décennies ». C'est précisément là où le linguiste invite à une révision de la recherche à travers le modèle – publié à titre posthume en 1916 – de F. de Saussure, car la question qui se posait et à laquelle il fallait fournir une réponse fut celle de l'esprit d'un domaine qui s'affaiblit de moins en moins, car, en tentant de découvrir « le passé linguistique de l'humanité », il ne le fait que « systématiquement » :

Quand on a ouvert les yeux à l'importance de l'enjeu et aux conséquences que les débats présents peuvent avoir pour d'autres disciplines aussi, on est tenté de penser que les discussions sur les questions de méthode en linguistique pourraient n'être que le prélude d'une révision qui engloberait finalement toutes les sciences de l'homme²³⁶.

Par là, l'on voulait mieux définir une science dont la lacune principale s'est révélée être son inaptitude à rendre compte de ses aspects interhumains, donc du centre même du domaine, car le langage se communique dans et par l'homme et requiert que tout traitement de ses propriétés repose sur un fondement articulé autour de son caractère particulièrement interhumain. Or certaines des méthodologies qui marquaient, depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e, la recherche linguistique risquaient d'aller à l'encontre de cette visée, parce qu'elles suivaient aveuglément la méthode de l'histoire descriptive, soit « la successivité comme principe d'explication, le morcellement de la langue en éléments isolés et la recherche de lois d'évolution propres à chacun d'eux²³⁷ ». Étant axée sur l'analyse historique qui se préoccupe de l'établissement objectif des analogies, cette méthode avait rencontré le problème d'« évolution » et des changements que celle-ci apporte aux analogies. Elle a été dès lors confrontée au fait que nous vivons dans un monde linguistique évolutif et que les chercheurs sont « obligés d'aller à la

²³⁵ « Tendances récentes en linguistique générale », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 16.

²³⁶ *Ibid.*, p. 4. Nous soulignons.

²³⁷ *Ibid.*

quête des lois dirigeant un univers différencié²³⁸ ». Le langage ne peut constituer un système constant et immuable ; en revanche, il est toujours sujet à des changements et à des variations qui incombent à la régularité de ses formes. Et ce fut précisément ce problème qui a eu, selon Benveniste, des répercussions conséquentes dans la recherche : à l'instar de la problématique relevée dans les genres littéraires et discutée par les historiens du siècle dernier, c'est le même problème d'« évolution » qui constituait, pour les linguistes, les conditions mêmes « où la linguistique était née²³⁹ ». Benveniste rappelle ainsi le problème qui fut négligé et insiste à ce titre sur l'apport de Saussure : il souligne le mérite accordé à ce dernier d'avoir fait ressortir la nécessité de considérer le langage dans un contexte qui lui est propre et en tant que « logique symbolique », c'est-à-dire de procéder par une analyse qui tient compte des ensembles de relations et d'oppositions autour desquelles s'organise ce qu'il appelle finalement « la symbolisation logique du langage » :

[...] le langage ne comporte aucune dimension historique, [...] il est synchronie et structure, [...] il ne fonctionne qu'en vertu de sa nature symbolique. Ce n'est pas tant la considération historique qui est condamnée par là qu'une manière d'« atomiser » la langue et de mécaniser l'histoire²⁴⁰.

Que la recherche s'achemine vers cette « méta-langue²⁴¹ » qui considère les réalités langagières dans leur fonctionnements discursifs (social, psychologique, historique, etc.), c'est-à-dire dans leur « contexte actuel et à l'intérieur de discours qui sont toujours synchroniques », voici la raison pour laquelle la conclusion de Saussure s'est démontrée capable de rectifier la pratique méthodologique de l'époque. Dans le cas de l'histoire descriptive sur laquelle s'appuie l'inventaire des formes linguistiques (dictionnaires, atlas, etc.), le linguiste fait ressortir la nécessité de savoir le temps historique comme « cadre », et non pas comme « facteur » de l'analyse. Il s'ensuivait la conclusion importante qui a été confirmée presque dans toutes les disciplines humaines que cette première partie de la thèse veut parcourir : l'histoire littéraire, la linguistique et la philologie interprétative²⁴². C'est là la nouveauté de la réflexion théorique que partageait, peut-être sans le savoir, des spécialistes de disciplines différentes et à des moments

²³⁸ Rasmussen, Michael, « Théories structuralistes dans les années 1930 », dans Brandt, Aage (éd.), *Vol. XXII : Linguistique et sémiotique : actualité de Viggo Brøndal*, actes de colloque tenu à la Société Royale des Sciences, à Copenhague, les 16 et 17 octobre 1987, Copenhague, Cercle linguistique de Copenhague, 1989, p. 61.

²³⁹ « Tendances récentes en linguistique générale », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 5.

²⁴⁰ *Ibid.*

²⁴¹ *Ibid.*, p. 17.

²⁴² À ce chapitre succèdera un troisième chapitre qui s'attardera sur une évaluation globale des deux premiers chapitres, mais ce n'est qu'au quatrième, et dernier, chapitre de cette partie que nous élaborerons, sur les deux plans théorique et pratique, quelques-unes des questions posées par la philologie interprétative.

séparés de l'histoire épistémologique des sciences humaines au XX^e siècle : à savoir ce par quoi on désigne *synchronique* et *diachronique*, et comment ces deux perspectives peuvent améliorer la façon de percevoir les textes. Voici ce qu'en écrit Benveniste, dans un entretien mené par G. Dumur et paru en 1968²⁴³ :

Aucune parcelle de l'histoire ne se mêle à l'usage vivant de la langue. Voilà ce que Saussure a voulu affirmer. Aujourd'hui, cela ne surprend plus personne ; quand il a énoncé cela, il y a environ soixante ans, alors que la linguistique était surtout marquée par une conception historique, diachronique de la langue – chaque langue était considérée comme une étape dans un devenir et décrite comme telle – c'était une nouveauté importante. [...] Saussure a vu qu'il y a ainsi deux axes dans la manière de voir la langue, qu'il a appelés *synchronique* et *diachronique*. Nous faisons deux choses quand nous parlons : nous agençons des mots, tous les éléments de ces agencements représentent chacun un choix entre plusieurs possibilités ; quand je dis « je suis », j'ai éliminé « vous êtes », « j'étais », « je serai »²⁴⁴.

Ce fut là la conclusion préparée par Saussure, et dont l'étendue a été si influente qu'il fut non seulement réélaboré par certains de ses successeurs linguistes, mais aussi par des spécialistes provenant d'autres disciplines voisines : nous nous rappelons à cet égard la réflexion, entre autres, de l'école de Constance sur la pratique méthodologique de l'histoire littéraire, et comment celle-ci avait atteint l'importante remise en question de la diachronie comme ce qui incombe à la spécificité esthétique des œuvres, donc à la synchronie. Le changement méthodologique ici atteint est d'une importance qui tient à la nature même de l'objet de ces disciplines : les mots qui forment un texte ne sauraient, pour suivre l'enseignement saussurien, formuler une « substance » qu'on peut étudier de manière chronologique ou technique, mais plutôt ils sont composés par une logique de structures et d'oppositions, et c'est dans la relation entre ces structures et entre ces oppositions que les mots doivent être compris, car nous ne pouvons pas *contempler* le mot, comme on « peut contempler un caillou en soi, tout en le rangeant dans la série des minéraux²⁴⁵ ». Considérer ainsi une analyse logique et parallèle des éléments qui participent des agencements des mots et de leur histoire aidera à mieux les caractériser. Par là, une place nouvelle a été faite dans la réflexion théorique : à savoir tenir l'analyse dans les limites des deux contextes synchronique et diachronique du langage. Cette perspective peut être résumée adéquatement dans ce constat de Benveniste : « La diachronie est alors rétablie dans sa légitimité, en tant que succession de synchronies. Cela fait déjà ressortir l'importance primordiale de la notion de

²⁴³ *Le Nouvel Observateur*, spécial littéraire, n°210 bis, 1968, pp. 28-34. Repris dans « Ce langage qui fait l'histoire », dans Benveniste (1974), *op. cit.*, pp. 29-40.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 32.

²⁴⁵ Cf. *supra*, note 236.

système et de la solidarité restaurée entre tous les éléments d'une langue²⁴⁶ ». Nous pouvons ainsi comprendre la raison pour laquelle l'idée de système avait circulé parmi plusieurs disciplines axées sur l'analyse de textes : sous cette considération, celles-ci parvenaient à mieux saisir le fonctionnement du langage comme objet, ou système, conditionné par la logique de plusieurs modes interne et externe de description. L'on entendait par là tenir l'analyse dans les limites de la diachronie (externe) et de la synchronie (interne), car saisir l'ordonnance interne (ou la synchronie) des œuvres dans un système cohérent de diachronie est précisément la tâche qui se présentait à la recherche. Voici, dans le tableau ci-dessous, un rappel de la définition qu'a donnée Saussure des deux perspectives synchronique et diachronique dans la linguistique :

Tableau III. Distinction des deux notions clés de la synchronie et de la diachronie : F. de Saussure²⁴⁷

Linguistique synchronique → « s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant les termes coexistants et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective ».

Linguistique diachronique → « étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non aperçus par une même conscience collective, et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux ».

Par conséquent, le langage comme « logique symbolique » s'est avéré être la réflexion qui devait être menée dans les disciplines axées sur l'analyse de textes. Dans le même entretien de 1968, Benveniste relève que cet apport de Saussure a permis par la suite de mieux situer le lieu stratégique du problème actuel en linguistique : celui-ci consiste en le fait que le mot est une unité complexe qui requiert l'idée de *structuralisme*, mais dont la cause initiale est, en effet, celle de *sémiologie*²⁴⁸. Le vrai problème de la recherche consiste, d'une part, en ce que les deux concepts de structuralisme et de sémiologie sont souvent confondus dans l'analyse et que l'emploi de l'un incombe à celui de l'autre ; et, d'autre part, il n'est pas, selon les premières idées saussuriennes, celui de structuralisme, mais plutôt de sémiologie, une science dont Saussure

²⁴⁶ « Tendances récentes en linguistique générale », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 5.

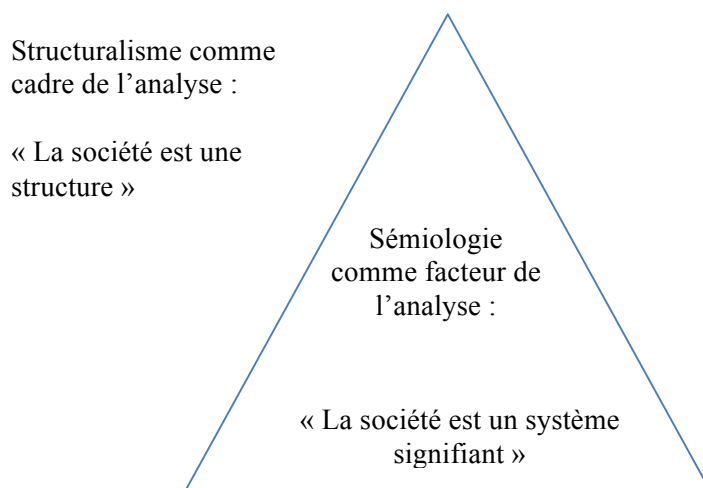
²⁴⁷ Cité dans « Ce langage qui fait l'histoire », dans Benveniste (1974), *op. cit.*, p. 32.

²⁴⁸ Sur les conclusions sémiologiques de la linguistique saussurienne, voir, à titre indicatif, les discussions suivantes : Hénault, A., *Histoire de la sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997 ; Barthes, R., « Éléments de sémiologie », dans *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Gonthier, 1965 ; Godel, R., « Les limites de l'analyse segmentale et la réalité du mot », dans *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n°32, Genève, Droz, 1978 ; « De la théorie du signe aux termes de système », dans *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n°22, Genève, Droz, 1966 ; Normand, C., « Le Cours de linguistique générale. Métaphore et métalangage », dans *Langages*, n°120, Paris, Larousse, 1995 ; Badir, S., *Saussure : La langue et sa représentation*, Paris, L'Harmattan, 2001.

donne la définition que voici : « Science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ». C'est ce qu'on lit du linguiste dans les notes rassemblées par ses élèves : « Pour nous le problème linguistique est avant tout sémiologique²⁴⁹ ». Nous pouvons ainsi mieux percevoir la double facette du contexte dans lequel se situe la problématique méthodologique telle qu'elle a été posée en linguistique : la sémiologie *est*, souligne Benveniste, ce qui présente le « problème essentiel d'aujourd'hui », mais ce problème est « impliqué par le structuralisme » :

Au sens strict, le structuralisme est un système formel. Il ne dit absolument rien sur ce que nous appelons la signification. Nous la mettons entre parenthèses. Nous supposons que tout le monde comprend que si nous disons : « Vous avez faim », nous mettons *avez* à cause de *vous*. [...] Mais que signifie « avoir » ? Quand je dis : « Vous avez raison », le verbe « avoir » signifie-t-il la même chose que si je dis : « Vous avez froid » ? Cela n'intéresse absolument pas le structuralisme : cela intéresse la sémiologie²⁵⁰.

Tableau IV. Lieu du problème méthodologique des disciplines axées sur l'analyse de textes : exemple de la linguistique selon F. de Saussure



Dès lors, la question de la signification (sémiologie) s'est jointe à celle des instruments et des principes (structuralisme) de l'analyse du langage, et c'est cette question qui exigeait l'association des deux contextes synchronique et diachronique. Dans cette perspective, on est rendu au centre même de l'investigation qui fut, selon certains disciples de la linguistique

²⁴⁹ Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, 1^{er} éd., p. 34-35.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 34.

saussurienne²⁵¹, négligé : à savoir que « le langage a pour fonction de « dire quelque chose »²⁵² ». Dans un livre qu'il dédie à la mémoire de F. de Saussure, *Le langage et la vie* (1926), le linguiste C. Bally mène, sous la perspective de la stylistique, une recherche qui s'emploie à démontrer que le langage est partie constitutive de la société humaine dont il est l'expression familière ou littéraire. L'auteur fait état des pistes « fausses » que la recherche méthodologique de l'époque adoptait, et éclaire la tâche qu'il fallait envisager dans la linguistique et dont la réalisation aurait pu être possible dès lors que l'on établit des liens avec deux autres sciences humaines, la psychologie et la sociologie :

Cette tâche lui est facilitée par deux sciences dont les progrès éclairent toujours mieux sa route : la psychologie, qui montre que rien ne se dit qui ne soit aussi pensé, et la sociologie, qui a guéri les linguistes de la conception naturaliste du langage et a montré qu'il est, au moins partiellement, un produit de la vie sociale²⁵³.

Ainsi s'énonçait la tâche que devait s'assigner la recherche en linguistique : de pouvoir établir que l'analyse du langage et de ses formes variées de description et de narration participe d'une compréhension de sa signification, et que celle-ci renvoie à d'autres disciplines connexes. Cela avait pour objectif de pallier une lacune principale dans le domaine car le langage, selon Bally, a une fonction double, « biologique et sociale » ; or ce qui manquait dans la recherche était précisément une « enquête sur les types expressifs et les procédés d'expression²⁵⁴ » :

[...] le langage naturel, celui que nous parlons tous, n'est au service ni de la raison pure, ni de l'art ; il ne vise ni un idéal logique, ni un idéal littéraire ; sa fonction primordiale et constante n'est pas de construire des syllogismes, d'arrondir des périodes, de se plier aux lois de l'alexandrin. Il est simplement au service de la vie, non de la vie de quelques-uns, mais de tous, et dans toutes ses manifestations : sa fonction est biologique et sociale²⁵⁵.

C'est en ces termes que le linguiste affirme finalement le problème que « la linguistique de demain » aurait à soulever : à savoir « l'étude expérimentale du fonctionnement du langage

²⁵¹ Cf. surtout les discussions suivantes : Bally, C., *Le langage et la vie*, Paris, Payot, 1926 ; *Traité de stylistique française*, 3^{ième} éd., vol. I, Paris, Librairie Klincksieck, 1951 ; Séchehaye, A., *La stylistique et la linguistique théorique* (Mélanges Saussure), Paris, Champion, 1908 ; *Problèmes et méthodes de la linguistique théorique*, Paris, 1908 ; *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris, Champion, 1926 ; Meillet, A., *Comment les mots changent de sens*, Année sociologique, 1905-1906 ; Darmesteter, A., *La vie des mots étudiée dans leurs significations*, Paris, Delagrave, 1887 ; Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale* I (1966), II (1974), Paris, Gallimard, coll. « Tel ».

²⁵² « Tendances récentes en linguistique générale », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 7.

²⁵³ « Le fonctionnement du langage et la vie », dans Bally, Charles, *Le langage et la vie*, Paris, Payot, 1926, p. 18.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 53.

²⁵⁵ *Ibid.*

(problème autrement plus important que celui de l'origine du langage)²⁵⁶ ». À ce titre, Bally, comme Benveniste, rappelle l'apport du maître « dont la science a pleuré la perte douloureuse » :

Les notes recueillis pieusement par ses élèves ont été publiées sous le titre : *Cours de linguistique générale* ; cette publication nous guérira de bien des fautes de méthode et nous apprendra surtout à ne pas mêler l'histoire à l'étude des systèmes linguistiques ; car ceux-ci reposent tout entiers sur l'opposition simultanée, synchronique, de symboles linguistiques, qui, à chaque moment, reçoivent de cette opposition seule, et de nulle autre source, leur signification et leurs valeurs diverses²⁵⁷.

Tableau V. Récapitulatif de la tâche méthodologique à s'assigner dans « la linguistique de demain » : F. de Saussure, C. Bally et É. Benveniste

Conditions à considérer dans l'étude → « la structure du système linguistique »
(F. de Saussure)

- 1) « la langue forme un **système** »
- 2) ce système est étudié à partir des principes de **structure**
- 3) dans cette structure, est intégrée l'étude des unités : chaque **unité** « se définit par l'ensemble des **relations** qu'elle soutient avec les autres unités, et par les **oppositions** où elle entre²⁵⁸ »

Problème à soulever → à savoir que le langage a une fonction double « biologique et sociale »
(C. Bally)

Objectif à atteindre → « l'étude expérimentale du fonctionnement du langage »
(C. Bally)

Tâche à s'assigner →
(É. Benveniste)

- 1) considérer la signification dans l'étude linguistique
 - 2) considérer la diachronie en tant que « succession de synchronies »
 - 3) considérer l'établissement des attaches avec des disciplines humaines voisines
-

Selon Benveniste, si certains des problèmes que soulevait, après la parution du *Cours* de F. de Saussure, la recherche en linguistique demeuraient en quelque sorte insolubles, c'est parce qu'ils se bornaient à l'étude systématique des signes et se situaient ainsi en dehors la liaison déjà établie entre le mot comme réalité objective et sa signification humaine. Il existe pourtant une possibilité que C. Bally décrit, en 1926, comme étant une « recherche idéale », un possible aboutissement du renouveau saussurien qui permettrait à l'étude de la « logique symbolique » du langage d'être reconnue et intégrée dans la linguistique :

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 38.

²⁵⁷ *Ibid.*

²⁵⁸ « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 21.

Pour que cette recherche idéale aboutît, il faudrait peut-être qu'elle fût faite par un linguiste rompu à toutes les difficultés des recherches sur le langage – y compris les problèmes historiques et génétiques ; il ne saurait ni lire ni écrire la langue qu'il étudierait ; il faudrait aussi qu'il ignorât tout de son passé, et qu'il renonçât à la rattacher à la civilisation et à l'organisation sociale qu'elle représente, afin que son attention se portât tout entière sur l'action réciproque des symboles. Alors il aurait quelque chance de saisir le système dans sa réalité, parce qu'il en aborderait l'étude libre des illusions et des préjugés qui nous viennent de l'écriture et des méthodes historiques. Mais où, quand et comment cette expérience intégrale pourra-t-elle être tentée ?²⁵⁹

Pourtant, la question reste ouverte de savoir les conditions qui permettraient, ou empêcheraient, à cette « recherche idéale » d'être réalisée. Selon Benveniste, ce qui s'impose à la majorité des pratiques récentes en linguistique ne cesse d'être ce souci de la rigueur et de la technique : d'une part, elles rebutent cet « élément insaisissable, subjectif, inclassable, qu'est la signification ou le sens²⁶⁰ », et d'autre part, elles cherchent à se dissocier de toute liaison possible avec d'autres disciplines voisines. Des linguistes comme C. Bally et É. Benveniste affirment que la linguistique ne saurait nier les liens qu'elle a avec d'autres disciplines humaines, car elle agit dans un ensemble considérable de structures constituées dans et par ces liens : « la langue est un système où rien ne signifie en soi et par vocation naturelle, mais où tout signifie en fonction de l'ensemble ; la structure confère leur « signification » ou leur fonction aux parties²⁶¹ ». Une telle prise de conscience de la valeur interdisciplinaire de la problématique méthodologique contemporaine pourrait nous fournir une première explication du statut qu'a conféré le structuralisme à la linguistique, lequel a été par la suite appliqué au champ propre aux études littéraires. Mais précisément, comment et dans quel sens l'idée de structuralisme, ou l'approche structurale, avait-elle été généralement comprise ? À quelle définition du terme « structure » le renouveau apporté en histoire littéraire par Jauss avait-il répondu ? Après avoir élaboré la première émergence de la perspective structurale dans le contexte des problématiques posées par la linguistique, il nous reste de nous interroger sur l'acception même du structuralisme, sur la première apparition du terme, ainsi que la raison pour laquelle il a constitué une notion clé dans l'échange important qu'avait inauguré l'histoire littéraire avec la discipline de la linguistique.

2) Le lien entre la linguistique et les sciences de l'homme : le développement de la recherche vers le structuralisme

Approfondissant la nature du langage, décelant ses relations avec l'intelligence comme avec le comportement humain ou les fondements de la culture, cette investigation commence à éclairer le

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 38-39.

²⁶⁰ « Tendances récentes en linguistique générale », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 11.

²⁶¹ « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 23.

fonctionnement profond de l'esprit dans ses démarches opératoires. Les sciences voisines suivent ce progrès et y coopèrent pour leur compte en s'inspirant des méthodes et parfois de la terminologie de la linguistique. Tout laisse prévoir que ces recherches parallèles engendreront de nouvelles disciplines, et concourront à une véritable science de la culture qui fondera la théorie des activités symboliques de l'homme²⁶².

Qu'est-ce qui peut justifier l'importance accordée, dans le champ des études littéraires, à l'approche structurale ? Comment la proposition faite, en 1967, d'une « histoire littéraire structurale » pouvait-elle répondre aux exigences d'un tel vocabulaire technique ? Nous sommes ici en face de l'une de ces nouvelles disciplines dont parle Benveniste : elles suivent les méthodes élaborées par la linguistique, les étudient et les appliquent parce qu'elles partagent avec elle les mêmes préoccupations axées sur la valeur symbolique du langage, sur les « activités symboliques de l'homme ». Depuis que le renouveau saussurien a permis de définir une approche structurale dans les sciences du langage, c'est-à-dire une approche qui distingue l'étude technique de la langue de celle axée sur sa valeur sémiotique, les linguistes ont vu l'importance de l'échange que leur domaine peut entretenir avec d'autres disciplines, car, selon la formule de Benveniste, « la segmentation de l'univers physique ne mène à une théorie du monde physique²⁶³ ». Le structuralisme devient ici l'endroit où se noue un profond dialogue entre les sciences de l'homme et la linguistique : avec l'approche structurale, la linguistique se présente sous un aspect philologique nouveau qui lui confère et à d'autres disciplines humaines une nouvelle valeur interdisciplinaire, mais dont l'étendue reste encore à nuancer et à définir.

Selon la définition que lui donne *The Concise Oxford Dictionary of Linguistics* (3^e éd., 2007), la « linguistique structurale » – [*Structural linguistics*²⁶⁴] – réfère à « Any school or theory in

²⁶² *Ibid.*, p. 30.

²⁶³ « Tendances récentes en linguistique générale », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 12.

²⁶⁴ Parmi les travaux qui peuvent fournir, sur les deux plans théorique et pratique, quelques aspects définitoires de la linguistique structurale, cf. entre autres, J. R. Firth, « Structural Linguistics », *Transactions of the Philological Society*, 1955, pp. 83-103 ; Grady, Michael, « Structured structuralism : Composition and Modern Linguistics », *The English Journal*, vol. 54, n°7 (octobre 1965), pp. 633-639 ; Zellig, S. Harris, *Structural Linguistics*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1969 [1960] [1951]. Dans la préface à la première édition de son ouvrage (1951), le linguiste et mathématicien américain S. H. Zellig définit l'analyse axée sur la linguistique structurale comme ce qui permet de percevoir le langage en tant que « set of transformations » : « The basic approach of structural linguistics (in this book) is to characterize each linguistic entity (element or construction) as composed out of specified ordered entities at a lower level. A different linguistic analysis can be obtained if we try to characterize each sentence as derived, in accordance with a set of transformational rules, from one or more (generally simpler) sentences, i.e. from other entities on the same level. A language is then described as consisting of specified sets of kernel sentences and a set of transformations. The transformations operating on the kernels yield the sentences of the language, either by modifying the kernel sentences of a given set [...] or by combining them [...] with other kernel sentences. Such an analysis produces a more compact yet more detailed description of language and brings out the more subtle formal and semantic relations among sentences », p. vi, vii.

which language is conceived as self-contained, self-regulating system, whose elements are defined by their relationship to other elements²⁶⁵ ». Elle peut ainsi couvrir l'ensemble des études philologiques historique et comparée des textes, associant l'étude strictement historique à celle qui provient du domaine de la linguistique comparée. Or ce point de vue combinatoire s'était également présenté dans un nombre considérable de disciplines qui se développaient de manière analogue à l'exemple de la linguistique, et qui ont donné naissance à ce que le mathématicien et linguiste français A.-G. Haudricourt relève, en 1959, comme étant un progrès croissant des connaissances dans les sciences humaines et sociales : « ce progrès ne consisterait qu'à étendre une science à de nouveaux domaines ou à promouvoir des disciplines nouvelles par la conjonction de plusieurs sciences sur le même domaine²⁶⁶ ». Dans « Méthode scientifique et linguistique structurale²⁶⁷ » (1959), Haudricourt retrace l'origine de ce progrès structuraliste dans les sciences et souligne que l'idée est, en effet, héritée de prime abord des mathématiques ; elle fut le résultat d'une application des techniques de cette science aux manifestations du langage. La conception que les linguistes empruntaient aux mathématiciens consistait en le fait que leur objet d'étude se compose, à l'instar des mathématiques, de l'articulation de catégories permanente et variable, et suggère la présence d'innombrables liens interne et externe qui ne doivent nullement demeurer dans l'analyse sous-entendus, car l'objet de l'étude linguistique « découle naturellement du caractère articulé du langage humain et de la fonction de communication qu'il doit remplir²⁶⁸ ». Non seulement ce principe combinatoire des mathématiciens a-t-il été appliqué au domaine linguistique, mais aussi à d'autres domaines des sciences de la nature, telles que la chimie, la biologie et l'astronomie :

Ainsi, l'extension de la chimie à l'étude des substances formées par les êtres vivants a donné naissance à la chimie organique, puis l'analyse chimique ayant été appliquée à la matière vivante elle-même, on a eu une nouvelle discipline : la chimie biologique ou la biochimie. De même, l'application de méthodes d'analyse physique, dans le domaine de l'astronomie : l'analyse spectrale de la lumière des étoiles a fait naître l'astrophysique²⁶⁹.

Malgré l'évidence qui s'est ainsi manifestée à l'égard de ses origines, la linguistique structurale reste, ainsi que le souligne Haudricourt, « une discipline jeune, en pleine évolution, [...] qui n'a

²⁶⁵ Matthews, P. H., « structural linguistics », dans *The Concise Oxford Dictionary of Linguistics*, 3rd ed., Oxford University Press, [disponible en ligne 2007].

²⁶⁶ Haudricourt, A.-G., « Méthode scientifique et linguistique structurale », *L'Année sociologique (1940-1948)*, Troisième série, vol. 10, 1959, p. 31.

²⁶⁷ Cf. *Ibid.*, pp. 31-48.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 33.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 31-32.

pas encore la place qu'elle devrait, en linguistique et dans l'ensemble des sciences humaines²⁷⁰ ». Il se peut que l'idée même de structure se soit appliquée avec succès aux sciences de la nature, mais les modes de développement des sciences humaines, telles que la linguistique, la sociologie et l'histoire, risquent d'être moins aisés à percevoir et à appliquer. Cela n'empêche qu'elles partageaient une préoccupation méthodologique identique, laquelle a été au cœur de tout renouveau de méthode auquel elles s'employaient au cours du siècle. Par le simple retour évaluatif et critique à ses principes et à ses valeurs, afin d'« expliciter les principes de la discipline, obligeant le chercheur à faire un retour en arrière dans le domaine déjà exploré²⁷¹ », des disciplines telles que la linguistique ou l'histoire littéraire élargissaient de manière considérable le champ de l'investigation ; elles l'ont fait jusqu'au point où elles se sont données rencontre sur un terrain commun de recherche. Or ce phénomène s'est manifestement produit dans certains des travaux des années vingt et trente, comme ceux du second formalisme, du Cercle linguistique de Prague et du Cercle linguistique de Copenhague. L'apport de ces écoles est d'une telle importance qu'il nous paraît significatif de retracer la façon dont il débouchait sur le renouveau structuraliste apporté en histoire littéraire. Mais avant de s'y pencher, il convient de s'interroger tout d'abord sur le chemin parcouru par le terme « structure » depuis les sciences exactes jusqu'aux sciences humaines, tout en passant par les sciences de la nature.

En effet, la terminologie structuraliste a connu un itinéraire important qui remonte aux sciences exactes (notamment les mathématiques), mais dont la première apparition en histoire littéraire a été effectuée par l'intermédiaire de la linguistique. Ce cheminement multidisciplinaire a été minutieusement élucidé dans le cadre d'un projet soutenu par l'Unesco – le *Dictionnaire terminologique des Sciences Sociales* –, lequel a donné naissance à un colloque multidisciplinaire et tenu à l'École Pratique des Hautes Études à Paris²⁷². En rassemblant des sociologues, des historiens, des anthropologues, des psychologues, ainsi que des biologistes, cette rencontre avait pour objectif d'étudier l'introduction, dans les sciences humaines, de ce vocabulaire « enveloppé de l'aura « organiciste » », et de répondre à la question de savoir dans quelle mesure le terme « structure » peut être défini en comparaison avec les sciences exactes qui l'appliquaient déjà

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 31.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 32.

²⁷² Cf. notamment les discussions suivantes : Bastide, R., « Introduction à l'étude du mot « structure » » ; Vilar, P., « La notion de structure en histoire » ; Morazé, M. Ch., « Structures temporelles » ; Goldman, M. « Le concept de structure significative en histoire de la culture », dans Bastide, Roger (éd.), *Sens et usage du terme « structure » dans les sciences humaines et sociales*, Mouton & Co., Publishers, The Hague, 1962.

avec succès²⁷³. C'est, en effet, par son modèle théorique que le courant structuraliste dans les sciences exactes s'était interféré avec les sciences humaines. L'acception mathématique du terme « structure » fut développée en une nouvelle « organiciste » ; celle-ci désignait « un système bien spécifié de relations, ou de lois, qui décrivent le fonctionnement du phénomène représenté par un modèle²⁷⁴ ». Dans cet échange épistémologique, le sens du terme a pourtant connu, ainsi que l'énonce R. Bastide, un changement définitif dès qu'il fut appliqué en sciences humaines²⁷⁵ ; la contribution, parue en 1930, du sociologue allemand H. Feyer (dans *Soziologie als Wirklichkeitswissenschaft*, Leipzig et Berlin, 1930) a ici permis d'aboutir à une importante mise au point en ce qu'elle avait porté au clair le problème de la délimitation de l'acception structuraliste dans les deux disciplines de la psychologie et de l'histoire :

La date d'apparition du livre de Freyer, 1930, est une date capitale. Elle termine une étape de notre histoire du mot pour en ouvrir une autre, celle de l'envahissement, presque explosif, de toutes les sciences sociales par la préoccupation structuraliste et en même temps, celle du changement de sens que le terme allait subir, sous l'influence des nouvelles logiques ou des nouvelles mathématiques²⁷⁶.

Par là, Bastide insiste sur l'importante « rupture épistémologique du terme » dans les sciences de l'homme, et notamment dans la psychologie, l'histoire et la sociologie. Considérons par exemple les changements apportés dans le cas de l'histoire : si les historiens ont employé le terme « structure », c'est qu'ils l'ont identifiée à la répartition organique des époques en coupes distinctes (chronologique, démographique, documentaire, statistique, etc.). À l'instar des linguistes, les historiens parlent de structure comme étant un système qui permet de construire l'historiographie des catégories et des classes, et d'élaborer ensuite les relations et les oppositions entre chacune de ces catégories ou de ces classes. Néanmoins, il existe une complexité qui se présente dans le domaine et qui exige une révision de l'application de l'acception mathématique du terme « structure » : ce sont, selon l'historien français P. Vilar, les « éléments *différentiels* » de l'évolution historique qui intéressent davantage les historiens, une acception qui devrait s'en tenir moins à la définition d'un objet d'étude qu'à faire une construction de sa réalité, laquelle est

²⁷³ Cf. « Compte rendu du colloque sur le mot structure », dans Bastide (1962), *op. cit.*, p. 139-165.

²⁷⁴ Bastide, R., « Introduction à l'étude du mot « structure » », dans Bastide (1962), *op. cit.*, p. 14.

²⁷⁵ Voir, sur ce sujet, quelques aspects historiques de la définition que donne Bastide du terme : « On sait que le mot structure vient du latin *structura*, dérivé du verbe *struere*, construire. Il a donc d'abord un sens architectural, désignant « la manière dont un édifice est bâti » ; mais dès le XVII^e siècle, son usage va s'élargir et s'élargir en une double direction, vers l'homme, dont le corps peut être comparé à une construction (arrangement des organes par exemple) chez Fontenelle – et vers ses œuvres, en particulier sa langue (arrangement des mots dans le discours, composition du poème) avec Balzac et Vaugelas », *ibid.*, p. 11.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 13.

sans cesse changeante : « Ce sont les « développements inégaux », les *décalages*, qui, constituant autant de « cas cliniques » à étudier, donnent à l'histoire sa complexité, et dominent les relations de groupe à groupe²⁷⁷ ». Il serait aisé de repenser, à la lumière de cette observation, la complexité méthodologique du domaine historique telle qu'elle se présente en histoire littéraire²⁷⁸. Vilar souligne la réalisation selon laquelle l'application du structuralisme à l'histoire requiert que « la prise sur le réel d'une science » précède « sa formulation mathématique ». Voici ce qu'on en lit dans la conclusion à laquelle aboutit l'historien :

La ligne de développement de la pensée sociologique structurelle [...] a commencé à devenir science. [...] La position structuraliste en histoire implique une réalité structurée, donc exprimable mathématiquement dans ses caractères et ses variations. Mais la prise sur le réel d'une science commence bien avant sa formulation mathématique, et celle-ci [...] aura besoin de progrès inconcevables d'avance pour exprimer la multiplicité des variables dans le domaine social²⁷⁹.

L'on pourrait ainsi comprendre que, si l'intérêt suscité par le terme avait rapproché différentes disciplines, c'est notamment par sa valeur « organisationnelle » qui « a attiré à la fois « les « anatomistes » et les « grammairiens », et à partir d'eux, au cours du XIX^e siècle, « tous ceux qui s'intéressent aux « sciences exactes », aux sciences de la nature et à celles de l'homme »²⁸⁰ ». Force est de constater que cette discussion est évolutive, d'autant plus qu'il serait difficile d'augurer de l'avenir du structuralisme dans les sciences. La conclusion aboutie par la contribution de R. Bastide résume bien cette situation, en portant au clair son caractère manifestement double : à savoir que le courant structuraliste « peut conduire à des confusions », mais qu'il « peut aussi enrichir les disciplines » :

Si l'emploi du mot continue [...], s'il envahit sans cesse de nouveaux champs d'exploration, c'est qu'il correspond bien à un besoin, c'est qu'il est utile, et que, s'il peut conduire à des confusions, il peut aussi enrichir les disciplines qui font appel à cette notion²⁸¹.

²⁷⁷ Vilar, P., « La Notion de structure en histoire », dans Bastide (1962), *op. cit.*, p. 119.

²⁷⁸ Cf. entre autres, Lanson, Gustave, *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965 ; Benjamin, Walter, « Histoire littéraire et science de la littérature », dans *Essais*, t. I, 1922-1934, Paris, Denoël-Gronthier, 1983, p. 141-148 ; Jauss, Hans Robert, *Literaturgeschichte als Provokation*, Frankfurt, Suhrkamp, 1970; trad. française des fragments „Literarische Tradition und gegenwärtiges Bewußtsein der Modernität“, „Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft“, „Geschichte der Kunst und Historie“ dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard ; préface de Jean STAROBINSKI, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978.

²⁷⁹ Vilar, P., « La Notion de structure en histoire », dans Bastide (1962), *op. cit.*, p. 119.

²⁸⁰ Bastide, R., « Introduction à l'étude du mot « structure » », dans Bastide (1962), *op. cit.*, p. 10. Cf. M. L. Bernot, « Contribution à l'étude internationale des Structures Sociales », *Bulletin International des Sciences Sociales*, VII, 4, 1955.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 14.

Le sociologue français souligne finalement le fait que toute présence du structuralisme dans les discussions méthodologiques futures peut constituer un « nouvel « examen de conscience » », lequel servira de mieux définir les critères d'évaluation de la discipline et conduira, par conséquent, à « faire progresser la Science de l'Homme et de ses Œuvres » :

À une époque, où le mot que nous voulons étudier est à la mode, où il a même donné naissance à une certaine conception de l'univers humain, le structuralisme, nous pensons qu'il répond à un besoin urgent : celui de clarification, de mise au point, et si possible aussi, de synthèse. Espérons qu'il pourra servir de base à un nouvel « examen de conscience » de la part des utilisateurs du mot, en vue de faire progresser la Science de l'Homme et de ses Œuvres, en dehors de toute confusion fallacieuse²⁸².

Ainsi, c'est à travers de ce cheminement multidisciplinaire fécond que la linguistique avait progressé, comme elle en a ressenti l'intérêt et l'indéniable utilité. Le renouveau saussurien a servi de base à une révision structuraliste du domaine, en ce qu'il a souligné aux linguistes la présence des deux structures qui font la pierre d'assise de tout problème linguistique : celle de la langue, et celle de la société. Les disciples de Saussure – C. Bally, A. Séchehayé et A. Riedlinger²⁸³ – ont pu transmettre l'enseignement du maître et expliciter ainsi à des générations futures de linguistes et d'historiens la nature de cette révision structuraliste²⁸⁴ ; celle-ci avait permis de percevoir les structures du langage et de la société dans leur interaction l'une avec

²⁸² Bastide, R., « Introduction à l'étude du mot « structure » », in Bastide, p. 10.

²⁸³ Ici nous tenons à souligner l'importance de s'attarder sur la question, souvent discutée, de transmission des manuscrits d'étudiants, ceux-ci étant les seules sources des approches structurales aujourd'hui attribuées à Saussure, bien que l'auteur n'en ait « rédigé une ligne ». C'est ce que rappelle Loïc Depecker, dans son étude « Les manuscrits de Saussure : une révolution philologique » (2012) : « Après un siècle, la pensée de Ferdinand de Saussure continue de nous hanter. Cela n'est pas seulement dû à la force de sa réflexion, mais au fait que nous n'avons jusqu'à présent que peu d'accès direct à sa pensée sur la linguistique générale. Celle-ci nous est en effet parvenue grâce au *Cours de linguistique générale* paru trois ans après sa mort (1913) et dont Ferdinand de Saussure n'a pas rédigé une ligne », Depecker, Loïc, « Les manuscrits de Saussure : une révolution philologique », *Langages*, vol. 1, n° 185, 2012, pp. 3-6.

²⁸⁴ Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehayé, avec la collaboration de Albert Riedlinger, Paris, Payot, 1931 (3^e éd. corrigée). Sur la transmission des manuscrits d'étudiants, rassemblés par C. Bally, A. Séchehayé à partir d'une synthèse des trois semestres de cours donnés par Saussure à l'Université de Genève (1907, 1908-1909, 1910-1911), cf. Benveniste, Émile, « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21, 1964, pp. 92-135 ; Godel, R., « Notes inédites de F. de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 12, 1954, pp. 49-71 ; *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz, 1969 [1957] ; Depecker, Loïc, *L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure*, Paris, Larousse, 2012 ; Bally, C. & Gautier, L. *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, Société anonyme des éditions Sonor, Genève, Payot, 1922 ; « Inventaire des manuscrits de F. de Saussure remis à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 1, January, 1960, Issue 17, pp. 5-11 ; « Notes inédites de Ferdinand de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 1, January, Issue 12, 1954, pp.49-71 ; Rastier, François, « Saussure au futur. Écrits retrouvés et nouvelles réceptions : introduction à une relecture de Saussure », *La Linguistique* 1, January, vol. 42, n° 1, 2006, pp. 3-18 ; Fehr, Johannes, « Saussure : cours, publications, manuscrits, lettres et documents. Les contours de l'œuvre posthume et ses rapports avec l'œuvre publiée », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 18, n° 18-2, 1996, pp. 179-199.

l'autre. Néanmoins, des défis, ou des craintes, que prévoyait Benveniste dans la recherche linguistique actuelle donnent raison à se demander si le courant structuraliste a été, ou non, appliqué avec succès aux sciences du langage. La raison qui avait poussé Benveniste à augurer d'une future problématique dans la recherche linguistique provient de ce que celle-ci n'établit toujours pas des liens avec les sciences de l'homme ; il existe, selon Benveniste, des approches linguistiques qui refusent de situer le lieu stratégique du langage dans la vie culturelle et sociale : « On a l'impression que, pour les linguistes d'aujourd'hui, [...] la linguistique s'éloigne des réalités du langage et s'isole des autres sciences humaines²⁸⁵ ». Il s'est avéré que la portée des problèmes du langage « dépasse l'horizon pourtant très vaste de la linguistique²⁸⁶ » ; or passer ceci sous silence risque de faire « aboutir à une nouvelle atomisation de la langue²⁸⁷ », laquelle ne saurait percevoir le domaine dans sa véritable étendue, c'est-à-dire comme étant « le résultat d'un procès de symbolisation à plusieurs niveaux » :

C'est alors la recherche et la mise au jour de ce mécanisme latent qui seront l'objet de la linguistique. Le langage admet aussi d'être constitué en structure de « jeu », comme un ensemble de « figures » produites par les relations intrinsèques d'éléments constants. La linguistique deviendra alors la théorie des combinaisons possibles entre ces éléments et des lois universelles qui les gouvernent. On voit encore comme possible une étude du langage en tant que branche d'une sémiotique générale qui couvrirait à la fois la vie mentale et la vie sociale. Le linguiste aura alors à définir la nature propre des symboles linguistiques à l'aide d'une formalisation rigoureuse et d'une métalangue distincte²⁸⁸.

Cela dit, si l'application de la chimie à la matière vivante avait permis de former la nouvelle discipline de la chimie biologique (ou la biochimie), l'application de l'analyse sémiotique du fonctionnement de la langue au sein des structures sociales et culturelles demeure, en linguistique, en quelque sorte inaccomplie. Selon la proposition de Benveniste, ce qu'il fallait envisager dans le domaine a été une définition plus large de la langue comme un « complexe » constitué par les mots aussi bien que les conditions de leur agencement. Une approche plus fructueuse dans la recherche serait ainsi celle de repenser la langue dans « un ensemble de symboles dont il s'agit de définir les relations » :

Il est difficile de concevoir ce que donnerait une segmentation de la culture en éléments discrets. Dans une culture, comme dans une langue, il y a un ensemble de symboles dont il s'agit de définir les relations. Jusqu'ici la science des cultures reste fortement et délibérément « substantielle ». [...] C'est du progrès dans l'analyse des symboles qu'on pourrait attendre notamment une

²⁸⁵ « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 18.

²⁸⁶ *Ibid.*

²⁸⁷ « Tendances récentes en linguistique générale », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 12.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 17.

meilleure compréhension des procès complexes de la signification dans la langue et probablement aussi hors de la langue²⁸⁹.

De là un passage considérable dans la discussion méthodologique en linguistique a été préparé : « L'atomisme » fait place au « structuralisme »²⁹⁰. Benveniste prévoyait ici la possibilité d'un nouveau chemin vers une linguistique basée sur trois axes de recherche : la « langue », la « culture » et la « personnalité » ; ici le terme « structure » a servi de modèle à cette nouvelle compréhension du langage dans sa valeur symbolique. Et l'on arrive là à la limite du dialogue qu'avait entamé la linguistique structurale avec les études littéraires, et dont on peut retracer les premiers accomplissements pratiques dans les travaux des formalistes russe et des linguistes de Prague : dans le même esprit que celui qui animait l'enseignement saussurien, une nouvelle réflexion sur l'art poétique s'est élaborée au sein de ces deux groupes, et a entraîné à un nombre significatif de travaux qui s'interrogeaient sur la logique du langage et sur les relations/oppositions qui la détermine. Dans un texte datant de 1965, Jakobson rappelle cette nouvelle conception structuraliste dans la linguistique et nous la décrit telle qu'elle s'était présentée, à l'hiver 1914-1915, à un groupe d'étudiants qui se rassemblaient autour du cercle linguistique de Moscou. Le linguiste voit en ce mouvement une étape clé de l'histoire, puisque elle a permis de concevoir des combinaisons méthodologiques possibles entre la linguistique et l'histoire de la littérature, et de mener ainsi l'analyse de la poésie « [v]ers une science de l'art poétique ».

3) Apport de la discussion théorique contemporaine

3.1. La première apparition du terme « structural » : le cercle linguistique de Prague²⁹¹

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 12-13.

²⁹⁰ « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 22.

²⁹¹ Pour une revue de littérature qui présente et évalue la documentation disponible sur les travaux du Cercle linguistique de Prague, cf. surtout les discussions suivantes : Vachek, Josef, *Dictionary of the Prague School of Linguistics*, translated from the French, German and Czech sources; in collaboration with Josef Dubský. Translated by Aleš Klégr, Pavlína Šaldová, Markéta Malá, Jan Cermak and Libuše Dušková. Edited by Libuše Dušková, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2003. Striedter, Jurij, « Zu Felix Vodička's Theorie der „Konkretisation“ als Teil einer strukturalistischen Literaturgeschichte », dans Vodička, Felix, *Die Struktur der literarischen Entwicklung*, éd. Frank Boldt, Munich, Wilhelm Fink, 1976, pp. Iix-ciii ; « Toward a Structural Literary History: The Contribution of Felix Vodička », dans Matejka, Ladislav (éd.), *Sound, Sign, and Meaning: Quinquagenary of the Prague Linguistic Circle*, Ann Arbor, Michigan Slavic Contributions, 1976, pp. 456-476 ; Wellek, René, *The Literary Theory and Aesthetics of the Prague School*, Ann Arbor, Michigan Slavic Contributions, 1969 ; « The Theory of Literary History », *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 6, 1936, pp. 173-192 ; Steiner, Peter, *The Prague School: Selected Writings, 1929-1946*, Austin, University of Texas Press, 1982 ; Steiner, Peter & Vroon, Ronald (éd.), *The Structure of Literary Process: Studies Dedicated to the Memory of Felix Vodička*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1982 ; Galan, František W., *Historic Structures: The Prague School Project, 1928-1946*, London and Sydney, Croom Helm, 1985 ; Garvin, Paul

L'aspect linguistique de la poésie a été délibérément mis en relief dans toutes ces entreprises. À l'époque, on commençait à défricher de nouvelles voies dans l'investigation de la langue, et c'est le langage de la poésie qui s'y prêtait le mieux, [...] parce que les rapports entre buts et moyens, ainsi qu'entre tout et parties, bref les lois structurales et l'aspect créateur du langage se trouvaient, dans le discours poétique, plus à la portée de l'observateur que dans la parole quotidienne. D'autre part, le dénominateur commun des belles lettres, c'est-à-dire l'empreinte de la fonction poétique dans leur structure verbale, fournissait une dominante nette dans l'ensemble des valeurs littéraires : l'histoire de la littérature se trouvait dotée d'un fil conducteur et promettait de rejoindre les sciences nomothétiques²⁹².

Quiconque veut saisir l'étendue de l'approche structurale en linguistique ne saurait négliger les recherches qui ont été, à l'instar de l'enseignement de Saussure, menées depuis les premiers travaux des formalistes russes (1915-1930) jusqu'au Cercle linguistique de Prague (1928-1939), tout en passant par le domaine danois du Cercle linguistique de Copenhague (1931) et de la fondation de la revue *Acta Linguistica Hafniensia* (1939). L'ensemble de ces travaux laisse entrevoir un dialogue fructueux qui s'était noué avec le structuralisme et qui a eu des implications définitives dans le champ des études littéraires : il s'en est résulté une conception structuraliste commune qui a été largement développée dans la linguistique postsaussurienne et, à partir des années 1930, dans le domaine propre à la poétique. Or c'est précisément cette conception que l'on gagnerait aujourd'hui à retracer et à expliciter, puisqu'elle expose un examen de plus en plus orienté vers la direction interdisciplinaire, laquelle a été partagée par des écoles dont les programmes sont par ailleurs différents, mais qui dévoilaient avec clarté les problèmes de l'application du structuralisme par delà les méthodes routinières ou éclectiques.

En effet, la valeur doctrinale associée souvent aux écoles qui ont appliqué le structuralisme ne peut être saisie en la rattachant uniquement au *Cours* de Saussure, bien que ce dernier soit reconnu comme étant « le précurseur du structuralisme moderne ». Dans sa contribution importante au colloque sur l'usage du structuralisme en sciences humaines, « « Structure » en linguistique » (1962), Benveniste relève que le terme même de « structure » n'a jamais figuré dans les notes de Saussure ou dans celles de ses étudiants. En revanche, la première parution du terme remonte à l'année 1928 : l'expression « comparaison structurale » avait figuré, ainsi que le

L. (éd.), *A Prague School Reader on Esthetics, Literary Structure, and Style*, Washington D.C., Georgetown Univ School of Language, 1964 ; Matejka, Ladislav (éd.), *Sound, Sign, and Meaning: Quinquagenary of the Prague Linguistic Circle*, Ann Arbor, Michigan Slavic Contributions, 1976 ; Matejka, Ladislav & Titunik, I. R. (éd.), *Semiotics of Art: Prague School Contributions*, Cambridge, Mass., 1976.

²⁹² « Vers une science de l'art poétique », dans Jakobson, Roman, *Théorie de la littérature*, textes des formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, préface de Roman Jakobson, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1965, p. 9.

relève le linguiste, pour la première fois dans le sous-titre de travaux menés en phonétique et rédigés en français par des linguistes russes, dont Jakobson ; or ce sont ces travaux qui allaient donner naissance aux thèses, annoncées en 1929, du Cercle linguistique de Prague :

Cette doctrine trouve sa première expression dans les propositions rédigées en français que trois linguistes russes, R. Jakobson, S. Karcevsky, N. Troubetzkoy, adressaient en 1928 au 1^{er} Congrès international de Linguistes à La Haye en vue d'étudier les systèmes de phonèmes. Ces novateurs devaient eux-mêmes désigner ceux qu'ils considéraient comme leurs précurseurs, Saussure d'une part, Beaudoin de Courtenay de l'autre. Mais déjà leurs idées avaient pris forme autonome, et dès 1929 ils les formulaient en langue française dans les thèses publiées à Prague pour le 1^{er} Congrès des Philologues slaves. Ces thèses anonymes, qui constituaient un véritable manifeste, inauguraient l'activité du Cercle linguistique de Prague. C'est là que le terme *structure* apparaît, avec la valeur que plusieurs exemples vont illustrer. Le titre énonce : « Problèmes de méthode découlant de la conception de la langue comme système » et en sous-titre : « ... comparaison structurale et comparaison génétique »²⁹³.

La question se pose ainsi de savoir si d'éventuels contacts avec ce courant dans la recherche auraient permis de pointer des problématiques linguistiques communes et d'y relever leurs pendants littéraire et esthétique, lesquels demandent d'être élucidés et mis en valeur. Il ne s'agira pas ici d'étudier la première influence structuraliste exercée par la linguistique saussurienne, mais plutôt d'explicitier les principes qui ont été retenus de celle-ci et de contextualiser la manière dont ils ont été appliqués dans le domaine littéraire. Cette application se trouve en germe chez les formalistes russes et les linguistes de Prague, comme ces derniers rassemblaient des linguistes et des historiens de la littérature autour d'une discussion sur la démarche à adopter pour entrer dans l'étude philologique des textes littéraires. Remettre ainsi en contexte l'emploi du terme « structure » et interroger les particularités propres à chaque cas nous permettra de mieux comprendre en quoi le terme avait commencé, depuis la fin des années 1920, à constituer un besoin méthodologique dans la recherche portant sur les textes littéraires. Mais avant de s'y pencher, il convient de s'attarder sur quelques considérations préliminaires sur la nature impressionnante des rencontres posthumes qui se sont données avec la linguistique saussurienne, celle-ci étant une œuvre dont le véritable auteur n'en « a pas rédigé une ligne »²⁹⁴.

Pendant les trois dernières décennies du siècle dernier, une recherche philologique axée sur l'œuvre de Saussure et menée sous la perspective génétique avait relevé des problématiques importantes dans l'édition des manuscrits d'auteurs²⁹⁵ : s'est posée la question de transmission de

²⁹³ « « Structure » en linguistique », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 94.

²⁹⁴ Depecker, Loïc (dir.), « L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure », *Langages*, n°185, 2012, p. 3.

²⁹⁵ Cf. surtout les contributions dans Depecker, Loïc (dir.), « L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure », *Langages*, n°185, 2012, ainsi que le compte rendu de la journée d'études internationale, tenue à Liège et consacrée

la théorie saussurienne dans les manuscrits et les interprétations de ses étudiants, ceux-ci étant les seules sources à nous exposer aujourd'hui sa pensée sur le structuralisme²⁹⁶. Or c'est ce que rappelle L. Depecker dans son introduction au dossier qu'il avait consacré, dans le n°185 de la revue *Langages*²⁹⁷, aux manuscrits d'auteurs dans l'œuvre de Saussure. L'auteur émet l'hypothèse selon laquelle le caractère inédit de l'œuvre de Saussure est d'une imposante difficulté, puisqu'il laisse entrevoir une théorie dont le véritable auteur n'en « a pas rédigé une ligne » :

Ce *Cours*, publié par deux de ses disciples, Charles Bally et Albert Sechehaye, tente de reconstituer la théorie de Ferdinand de Saussure sur la linguistique générale à partir, essentiellement, des trois semestres de cours donnés par Ferdinand de Saussure à l'Université de Genève (1907, 1908-1909, 1910-1911), c'est-à-dire à la fin de sa vie. Les rédacteurs du *Cours* n'avaient pas assisté à ses cours de linguistique générale. Seul Albert Riedlinger, qui leur fournit une synthèse qui servira de point d'appui à l'écriture du *Cours de linguistique générale*, a suivi le semestre d'hiver de 1908-1909. Cette synthèse s'appuie elle-même sur la compilation et le rapprochement de notes prises en cours par plusieurs étudiants. C'est dire si, de la parole du maître aux auditeurs de ses leçons et de ces derniers aux rédacteurs du *Cours*, les risques de déformations, gauchissements, contradictions sont nombreux²⁹⁸.

Si la question de l'édition des manuscrits d'auteurs pose ici problème, c'est parce qu'elle nous incite à interroger les rencontres, postérieures au décès de Saussure, avec la pensée structuraliste, aussi bien que la manière dont elles avaient pratiqué l'outillage conceptuel du structuralisme. En effet, à mesure que l'hypothèse saussurienne selon laquelle « la langue forme un système » avait occupé une position centrale dans les sciences du langage, des courants divers dans la recherche ont convergé et ont produit une linguistique théorique influente dans de nombreuses disciplines voisines, dont les études littéraires. À cet égard, il revient à Jakobson le mérite d'avoir inauguré l'un des premiers, et plus décisifs, dialogues entre la linguistique et des domaines d'études tels que la littérature, l'esthétique, l'anthropologie et le folklore. Le linguiste avait porté au clair l'application structuraliste de l'analyse sémiotique à ces domaines, et l'on s'apercevait de plus en plus de la nature dialogique du langage et du rôle fondamental que celui-ci joue dans la société. Nous ne saurions couvrir, dans le cadre de ce chapitre, l'apport indéniable de Jakobson dans

au thème « Philologie et critique génétique. Enjeux théoriques de l'édition des manuscrits de Saussure » (avec le concours de l'Université de Liège et du Fonds National belge pour la Recherche Scientifique (FNRS), sous le patronat du Cercle Ferdinand de Saussure).

²⁹⁶ À cela s'ajoutent la publication, en 1954, des premières notes autographes de Saussure (Godel, Robert (éd.), *Notes inédites de F. de Saussure, Cahiers Ferdinand de Saussure* 12, 1954), et une autre, publiée en 2002, suite à la découverte d'autres manuscrits au château des Saussure à Genève (Bouquet, Simon & Engler (éd.), Rudolph, *Écrits de linguistique générale par Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, 2002).

²⁹⁷ Cf. « L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure », *Langages*, n°185, 2012, pp. 3-6.

²⁹⁸ Depecker (2012), art. cit., p. 3.

l'avancement des recherches méthodologiques en linguistique, mais la question que l'on se pose ici est précisément celle de savoir le point de départ de l'association, entièrement accomplie chez les linguistes de Prague, des deux domaines linguistique et poétique, et comment cette visée interdisciplinaire avait amené à ce qu'un jeune linguiste, Felix Vodička, avait appelé en 1942 une *histoire littéraire structurale* [*Structural Literary History*]. Une continuité significative se présente ici : elle a été manifestement nourrie de la publication posthume des notes rassemblées par les élèves de Saussure, et s'est poursuivie avec succès dans le passage formalisme/structuralisme des années 1920 jusqu'aux années 1930, lequel avait entraîné des conséquences que les études littéraires ont connues aux alentours des années 1960. Ce point de vue de la continuité méthodologique nous dévoile le postulat selon lequel la définition du structuralisme, telle qu'elle fut comprise et appliquée en histoire littéraire, ne saurait être donnée qu'à condition que notre lecture des manuscrits d'auteurs dans l'œuvre de Saussure soit jointe aux interprétations et aux relectures des linguistes du domaine slave. Les deux héritages avaient ensemble fourni une première construction de la tâche que l'histoire littéraire s'était, depuis les textes de Benjamin (1930) et de Vodička (1942) jusqu'au discours de Jauss (1967), assignée : à savoir que le texte littéraire forme un système et que l'étude de ce système se trouve accomplie dans la pratique sémiotique qui associe à l'*histoire* et à la *poétique* la théorie du *structuralisme*. Mais précisément, par quels moyens une telle compréhension de la tâche méthodologique à envisager dans les études littéraires a été rendue possible ?

Ce fut, tout d'abord, grâce à l'initiative de Jakobson et aux groupes scientifiques que le linguiste a cofondé à Moscou et à Prague qu'un premier avancement dans la recherche méthodologique a été préparé. Le terme que la linguiste L. Waugh (1997) choisit pour décrire cet effort scientifique suffirait à résumer sa nature fructueuse, à savoir qu'il s'agissait d'un *dialogue* :

From the beginning of his career, his initiative and energy helped to create circles meant to promote intellectual exchange in Europe and America. And not only did he contribute to their general program directed at a revision of accepted views, he was often also their leading participant. While still a young student in the teens of this century, he was a founding member of the groups which today are known as Russian Formalism: the Moscow Linguistic Circle and the St. Petersburg Society for the Study of Poetic Language (OPOJAZ). He moved to Prague in 1920 and there helped to found the Prague Linguistic Circle²⁹⁹.

Waugh soutient que les écrits de Jakobson ont ceci d'exemplaire en ce qu'ils se présentent

²⁹⁹ Waugh, Linda R., « Roman Jakobson's work as a dialogue: The dialogue as the basis of language, the dialogue as a basis of scientific work », *Acta linguistica Hafniensia: International Journal of Linguistics*, vol. 29, n°1, 1997, p. 109.

comme étant à la fois une *réponse* à leurs contemporains et un *appel* à une poursuite de leurs recherches ; or c'est ce qui leur confère, selon la linguiste, un caractère de continuité et de dialogue. Depuis les thèses collectives prononcées, en 1929, au Premier Congrès International de Philologues Slaves³⁰⁰ jusqu'à la parution du premier numéro de la revue *Slovo a slovesnost*³⁰¹ (1935), Jakobson avait largement participé à l'établissement d'un échange de vues entre les deux domaines de la linguistique et de la poétique. Ce à quoi les deux générations du Cercle – dont R. Jakobson, J. Mukařovský, F. Vodička et R. Wellek – s'employaient à instaurer découlait précisément de ce partage disciplinaire ; il s'en est résulté la formulation d'un cadre d'analyse sémiotique [Semiotic framework³⁰²], lequel s'est énoncé, méthodologiquement parlant, d'abord dans les trois premières des neuf thèses proposées au Premier Congrès International de Philologues Slaves (tenu à Prague en 1929). Ces thèses, présentant des propositions pour l'analyse fonctionnelle et phonétique du langage poétique et des langues slaves, ont donné naissance à une poétique restituée à partir d'une rectification significative qui a été apportée à l'héritage de Saussure, et qui a également élargi l'horizon étroitement descriptif de la linguistique. Nous exposons, dans le tableau ci-dessous, les options théoriques principales des première et troisième thèses, telles qu'elles furent explicitées par G.-E. Sarfati et M.-A. Paveau (2014).

³⁰⁰ Neuf thèses présentées, en 1929, au Premier Congrès International de Philologues à Prague. Signées collectivement par Troubetskoï, Karcevskij et Jakobson, les thèses exposent un programme d'étude pour l'analyse du fonctionnement du langage poétique et littéraire, du tchèque et des langues slaves. Une traduction française paraît en 1929, dans le premier volume des Travaux du Cercle linguistique de Prague (TCLP 1, *Mélanges linguistiques dédiées au Premier congrès des philologues slaves*, 1929, Prague, Jednota Československých matematiků a fysiků, pp. 5-29). La version tchèque n'a pourtant paru qu'en 1970, dans Vachek, J., *U zakladu pražské jazykovědné školy* (The Foundations of the Prague Linguistic School), Prague, Academia, pp. 35-65. Cf. également la réédition parue, en 1983, chez John Benjamins Publishing Company : Vachek, Josef & Dušková, Libuše (éd.), *Praguiana. Some Basic and Less Known Aspects of the Prague Linguistic School*, with an introduction by Philip A. Luelsdorff, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, Series « Linguistic and Literary Studies in Eastern Europe » 12, 1983.

³⁰¹ *Travaux du Cercle linguistique de Prague* (TCLP), 1-8 (1929-1938). Une réédition récente de quatre volumes a été faite chez John Benjamins Publishing Company, cf. *TCLP. Volume I*, edited by Eva Hajičová, Miroslav Červenka, Oldřich Leška and Petr Sgall, 1995 ; *TCLP. Volume II*, Edited by Eva Hajičová, Oldřich Leška, Petr Sgall and Zdena Skoumalová, 1996 ; *TCLP. Volume III*, Edited by Eva Hajičová, Tomáš Hoskovec, Oldřich Leška, Petr Sgall and Zdena Skoumalová, 1999 ; *TCLP, Volume. IV*, Edited by Eva Hajičová, Petr Sgall, Jirí Hana and Tomáš Hoskovec, 2002.

³⁰² Sur l'application d'un cadre sémiotique dans les études littéraires, cf. Striedter, Jurij, « Zu Felix Vodičkas Theorie der „Konkretisation“ als Teil einer strukturalistischen Literaturgeschichte », dans Vodička, Felix, *Die Struktur der literarischen Entwicklung*, éd. Frank Boldt, Munich, Wilhelm Fink, 1976, pp. lix-ciii ; « Toward a Structural Literary History: The Contribution of Felix Vodička », dans Matejka, Ladislav (éd.), *Sound, Sign, and Meaning: Quinquagenary of the Prague Linguistic Circle*, Ann Arbor, Michigan Slavic Contributions, 1976, pp. 456-476 ; Matejka, Ladislav, « Literary History in a Semiotic Framework: Prague School Contributions », dans *The Structure of the Literary Process. Studies dedicated to the Memory of Felix Vodička*, edited by P. Steiner, M. Červenka and R. Vroon, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1982.

Tableau VI. Regard sur deux des neuf thèses proposées au Premier Congrès International de Philologues Slaves (tenu à Prague en 1929)³⁰³

Première thèse :

« Produit de l'activité humaine, la langue partage avec cette activité le caractère de finalité. De ce point de vue, la langue est un système de moyens d'expression appropriés à un but. »

→ *La langue a un « caractère de finalité »*

« La meilleure façon de connaître l'essence et le caractère d'une langue, c'est l'analyse synchronique des faits actuels, qui offrent seuls des matériaux complets et dont on peut avoir le sentiment direct. [...] La conception de la langue comme système fonctionnel est à envisager également dans l'étude des états de langue passés, qu'il s'agisse de les reconstruire ou d'en constater l'évolution. »

→ *L'étude diachronique et l'étude synchronique sont complémentaires*

« Dans les sciences évolutives, au nombre desquels figure aussi la linguistique historique, on voit aujourd'hui la conception de faits produits arbitrairement et au hasard [...] céder le pas à la notion d'enchaînement selon des lois des faits évolutifs (nomogénèse) »

→ *La théorie de « l'enchaînement selon les lois des faits évolutifs » remplace la théorie des « changements isolés »*

Troisième thèse :

« L'étude d'une langue exige que l'on tienne rigoureusement compte de la variété des fonctions linguistiques et de leurs modes de réalisation dans le cas considéré. [...] C'est d'après ces fonctions et ces modes que changent et la structure phonétique et la structure grammaticale et la composition lexicale de la langue. »

→ *L'étude des fonctions linguistiques est à la base de l'étude structurale d'une langue*

Une deuxième présentation de ce cadre sémiotique se trouve dans l'« Introduction », signée par R. Jakobson, B. Havránek, V. Mathesius et J. Mukařovský, au premier numéro des *Travaux du Cercle linguistique de Prague* (1935). Dans ce texte, les linguistes introduisent à l'analyse sémiotique des œuvres d'art, et l'exposent comme ce qui peut expliciter les liens indéniables qui se renouent, à l'intérieur d'un système linguistique donné, entre le signe linguistique et les valeurs culturelles et sociales. Il serait, en effet, intéressant de pointer l'épithète que les auteurs ont attribuée au problème du signe linguistique, à savoir qu'il s'agit désormais d'un « problème philosophique ». Voici ce qu'on lit au début du texte :

The problem of sign is one of the most urgent philosophical problems in the cultural rebirth of our time. All reality, from sensory perception to the most abstract mental construct, appears to modern

³⁰³ Cf. Sarfati, G.-E. & Paveau, M.-A., *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin, coll. « Lettres », 2014, p. 114-116.

man as a vast, intricately organized realm of signs. Examination of this realm is only beginning, however. Therefore, it is necessary to pay attention, above all, to those spheres of human culture where the varying internal organization of the sign is revealed in its entire complexity³⁰⁴.

C'est par là que le dialogue linguistique/poétique a été tout d'abord établi, en poussant plus loin la réflexion sur la base commune au langage poétique et à la société³⁰⁵. Dans cette perspective combinatoire, Jakobson avait apporté à l'héritage saussurien une révision importante qui abordait les mêmes questions de l'étude synchronique et diachronique du langage, mais qui, en effet, les développaient. Parce qu'elle a été comprise en fonction du contexte propre au langage poétique, la théorie de Saussure a subi des modifications significatives lors de son application au domaine de la poétique, et, par conséquent, à l'histoire littéraire. Par exemple, Jakobson reprend le concept formulé par Saussure – celui de « Langue/parole » – et propose à la place celui de « Code/message », en ce que le langage poétique a une fonction communicative et esthétique qui lui confère une valeur « autonome » et qui ne doit nullement être négligée. Avec une telle proposition, une limite disciplinaire importante a été dépassée, et l'on entre désormais dans le terrain d'un nouveau domaine de recherche inspiré par l'approche structurale et axée sur l'interdépendance du langage et de sa *fonction* dans la société. Nous songeons ici à ce dont augurait Benveniste dans la linguistique et des transformations méthodologiques qu'elle a commencé à connaître depuis les premières dizaines d'années du siècle : selon le linguiste, la linguistique a été, à l'origine, une *science des langues*, mais dans le contexte contemporain de l'avancement des connaissances humaines, elle s'oriente de plus en plus et de manière évidente vers l'idée d'une *science du langage*³⁰⁶. Il s'agit là d'une considération qui peut nous justifier l'une des caractéristiques principales de l'application du structuralisme au champ des études

³⁰⁴ Cité dans Matejka, Ladislav, « Literary History in a Semiotic Framework: Prague School Contributions », dans P. Steiner, M. Červenka & R. Vroon (éd.), *The Structure of the Literary Process. Studies dedicated to the Memory of Felix Vodička*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1982, p. 341.

³⁰⁵ Sur ce sujet, cf. surtout la conférence, publiée sous le titre « Closing statements: Linguistics and Poetics », que Jakobson a prononcée dans le cadre d'un colloque interdisciplinaire portant sur le style et tenu à l'Université d'Indiana. Cf. Jakobson, Roman, « Linguistics and Poetics », dans *Style in Language*, edited by T. A. Sebeok, New York, 1960, pp. 350-377 (trad. française dans « Linguistique et poétique », dans *Essais de linguistique générale, I. Les fondations du langage*, traduit et préfacé par Nicolas Ruwet, Paris, Éditions de Minuit, 2003 [1963], pp. 209-248).

³⁰⁶ « Commençons par observer que la linguistique a un double objet, elle est science du langage et science des langues. Cette distinction, qu'on ne fait pas toujours, est nécessaire : le langage, faculté humaine, caractéristique universelle et immuable de l'homme, est autre chose que les langues, toujours particulières et variables, en lesquelles il se réalise. C'est des langues que s'occupe le linguiste, et la linguistique est d'abord la théorie des langues. Mais, dans la perspective où nous nous plaçons ici, nous verrons que ces voies différentes s'entrelacent souvent et finalement se confondent, car les problèmes infiniment divers des langues ont ceci de commun qu'à un certain degré de généralité ils mettent toujours en question le langage. », Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », dans Benveniste (1966), *op. cit.*, p. 19.

littéraires, et qui consiste en l'objet même de ces études. F. W. Galan explique la nature méthodologique exigeante du langage poétique, et nous expose, dans son étude éclairante « *Literary System and Systemic Change: The Prague School Theory of Literary History (1928-1948)* » (1979), que les critères esthétiques dont relève largement le langage poétique ont constitué, à la première génération des linguistes de Prague, un impératif qui devait être intégré dans l'analyse structurale :

In the language of everyday communication all elements are likely to be automatized, so that they can refer, unobstructed, to the object or objects under discussion. In poetry, on the contrary, elements that in standard language have only a subservient role acquire a largely *autonomous* value, for poetic language is directed toward the verbal sign itself, not the extralinguistic reality. In short, poetry aims at actualization in order to throw into relief the very *act of expression*³⁰⁷.

À cette première distinction, introduite par la perspective poétique, s'est ajoutée une autre modification qui avait été apportée par la portée sémiotique considérable de l'histoire littéraire : la théorie de Jakobson propose une vision complémentaire des études synchroniques et diachroniques. Par là, s'est formulée la conception, héritée du second formalisme, d'une « poétique historique » qui considère la diachronie des structures littéraires synchroniques et qui ouvre dès lors la possibilité à l'étude adéquate de l'évolution littéraire. Selon le linguiste, cette approche « doit être conçue comme une superstructure », où les problèmes des structures synchroniques de la littérature sont conçus dans une étude historique et compréhensive. C'est en ces termes que Jakobson répond, dans sa conférence donnée à l'Université d'Indiana (1960), à la question qui lui a été posée sur les relations entre la linguistique et la poétique : le linguiste rappelle l'idée formaliste d'une « poétique historique », et y esquisse la voie vers une étude du langage « dans toute la variété de ses fonctions » :

Les études littéraires, avec la poétique au premier rang, portent, tout comme la linguistique, sur deux groupes de problèmes : des problèmes synchroniques, et des problèmes diachroniques. [...] Le choix qu'un nouveau courant fait parmi les classiques, la réinterprétation qu'il en donne, voilà des problèmes essentiels pour les études littéraires synchroniques. [...] Chaque époque est vécue par les contemporains dans sa dynamique temporelle ; d'autre part, l'étude historique, en poétique comme en linguistique, a affaire, non seulement à des changements, mais aussi à des facteurs continus, durables, statiques. La poétique historique, tout comme l'histoire du langage, si elle se veut vraiment compréhensive, doit être conçue comme une superstructure, bâtie sur une série de descriptions synchroniques successives³⁰⁸.

Ainsi, l'étude des structures synchroniques du point de vue de la diachronie a été la préparation

³⁰⁷ Galan, František W., « *Literary System and Systemic Change: The Prague School Theory of Literary History (1928-1948)* », *PMLA*, vol. 94, n°2, March 1979, p. 277.

³⁰⁸ Jakobson, Roman, « Linguistique et poétique », dans *Essais de linguistique générale, I. Les fondations du langage*, traduit et préfacé par Nicolas Ruwet, Paris, Éditions de Minuit, 2003 [1963], p. 212.

en quelque sorte jakobsienne de l'application du cadre sémiotique au langage poétique ; celui-ci est d'une nature particulière qui renvoie toujours la lecture du code linguistique à celle de son *message*, et de sa *fonction*. Or c'est précisément pour cette raison que la linguistique structurale de Prague se voulait, ainsi que l'indique F. W. Galan, un structuralisme *fonctionnel* qui a été finalement désigné par la théorie de « Means-Ends Model³⁰⁹ ». Cette perspective, axée sur la finalité du signe linguistique, a entraîné des conséquences bénéfiques dans l'avancement des recherches méthodologiques en histoire littéraire. Le modèle structural du cadre sémiotique a été intégré dans l'étude de l'évolution littéraire, laquelle s'était fondée sur une mise en perspective des lois diachroniques (temporelles) qui régissent un système littéraire donné tout en considérant les liens qui s'y établissent avec l'ordre social ou culturel. Il s'est ainsi avéré que la tâche initiale d'une théorie structurale de l'histoire littéraire est de s'attarder, tout d'abord, sur la portée sémiotique du langage poétique et d'étudier dès lors son imposante fonction communicative et esthétique. Selon Galan, ce fut ce cadre sémiotique qui avait rendu possible une des premières, et plus adéquates, compréhensions méthodologiques du champ des études littéraires : « the structural theory of literary history is indissociable from the semiotic conception of poetic language. The semiotic conception alone enabled the Prague scholars to define the proper domain of literary study and also furnished them with a well-founded methodology³¹⁰ ». Il fallait pourtant attendre jusqu'aux années 1932 et 1942 pour voir paraître les travaux qui ont présenté la toute fin des réflexions longuement poursuivies au sein du Cercle, et qui ont fini par toucher de manière exclusive aux problèmes de l'histoire littéraire et de l'esthétique. Il revient à J. Mukařovský³¹¹

³⁰⁹ « Prague structuralism should properly be called *functional* structuralism, to distinguish it from the versions of the Geneva and the Copenhagen school [...]. In recent years, however, the term “function”, like “structure”, has been much abused by being applied indiscriminately to disparate concepts. Jakobson now advocates a more descriptive label for the Prague School linguistics, namely, the “means-ends model” », Galan (1979), art. cit., p. 283.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 277.

³¹¹ Cf. Mukařovský, J., *Aesthetic Function, Norm and Value As Social Facts*, trans. Mark E. Suino, Ann Arbor, Michigan Slavic Contributions, 1979 [1970]. Cf. également Mukařovský, J., « Individuum a literární vývoj », *Studie zu estetiky*, pp. 226-235 [trad. anglaise dans « The Individual and Literary Development », *The Word and Verbal Art: Selected Essays by Jan Mukařovský*, ed. and trans. by J. Burbank and P. Steiner, New Haven, Yale University Press, 1977] ; « L'art comme fait sémiologique », dans *Actes du Huitième Congrès International de Philosophie à Prague 2-7 septembre 1934*, éd. Emmanuel Rádl Zdeněk Smetáček, Prague, Organizační komitét kongresu, 1936, pp. 1065-1072 ; *On Poetic Language*, trans. John Burbank, Peter Steiner, Lisse, 1976 ; *Structure, Sign, and Function: Selected Essays by Jan Mukařovský*, ed. and trans. by J. Burbank and P. Steiner, New Haven, Yale University Press, 1978 ; *The Word and Verbal Art: Selected Essays by Jan Mukařovský*, ed. and trans. by J. Burbank and P. Steiner, New Haven, Yale University Press, 1977.

(1891-1975) et à son élève F. Vodička³¹² (1909-1974) le mérite d'avoir formulé l'hypothèse selon laquelle l'œuvre littéraire dispose d'une fonction esthétique, laquelle est concrétisée et actualisée dans et par l'*histoire de la réception*. L'on est rendu là à la conclusion la plus définitive de l'introduction de la conception structurale en histoire littéraire, et dont on peut observer l'avènement des deux concepts clés de « fonction esthétique », élaboré par Mukařovský dans « Básnické dílo jako soubor hodnot » (1932) « Polákova Vznešenost přírody » (1934), et d'« histoire de la réception », élaboré par Vodička dans « Literární historie : Její problémy a úkoly » (1942). Selon Wellek, ce rôle indéniable qu'a joué le Cercle linguistique de Prague dans le renouveau méthodologique en histoire littéraire a été, jusqu'à un temps récent, « ignored or minimized³¹³ ». Ce fut, en effet, Vodička qui, depuis son article de 1942 jusqu'à son livre *Struktura vývoje* [*La structure du développement*] paru en 1969, « elaborated and exemplified the idea of an evolutionary history of literature and in many ways anticipated some of the teachings of the Konstanz group of *Rezeptionsaesthetik*³¹⁴ ». Avec leurs études axées sur l'évolution de la poésie tchèque, Mukařovský et Vodička avaient produit des travaux qui constituent des cas exemplaires de l'étude inspirée par l'approche structurale en histoire littéraire, et qui démontrent également les limites de la méthode. Par exemple, dans son analyse de *The Sublimity of Nature* du poète tchèque Milota Zdirad Polák (1788-1856), Mukařovský s'attarde aux transformations apportées par les changements métriques et prosodiques du poème ; le linguiste soutient que ces changements paraissent conférer au texte une fonction esthétique qui ne saurait être dissociable des conditions sociales contemporaines, et qui lui lèguent, en effet, une place centrale dans l'histoire de la poésie tchèque. La théorie structurale de l'histoire littéraire avait ici impliqué que l'étude de l'évolution d'une fonction esthétique inclut simultanément les nouveautés apportées par l'œuvre et la dynamique de ses aspects extralittéraires, quelques relatifs que ces derniers puissent paraître. Selon Mukařovský, le seul critère qu'il convient de considérer dans l'étude historique et poétique d'un texte est sa « contribution to change » : « the sole decisive value for the literary historian stems from the work's relation to the dynamism of evolution³¹⁵ ». Aussi la linguistique structurale, de plus en plus orientée vers la poétique, a-t-elle inauguré une nouvelle

³¹² Vodička, F., « Literární historie : Její problémy a úkoly », *Čtení o jazyce a poesii*, ed. J. Mukařovský & B. Havránek, Prague, 1942. Cf. également « Literárně historické studium ohlasu literárních děl », *Solvo slovesnost VII*, 1941 ; *Struktura vývoje*, Prague, Odeon, 1969.

³¹³ Cf. le compte rendu de R. Wellek dans *The Modern Language Review*, vol. 81, n°3, July 1986, pp. 693-694.

³¹⁴ *Ibid.*

³¹⁵ Cité dans « An Attempt at a Historical Ordering of Poetic Structure », dans Galan, F. W., *Historic Structures. The Prague School Project, 1928-1946*, Austin, University of Texas Press, 1985, p. 46.

pratique méthodologique pour des historiens de formation linguistique ; elle a été par ailleurs capable de leur expliquer l'esprit de leur propre domaine, à savoir que « Literary history [...] is *precisely* literary history » :

It would be a mistake to place literature, due to its specific function, in a total vacuum. Since, of course, it is a vital structure, not a fixed system, this highest construction, fraught as it is with internal antinomies, is also constantly moving and reorganizing: individual elements alternately assume the dominant position, none remaining permanently in the forefront. [...] Literary history is neither the history of national idea (ideology) nor the history of national economy – to take the two extreme standpoints which, though seemingly antithetical, are nevertheless related by their shared basic epistemological fallacy – but is *precisely* literary history³¹⁶.

À l'étude de Mukařovský (1934) s'est succédé un deuxième texte qui constitue une source incontournable dans l'évolution de la théorie d'une « histoire littéraire structurale ». En 1942, le Cercle fait paraître un nouveau programme préparé par un élève de Mukařovský, F. Vodička, et envisagé, une fois de plus, pour une théorie structurale de l'histoire littéraire. Dans ce programme, s'est formulée l'idée directrice de *réception* comme ce qui permet de s'attarder, dans le cadre sémiotique, sur la relation auteur/lecteur, laquelle introduit à l'étude structurale de l'histoire littéraire la notion hautement significative de « système de valeurs ». Selon cette perspective, l'interaction entre la production de l'auteur et la réception du lecteur est une partie constitutive du cadre sémiotique, et joue un rôle fondamental à la compréhension historico-poétique d'un texte, car l'auteur et le lecteur changent et se transforment, eux aussi, au cours du temps : « The literature of a given period should not be envisaged merely as a set of existing works, but equally as a set of literary values³¹⁷ ». Il est pourtant important de signaler la continuité qui apparaît ici entre le maître et l'élève, car, comme le retrace M. Ladislav (1982), le texte de Vodička a été manifestement nourri de la réponse que Mukařovský avait adressée, dans la revue *Solvo a solvesnost* en 1935, aux nombreuses critiques suscitées par son étude « Polákova *Vznešenost přírody* » (1934) :

In spite of the undeniable value of Vodička's own contribution, his outline of « literary history » in many respects only elaborates upon suggestive observations made by his mentor Jan Mukařovský in his pioneering paper, « Polák's *Sublimity of Nature* », published in 1934. It is here that Mukařovský defines the task of structural literary history as a historical scrutiny of the relationship between literature and other social phenomena, such as « ideology, politics, economy, science, etc. ». In fact, this task is even more heavily stressed in Mukařovský's response to the

³¹⁶ Cité dans *ibid.*, p. 54. C'est l'auteur (Galan) qui souligne. Pour se référer au texte original, cf. « Polákova *Vznešenost přírody*. (Pokus o rozbor a vývojové zařadění básnické struktury) » (Polák's *Sublimity of Nature: An Attempt at an Analysis and Historical Ordering of a Poetic Structure*), *Sborník filologický* 10, 1934, pp. 1-68.

³¹⁷ Cité dans Matejka, Ladislav, « Literary History in a Semiotic Framework: Prague School Contributions », dans P. Steiner, M. Červenka & R. Vroon (éd.) (1982), *op. cit.*, p. 360.

critics of this study. In the following response, published in *Solvo a solvesnost* in 1935, we read:

“The fundamental concern of literary scholarship is the history of literature... if the interpretation of developmental changes is not to be confined to the monotonously emphasized principle of the desire for novelty, it is necessary to look for the explanation in what is outside literature itself, beginning with the impact of other literatures and ending with the relation to the most diverse branches of human culture”³¹⁸.

Vodička poursuit cette visée, et fournit un programme clair et précis d’une « histoire littéraire structurale » qui inclut dans l’analyse sémiotique de l’œuvre littéraire l’échange de valeurs auquel celle-ci renvoie. L’historien voyait en ce modèle la possibilité de rétablir l’« intégrité » du procès littéraire, et d’étudier son évolution d’une manière à lui reconnaître sa continuité et ses fonctions variées (esthétique, historico-sociale, culturelle, etc.). Avec cette perspective structurale, l’étude sera comprise dans une dialectique apte à retracer les moments d’« actualisation » et d’« autonomisation » de l’œuvre, des moments fondamentaux à notre compréhension et à notre évaluation de « the « birth » and « life » of literary works » :

The literary process, decisive for the “birth” and “life” of literary works, is, as we know, determined by three agents: 1) by the originator of the work, i.e. by poets and writers; 2) by the society for which the work is created, i.e. by its recipients and perceivers, and, finally 3) by the literary practice, objectified by the existing literature and its structure. None of these historical agents can be isolated: the genesis of the work is linked to the social situation and also contains a system of literary norms and requirements that affect the process of creation; literary structure itself develops in the social context and its motion is unthinkable without creators. It is the interweaving of all these agents that gives these relations the character of an actual historical process³¹⁹.

En faisant de telles distinctions, qui demandaient d’être appliquées et nuancées sur le plan pratique, la réflexion menée par les historiens et les linguistes de Prague a réussi à éclaircir des problématiques soulevées, certes, par la linguistique, mais qui posaient depuis longtemps en histoire littéraire la même préoccupation axée sur le langage poétique. Cela dit, les étapes principales qui ont marqué la naissance d’une « histoire littéraire structurale » ne sauraient être saisies en s’en tenant à une seule facette du problème ; celui-ci s’était révélé depuis le programme, prononcé en 1903, de l’historien français G. Lanson, et dans lequel on peut observer une mise en garde adressée directement aux historiens de la littérature : à savoir que l’étude historique de la genèse et de l’évolution des œuvres d’art demande, d’une part, qu’on reconnaisse

³¹⁸ *Ibid.*, p. 361.

³¹⁹ Cité dans *ibid.*, p. 366-367. Pour le texte original, cf. « Celistvost literárního procesu », dans *Struktura a smysl literárního díla*, ed. M. Jankovič *et al.*, Prague, 1966 ; trad. anglaise dans « The Integrity of the Literary Process », *Poetics* 4, 1972, pp. 5-15.

à celles-ci leur fonction esthétique « active » et « vivante », et, d'autre part, qu'on fasse associer l'étude de « ceux qui écrivaient » à celle « de la foule obscure qui lisait ». En tant qu'historien, Lanson se demandait sur la faisabilité de sa méthode qui se voulait avant tout « historique », et la question restait alors ouverte de savoir les directions qu'elle allait prendre : « Mais ce programme est-il réalisable ? Où, comment atteindre les documents et les faits qui nous livreront cette histoire³²⁰ ? » À cet égard, les problématiques posées par la linguistique structurale n'auraient pu imprimer leur trace dans les études littéraires si les deux disciplines n'avaient pas, dès le départ, partagé une base commune de la discussion : celle-ci consistait en l'étude de la fonction esthétique qui distingue, précisément, le *langage poétique* du *langage ordinaire*. Devant cette perspective, l'« histoire littéraire structurale » a réussi à prendre la direction interdisciplinaire tracée par la linguistique structurale et à confirmer la conclusion selon laquelle la validité d'un document littéraire ne saurait être vérifiée si le chercheur n'était pas, au préalable, instruit du fait qu'il a affaire à un *système de valeurs*. L'ensemble de ces observations fait ainsi paraître que les travaux des linguistes de Prague, et notamment ceux de Vodička, fournissent l'aboutissement d'une série de correspondances impressionnantes qui se sont établies entre la linguistique et les études littéraires, et qui ont, par conséquent, transformé l'usage du terme « structure » du point de vue technique à un autre plus compréhensif, fructueux et inclusif. Il est certain que la première parution de la perspective structurale remonte à Saussure, considéré, selon Benveniste, comme étant un « précurseur du structuralisme moderne ». Le *Cours* a jeté des lumières définitives sur les préoccupations qu'il fallait intégrer dans l'analyse du langage ; il a précisé une table de catégories (« langue/parole », « diachronie/synchronie », « signifiant/signifié », « sémiologie », etc.) dans lesquelles s'inscrit la plupart des problématiques posées dans les disciplines axées sur l'analyse de textes (histoire générale, histoire littéraire, poétique, etc.). La perspective saussurienne a ainsi préparé à des combinaisons méthodologiques futures, mais ces dernières restaient longtemps difficiles à envisager ou à appliquer. Il en était ainsi jusqu'au moment où l'application du structuralisme dans un contexte interdisciplinaire est devenue, depuis les années 1930, théoriquement réalisable. Force est de constater que cette réalisation a marqué moins la méthode que le *dynamisme* même des études littéraires ; celles-ci n'auraient pu être soumises aux exigences d'une méthode scientifique fixe et immuable. En revanche, elles font appel à une approche méthodologique combinatoire et capable de s'orienter vers des directions diverses, car

³²⁰ Cf. *supra*, p. 47-48.

l'objectif principal des études littéraires n'est atteignable que par le simple *acte de lecture* : il revient à la lecture de décrire la multiplicité d'expériences historique, sociale ou esthétique *actualisées et concrétisées* dans les textes. Et c'est précisément pour cette raison que l'histoire littéraire a voulu adopter le point de vue structuraliste et à envisager les textes comme un « système » : à l'instar de la formule saussurienne selon laquelle « la langue forme un système », les historiens de la littérature ont vu que le texte, lui aussi, constitue un système qui ramène toujours la lecture à un ensemble considérable de disciplines interdépendantes les unes aux autres. Voilà un terme qui n'est souvent pas utilisé, puisqu'il s'est réfugié dans une désignation devenue centrale pour la doctrine structuraliste. Cela dit, le terme qui avait, en vérité, embrassé pleinement le point de vue structuraliste n'a pas été celui de « structure », mais plutôt de « système ». Or c'est précisément ce terme, « système », qui figure dans les notes des élèves de Saussure. Cette observation nous ramène à un événement important qui a eu lieu en 1939, date de la fondation, à Copenhague, de la revue internationale *Acta Linguistica*. Fondée par les deux linguistes danois V. Brøndal et L. Hjelmslev³²¹ en vue de rejoindre des recherches internationales aux discussions des Cercles de Prague et de Copenhague, la revue introduit au premier fascicule par une notice signée par les deux linguistes et dans laquelle on lit ceci :

Le point de vue structural, la conception de la langue dans sa totalité, dans son unité et dans son identité, se manifeste de plus en plus dans la linguistique d'aujourd'hui. Cette conception acquise, on en est déjà à la discussion des principes et méthodes à employer en linguistique structurale, et on procède déjà à l'application dans le monde des langues.

[...]

Pour assurer le succès de ce nouveau départ on a besoin d'une vaste vérification qui ne sera possible que par la coopération intime et suivie d'un grand nombre de savants, connaisseurs des langues les plus variées. [...]

Pendant les discussions entamées ces dernières années dans les Cercles linguistiques de Prague et de Copenhague ainsi que dans les Congrès internationaux, on a senti le besoin d'une telle collaboration à la fois plus permanente que celle des Congrès et plus internationale que celle des Cercles. C'est pourquoi l'idée a surgi à Prague et, de façon indépendante, à Copenhague de fonder une Revue internationale de Linguistique structurale³²².

³²¹ Pour un aperçu des travaux menés, par les deux linguistes, sur la sémiotique et la linguistique structurale, cf. surtout les volumes suivants : *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague. Vol. V. Recherches structurales. Interventions dans le débat glossématique*, 2nd ed., 1970 [1949], 307 p. ; *Vol. XII. Louis Hjelmslev : Essais linguistiques*, 2nd ed., 1970 [1959], 275 p. ; *Vol. XIV. Louis Hjelmslev : Essais linguistiques II*, 1973, 278 p. ; *Vol. XVI. Louis Hjelmslev : Résumé of a Theory of Language*. edited and translated with an introduction by Francis J. Whitfield, 1975, 280 p. ; Brandt, Aage (réd.), *Vol. XXII : Linguistique et sémiotique : actualité de Viggo Brøndal*, actes de colloque tenu à la Société Royale des Sciences, à Copenhague, les 16 et 17 octobre 1987, Copenhague, Cercle linguistique de Copenhague, 1989, 146 p.

³²² La notice a été rédigée en français. Cf. *Acta Linguistica, revue internationale de linguistique structurale*, vol. 1, fas. 1, 1939.

À la fin de ce même volume, le linguiste suédois H. Lindroth fait paraître, sous le titre « Wie soll unsere Wissenschaft heißen ? », un texte dans lequel il indique que le problème qui s'est soulevé, au moment de la fondation de la revue, a été un problème largement *terminologique*³²³. Cela dit, le linguiste voyait en le terme de « système », et non pas de « structure », le mot qui représenterait le mieux la nouvelle discipline de la linguistique structurale, et qui saurait caractériser le véritable esprit de ce courant dans la recherche :

*Das für unsere in ihrer Durchgeführttheit neue Betrachtungsweise wirklich kennzeichnende Wort ist System. System enthält in ganz anderer Weise als Struktur den Gedanken an eine Totalität, an eine „übergreifende“ Ganzheit*³²⁴.

S'il est vrai que le terme « système », et non pas « structure », est ce qui veut se communiquer à travers l'idée d'une « histoire littéraire structurale », il est non moins vrai que cette perspective a été élevée à une plus haute puissance en ceci qu'elle a touché au cœur même des études littéraires. De même que le point de vue systématique assurait à la linguistique structurale survie et rigueur, il a pu s'imprimer dans la méthodologie des études littéraires et s'y conserver. Force est de constater que le renouveau structural apporté en histoire littéraire n'a pas trahi à l'idée saussurienne de « système » ; en revanche, celle-ci a été transposée dans un mouvement critique qui ne se contentait pas de mettre en pratique l'appareil méthodique proposé par le structuralisme, mais qui interrogeait également toute son entreprise théorique. À la suite du texte publié, en 1942, par Vodička, Jauss prononce, en 1967, son discours inaugural à l'école de Constance, et y suggère un passage méthodologique de l'*ancienne* « histoire littéraire événementielle » à une *nouvelle* « histoire littéraire structurale », laquelle considérerait les rapports possibles avec l'histoire générale. L'on est ici porté à croire en ce dont auguraient, dans leurs textes publiés en 1962, les participants au projet multidisciplinaire du *Dictionnaire terminologique des Sciences Sociales*, projet soutenu par l'UNESCO et développé dans le cadre d'un colloque tenu à l'École Pratique des Hautes Études à Paris. Le sociologue français R. Bastide y avait anticipé que toute présence du structuralisme dans les discussions méthodologiques futures constituera un « examen de conscience » qui sera bénéfique et qui conduira à « faire progresser la Science de l'Homme et

³²³ « Es soll nicht behauptet werden, daß eine gewisse Variation in der Terminologie, auch ohne beabsichtigte Distinktion, immer verwerflich sei. Wenn es aber gilt, die Terminologie auf einem Gebiet festzulegen, wo es sowohl um eine gewissermaßen neue Betrachtungsweise wie um eine davon bestimmte neue Methode zu tun ist, muß es als *wichtig* erachtet werden, daß die besten d. h. die treffendsten, adäquatesten und in den verschiedenen Kultursprachen verwendbarsten Termini gewählt werden. », Lindroth, Hjalmar, « Wie soll unsere Wissenschaft heißen? », *Acta Linguistica, revue internationale de linguistique structurale*, vol. 1, fas. 1, 1939, pp. 78-90.

³²⁴ *Ibid.*

de ses Œuvres³²⁵ ». En ce qui concerne les études littéraires, cet « examen de conscience » a commencé à plus forte raison dans le domaine slave, bien que la date qui permettrait de déterminer adéquatement ses débuts reste encore discutable. Cela est dû au fait que la première étape qui avait, en vérité, établi cette étroite parenté entre la linguistique et les études littéraires au moyen de la poétique remonte à une époque antérieure à la fondation du Cercle linguistique de Prague. Ce fut à cet hiver dont parlait Jakobson, en 1915, que se rassemblait à Moscou un groupe d'étudiants autour d'une interrogation sur la dichotomie entre les deux disciplines de la linguistique et des études littéraires, ainsi que sur la place centrale qu'allait occuper, dans les sciences du langage, la doctrine structuraliste. En recourant à l'histoire littéraire, les participants à ce groupe ont fait appel à un objet d'étude qui dépasse les possibilités spécifiques de la réflexion purement linguistique. Ce fut, en effet, avec ces étudiants qui allaient bientôt représenter ce que la slaviste française, C. Depretto, désigne par « la « grande génération » philologique³²⁶ » que la discussion linguistique avait pu exprimer une première convergence des disciplines dans les sciences du langage. Le recours à la littérature leur a promis d'offrir une réponse, dans la mesure où elle exposait concrètement ce qui se dérobaient à l'appréhension purement linguistique, justifiant ainsi des problèmes qui préoccupaient et les linguistes et les historiens de la littérature. Retrouver cette observation sur les recherches qui ont été menées entre 1915 et 1928 aidera à faire comprendre que l'histoire littéraire n'aurait pu subir cet « examen de conscience » et devenir un thème de la réflexion sans qu'une discussion préliminaire n'ait été poussée à ses limites. Il revient à cette « « grande génération » philologique », pour reprendre la formule de Depretto, le mérite d'avoir instruit la discussion méthodologique sur ses limites, et d'avoir rapporté, précisément, la linguistique aux études littéraires. Et c'est à cette considération que devra répondre la discussion qui suit. Dans la mesure où l'on espère retrouver des justifications, nous tenterons de porter au clair le contexte primitif dans lequel s'inscrivaient les thèses formulées par les linguistes de Prague, et de répondre à la question de savoir comment les conclusions abouties par les formalistes russes y ont joué un rôle déterminant. Dans la correspondance échangée, en 1928, par Jakobson, étant déjà à Prague, et V. Chklovski, C. Depretto retrace un projet important de relance qui avait été visé au sein du groupe, mais qui n'avait pas été achevé : ce projet

³²⁵ Cf. *supra*, pp. 100-104.

³²⁶ Depretto, Catherine, « À propos de la « grande génération » philologique : nouveaux matériaux pour l'étude de la vie intellectuelle, littéraire et linguistique de la Russie post-révolutionnaire », *Revue des études slaves*, 1994, vol. 66, n°4, pp. 862-869.

implique les mêmes questions d'évolution dans l'histoire littéraire, et dégage la présence de la perspective structurale dans une nouvelle « poétique historique ». La correspondance échangée par Jakobson et Chklovski à la fin de l'année 1928 est décisive : selon Depretto, c'est là où, pour la première fois, une relance importante des formalistes russes a été projetée. Nous nous pencherons sur une dernière mise en contexte de cette étape constitutive de l'introduction de la perspective structuraliste en études littéraires. Il s'agira d'élucider les conséquences des recherches qui ont, depuis V. Chklovski, B. Eichenbaum, J. Tynianov jusqu'à R. Jakobson, évoqué un problème auquel seule une « poétique historique » avait promis de fournir une réponse. Ce n'est pas un hasard que la transformation de l'histoire littéraire en un *organon* de l'histoire générale s'est révélée, à W. Benjamin (1930), comme étant l'hypothèse qu'il restait à émettre par les historiens de la littérature : cette transformation épistémologique dégage déjà la préoccupation sémiotique qui a été également posée par les linguistes, compte tenu de la tâche apparemment insoluble que la linguistique structurale leur a assignée : à savoir ce qui déborde les limites d'une réflexion structurale sur la portée sémiotique du langage poétique. De vouloir parvenir, par l'intermédiaire d'une recherche interdisciplinaire, à l'esprit de sa propre discipline, l'on était donc amené à se situer à l'extérieur d'elle.

3.2. La « grande génération » philologique : les dernières contributions du second formalisme russe³²⁷

The most direct continuation of Russian Formalism was Prague Structuralism – chronologically (it dates from 1926), biographically (Jakobson and other Russian Formalists became leading members of the Prague Circle), and methodologically. Combining its own Czech traditions with tenets of Russian Formalism, Prague literary Structuralism created a unifying semiotic basis for its

³²⁷ Sur l'histoire des deux phases principales du développement, à Moscou et à St. Petersburg, du formalisme russe (1915-1930), cf. les discussions suivantes : Erlich, Victor, *Russian Formalism: History – Doctrine*, The Hague, 1969 [1955] ; Eikhenbaum, Boris, *Lermontov : A Study in Literary-Historical Evaluation*, trans. Ray Parrot and Harry Webó, Ann Arbor, 1981 ; Jakobson, Roman, *Selected Writings*, The Hague, 1971 (six volumes) ; *Language in Literature*, ed. Krystyna Pomorska and Stephen Rudy, Cambridge, Mass., 1987 ; *Verbal Art, Verbal Sign, Verbal Time*, ed. Krystyna Pomorska and Stephen Rudy, Minneapolis, 1985 ; *Roman Jakobson : A Bibliography of His Writings*, foreword by C. H. von Schooneveld, The Hague, 1971 ; Matejka, Ladislav, and Krystyna Pomorska, ed., *Readings in Russian Poetics : Formalist and Structuralist Views*, Cambridge, Mass., 1971 ; Steiner, Peter, *Russian Formalism ; A Metapoetics*, Ithaca, N.Y., 1984 ; Striedter, Jurij, ed., *Texte der russischen Formalisten*, vol. I, *Texte zur allgemeinen Literaturtheorie und zur Theorie der Prosa*, Munich, 1969 ; *Literary Structure, Evolution, and Value. Russian Formalism and Czech Structuralism Reconsidered*, London, Harvard University Press, 1989 ; Tomaševskij, B., « La nouvelle école d'histoire littéraire en Russie », *Revue des études slaves*, tome 8, fasc. 3-4, 1928, pp. 226-240 ; Depretto, Catherine, « La destinée de l'œuvre de J. Tynianov », *Revue des études slaves*, tome 55, fasc. 3, 1983, pp. 405-408 ; « Roman Jakobson et la relance de l'Opojaz (1928-1930) », *Littérature*, n°107, 1997, pp. 75-87 ; « À propos de la « grande génération » philologique : nouveaux matériaux pour l'étude de la vie intellectuelle, littéraire et linguistique de la Russie postrévolutionnaire », *Revue des études slaves*, 1994, vol. 66, n°4, pp. 862-869.

theory and criticism, which was put forward mainly in Jan Mukařovsky's writings of the mid-thirties³²⁸.

Si l'on avait choisi de considérer, comme accès à la discussion sur la naissance d'une « histoire littéraire structurale », les questions posées par les linguistes de Prague, c'est parce qu'elles ont excédé une ancienne hypothèse émise par leurs prédécesseurs à Moscou et à St. Petersburg et ce, pour la développer et la compléter³²⁹. Ce qu'une « histoire littéraire structurale » donne à lire dans les nombreux essais méthodologiques qui l'ont marquée, c'est, en effet, une possibilité rétablie à partir d'un obstacle, à partir d'une limite. Cet obstacle et cette limite ont servi de socle sur lequel s'enlevait chaque élucidation méthodologique du problème de l'étude structurale de l'histoire littéraire : cela dit, ce qui avait fait un obstacle à la compréhension d'une recherche a fini par constituer le préliminaire à une autre. Dans ce paysage architectonique, chaque recherche, tirant son origine de celle qui l'a précédée, a pris par la suite un détour significatif pour en arriver à la formulation d'une approche qui lui fut propre et qu'elle posait à la fois comme solution à envisager, et comme limite future à franchir. Ainsi, sont réunies, sous la désignation d'une « histoire littéraire structurale », de nombreuses écoles et approches autour d'une problématique largement commune ; celle-ci part de l'hypothèse selon laquelle la lecture du texte poétique présuppose un échange sémiotique entre l'aspect langagier et l'intelligence du procès de communication, laquelle est d'une imposante fonction esthétique. C'est la situation historique et théorique de ces limites rencontrées par la recherche qu'il nous fallait à la fois mettre en valeur et traverser pour comprendre comment, dans un contexte historique et intellectuel précis, l'application du structuralisme aux études littéraires a donné lieu à un maximum de résultats en vue d'associer ces activités philologiques apparentées que sont le *poétique* et l'*historique*.

Les linguistes et les historiens de la littérature qui, à Moscou et à St. Petersburg, se rassemblaient autour d'une discussion axée sur le statut de la littérature comme science ont joué un rôle à plus forte raison primordial dans ce parcours intellectuel ; ils l'on fait avant qu'il n'ait, précisément, pris un détour dans la problématique proprement dite de l'« histoire littéraire

³²⁸ Striedter, Jurij, *Literary Structure, Evolution, and Value. Russian Formalism and Czech Structuralism Reconsidered*, London, Harvard University Press, 1989, p. 4.

³²⁹ Dans notre analyse de la question d'une « histoire littéraire structurale », nous partons, dès le premier chapitre, de la problématique telle qu'elle fut posée dans sa version la plus récente, soit le discours prononcé, en 1967, par H. R. Jauss. Notre investigation de l'historique du problème se fait dans un retour en arrière : cette démarche permet de mieux comprendre la logique évolutive des résultats de recherche auxquels les historiens de la littérature et les linguistes sont parvenus. Suivre ainsi l'itinéraire logique de la question tout en rendant compte de la manière dont elle s'est déroulée chronologiquement aidera à mieux cerner l'état actuel du renouveau apporté en histoire littéraire, et comment ce renouveau en est, précisément, arrivé à l'herméneutique.

structurale ». Les débuts qui ont marqué l'école désignée aujourd'hui par « formalisme russe » remontent, en effet, à la construction de deux groupes de recherche qui avaient pour préoccupation commune « la création d'une science autonome et concrète³³⁰ » dans les études littéraires. En se distinguant du Cercle linguistique de Moscou (1915-1924), auquel appartenait Jakobson, la Société pour l'étude de la langue poétique (Opojaz) à St. Petersburg a commencé, à partir de 1916, de faire paraître des travaux qui renfermaient une perspective de recherche assez distincte de celle développée par les théoriciens du Cercle de Moscou³³¹ :

From its beginnings, Russian Formalism was split into two different groups: the Moscow Linguistic Circle with such young scholars as Pëter Bogatyřev, Roman Jakobson, and Grigorij Vinokur, and the Petersburg OPOJAZ, which included Boris Eichenbaum, Viktor Šklovskij, and Jurij Tynianov, among others. Even though their relations were cordial, the two groups approached literature from different perspectives. According to the Muscovites Bogatyřev and Jakobson, “while the Moscow Linguistic Circle proceeds from the assumption that poetry is language in its aesthetic function, the Petersburgers claim that the poetic motif is not always merely the unfolding of linguistic material. Further, while the former argue that the historical development of artistic forms has a sociological basis, the latter insist upon the full autonomy of these forms”³³².

D'une manière générale, les problèmes qui se posaient au sein de ces deux groupes ont touché moins à la linguistique structurale qu'à des questions propres aux principes méthodologiques de la théorie et de la critique littéraires. Or c'est ce qu'indique B. Eikhenbaum – membre de l'Opojaz – dans son étude « La théorie de la « méthode formelle » » (1927) : l'historien de la

³³⁰ Eikhenbaum, Boris, « La théorie de la « méthode formelle » » (1927), dans Todorov, Tzvetan (éd.), *Théorie de la littérature*, textes des formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, préface de Roman Jakobson, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1965, p. 31. Cf. le texte original dans « Théorie de la méthode formelle », *Literatura, Kritika, polemika*, Leningrad, 1927, pp. 116-148.

³³¹ Dans son étude « À propos de la « grande génération » philologique : nouveaux matériaux pour l'étude de la vie intellectuelle, littéraire et linguistique de la Russie postrévolutionnaire » (1994), la slaviste française C. Depretto discute des questions méthodologiques communes au Cercle linguistique de Moscou (MLK) et à l'Opojaz, tout en insistant à bon droit sur les différences de formation qui existent entre ces deux héritages et qui font en sorte qu'une compréhension historique de la « supériorité » théorique de l'un sur l'autre soit nécessaire. Une des difficultés qui se présentent à une telle recherche consiste, selon la slaviste, en le fait que les textes des théoriciens du MLK n'ont été accessibles que vers 1977, à la suite de la publication, par L. Fleischman, d'un nombre d'exposés et de comptes rendus publiés au sein du Cercle : « À de rares exceptions près, les figures de l'Opojaz étaient non seulement des savants mais des hommes de lettres au sens plein du terme. Ils ont œuvré dans tous les domaines : la recherche érudite, la critique, le journalisme, le cinéma, l'écriture, laissant d'eux l'image de personnalités hautes en couleur, fascinantes. À tort sans doute – et exception faite de R. Jakobson dont la stature exceptionnelle a un peu contribué à rejeter dans l'ombre le reste du groupe –, les membres du MLK n'ont pas laissé d'eux la même image. En outre, il semble qu'ils aient moins publié que les chercheurs de l'Opojaz, à l'époque où les débats et les travaux étaient les plus animés : le MLK n'a jamais réussi à mettre sur pied ni éditions, ni bulletin ; l'Opojaz, malgré de grandes difficultés, a fait paraître la série de ses *Recueils de théorie de la langue poétique* et a bénéficié ensuite des collections de l'Institut d'histoire des Arts (abréviation russe GIII). Le plus intéressant peut-être de l'héritage du MLK reposerait donc toujours dans les archives, archives que, dans la conjoncture des années 1970, les responsables ne tenaient pas particulièrement à voir mentionner », p. 862.

³³² Steiner, Peter, *Russian Formalism. A Metapoetics*, Ithaca, London, Cornell University Press, 1984, p. 17-18. Pour se référer au texte original, cf. « Slavjanskaja filologija v Rossii za gg. 1914-1921 », *Slavia* 1, 1922, p. 458.

littérature rappelle que ces discussions n'ont jamais été, à leurs débuts, désignées par « formalisme », parce que l'objectif de recherche qui avait été envisagé ne concernait pas le problème de méthode en tant que tel, mais plutôt « celui de la littérature en tant qu'objet d'études³³³ ». Ce ne fut qu'à partir des années 1920, à la suite du départ de R. Jakobson et de P. Bogatyřev, que les représentants des deux groupes de Moscou et de St. Petersburg ont renoué, ainsi que le retrace P. Steiner (1984), un dialogue qui a permis d'élargir la discussion pour inclure désormais une nouvelle approche méthodologique, laquelle se voulait moins une méthode qu'une simple « hypothèse de travail, à l'aide de laquelle on indique et on comprend les faits³³⁴ » :

The reorganization of scholarly life under the Soviet regime further encouraged these divergences. OPOJAZ was dissolved in the early twenties, to be incorporated into the State Institute for the History of the Arts in Petersburg. The Moscow Circle – transformed by the departures of Jakobson and Bogatyřev in 1920 for Czechoslovakia – became part of the State Academy for the Study of the Arts in Moscow. In these two research centers, the original Formalists began to collaborate with other students of literature and entered into an exchange of ideas with significance for both sides. [...] This dialogue produced a wide spectrum of literary-theoretical ideas labeled “Formalist”³³⁵.

En effet, la désignation d'une méthode formelle a été le résultat en quelque sorte doctrinal de la discussion fort évolutive qui animait, au début du XX^e siècle, les études littéraires dans le domaine russe. Cette discussion s'inscrivait, d'une part, dans le cadre d'une relecture critique de l'héritage théorique du linguiste russe Potebnja et de celui de ses disciples et, d'autre part, dans une correction des pratiques subjectivistes alors communes dans les études littéraires ; celles-ci ont été influencées par ce que Eikhenbaum appelle « la science journalistique », laquelle incombaît à toute possibilité de mener des recherches universitaires ou des thèses savantes dans la « science littéraire ». Dès lors, la méthode formelle peut être conçue comme étant une évolution ultérieure à un nombre considérable d'interrogations qui se soulevaient en réaction aux théories philosophiques et aux interprétations subjectives et psychologiques des textes littéraires, et qui voulaient du même coup insister sur les particularités esthétiques propres à la langue poétique. Il s'agissait ainsi d'une rupture épistémologique que l'on peut considérer aujourd'hui comme étant le fil conducteur qui avait permis de rétablir, dans le champ des études littéraires, une influente « attitude scientifique et objective par rapport aux faits » :

Au moment de l'apparition des formalistes, la science académique qui ignorait entièrement les problèmes théoriques et qui utilisait mollement les axiomes vieilliss empruntés à l'esthétique, à la

³³³ Eikhenbaum (1965), art. cit., p. 31.

³³⁴ *Ibid.*, p. 31.

³³⁵ Steiner (1984), *op. cit.*, p. 18.

psychologie et à l'histoire, avait à tel point perdu la sensation de son objet d'étude que son existence même était devenue illusoire. [...] L'autorité et l'influence n'appartenaient plus à la science académique, mais à une science journalistique, si l'on nous permet ce terme, elles appartenaient aux travaux des critiques et des théoriciens du symbolisme³³⁶.

Dans cette perspective, qui s'efforçait de rétablir les principes à l'aide desquels la littérature peut devenir un objet d'étude, s'organisaient les objectifs de l'un des premiers « examens de conscience » auxquels on faisait soumettre les études littéraires³³⁷. Eikhenbaum précise que la préoccupation initiale des formalistes à l'époque a été celle de « ramener la poétique à l'étude scientifique des faits », et de partir d'« un refus de prémisses philosophiques, des interprétations psychologiques et esthétiques³³⁸ ». D'où la spécificité qu'il convient de souligner dans les travaux des membres du MLK et de l'Opojaz : leur caractère évolutif et vaste a ceci d'exemplaire en ce qu'il se voulait moins « une méthode » qu'« une hypothèse de travail » qui étendait le domaine de son investigation sur le caractère intrinsèque de la littérature tout en envisageant un but unique : à savoir la compréhension objective de la littérature comme « série des faits ». La méthode formelle a ainsi fini par donner naissance à diverses pratiques au sein des deux groupes mais qui voulaient que l'attention de la recherche soit portée sur le caractère intrinsèque de la matière littéraire, sans pour autant prétendre à la formulation d'une nouvelle et définitive méthode :

En fait, nous ne parlons et ne discutons d'aucune méthodologie. Nous parlons et nous pouvons parler uniquement de quelques principes théoriques qui nous sont suggérés par l'étude d'une matière concrète et de ses particularités spécifiques, et non par tel ou tel système tout fait, méthodologique ou esthétique³³⁹.

Or c'est précisément pour cette raison que notre compréhension du terme « formalisme » doit s'en tenir moins à une définition exacte et immuable qu'à une prise de conscience du contexte dans lequel s'inscrivaient, entre 1915-1929, les travaux des formalistes ; ces travaux, partagés entre linguistes et historiens de la littérature, laissent entrevoir une tentative continue de pallier les lacunes des pratiques subjectives alors communes dans la recherche savante, et de rendre dès

³³⁶ Eikhenbaum (1965), art. cit., p. 35.

³³⁷ En plus de l'étude parue, en 1927, par B. Eikhenbaum (« Théorie de la méthode formelle », *Literatura, Kritika, polemika*, Leningrad, 1927, pp. 116-148), laquelle porte au clair la manière dont le terme « formalisme » a été compris par les théoriciens de St. Petersburg, B. Tomashevski – membre du MLK – fait paraître, en 1927, une étude qui esquisse l'examen méthodologique auquel les formalistes de l'Opojaz et du MLK ont fait soumettre les études littéraires, tout en le désignant par « la nouvelle école d'histoire littéraire ». Cf. Tomashevski, B., « La nouvelle école d'histoire littéraire en Russie », *Revue des études slaves*, tome 8, fascicule 3-4, 1928, pp. 226-240.

³³⁸ *Ibid.*, p. 36.

³³⁹ *Ibid.*, p. 31.

lors compte de « la conscience théorique et historique des faits qui relèvent de l'art littéraire en tant que tel » :

Le nom de « méthode formelle », solidement attachée à ce mouvement, doit être compris comme une appellation conventionnelle, comme un terme historique, et il ne faut pas s'appuyer sur elle comme sur une définition valable. Ce qui nous caractérise n'est pas le « formalisme » en tant que théorie esthétique, ni une « méthodologie » représentant un système scientifique défini, mais c'est le désir de créer une science littéraire autonome à partir des qualités intrinsèques des matériaux littéraires. Notre seul but est la conscience théorique et historique des faits qui relèvent de l'art littéraire en tant que tel³⁴⁰.

À ce titre, la problématique des « faits littéraires » a été d'une importance à plus forte raison particulière dans la recherche formaliste. Selon la perspective formaliste, les « faits littéraires » réfèrent initialement aux aspects linguistiques qui appartiennent à la langue poétique. L'on se posait la question de savoir comment les « faits » de la langue poétique sont généralement compris à travers une recherche qui étend le domaine de son investigation dans des terrains disciplinaires axés moins sur la spécificité poétique de la littérature que sur les aspects de l'histoire culturelle ou de la vie sociale. Pour échapper à ces directions interprétatives multiples, la proposition formaliste est partie, ainsi que le rappelle Eikhenbaum, de la fameuse distinction entre la langue poétique et la langue quotidienne. Or c'est à partir de cette distinction que s'est constitué, en effet, « le point de départ au travail des formalistes sur les problèmes fondamentaux de la poétique³⁴¹ » ; c'est qu'elle a permis de mieux cerner la spécificité propre aux textes littéraires, et de comprendre du même coup que « l'art exigeait d'être examiné de tout près » :

Nous posions et nous posons encore comme affirmation fondamentale que l'objet de la science littéraire doit être l'étude des particularités spécifiques des objets littéraires les distinguant de toute autre matière, et ceci indépendamment du fait que, par ses traits secondaires, cette matière peut donner prétexte et droit de l'utiliser dans les autres sciences comme objet auxiliaire³⁴².

Cette distinction a amené à des observations qui ont pris pour première base de la recherche la question des sons du vers et des procédés phonétiques (allitération, assonance, onomatopée, etc.), un élément qui avait fourni l'avantage de mieux décrire la fonction verbale de la langue poétique³⁴³. Eikhenbaum (1927), comme Tomashevski (1927), retracent dans les recherches menées sur les effets sonores de la poésie le point de départ du travail du mouvement formaliste,

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 32-33.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 38.

³⁴² *Ibid.*, p. 37.

³⁴³ Sur ce sujet, cf. surtout les travaux effectués par O. Brik (« La répétition des sons » (1917) et « Rythme et syntaxe » (1927), repris dans Brik, O., *Two Essays on Poetic Language*, Michigan Slavic Materials, n°5, Ann Arbor, 1964), et par B. Tomashevski (« Le problème du rythme poétique », « Vers et rythme », dans *O stixie*, Leningrad, 1929).

où l'on s'intéressait aussi bien aux procédés de composition des images qu'à ceux de sonorité des vers. Cette perspective, proposée en vue de participer à la formulation d'une théorie générale et compréhensive du vers, avait démontré que les sons des vers participent de leur sens général, en ce qu'ils ont une signification formulée et jouée par l'*harmonie sonore des mots*. Ces considérations inspirées par la phonétique ont ainsi élargi la discussion méthodologique sur la langue poétique pour inclure le domaine aussi complexe que large des aspects spécifiques des rythmes. Par là, un progrès considérable dans la méthode a été accompli : « de la conception de la poésie comme poésie-image » à une autre, plus formelle, axée sur ses valeurs phonétiques. L'on pourrait ainsi constater que la préoccupation qui s'était reflétée dans ces recherches n'a pas été uniquement celle des « formes » des mots, mais plutôt des « traits spécifiques de l'art littéraire³⁴⁴ ». Cette observation peut nous permettre de conclure tout d'abord que la méthode formelle a eu des implications qui ne peuvent être examinées en s'en tenant uniquement au concept de « forme », puisque le terme qui avait, en effet, ouvert la voie à l'analyse formaliste a été celui de « fait » : « les principaux efforts des formalistes portaient non pas sur l'étude de la soi-disant forme, ni sur la construction d'une méthode particulière, mais [...] ils visaient à fonder la thèse selon laquelle on doit étudier les traits spécifiques de l'art littéraire³⁴⁵ ». L'idée selon laquelle un « fait littéraire » est une préoccupation dont il faut élaborer les principes intrinsèques a fait son chemin dans la discussion avant que le terme de « forme » n'ait été, en 1914 (dans *La Résurrection du mot*³⁴⁶) et en 1917 (dans « L'art comme procédé³⁴⁷ »), employé par V. Chklovski. En 1914, Chklovski pose, sous l'angle psychologique, le principe de « sensation de la forme », et le suggère comme étant un aspect caractéristique de la perception esthétique des œuvres d'art³⁴⁸. Le théoricien développe cette idée dans des études ultérieures à cette publication,

³⁴⁴ Eikhenbaum (1965), art. cit., p. 46.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 46.

³⁴⁶ Une traduction française de ce livre, qui fut le premier travail publié par le théoricien, est disponible chez Gérard Lebovici, cf. Chklovski, Viktor, *La Résurrection du mot, et Littérature et Cinématographe*, présentation par Andréi Nakov, traduction par André Robel, Paris, Gérard Lebovici, 1985.

³⁴⁷ Pour le texte original, cf. *Recueil sur la théorie de la langue poétique*, fascicule 2, 1917 ; *O teorii prozy*, Moscou, 1929, pp. 7-23. Pour une traduction française, cf. « L'art comme procédé », dans Todorov (dir.) (1965), *op. cit.*, pp. 76-97.

³⁴⁸ « Nous n'éprouvons pas l'habituel, nous ne le voyons pas, nous le reconnaissons. Nous ne voyons pas les murs de nos chambres, il nous est difficile de voir les coquilles d'une épreuve, surtout lorsqu'elle est écrite dans une langue bien connue, parce que nous ne pouvons pas nous obliger à voir, à lire, à ne pas reconnaître le mot habituel. Si nous voulons donner la définition de la perception poétique et même artistique, c'est celle-ci qui s'impose inévitablement : la perception artistique est cette perception dans laquelle nous éprouvons la forme », cité dans Eikhenbaum (1965), art. cit., p. 43.

et présente, en 1917, un travail qui, selon Eikhenbaum, « a ouvert la voie à l'analyse concrète de la forme » ; voici ce qu'on y lit :

Le but de l'art, c'est de donner une sensation de l'objet comme vision et non pas comme reconnaissance ; le procédé de l'art est le procédé de singularisation des objets et le procédé qui consiste à obscurcir la forme, à augmenter la difficulté et la durée de la perception. [...] La vie de l'œuvre poétique (l'œuvre d'art) s'étend de la vision à la reconnaissance, de la poésie à la prose, du concret à l'abstrait, de Don Quichotte gentilhomme pauvre et lettré apportant inconsciemment l'humiliation à la cour du duc, à Don Quichotte de Tourguéniev, image vaste mais vide, de Charlemagne au mot *Korol*³⁴⁹.

À partir de ces problèmes, rencontrés d'abord dans des recherches axées sur les procédés et les formes du langage poétique, de nouvelles pistes d'interrogation ont été proposées ; elles avaient permis d'orienter la discussion méthodologique vers des vues théoriques largement diverses. Ces dernières avaient touché non seulement à l'analyse linguistique de la littérature, mais aussi, et notamment dans les travaux, publiés entre 1921-1927, de J. Tynianov, de B. Tomashevski et de B. Eikhenbaum³⁵⁰, à des problèmes méthodologiques propres à l'histoire littéraire. L'on arrive maintenant à l'étape clé qui avait imprimé sa marque dans la théorie de l'histoire littéraire, en ceci qu'elle avait fourni à la postérité un nombre de thèses constitutives du passage fait, entre 1928-1930, de la « poétique formaliste » vers une nouvelle « esthétique structuraliste », donc vers une « histoire littéraire structurale ». Cette étape, désignée souvent par la « nouvelle école d'histoire littéraire en Russie » (Tomashevski, 1928), a été le résultat d'une évolution dans la discussion de l'aspect purement formel à un autre, plus historique, de la littérature. Or elle s'observe tout d'abord dans la rectification qui a été apportée, par Tynianov (1921) et Chklovski (1921), à l'idée même de « forme » ; cette dernière a été développée de la notion de « procédé » à celle de « fonction » ; voici ce qu'on en lit dans le texte de B. Eikhenbaum :

Nous ne pouvons pas garantir nos schémas si l'on essaye de les appliquer à des faits que nous ne connaissons pas : les faits peuvent exiger que les principes soient modifiés, corrigés ou rendus

³⁴⁹ Chklovski, Viktor, « L'art comme procédé », dans Todorov (dir.) (1965), *op. cit.*, p. 83.

³⁵⁰ Eikhenbaum donne un aperçu des travaux, menés par les membres de l'Opojaz, qui peuvent être significatifs de ce point de vue dans la recherche : « Pendant les années 1922 à 1924, nombre de travaux de ce genre ont paru et bien d'autres restent encore inédits, en raison de l'état actuel du marché littéraire, et ne sont connus que par des conférences. Je citerai les principaux travaux : J. Tynianov, « Les Formes poétiques de Nékrassov », « Dostoïevski et Gogol », « Le Problème de Tioutchev », « Tioutchev et Heine », « Les Archaisants et Pouchkine », « Pouchkine et Tioutchev », « L'Ode en tant que genre déclamatoire » ; B. Tomachevski, « Gavriliade » (les chapitres sur la composition et le genre), « Pouchkine, lecteur des poètes français », *Pouchkine* (problèmes actuels des études littéraires), « Pouchkine et Boileau », « Pouchkine et La Fontaine » ; mes livres : *Tolstoï jeune*, *Lermontov*, et les articles : « Les Problèmes de la poétique de Pouchkine », « Le Chemin de Pouchkine vers la prose », « Nékrassov » », dans Eikhenbaum (1965), art. cit., p. 72.

plus complexes. Travailler sur une matière concrète nous a obligé à parler de fonction, et par là à compliquer la notion de procédé. La théorie réclamait le droit de devenir histoire³⁵¹.

Force est de constater que le rapprochement des deux lieux du linguiste et de l'historien de la littérature a été rendu possible aux termes d'une réflexion que des problèmes purement formels ont mûrie. L'on visait désormais à accroître l'accès aux connaissances linguistiques dans les textes et ce, à travers les liens que les différentes approches établissent entre elles. C'est dans un tel passage, d'une approche orientée vers la poétique à une autre fondée sur l'histoire littéraire, que deux pratiques distinctes de la théorie et critique littéraires peuvent nous sembler, en effet, se compléter plus qu'ils ne s'opposent. Or il y a ici lieu de se demander sur la manière dont la dimension historique s'est introduite dans le travail axé sur les formes, ou les « faits littéraires ». Certes, le linguiste ne se comporte pas en historien, et pourtant il lui arrive qu'il se rapporte à l'histoire des formes. S'il en est ainsi, il subsiste, semble-t-il, entre l'historien et le linguiste une relation essentielle dans laquelle seul l'objet littéraire tient la primauté. Et c'est précisément ce que nous tenterons de tracer dans la réflexion qui suit : nous nous pencherons sur un bilan historique qui examine l'essentiel de cette étape désignée souvent par « projet de relance³⁵² » ; nous le ferons en nous appuyant sur la chronologie des recueils publiés lors de la deuxième phase de l'école formaliste, en suivant la date de leurs parutions respectives.

Entre 1926-1929, un nombre d'articles publiés, par Jakobson, Tynianov, Chklovski, Kazanski et Eikhenbaum, et de conférences données, par Tomashevski, Tynianov et Vinokur, au Cercle linguistique de Prague ont permis à la discussion méthodologique du domaine slave de se proposer de nouvelles thèses qui, à plusieurs points de vue, allaient fonder une nouvelle approche en histoire littéraire. Un des premiers textes sur lesquels on peut s'appuyer pour comprendre le renouveau, de plus en plus structuraliste, apporté en études littéraires serait l'étude que Kazanski, dans sa critique des idées héritées du théoricien et folkloriste russe A. Vesselovski, a menée sur la proposition d'une « poétique historique³⁵³ ». Cette critique a été faite en vue de fournir des réponses au problème alors naissant du changement de la fonction des formes, donc de l'évolution littéraire. La question de l'évolution littéraire s'était également posée dans deux autres travaux de V. Chklovski et de B. Eikhenbaum ; et c'est précisément dans ces études que

³⁵¹ Eikhenbaum (1965), art. cit., p. 66.

³⁵² Cf. Depretto, Catherine, « Roman Jakobson et la relance de l'Opojaz (1928-1930) », *Littérature*, n°107, 1997, pp. 75-87.

³⁵³ Kazanski, B., « Ideya istoricheskoy poetiki », *Poetika* I, 1926.

l'on observe la nouvelle importance accordée à la notion de « fonction » et à la signification historique que celle-ci ne cesse de suggérer dans les textes :

La forme comprise comme le véritable fond se modifiant sans cesse en rapport avec les œuvres du passé, exigeait naturellement que nous l'abordions sans l'aide de classifications abstraites établies une fois pour toutes, mais en tenant compte de son sens concret et de son importance historique. Une double perspective est apparue ; la perspective de l'étude théorique de tel ou tel problème, [...], et celle de l'étude historique, étude de l'évolution littéraire en tant que telle. Leur combinaison, qui était une conséquence naturelle du développement de la méthode formelle, nous a posé nombre de problèmes nouveaux et complexes, dont la plupart ne sont encore pas résolus ni même suffisamment bien définis³⁵⁴.

Ceci a permis d'affirmer des conclusions au milieu desquelles s'étaient présentées de nouvelles lacunes dans la recherche formaliste et, plus précisément, dans les approches adoptées par la critique de l'époque en histoire littéraire. En 1927, le théoricien russe Tomashevski donne, au Cercle linguistique de Prague, une conférence intitulée « La nouvelle école d'histoire littéraire en Russie³⁵⁵ » et dans laquelle il précise les faiblesses des trois histoires que le travail formaliste a tenté de pallier : « histoire biographique, histoire sociale, histoire philosophique ». Or c'est à travers l'apparition même de cette rectification de perspective qu'il nous deviendra possible de comprendre comment les deux héritages de la « poétique formaliste » et de l'« esthétique structuraliste » peuvent, en effet, être définis l'un dans l'autre, l'un à partir de l'autre. Une première prise de conscience de la « fonction » des faits littéraires a été l'une des caractéristiques principales de la deuxième étape de la recherche formaliste ; elle était en mesure d'élargir d'une manière très importante la discussion sur de nouveaux aspects d'évaluation et de lecture, devenue à la fois *formelle* et *historique*. Dans le tableau ci-dessous, nous exposons des extraits des trois critiques formalistes que Tomashevski a adressées, dans sa conférence, aux « errements » des pratiques traditionnelles en histoire littéraire, soit les approches biographique, sociale et philosophique.

Tableau VII. Critique apportée par la « nouvelle école d'histoire littéraire en Russie » aux trois approches biographique, sociale et philosophique de l'histoire littéraire (B. Tomashevski, 1928)

1) L'histoire littéraire biographique :

L'école « biographique », dont les adeptes s'étaient multipliés au cours des dernières années, ne voyait dans l'œuvre littéraire que l'acte individuel de l'auteur, un fait de sa vie intime et privée. On

³⁵⁴ Eikhenbaum (1965), art. cit., p. 65-66.

³⁵⁵ « Nová ruská škola v bádání literárně-historickém », dans J. Mukařovský, *Časopis pro moderní filologii* 15, 1929, p. 12-13. En 1928, le texte paraît en traduction française dans le 8^{ième} tome de la *Revue des études slaves* : « La nouvelle école d'histoire littéraire en Russie », *Revue des études slaves*, tome 8, fasc. 3-4, 1928, pp. 226-240.

y cherchait l'indication de tels détails purement personnels ; on pensait « expliquer » l'œuvre par tels événements de la vie de l'auteur. Les formalistes opposaient à ces errements deux ordres d'arguments. 1° L'analyse de l'historien, disaient-ils, ne doit pas sortir du domaine auquel l'œuvre appartient, c'est-à-dire du domaine de la littérature. Ce qui est *donné* dans l'œuvre même doit lui suffire, et c'est cela seul qu'il est fondé à prendre en considération pour déterminer la valeur littéraire véritable de cette œuvre. Ce qui est caché au lecteur n'a pas à intervenir et ne peut que fausser notre impression. 2° D'autre part, le fait biographique, même dans le cas où il est la source d'une inspiration poétique, *n'explique point* l'œuvre du poète, de même que la biographie d'un modèle n'explique pas l'œuvre du peintre. Expliquer l'œuvre — c'est montrer sa valeur littéraire, son influence sur la littérature, son rapport avec le *milieu* littéraire où elle a été créée³⁵⁶.

2) L'histoire littéraire sociale :

Les publicistes considéraient la littérature comme un assemblage de documents d'histoire *sociale*. Ils se plaisaient à écrire l'histoire de la société russe d'après les œuvres de nos romanciers (Ovsjaniko-Kulikovskij, Ivanov-Razumnik). Ils traitaient les héros de Puškin, de Lermontov, de Turgenev comme des personnages historiques, comme des types représentant les idées politiques, sociales et morales répandues dans les différentes classes de la société. Les formalistes, par contre, tenaient toute œuvre littéraire pour un mauvais document historique. La vie réelle n'est pas réfléchi dans les romans : elle y est déformée. Le poète en combine les faits de son point de vue esthétique. L'art le conduit à fausser la réalité, à déroger à la nature, ou du moins à faire une sélection suivant les convenances et les besoins de son temps³⁵⁷.

3) L'histoire littéraire philosophique :

L'école philosophique, représentée par les symbolistes (V. Ivanov, L. Sestov, D. Merežkovskij, Geršenzon), se jouait à interpréter le sens ésotérique des œuvres : elle y trouvait des doctrines religieuses et philosophiques, revêtues de symboles et d'allégories. Les formalistes estimaient que les recherches de ce genre n'aboutissent qu'à des commentaires arbitraires, fantaisistes et contradictoires, et ils les caractérisaient volontiers, de manière ironique, par l'expression figurée qu'emploient fréquemment les disciples de ces philosophes désorientés par l'extérieur persuasif de leur raisonnement : « l'âme du poète aux multiples facettes » (многогранная душа поэта)³⁵⁸.

Opposer à ces approches un travail historique concret et susceptible de rendre compte de la variabilité des formes hors des interprétations philosophiques, historiques ou sociales n'a été, en effet, qu'une idée de recherche en voie de formation. Cette idée, qui allait donner naissance à des propositions théoriques axées spécifiquement sur la problématique de l'évolution littéraire, a fait surtout comprendre la différence qui pourrait se présenter si l'on s'appuyait sur l'étude de l'œuvre littéraire considérée comme un fait historique et analysée du point de vue des exigences esthétiques contemporaines. À cet égard, les recherches entreprises par J. Tynianov (1921-1927),

³⁵⁶ Tomashevski, B. (1928), art. cit., p. 229.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 229-230.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 230.

considéré, selon C. Depretto, comme étant « la grande figure théorique³⁵⁹ » du second formalisme, sont fort significatives. Ces recherches avaient abouti à des conclusions qui ont préparé les fameuses thèses formulées, en 1928, par Tynianov et Jakobson :

Il est, [...], tout à fait significatif de voir comment, à propos des thèses de Tynianov-Jakobson de 1928, *Problèmes des études littéraires et linguistiques*, le rôle de Tynianov est souvent minimisé : on ne mentionne pas toujours son texte capital, publié en 1927, *Sur l'évolution littéraire* auquel il a travaillé depuis 1925 et dont la perspective théorique est déjà celle de l'article rédigé en commun avec R. Jakobson³⁶⁰.

Dans le texte de 1928 – « Problèmes des études littéraires et linguistiques » –, des possibilités de déplacement des normes du travail formaliste se sont largement présentées. L'image initiale de la forme linguistique s'est avérée être enrichie de nouveaux traits de la dynamique historique ; or cela a donné lieu à un passage significatif de la poétique théorique à une version rectifiée de la « poétique historique », laquelle considère les rapports entre la conception synchronique et diachronique. Préparé, depuis 1925, par Tynianov et projeté, en 1928, sous forme de thèses collectives, ce projet de « relance » avait entraîné à une transformation décisive dans l'examen des principes méthodologiques en études littéraires : deux domaines assez distincts l'un de l'autre se sont trouvés, dans la pratique de l'explication des textes, étroitement intriqués : « Le synchronisme pur se trouve être maintenant une illusion : chaque système synchronique contient son passé et son avenir qui sont des éléments structuraux inséparables du système³⁶¹ ».

Or de vouloir comprendre les causes qui ont entraîné à cette nouvelle prise de conscience, l'on serait plutôt porté à les relier non seulement aux premiers écueils rencontrés par la recherche formaliste, mais aussi aux circonstances institutionnelles qui s'en étaient découlées. Le tournant considérable qui s'est produit – chez Chklovski, Kazanski, Eikhenbaum et Tynianov – dans la réflexion sur les problèmes du sujet et de son évolution historique a été dû au changement de perspective dans la matière à discussion, laquelle élaborait, aux alentours des années 1920, l'idée héritée de Vessélovski (1838-1906) d'une « poétique historique ». Certes, ce sont des insuffisances méthodologiques qui ont engagé le travail formaliste dans le sens de l'approfondissement des problèmes, ainsi que de leur différenciation. Quand Chklovski s'est

³⁵⁹ Depretto, Catherine, « La destinée de l'œuvre de Ju. N. Tynjanov », *Revue des études slaves*, tome 55, fasc. 3, 1983, pp. 405-408.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 406-407.

³⁶¹ Jakobson, Roman & Tynianov, Juri, « Les problèmes des études littéraires et linguistiques » (1928), dans Todorov (dir.) (1965), *op. cit.*, p. 139.

penché sur l'exemple des contes et des nouvelles orientales³⁶², il a discuté de la méthode ethnographique proposée par la « poétique historique » de Vessélovski³⁶³, et a tenté de dessiner, à partir de ce point, de nouveaux principes psychologique et esthétique participant de la dynamique historique dans la notion de forme. S'est formulée ainsi une approche théorique orientée, certes, vers la linguistique ou la critique des catégories intrinsèques du langage poétique, mais on y affirmait du même coup que l'histoire littéraire a des critères et des étalons dont seule l'étude du *caractère esthétique* des textes est en mesure de décider. L'on voit ainsi que les influences qui s'exerçaient dans la discussion formaliste, à la fois théorique et pratique, ne se bornaient pas uniquement à l'approche linguistique ; en revanche, elles étendaient leur domaine pour couvrir d'autres approches et problématiques provenant de la dimension historique des textes. Il s'agissait donc d'une double difficulté : chercher à affirmer les aspects du matériel verbal dans un contexte qui échappe à plus forte raison à l'analyse linguistique. Dans cette perspective, les recherches de Tynianov³⁶⁴, et surtout ses deux études « Le fait littéraire » (1924) et « De l'évolution littéraire » (1929), ont fourni une sorte de nouveau modèle aux problèmes que posait la vaste dimension évaluative de la littérature : elles présentaient un certain achèvement qui nous permettra aujourd'hui de saisir la pierre d'assise du passage effectué, à partir de 1930, vers une « esthétique structuraliste ». Dans son article « De l'évolution littéraire » (1929), Tynianov écrit :

L'histoire littéraire doit répondre aux exigences de l'authenticité si elle veut devenir enfin une science. Tous ses termes, et avant tout le terme d'« histoire littéraire », doivent être examinés à nouveau. Ce dernier se trouve être extrêmement vague, il couvre et l'histoire des faits proprement littéraires et l'histoire de toute activité linguistique ; de plus il est prétentieux, parce qu'il présente l'« histoire littéraire » comme une discipline déjà prête à entrer dans l'« histoire culturelle » en tant que série scientifiquement répertoriée. Or, jusqu'à présent elle n'en a pas le droit³⁶⁵.

Le point de vue adopté ici démontre déjà les préoccupations qu'il fallait prendre en compte dans l'histoire littéraire, lesquelles rejoignent de nombreux aspects, ou « séries », linguistique, culturel

³⁶² Cf. surtout « La construction de la nouvelle et du roman », dans Todorov (dir.) (1965), *op. cit.*, pp. 170-196 ; *Sur la théorie de la prose*, traduction du russe par Guy Verret, Lausanne, Éditions L'Âge d'homme, 1973.

³⁶³ Sur la théorie d'Alexander Vessélovski, qui avait une influence importante dans la discussion de l'Opojaz, cf., entre autres, un ouvrage de référence disponible en russe, ainsi que des traductions en anglais : A. N. Veselovskii, *Izbrannoe: Na puti k istoricheskoi poetike*, ed. Igor Shaitanov, Moscow, 2010, pp. 654-672 ; « On the Methods and Aims of Literary History as a Science » (1870), *Yearbook of Comparative and General Literature* 16, 1967, pp. 33-42 ; translation by Harry Weber ; « "Istoricheskaia poetika ("A Historical Poetics") Chapter 1, Section 8 », *New Literary History* 32, 2001, pp. 409-428 ; translation by Ian M. Helfant.

³⁶⁴ Sur les deux aspects théoriques et pratiques des travaux de J. Tynianov, cf. la traduction (des articles *Les Archaïstes et Pouchkine*, *Tjutčev et Heine*, *Les formes du vers de Nekrasov*, *le Fait littéraire*, *De l'évolution littéraire*) effectuée par la slaviste C. Depretto : Tynianov, J., *Formalisme et histoire littéraire*, traduit du russe, annoté et présenté par Catherine Depretto-Genty, Lausanne, L'Âge d'homme, 1991.

³⁶⁵ Tynianov, Juri, « De l'évolution littéraire » (1927), dans Todorov (éd.) (1965), *op. cit.*, p. 120. Pour le texte original, cf. « De l'évolution littéraire », *Arxaisty i novatory*, Leningrad, 1929, pp. 30-47.

et social. Ce à quoi le théoricien avait tenté ici d'introduire concerne précisément la manière dont ces différents aspects des textes établissent une corrélation les uns avec les autres dans l'étude historique, et comment le linguiste ou l'historien peut en relever l'évolution historique de la fonction esthétique. Ici le théoricien émet l'hypothèse selon laquelle l'œuvre littéraire constitue un *système synchronique*, et que l'étude de ce système renvoie inévitablement à la *notion diachronique d'évolution littéraire* :

En résumé : l'étude de l'évolution littéraire n'est possible que si nous la considérons comme une série, un système mis en corrélation avec d'autres séries ou systèmes et conditionné par eux. *L'examen doit aller de la fonction constructive à la fonction littéraire, de la fonction littéraire à la fonction verbale*. Il doit éclaircir l'interaction évolutive des fonctions et des formes. L'étude évolutive doit aller de la série littéraire aux séries corrélatives voisines et non pas aux séries plus éloignées, même si elles sont principales³⁶⁶.

Tableau VIII. L'étude constructive de l'évolution littéraire selon J. Tynianov (1927)

But de l'étude : « Éclaircir l'interaction évolutive des fonction et des formes »

Chemin de l'étude : De la fonction constructive → à la fonction littéraire

De la fonction littéraire → à la fonction verbale

Par là, Tynianov est parvenu à distinguer « l'étude de la *genèse* des phénomènes littéraires et l'étude de la variabilité littéraire, c'est-à-dire de l'*évolution* de la série³⁶⁷ », et à porter au clair ce qui peut, ou ne peut être, étudié dans un « système des fonctions de la série littéraire ». La question de l'évolution littéraire, « de la *substitution* de systèmes », a été donc fort caractéristique de la nouvelle orientation de l'Opojaz ; l'on y affirmait que les considérations de la vie d'auteur ou les interprétations philosophiques ne participent pas de l'étude de l'évolution des séries littéraires :

Nous nous intéressons au processus même de l'évolution, à la dynamique des formes littéraires, dans la mesure où l'on peut les observer sur les faits du passé. Pour nous, le problème central de l'histoire littéraire est le problème de l'évolution hors de la personnalité, l'étude de la littérature, en tant que phénomène social original. [...] D'autre part, nous ne nous intéressons pas au passé en tant que tel, en tant que fait historique individuel, nous ne nous occupons pas de la simple restauration de telle ou telle époque qui nous a plu pour des raisons quelconques. L'histoire nous offre ce que l'actualité ne peut pas nous offrir : l'achèvement du matériau³⁶⁸.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 136.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 121.

³⁶⁸ Eikhenbaum (1965), art. cit., p. 71.

Selon la slaviste française C. Depretto, ce fut grâce à Tynianov des années 1924-1925 que le formalisme a trouvé ce « second souffle », lequel n'a été présenté de manière définitive qu'en 1928, dans l'article rédigé en commun par Tynianov et Jakobson. Depretto suit, dans son excellente étude « Roman Jakobson et la relance de l'Opojaz (1928-1930) » (1997), les circonstances de rédaction de cet article dans la correspondance échangée par Jakobson et les théoriciens qui faisaient « le noyau dur » de l'Opojaz, dont Chklovski et Tynianov. Non seulement l'étude de C. Depretto met-elle en évidence de manière pertinente et approfondie les circonstances ignorées de rédaction du texte de 1928, mais aussi elle présente une excellente contextualisation du rôle qu'allait jouer, à partir de 1929, le Cercle linguistique de Prague en vue de maintenir et de poursuivre l'héritage russe. À la fin de l'année 1928, une relance importante de l'Opojaz a été projetée ; elle envisageait la publication de nouveaux recueils axés sur les questions d'évolution et d'histoire littéraire, mais ce projet n'a pu voir le jour. Tout s'est passé à partir du mois de septembre 1928 :

[...], l'apparition du nom de Jakobson dans la correspondance des formalistes à la fin de l'année 1928 mérite toute notre attention. Entre septembre 1928 et mars 1929, des lettres sont échangées avec Sklovskij et Tynjanov. Les raisons de cette reprise de contact sont simples en apparence. Tynjanov, malade, est autorisé à se rendre à Berlin pour se faire soigner. Il prévoit, à son retour, un crochet par Prague pour voir Jakobson. La rencontre a lieu en décembre 1928. Le 16, Tynjanov fait au Cercle linguistique de Prague un exposé sur l'évolution littéraire et un peu plus tôt, il avait rédigé avec Jakobson le texte qui nous intéresse ici. C'est que cette rencontre n'était pas un simple geste de courtoisie : elle était un maillon important d'un projet de relance du formalisme russe (Opojaz) dont Jakobson faisait partie intégrante³⁶⁹.

La rencontre qui a eu lieu, en décembre 1928, entre Tynianov et Jakobson à Prague a donné lieu au texte que les deux théoriciens ont rédigé en commun. Ce texte, devenu aujourd'hui célèbre et figurant dans la plupart des rééditions des textes formalistes, fait preuve des nouvelles orientations du groupe. La slaviste retrace les circonstances de ce texte dans d'autres correspondances antérieures à la rencontre de Tynianov et de Jakobson à Prague : elle en relève une lettre « capitale » rédigée par Jakobson depuis Prague et datant du 14 novembre 1928 :

Si on relit attentivement la correspondance échangée par Tynjanov et Sklovskij à la fin de l'année 1928, [...], on s'aperçoit que Sklovskij parle, pour la première fois, d'une relance de leur mouvement (Opojaz) après avoir reçu une lettre capitale de R. Jakobson (14 novembre 1928). Certes, Sklovskij avait proposé auparavant à Tynjanov de donner à leur amitié un caractère plus officiel, suite à son départ du groupe de Majakovskij (LEF), mais ce n'est qu'après avoir reçu cette lettre de Jakobson qu'il envisage les choses de façon aussi nette. Qu'avait donc écrit Jakobson ?

³⁶⁹ Depretto (1997), art. cit., p. 77.

« En vérité, le travail des formalistes ne fait que commencer, pas dans le sens d'une étude de détail, avec une centaine d'exemples, pas dans le sens où il serait temps pour nous de faire des manuels synthétiques, mais dans le sens du travail tout simplement — avant, nous travaillions à l'aveuglette, pour nous tous, ce furent des années d'apprentissage et maintenant alors que les problèmes sont terriblement clairs, c'est la débandade »³⁷⁰.

Cette lettre, que Depretto décrit comme étant un « acte de foi en l'avenir théorique du formalisme » démontrait que « pour Jakobson, les principes [formalistes] étaient plus que jamais pertinents³⁷¹ ». Elle laisse entrevoir la prise de conscience d'une nouvelle problématique qui aurait permis d'envisager une poursuite féconde des recherches. Et ce fut dans ce vaste domaine, où les deux attitudes de l'historien et du linguiste se sont rencontrées, où l'interdépendance de diverses approches à l'intérieur d'une même problématique historique ne s'est pas laissée entièrement définir, que la question d'une « esthétique structuraliste » s'est finalement posée ; celle-ci ne se limitait pas aux formes de l'œuvre poétique, mais elle tentait de prendre en compte des considérations méthodologiques qui font ajuster de nouvelles catégories d'analyse (diachronie/synchronie, évolution/genèse, variabilité et substitution des systèmes, etc.). De ce point de vue, préparé notamment par Tynianov – qui fut, selon Steiner (1984), « one of the first to introduce the term « structure » into literary-theoretical discourse » –, une œuvre littéraire ne saurait être comprise dans la fonction esthétique qu'elle remplit, mais elle se contient plutôt dans une variété de structures synchroniques sur lesquelles seule la diachronie peut fixer un regard critique. Ainsi, il existait un point élevé à partir duquel les tentatives pour esquisser une esthétique structuraliste ont trouvé une pierre d'assise à plus forte raison constitutive :

In the U.S.S.R. Structuralism began to emerge in the twenties, separating itself from the Formal school (see OPOJAZ). While the Formalists identified the artistic text with the object (artifact) and put forward as their primary theoretical terms the notions “material” and “device”, the structuralists juxtaposed to this the difference between the text and structure implicit already in V. Ja. Propp's *Morphology of the Folktale* (1928). [...] Ju. Tynianov, one of the first to introduce the term “structure” into literary-theoretical discourse, proposed to study the constructive elements of the poetic work in relation to the artistic whole, i.e., from a functional point of view (instead of a technological one)³⁷².

L'on saurait ainsi avoir une idée plus nette de la nature des problèmes qu'il revenait, à partir de l'année 1929, à la discussion méthodologique d'expliciter. Nous savons que l'entrée de l'héritage russe dans le domaine pragois a connu des circonstances institutionnelles particulières, dues surtout au départ de Jakobson pour Prague aussi bien qu'au changement

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 78-79.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 79.

³⁷² Cité dans Steiner (1984), *op. cit.*, p. 32.

d'orientation de recherche chez quelques membres de l'Opojaz ; ces questions sont élaborées avec profondeur et pertinence dans les études, ainsi que les annotations des textes de Tynianov, conduites par la slaviste française C. Depretto³⁷³. Or ce qui nous semblait ici nécessaire de pointer a été plutôt la fortune disciplinaire que les formalistes ont bâtie et que les linguistes et historiens de Prague s'efforçaient de poursuivre et de cultiver dans un contexte de recherche qui leur a été propre. Depuis les thèses collectives prononcées, en 1929, lors du premier Congrès International des Philologues Slaves à Prague, la théorie esthétique de Mukařovský et l'histoire de la réception exposée, en 1942, par son disciple Vodička avaient fourni de manière décisive des réponses aux questions posées par le problème d'évolution littéraire³⁷⁴. L'on est ici porté à croire moins en une continuité épistémologique qu'en une relation en quelque sorte complémentaire entre l'héritage formaliste et le domaine pragois : l'« histoire littéraire structurale » en a été, précisément, le fruit. Elle a été un projet mûri par des préoccupations communes aux linguistes et aux historiens de la littérature des deux écoles, et c'est précisément pour cette raison qu'elle est aisément entrée en corrélation entre le *poétique* et l'*historique*. Or de pouvoir déterminer le rôle de chacune de ces deux écoles dans le développement méthodologique de l'« histoire littéraire structurale », ce serait plutôt suivre la direction des *obstacles* que les deux ont rencontrés et que leur posait la nature exigeante des textes littéraires. Cela dit, le travail formaliste a pris à Prague une direction dans laquelle les théoriciens pragois avaient déjà, en effet, fait un pas en avant ; et c'est précisément ce qu'on lit dans ce constat, traduit en anglais, de Mukařovský :

Under these conditions, it would be wrong to believe that Formalism penetrated Czech scholarship like an alien body. Proceeding from the inevitably international nature of the scholarly enterprise, Czech scholarship consciously and actively absorbed a theory that suited its own developmental tendencies and facilitated its further development³⁷⁵.

Depuis ce site, il serait possible de percevoir la difficulté qui se présenterait à quiconque tente de délimiter la base de la discussion structuraliste dans les recherches entreprises, entre 1915-1939,

³⁷³ Cf. Depretto, Catherine, *Formalisme en Russie*, Paris, Institut d'études slaves, 2009 ; « La destinée de l'œuvre de J. Tynianov », *Revue des études slaves*, tome 55, fasc. 3, 1983, pp. 405-408 ; « Roman Jakobson et la relance de l'Opojaz (1928-1930) », *Littérature*, n°107, 1997, pp. 75-87 ; « À propos de la « grande génération » philologique : nouveaux matériaux pour l'étude de la vie intellectuelle, littéraire et linguistique de la Russie postrévolutionnaire », *Revue des études slaves*, 1994, vol. 66, n°4, pp. 862-869.

³⁷⁴ Pour une mise au point sur le développement de la théorie esthétique de J. Mukařovský, cf. l'étude rédigée par F. Vodička, « The Integrity of the Literary Process. Notes on the Development of Theoretical Thought in J. Mukařovský's work », *Pamiętnik Literacki*, 1967.

³⁷⁵ Cité dans Steiner (1984), *op. cit.*, p. 30-31. « Russian Formalism, in Mukařovský's opinion, was welcomed in Bohemia only because it meshed with a domestic tradition of empirical aesthetics whose foundations were laid in the nineteenth century by the Herbartian Formalists (Josef Durdík, Otakar Hostinský) ». Cf. « Vztah mezi sovětskou a československou literární vědou », *Země Sovětů* 4, 1934-1935, 14.

par les linguistes et historiens de la littérature du domaine slave. Force est de constater que le structuralisme, en tant qu'approche méthodologique, pose à sa propre définition des questions qui renvoient à l'histoire même de son existence. Si on peut parler aujourd'hui de structuralisme en études littéraires, ce n'est pas pour considérer uniquement des critères ou des règles strictes de description des œuvres littéraires, mais plutôt pour caractériser un mode de réflexion qui a fait, depuis la parution du *Cours* de Saussure, son parcours dans une discussion commune aux linguistes et aux historiens de la littérature. Et c'est précisément ce que l'on constate d'abord chez les formalistes russes, qui furent, ainsi que le suggère le théoricien néerlandais Douwe W. Fokkema (1976), des « structuralistes » sans qu'ils ne soient nécessairement appelés par ce nom : « If the Formalists viewed literature as a system characterized by the interdependence of its elements, this position must be called *structuralist* although they rarely used that label before 1927³⁷⁶ ». Ainsi, il existe encore des nuances à apporter dans les recherches qui s'efforcent de distinguer, ou de relier, les deux fortunes épistémologiques du formalisme russe et du structuralisme de Prague. Selon Depretto, le passage qui s'est effectué du « formalisme de la maturité » au structuralisme pragois a ceci de particulier en ce qu'il doit être compris comme « relève », et non plus comme « dépassement » :

Dans la vaste et difficile question des rapports entre formalisme et structuralisme, les choses sont certainement plus complexes et ne doivent peut-être pas être envisagées en simples termes de filiation. Certes, on sent des orientations communes mais chaque mouvement avait sa spécificité et a bénéficié d'un héritage propre qu'on est loin encore d'avoir déterminé avec suffisamment de précision. S'il y eut passage de l'un à l'autre, c'est en termes de relève plus que de dépassement théorique qu'il faut l'envisager. Du reste, les auteurs les plus honnêtes insistent bien pour dire qu'entre formalisme de la maturité et structuralisme pragois naissant, la frontière est bien mince³⁷⁷.

Cela nous invite à poursuivre la réflexion dans le chemin méthodologique qui constituait, à partir de 1930, une sorte de rempart contre les lacunes rencontrées dans les recherches formalistes, et qui souhaitait, du même coup, réserver une nouvelle notion à l'examen structuraliste. Si, dans le travail formaliste, la notion de « forme » s'est avérée seconde par rapport à celle de « fonction », et si la problématique d'« évolution littéraire » a pu ici exposer les limites de la recherche, cela impliquait que le concept même de littérature devait, en fin de compte, être pris dans son sens esthétique le plus large. Analyser les textes littéraires dans leur fonction verbale et dans leur

³⁷⁶ « Continuity and Change in Russian Formalism, Czech Structuralism, Soviet Semiotics », *PTL: A Journal for Descriptive Poetics and Theory of Literature* 1, 1976, p. 163.

³⁷⁷ Depretto (1997), *op. cit.*, p. 86.

relation aux séries sociale, culturelle ou historique n'a pas été, jusqu'aux années 1930, encore compris par référence aux trois questions qui engendrent les formes mêmes de la littérature : celles de « valeur », de « norme » et de « fonction esthétique ». Et c'est précisément là où la question méthodologique avait connu une extension de la problématique formaliste d'*évolution* à celle – elle aussi nourrie de la perspective structurale – d'*évaluation*. L'étude des normes et des valeurs esthétiques s'édifiait sur une nouvelle base qui les distinguait du travail formel de « codification », et dont on peut trouver l'un des premiers appareils méthodiques dans les travaux fondateurs de Mukařovsky : « codification is not identical with norm. It can even happen that a codification is false, that is, it is in disagreement with an existing norm³⁷⁸ ». Que la recherche soit ainsi portée sur une nouvelle sphère d'interrogation axée sur les fonctions évaluative et esthétique de la littérature, cela avait promis d'orienter une compréhension logique des textes, une compréhension qui les situe dans leur réalité strictement *temporelle* ; celle-ci fut l'essentiel qu'il fallait faire joindre à la discussion, qui échappait aux recherches axées sur les formes linguistiques, et que l'on peut considérer à bon droit comme étant l'une des rectifications apportées à l'histoire littéraire dans sa dernière version formaliste, dans cette « œuvre critique qui comptera » :

Les formalistes ont accompli une œuvre critique qui comptera : leur révision des idées transmises par la tradition a ranimé l'histoire littéraire et ramené les historiens à la littérature considérée en elle-même et pour elle-même. On sait maintenant qu'on ne peut négliger les éléments spécifiques de l'œuvre poétique sans tomber inévitablement dans des erreurs grossières. On sait que la constatation, la description et l'interprétation des faits sont susceptibles d'être conduites avec une précision méthodologique qui en garantit l'objectivité. La « poétique » [...] est devenu un objet d'études rationnelles, le problème concret de la science littéraire. Il n'est pas exagéré de dire, à voir les choses de haut et de loin, que le mouvement créé par le formalisme n'est rien de moins, pour une large part, qu'un mouvement de renaissance de la philologie russe³⁷⁹.

4) Extension de la question méthodologique : d'une *évolution* à une *évaluation*

Poser comme problème de recherche les questions de « norme », de « valeur » et de « fonction esthétique » avait permis d'introduire, à l'analyse des aspects historico-sociaux et culturels de la littérature, l'étude de nouvelles qualités esthétiques des œuvres et de les considérer comme étant des « faits sociaux ». Ce fut grâce à cette orientation vers l'analyse des valeurs que l'étude de

³⁷⁸ « The Aesthetic Norm », dans *Structure, Sign, and Function*, selected Essays by Jan Mukařovsky, translated and edited by John Burbank and Peter Steiner, New Haven and London, Yale University Press, 1978, p. 49. Pour les versions tchèque et française de l'article, cf. « Estetická norma », *Studie z estetiky*, Prague, 1966 ; « La norme esthétique », *Travaux du IXe Congrès international de philosophie*, vol. 12, pt. 3, Paris, 1937.

³⁷⁹ Tomashevski, B. (1928), art. cit., p. 240.

l'« évolution littéraire » s'est présentée dans une nouvelle perspective englobant à la fois l'*historique*, le *poétique* et l'*esthétique*. Par là, la distinction, discutée notamment par Tynianov, entre tradition et innovation et l'accent qu'elle avait permis de mettre sur l'étude de la variabilité des formes et de leur évolution historique s'est avérée fructueuse en ceci qu'elle a amené à la formulation d'une grille d'analyse axée sur les *valeurs* auxquelles l'évolution historique est sujette : jugement des lecteurs, attente, norme, etc. L'analyse de cette fonction évaluative devait donc s'attarder sur les valeurs que la société contemporaine aux œuvres leur accordait, tout en distinguant de manière très précise les valeurs *actuelles* de celles qui ont évolué au fil du temps. Or ce que le structuralisme pragois avait ici établi, ce fut précisément cette « interaction » sémiotique entre la littérature et la société, une sociologie des valeurs esthétiques qui a été élucidée de prime abord dans les contributions influentes de Mukařovsky : « Mukařovsky goes beyond Formalism by systematically elaborating the semiotic basis for such interaction, by focusing on the correlation between literature and society, and by stressing the connection between the evolutionary process and *aesthetic* evaluation³⁸⁰ ». Et c'est par là que la réflexion méthodologique allait à plus forte raison dans la direction d'une « herméneutique historico-structuraliste », un phénomène qu'avaient connue dans toute son étendue les années soixante et soixante-dix, en proposant d'appliquer des concepts tels que « expérience esthétique », « plaisir esthétique », « fonction esthétique ». Le structuralisme pragois avait formulé une théorie esthétique qui fut à l'origine de ces discussions ; c'est ce que souligne précisément J. Striedter, dans *Literary Structure, Evolution, and Value* (1989) : l'auteur retrace la circulation des traductions des travaux de Mukařovsky dans les années soixante, et va jusqu'à affirmer que l'esthétique de la réception est « in some respects directly initiated by Prague Structuralism » :

What is generally known today as reader-response criticism, or as the aesthetics of reception (*Rezeptionästhetik*) of the so-called Konstanz school, was preceded and in some respects directly initiated by Prague Structuralism (or even by the Russian Formalists' stress on the role of literary perception with regard to devices, works, and the evolution of literature). At the same time Prague Structuralists consistently emphasized the interaction of all three basic factors – author, text, and reader – correlating them with the temporal and local variability of historical contexts. They also stressed the role of the literary critic as mediator between author, work, and audience, between collective norms and individual reading, and between tradition and innovation – at the same time reminding the critic of his own dependence on inherited historical conditions and social functions³⁸¹.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 159.

³⁸¹ Striedter (1989), *op. cit.*, p. 5.

En effet, l'une des caractéristiques principales de la contribution du structuralisme pragois à la théorie littéraire consiste tout d'abord en la mise en évidence des catégories de « norme » et de « valeur » ; ceci avait éclairci la manière dont l'étude de ces deux catégories constitue la « fonction esthétique » des œuvres littéraires. Tandis que la « valeur » réfère à l'acte de communication entre l'œuvre littéraire et le lecteur, la « norme » *est* ce qui assure à la « valeur » sa dynamique interne au sein de la société. Cela dit, la « norme », quelque variable qu'elle puisse paraître, est l'élément à partir duquel une « valeur » esthétique est jugée et établie ; elle se trouve avant tout dans la concrétisation, par l'acte de lecture, des contextes culturel et social. Dans cette perspective, l'on reconnaît un certain degré de subjectivité dans l'analyse de la « fonction esthétique » de la littérature, car si une seule œuvre peut suggérer nombre de valeurs à des époques différentes et dans des contextes socio-culturels variés, c'est précisément parce qu'elle a été *lue différemment* et par des *individus différents*. Dès lors, ce qui décide de l'analyse de la « fonction esthétique » dépendra, ainsi que l'indique Mukařovsky, de la seule « volonté d'un individu » ; voici ce qu'on lit dans une traduction, effectuée en 1970, de son texte *Aesthetic Function, Norm and Value as Social Facts* :

[...] the value is not governed by any laws and depends entirely on an independent decision by the individual. The act of evaluation is less isolated in cases when, although its results is still valid only for a single person, nonetheless it involves a goal known to a person from prior experience; Here the evaluation can be guided by one rule whose force is determined in every given instance by the individual himself. Thus here, too, *the decision depends, in the final analysis, on the independent will of the individual*³⁸².

Il s'ensuit que la valeur dont une œuvre littéraire dispose peut bien être valide, ou ne pas l'être, car elle est dépendante de l'importance des normes variables et évolutives que la société lui accorde. Et c'est pour cette raison que Mukařovsky parle ici de la « reconnaissance », ou de la « conscience », de la collectivité, un aspect essentiel à la compréhension de la « fonction esthétique » des œuvres :

We can only speak of a real norm when we have a publicly acknowledged goal with respect to which value is perceived as existing independently of the will of an individual and his subjective decisions. In other words, it must exist as a fact of the so-called collective awareness³⁸³.

D'où une distinction que le théoricien invite à faire entre la norme « actuelle » et « évoluée », comme elle permettra de mieux relever la relation que l'œuvre entretient avec la série des textes

³⁸² Mukařovsky, J., *Aesthetic Function, Norm and Value as Social Facts*, translated from Czech, with notes and afterword by Mark E. Suino, Ann Arbor, Michigan Slavic Contributions, 1970, p. 25. Nous soulignons.

³⁸³ *Ibid.*

dans laquelle elle s'inscrit. Une telle démarche, qui suit toujours l'enseignement structuraliste, avait orienté la théorie de l'histoire littéraire et le travail d'historien vers une nouvelle conception évaluative de la littérature, laquelle s'appuie sur l'étude des traditions aussi bien que des innovations littéraires : *l'évaluation* de *l'évolution* littéraire s'est avérée comme étant le travail qui préside désormais à la pratique de l'historien de la littérature. Et c'est précisément cette perspective qui avait donné lieu à la notion, alors en voie de formation, d'« horizon d'attente » :

It [aesthetic norm] serves as a tool to generate expectations that can be confirmed, modified, or rejected. At the same time, aesthetic norms refer to concrete works acknowledged in the respective society as a canon of masterpieces and models. When a work that deviates radically from the given canon is accepted by readers and critics as valuable, the norms themselves have to be changed in a way that allows them to accommodate the new work. And this modification has repercussions for the production of works to come as well as for older works, which now have to be perceived in a new setting of expectations and standards³⁸⁴.

Or l'on est ici porté à interroger un certain silence de la linguistique devant cet intérêt croissant pour la sociologie de la littérature. Les linguistes, qui n'ont pas su trouver ce qu'il y a d'indépendant de toute histoire ou de toute sociologie dans l'étude de la fonction de la littérature, ont été amenés vers une direction à plus forte raison interdisciplinaire ; ils l'ont fait jusqu'au point où ils lui ont laissé définitivement la parole. C'est ce que l'on peut constater si l'on considère, par exemple, l'évolution de la méthode d'une « histoire littéraire structurale » depuis les thèses de Jakobson/Tynianov (1928) jusqu'à celles qui ont été prononcées au Premier Congrès International des Philologues Slaves (1929), où les propositions, prononcées par des linguistes, amenaient à des problématiques de méthode propres à l'histoire littéraire. Or à regarder ce développement méthodologique de plus près, l'on serait porté à croire que ce fut, en effet, moins une rupture qu'une filiation qui s'est ici manifestée entre la linguistique et l'histoire littéraire ; cette filiation se reposait sur la force indéniable de la pensée systématique qui avait été une lacune considérable dans les études littéraires mais dont l'introduction et l'application concrète avaient permis de franchir une clôture méthodologique importante : celle qui avait longtemps distancé l'histoire littéraire traditionnelle des possibilités offertes par la linguistique. Mais précisément, comment le renouveau interdisciplinaire apporté en histoire littéraire peut être considéré comme étant une confirmation du rôle significatif qu'y avait joué la linguistique structurale ? Dans quelle mesure ce renouveau structuraliste pouvait-il résoudre un problème devant lequel la linguistique semblait échouer ? Compte tenu de l'état actuel auquel la discussion

³⁸⁴ Striedter (1989), *op. cit.*, p. 159.

a été rendue, l'on est maintenant porté à nous pencher sur les moyens par lesquels la discussion méthodologique en études littéraires a été replacée dans le cadre d'*une réévaluation de l'histoire littéraire par le moyen de l'esthétique*. Et c'est précisément là qu'on entre dans les premières étapes de la théorie de l'herméneutique, laquelle allait démontrer jusqu'à quel point l'esthétique ne saurait, dans les études littéraires, être remplacée par la poétique ou par l'histoire littéraire. Quelques soient les directions multiples dans lesquelles la théorie et critique littéraires sont allées jusqu'à présent, force est de constater que la linguistique leur a fourni l'exemple de ce « système combinatoire » dont parlait Benveniste ; la linguistique en tant que science jouit donc d'un statut exemplaire, en ce que « d'autres sciences la rejoignent dans la recherche de modèles parallèles aux siens », et c'est grâce à ce partage et à ce dialogue entre les sciences de l'homme que les études littéraires pouvaient « s'organiser, se formaliser dans le sillage de la linguistique³⁸⁵ » :

Je ne sais pas bien comment les choses tourneront, mais l'important, c'est cette notion de science humaine qui, maintenant, est capable de devenir organisatrice, de rassembler des réflexions éparses, chez beaucoup d'hommes qui visent à découvrir leur foyer commun. C'est très important. D'une façon générale nous sommes à l'époque des prises de conscience. C'est peut-être, au fond, ce qui caractérise toute la culture moderne, c'est qu'elle devient de plus en plus consciente³⁸⁶.

³⁸⁵ « Structuralisme et linguistique », dans Benveniste (1974), *op. cit.*, p. 26.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 27.

CHAPITRE III

La dimension évaluative de la question

1) « The Poetic Work as a Totality of Values » (1932) : la valeur esthétique des œuvres

Dans un texte paru en 1932, « Básnické dílo jako soubor hodnot³⁸⁷ » [« The Poetic Work as a Totality of Values »], J. Mukařovsky s'interroge sur les principes qui sous-tendent la dynamique historique de la valeur esthétique des œuvres, afin de répondre à la question de savoir qu'est-ce qui peut déterminer la validité d'un tel ou tel jugement de valeur. Cette perspective a été proposée en vue de savoir quelles données peuvent permettre à l'historien d'appréhender le système de valeurs dans lequel une œuvre est intégrée et à partir duquel elle est jugée. Ici, le théoricien voit tout d'abord une distinction qui se dessine entre l'œuvre comme « artefact » [The Work as a Thing] d'une part, et, d'autre part, l'œuvre comme « objet esthétique » intégré à un système de normes déterminées par la société. Dans la relation qui s'établit ainsi entre l'aspect verbal et l'aspect communicatif des œuvres littéraires, il serait possible, selon le théoricien, de déduire les dispositions où les lecteurs se trouvaient et sur lesquelles les jugements de valeur ont été, précisément, fondés :

This leads Mukařovsky to the discrimination between two different aspects of the literary work, two different modes of its existence. The first, which he calls “the work as a thing” or “the artifact”, is the text handed down as a selection and arrangement of verbal signs, constructed by the author for an aesthetic purpose or function. This artifact, however, can fulfill its function *only when perceived by a responsive reader who transforms the signs and their relationship into a system of structured meaning*, which can now be regarded – and evaluated – aesthetically. This second aspect is the work as an “aesthetic object”³⁸⁸.

Cette recherche, d'abord exposée dans l'article de 1932, a entraîné à des résultats significatifs en ce qu'elle avait porté au clair la complémentarité qui associe l'aspect purement verbal des œuvres à un système à plus forte raison évolutif de normes, et c'est cette complémentarité qui avait constitué l'une des premières définitions sémiotiques du concept de « fonction esthétique ». Selon cette définition, la « fonction esthétique » d'une œuvre est conçue comme un signe « communicating meaning only in correlation with collectively shared codes and norms » : « The function of poetry is its effect on society with the direction toward a particular value³⁸⁹ ». Cette formulation est caractéristique de la théorie esthétique de Mukařovsky, puisqu'elle résume la

³⁸⁷ Cf. « Básnické dílo jako soubor hodnot. Jízdní řád literatury a poezie », *Studie z estetiky*, Prague, 1966, pp. 140-143.

³⁸⁸ Striedter (1989), *op. cit.*, p.158. Nous soulignons.

³⁸⁹ Cité dans *ibid.*, p. 160.

nouvelle compréhension poético-esthétique que le structuralisme pragois développait, et qui consistait à percevoir la « fonction esthétique » comme un « signe fait de signes » [« sign made up of signs » in « aesthetic function »]³⁹⁰. Et c'est à partir de cette prise de conscience des liens qui s'établissent entre le code linguistique (fixe et immuable) et le code social (changeable et variable) que Mukařovsky émet l'hypothèse selon laquelle la valeur esthétique d'une œuvre ne peut être « éternelle » : « the aesthetic value [...] is itself a supra-individual, collective, social fact. As a collective value handed down collectively, it is not eternal, but historically mutable³⁹¹ ». Il s'ensuit que la validité d'un jugement de valeur, par opposition à celle de l'œuvre comme « artefact », pose problème parce qu'elle ne peut être vérifiable que si l'on la replace dans le contexte variable et évolutif du temps. Cette voie dans l'interrogation sur les mutations historiques des jugements de valeur a permis de considérer les conditions sociales en fonction desquelles la tradition des œuvres est constituée ; ces conditions renvoient à toute une structure de normes et d'attentes qui façonnent non seulement l'inscription d'une œuvre dans une tradition littéraire déterminée, mais aussi son rejet et les modifications de canon qui s'en résultent. L'on est ici en face d'une imposante conception sociologique qui devient de plus en plus cruciale pour l'application du structuralisme en études littéraires : elle élabore des aspects qui relèvent de la société, et ce sont ces aspects-là qui devaient améliorer la compréhension méthodologique de la « fonction esthétique » des œuvres. Par là, l'on part d'une double perspective sociologique et historique : tout en insistant sur l'activité subjective du lectorat et sur sa concrétisation variable et évolutive du sens de l'œuvre, cette perspective théorique trace, en effet, la voie vers une nouvelle « autonomie structuraliste de la fonction esthétique » :

The literary work as a construct of verbal signs depends on the perception of a responsive, imaginative reader; it becomes an aesthetic object only in such a "concretization". This perception results from the way the reader processes the text through the codes available to him. Hence each new concretization of a text, as it is made public and acknowledged by a given society, tests or

³⁹⁰ Les deux textes principaux qui fournissent le programme théorique de la théorie de Mukařovsky sont « The Poetic Work as a Totality of Values » (1932) et « La norme esthétique » (1937). Pour se référer aux articles dans leur version tchèque, cf. la réimpression parue en 1966, « Básnické dílo jako soubor hodnot. Jízdní řád literatury a poezie », « Estetická norma », *Studie z estetiky*, Prague, 1966. Quant aux traductions, nous disposons de nombreuses traductions anglaises qui reprennent les textes de Mukařovsky, dont Mukařovsky, J., *Aesthetic Function, Norm and Value as Social Facts*, translated from Czech, with notes and afterword by Mark E. Suino, Ann Arbor, Michigan Slavic Contributions, 1970 ; *Structure, Sign, and Function: Selected Essays by Jan Mukařovský*, ed. and trans. by J. Burbank and P. Steiner, New Haven, Yale University Press, 1978. L'article de 1937, « La norme esthétique », est une contribution que le théoricien avait donnée au IXe Congrès International de Philosophie. Il est donc disponible en version française. Cf. « La norme esthétique », *Travaux du IXe Congrès international de philosophie*, vol. 12, pt. 3, Paris, 1937.

³⁹¹ Striedter (1989), *op. cit.*, p. 103.

modifies earlier perceptions of the work in question, as well as the traditional norms and expectations underlying those perceptions³⁹².

Dans son étude « The Integrity of the Literary Process : Notes on the Development of Theoretical Thought in J. Mukařovský's Work³⁹³ » (1967) [1972], F. Vodička retrace, en s'appuyant sur les études pratiques et théoriques de Mukařovský selon l'ordre chronologique de leurs parutions, le développement de la réflexion structuraliste vers cette voie esthétique ; l'auteur soutient que l'apparition du concept de « fonction esthétique » avait présenté une nouvelle possibilité de conciliation pour la fameuse antinomie (forme vs. contenu). Parce qu'il impliquait que l'œuvre littéraire se pose en tant que « signe fait de signes », le concept de « fonction esthétique » avait l'avantage d'assurer à la méthodologie une approche dialectique cohérente et convaincante en ceci qu'elle organise et recèle la structure constitutive des œuvres ; il le fait tout en proposant d'inclure l'étude des valeurs et des normes prescrites par la collectivité, quelques variables et changeantes qu'elles puissent paraître. Dès lors que les considérations sociales se sont ainsi posées d'un point de vue théorique, l'esthétique structuraliste de Mukařovský a démontré que les œuvres littéraires existent comme « faits sociaux », et que le développement d'une valeur esthétique ne saurait être conçue qu'à titre de configuration sociale, laquelle oriente et conditionne l'évaluation esthétique et l'évolution historique de la littérature :

In *Aesthetic Function, Norm and Value As Social Facts* (1936) the sociological and, at the same time, historical considerations become inseparable parts of the analyses of all essential aspects of the aesthetic realm. The concept of art as an AUTONOMOUS SIGN was newly employed. In 1936 it becomes clear to Mukařovský that the concept of art as the sign mediating between a subject emitting it and an object receiving it, both being members of a certain collective, contains a radically new idea of the historical process. He is first of all aware of the fact that it is necessary to study not only the historical series of works as autonomous expressions determined by their aesthetic function, nor merely their relations to parallel structures, but also the areas of the historically developing norm which creates the background conditioning both the movement of literature ("structure as an unstable equilibrium of norms") and the literary evaluation³⁹⁴.

Ce potentiel méthodologique n'a été pourtant exploité dans toute son étendue que dans les deux articles, publiés en 1941³⁹⁵ et 1942³⁹⁶, de Vodička. Le rôle qu'occupe ce dernier dans la sauvegarde de l'héritage théorique pragois consiste notamment en ce qu'il lui a donné une

³⁹² *Ibid.*, p. 5.

³⁹³ Vodička, F., « The Integrity of the Literary Process : Notes on the Development of Theoretical Thought in J. Mukařovský's Work », *Poetics* 4, 1972, pp. 5-15.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 9.

³⁹⁵ Vodička, F., « Problematika ohlasu Nerudova díla » [« Problems of the Echo of Neruda's work »], *Solvo a slovesnost* 7, 1941, pp. 113-132.

³⁹⁶ Vodička, Felix, « Literární historie. Její problem a úkoly » [« Literary History: Its Problems and Tasks »], dans *Čtení o jazycy a poesii*. Ed. B. Havránek and J. Mukařovský, Prague, Družstevní práce, 1942, pp. 309-400.

nouvelle cohérence pratique ; c'est ce qu'indique J. Striedter, en écrivant que la théorie de Mukařovsky « has an originality, clarity, and systematic coherence³⁹⁷ », tandis que celle de Vodička est plutôt considérée comme une application, « a reporter, an applier, or at best a supplementary of Mukařovsky's theory³⁹⁸ ». En effet, la contribution principale de Vodička réside dans l'importante direction structuraliste qu'elle a tracée vers l'« histoire de la réception » ; il l'a fait après avoir porté au clair le lieu stratégique de cette méthode, étant située entre les tâches de la poétique et celles de l'histoire littéraire. Et ce fut précisément là, dans « the intersection of « investigations within a historical context » and « question of developmental poetics » » que Vodička a fait, selon Striedter, « his substantial contribution to Czech Structuralism and literary scholarship³⁹⁹ ». L'on pourrait ainsi dire que le passage structuraliste du maître à l'élève contient en germe la théorie esthétique de l'« histoire de la réception », laquelle est partie d'une distinction première entre la genèse de l'œuvre, sa réception par le public et sa concrétisation en fonction d'un système de valeurs prédéterminées par la collectivité (1° auteur ou *acte de production* ; 2° lecteur ou *acte de réception* ; 3° concrétisation ou *acte de communication*). Dans ce passage, l'on s'aperçoit désormais du rôle joué, dans la concrétisation du sens, et par la collectivité en général, et par l'individu en particulier, puisque ces deux considérations participent de la compréhension structuraliste de la « fonction esthétique » des œuvres :

Mukařovsky's theory of the work of art as a sign and his theory of the aesthetic function made possible a structuralist history of literature as a history of reception and a history of functions. But a corresponding translation of this into-historical practice required some intermediate steps in theory and methodology. Vodička played a significant role in developing and formulating these steps, especially through his theory of concretization and his theoretical and methodological reflections on the function of literature⁴⁰⁰.

Malgré cette évidente et pertinente formulation de l'« histoire de la réception » comme théorie, il reste difficile, en effet, d'établir la place qu'elle occupait dans les discussions des années soixante, où un intérêt analogue pour cette théorie a été largement suscité au sein de l'école de Constance. Un tel chemin dans la réflexion ne nous serait possible que si l'on s'attardait sur une clarification approfondie des circonstances institutionnelles dans lesquelles l'esthétique structuraliste de l'« histoire de la réception » se posait depuis Mukařovsky jusqu'à

³⁹⁷ Striedter (1989), *op. cit.*, p. 121.

³⁹⁸ *Ibid.*

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 122.

⁴⁰⁰ *Ibid.*

Vodička. Selon Striedter, qui avait consacré, dans *Literary Structure, Evolution, and Value. Russian Formalism and Czech Structuralism Reconsidered* (1989), un chapitre à cette question, il existe des raisons pour lesquelles le nom de Vodička n'a pas figuré, en 1967, dans le discours inaugural de l'esthétique de la réception à l'école de Constance (*Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*) ; l'historien tchèque n'a été nommé que dans la révision, publiée en 1970, du discours. Ceci peut s'expliquer si l'on situe tout d'abord les travaux de Vodička dans le contexte intellectuel propre à la tradition théorique tchèque. En effet, les exigences épistémologiques en fonction desquelles il fallait opérer dans l'esthétique structuraliste de Prague diffèrent de celles que la théorie jaussienne voulait maintenir. Striedter relève les traditions de la théorie marxiste et de l'herméneutique historique comme les deux influences majeures qui se sont exercées sur l'esthétique de la réception dans sa version jaussienne. En revanche, le structuralisme pragois a connu, selon l'auteur, un débat qui a été longtemps passé sous silence avec l'approche marxiste ; une frontière méthodologique importante a été dès lors tracée entre le structuralisme pragois – malgré ses intérêts évidents pour la sociologie de la littérature – et la théorie marxiste. D'où une distinction qu'il convient de faire entre les deux versions pragoise et jaussienne de l'histoire de la réception : Vodička suivait l'enseignement de son maître et l'a mené vers la direction innovatrice d'une histoire *structuraliste* de la réception, une méthode qui se situe dans des intérêts strictement théoriques et historico-littéraires⁴⁰¹ [« theoretical and literary-historical interests »]. Selon Striedter, lui-même ancien membre de l'école de Constance, il n'en est pas ainsi pour l'esthétique de la réception jaussienne, laquelle suggère une perspective méthodologique plus proche de l'herméneutique :

Jauss's concept of the history of reception does not build on a semiotic and Structuralist aesthetic; rather, it is linked to the German tradition of hermeneutics as a theory of understanding. The contrast is no unbridgeable gulf, but it does lead to different directions of inquiry, systematization, and methodological procedures⁴⁰².

Certes, les deux versions aboutissent à des éclaircissements sur l'essence de la pratique sociale qui est, semble-t-il, à la base de la structure des œuvres littéraires. N'empêche que le

⁴⁰¹ Il serait significatif de rappeler ici la définition que donne Mukařovsky de l'esthétique structuraliste telle qu'elle fut comprise et pratiquée dans le contexte théorique tchèque : « The structuralist theory of art is most closely tied to linguistics, as that science is understood in the Prague Linguistic Circle. The development of phonology in linguistics has opened up to literary theory a way of probing the sound level in the verbal work of art; analysis of linguistics functions has given the study of the stylistics of poetic language new possibilities; and, finally, emphasis on the semiotic character of language has made possible the understanding of the work of art as a sign », « On Structuralism », dans Mukařovsky (1978), *op. cit.*, p. 3. Pour la version tchèque, cf. « O strukturalismu », *Studie z estetiky*, Prague, 1966.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 145.

structuralisme pragois demeure, pendant la période féconde des années soixante et soixante-dix, peu élaboré dans les discussions méthodologiques en études littéraires ; celles-ci étaient à l'état de ne plus être à même de relever, ainsi que le regrette Striedter, la fortune indéniable de l'école pragoise, car cette dernière vivait sous le signe de l'« ascèse » et de la « maîtrise de soi », en n'étudiant que des œuvres de leur propre littérature nationale :

The insistence on concrete historico-social situations and evolutions is one of the chief reasons why the understanding of Czech Structuralism remains, outside Czechoslovakia, fragmentary and one-sided. Concrete investigations into the relation of work structure to contextual structure, literary production to literary reception, and the social import of both, taking into account the particular historical context and its continuous change, could be conducted most thoroughly in the area where the inquirers had the best command of their subject and the precisest sense of nuance: in their native literature and history. [...] One cannot fail to notice how most of the Czech Structuralists, with almost ascetic self-restraint, concentrate on the native context. This is especially striking if one compares them with Russian Formalists like Shklovsky, who generalizes much more freely and easily, interpolates digressions, and often, without the slightest care for contextual differences, documents his theories with motely sequences of examples from the Russian avant-garde, Cervantes, Tolstoy, Conan Doyle, folklore, and Laurence Sterne. By contrast, even Mukařovský, theoretician and aesthetician that he is, chooses examples almost exclusively from the literature of his native land. But, for all their richness, the Czech and Slovak literatures and their cultural and socio-historical contexts are little known beyond the Czechoslovakian frontier. The material selected, therefore, was a further obstacle to making the school known⁴⁰³.

Quelles que soient les directions adoptées par l'une ou par l'autre de ces écoles, force est de constater que c'est avant tout le renouveau structuraliste qui a amené le champ des études littéraires à admettre qu'il lui fallait recourir à la pensée systématique et à s'interdire les approches traditionalistes et subjectivistes. Il en est ainsi pour Jauss, dont la théorie est partie d'une critique fort poussée des lacunes de la recherche historique des sources, telles qu'il les a observées dans ses premiers travaux médiévistes. L'on constate que des théories diverses travaillaient avec des concepts structuralistes analogues mais aux accentuations fort différentes. En voulant réaliser leurs programmes respectifs, ces théories ne se formulaient pas de façon autonome ; par contre, chaque théorie s'est servie d'une échelle déjà préétablie, et faisait soumettre l'examen de sa méthode à des définitions déjà admises. Or le mérite qu'il convient ici de reconnaître au structuralisme pragois, c'est qu'il avait, ainsi que l'écrit Vodička, fourni aux recherches futures les « pré-conditions » d'une approche structuraliste de la « critique génétique et historique » :

It [Prague structuralism] contains the preconditions of the historical (genetic) structuralism, of the

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 150.

investigation of parallelism and homology of single structures. [...] it is obvious that we have not yet taken full advantage, in aesthetics, literary criticism and especially in literary history, of the impulses contained in the structuralist tradition⁴⁰⁴.

2) « Les Inquiétudes d'un philologue » (1954) : contre l'objectivisme de la recherche des sources

De vouloir mettre en évidence les fondements, préparés par Mukařovsky et Vodička, d'une approche structuraliste dans la critique historique, l'on serait inévitablement amené à s'interroger sur l'idée même de « structure » et sur la manière particulière dont elle s'est posée dans la méthodologie des études littéraires. Le modèle structuraliste étant, ainsi que nous l'avions déjà vu dans le deuxième chapitre, un modèle d'origine linguistique, son application au domaine littéraire pose nombre d'ambiguïtés théoriques, lesquelles sont loin d'être élucidées dans leur juste étendue. Dans « Aspects génériques de la réception » (1979), W. D. Stempel discute de ce problème dans la recherche, et soutient qu'« il paraît malaisé de trouver à cette notion générale de structure linguistique un équivalent « littéraire » pouvant prétendre à un degré de représentativité ou répondant à un même besoin fondamental⁴⁰⁵ ». Or la raison pour laquelle l'application de l'approche structuraliste peut paraître problématique consiste, selon Stempel, en le fait que les œuvres littéraires ont une orientation référentielle qui ne peut être vérifiée qu'en s'en tenant sur les liens qui s'établissent entre l'œuvre et des normes à plus forte raison évolutives. Cela dit, contrairement à l'exactitude qu'une analyse structuraliste en linguistique peut suggérer, la possibilité d'une analyse exacte et concrète échappe à l'approche structuraliste en études littéraires. Et pourtant, Stempel voit en les excellents travaux conceptuels de l'école de Prague les pierres d'assise qui ont facilité la formulation d'une méthode capable de percevoir l'idée de structure telle qu'elle s'applique dans les études littéraires : non seulement la notion de « structure » renvoie-t-elle, chez les théoriciens de Prague, à l'analyse de la corrélation des textes (ou genres) au sein d'un système littéraire donné, mais aussi elle insiste sur « l'opposition entre système et réalisation », et c'est précisément cette dernière qui, selon Stempel, n'a pas été toujours « prise en considération » : « La concrétisation prend le statut de la parole, le texte, tout en « réalisant » le genre historique correspondant, se présente par rapport à celle-là comme une structure⁴⁰⁶ ». D'où la notion clé de « concrétisation », laquelle pose le critère principal de l'étude des genres littéraires, de leur genèse et de leur évolution. Stempel précise « l'instance du genre »,

⁴⁰⁴ Vodička (1972), art. cit., p. 15.

⁴⁰⁵ Stempel, Wolf Dieter, « Aspects génériques de la réception », dans Genette (dir.) (1986), *op. cit.*, p. 162.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 165.

soit l'étude du texte et de la manière dont elle s'inscrit dans le système du genre et dans celui de la totalité des genres, comme ce à quoi la théorie littéraire, hors du cercle de Prague, a tout d'abord identifié l'approche structuraliste. Et pourtant, l'analogie de cette approche générique avec le modèle linguistique semble, selon le théoricien, faire « problème » :

Ce qui inquiète un peu dans cette façon de voir les choses, ce n'est pas d'abord l'impossibilité où l'on se trouve de dire rien de plus concret sur cette organisation hiérarchique ; c'est avant tout, on s'en doute, l'analogie avec le modèle linguistique lui-même qui fait problème⁴⁰⁷.

Ce qui a poussé le théoricien à opter pour un tel constat est le statut qu'il décrit comme « affaibli » de la structure des œuvres littéraires ; celle-ci pose problème en raison de sa référentialité « affaiblie et émancipée de toute contrainte d'ordre pratique », une chose qui la distingue de la communication quotidienne. La portée figurale des œuvres littéraires, étant donc à la base du statut structural de celles-ci, aura pour modèle non pas un message fixe et immuable, mais une « concrétisation » que l'on appelle expérience et qu'on acquiert dans les lectures successives. Or ce sont ces lectures, étudiées par le biais de l'histoire de la réception, qui préfigurent le mode de connaissance dans la littérature, et qui permettent de repenser ce qui est déjà pensé dans le texte :

Revenons au texte : si l'on veut bien admettre que celui-ci est la réalisation d'un genre, comment concevoir le statut structural de cette même réalisation, réalisation qui est, en plus, comme une « singularisation » ? En d'autres termes : le message (au sens large) du texte littéraire prend dans la perspective de la réception l'aspect d'un modèle, d'un « modèle de réalité » comme on a dit quelquefois. Si bien que théoriquement tout ce processus de « singularisation » croissante qui accompagne la genèse de l'œuvre peut être représenté, du point de vue de la réception, *comme l'élaboration de plus en plus précise d'un modèle qui, finalement, est actualisé par l'acte de la concrétisation*⁴⁰⁸.

Ainsi, la « concrétisation » se présente comme étant l'élément qui maintient l'aspect générique des textes, et est à la base de l'histoire de la réception. Dans cette perspective, Mukařovsky précise que les textes littéraires ne peuvent être une simple succession de mots, et va jusqu'à affirmer que le signe linguistique n'y opère, en effet, qu'inversement ; autrement dit, dans les textes littéraires, c'est « la fonction esthétique [qui] transforme tout ce qu'elle saisit, en signe » :

On doit à Mukařovsky cette phrase lumineuse qui dit que « la fonction esthétique transforme tout ce qu'elle saisit, en signe ». Cette phrase est importante non seulement parce qu'elle souligne le statut particulier qui revient à la sémiotique en esthétique, mais aussi parce qu'elle donne à entendre que ce statut se définit par le rapport que l'art entretient avec la réalité. Non pas que celle-ci serve de support référentiel à la production des signes esthétiques : ce sont les signes eux-

⁴⁰⁷ *Ibid.*

⁴⁰⁸ *Ibid.* Nous soulignons.

mêmes qui, par l'intermédiaire de la réception, se prolongent dans la réalité en ce sens qu'ils y projettent leurs référents⁴⁰⁹.

Par là, l'on arrive au point de départ qui avait annoncé, à la théorie des genres, l'avantage de la méthode axée sur la réception des œuvres : en se définissant par les codes linguistique, socioculturel et historique de la collectivité, la « concrétisation » se situe tout d'abord dans l'époque où le texte a été produit, et se développe dans les générations ultérieures et successives de lecteurs. Ainsi, elle contient en germe la portée sémiotique des textes, et devient dès lors « un conditionnement « générique » [...], puisque les données qui la commandent au départ articulent à un niveau plus général ce qui s'introduit sous forme de conventions dans la constitution d'un genre historique⁴¹⁰ ». Il est évident que l'histoire de la réception, pour pouvoir être étudiée, avait été ainsi conçue dans l'aspect générique. Stempel précise que les données historiques et les concrétisations de sens qui en résultent sont des parties constitutives de l'« ensemble signifiant » des modes des genres, lesquels sont « réalisés », précisément, en fonction de ces concrétisations : « C'est donc à partir de cette réalisation que les modes vont se projeter sur l'expérience du lecteur, se reconstituant en quelque sorte en attitudes⁴¹¹ ». Il s'ensuit que l'étude de la production et de la réception des œuvres – en étudiant, tout d'abord, les modes sous lesquels les genres se manifestent et, ensuite, l'effet que ceux-ci produisent sur les lecteurs – permet d'élucider non seulement la fonction sociale des textes, mais aussi leur « configuration générique », et c'est précisément là que la linguistique et la sociologie de la littérature se sont associées dans la théorie de la réception. Dans cet ensemble complémentaire et signifiant des textes, allant du générique du « mode » jusqu'à celui du « modèle », se manifeste la fonction esthétique dans toute son étendue, car elle se rattache aux « conditions » préexistantes qui lui ont donné lieu, aussi bien qu'au « résultat » que les époques ultérieures connaissent, « c'est-à-dire au modèle auquel [elle] aboutit » :

La réception d'un texte littéraire, [...], est essentiellement un processus générique et cela dans un double sens : par rapport aux conditions dont il se réclame [...] et par rapport à son résultat, c'est-à-dire au modèle auquel il aboutit. C'est bien entendu ce deuxième aspect qui est surtout intéressant, puisqu'il se rattache à l'acte même de la réception. On peut donc avancer que *la réception littéraire est, en dernière analyse, l'expérience de la production sémiotique d'une nouvelle configuration générique*. C'est par l'intermédiaire de cette configuration aussi que l'art, pour ainsi dire, rejoint la vie⁴¹².

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 166-167.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 168.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 176.

⁴¹² *Ibid.*, p. 169-170. Nous soulignons.

Or de parler ainsi d'une « configuration générique » qui touche à la « vie », donc à la « fonction sociale » plus directement qu'à la « fonction esthétique » des textes, voici la différence qu'il serait significatif de nuancer dans cette discussion sur la théorie de la réception. En effet, le projet qu'il s'agissait – dans la version, prononcée en 1967, de cette théorie – de reprendre et d'organiser renvoie à une tentative inspirée moins par le structuralisme pragois que par le formalisme russe : ce qui offrait, aux recherches menées dans les années soixante, des possibilités de renouveau méthodologique, ce fut un terrain qui demeurait inexploité dans les trois écoles du formalisme, du structuralisme et du marxisme. Jauss part d'un problème d'« antagonisme » qu'il trouvait « pendant » entre ces écoles, et surtout entre l'école formaliste et l'école marxiste ; il part de ces « Inquiétudes d'un philologue » [« Bedenken eines Philologen »] qu'il partageait avec W. Bulst⁴¹³, à savoir qu'« aucun texte n'a été écrit pour être lu et interprété philologiquement par des philologues » – ou, ajouterai-je, par des historiens avec le regard de l'historien⁴¹⁴ ». Selon Jauss, il ne suffisait pas de distinguer les deux orientations esthétique et historique de la théorie de la réception ; cette distinction ne répondait pas à la question de savoir comment l'analyse structuraliste des genres devait procéder pour « combler le fossé qui sépare la connaissance historique et la connaissance esthétique⁴¹⁵ ». Ce que suggère tout travail porté sur la réception, ce sont des questions touchant à l'« effet (*Wirkung*) » produit par les textes ; or l'étude de l'« effet » part d'une double perspective : celle des aspects formels qui suscitent, chez le lecteur, un intérêt esthétique, et celle, historique, qui attribue au texte une « valeur esthétique ». Et c'est précisément à cause de cette double perspective qu'il fallait recourir, d'un point de vue structuraliste, à l'herméneutique, afin de cerner la manière dont le public attribue à l'œuvre un (ou des) sens, et de répondre à la question de savoir dans quelle mesure cette interaction auteur/œuvre/public contribue « à faire l'histoire » :

Dans la triade formée par l'auteur, l'œuvre et le public, celui-ci n'est pas un simple élément passif qui ne ferait que réagir en chaîne ; il développe à son tour une énergie qui contribue à faire l'histoire. La vie de l'œuvre littéraire dans l'histoire est inconcevable sans la participation active de ceux auxquels elle est destinée. C'est leur intervention qui fait entrer l'œuvre dans la continuité mouvante de l'expérience littéraire, où l'horizon ne cesse de changer, où s'opère en permanence le passage de la réception passive à la réception active, de la simple lecture à la compréhension critique, de la norme esthétique admise à son dépassement par une production nouvelle⁴¹⁶.

⁴¹³ Cf. Bulst, Walther, « Bedenken eines Philologen », dans *Studium Generale*, Bd. 7, 1954, pp. 321-323.

⁴¹⁴ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 44.

⁴¹⁵ *Ibid.*

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 44-45.

Appliquer ainsi une méthode combinatoire, à la fois esthétique et historique, devait remédier au problème de référentialité « affaiblie » que l'on trouve aux textes littéraires. C'est dans cette perspective que la nouvelle version de la théorie de la réception avait atteint son plein développement : elle a élaboré une dimension herméneutique qui prend, pour point d'ancrage, la corrélation des parties constitutives des œuvres (auteur/œuvre/public) en vue d'établir leur *statut logique*. Ce qu'il fallait élaborer dans cette analyse structuraliste consiste donc à reconnaître l'importance des relations purement subjectives et relatives que les hommes entretiennent avec les œuvres. Par là, les questions posées par la dimension évaluative de la littérature ont trouvé leur légitimité, et c'est, assez paradoxalement, cette dimension qui devait constituer le critère pour une analyse structuraliste devenue, à l'instar du modèle linguistique, *concrète* et *exacte*. Le fait de prendre en compte le caractère de témoignage dans la réception fut l'une des tâches qu'il semblait nécessaire de fixer dans l'histoire littéraire, laquelle devait s'interdire de suivre aveuglément les méthodes de l'esthétique marxiste ou formelle. C'est grâce à la conscience que Jauss avait surtout de l'historicité de la littérature que se sont révélés les deux écueils méthodologiques à franchir : 1) contre l'« objectivisme » de la recherche des sources ; 2) contre la pratique « platonicienne » de la philologie. Reconstruire le processus générique des œuvres est un travail qui appartient au domaine de l'exégèse, ce qui revient à dire que le chemin d'une analyse historico-herméneutique s'est avéré comme étant la vraie « connaissance philologique ». L'on n'y explique pas le texte à l'aide d'autres textes appartenant au même genre, mais sur la base d'indices propres à l'intelligence historique, là où la compréhension philologique du texte peut, précisément, se vérifier :

L'esthétique marxiste orthodoxe, quand elle n'ignore pas purement et simplement le lecteur, ne le traite pas autrement que l'auteur : elle s'enquiert de sa situation sociale, ou bien elle cherche à le localiser dans l'organisation hiérarchisée de la société que représentent les œuvres. L'école formaliste n'a besoin du lecteur que comme sujet de la perception, qui, suivant les incitations du texte, doit discerner la forme ou découvrir le procédé technique. Elle lui attribue l'intelligence théorique du « philologue » qui, connaissant les procédés de l'art, est en mesure de réfléchir sur eux, de même que l'école marxiste identifie tout simplement l'expérience spontanée du lecteur à l'intérêt scientifique du matérialisme historique qui cherche à découvrir dans l'œuvre littéraire les rapports entre la superstructure et l'infrastructure⁴¹⁷.

3) Les variantes formelles des œuvres dans une « histoire de l'efficiace » (*Wirkungsgeschichte*) : la conscience historico-herméneutique de la continuité

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 44.

Après que la corrélation méthodologique entre la « connaissance historique » et la « connaissance esthétique » a été ainsi assurée dans la théorie de la réception, la primauté formelle qui faisait perdre à l'œuvre son lieu dans la sphère sociale s'est trouvée, d'un point de vue philologique, confrontée à de nouvelles conditions devant être remplies par la théorie esthétique. Et c'est dans cette perspective structuraliste que Jauss avait élaboré la notion d'« horizon d'attente », une notion ayant pour base principale l'ensemble de témoignages critiques apparentés aux aspects linguistique et social de l'époque où l'œuvre étudiée est parue. Cette remarque s'est révélée être d'une indéniable valeur démonstrative, car l'interprétation historique pouvait en tirer des arguments bien fondés sur ce que Jauss appelle « la reconstitution de l'horizon d'attente », laquelle devait répondre aux faiblesses et aux écueils de la philologie que l'historien décrivait comme étant « métaphysique » :

On fait apparaître clairement la différence herméneutique entre le présent et le passé dans l'intelligence de l'œuvre, on prend conscience de l'histoire de sa réception, qui rétablit le lien entre les deux horizons, et l'on remet ainsi en question, comme dogme métaphysique d'une philologie restée plus ou moins platonicienne, la fausse évidence d'une essence poétique intemporelle, toujours actuelle, révélée par le texte littéraire, et d'un sens objectif, une fois pour toutes arrêté, immédiatement accessible en tout temps à l'interprète⁴¹⁸.

En plus de cette prise de conscience de la nécessité d'une étude évaluative des jugements émis sur les œuvres, Jauss insiste sur l'analyse des « variantes formelles » de celles-ci et ce, en les intégrant dans l'intelligence de deux horizons : tout d'abord, l'« horizon préexistant » à l'œuvre étudiée, et, ensuite, l'« œuvre nouvelle » qui vient lui succéder. Cela doit permettre de formuler un « système de références » adéquat et de l'ajouter, par la suite, à l'étude historique des influences – ou de l'« histoire de l'efficacité » (*Wirkungsgeschichte*). En effet, le principe, hérité de l'herméneutique philosophique de H.-G. Gadamer, d'une « histoire de l'efficacité » peut être considéré comme l'une des contributions les plus significatives de l'esthétique de la réception, parce qu'elle avait assuré à l'analyse une importante conscience historico-herméneutique de la continuité. La question se posait alors de savoir si le philologue devait « évaluer une œuvre en fonction de la perspective du passé, du point de vue du présent, ou du « jugement des siècles » ?⁴¹⁹ ». Cette question fondamentale, que Jauss reprend à R. Wellek, laisse entrevoir « l'aporie du jugement littéraire » et l'embarras où se trouve la recherche philologique des sources, ce qui revient à dire que la signification des œuvres y est souvent passée sous silence en

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 58.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 60.

raison des limitations d'une compréhension axée uniquement sur l'histoire des textes. Par là, la nécessité d'une perspective logique se présente dans la discussion : Jauss reprend, à un chapitre de *Vérité et méthode* (« La logique de la question et de la réponse » [*Die Logik von Frage und Antwort*]), le principe gadamérien de la question et de la réponse, lequel fut développé à partir de la thèse proposée par Collingwood et selon laquelle « on ne peut comprendre un texte que si l'on a compris à quelle question il répond⁴²⁰ ». C'est sur cette base solide que Jauss fonde la logique historique de sa théorie d'une esthétique de la réception : par le biais d'une analyse qui fait intervenir l'« histoire de l'efficiencia » des œuvres et qui réélabore, du même coup, la question à laquelle elles avaient répondu, le théoricien tente de valoriser le « rôle créateur d'une compréhension évolutive, incluant nécessairement aussi la critique de la tradition et l'oubli⁴²¹ ». Ici, les trois inévitables perspectives de l'« histoire de l'efficiencia » se présentent dans le travail d'historien, celle du « passé », celle du « présent » et celle des « siècles ». Mais précisément, sur quelle base, ou quelle limitation chronologique, faudrait-il s'en tenir dans l'analyse de l'histoire de la réception ? Voici, tout d'abord et dans le tableau ci-dessous, ce que Jauss et Wellek écrivent par rapport aux trois perspectives historiques du « passé », du « présent » et des « siècles ».

Tableau IX. Les trois perspectives historiques dans l'étude axée sur l'« histoire de l'efficiencia »⁴²² : R. Wellek et H. R. Jauss

1) *La perspective du passé :*

« Les critères effectifs d'un temps passé risquant d'être si étroits qu'en les utilisant on ne pourrait qu'appauvrir les œuvres qui ont développé au cours de leur histoire le plus riche potentiel de signification ».

2) *Le point de vue du présent :*

« Le jugement esthétique du temps présent privilégierait les œuvres correspondant au canon du goût moderne et serait injuste envers toutes les autres simplement parce que la fonction qu'elles ont remplie en leur temps n'est plus évidente ».

3) *Le « jugement des siècles » :*

« Le « jugement des siècles » sur une œuvre littéraire est plus que « la somme contingente de tous les jugements des autres lecteurs, spectateurs, critiques et même des professeurs d'université » ; il résulte du déploiement à travers le temps d'un potentiel de signification, immanent à l'œuvre dès l'origine, qui s'actualise dans la succession des stades historiques de sa réception et qui se révèle

⁴²⁰ *Ibid.*

⁴²¹ *Ibid.*, p. 63.

⁴²² Cf. *Ibid.*, p. 58-63 ; Wellek, René, « The Theory of Literary History », dans *Études dédiées au 4^e Congrès de linguistes, Travaux du Cercle linguistique de Prague*, 1936, p. 184.

au jugement compréhensif dans la mesure où celui-ci accomplit de façon scientifiquement contrôlée, dans sa rencontre avec la tradition, la « fusion des horizons ».

En effet, ce point de vue chronologique et la confusion qui en découle répondent à une ancienne question posée par la nature exigeante de la littérature en tant que « connaissance philologique ». Selon P. Szondi (1962), le statut de la « science de la littérature » se distingue des autres sciences objectives telles que l'histoire, la biologie ou la chimie par une problématique qui « n'est guère prise en considération par les études littéraires⁴²³ ». La question qui se pose à la philologie est, de prime abord, celle de savoir si elle peut être comprise comme « un savoir [*Wissen*], donc dans un état stable⁴²⁴ ». Szondi souligne les répercussions significatives auxquelles cette question a inversement entraîné la théorie et critique littéraires : elle a donné lieu à un « éloge de la non-scientificité » de la littérature. À cet effet, il paraît que la « connaissance philologique » ne se présente pas comme une connaissance qui décide du statut des œuvres, car, ainsi que l'indique Szondi, « elle se décide elle-même, en étant une connaissance⁴²⁵ ». Cette formulation décisive montre jusqu'à quel point l'embaras, auquel les historiens de la littérature et les linguistes sont confrontés, a été rendu : dans le sens d'un enseignement concret des textes littéraires, les trois moments du savoir philologique – « celui de l'activité critique, de l'analyse et de la décision » – font défaut, parce qu'ils se présentent autrement dans la littérature :

Aucun commentaire, aucune étude stylistique d'un poème ne peut se donner pour but de produire une description qui devrait être appréhendée pour elle-même. Le lecteur le plus dépourvu d'esprit critique voudra encore la confronter avec le poème, et ne la comprendra qu'après avoir ramené les affirmations qu'elle contient aux actes cognitifs d'où elles sont issues⁴²⁶.

Dès lors, l'on se rend compte de l'importance méthodologique accordée de plus en plus aux problèmes d'herméneutique : le fait d'être attentif aux implications exégétiques des aspects historiques et génériques des textes permet de mieux cerner à la fois les problématiques et les limites chronologiques qu'il faut y envisager dès l'abord. Et ce fut là la deuxième influence – maintenant de nature philologique – qui s'est largement exercée sur l'esthétique de la réception, à

⁴²³ Szondi, Peter, « Sur la connaissance philologique », dans Thouard, Denis (dir.), *Herméneutique critique, Comprendre, interpréter, connaître*, textes réunis et présentés par D. Thouard, traduits par Ph. Lacour, F. Thomas, D. Thouard, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2011, p. 192. Pour la version allemande, cf. « Zur Erkenntnisproblematik in der Literaturwissenschaft » (1962), rééd. « Über philologische Erkenntnis », dans *Hölderlin-Studien*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1967.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 193.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 195.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 194-195.

savoir les résultats auxquels a abouti Szondi. Dans son étude devenue aujourd'hui une source incontournable dans la philologie moderne – « Sur la connaissance philologique » [« Über philologische Erkenntnis »] (1962) –, Szondi souligne la nécessité actuelle d'une révision méthodologique susceptible de remédier au manque d'une « conscience herméneutique » dans les études littéraires. L'idée d'une approche herméneutique s'avère bénéfique pour peu qu'on y associe les caractères esthétique et philologique des textes et en relève, précisément, les prémisses d'interprétation. Il s'agissait, pour Szondi, d'aboutir à une « esthétique du texte à interpréter », laquelle inclut à la fois la rigueur de la philologie et la logique de l'histoire. Selon Szondi, il fallait, sous la désignation d'une herméneutique littéraire, entendre une nouvelle approche qui ne puise pas les bases de sa critique dans une simple théorie interprétative sociale ou philosophique, mais qui procède à une interprétation déterminée historiquement par les prémisses de la théorie esthétique :

Si nous parlons d'herméneutique littéraire, non d'herméneutique philologique, c'est principalement parce que la technique de l'interprétation à laquelle nous pensons doit se distinguer de l'herméneutique que nous a transmise la philologie classique, en ce sens que le caractère esthétique du texte à interpréter n'est pas seulement pris en compte dans un jugement, qui suit l'interprétation, mais qu'elle en fait la prémisse de son propre exercice⁴²⁷.

Nous voilà rendu à une étape transitoire dans la discussion méthodologique. Nous aurions l'occasion, dans la deuxième partie de cette thèse, d'élaborer en détail la naissance, à partir de l'esthétique de la réception, du projet d'une herméneutique littéraire. Mais dans l'état actuel de notre discussion, il serait significatif d'insister sur l'indéniable rôle joué par l'esthétique et sur la manière dont elle a été conservée dans la théorie et critique littéraires. On doit s'interroger tout d'abord sur la différence entre les deux orientations philosophique et critique de l'esthétique, puisqu'elles sont souvent confondues l'une avec l'autre. Si l'on regarde de plus près le développement structuraliste qu'avait connu, depuis le cercle de Prague jusqu'à l'école de Constance, l'histoire littéraire – en élaborant des concepts tels que « fonction esthétique » (Mukařovsky) ou « expérience esthétique » (Jauss) –, l'on serait porté à tenir la notion d'esthétique dans les limites d'un travail strictement philologique. Or dans quel cadre faudrait-il, précisément, élucider les compétences de l'esthétique dans la philologie ? L'esthétique est une approche qui dispose déjà de sa propre tradition et qui n'a pas forcément son analogue dans la philologie, et pourtant, sa naissance, préparée par un « examen de conscience » à plus forte raison

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 10.

structuraliste, dans l'histoire littéraire ne fut que le prélude à une nouvelle *question de la question philologique*.

4) Extension de la question philologique à une *question de la question philologique*

Il va sans dire que l'époque de la formation de l'herméneutique littéraire est celle de la prise en considération du rôle que devaient jouer, dans la philologie, les deux consciences *historique* et *esthétique* des textes. La pratique herméneutique s'est révélée être étroitement liée au problème esthétique ; elle a été bénéfique à la recherche au moment où celle-ci a été poussée à ses limites, c'est-à-dire quand les études littéraires ont fait soumettre la littérature « à des critères qui, au lieu de garantir sa scientificité, la mettent justement en question, parce qu'ils sont inadéquats à leurs objets⁴²⁸ ». Or dans le champ universitaire allemand, et surtout dans les travaux conceptuels de Szondi et de Jauss, le point de vue esthétique a été particulièrement nourri des concepts élaborés dans la *Théorie esthétique* de T. W. Adorno, laquelle avait clairement souligné aux deux domaines de la critique littéraire et de la philosophie qu'elles ne peuvent « espérer de connaissance effective qu'en s'immergeant dans l'œuvre et dans « la logique aboutissant à sa production »⁴²⁹ ». Non seulement ce point de vue avait-il associé le savoir philologique à la théorie esthétique, mais aussi il avait assuré une nouvelle dynamique évaluative de l'« historicité de la littérature ». Cela dit, toute connaissance philologique que l'on peut acquérir des textes est confrontée à des indications historiques qui viennent souvent la corriger, la modifier ou même la contredire. Et c'est pour cette raison là que la recherche philologique ne pouvait prétendre à l'objectivité, car elle ne peut se conformer à un objet fixe et n'est donc analogue à aucune discipline exacte. Dès lors, la solution herméneutique suggérée a été une manière de remédier aux faiblesses méthodologiques d'une philologie qui « court le danger de dénaturer, en recourant à des méthodes inappropriées, des faits empreints de subjectivité, sans être en mesure de percevoir son erreur⁴³⁰ ». L'herméneutique s'est proposée comme une solution possible à envisager en ceci qu'elle garantissait une convergence de différents modes d'interprétation et appuyait, du même coup, l'historicité des phénomènes qui expliquent l'histoire des œuvres et de leur appartenance aux genres. Ainsi, au lieu de s'adonner au caractère douteux de la méthode philologique, l'herméneutique s'est plutôt présentée comme une approche qui, tout en affirmant ce même

⁴²⁸ Szondi (2011), *op. cit.*, p. 211.

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 211-212. Cf. Theodor W. Adorno, « Valéry's Abweichungen », dans *Noten zur Literatur II*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1961, p. 43.

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 198.

caractère douteux, opère un échange permanent et évolutif des rôles de l'historien de la littérature et du linguiste et ce, dans le cadre d'un *cercle interprétatif*. Or la réussite à laquelle cette approche avait promis consiste en le fait qu'elle s'est identifiée entièrement à son objet d'étude, à savoir qu'elle est, elle aussi, une « une œuvre de l'art » : « La compréhension parfaite d'un discours ou d'un écrit est une œuvre de l'art et exige une doctrine de l'art ou une technique, que nous désignons par l'expression d'herméneutique⁴³¹ ».

En effet, la naissance de la question herméneutique dans la philologie a coïncidé avec un intérêt croissant que les approches logiques avaient suscité dans la théorie des genres. Cette idée n'est guère sans précédent, puisqu'elle remonte déjà à la fameuse systématisation des genres poétiques que l'on retrouve dans l'œuvre de Goethe, et où l'on relève une explication des trois modes de présentation poétique : les genres épique, dramatique et lyrique. Cette systématisation est devenue une sorte de modèle classificateur « logique » en ceci qu'elle oriente l'expérience du lecteur vers la description des phénomènes poétiques eux-mêmes ; elle en fait, précisément, la doctrine méthodologique. Or de vouloir faire l'exégèse sur les pas de cette approche, ce serait une façon de laisser le problème philologique s'épanouir dans les phénomènes esthétiques qui sont, à bien des égards, capables de nous rapprocher du sens sans toutefois nous le livrer explicitement. Ainsi, le point central qui permet, à l'analyse philologique, de faire comprendre la nature du sens à attribuer aux textes n'est touché qu'au moment où ceux-ci sont situés dans l'« expérience esthétique » qui associe l'*historique* à l'*esthétique*. Nous voyons, dans l'extrait ci-dessous, comment Goethe a été en mesure d'achever une telle compréhension esthétique des genres :

Il n'y a que trois formes pures et naturelles de la poésie : celle qui raconte purement et simplement, celle qui naît de l'enthousiasme, et celle où des personnages agissent : l'épique, la lyrique, et la dramatique. Ces trois genres poétiques peuvent opérer ensemble ou séparément. On les trouve souvent réunis dans de très-petits poèmes, et par cette réunion même ils produisent dans leur petit cadre le plus grand effet, comme cela est manifeste dans les meilleures ballades de tous les peuples. C'est ainsi que nous voyons dans l'ancienne tragédie grecque la réunion des trois genres, mais qui se sépareront après une certaine succession de temps⁴³².

Dans cet extrait, il est évident que les deux observations esthétique (évaluative) et historique (logique) se coïncident dans le jugement émis sur les genres (épique, lyrique et dramatique), aussi bien que sur leur classification. Sous cet angle, les deux conceptions esthétique et historique

⁴³¹ Cité dans *ibid.*, p. 191-192. Cf. Schleiermacher, F., *Kurze Darstellung des theologischen Studiums, Présentation abrégée des études théologiques* (1830), §132, trad. française dans B. Kaempf, avec la collaboration de P. Bühler, *Le statut de la théologie. Bref exposé*, Paris-Genève, Le Cerf-Labor et Fides, 1994.

⁴³² Cité dans Ackermann, Paul, *Du principe de la poésie et de l'éducation du poète*, Paris, Brockhaus & Avenarius, 1841, p. 26.

paraissent parfaitement analogues et complémentaires ; bien qu'elles débouchent sur des chemins théoriques distincts les uns des autres, elles se donnent, en fin de compte, rencontre sur le terrain du même objectif : à savoir, chez Goethe, la décision philologique à émettre sur les formes naturelles de la poésie. L'on est ici en face d'une vision à la fois définitoire et raisonnée de la littérature, ce qui donne lieu à une nouvelle « logique du langage », laquelle « [s'impose] à la place [...] d'une logique de la pensée⁴³³ ». Dans son travail incontournable *Logique des genres littéraires* (1977 [1986]), K. Hamburger définit ce qu'elle appelle une « logique de la littérature » ; l'auteure réfère ici à tout essai d'expliquer le « critère opératoire, définitoire du littéraire, dans le cadre de son opposition conceptuelle (*Begriffsbildung*) avec la réalité⁴³⁴ ». Cette logique, qui peut être comprise comme étant une « logique linguistique des genres littéraires⁴³⁵ », s'attarde sur la fonction expressive du langage littéraire :

Précisons d'abord la nature de cette entreprise : toute considération théorique sur la littérature, quel que soit le domaine traité, peut en effet être mise au compte de l'esthétique de la littérature. Dans la mesure où l'art est l'objet de l'esthétique et non de la logique, dans la mesure où il révèle de la forme et non de la pensée, parler d'une logique de la littérature pourrait bien – au vrai – paraître superflu, voire même déconcerter. Mais la situation spécifique de la littérature dans le système de l'art justifie cette distinction : il existe bien une logique, ou encore un système logique, de la littérature⁴³⁶.

Pourtant, établir une « logique de la littérature » doit, selon l'auteure, se comprendre dans un sens strictement esthétique du terme ; celui-ci permettra d'évaluer le rôle créateur du langage littéraire par référence à ses aspects logiques, lesquels éclairent, par conséquent, la manière dont les formes des œuvres sont précisément créées :

Les lois logiques qui président au processus de création sont indépendantes de la reconnaissance, dans les formes produites, du concept de littérature au sens esthétique. Les lois logiques sont ici absolues, et les lois esthétiques, relatives ; *les premières sont objet de connaissance, les secondes d'évaluation*. Ce qui n'empêche pas que la connaissance des rapports logiques structuraux puisse souvent être utile à l'évaluation esthétique. Le fait que la place de la littérature dans le système de l'art est déterminée par sa place dans le système du langage, et par là de la pensée, n'en apparaît que plus nettement⁴³⁷.

⁴³³ Hamburger, Käte, *Logique des genres littéraires*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 21.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁴³⁵ La note du traducteur est à cet égard fort significative, puisqu'elle explique les liens qui unissent, dans la théorie littéraire, l'idée d'une logique linguistique avec la théorie des genres : « Il y a, en effet, d'abord une logique linguistique (en l'espèce, énonciative) qui est au fondement de l'organisation des genres, et c'est cette logique sous-jacente qui finit par se déployer en théorie de la littérature. Le titre retenu met donc l'accent sur la gestion plutôt que sur le résultat, sur les fondations de l'œuvre plutôt que sur le spectacle qu'elle offre une fois achevée. Dans la même ligne, il était normal de recourir à la notion de genre : s'il y a une théorie de la littérature, c'est dans l'exacte mesure où il y a une logique des genres », « Note du traducteur », dans *ibid.*, p. 17.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 25. Nous soulignons.

Hamburger voit en cette « logique de la littérature » le problème méthodologique central qui se posait toujours à la théorie des genres : afin que ceux-ci soient clairement définis, il faudrait se conformer, selon l'auteure, à une taxinomie qui élucide la « trame logique cachée de la littérature », qui rend compte de la diversité des genres et qui y découvre de nouvelles possibilités d'interprétation. L'on arrive ainsi à comprendre l'un des aspects caractéristiques du lieu stratégique à partir duquel le problème esthétique s'était posé dans la théorie des genres, et comment il a entraîné à une révision logique et herméneutique dans la philologie. Il fallait répondre aux questions de savoir comment le travail philologique peut s'appuyer sur une interprétation des modes de communication employés dans les textes, comment ceux-ci se manifestent et à partir de quels critères il conviendrait d'en juger les causes et les lois, donc la *structure*. La découverte de ces lois devait, selon l'auteure, donner « à l'interprète les clefs de bien des portes dérobées derrière lesquelles se cachent les mystères du processus de création littéraire » :

Ceux qui composent une œuvre ont aussi peu conscience de cette structure logique, ou de cette régularité, que nous-mêmes avons conscience des règles logiques que nous devons observer afin de nous faire comprendre lorsque nous pensons et parlons. Mais ces lois, une fois découvertes, donnent à l'interprète les clefs de bien des portes dérobées derrière lesquelles se cachent les mystères du processus de création littéraire, et donc des formes littéraires elles-mêmes⁴³⁸.

Sous cet angle esthétique, il devient clair que les problèmes qui relèvent de l'herméneutique *sont* ce qui avait amené à une révision structuraliste dans la philologie, car l'essentiel dans les œuvres ne cessait d'échapper à toute lecture se réclamant objective. Dès lors que la sphère esthétique constitue ainsi une condition préalable à la compréhension, son intégration dans le domaine philologique devient une nécessité ; celle-ci fera, par conséquent, office de connaissance qui dispose de ses propres règles de description. Et c'est précisément cette orientation esthétique qui avait donné lieu à une herméneutique ne se voulant plus, dans les termes de Szondi, « philologique », mais plutôt « littéraire ». Il s'agit donc, en premier lieu, d'une théorie philologique se situant vis-à-vis de l'esthétique et de l'histoire et associant ainsi la « connaissance » à l'« évaluation ». C'est grâce à la théorie esthétique qu'une telle prise de conscience a été rendue possible, parce qu'elle s'était présentée comme étant une pratique évaluative qui s'interdit toute compréhension objective et qui démontre, du même coup,

⁴³⁸ *Ibid.*

qu'aucune lecture philologique ne peut incomber à « l'autonomie de l'expérience esthétique » et ne saurait ainsi se réclamer une « bonne lecture » :

La situation historique opère une sélection naturelle de ce qui paraît pertinent au public, à la différence de ce qui passe pour obsolète ou de ce qui est oublié. Dans le cadre d'une telle partialité, toutefois, la décision quant au caractère adéquat ou erroné des interprétations incombe à l'expérience esthétique. Aucune objection du théoricien, du sociologue, ni même de l'artiste lui-même qui se livrerait à un commentaire, n'est valable à l'encontre de cette autonomie de l'expérience esthétique. En matière d'esthétique, il y a bien une supériorité due à l'exercice du regard et à des connaissances plus étendues, mais jamais de monopole de la bonne lecture⁴³⁹.

Il paraît donc impossible de déterminer, dans un contenu lui-même indéterminable, une signification unique, car la logique imposante des textes littéraires a pour base une communication qui entretient des rapports évolutifs et variables avec la langue par le moyen de laquelle elle s'exprime. Dans cette perspective, la « logique des genres littéraires » est comprise au sens d'une « logique du *littéraire* », laquelle suggère une nouvelle « théorie linguistique de la littérature » ; cette théorie s'inspire de l'intégration de l'esthétique et de la valeur réflexive que celle-ci permet de reconnaître dans la question philologique. L'on voit dans quelle mesure le type de problèmes auxquels les études littéraires étaient censées répondre avait porté au clair ce qui y faisait longtemps défaut : la recherche devait porter attention à la relation logique (expressive et descriptive) que les textes littéraires entretiennent avec la langue. D'où l'hypothèse à laquelle les recherches entreprises dans le champ universitaire allemand, et surtout dans l'école de Constance, ont abouti : à savoir qu'il existe une autonomie de l'« expérience esthétique » de la littérature⁴⁴⁰, une expérience qu'il faut « reprendre comme objet de réflexion théorique, si nous voulons aujourd'hui défendre [...] la fonction sociale de l'art et des disciplines scientifiques qui sont à son service⁴⁴¹ ». Cette discussion avait entraîné à une configuration importante du champ universitaire et à une reconsidération théorique de la littérature, qui valorise désormais l'étude de l'*effet*. Ce chemin dans l'investigation, adopté surtout par Jauss, Iser et Szondi, voulait à la fois rompre et renouer des liens avec la tradition philologique allemande. Dans l'herméneutique philologique, les divers développements systématiques de la connaissance philologique ont été compris dans leur dimension pratique, c'est-à-dire dans l'interdépendance des modalités de la

⁴³⁹ Cité dans Rochlitz, Rainer (dir.), *Théories esthétiques après Adorno*, textes édités et présentés par Rainer Rochlitz, traduits de l'allemand par Rainer Rochlitz et Christian Bouchindhomme, Paris, Actes Sud, 1990, p. 16. Cf. Bubner, R., « Moderne Ersatzfunktionen des Ästhetischen », dans *Merkur*, n°2, fév. 1986, p. 106.

⁴⁴⁰ Nous aurons l'occasion, dans la deuxième partie de cette thèse, d'élucider le concept clé d'« expérience esthétique » ; H. R. Jauss élucide l'appareil théorique de ce concept dans une conférence publique que l'historien avait donnée en 1972, cf. « Petite apologie de l'expérience esthétique », dans Jauss (1978), *op. cit.*, pp. 123-157.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 125.

théorie avec les faits donnés dans les textes étudiés. Ce qui demeurait encore d'être examiné en profondeur consistait en les potentialités de la *culture disciplinaire* philologique, en un « tournant philologique » (Schwindt) permettant d'interroger la situation épistémique de la philologie moderne. En 2007, une série de conférences publiques – organisées par le « Seminar für Klassische Philologie » à l'Université de Heidelberg et prononcées à l'*Internationalen Wissenschaftsforums* – avait poursuivi ce chemin dans la réflexion en s'interrogeant sur la question « *philo-logique* » de la philologie : comment la question philologique implique, aujourd'hui, qu'elle soit elle-même définie avant qu'elle ne tente de définir son objet d'étude ? Comment la question actuelle qui se pose est celle d'« ein Zugang zu dem, was in einem strengen Sinn Philologie heißen kann, erst durch die Frage nach der philologischen Frage angebahnt werden kann⁴⁴² » ? Les intervenants à cette rencontre, dont une sélection des travaux parut dans l'ouvrage collectif *Was ist eine philologische Frage* (Suhrkamp Verlag, 2009), poursuivaient le même objectif : parce que la base de la pensée philologique représente la tâche aveugle d'un bon nombre de questionnements dans la théorie littéraire, il s'agissait de partir de ce premier acquis – de ce que Schwindt appelle « Freiraum » [« espace vide »] dans le champ théorique – afin de faire de la situation épistémique de la philologie la question qui doit elle-même être en cause :

Die Frage nach der Philologischen Frage eröffnet mithin einen Freiraum, einen Ort der Wahrnehmung und Beobachtung, der – und das unterscheidet ihn von den vertrauten Topographien philologischen Fragens – allen möglichen Antworten und mithin gerade auch den Gegenständen der philologischen Verhandlung vorausliegt⁴⁴³.

Les participants à cette rencontre entendaient apporter des enquêtes variées conformément à leurs domaines respectifs de spécialité ; leurs travaux restent pourtant assurés par l'uniformité des bases de la discussion : à savoir l'hypothèse à partir de laquelle ils ont été amenés à se poser des questions touchant le fond de la philologie moderne en fonction des aspects de transformation dans les textes auxquels elle est confrontée. Ces derniers développements, s'ils font état d'une lacune à pallier, c'est qu'ils leur manque une réflexion impartiale et divergente sur le cadre épistémique à envisager dans la pratique philologique. Un tel chemin dans le questionnement diffère, pourtant, de l'enquête philologique à proprement parler en ce qu'il donne à celle-ci sa double détermination théorique et pratique : ce qui est désormais en question est, d'une part, une réflexion fondée sur le *non-texte* – [« Nicht textbezogener Methoden und Praktiken zu

⁴⁴² Schwindt, J. P. (dir.), *Was ist eine philologische Frage ?*, Suhrkamp Verlag, 2009.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 11-12.

behaupen »] – et, d'autre part, une réflexion basée sur la perception et l'observation – [« einen Ort der Wahrnehmung und Beobachtung »]. Cela dit, la question qui se pose et à laquelle il convient d'apporter des réponses se formule désormais dans un sens inverse : comment pourrait-on se poser la « question de la question philologique » avant de se poser la « question philologique » elle-même ?

Eine solche Frage ermöglicht also die Befreiung der Philologie von den *doxai* anderer Disziplinen, Erkenntnisstechniken oder Erfahrungsweisen und erlaubt, zumindest im Prinzip, ihre Ablösung von den fragwürdig gewordenen Traditionsbeständen, die im Verlauf ihrer Geschichte [...] ihre Grenzen definiert haben. Was eine philologische Frage sei, diese Frage ist also nicht zunächst die nach den Konturen einer wohletablierten akademischen Disziplin – wäre sie in jedem Sinn etabliert, so hätte sich die Frage erledigt – ; und sie ist nicht die Frage nach den Chancen der Stabilisierung dieser Disziplin im Abwehrkampf gegen die feindliche Übernahme ihrer Ressourcen durch andere, angeblich profitablere Disziplinen ; denn dann liefe diese Frage auf die Münchhausiade hinaus, eine zerfallende Ordnung dadurch zu stützen, daß man sie dazu anhält, sich auf eben diese Ordnung selber zu stützen⁴⁴⁴.

Force est de constater qu'une « critique de la critique » s'impose ici avec évidence : non seulement la nécessité d'une pensée cohérente entre les disciplines s'y présente-t-elle sous ses aspects méthodologiques les plus complexes, mais aussi une nouvelle valeur heuristique a été fortement attribuée à la littérature. Les problèmes de la contingence de l'histoire littéraire, joints à ceux de l'incompatibilité du travail philologique avec le savoir historique des textes, ont débouché sur une nouvelle relation assurée par les imposantes portées cognitive et esthétique des textes littéraires. La question reste pourtant ouverte de savoir comment une telle compréhension *logique* des textes peut organiser la structure des « connaissances » et des « évaluations » qui ne cessent de renvoyer aux disciplines interprétatives, lesquelles sont, en fin de compte, responsables de toute expérience acquise par les lecteurs. Dès lors que les textes littéraires sont saisis, sous l'angle *logique* de l'esthétique, dans leur structure originelle double – langagière et historique –, l'on serait en mesure de comprendre dans quelle mesure la pratique philologique est, en effet, tributaire d'une lecture qui est loin d'être accomplie. Quand elle n'inclut pas une reconnaissance de cette *clé d'appréciation* qui lui a, dès le départ, ouvert la porte de la « connaissance » et de l'« évaluation » des textes, quand elle fait soumettre la lecture à des contraintes qui échappent à toute argumentation portée sur le sens, la pratique philologique ne cessera de se retrouver dans ce nœud interdisciplinaire, là où seules prévalent la critique, la réception et l'évaluation différenciées et compréhensives. Saurait-elle se défaire d'un nœud qui

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 25.

lui fait sa force en même temps que sa faiblesse, d'un nœud fait par une discipline qui s'est, dès l'origine, définie comme étant *humaniste* ?

Ever since the teaching of literature became an autonomous academic field (and we are frequently reminded that this is a fairly recent development, going back no further than the late nineteenth century) it has justified itself as a humanistic and historical discipline, allied to yet distinct from the descriptive sciences of philology and rhetoric. Its ambitions, however, go beyond mere description. It only has its own national and comparative history but, since it deals with a relatively stable canon of specific texts, it should be a model for the other historical sciences whose subject matter is less clearly defined⁴⁴⁵.

⁴⁴⁵ De Man (1986), *op. cit.*, p. 21.

CHAPITRE VI

Regard sur l'exemple du conflit des interprétations dans la poésie moderne : enjeux de l'herméneutique et du structuralisme

1) Polysémie et double sens : une analyse structurale ?

De vouloir suivre la progression des rapports interdisciplinaires qui se nouent, dans la pratique philologique, entre la linguistique et le savoir historique, l'on serait tenté de se poser une question préalable sur les éléments à partir desquels cette relation est, de prime abord, constituée dans les textes. Poser cette question, ce serait rappeler l'itinéraire originel du problème linguistique, que P. Ricœur (1975) identifie, d'une part, dans les trois unités linguistiques du « mot », de la « phrase » et du « discours », et, d'autre part, dans la progression disciplinaire à laquelle ces trois unités correspondent : à savoir la « sémiotique », la « sémantique » et l'« herméneutique ».

Tableau X. Itinéraire du problème linguistique et des disciplines auxquelles il correspond⁴⁴⁶

Mot	➔	Phrase	➔	Discours
Sémiotique	➔	Sémantique	➔	Herméneutique

Suivre cet ordre logique permettrait de reconnaître les problèmes méthodologiques ultérieurs qui s'y posent, et de répondre à la question de savoir dans quelle mesure des disciplines distinctes les unes des autres se donnent, par la voie indirecte d'une opposition, rencontre dans le travail concret d'analyse de textes. À cet égard, les études, rassemblées dans *La métaphore vive*⁴⁴⁷

⁴⁴⁶ Cf. Ricœur, Paul, *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points / Essais », 1975, p. 10.

⁴⁴⁷ Les études, au nombre de huit, rassemblées dans cet ouvrage sont issues de séminaires donnés, par le théoricien et au cours des années 1970, à l'Université de Toronto, à l'Université de Louvain, à l'Université de Paris-X et à l'Université de Chicago. Tout en prenant le problème de la « métaphore » pour base de la discussion, l'auteur suit dans ses études le développement de cette figure de discours depuis la première définition qui lui avait donné la rhétorique classique ; celle-ci la décrit comme « trope par ressemblance ». Or parce que l'explication de la métaphore requiert que celle-ci soit située dans un travail qui rapporte son « innovation sémantique », c'est-à-dire sa capacité de rapprocher deux idées « en dépit de leur « distance » logique », Ricœur examine la définition de la métaphore depuis Aristote et suit l'évolution ultérieure qu'elle a connue dans la pensée occidentale ; il le fait dans l'objectif de reconnaître au discours poétique et à l'énoncé métaphorique un « pouvoir *heuristique* » apte à « redécrire » la réalité ». Dans le cadre de notre travail dans ce chapitre, et en raison de l'intérêt initial que nous avons pour la question philologique et les problèmes méthodologiques qui en sont issus dans le contexte propre aux études littéraires, nous allons baliser, en fonction des besoins de la problématique de cette thèse, le champ vaste de la recherche effectuée par P. Ricœur et ce, en nous limitant aux quatre études suivantes : III^e étude « La métaphore et la sémantique du discours » ; IV^e étude « La métaphore et la sémantique du mot » ; VI^e « Le travail de la ressemblance » ; VII^e « Métaphore et référence ».

(1975) et *Le conflit des interprétations*⁴⁴⁸ (1969), de Ricœur sont exemplaires en ceci qu'elles exposent une problématique littéraire commune aux trois niveaux sémiotique, sémantique et herméneutique : celle de la métaphore et de la manière dont elle représente, dans le discours poétique, « une réalité en dehors du langage⁴⁴⁹ ». Dans la mesure où elle suggère une signification « impertinente » quand elle est prise uniquement au niveau des mots (sémiotique) ou bien à celui de la phrase (sémantique), la métaphore soulève nombre d'interrogations sur la référence à laquelle elle renvoie, et se situe ainsi dans le contexte méthodologique propre à l'analyse structurale ; et c'est précisément ce contexte là qui paraît bénéfique en ce qu'il instaure, en effet, *l'interaction de deux nouvelles linguistiques* – une linguistique du signe, et une linguistique du discours : « Deux linguistiques différentes se rapportent respectivement au signe et à la phrase, à la langue et au discours. Ces deux linguistiques procèdent en sens inverse et croisent leur chemin⁴⁵⁰ ».

En s'appuyant sur les contributions allemandes en herméneutique, aussi bien que celles, en linguistique, des auteurs de langues anglaise et française, Ricœur consacre des recherches pertinentes au problème soulevé par l'exemple de la métaphore à l'analyse structurale. En raison de son imposante et complexe nature discursive, la théorie de la métaphore ne suggère pas, selon le théoricien, un travail fait « par des linguistes mais par des logiciens et par des épistémologues, attentifs parfois à la critique littéraire, plus rarement à la linguistique des linguistes⁴⁵¹ ». Par là, Ricœur réfère à la tradition de la linguistique analytique des Anglo-Saxons, laquelle s'intéresse moins à la « linguistique de la langue » qu'à une « sémantique philosophique » plus apte à

⁴⁴⁸ Dans cet ouvrage, qui constitue une source incontournable à la discussion méthodologique en études littéraires, sont rassemblés, en cinq chapitres, des essais d'herméneutique, où P. Ricœur présente l'esquisse d'une herméneutique du symbolique. En se fiant à l'exemple du symbolisme, l'auteur poursuit une réflexion approfondie sur les circonstances qui permettent, à l'analyse structurale, de reconnaître les liens qui s'y établissent entre la *sémiotique*, ou l'analyse des signes, et la *sémantique*, ou l'analyse de la phrase ; il démontre dès lors le chemin menant à *l'herméneutique*, lequel permet d'établir l'« effet de sens » et la « fonction de signification » du discours. Le théoricien montre que, dans l'exemple du symbolisme, l'interaction entre ces disciplines est l'étape préparatoire à l'intelligence herméneutique, parce que la fonction de la signification d'un texte ne peut être découverte avant que ne soient mis en évidence les éléments constitutifs de cette signification. D'un caractère à plus forte raison interdisciplinaire, allant de la linguistique jusqu'à la psychanalyse, tout en passant par la philosophie de la religion, cet ouvrage contient en germe la solution qui peut fournir une réponse adéquate et fort pertinente aux questions posées, dans les études littéraires, par la pratique philologique dans le contexte précis de la littérature moderne : à savoir une « herméneutique structuraliste ». Dans le cadre de notre travail, nous allons nous borner au tout premier chapitre de cet ouvrage, intitulé « Herméneutique et structuralisme » ; l'auteur y souligne une distinction pertinente entre les deux approches herméneutique et structuraliste, une distinction qui, au lieu de les opposer, ne fait que les associer dans une nouvelle « possibilité combinatoire ».

⁴⁴⁹ Ricœur (1975), *op. cit.*, p. 10.

⁴⁵⁰ Ricœur, Paul, « La métaphore et la sémantique du discours », dans *ibid.*, p. 91.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 88-89.

assumer un rôle interdisciplinaire dans les sciences humaines. À partir des résultats atteints par cette théorie anglo-saxonne, et en se basant sur la distinction, faite par Benveniste, entre la sémantique et la sémiotique, Ricœur fait ensuite intervenir une nouvelle « sémantique instruite par la linguistique » ; celle-ci fait la « conjonction entre la sémantique philosophique et la sémantique linguistique⁴⁵² », et s'appuie dès lors sur une relation complémentaire entre les deux pôles constitutifs de la métaphore, celui du signe et celui du discours. Le théoricien voit en cette approche la possibilité de rendre compte du caractère dialectique double de la métaphore, afin de démontrer la nécessité, toujours actuelle, d'une méthodologie « distincte de celle qui s'applique aux opérations de segmentation et de distribution dans une conception purement taxinomique du langage⁴⁵³ ».

Or ce qui nous paraît, dans l'esquisse de cette méthode, particulièrement bénéfique, c'est que l'on y dispose d'une matière à plus forte raison riche pour éclairer la discussion qui avait animé, au siècle dernier, le domaine méthodologique propre aux études littéraires, et où l'on relève précisément ces tensions entre l'analyse de la « linguistique de la langue » et celle de la « sémantique philosophique ». Le problème qui demeurerait ici insoluble consiste pourtant en le manque de reconnaissance des liens qui unissent le traitement structural des textes à celui de leur intelligence herméneutique. Les trois niveaux de la sémiotique, de la sémantique et de l'herméneutique se font apercevoir dans les textes littéraires, puisque ces derniers disposent d'une réserve féconde et, dans la plupart des cas, complexe de sens. D'où l'opposition sans cesse discutée entre les disciplines, parce que les considérations des unes viennent souvent contredire celles des autres. Or cela s'observe dans l'exemple des interprétations inspirées par des œuvres de la poésie moderne qui, en raison de leur contexte exégétique problématique, se ferment à ce genre d'entreprise⁴⁵⁴. Si l'on considère, à titre d'exemple, le caractère d'inintelligibilité que l'on

⁴⁵² *Ibid.*, p. 92.

⁴⁵³ *Ibid.*

⁴⁵⁴ Parmi les travaux qui élaborent la problématique du conflit des interprétations telle qu'elle se présente dans la poésie moderne (dans les domaines français, anglais et allemand), nous nous référons surtout aux discussions suivantes : Adorno, Theodor W., *Théorie esthétique*, traduit de l'allemand par Marc Jimenez, Paris, Klincksieck, 2011 ; Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture, suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1972 ; Rochlitz, Rainer, *Théories esthétiques après Adorno, Hans Robert Jauss [et al.]*, textes édités et présentés par Rainer Rochlitz ; traduit de l'allemand par Rainer Rochlitz et Christian Bouchindhomme, Arles, Actes Sud, 1990 ; *L'art au banc d'essai*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1998 ; Sontag, Susan, *Against Interpretation and other essays*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1966 ; trad. française dans *L'œuvre parle*, traduit de l'anglais par Guy Durand, Paris, C. Bourgeois, 2010 ; Krauss, W., « Die literarischen Gattungen », dans W. K., *Essays zur französischen Literatur*, Berlin/Weimar, 1968, pp. 5-43 ; *Grundprobleme der Literaturwissenschaft*, Hamburg, Rowohlt, 1968.

trouve à certaines œuvres de la poésie moderne (française et anglaise), l'on serait en mesure de comprendre en quel sens elles ébranlent les présuppositions des théories linguistique et herméneutique, des présuppositions admises par la tradition et permettant à la littérature d'être interprétée, mais qui, face au jeu complexe de l'énonciation métaphorique et de la constitution sémantique des mots, sont remises en question. Par l'imposante diversité de ses modes de représentation, allant de l'usage délibéré des symboles jusqu'à l'inauguration mallarméenne de l'hermétisme, tout en passant par la réhabilitation moderne de l'allégorie, le discours poétique moderne transgresse les frontières des significations usuelles, et se mue dès lors dans un développement continu du devenir. Le problème du « double-sens » que l'on y constate relève bien évidemment des deux niveaux sémantique (phrase) et herméneutique (discours), car l'énoncé métaphorique qui se nourrit de l'énigmatique et de l'inintelligible échappe à plus forte raison au caractère de ressemblance entre l'idée originelle décrite et ce à quoi elle est associée. Cela dit, une première lecture de vers tels que « Hyperbole ! de ma mémoire » (Mallarmé, *Prose pour des Esseintes*⁴⁵⁵) ou « The weight of primary noon » (Wallace, S., *The Motive for Metaphor*⁴⁵⁶) suggère moins le semblable que le dissemblable, le logique que le contradictoire, car l'identité du mot décrit est aperçue dans les différences et les contradictions. L'on s'en tient ici à une simple compréhension de la signification sémantique des vers, et est loin de considérer la métaphore en tant qu'énoncé mis en mouvement par une « imagination productive », car l'on n'y voit que le déplacement du sens des mots, et non pas leur « extension ». La discussion de Ricœur est à cet égard éclairante, puisqu'elle part de la première définition, donnée par Aristote, à la métaphore (« Bien métaphoriser, c'est apercevoir le semblable⁴⁵⁷ »), et souligne que la métaphore dérive d'une « innovation sémantique [...] qui consiste à apercevoir le semblable dans le dissemblable⁴⁵⁸ », et est donc une stratégie de discours utile à la création littéraire en ceci qu'elle « préserve et développe le pouvoir *heuristique* déployé par la *fiction*⁴⁵⁹ ». Ainsi, et malgré les tensions qu'il entraîne entre l'identité de la réalité décrite et la référence à laquelle celle-ci renvoie, l'énoncé métaphorique s'accomplit non seulement dans un « double-sens », mais aussi dans une « référence dédoublée », et est donc exemplaire en ce qu'il a le « pouvoir de redécrire la

⁴⁵⁵ Mallarmé, Stéphane, *Poésies et autres textes*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Luc Steinmetz, Paris, Librairie Générale française, coll. « Livre de Poche », 2008 [2005].

⁴⁵⁶ Wallace, Stephens, *Collected Poems*, New York, Knopf, 1955, p. 286. Cité dans « La métaphore et la sémantique du discours », dans Ricœur (1975), *op. cit.*, p. 128.

⁴⁵⁷ Cité dans Ricœur (1975), *op. cit.*, p. 10.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 10.

⁴⁵⁹ *Ibid.* L'auteur souligne.

réalité ». D'où l'utilité, ou le « besoin », qui se ressentait toujours, et se ressent encore, d'un langage métaphorique :

Quel besoin aurions-nous d'un langage qui satisfasse aux deux de la congruence et de la plénitude, si la métaphore ne nous permettait pas de décrire, de fixer et de préserver les subtilités de l'expérience et du changement, alors que les mots, dans leur désignation lexicale courante, ne parviennent à dire que

The weight of primary noon
The A. B. C. of being
The ruddy temper, the hammer
Of red and blue...

selon la magnifique expression de Wallace Stevens dans le poème *The Motive for Metaphor*⁴⁶⁰

Si l'exemple du langage métaphorique, et du conflit des interprétations qui en découle, est ainsi paru pertinent, c'est parce qu'il avait permis de reconsidérer les liens qui se tissent entre les trois niveaux stratégiques sémiotique, sémantique et herméneutique de l'analyse structurale et ce, en dépit de l'imposante distance logique qui les séparent. Ricœur poursuit cette réflexion méthodologique innovatrice et trouve, dans le second exemple du symbolisme⁴⁶¹, l'occasion de confronter encore une fois ces trois disciplines ; il le fait dans l'objectif de cerner la manière dont l'« effet de sens » du symbolisme y est étudié. La question s'est posée de savoir si, dans l'analyse des symboles, la « science structurale » peut être considérée comme une étape préalable à l'intelligence herméneutique, et si l'on peut dès lors échapper à ce « risque d'affrontement » dont parle Ricœur et qui s'accroît « entre une *philosophie* de l'interprétation et une *science* structurale⁴⁶² ». Les défis posés par cet exemple sont considérables ; et pourtant, ils avaient permis de fournir une réponse adéquate et compréhensive à la question du « traitement

⁴⁶⁰ « La métaphore et la sémantique du discours », dans *ibid.*, p. 128.

⁴⁶¹ Par symbolisme, l'auteur entend les *symboles* et les *mythes* qui ont, dans la phénoménologie de la religion, raconté le surgissement du mal. Exposée tout d'abord dans *La Symbolique du mal* (1960), cette critique conçoit le symbolisme dans le sens double qui lui avaient attribué les récits mythiques ; ceux-ci offrent une réserve considérable de symboles reflétant et prospectant « les possibilités humaines » et ouvrant dès lors la voie vers une « interprétation « existentielle » de l'homme ». J. Grondin (2013) situe cette étape de la philosophie de Ricœur dans la totalité de l'œuvre du théoricien, et soutient qu'elle en a constitué « le déclencheur du tournant herméneutique » : « Ricœur reconnaît avoir présenté dans *L'Homme faillible* une perspective purement conceptuelle [...] qui n'arrive pas à expliquer la pleine réalité de la chute et du mal. La seule voie de compréhension qui s'ouvre pour en prendre la mesure est celle de l'attention aux mythes et aux « œuvres culturelles » qui disent notre humanité et souvent mieux que la philosophie. Ces œuvres de l'esprit « ne reflètent pas seulement un milieu et une époque, mais prospectent les possibilités de l'homme » (*PV 2*, p. 139). Ce sera le déclencheur du tournant herméneutique – historique aussi, tout le propos de l'histoire étant de prospecter les possibilités de l'homme – de la philosophie de Ricœur », Grondin, Jean, *Paul Ricœur*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2013, p. 49-50.

⁴⁶² « Herméneutique et structuralisme », dans Ricœur, Paul, *Le conflit des interprétations, essais d'herméneutique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1969, p. 65. L'auteur souligne.

scientifique » du discours symbolique. C'est ainsi qu'en dépit de leur imposante difficulté référentielle, les textes symboliques peuvent trouver la voie vers une analyse structurale qui se conçoit en corrélation légitime avec la *synthèse* herméneutique, avec une lecture de la « réalité », de l'« expérience » et du « monde » :

En gros, voici ce que je veux montrer : le changement d'échelle du problème fait apparaître une *constitution* fine qui seule permet un traitement *scientifique* du problème : la voie de l'*analyse*, de la décomposition en unités plus petites, c'est la voie même de la science, [...]. Mais je voudrais montrer en retour que la réduction au simple consacre l'élimination d'une fonction fondamentale du symbolisme qui ne peut apparaître qu'au niveau supérieur de *manifestation*, et qui met le symbolisme en relation avec la réalité, avec l'expérience, avec le monde, avec l'existence⁴⁶³.

Tableau XI. La signification d'un texte symbolique entre « la voie de l'analyse » et « la voie de la synthèse » : un dialogue entre les deux disciplines sémantique et herméneutique⁴⁶⁴

La voie de l'analyse → *les éléments de la signification* → **niveau sémantique**

« [...] sur la voie de l'analyse se découvrent les *éléments* de la signification, qui n'ont plus aucun rapport avec les choses dites »

La voie de la synthèse → *la fonction de la signification* → **niveau herméneutique**

« [...] sur la voie de la synthèse, se révèle la fonction de la signification qui est de *dire*, et finalement de « *montrer* » »

Ainsi, l'on arrive à comprendre dans quelle mesure le langage métaphorique d'une part, et le symbolisme d'autre part, peuvent être exemplaires dans l'esquisse d'une méthodologie structurale en études littéraires : ils remettent en question l'existence même d'une étude des textes dans la totalité de leurs aspects qui procèdent et de la linguistique et de l'herméneutique. Cette problématique trouve pourtant un cas limite dans l'exemple de la poésie moderne, telle que celle-ci fut évoluée dans les courants philosophiques venus des Lumières françaises, anglo-saxonnes et allemandes et demeurés actifs jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Parce qu'elle suggère une importante, et même complexe, intelligence historico-herméneutique qui expose des conditions plus favorables au traitement philologique des textes, la conscience esthétique moderne se comprend dans une dialectique historique dont la synthèse ne saurait être séparable de l'analyse structurale. De vouloir cerner la méthode d'une poésie moderne « inintelligible » et

⁴⁶³ *Ibid.*

⁴⁶⁴ « [...] je voudrais établir que la voie de l'analyse et la voie de la synthèse ne coïncident pas, ne sont pas équivalentes : sur la voie de l'analyse se découvrent les *éléments* de la signification, qui n'ont plus aucun rapport avec les choses dites ; sur la voie de la synthèse, se révèle la fonction de la signification qui est de *dire*, et finalement de « *montrer* » », *ibid.*, p. 65.

« ambiguë »⁴⁶⁵, l'on serait d'emblée tenté de s'interroger sur son origine qui remonte, en effet, à l'esquisse du fameux programme poétique des premiers romantiques allemands⁴⁶⁶. Et pourtant, cette indication historique ne saurait être suffisante, car elle se comprend elle-même en contradiction avec le « fait » historique qui lui avait, dès le départ, donné lieu : dans « L'art comme anti-nature. À propos du tournant esthétique après 1789 » (1992), Jauss propose une compréhension de ce qu'il appelle une « révolution esthétique des années 1795 à 1798⁴⁶⁷ », laquelle avait fourni une réponse et une correction à la révolution politique de 1789. Par le biais d'une dialectique historico-philosophique qui s'était particulièrement nourrie des Lumières françaises, des textes théoriques – dont les *Fragments* (1797-1802) des frères Schlegel, les *Fragments sur la littérature et la philosophie* (1797-1801) de F. Schlegel ainsi que les leçons de Hambourg de Hölderlin (1798-1800) – offraient la possibilité d'une synthèse conceptuelle de ce qu'allait être la poésie moderne et ce, par référence aux contrastes que celle-ci pose à la poésie grecque. Ce n'est pourtant qu'après la parution de l'essai décisif de F. Schiller (*De la poésie naïve et de la poésie sentimentale*) en 1796 que l'intérêt poétique pour « un monde idyllique qui ne peut être atteint » s'est tout d'abord exprimé. F. Schiller annonce le virage vers une poésie nouvelle, tandis que F. Schlegel la repense, quant à lui, comme étant le « premier organe de la révolution esthétique »⁴⁶⁸. La révolution esthétique de la poésie, et dont on peut tracer les

⁴⁶⁵ La question de l'« ambiguïté » et de l'« inintelligibilité » que l'on associe à la poésie et l'art modernes trouve, dans la *Théorie esthétique* de T. W. Adorno (2011), une explication esthétique approfondie et pertinente qui permet de tenir compte de l'« autonomie » de la modernité littéraire, et de la manière dont celle-ci est devenue « un mythe tourné contre lui-même » : « Le caractère abstrait de l'art nouveau est nécessaire ; on ne le connaît pas plus que le plus terrible secret du puits d'Edgar Poe. [...] Victor Hugo, à la fin de sa vie, l'a justement perçu en disant de Rimbaud qu'il avait procuré à la poésie un *frisson nouveau*. Le frisson est une réaction au caractère profondément fermé qui est fonction de cet élément d'indétermination », Theodor W. Adorno, *Théorie esthétique*, traduit de l'allemand par Marc Jimenez, Paris, Klincksieck, 2011, p. 41.

⁴⁶⁶ Nous aurons l'occasion, dans la troisième et dernière partie de cette thèse, d'élaborer la question de la poétique des genres modernes, telle que celle-ci fut esquissée depuis les Lumières françaises, anglaises et allemandes jusqu'au « tournant » annoncé définitivement par les romantiques allemands. Dans l'état actuel de notre discussion, qui envisage la question de la poétique moderne d'un point de vue strictement méthodologique, nous nous référons aux discussions suivantes : Hans-Robert Jauss, « L'art comme anti-nature. À propos du tournant esthétique après 1789 », *Mélanges de l'École française de Rome*, n 1, 1992, pp. 61-91 ; Ernst Behler, « Le premier romantisme comme phénomène de l'histoire littéraire », dans *Le premier romantisme allemand*, traduit de l'allemand par Elisabeth Décultot et Christian Helmreich, Paris, Presses Universitaires de France, 1996 ; Denis Thouard, « Friedrich Schlegel, entre histoire de la poésie et critique de la philosophie », *Littérature*, n°120, 2000, pp. 45-58 ; *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 1996.

⁴⁶⁷ Cf. Hans-Robert Jauss, « L'art comme anti-nature. À propos du tournant esthétique après 1789 », *Mélanges de l'École française de Rome*, n 1, 1992, pp. 61-91.

⁴⁶⁸ Sur le renouveau des conceptions poétiques introduites par les romantiques allemands, Ernst Behler écrit : « Le premier romantisme introduit dans le rapport de l'art avec les autres domaines une telle mutation par rapport aux débats antérieurs sur la théorie de l'imitation que l'on peut réellement parler d'un tournant, d'une rupture historique, d'un changement de paradigme, d'une révolution. [...] Le concept de « révolution » que nous utilisons pour désigner

premières occurrences dans les années 1795-1798, est conçue comme cette condition de possibilité qui avait prescrit le passage vers lequel il fallait orienter une nouvelle méthode d'écriture poétique ; nous en voyons déjà le chemin tracé dans un texte clé que F. Schlegel intitule *De l'incompréhensibilité* (1800) ; l'auteur y suggère le postulat de la confusion comme étant « le véritable contenu de l'œuvre » moderne, et nous livre ses derniers développements philologiques consacrés au concept de « communication indirecte », c'est-à-dire à l'écriture en « lignes zig-zagantes ». Et ce sera la présentation poétique moderne de la « forme symbolique » :

Le commencement est constitué par une contradiction contre un préjugé en cours, ou bien tout ce qui peut réveiller puissamment l'inertie innée de l'esprit ; puis le fil de la pensée progresse insensiblement par des liaisons continues, jusqu'à ce que le lecteur stupéfait, après que ce fil se rompt tout d'un coup ou se dissout en lui-même, se trouve soudain devant un but qu'il n'avait pas du tout prévu ; devant lui s'étend une perspective illimitée, et s'il se retourne sur le chemin parcouru, il comprend que ce n'était qu'un fragment d'une course infinie⁴⁶⁹.

Sans doute une telle intelligence herméneutique, qui fut directement nourrie de la culture idéaliste du classicisme de Weimar, démontre-t-elle les auspices d'une nouvelle conception de la poésie moderne. Dès lors, la finalité de celle-ci se comprend, historiquement parlant, dans l'indéterminé, et la problématique fondamentale à l'analyse structurale ne peut ici qu'être élargie, car elle dépasse les catégories propres à la linguistique pour toucher désormais à celles de l'intelligence historico-herméneutique et de l'esthétique. Le dessein qui informe le plan d'ensemble de la poétique moderne répond donc à une exigence de compréhension herméneutique avant qu'elle ne soit langagière. C'est via la mise en évidence d'une situation historique *préexistante* qu'une telle poésie s'appréhende ; et c'est cette intelligence là qui permettrait de comprendre que, si la « communication indirecte » et l'écriture en « lignes zig-zagantes » étaient devenues la nouvelle « forme symbolique » de la poésie moderne, c'est parce qu'elles en avaient constitué le nouvel *archétype* d'interprétation. Nous aurons l'occasion, dans la troisième et dernière partie de cette thèse, de nous pencher sur une lecture analytique des fragments qui élucident la fonction initialement critique de la poétique moderne et ce, afin de mieux orienter notre compréhension de

ces événements provient bien sûr de la Révolution française de 1789 qui produisit un autre changement décisif dans la vie de cette époque. La révolution romantique introduisit une conception entièrement nouvelle de l'œuvre littéraire », Behler (1996), *op. cit.*, p. ; cf. également Adam Müller, *Kritische, ästhetische und philosophische Schriften*, éd. par Walter Schroeder et Werner Siebert, Neuwied, Luchterhand, 1967.

⁴⁶⁹ Lecture de l'art symbolique de Lessing, comme étant la ligne qui « réunit le cercle antique et la ligne moderne », propre à « susciter la pensée autonome (*Selbstdenken*) », cité dans Thouard, Denis, « La théorie de la compréhension de Friedrich Schlegel », dans Thouard (2002), *op. cit.*, p. 57.

ses catégories linguistiques qui, à ce qu'il paraît, ne sont que le moment de rappeler *l'altérité de leur existence*.

2) Complexité dans l'énonciation métaphorique et la constitution sémantique des mots

Si l'on considère ainsi les structures constitutives de la « forme symbolique » – dans l'acception que lui avait donnée la poétique moderne –, l'on serait porté à croire que la lecture du linguiste et celle de l'interprète ne saurait être identique. Comment accéder à la richesse d'une image si son dessein reste toujours caché, s'il n'y a plus de relation évidente entre le mot et le référent ? On peut reconnaître l'importance des caractères énigmatique et inintelligible que la poétique moderne avait largement accordée au langage métaphorique et à la réserve de sens, voire secrets, qu'il est censé posséder. Or qu'en est-il du simple lecteur, lequel est désormais perdu dans ce que R. Barthes appelle le « tissu de l'araignée » : « Perdu dans ce tissu – cette texture – le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile⁴⁷⁰ ». La distance logique inhérente à la métaphore cultive l'ambiguïté, et la fonction de signification risque ainsi de s'estomper graduellement. Il s'agit là d'une « illusion référentielle », pour reprendre le vocabulaire de M. Riffaterre ; cette illusion, qui fait, selon l'auteur, le propre de l'expérience que le lecteur fait de la littérature, « substitue à tort la réalité à sa représentation, et a à tort tendance à substituer la représentation à l'interprétation que nous sommes censés en faire⁴⁷¹ ». Il s'ensuit que l'ambiguïté devient à plus forte raison archétype de l'interprétation, car l'analyse uniquement structurale ne tardera à induire le lecteur en erreur, car celui-ci est confronté à des énoncés qui n'ont pas une signification logique : « les effets que les mots produisent [...] substituent à la relation sémantique verticale une relation latérale qui [...] tend à annuler la signification individuelle que les mots peuvent avoir dans le dictionnaire⁴⁷² ». Il n'y a donc pas de rapports logiques entre la réalité décrite et ce à quoi le langage métaphorique et symbolique réfère, mais plutôt une « parodie de rapports⁴⁷³ », « un mystère » qui plane toujours, à l'instar de l'image du sphinx qui *chante* :

Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux ;
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,

⁴⁷⁰ Barthes, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 85-86.

⁴⁷¹ Riffaterre, Michael, « L'illusion référentielle », dans *Littérature et réalité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1982, p. 93.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 94.

⁴⁷³ *Ibid.*

Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche⁴⁷⁴.

Il parle ici d'un animal, mais dans un langage qui laisse entendre la voix d'un être humain ; il parle d'une pierre, mais dans un langage qui laisse voir le corps d'un animal, et qui suggère que la pierre parle. Le lecteur peut toutefois être consolé en sachant que la contradiction est inhérente à l'étymologie même du terme : le sphinx, buste de femme, un corps de lion et des ailes d'oiseau. Quelque farouche qu'il soit et par l'énigme qu'il a apprise, le sphinx parcourt les champs et trouble quiconque n'arrive pas à résoudre l'énigme. D'une manière analogue, dans l'image que nous livre Baudelaire, la grammaire nous commande de prendre le sphinx littéralement (buste de femme, un corps de lion et des ailes d'oiseau), tandis que le sens allégorique nous propose de la comprendre dans sa portée métaphorique (à entendre le sphinx chanter « aux rayons du soleil qui se couche »), effet d'autant plus déconcertant qu'il s'agit d'une signification double du mot, associée par deux chaînes qui font un nœud sémantique et une désignation discursive indirecte. On a donc affaire à un poème qui dit quelque chose, mais qui signifie autre chose ; cette conception de la poésie a amené d'autres théoriciens de la lecture à remettre en question sa destruction du caractère référentiel du langage. Riffaterre, ayant trouvé que la signification d'une poésie, qui ne peut être qu'une « illusion », qu'un « mensonge », qu'une « fiction », demeure question irrésolue, opère le postulat selon lequel toute analyse du texte doit remettre la tâche d'établir la référentialité non pas dans le texte, mais dans son lecteur : « La difficulté même qui a fait renâcler le lecteur est précisément ce qui lui donne une prise pour comprendre. Autrement dit, l'obscurité à laquelle on s'attend en poésie est aussi l'agent de son élucidation⁴⁷⁵ ». Il revient donc au lecteur de faire en sorte qu'une « rationalisation du texte » soit réalisée :

Au lieu d'une métaphore normale, nous avons simultanément affaire au cœur de la même fleur dans le même lexème à deux sens incompatibles, l'un métaphorique, l'autre littéral. Pour compliquer encore les choses, la signification littérale permet au mot de fonctionner symboliquement comme emblème mystique [...] Nous avons par conséquent deux sens littéraux en même temps, et donc deux sens incompatibles. Parlerons-nous d'ambiguïté ou de polysémie ?⁴⁷⁶

Il paraît ainsi que toute lecture qui veut tenir compte du sens d'un texte symbolique doit opérer sur la distinction préalable des deux plans hétérogènes du *discours* et de la *langue*. Le texte poétique ne saurait être saisi si l'on se fiait uniquement à sa forme ou à son contenu, car il

⁴⁷⁴ Baudelaire, Charles, *Les fleurs du mal*, dossier réalisé par Dominique Carlat, Paris, Gallimard, coll. « Folioplus Classiques », 2004.

⁴⁷⁵ Riffaterre (1982), *op. cit.*, p. 97.

⁴⁷⁶ Lecture du poème *Ode à Salvador Dali* de Frederico Garcia Lorca, *ibid.*, p. 96.

se compose d'une structure complexe de significations dont il convient d'établir les rapports ; il est, ainsi que le rappelle l'interprétation de la symbolique de Ricœur, « un mystère du langage », lequel veut *dire quelque chose* : « à savoir que le langage dit, dit quelque chose, dit quelque chose de l'être. S'il y a une énigme du symbolisme, elle réside tout entière au plan de manifestation, où l'équivocité de l'être vient se dire dans celle du discours⁴⁷⁷ ». On pourrait ainsi se demander si le lieu stratégique des mutations méthodologiques entre la linguistique et l'herméneutique, tout en assumant une dissociation de ces deux disciplines dans le processus de la lecture, ne renie pas du même coup l'important coup d'envoi de cette même lecture, qui n'est que la notion même d'un texte qui se cultive dans et par des « possibilités combinatoires », dans et par la distance, dans et par l'ambiguïté. Il conviendrait ainsi de se poser la question suivante : le texte du symbolisme le plus poétique, ce « mystère du langage », est-il enfanté par une dissociation entre le plan du discours et le plan de la langue, ou plutôt n'est-il qu'une écriture qui les a tout simplement associés ? La réponse à cette question permettrait à l'interprète et au linguiste de comprendre ce à quoi ils ont affaire, à savoir, précisément, la raison pour laquelle le discours poétique du symbolisme « cultive l'ambiguïté » :

[...] l'ambiguïté, pourquoi faire ? Ou plutôt : pour dire quoi ? Nous voilà ramenés à l'essentiel : la clôture de l'univers linguistique. À mesure que nous nous sommes enfoncés dans l'épaisseur du langage [...], – dans cette mesure même que nous avons réalisé la clôture du langage ; les unités de signification dégagées par l'analyse structurale ne signifient rien ; ce sont seulement des possibilités combinatoires ; elles ne disent rien : elles conjoignent et disjoignent⁴⁷⁸.

Il y a donc lieu de changer de question : avant de s'interroger sur la méthode, il convient de rattacher l'analyse à la notion même du texte dont il est question. L'opposition méthodologique linguistique/herméneutique causée par l'incompréhension du symbolisme débouche, en effet, sur une association des points de vue sémiotique, sémantique et herméneutique. Il ne serait pas possible d'expliquer la nature discursive double du langage symbolique sans un tel enchaînement des disciplines ; ce partage des savoirs n'en est, en effet, qu'une conséquence directe. C'est ainsi qu'il revient à Ricœur le mérite d'avoir livré l'un des enseignements les plus pertinents dans l'interprétation du symbolisme, lequel pourrait servir de base à une conception adéquate et compréhensive dans la lecture des textes poétiques. Le théoricien précise les niveaux méthodologiques où l'analyse du discours poético-symbolique peut successivement opérer, depuis le travail d'interprétation jusqu'à celui de la linguistique structurale, et vice versa ; par là,

⁴⁷⁷ Ricœur (1969), *op. cit.*, p. 79.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 78.

il fait comprendre la rigueur scientifique qu'exige un langage enraciné dans l'une des fonctions les plus universelle et commune à tous les hommes : « c'est qu'il révèle, par sa structure de double-sens, l'équivocité de l'être : « L'être se dit de multiples façons ». C'est la raison d'être du symbolisme d'ouvrir la multiplicité du sens sur l'équivocité de l'être⁴⁷⁹ ».

3) Procès métaphorique et procès de signifiante : enjeux de l'herméneutique et du structuralisme

Depuis que l'exemple du symbolisme, aussi bien que celui de la métaphore, avaient démontré l'aptitude de la linguistique à développer une analyse qui tient compte de leurs variations contextuelles, l'ambiguïté inhérente à ces deux procédés poétiques s'est avérée être la question méthodologique mise en œuvre en vue de suggérer une nouvelle solution ; celle-ci devait renforcer la solidarité entre le langage figuratif et sa fonction discursive, et permettre dès lors à l'ambiguïté d'un texte de s'expliquer de prime abord par *l'ambiguïté même*. Cela considéré, la question qui se pose dans une telle approche de lecture peut maintenant se formuler ainsi : s'agira-t-il d'un système de linguistes, ou bien d'herméneutes ?

D'une manière ou d'une autre, la seule façon de pouvoir contrôler les résultats de l'analyse est de prendre l'exigence du texte comme clé de la lecture. Ricœur affirme que comprendre, « ce n'est pas reprendre le sens⁴⁸⁰ », mais plutôt le reconstruire. C'est dans cette perspective que le théoricien relève, en dépit de l'imposante clôture de l'univers linguistique dans le langage symbolique, « deux façons de rendre compte du symbolisme : par ce qui le constitue et par ce qu'il veut dire » :

Il y a dès lors deux façons de rendre compte du symbolisme : par ce qui le constitue et par ce qu'il veut dire. Ce qui le constitue requiert une analyse structurale ; et cette analyse structurale en dissipe le « merveilleux » ; c'est sa fonction et, j'oserai dire, sa mission ; le symbolisme opère avec les ressources de tout langage, lesquelles sont sans mystère.

Quant à ce que veut dire le symbolisme, ce n'est plus une linguistique structurale qui peut l'enseigner ; dans le mouvement d'aller et de retour entre analyse et synthèse, le retour n'est pas équivalent à l'aller. Sur la voie du retour, il y a émergence d'une problématique que l'analyse a progressivement éliminée ; M. Ruyer l'appelait l'expressivité, au sens où le langage exprime quelque chose, dit quelque chose⁴⁸¹.

L'on serait ainsi en mesure de comprendre à la fois les aptitudes et les limites d'une analyse structurale. Quand il devient difficile d'établir la signification métalinguistique du symbole, la linguistique structurale ne saurait échapper au fait qu'elle a affaire à un langage qui opère sur

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 68.

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 37.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 78-79.

plusieurs niveaux. Or c'est ce que Ricœur observe également dans l'exemple de la métaphore, qu'il désigne par « procès métaphorique », une notion empruntée à Jakobson pour référer au « caractère prédicatif de la métaphore⁴⁸² ». Cette notion, que le théoricien trouve particulièrement vaste, se définit dans le passage qui se produit entre le « procédé métaphorique » et les « opérations métalinguistiques » que ce dernier implique. Pour tenir compte de l'hétérogénéité vaste qui s'établit entre ces deux pôles, le théoricien distingue les trois catégories du symbole, de la métaphore et de la synesthésie⁴⁸³ ; il le fait afin de pouvoir nuancer la nature des analogies interprétatives qui s'y révèlent, soit « l'analogie sémantique » pour la métaphore, « l'analogie extra-linguistique et logique » pour le symbole, et « l'analogie perceptive » pour la synesthésie. Ce qui nous intéresse d'exposer dans cette discussion serait plutôt la manière dont Ricœur démontre l'évolution du rapport analogique extra-linguistique de la métaphore au symbole, jusqu'au moment où ce dernier se rapproche de la similitude avec la *chose symbolisée*. Mais comment, précisément, serait-il possible de saisir l'analogie dans une formulation aussi contradictoire que « [l]a foi est un grand arbre » ? Il s'agit là d'un travail à plus forte raison intellectualisé : « [...] l'intellectualisation suit un ordre de croissance de la métaphore au symbole et de celui-ci à la similitude » :

Dans le symbole (« *la foi est un grand arbre* », dit Péguy), la correspondance analogique en vertu de laquelle le symbole représente autre chose repose sur un rapport extra-linguistique qui met en jeu, pour la développer, la représentation mentale de l'arbre ; c'est cette même perception de l'image qui soutient l'information logique de l'énoncé ; autrement dit, le symbole est une image intellectualisée. On veut dire par là que l'image sert de base à un « raisonnement par analogie qui reste implicite, mais reste nécessaire à l'interprétation de l'énoncé » (45)⁴⁸⁴.

⁴⁸² Ici, Ricœur discute de ce « coup de génie de Roman Jakobson », celui d'avoir relié la « dualité tropologique et rhétorique à une polarité plus fondamentale qui ne concerne plus seulement l'usage figuratif du langage mais son fonctionnement même », *ibid.*, p. 222-223. Jakobson soutient que le langage s'effectue sur différents niveaux qui font l'enjeu d'un « procès » ; c'est dans cette perspective que le linguiste désigne les figures et les tropes par « des procès généraux du langage ». Cf. Jakobson, Roman, « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie » (1953), dans *Fundamentals of Language*, La Haye, 1956 ; trad. française dans *Essais de linguistique générale*, traduction par A. Adler et N. Ruwet, Paris, Éditions de Minuit, 1963, pp. 43-67.

⁴⁸³ Ces éléments sont élaborés dans le cadre de la sixième étude, que l'auteur intitule « Le travail de la ressemblance ». Ricœur s'y emploie à mesurer les deux phénomènes de « ressemblance » et d'« interaction » dans la théorie de la métaphore, comme ce qui permet de mieux comprendre le transfert de sens qui s'accomplit dans la métaphore entre l'idée primitive « ce qui est réellement dit » et l'idée nouvelle « ce à quoi on la compare ». Dans cette discussion, qui touche à la linguistique saussurienne aussi bien qu'aux théories de Jakobson et de Benveniste, Ricœur s'appuie, entre autres, sur les travaux suivants : Le Guern, Michel, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973 ; Henle, Paul, « Metaphor », dans *Language, Thought, and Culture*, éd. Paul Henle, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1958 ; Black, Max, *Models and Metaphors*, Ithaca, Cornell University Press, 1962 ; Peirce, Charles Sanders, *Collected Papers*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1931-1958, t. II : *Elements of Logic* ; Beardsley, Monroe C., *Aesthetics*, New York, Harcourt, Brace and World, 1958 ; « Metaphorical Twist », *Philosophy and Phenomenological Research*, 22, mars 1962, p. 293-289.

⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 235-236.

De ce fait, l'incompatibilité sémantique et l'écart logique que l'on associe souvent aux images symbolique et métaphorique semblent s'expliquer uniquement par la valeur littérale de celles-ci, et non pas par une valeur liée au contexte. En ce sens, la signifiante extra-linguistique ne peut trouver une réponse satisfaisante dans une analyse proprement linguistique. C'est dans cette perspective que Ricœur, en s'appuyant sur la reformulation des thèses de R. Jakobson par M. Le Guern⁴⁸⁵ (1973) aussi bien que sur le travail de P. Henle⁴⁸⁶ (1958), énonce une théorie de la métaphore qui établit les facteurs de la ressemblance entre ce qui est décrit et ce à quoi on compare pour tracer la voie vers une nouvelle « théorie de l'interaction ». La conception défendue par cette théorie veut établir « un filtre qui sélectionne, élimine, organise les significations dans le sujet principal », sans nécessairement chercher à expliquer leur nature analogique :

[...] lors même que l'analogie est la relation mise en jeu par l'énoncé métaphorique, elle n'explique rien, car elle est plutôt le résultat de l'énoncé que sa cause ou sa raison : une ressemblance se laisse soudain discerner entre des choses qu'on n'avait pas jusqu'alors songé à rapprocher et à comparer. C'est pourquoi la théorie de l'interaction s'efforce de rendre compte de la ressemblance elle-même, sans inclure celle-ci dans son explication, de peur de tomber dans un cercle vicieux⁴⁸⁷.

Par là, le théoricien part de l'approche de P. Henle, qui reprend à Aristote sa définition de la métaphore, et soutient que la ressemblance dans l'énoncé métaphorique « peut recevoir un statut logique capable de surmonter l'équivocité⁴⁸⁸ » ; ce statut ne peut être compris si l'on se bornait à une simple explication des analogies qui se révèlent, ou se cachent, dans l'énoncé métaphorique, mais plutôt si l'on cherchait à comprendre « ce qui guide et produit cet énoncé⁴⁸⁹ ». Ce qui compte dans une telle approche, ce sera donc de cerner la nature prédicative de la métaphore, et de dissocier dès lors le sens lexical du sens figuratif afin de voir en les expressions métaphoriques leur seule et unique valeur, celle qui n'est créée que par le glissement de sens du littéral au figuratif, donc par le *contexte*. Le problème principal que cherchait Ricœur à résoudre consiste en l'établissement du « statut logique » de la métaphore et du « rôle de la ressemblance » qui s'y joue ; celui-ci se révèle en dépit de toute contradiction logique et de toute distance. Le théoricien

⁴⁸⁵ Cf. Le Guern, Michel, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.

⁴⁸⁶ Cf. Henle, Paul, « Metaphor », dans *Language, Thought, and Culture*, éd. Paul Henle, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1958.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 243.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 245.

⁴⁸⁹ *Ibid.*

tentait de rectifier « l'erreur initiale de l'argumentation dirigée contre l'inclusion de la ressemblance dans le statut logique⁴⁹⁰ », ce dernier pouvant être bel et bien attribué aux expressions métaphoriques. Mais précisément, comment le peut-il dans des expressions aussi contradictoires que celle d'« une *obscure* clarté » ? Voici l'explication qu'en donne Ricœur :

[...] par son sens littéral, l'expression constitue une énigme dont le sens métaphorique offre la solution. Or, la tension, la contradiction ne désignent dans l'énigme que la forme du problème, ce qu'on pourrait appeler le défi sémantique ou, pour parler comme Jean Cohen, « l'impertinence sémantique ». *Le sens métaphorique en tant que tel n'est pas la collision sémantique, mais la nouvelle pertinence qui répond à son défi*⁴⁹¹.

Il s'agira donc d'une « nouvelle pertinence » sémantique, laquelle justifie le paradoxe par la relation qui s'y établit entre le « loin » et le « proche » ; et c'est ici que la ressemblance joue un rôle, car elle devient « un caractère de l'attribution des prédicats et non de la substitution des noms ». D'où la rigueur scientifique et la pertinence linguistique d'un langage ambigu qui n'est, au fond, « que l'envers de la sorte de rapprochement par quoi [il] « fait sens »⁴⁹² » ; sa force aussi bien que sa faiblesse résident, précisément, en ce rapprochement, à savoir que « [d]es choses qui jusque-là étaient « éloignées » soudain paraissent « voisines » » :

Dans le langage de Beardsley, la métaphore est ce qui fait d'un énoncé auto-contradictoire qui se détruit, un énoncé auto-contradictoire significatif. C'est dans cette mutation de sens que la ressemblance joue son rôle. Mais ce rôle ne peut apparaître que si l'on se détourne de l'alliance de caractère purement sémiotique entre ressemblance et substitution, pour se tourner vers un aspect proprement sémantique de la ressemblance : je veux dire, un fonctionnement inséparable de l'instance de discours constitutive de la phrase (ou de l'expression complexe en jeu dans l'oxymore). Autrement dit, la ressemblance, si elle est pour quelque chose dans la métaphore, doit être un caractère de l'attribution des prédicats et non de la substitution des noms. *Ce qui fait la nouvelle pertinence, c'est la sorte de « proximité » sémantique qui s'établit entre les termes en dépit de leur « distance »*. Des choses qui jusque-là étaient « éloignées » soudain paraissent « voisines »⁴⁹³.

Il s'ensuit une valeur à plus forte raison didactique que l'on peut attribuer aux paradoxes impliqués par le langage métaphorique ; ces paradoxes entre le « loin » et le « proche », et la distance qui en résulte, nous incitent à réfléchir sur le lieu au sein duquel ils se donnent rencontre. Et c'est là, selon Ricœur, que l'on saura percevoir la profondeur et la rareté d'une ressemblance qui « oppose et unit l'identité et la différence » : « La métaphore enseigne ; d'ailleurs la métaphore du « loin » et du « proche » ne fait que continuer celle du « transport » : transporter,

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 246.

⁴⁹¹ *Ibid.* Nous soulignons.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 247.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 246. Nous soulignons.

c'est rapprocher, dés-éloigner⁴⁹⁴ ». Une telle conclusion démontre que la description structurale de la métaphore, aussi bien que celle du symbole, ne saurait se fonder sur une règle ou une loi précises. Elle fonctionne plutôt selon le chemin vers lequel pointe l'image – métaphorique ou symbolique – ; celle-ci ne peut être décrite qu'à partir de ce point élevé où elle a été, précisément, pensée et conçue. C'est pour cette raison que la ressemblance ne saurait, dans l'analyse du symbole et de la métaphore, guider le lecteur, puisqu'elle n'est ni une « raison », ni une « cause » de ces deux figures : elle ne peut être « un bon candidat pour servir de raison ou de cause de la nouvelle pertinence, puisqu'elle est ce qui résulte de l'énoncé et du rapprochement que celui-ci opère⁴⁹⁵ ». La présentation figurative de la métaphore et du symbole ne s'appuie donc pas sur les analogies : *elle les crée*. Dès lors, le « procès métaphorique » recèle une indéniable capacité d'étendre le domaine des analogies ; il préserve ce que Ricœur appelle « la diversité des espèces », laquelle est à la base de l'équivoque qui ne reflète, en effet, que la profondeur de ce lieu de la rencontre du « même » et du « différent », de l'« identité » et de la « différence ». Ce sont les contradictions et les différences qui constituent l'identité du « procès métaphorique » ; nous en voyons déjà un exemple dans la considérable extension de sens qu'avait connu l'histoire du mot « cosmos » qui, « après avoir signifié la disposition des cheveux ou le harnachement d'un cheval, en vint à désigner l'ordre d'une armée, puis l'ordre de l'univers⁴⁹⁶ ». D'où l'aptitude combinatoire qui semble dériver des expressions métaphoriques et symboliques ; elle en constitue un trait caractéristique qui ne s'épuise qu'à partir de ce moment où le « même » se révèle « *en dépit* du « différent » » :

La métaphore, [...], est capable d'abord d'étendre le vocabulaire, soit en fournissant un guide pour dénommer de nouveaux objets, soit en offrant pour les termes abstraits des similitudes concrètes (ainsi le mot *cosmos*, après avoir signifié la disposition des cheveux ou le harnachement d'un cheval, en vint à désigner l'ordre d'une armée, puis l'ordre d'une armée, puis l'ordre de l'univers). Mais l'extension du vocabulaire est le moindre des effets de cette aptitude au développement : *par la vertu de la ressemblance, nous pouvons opérer avec de nouvelles situations ; si la métaphore n'ajoute rien à la description du monde, du moins qu'elle ajoute à nos manières de sentir ; c'est la fonction poétique de la métaphore* ; celle-ci repose encore sur la ressemblance, mais au niveau des sentiments : en symbolisant une situation par le moyen d'une autre, la métaphore « infuse » au cœur de la situation symbolisée les sentiments attachés à la situation qui symbolise. Dans ce « transfert de sentiments », la ressemblance entre sentiments est induite par la ressemblance entre situations ; dans la fonction poétique, donc, la métaphore étend le pouvoir du double sens du cognitif à l'affectif⁴⁹⁷.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 247.

⁴⁹⁵ *Ibid.*

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 241.

⁴⁹⁷ *Ibid.* Nous soulignons.

L'on arrive maintenant à cerner le statut particulièrement complexe du langage figuratif tel qu'il se présente à l'analyse structurale et, le cas échéant, herméneutique. Le problème que nous avons soulevé et qui nous avait initié à cette discussion sur l'apport incontournable de Ricœur consistait à savoir les implications méthodologiques d'une analyse structurale axée sur la polysémie du langage poétique. Cette question avait posé une limite infranchissable aux recherches formalistes ; elle avait par la suite, et à partir des années 1930, pris un détour dans une problématique propre à l'esthétique et à l'histoire (le cas des recherches pragoises). Il serait significatif d'introduire, dans ce paysage intellectuel qui se situe entre la linguistique et l'interprétation historique, la solution apportée par Ricœur : bien que le théoricien se réfère aux contributions, peu discutées dans le domaine slave, des Anglo-saxons en linguistique analytique, ses deux travaux de 1969 et de 1975 rejoignent la perspective méthodologique préparée par Jakobson/Tynianov (1928) et exposée explicitement par Vodička (1942) et Jauss (1967) : à savoir jusqu'où peut-on tenir compte des limites du modèle de la linguistique structurale telles qu'elles se posent dans les textes littéraires, et comment la mise en rapport entre synchronie et diachronie pourrait-elle nous conduire à l'intelligence propre au langage poétique (dont le théoricien élabore les deux cas du symbole et de la métaphore). Ces considérations sur l'état auquel a été rendu la question peuvent nous permettre de situer la solution méthodologique dans un contexte théorique plus large et plus instructif : les deux enjeux d'herméneutique et de structuralisme s'y retrouvent, souligne Ricœur, dans un rapport d'« appui » et non pas de « repoussoir », et la question qu'il convient de se poser ici est précisément celle de savoir comment l'herméneutique et le structuralisme peuvent se rencontrer dans un tel rapport d'« appui ». Ricœur nous livre cet enseignement dans une formulation décisive, et c'est cette formulation qui nous amènera au terme de notre discussion dans le présent chapitre : ce n'est qu'un « espoir », écrit le théoricien, celui de « conduire l'herméneutique d'une intelligence naïve à une intelligence mûrie, à *travers la discipline de l'objectivité*⁴⁹⁸ ». Il s'agit de deux manières qui doivent être enchaînées l'une à l'autre : tandis que l'herméneutique est « une phase de l'appropriation du sens », le structuralisme est ce qui lui vient « comme un appui ». Ce qui avait permis au théoricien d'aboutir à une telle conclusion fut la problématique d'un langage qui « dit plus qu'il ne dit et [qui] n'a jamais fini de donner à dire⁴⁹⁹ », d'un langage qui ne peut être pensé que dans sa particulière fonction poétique

⁴⁹⁸ Ricœur (1969), *op. cit.*, p. 34. Nous soulignons.

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 32.

qui symbolise « une situation par le moyen d'une autre⁵⁰⁰ ». Ricœur soutient que la linguistique structurale ne saurait, à elle seule, élucider la question de l'« expressivité », car celle-ci opère sur plusieurs niveaux et a pour trait spécifique un « transfert de sens » qui se manifeste sur le plan du discours en même temps que sur celui de la langue. Entre ces deux plans, seul l'univers clos des mots et l'ambiguïté qui en découle est accessible à une analyse structurale ; par contre, celle-ci ne saurait établir le rapport entre « la situation symbolisée » et « les sentiments attachés à la situation qui symbolise ». Or ce qui distingue, dans ce chemin, l'herméneutique en tant que méthodologie, c'est qu'elle est, soutient Ricœur, « tout le régime de l'ouverture de l'univers des signes⁵⁰¹ ». De cerner la nature d'un passage, ou d'un vers, et ce qui le rend obscur, l'herméneutique s'avère être capable de l'établir, mais cela n'empêche qu'elle se trouve seconde par rapport à une compréhension préalable de la structure du texte. La manifestation du double-sens dans le langage poétique devient donc le lieu stratégique où des méthodologies voisines s'associent : si elles finissent par accomplir une telle visée interdisciplinaire, ce n'est pas parce qu'elles partagent la même façon d'agir, mais plutôt parce qu'elles se dirigent vers la même « finalité » ; celle-ci ne réside pas dans « la structure du double-sens, mais [dans] le *mode de son ouverture*, [dans] la finalité du montrer⁵⁰² ». Et ce fut dans ce lieu de rencontre – celui de la « finalité » – que Ricœur avait inscrit le nouveau champ d'une herméneutique qui relève de la description structurale ; ce champ d'étude reconnaît l'écart et la distance d'une ressemblance poétique qui, si elle semble étrange ou irrationnel, ce n'est que parce qu'elle a fait « rapproche[r] les individus avant que la règle d'une classe logique les domine » :

C'est d'abord une ressemblance de famille qui rapproche les individus avant que la règle d'une classe logique les domine. La métaphore, figure de discours, présente de manière *ouverte*, par le moyen d'un conflit *entre* identité et différence, le procès qui, de manière *couverte*, engendre les aires sémantiques par fusion des différences *dans* l'identité⁵⁰³.

4) Sur l'apport d'une herméneutique qui relève de la description structurale : P. Ricœur

4.1. Entre l'herméneutique et le structuralisme : un chaînon manquant dans la compréhension des textes

Sur la conception méthodologique d'une herméneutique qui relève de la description structurale, l'ouvrage paru en 1969 – *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique* (Éditions du

⁵⁰⁰ Ricœur (1975), *op. cit.*, p. 241.

⁵⁰¹ Ricœur (1969), *op. cit.*, p. 67.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 68. Nous soulignons.

⁵⁰³ Ricœur (1975), *op. cit.*, p. 252.

Seuil) – est significatif⁵⁰⁴ : il contient en germe l'ensemble théorique et pratique de ce programme, et élucide les implications méthodologiques d'une théorie qui a été particulièrement nourrie de l'exemple du langage figuratif et de cette « désignation indirecte » qui s'y décèle. La partie qui retient notre attention serait plutôt la première partie, que l'auteur intitule « Herméneutique et structuralisme ». Ricœur s'y penche sur un examen pertinent de ce que la compréhension des textes symboliques⁵⁰⁵ exige : elle exige que nous remettions en chantier la pratique conventionnelle de lecture, qui limite la compréhension à la cohérence logique entre le signifiant et le signifié, et se fonde dès lors sur une vérification de sens qui, dans les textes symboliques, ne tardera à faire défaut. Ce qu'il fallait ici prendre en compte consiste en la compréhension d'une écriture qui s'attache à une imposante fonction transfiguratrice du réel. En dépit de toute contradiction et de toute distance logique, la transfiguration du réel dans un jeu figuratif symbolique et métaphorique ajoute de la force et de la profondeur à cette écriture ; celle-ci ne saurait s'épuiser que lorsque la réalité transfigurée est identifiée à la réalité empirique. Et c'est précisément là que Ricœur fait correspondre à cette force textuelle une force méthodologique combinatoire qui « met le symbolisme en relation avec la réalité⁵⁰⁶ », car celle-ci n'apparaît qu'à « un niveau supérieur de *manifestation* ». D'où les possibilités du champ d'une herméneutique qui relève de la description structurale : elles permettront de voir en le « traitement *scientifique* » et structuraliste du symbole l'envers de son intelligence herméneutique, et de combler, dans une discipline de l'*objectivité*, le fossé qui séparait toujours une *science* du langage d'une *philosophie* du langage. Un tel projet a été envisagé de manière concrète grâce à l'exemple de ce « mystère du langage » qui, en effet, *veut dire quelque chose* : il ne peut être expliqué si l'on se réfère aux dictionnaires, et pourtant, il « dit, dit quelque chose, dit

⁵⁰⁴ Nous tenons à souligner également l'importante portée épistémologique de l'ouvrage paru en 1986 (*Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points / Essais », 1986). Dans le contexte propre à notre chapitre, nous nous bornons à ce que la première partie du livre de 1969 avait élaboré de la question méthodologique herméneutique/structuralisme.

⁵⁰⁵ Il est toujours nécessaire de rappeler ce par quoi le théoricien entend le mot « symbolisme » ; nous avons eu l'occasion de faire cette mise en contexte dans la note 463. Par symbolisme sont désignés les *symboles* et les *mythes* qui ont, dans la phénoménologie de la religion, raconté le surgissement du mal. Bien que ce contexte soit distinct de celui de la fiction poétique propre aux textes littéraires, force est de constater que l'appareil méthodique d'une herméneutique qui relève du structuralisme vaut pour ces derniers ; les textes littéraires s'emploient à la transfiguration du réel dans le jeu de fiction, et investissent dès lors le sens dans tout ce qui relève du figuratif, dont les symboles et les métaphores.

⁵⁰⁶ Ricœur (1969), *op. cit.*, p. 65.

quelque chose de l'être. S'il y a une énigme du symbolisme, elle réside tout entière au plan de manifestation, où l'équivocité de l'être vient se dire dans celle du discours⁵⁰⁷ ».

Dans le cadre de la présente discussion, nous tenterons de faire une esquisse des trois facteurs méthodologiques principaux de ce programme, que l'on peut fonder sur trois éléments : 1) contre l'« éclectisme méthodologique » ; 2) vers une « possibilité combinatoire » ; 3) dans une méthodologie se situant « à la charnière du linguistique et du non-linguistique ». Il s'agira de voir en quoi ces trois éléments sont aussi considérables que les solutions proposées, dans le champ propre à la théorie et critique littéraires, par une « histoire littéraire structurale ». On pourrait d'ores et déjà comprendre comment l'articulation, aussi bien que la distinction, des deux intelligences herméneutique et structuraliste sont inhérentes à la méthodologie de la recherche : d'une part, l'explication structurale ne peut que renvoyer à l'interprétation herméneutique et, d'autre part, l'explication herméneutique ne s'épuise que dans l'établissement préalable des rapports d'homologie et de contrastes situés dans le champ linguistique. Force est de constater qu'une telle visée complémentaire, qui fut également présente chez l'école de Prague et l'école de Constance, doit toujours une pierre d'assise au *Cours de linguistique générale* de Saussure, aussi bien qu'aux thèses du second formalisme et du Premier Congrès des Philologues Slaves à Prague, car c'est là où l'on assistait « à un renversement des rapports entre système et histoire⁵⁰⁸ ». Cela dit, l'on ne pourrait tracer la transposition du modèle de la linguistique structurale en études littéraires sans une mise en contexte de ces trois points de départ : ils ont lancé une réflexion évolutive et fructueuse qui n'a tardé à mûrir le domaine propre à l'histoire littéraire, et à accomplir ainsi l'ancien programme de G. Lanson (1903). Avec le modèle de la linguistique structurale, le programme de l'historien français a fait un pas en avant vers son accomplissement, lequel se révèle progressivement dans les différentes approches élaborées entre l'Opojaz (Tynianov), Prague (Vodička), Berlin (Szondi) et Constance (Jauss) : « évolution littéraire », « histoire littéraire structurale », « esthétique de la réception », « herméneutique matérielle » et « herméneutique littéraire ». À cet égard, la question à partir de laquelle Ricœur expose les conclusions de sa théorie peut fournir à ces méthodologies une clarification fort significative : elle suit les étapes de la transposition du modèle de la linguistique structurale en herméneutique, donc de la *science en philosophie*, et permet d'envisager un rapport objectif et

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 79.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 35.

indépendant du *conflit des interprétations* dans la compréhension historique. Cette perspective a contribué à l'intelligence d'une nouvelle herméneutique *structurale*, dont la question principale s'est formulée ainsi : « en quoi les considérations structurales sont-elles aujourd'hui l'étape nécessaire de toute intelligence herméneutique ? plus généralement, comment s'articulent herméneutique et structuralisme ?⁵⁰⁹ » À travers une telle « possibilité combinatoire », s'est annoncée une théorie qui associe le statut « anti-réflexif » du structuralisme au statut « réflexif » de l'herméneutique. Il ne nous reste que de nous interroger, dans la discussion qui suit, sur les aspects didactiques de ce programme, afin de savoir comment ils peuvent tracer, à la méthodologie de recherche en études littéraires, le chemin vers une meilleure compréhension des relations qui s'établissent entre le travail de l'historien de la littérature et le travail du linguiste.

4.2. **Contre l'éclectisme méthodologique : « la synchronie fait système et la diachronie fait problème »**

« Le modèle linguistique des rapports entre synchronie et diachronie conduit dans l'intelligence de l'historicité propre aux symboles⁵¹⁰ » : ce que cette formulation laisse entrevoir, c'est tout d'abord l'idée saussurienne de « système » comme ce qui englobe une série de signes d'une langue, de textes ou de genres. Selon Saussure, cette série, ou ce « système », se forme à partir des différences entre les signes, et des relations que ceux-ci entretiennent les uns avec les autres. Or le point critique que la linguistique avait, grâce à Saussure, atteint consiste en la distinction faite entre une linguistique qui étudie les signes dans leurs aspects systématiques et non-réflexifs et une linguistique qui s'attache au sens de l'évolution et de la genèse. Ainsi, c'est entre la linguistique synchronique et la linguistique diachronique que Saussure avait relevé le problème fondamental à toute recherche axée sur l'analyse de textes : « les faits de la série synchronique sont des rapports, les faits de la série diachronique, des événements dans le système⁵¹¹ ». Les deux linguistiques synchronique et diachronique participent donc de l'étude globale d'un « système » de signes. Une telle affirmation est exemplaire de la linguistique saussurienne en ce qu'elle avait guidé nombre de théories et d'approches critiques, dont, précisément, la théorie élaborée par Ricœur du symbolisme. La question devient claire de savoir que, pour comprendre « l'intelligence de l'historicité propre aux symboles », la diachronie, ou l'intelligence historique, et la synchronie sont associées dans un rapport de signifiante, que Ricœur qualifie de

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 57.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 36.

⁵¹¹ *Ibid.*

« subordination » et non pas d'« opposition ». C'est dans cette perspective interdisciplinaire que l'auteur mentionne l'exemple de l'ethnologue C. Lévi-Strauss qui, dans ses études méthodologiques publiées dans *Anthropologie structurale* (1958), s'est inspiré du renouveau systématique apporté par la linguistique saussurienne, et plus particulièrement, de la phonologie de N. Troubetsky. L'exemple des sociologues et des ethnologues revient ainsi dans la discussion, puisque ceux-ci ont réussi à appliquer le modèle de la linguistique structurale, lequel leur permettait de faire avancer leurs domaines respectifs et de démontrer qu'il est temps de « procéder partout à l'imitation des linguistes⁵¹² ». Dans un chapitre qu'il consacre à l'adaptation du modèle structuraliste en anthropologie, Ricœur suit le dialogue méthodologique qui s'est noué entre la phonologie et l'anthropologie, et soutient que cette dernière peut être considérée comme étant la première science sociale qui avait appliqué avec succès le modèle de la linguistique structurale. Cette application consistait en la reconnaissance des *relations* qui s'établissent, dans l'étude d'un « système », entre des entités indépendantes : tandis qu'en phonologie, Troubetsky prend les *relations* pour base de l'analyse structurale des systèmes phonologiques, Lévi-Strauss établit avec ce modèle une analogie qui lui avait permis de construire dans l'anthropologie des *relations* dans des « systèmes de parenté » (père-fils, frère-sœur), et d'étudier ceux-ci tels qu'ils se révèlent tout d'abord dans la synchronie, c'est-à-dire sans que l'intelligence diachronique – ou la succession des générations – n'intervienne dans l'étude :

Les systèmes de parenté ont fourni à Lévi-Strauss le premier analogue rigoureux des systèmes phonologiques. Ce sont en effet des systèmes établis à l'étage inconscient de l'esprit ; ce sont en outre des systèmes dans lesquels les couples d'opposition et en général les éléments différentiels sont seuls signifiants (père-fils, oncle maternel et fils de la sœur, mari-femme, frère-sœur) : par conséquent, le système n'est pas au niveau des termes, mais des couples de relation⁵¹³.

Tableau XII. Le modèle de la linguistique structurale entre la phonologie (Troubetsky) et l'anthropologie (Lévi-Strauss) : entre la *langue* et la *parenté*⁵¹⁴

	Phonologie <i>Systèmes phonologiques</i> (phonèmes)	Anthropologie <i>Systèmes de parenté</i> (père-fils, frère-sœur)
Niveau synchronique	→ « phénomènes linguistiques <i>conscients</i> »	« couples d'opposition »
Niveau diachronique	→ « leur infrastructure <i>inconsciente</i> »	« une suite de générations »

⁵¹² Cité dans *ibid.*, p. 37.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 38.

⁵¹⁴ Nous nous référons à l'explication faite par Ricœur, dans « La transposition du modèle linguistique en anthropologie structurale », dans *ibid.*, pp. 37-43.

Cette analogie a permis de relever le point commun aux deux systèmes anthropologique et linguistique : les deux sont, rappelle Ricœur, des « systèmes de communication » qui restituent chacun des traits caractéristiques de *l'analyse du langage*. En effet, ce qui a assuré le succès de l'application du modèle linguistique dans le domaine anthropologique fut la préoccupation de « signification » que les deux disciplines partagent : entre la signification de la langue et la signification de la parenté (telle que celle-ci se présente dans l'organisation sociale), les conséquences de l'analyse peuvent être arbitraires et subjectives en ceci qu'il est souvent difficile de déterminer la valeur d'une signification condamnée à rester « partielle, fragmentaire, ou subjective : organisation sociale, art, etc.⁵¹⁵ ». En plus, la transposition du modèle linguistique en anthropologie a permis de constater l'interaction des deux niveaux synchronique et diachronique d'analyse, ainsi que l'ordre selon lequel les observations de chacun de ces niveaux se font. La construction des structures de tel ou tel système opère tout d'abord au niveau synchronique, avant qu'elle soit encadrée, dans un deuxième temps, par une conception diachronique qui en explique la signifiante. L'essentiel ici est de les ordonner de manière logique, c'est-à-dire en s'en tenant sur le caractère d'« alliance » et non pas de « modalité biologique » : « cette analogie [entre la langue et la parenté] n'apparaît que si on l'organise à partir des caractères qui en font une alliance, et non une modalité biologique⁵¹⁶ ». Il est donc aisé de concevoir l'emploi du modèle de la linguistique structurale dans les sciences humaines et sociales ; la question principale du langage paraît être le fond dans lequel réside la rigueur du dialogue qui s'est établi entre les disciplines et ce, à travers le modèle systématique de l'analyse structurale. Il serait intéressant de voir ce que Lévi-Strauss indique sur la manière dont il a été rendu à opter pour une telle direction dans la recherche anthropologique, et comment celle-ci s'est trouvée en état de partager avec la linguistique la même problématique du « langage » :

Nous sommes conduits, en effet, à nous demander si divers aspects de la vie sociale, y compris l'art et la religion – dont nous savons déjà que l'étude peut s'aider de méthodes et de notions empruntées à la linguistique – ne consistent pas en phénomènes dont la nature rejoint celle même du langage. Comment cette hypothèse pourrait-elle être vérifiée ? Qu'on limite l'examen à une seule société, ou qu'on l'étende à plusieurs, il faudra pousser l'analyse des différents aspects de la vie sociale assez profondément pour atteindre un niveau où le passage deviendra possible de l'un à l'autre ; c'est-à-dire élaborer une sorte de code universel, capable d'exprimer les propriétés communes aux structures spécifiques relevant de chaque aspect. L'emploi de ce code devra être légitime pour chaque système pris isolément, et pour tous quand il s'agira de les comparer⁵¹⁷.

⁵¹⁵ Cité dans *ibid.*, p. 39.

⁵¹⁶ *Ibid.*

⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 40.

Ce fut, en effet, dans ce dialogue interdisciplinaire entre la phonologie et l'anthropologie que Ricœur avait relevé « l'indication d'une voie à suivre » en vue de mener son travail sur la théorie de la métaphore et des symboles vers une méthodologie apte à assumer les deux aspects structural et herméneutique. Commençons avec la formulation clé que le théoricien avait trouvée dans l'œuvre de Lévi-Strauss, laquelle s'énonce ainsi : « « La nature contradictoire » [du] signe ne pourrait être *neutralisée* [...] « que par cet échange de valeurs complémentaires, à quoi toute la vie sociale se réduit »⁵¹⁸ ». Tout d'abord, le théoricien indique une règle liée à l'interaction des deux niveaux synchronique – comme étude des mots dans leurs aspects systématiques – et diachronique – comme étude de leur signifiante historico-herméneutique. Les deux s'associent ensemble dans un « échange de valeurs complémentaires », pour reprendre le vocabulaire de Lévi-Strauss. Cet échange de « valeurs », que l'on peut comprendre comme étant des « connaissances », s'est avérée être capable de faire présider à la compréhension linguistique des symboles un réexamen de leur portée herméneutique, donc de combler le fossé qui sépare les deux approches. Grâce à l'approfondissement de la question méthodologique de l'herméneutique, les symboles ne seraient pas réduits à une lecture structuraliste qui leur enlève leur importante réserve de sens. Ricœur s'est appuyé ici sur d'excellentes observations inspirées de l'exemple des symbolistes médiévaux : quand on cherche à comprendre la manière dont les symboles ont été pensés dans les écrits médiévaux – depuis le symbolisme de la Queste du Graal jusqu'aux bestiaires, tout en passant par l'exégèse allégorisante de l'Écriture –, il peut paraître, à première vue, difficile de cerner cette « mentalité symbolique » qui suggère l'équivoque. Or cette mentalité n'est guère sans fondement : dans la perspective d'un homme du Moyen-Âge, relève Ricœur, « la mentalité symbolique⁵¹⁹ » s'inspire d'une « théologie symbolique », laquelle constitue à l'analyse une importante « typologie historique », car à cette époque là, ce furent les symboles qui, en effet, jouaient le rôle de médiateur entre « le monde physique et le monde sacré » :

Or qu'est-ce qui fait *tenir ensemble* les aspects multiples et exubérants de cette mentalité ? Ces gens du XII^e siècle « ne confondaient, dit l'auteur, ni les plans, ni les objets : mais ils bénéficiaient, à ces divers plans, d'un dénominateur commun dans le jeu subtil des analogies, selon le mystérieux rapport du monde physique et du monde sacré »⁵²⁰.

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 58.

⁵¹⁹ Le théoricien s'appuie, entre autres, sur le texte du Père Chenu, *Théologie au douzième siècle*, Paris, Vrin, 1957.

⁵²⁰ Cité dans *ibid.*, p. 61.

L'esquisse d'une philosophie, telle que celle de la symbolique médiévale, ne serait donc pas appréhensible sans une prise en considération du contexte à partir duquel les éléments de cette philosophie ont été élaborés. L'analyse structurale ne peut s'y arrêter, car elle ne saurait attribuer à l'équivocité un statut logique et univoque. C'est sur ce point que l'herméneutique vient éclairer ce qui se refusait à une lecture objective. Il serait donc possible de comprendre en quel sens une herméneutique qui se définit dans « une discipline de l'objectivité », pour reprendre l'expression de Ricœur, devient réalisable ; elle l'est, en effet, dans une étude des « échanges » (Lévi-Strauss), ou des « relations » (Saussure-Troubetsky), qui peuvent s'effectuer dans la compréhension de la fonction herméneutique des symboles. L'on voit jusqu'où le dialogue impressionnant entre les disciplines est, grâce au modèle structural, rendu : depuis la linguistique jusqu'à l'herméneutique, tout en passant par l'anthropologie. Ainsi « le langage [des] symbolistes médiévaux » peut-il être étudié dans une lecture qui fonde l'analyse structurale sur une situation historico-herméneutique déjà constituée et préconçue à travers la représentation dédoublée théologique et physique des symboles. Ces deux niveaux résultent de la fonction transfiguratrice du réel telle qu'elle se révèle dans la symbolique ; celle-ci les associe, c'est-à-dire les deux mondes physique et sacré, dans un « transfert du visible à l'invisible », dans une « constitution sémantique en forme de « semblable-dissemblable » » :

Dans le langage de nos symbolistes médiévaux [...], ce qui est premier, c'est la translation, le transfert du visible à l'invisible par le truchement d'une image empruntée aux réalités sensibles ; ce qui est premier, c'est la constitution sémantique en forme de « semblable-dissemblable », à la racine des symboles ou des figuratifs. À partir de là peut être élaborée abstraitement une syntaxe des arrangements de signes à des niveaux multiples⁵²¹.

C'est dans cet « échange de valeurs complémentaires » entre l'analyse structurale des symboles et celle de leur intelligence herméneutique que Ricœur justifie le deuxième aspect de sa théorie (le premier étant l'interaction des deux niveaux synchronique et diachronique). La théorie de la métaphore et des symboles se fonde sur une approche visant doublement ce à partir de quoi elle fonctionne : à savoir le « double-sens » du langage symbolique. Nous voyons l'intérêt, à la fois théorique et pratique, que l'apport de Ricœur présente dans le contexte propre aux études littéraires : le théoricien cherchait à faire correspondre le rôle du structuraliste à celui de l'interprète, et à préciser l'ordre selon lequel le changement d'échelle synchronie/diachronie

⁵²¹ *Ibid.*, p. 63.

opère dans l'analyse. Dans un langage qui « se *tait* devant ce qu'il *dit*⁵²² », une lecture adéquate ne peut que suivre l'exigence méthodologique d'une interprétation structuraliste particulière. Ricœur résume la conséquence épistémologique à laquelle ses observations ont abouti dans la formule suivante : « la synchronie fait système et [...] la diachronie fait problème⁵²³ ». En insistant sur une telle « possibilité combinatoire », l'articulation entre diachronie et synchronie, entre herméneutique et structuralisme, s'affranchit progressivement de l'impasse où elle se trouve dans les textes symboliques. Nous pourrions, quant à nous, voir les traces d'une voie didactique à suivre dans l'enseignement de P. Ricœur ; le théoricien n'a tardé à démontrer avec pertinence et justesse que « deux manières de comprendre [...] ne requièrent aucun *éclectisme* méthodologique⁵²⁴ ». Aussi serait-on en mesure de mieux cerner la position complexe du problème méthodologique qui a été longuement soulevé dans la recherche philologique en études littéraires, et qui a entraîné à dissocier les deux domaines linguistique et historico-herméneutique : ce sont, semble-t-il, les conjectures liées à l'historicité de l'interprétation qui ont mené la recherche vers l'impasse ; celle-ci ne sera dénoué qu'avec un « examen de conscience » qui saura, quant à lui, tracer la voie vers une nouvelle « possibilité combinatoire ».

4.3. Herméneutique et structuralisme : une « possibilité combinatoire »

En quoi l'enseignement de Ricœur se trouve-t-il bénéfique à une méthodologie propre aux textes littéraires (narratives ou poétiques) ? En ce que les résultats d'une lecture associant les deux domaines linguistique et herméneutique laisseraient entrevoir le rapport originel qui s'établit, dans les textes, entre la dimension langagière et la dimension discursive, pour ensuite faciliter la compréhension de l'équivoque qui est à l'origine de toute fiction transfiguratrice du réel, donc du « cercle herméneutique » :

L'explication structurale porte 1) sur un système inconscient 2) qui est constitué par des différences et des oppositions [par des écarts significatifs] 3) indépendamment de l'observateur. L'interprétation d'un sens transmis consiste dans 1) la reprise consciente 2) d'un fond symbolique surdéterminé 3) par un interprète qui se place dans le même champ sémantique que ce qu'il comprend et ainsi entre dans le « cercle herméneutique »⁵²⁵.

Un tel enseignement est également bénéfique en ce qu'il noue deux orientations distinctes dans le processus de lecture de telle sorte qu'il les engage à se rejoindre *sur une même question*, à savoir

⁵²² *Ibid.*, p. 68.

⁵²³ *Ibid.*, p. 58.

⁵²⁴ *Ibid.*, p. 57-58.

⁵²⁵ *Ibid.*, p. 58.

l'historicité de l'interprétation qui est inhérente à toute configuration générique et discursive des textes. Ce qu'il faudrait envisager est une « possibilité combinatoire » apte à rendre compte de l'extrême altérité du monde du texte, et à appuyer dès lors une compréhension parallèle de ses deux orientations linguistique et herméneutique ; celles-ci contribueraient à *actualiser* un texte qui les a appelées, car, pour reprendre les mots de W. Iser, « nous actualisons le texte par la lecture ». Une telle démarche doit échapper à l'arbitraire d'une appréhension subjective aussi bien qu'à la psychologie du lecteur :

Nous actualisons le texte par la lecture. Celui-ci paraît toutefois conserver une marge d'actualisations possibles. En effet, sa compréhension varie toujours un peu pour chaque lecteur et selon les époques, même si, quand il est actualisé, le texte donne l'impression générale d'ouvrir un monde qui – aussi historique soit-il – peut sans cesse redevenir présent⁵²⁶.

L'on voit ainsi en quel sens la conception d'une théorie de la lecture et de la réception, dans ses versions structuraliste (Prague) et sociologique (Constance), ouvre la voie vers une telle « possibilité combinatoire », puisqu'elle place l'exigence du texte au premier plan. Dans un article qu'il fait paraître en 1985, Jauss formule ainsi ce qu'il appelle « la prémisse herméneutique commune » des chercheurs qui se rassemblaient autour de l'école de Constance : « Le monde apparaît comme horizon de la fiction, et la fiction apparaît comme horizon du monde⁵²⁷ ». D'une manière analogue, le traitement de la question de l'interprétation du symbolisme a constitué, chez Ricœur, un point d'ancrage à la formulation d'une herméneutique qui relève de l'explication structurale : il lui a rendu explicite l'investissement du sens théologique de l'Écriture (horizon du monde) dans la symbolique médiévale (horizon de la fiction). Aussi les possibilités et les présuppositions des théories herméneutique et structuraliste ont-elles trouvé un chemin fructueux dans une recherche à laquelle la symbolique médiévale, entre autres, a donné un sens concret⁵²⁸. Le mérite d'une telle « possibilité combinatoire » consiste d'emblée en ce qu'il fait surgir des difficultés communes à deux méthodes distinctes, tout en soutenant que leur articulation reconnaît le caractère langagier préalable de toute expérience textuelle ; or cette articulation saurait, quant à elle, être synonyme d'affranchissement de l'impasse :

⁵²⁶ Iser (2012), *op. cit.*, p. 12.

⁵²⁷ Jauss (1985), *op. cit.*, p. 196

⁵²⁸ Dans la deuxième partie de cette thèse, nous aurons l'occasion d'élaborer le rôle indéniable qu'avait joué, dans la formulation des thèses méthodologiques de l'école de Constance, la poétique médiévale, et notamment la recherche menée par Jauss sur les genres didactique et satirique dans la littérature romane du Moyen-Âge central (XII^e-XIII^e s.).

La raison d'être du structuralisme, pour le philosophe, serait alors de restituer cette compréhension plénière, mais après l'avoir destituée, objectivée, relayée par l'intelligence structurale ; le fond sémantique ainsi médiatisé par la forme structurale deviendrait accessible à une compréhension plus indirecte, mais plus sûre⁵²⁹.

Qu'elle soit conçue par la fascination de l'obscur, du non-déchiffré, « des « éléments » du cosmos (feu, eau, vent, terre, etc.), de ses « dimensions » (hauteur et profondeur, etc.), de ses « aspects » (lumière, ténèbres, etc.)⁵³⁰ », force est de constater que la création symbolique à double sens garde, d'un point de vue à la fois théorique et pratique, une importante fonction heuristique, et présente ainsi le cas-limite dans lequel l'herméneutique moderne n'a cessé d'opérer. Dans le deuxième volet de ses *Essais d'herméneutique II – Du texte à l'action* (1986) –, Ricœur réélaboré la manière dont l'explication structurale se fonde sur la base d'une compréhension herméneutique et ce, dans les deux fictions narratives et poétiques⁵³¹. Le théoricien finit par reconnaître à la fiction, au sens large du terme, une capacité d'« innovation », dont l'étude s'emploie à révéler la structure linguistique interne aussi bien que sa référence, « sa prétention à atteindre un réel extra-linguistique, sa prétention à dire vrai⁵³² ». Or ce qui est commun à la fiction narrative et à la fiction poétique consiste en leurs pouvoirs respectifs de « re-décrire la réalité » : tandis que la première contribue à imiter les actions des hommes et à les investir dans l'imaginaire du récit, la fiction poétique a ceci de particulier en ce qu'elle « permet de pénétrer plus avant dans le mécanisme de cette opération de transfiguration⁵³³ ». Cela dit, la fiction poétique s'avère, d'un point de vue méthodologique, exigeante, puisqu'elle revêt une référence que l'analyse structurale doit situer tout d'abord dans une « suspension », une « suspension du rapport direct du discours au réel déjà constitué⁵³⁴ » :

C'est ainsi que le discours poétique porte au langage des aspects, des qualités, des valeurs de la réalité, qui n'ont pas d'accès au langage directement descriptif et qui ne peuvent être dits qu'à la faveur du jeu complexe de l'énonciation métaphorique et de la transgression réglée des significations usuelles de nos mots⁵³⁵.

Aussi la fiction poétique, cette réserve de sens, serait-elle exemplaire à la réflexion méthodologique propre à une herméneutique littéraire, puisqu'elle verse celle-ci dans les

⁵²⁹ Ricœur (1969), *op. cit.*, p. 41.

⁵³⁰ Ricœur, Paul, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points / Essais », 1986. p. 34.

⁵³¹ Cf. surtout « De l'interprétation », dans *ibid.*, pp. 13-39.

⁵³² *Ibid.*, p. 26.

⁵³³ *Ibid.*, p. 27.

⁵³⁴ *Ibid.*

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 27-28.

méandres des significations auxquelles la fonction référentielle *dissimulée* peut renvoyer, et invite dès lors à considérer de manière analogue les deux méthodes structuraliste et historico-herméneutique. L'on serait pourtant porté à se poser la question de savoir si, en fin de compte, la valeur descriptive des textes poétiques serait ainsi épuisée, c'est-à-dire si l'on peut croire en établir une explication compréhensive et globale du sens. C'est là que l'on arrive à une dernière, et importante, rectification de perspective que l'article paru en 1983, « De l'interprétation⁵³⁶ », fournit : Ricœur y élabore une nouvelle acception de l'herméneutique comme un travail qui, au lieu de se pencher sur l'interprétation du sens, se fonde désormais sur ce que le théoricien appelle le « *devenir-texte* du discours », lequel fut le résultat d'une réflexion qui a traversé un parcours de trois étapes résumées dans la formule suivante : « il n'est pas de compréhension de soi qui ne soit *médiatisée* par des signes, des symboles et des textes⁵³⁷ ».

4.4. Herméneutique et structuralisme vers une « esthétique de la réception » : une conséquence épistémologique

Avec le texte de 1983 – « De l'interprétation » –, Ricœur réinterroge la nature épistémologique de ses travaux sur la fonction narrative, la métaphore et la symbolique ; il le fait tout en repensant les résultats de ses anciennes études sur les présuppositions théoriques de la tradition herméneutique à laquelle il s'était largement référé. Parmi les nombreuses observations menées sur ce vaste terrain de recherche, l'on relève surtout une conséquence épistémologique significative à laquelle Ricœur, dans sa critique de la phénoménologie husserlienne, avait abouti. Cette critique, et la conséquence qui en découle, permettaient de mieux répondre à la question de savoir si l'interprétation peut participer d'une « compréhension de soi », si elle peut être « le développement, l'explication, de ce comprendre ontologique, toujours solidaire d'un être jeté préalable⁵³⁸ ». En élucidant les éléments sur lesquels la phénoménologie husserlienne s'était basée, Ricœur croyait pouvoir retrouver des conséquences épistémologiques positives pour une « nouvelle ontologie de la compréhension », où « la relation sujet-objet » se conçoit moins à titre de « connaissance » qu'à titre de « lien ontologique ». Pour appuyer cette réflexion qui allait mener l'herméneutique vers le chemin d'une esthétique de la réception, le théoricien relève trois termes médiateurs par lesquels l'interprétation passe : les *signes*, les *symboles* et les *textes*.

⁵³⁶ Pour la version originelle du texte, cf. « De l'interprétation », dans *Philosophy in France Today*, Cambridge University Press, 1983, sous la direction d'A. Montefiore.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 33.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 32.

Tandis qu'à travers les *signes*, l'expérience humaine retrouve sa « condition originellement *langagière*⁵³⁹ », les *symboles* servent aux hommes à communiquer, à travers un langage nourri du double sens, des idées propres à une société ou à une œuvre particulière. Ce fut, en effet, la discussion menée sur les symboles qui avait préparé à la définition d'une nouvelle herméneutique, laquelle ne veut plus s'appuyer sur une explication du sens, ou du double sens, des symboles :

D'abord, il m'est apparu qu'un symbolisme traditionnel ou privé ne déploie ses ressources de *plurivocité* que dans des contextes appropriés, donc à l'échelle d'un texte entier, par exemple un poème. Ensuite, le symbolisme donne lieu à des interprétations concurrentes, voire polairement opposées, selon que l'interprétation vise à réduire le symbolisme à sa base littérale, à ses sources inconscientes ou à ses motivations sociales, ou à l'amplifier selon sa plus grande puissance de sens multiple. Dans un cas, l'herméneutique vise à démythifier le symbolisme en démasquant les forces inavouées qui s'y dissimulent, dans l'autre, l'herméneutique vise à une recollection du sens le plus riche, le plus élevé, le plus spirituel⁵⁴⁰.

Tableau XIII. Les deux types d'interprétation du symbolisme : entre le « sens littéral » et le « sens multiple »

	Interprétation du « sens littéral »	Interprétation du « sens multiple »
Méthode adoptée dans l'analyse	« l'interprétation vise à réduire le symbolisme à sa base littérale, à ses sources inconscientes ou à ses motivations sociales »	« l'amplifier selon sa plus grande puissance de sens multiple »
Conséquence de l'analyse	« l'herméneutique vise à démythifier le symbolisme en démasquant les forces inavouées qui s'y dissimulent »	« l'herméneutique vise à une recollection du sens le plus riche, le plus élevé, le plus spirituel »

À travers cette distinction épistémologique, Ricœur s'employait à corriger certaines acceptions de l'herméneutique, et à faire en sorte que celle-ci évite les interprétations concurrentes auxquelles une explication du sens peut entraîner. Ce qui avait facilité une telle réalisation dans la recherche consistait en les nouvelles considérations axées sur l'« échelle textuelle » ; celle-ci dispose, soutient Ricœur, d'une « triple autonomie sémantique » qui se compose de trois aspects principaux, soit « l'intention du locuteur, [...] la réception par l'auditoire primitif, [et les] circonstances économiques, sociales, culturelles de sa production ». Or c'est dans cette

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 33.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 34.

perspective que le théoricien propose d'élargir le champ pourtant vaste de l'herméneutique et ce, via une analyse axée sur ce qu'il appelle le « *devenir-texte* du discours » :

Grâce à l'écriture, le discours acquiert une triple autonomie sémantique : par rapport à l'intention du locuteur, à la réception par l'auditoire primitif, aux circonstances économiques, sociales, culturelles de sa production. C'est en ce sens que l'écrit s'arrache aux limites du dialogue face à face et devient la condition du *devenir-texte* du discours. Il revient à l'herméneutique d'explorer les implications de ce devenir-texte pour le travail de l'interprétation⁵⁴¹.

Par là, le problème des *symboles*, comme ce qui se situe entre le « caractère langagier » des *signes* et « la définition plus technique de l'herméneutique par l'interprétation textuelle », avait reçu un statut épistémologique plus déterminant dans la sphère inspirée des *textes*. Les *textes* viennent ainsi assurer à l'herméneutique un nouvel intérêt épistémologique de telle sorte qu'ils font paraître les deux agents qui participent de la fonction ontologique du langage : l'*auteur*, et le *lecteur*. En insistant sur la « coïncidence entre le génie du lecteur et le génie de l'auteur », Ricœur rejoint explicitement les thèses de l'esthétique de la réception, et relève que l'analyse herméneutique, en même temps qu'elle étudie la signification d'un texte, doit en *reconstruire* l'« intention de l'auteur » et les « attentes du lecteur », d'autant plus que ces deux considérations contribueront à accomplir une interprétation différenciée et apte à situer le texte dans son propre horizon, celui de sa genèse, celui de sa *réception*. D'où l'importante conséquence épistémologique que l'on peut lire dans la formule suivante : « Il n'est donc pas question non plus de définir l'herméneutique par le primat de la subjectivité lisante sur le texte, donc par une esthétique de la réception⁵⁴² ».

Tableau XIV. Conséquence épistémologique du travail herméneutique chez P. Ricœur

Conséquence épistémologique → « Il n'est donc pas question non plus de définir l'herméneutique par le primat de la subjectivité lisante sur le texte, donc par une esthétique de la réception. Il ne servirait à rien de remplacer une *intentional fallacy* par une *affective fallacy*. Se comprendre, c'est se comprendre *devant le texte* et recevoir de lui les conditions d'un soi autre que le moi qui vient à la lecture. Aucune des deux subjectivités, ni celle de l'auteur, ni celle du lecteur, n'est donc première au sens d'une présence originaire de soi à soi-même ».

Deux questions posées à l'herméneutique → par l'esthétique de la réception

1. Intention de l'auteur : « L'attention de l'auteur, absent de son texte, est elle-même devenue une question herméneutique ».

⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 35.

⁵⁴² *Ibid.*, p. 36.

2. Attentes du lecteur : « Quant à l'autre subjectivité, celle du lecteur, elle est autant l'œuvre de la lecture et le don du texte qu'elle est le porteur des attentes avec lesquelles ce lecteur aborde et reçoit le texte ».

Par là, le théoricien tente de faire affranchir l'herméneutique de la subjectivité, afin de l'engager dans une étude adéquate de la « dynamique interne qui préside à la structuration de l'œuvre », aussi bien que de sa « puissance de se projeter hors d'elle-même et d'engendrer un monde qui serait véritablement la « chose » du texte⁵⁴³ ». L'on pourrait ainsi mieux cerner l'inscription de la problématique d'une esthétique de la réception dans les deux domaines respectifs de l'herméneutique et du structuralisme. Cette problématique n'a cessé de se mouvoir dans le milieu des règles en vertu desquelles opèrent les disciplines interprétatives et linguistiques ; sa pertinence presque constante s'exprime dans la formulation incessante de thèses qui prennent ensemble des aspects variés, et souvent très éloignés les uns des autres, ne serait-ce que pour les intégrer finalement dans un seul et unique « examen de conscience ». Quelque divers qu'ils soient, les facteurs et les circonstances qui ont participé à l'affinement des recherches méthodologiques ont tous leur part dans une préoccupation commune ; celle-ci part de la question que pose une compréhension mise en jeu par l'activité de lecture, par la volonté de comprendre le sens d'une histoire. L'on arrive ainsi au terme de la discussion de cette première partie de la thèse, qui nous a permis de suivre les règles, les causes, ainsi que les conséquences des approches méthodologiques herméneutique et structuraliste telles qu'elles furent étudiées dans les domaines français, slave et allemand. La position propre des linguistes ne s'appliquait pas à l'intention des historiens et des interprètes, non plus à leur pratique ; et pourtant, ils se sont donné, semble-t-il, rencontre sur le terrain d'une esthétique de la réception. Ainsi, la question qu'il convient de se poser maintenant est celle de savoir la raison pour laquelle l'esthétique de la réception, en annonçant, à P. Ricœur, un *aboutissement* dans la réflexion d'une herméneutique qui relève de l'explication structurale, n'a été dans le contexte propre aux historiens de la littérature qu'un *point de départ* dans le chemin menant à l'herméneutique, à une herméneutique littéraire. L'histoire ici semble dire dans le sens inverse l'évolution progressive des connaissances par le moyen desquelles les historiens de la littérature ont fait soumettre leur domaine à cet « examen de conscience » structuraliste, et dont l'aboutissement sera, précisément, cette herméneutique qui relève de l'explication structurale : une herméneutique littéraire.

⁵⁴³ *Ibid.*

DEUXIÈME PARTIE

**Le renouveau herméneutique de Peter Szondi et le projet de l'École de Constance
(1963-1994) : l'histoire littéraire vers une *humanisation des textes***

Dans la deuxième partie de cette thèse, nous tenterons d'élaborer l'évolution méthodologique des trois étapes constitutives d'une herméneutique littéraire : 1) le projet d'une « herméneutique matérielle⁵⁴⁴ » ; 2) le projet d'une « esthétique de la réception⁵⁴⁵ » ; 3) le projet d'une « herméneutique de la question et de la réponse⁵⁴⁶ ». Ce qui distingue la présente partie de celle qui l'a précédée consiste en le fait que nous y suivons de manière exclusive la logique menant à la naissance de la question philologique d'une herméneutique littéraire. Nous le ferons en nous appuyant, dans les deux premiers chapitres, sur un examen des travaux de P. Szondi – fondateur de l'Institut de littérature comparée à la Freie Universität Berlin – et des contributions des membres de l'école de Constance⁵⁴⁷ (1963-1994). Dans le troisième chapitre, nous nous emploierons à examiner les conséquences épistémologiques pertinentes auxquelles les discussions menées à Berlin et à Constance ont mené, afin de bien cerner le terrain dans lequel les deux se sont rencontrés, aussi bien que les points autour desquels ils s'opposaient.

⁵⁴⁴ Pour se référer à l'appareil théorique de cette méthode, cf. les discussions suivantes : Szondi, Peter, *Einführung in die literarische Hermeneutik*, Francfort-sur-le-Main, 1975 ; trad. française dans *Introduction à l'herméneutique littéraire : [de Chladenius à Schleiermacher]* ; traduit de l'allemand par Mayotte Bollack ; avec un essai sur l'auteur par Jean Bollack, Paris, Éditions du Cerf, 1989 ; « Sur la connaissance philologique », dans *Poésies et poétiques de la modernité*, édité par Mayotte Bollack, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1982.

⁵⁴⁵ Étant la première étape dans le chemin menant à une herméneutique littéraire, le projet d'une esthétique de la réception a été élaboré de manière détaillée dans les travaux de H. R. Jauss et de W. Iser. Cf. Jauss, Hans Robert, *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, München, Wilhelm Fink, 1977 ; Suhrkamp Verlag, 2^e édition, 1982 ; 3^e édition, 1984 ; trad. française partielle dans *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Maurice Jacob, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1988 ; « Kleine Apologie der ästhetischen Erfahrung », *Konstanzer Universitätsreden* 59, Konstanz, Universitätsverlag, 1972 ; trad. française dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard ; préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978 ; *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*, Frankfurt, Suhrkamp, 1970 ; trad. française partielle dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard ; préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978 ; Iser, Wolfgang, *Die Appellstruktur der Texte: Unbestimmtheit als Wirkungsbedingung literarischer Prosa*, Konstanz, G. Hess, 1970 ; trad. française dans *L'appel du texte, l'indétermination comme condition d'effet esthétique de la prose littéraire*, [discours inaugural à l'Université de Constance, en 1969], traduit de l'allemand par Vincent Platini, Éditions Allia, 2012 ; *Der Akt des Lesen : Theorie ästhetischer Wirkung*, München, Wilhelm Fink, 1976 ; trad. française dans *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par Evelyne Sznycer, Bruxelles, P. Mardaga, 1985.

⁵⁴⁶ Le programme d'une « herméneutique de la question et de la réponse » est l'aboutissement d'une réflexion que Jauss avait menée sur ce qu'il décrit comme « le caractère *partiel* de l'esthétique de la réception ». Sur cette question, cf. Jauss, Hans Robert, « Zur Abgrenzung und Bestimmung einer literarischen Hermeneutik », dans *Text und Applikation. Theologie, Jurisprudenz und Literaturwissenschaft im hermeneutischen Gespräch*, Poetik und Hermeneutik IX, éd. par Fuhrmann et al., München, Wilhelm Fink Verlag, 1981, pp. 459-481 ; également dans *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, Wilhelm Fink, München, 1977 ; trad. française, « Limites et tâches d'une herméneutique littéraire », *Diogenes*, n° 109, janvier-mars 1980 ; également dans *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Maurice Jacob, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1988 ; *Probleme des Verstehens*, Stuttgart, Reclam, 1999.

⁵⁴⁷ Dans notre étude sur les contributions des membres de l'école de Constance, nous allons nous concentrer sur les travaux de H. R. Jauss, de W. Iser, de H. Blumenberg, de R. Warning, de K. Stierle, et du philosophe O. Marquard.

Qu'une recherche interdisciplinaire, voire transdisciplinaire, ait fourni de nouvelles possibilités au champ des études littéraires, cela ne contredit pas le fait qu'elle s'est heurtée à des écueils considérables au moment où il lui fallait *différencier* les objets des disciplines qu'elle avait rapprochées. Bien qu'elle a été rendue possible dans un travail méthodologique de grande envergure et mené notamment par des romanistes, des germanistes, des slavistes et des anglicistes, la redéfinition de l'histoire littéraire et de la théorie des genres à travers le dialogue avec les disciplines de l'histoire générale, de la linguistique et de la sociologie n'a été que le préambule d'un important « examen de conscience » qui allait mettre en toute évidence les capacités du champ des études littéraires, aussi bien que ses limites. C'est qu'aux alentours des années soixante-dix, les études littéraires ont été confrontées à une nouvelle limite tracée par le dialogue que certains théoriciens de la littérature dans le domaine allemand ont établi avec la philosophie. À travers l'intérêt alors naissant pour l'aspect herméneutique en philologie, le théoricien P. Szondi suggère, en 1975, de considérer une nouvelle discipline qu'il désigne par herméneutique littéraire et dont il donne la définition que voici :

L'herméneutique littéraire est l'enseignement de l'interprétation – *interpretatio* – d'œuvres littéraires. Bien que l'herméneutique ait imprégné dans une large mesure la philosophie et, comme réflexion sur elle-même, les sciences humaines au XX^e siècle, la question de savoir si la discipline à laquelle il s'agit d'introduire ici existe encore ne peut recevoir d'emblée de réponse affirmative⁵⁴⁸.

À la suite de cette proposition, des divergences d'opinions apparaissent dans les positions prises par les philologues et les historiens de la littérature en ce qui a trait à l'application de la dernière version théorique, parue en 1960, de l'herméneutique : celle de l'herméneutique philosophique de H.-G. Gadamer. Tandis que Jauss reformule la théorie d'une esthétique de la réception sous l'angle de l'herméneutique et qu'il rédige plusieurs études influencées par l'appareil théorique de son professeur de philosophie à Heidelberg, l'on voit Szondi en train de mettre en question l'utilité que peut présenter aux études littéraires le dialogue avec une discipline qui a « l'habitude de rester sur les sommets d'une philosophie de la compréhension », et qui refuse dès lors de « redescendre à la pratique terre à terre des interprétations et de leur méthodologie⁵⁴⁹ ». Or ce qu'une telle divergence entre les deux philologues laisse entrevoir, c'est le développement d'une

⁵⁴⁸ Szondi, Peter, *Introduction à l'herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Mayotte Bollack, Paris, Éditions du CERF, coll. « Passage », 1989, p. 7.

⁵⁴⁹ Szondi, Peter, « L'herméneutique de Schleiermacher » (1970), dans *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, Paris, Gallimard, 1991, p. 293. Cité dans Danneberg, Lutz, « Philosophie contre philologie. Herméneutique philosophique et études littéraires », dans *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître*, textes réunis et présentés par Denis Thouard, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Textes clés », 2011, p. 188-189.

théorie qui cherchait à se définir et qui se prêtait dès lors à la méthode structuraliste, sans que celle-ci n'ait pu épuiser tout son possible. C'est pourquoi il faut parler maintenant d'herméneutique – dans les acceptions szondiennes et jaussiennes du terme –, et non plus de structuralisme, car il s'est révélé que la question posée par l'histoire littéraire et par les différentes orientations à propos de l'interprétation des textes (poétique, socio-historique, etc.) est, de prime abord, née dans la discipline de l'herméneutique. Aussi convient-il de replacer notre examen de la question méthodologique sur le terrain de l'herméneutique, et de la rendre à la problématique qui lui avait, dès le départ, donné naissance : à savoir cette *transition* par laquelle la philologie moderne avait établi un rapport profond, et assez problématique, avec l'enseignement méthodologique de l'herméneutique philosophique.

Car le point de départ initial de la réflexion méthodologique en études littéraires consistait dans la quête d'une méthode susceptible d'améliorer la pratique des domaines de l'histoire littéraire et de la théorie des genres, l'on a été amené à soumettre ces derniers à l'examen des savoirs de la linguistique, de la sociologie et de l'histoire générale. Nous avons vu, dans les trois premiers chapitres de la première partie, comment la recherche philologique a longtemps élaboré les deux intentions qui président à toute lecture du texte littéraire, à savoir le *sens littéral* et le *sens spirituel*, mais l'intention heuristique propre à la littérature – qui préoccupe par l'usage métaphorique délibéré que celle-ci fait de l'analogie entre nature humaine et nature animale, entre monde physique et monde spirituel – n'y trouvait pourtant pas une investigation des modalités méthodologiques sous-jacentes au processus de la lecture. À l'exception des solutions proposées par la théorie herméneutique de Ricoeur – laquelle s'inscrivait moins dans le contexte des études littéraires que dans celui de la philosophie des religions –, les problématiques méthodologiques qui se sont développées entre l'histoire littéraire chez G. Lanson, la poétique chez les formalistes russes, la sociologie et l'esthétique chez les théoriciens de Prague ont été décisives pour la première naissance de la question herméneutique en philologie. C'est dans la filiation de ces quatre domaines (histoire, poétique, sociologie, esthétique) que l'on peut tracer l'intérêt qu'allait présenter à la recherche le projet d'une herméneutique littéraire, une méthode qui voulait se faire dans l'ensemble des sciences humaines et qui se proposait comme étant « une doctrine de l'interprétation qui, certes, n'ignorerait pas toute philologie, mais qui réconcilierait la philologie avec l'esthétique⁵⁵⁰ ». Ceci étant considéré, une des premières problématiques qu'il

⁵⁵⁰ Szondi, Peter, cité dans Jauss, Hans Robert, « Ueberlegungen zur Abgrenzung und Aufgabenstellung einer

faut examiner maintenant consiste en les deux définitions szondiennes et jaussienne de cette méthode de recherche. Une telle mise en contexte préalable aidera à mieux saisir le rapport ultérieur qui s'est noué entre les assises méthodologiques élaborées par Gadamer dans le contexte propre à l'herméneutique philosophique, et l'usage conceptuel qu'en ont fait Szondi et Jauss dans le champ propre aux études littéraires.

En 1989, le philologue français J. Bollack rédige une préface à la traduction française du travail fondateur de Szondi (*Einführung in die literarische Hermeneutik* (1975) – *Introduction à l'herméneutique littéraire*). Dans son texte qu'il intitule « Un futur dans le passé : L'herméneutique matérielle de Peter Szondi⁵⁵¹ », Bollack rend explicite la contribution principale de Szondi dans la discussion méthodologique en études littéraires, une contribution qui s'est annoncée depuis les travaux comparatistes que le théoricien avait fait paraître dans les années cinquante et soixante, et à partir de là, dans son incontournable *Introduction à l'herméneutique littéraire* (1975). C'est dans ce dernier ouvrage que s'est formulée une critique explicite « des insuffisances de la critique philologique » ; cette tentative avait pour objectif de préparer une conception philologique susceptible de mener la « science littéraire » à « l'entreprise de « régénération » de la connaissance⁵⁵² » :

Ainsi la critique des insuffisances de la critique philologique s'accompagne chez Szondi d'un recours à l'« herméneutique » en tant que « science », appuyée sur une redéfinition de sa spécificité (littéraire, historique ou juridique) et déterminée par la nature de l'objet⁵⁵³.

La première définition que Szondi donne de l'herméneutique littéraire forme l'enjeu véritable dans lequel s'est démontré le besoin d'une compréhension profonde et adéquate des règles de l'analyse philologique. Il fallait justifier les pratiques alors en usage dans le discours critique sur les textes littéraires, afin de pouvoir déterminer si la méthodologie de la recherche littéraire peut, précisément, s'approprier le statut d'une « science », et si la littérature peut être considérée comme une « connaissance ». Dans cette perspective double (théorique et pratique), s'est posée la question de savoir si la littérature peut faire l'objet d'une « connaissance philologique », si elle peut favoriser une recherche qui dépasse les frontières disciplinaires et qui conduit finalement

literarischen Hermeneutik », dans *Poetik und Hermeneutik IX*, Munich, Wilhelm Fink, 1980 ; traduction française, « Limites et tâches d'une herméneutique littéraire », dans *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Maurice Jacob, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1988, p. 13.

⁵⁵¹ Bollack, Jean, « Un futur dans le passé : l'herméneutique matérielle de Peter Szondi », dans Szondi (1989), *op. cit.*, pp. I-XVII.

⁵⁵² *Ibid.*, p. I.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. II.

vers la solution des problèmes linguistique et exégétique de la compréhension des textes. Force est de constater que la discussion méthodologique entre maintenant dans une phase nouvelle : en se proposant, grâce à l'approfondissement progressif de la question herméneutique, la possibilité d'être une connaissance valable qui appuie la primauté de l'« événement » sur le « système », la « science littéraire » doit désormais connaître le point de départ sûr de la méthode, qui ne consiste qu'à enseigner la pratique concrète de l'interprétation structuraliste. Si, depuis le programme de G. Lanson jusqu'aux linguistes et historiens de la littérature de Prague, tout en passant par les formalistes russes, l'examen des critères méthodologiques se modifiait sans cesse, c'est parce qu'il poursuivait une pensée ouverte au développement, comme le fut le structuralisme, et comme l'est maintenant l'herméneutique. Notre travail dans cette partie consistera à localiser le lieu stratégique de la méthode qui préparait, depuis Lanson, les études littéraires au structuralisme, et qui les introduisait, depuis la théorie de la réception de Vodička et de Jauss, à ce que les théoriciens des années soixante ont fini par appeler une herméneutique littéraire. Ce que l'on tente ici de construire se dégage de la question de savoir si une herméneutique littéraire contenait les éléments nécessaires à une « science littéraire » à part entière, et si celle-ci avait réussi à se procurer le statut d'une discipline humaine parmi les sciences humaines. Dans « Frage nach der Frage, auf die die Hermeneutik die Antwort ist », O. Marquard, membre de l'école de Constance, rend à l'herméneutique la vocation de toujours « comprendre le texte d'une façon nouvelle, et autrement ». Or cette vocation ne sera, en fin de compte, qu'un pas fait en avant dans le chemin menant à une *histoire de l'humanisation des textes* : « L'histoire de la naissance de l'herméneutique moderne est l'histoire de l'humanisation de textes intraitables qui deviennent des textes abordables, des textes qui peuvent être lus autrement et sont donc susceptibles d'interprétation⁵⁵⁴ ».

⁵⁵⁴ Traduit et cité dans Jauss (1988), *op. cit.*, p. 440. Cf. « Frage nach der Frage, auf die die Hermeneutik die Antwort ist », in *Poetik und Hermeneutik IX*, pp. 587.

CHAPITRE I

Introduction à une « herméneutique littéraire » : P. Szondi

1) Vers une « connaissance philologique » : le projet d'une « herméneutique matérielle »

Avant de se pencher sur la conception méthodologique propre à l'herméneutique de P. Szondi, il convient de dire quelques mots sur le concept à partir duquel le théoricien voulait, dès le départ, fonder sa théorie : le concept de la philologie. En effet, les implications herméneutiques du concept szondien de la philologie découlent du fait que le théoricien cherchait à porter au clair les aspects caractéristiques du travail de lecture tel que celle-ci se présente dans les textes littéraires. Dans sa préface à la traduction française de l'œuvre de Szondi, J. Bollack apporte une clarification pertinente à l'endroit de la contribution théorique szondienne, laquelle voulait conduire le travail de lecture vers une compréhension qui s'éloigne de « l'empathie » et ce, afin de permettre au lecteur de saisir « ce qui [le] saisit » :

L'interprète reste assujéti à l'appel, il ne comprend qu'à condition de se laisser traverser par la voix, qui n'émane pas de l'œuvre, moins encore de l'auteur, mais se fait entendre, identique et plurielle dans l'écrit et dans l'écoute. L'empathie, obstinément combattue par Szondi, est fondée en théorie. Ce n'est pas simple participation ; si l'œuvre suscite les éléments de sa compréhension, c'est qu'ils sont inhérents à une structure générale, profonde et commune. « Saisir ce qui se saisit de nous » conduisait comme une devise cette doctrine de lecture⁵⁵⁵.

Par là, sont mis en jeu les deux concepts herméneutiques de « participation » et de « cercle herméneutique » : le lecteur, tout en se gardant du sentiment d'« empathie », *participe* aux connaissances historique et esthétique mises en œuvre dans les textes. Bollack souligne que, dans une telle doctrine de lecture, il se trouve que « le cercle vicieux [...] est érigé en fin », puisque l'interprétation, se détachant de la perspective d'auteur, ne peut se vérifier que via les deux aspects historique et esthétique de l'œuvre, et c'est à partir de ces deux aspects que se révèle, sous forme de cercle, « la connaissance ». Cette façon d'agir, dont on peut retracer l'origine dans l'ouvrage d'E. Staiger – professeur de Szondi à Zurich (*Die Zeit als Einbildungskraft des Dichters*, Zurich, 1953 [1939]) –, s'est formulée ainsi : « Cela précisément : ce que l'impression immédiate nous ouvre, est l'objet de la recherche littéraire ; que nous saisissons ce qui nous saisit [*daß wir begreifen, was uns ergreift*], voilà le but véritable de la science de la littérature⁵⁵⁶ ». L'on saurait donc bien situer le lieu stratégique de la perspective selon laquelle une « connaissance » peut être envisagée dans les textes littéraires : cette connaissance est

⁵⁵⁵ Bollack, Jean (1989), art. cit., p. IV.

⁵⁵⁶ Cité dans *ibid.*, p. IV.

« préstructurée ; ses déterminations dirigent l'écriture et l'interprétation, les commandent ». D'où la pluralité d'interprétations qui s'en résultent et qui n'ont pour origine que « la recherche d'une instance qui possède et dépossède⁵⁵⁷ ». Et c'est précisément dans cette visée méthodologique, axée sur une possible « connaissance philologique » à atteindre dans le travail de lecture, que Szondi fonde une première esquisse de l'herméneutique littéraire : à savoir une herméneutique matérielle.

Or avant d'examiner les règles et les enjeux du projet szondien d'une herméneutique matérielle, il convient de s'interroger sur la raison pour laquelle une « connaissance philologique » s'était posée, dans le contexte propre à l'herméneutique littéraire, comme étant problématique. Qu'est-ce qui a poussé le théoricien à suggérer, en 1962, une recherche qui tente d'établir « la compréhension que la science de la littérature a d'elle-même » ? C'est d'ailleurs ce qu'écrit Szondi dans son article paru en 1962 sous le titre « Sur la problématique de la connaissance en études littéraires » [Zur Erkenntnisproblematik in der Literaturwissenschaft], et réédité en 1967 sous le titre qui lui est attribué aujourd'hui « Sur la connaissance philologique » [Über philologische Erkenntnis]⁵⁵⁸. Dans ce texte décisif dans le parcours scientifique du théoricien, il se trouve une esquisse théorique générale et préalable à la proposition faite, en 1979, de la méthode d'une herméneutique littéraire ; on y relève les aspects caractéristiques de ce nouvel « examen de conscience » herméneutique dans les études littéraires, car les deux définitions, ou re-définitions, majeures que tentait Szondi d'y établir furent celles de « science », et de « connaissance » :

Si la problématique de la connaissance philologique n'est guère prise en considération par les études littéraires, cela semble tenir au fait qu'elles se comprennent comme une science [*Wissenschaft*], qu'elles voient leur caractéristique essentielle dans un savoir [*Wissen*], donc dans un état stable⁵⁵⁹.

La connaissance, soutient Szondi, se trouve à l'origine du « savoir philologique » ; et pourtant, son statut dans ce domaine pose problème en ceci qu'il se distingue des sciences exactes ou des autres sciences humaines, telles que la chimie et l'histoire. Tandis que ces dernières peuvent

⁵⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁵⁸ Pour la traduction française de ce texte, cf. « Sur la connaissance philologique », dans Szondi, Peter, *Poésie et poétique de la modernité*, traduction d'André Laks, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1982 ; « Sur la connaissance philologique », traduction abrégée et révisée dans *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître*, textes réunis par Denis Thouard, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2011. Pour la réédition allemande du texte paru en 1962, cf. « Über philologische Erkenntnis », dans *Hölderlin-Studien*, Frankfurt a. M., Surhkamp, 1967.

⁵⁵⁹ Szondi, Peter, « Sur la connaissance philologique », dans Thouard (2011), *op. cit.*, p. 193.

atteindre un certain savoir de leur objet d'étude, la « science de la littérature », quant à elle, ne saurait appréhender aisément une tâche pédagogique qui lui confère un « savoir philologique » stable et immuable :

Lors d'une expérience chimique, les propriétés des éléments et de leurs relations sont chaque fois démontrées à nouveau ; l'étude critique des sources documentaires met toujours à nouveau en jeu la constitution du savoir historique. Mais ni la chimie ni l'histoire n'ont pour but cette reconstruction, qui possède une finalité pédagogique. La tâche de ces sciences est de procurer une connaissance de leur objet, de reproduire pour le savoir l'objet connu. Il en va autrement en science de la littérature⁵⁶⁰.

Il s'ensuit une définition de base que le théoricien avait à bon droit donnée de la problématique méthodologique en études littéraires : ce qu'il faudrait retravailler et réélaborer, ce n'est pas une « doctrine » ou une « science » à proprement parler, mais plutôt une « activité ». Szondi remet à juste titre en question le problème de *désignation du domaine* tel qu'il se présente dans les traditions allemande, anglo-saxonne et française : alors que les études littéraires sont désignées par *literary criticism* dans la tradition anglo-saxonne et par *critique* en France, elles sont considérées dans le domaine allemand comme étant une « science » [Wissenschaft], ce qui lègue forcément à celle-ci le caractère d'un « savoir ». Or le problème qui se pose ici et dont il faut reconnaître les conséquences consiste, selon Szondi, en le fait que « le savoir philologique ne doit pas se figer en savoir » et ce, à cause de l'objet même de la discipline. L'on arrive là à une première pierre d'assise qui avait fortement servi de mieux définir le projet à venir d'une herméneutique littéraire : loin d'être une science, une méthode ou une doctrine, toute méthodologie axée sur l'interprétation des textes littéraires se veut, en revanche, une « activité ». Szondi trouve chez Wittgenstein l'indice d'une solution à la problématique de désignation en études littéraires ; il entreprend un essai définitoire qui, bien que faite, chez Wittgenstein, pour définir la philosophie, saurait s'appliquer à la « science de la littérature » :

« La philosophie, écrit-il dans le *Tractatus logico-philosophicus*, n'est pas une doctrine, mais une activité. Une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidations ». C'est ce que la façon dont l'anglais et le français désignent la science de la littérature semble refléter. Elles ne soulignent pas le moment du savoir, mais celui de l'activité critique, de l'analyse et de la décision. La critique décide non seulement de la qualité de l'œuvre d'art, mais aussi du vrai et du faux ; ou plus précisément : elle ne décide pas simplement *de* quelque chose, mais elle se décide elle-même, en étant une connaissance⁵⁶¹.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 194.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 195.

L'on saurait maintenant mieux saisir le premier principe sur lequel notre compréhension d'une herméneutique littéraire – dans l'acception szondiennne du terme – peut être reposée : il s'agit d'une *activité* qui ne se veut pas une « méthode » ou une « science » et qui se penche sur une *connaissance* qui « se décide ».

Tableau I. Premier principe : le statut du savoir philologique [*Wissen*] dans l'histoire de la littérature

Le domaine de l'histoire de la littérature → une *activité*

L'objet du domaine → une *connaissance* qui, au contact des œuvres, « se décide elle-même, en tant que connaissance⁵⁶² »

Or il serait ici significatif de s'arrêter sur les conséquences de ce statut problématique du savoir philologique : en suggérant que celui-ci est axé sur une connaissance qui « se décide », Szondi remet en question les possibilités d'une application objective de la philologie dans les études littéraires, aussi bien que le fondement en vertu duquel il convient de les rétablir. L'on entre par là dans la sphère d'un examen exigeant de la pratique même de l'étude philologique ; celle-ci a trouvé chez l'historien et philologue allemand A. Boeckh⁵⁶³ (1877) une définition qui, en situant le problème du concept de philologie dans le « doute » et l'« incertitude réelle⁵⁶⁴ », saurait éclairer cette discussion parce qu'elle confère à juste titre à toute recherche philologique un inévitable caractère *approximatif* : « Die Philologie ist, wie jede Wissenschaft, eine unendliche Aufgabe für Approximation⁵⁶⁵ ». Publiée à titre posthume par l'un des disciples de Boeckh, l'*Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques* [*Enzyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften* (Leipzig, 1886 [1877])] est un travail incontournable dans la formation universitaire en philologie et qui, de par sa nature encyclopédique particulière⁵⁶⁶, se distingue par l'accent qu'il avait mis non seulement sur la

⁵⁶² *Ibid.*

⁵⁶³ Dans notre lecture de l'*Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques* [*Enzyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften* (Leipzig, 1886 [1877])], nous nous référons à la traduction française de la partie théorique de l'*Encyclopédie* et qui fut publiée en 2013 chez Academia Verlag (Sankt Augustin). Cf. l'*Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques*, première partie principale, édité, présenté et traduit par Marie-Dominique Richard, Academia Verlag, Sankt Augustin, 2013.

⁵⁶⁴ Steinfeld, Thomas, « Über August Böckh, die Wissenschaft der unendlichen Approximation und das Glück der mangelnden Vollendung », dans Schwindt, Jürgen Paul (dir.), *Was ist eine philologische Frage ?*, Suhrkamp, 2009, p. 212.

⁵⁶⁵ Cité dans *ibid.*

⁵⁶⁶ Dans « Über August Böckh, die Wissenschaft der unendlichen Approximation und das Glück der mangelnden Vollendung » (2009), T. Steinfeld souligne le caractère prometteur du travail de Boeckh : en plus d'éclaircir les

problématique du concept, mais aussi sur une remise en question de ses multiples « visées » disciplinaires : « nous sommes en présence de quelque chose de réel d'où il nous faut dégager ce concept, et, plus précisément, de quelque chose de réel qui renferme plusieurs visées⁵⁶⁷ ». Tout d'abord, Boeckh trouve à la philologie une portée méthodologique si vaste qu'il serait difficile de la cerner en se fiant à une seule tradition méthodique (comme celle de la philologie classique ou de l'étude des langues), puisqu'elle touche à la forme aussi bien qu'au fond des nombreuses disciplines humaines qui s'en servent. C'est dans cette perspective définitoire que le philologue examine ce qu'il désigne par « le concept de philologie, son étendue et sa finalité ultime » ; il le fait en vue de mettre en évidence une définition qui, loin de se vouloir arbitraire, s'attache aux critères selon lesquels la pratique philologique est comprise dans les disciplines auxquelles celle-ci est souvent associée : l'étude de l'Antiquité⁵⁶⁸, l'étude des langues⁵⁶⁹, la polyhistoire⁵⁷⁰, la critique⁵⁷¹, l'histoire de la littérature⁵⁷² et l'étude des humanités⁵⁷³. Boeckh en tire une explication qui nous permettra de mieux cerner l'essence du travail philologique et de comprendre également la base sur laquelle l'herméneutique y prend forme ; or celle-ci s'énonce dès la définition que le philologue donne du domaine et qui s'est formulée ainsi : « La philologie est manifestement un vaste champ d'étude et non une sous-discipline mineure, comme c'est le cas, par exemple, de l'entomologie dans les sciences de la nature ; d'où il s'ensuit que son véritable concept doit nécessairement être très large⁵⁷⁴ ». Le philologue trouve qu'une définition adéquate de la philologie ne saurait être formulée qu'à partir d'une mise en évidence préalable de la méthodologie aussi bien que des conséquences pratiques des six domaines qui s'en servent ; Boeckh soutient qu'une telle divergence entre les domaines associés à la philologie nous permettra, assez paradoxalement, « de constater combien grand est le manque de réflexion chez

conceptions disciplinaires diverses de la philologie, l'*Encyclopédie* de Boeckh trace, à la recherche contemporaine, le vrai début de nouvelles questions méthodologiques, puisqu'elle place à bon droit le domaine dans le « doute » et l'« incertitude réelle » : « Wie alle wissenschaftlichen Enzyklopädien jener Zeit ist dieses Werk eher Vorarbeit für eine zukünftige wissenschaftliche Weltanschauung denn ein Kompendium des verfügbaren Wissens, es ist nur erst der Entwurf eines Zusammenhangs und der Einheit aufeinander bezogenen Wissens, es ist ein Versprechen von Beständigkeit und gleichzeitig auf Offenheit hin angelegt. [...] Mit ihnen fängt das Tasten und Suchen, die eigentliche Ungewißheit, der wahre Zweifel erst an », *ibid.*, 213.

⁵⁶⁷ Boeckh (2013), *op. cit.*, p. 52.

⁵⁶⁸ Cf. *ibid.*, p. 53-54.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 53-55.

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 55-56.

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 56.

⁵⁷² *Ibid.*, p. 56-57.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 57.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 52-53.

les philologues sur la nature de leur propre étude⁵⁷⁵ ». Le problème principal auquel le concept de « science » dans la philologie doit être confronté consiste en la « matière » visée par toute analyse se voulant philologique : « à vrai dire, le concept de science ne peut pas non plus être cherché uniquement dans la façon de traiter la matière si un contenu bien précis ne lui est pas assigné⁵⁷⁶ ». Or c'est précisément la question qui a été soulevée par l'histoire de la littérature ; celle-ci avait pris la philologie pour « concept subordonné », et non pas pour « fin en soi », et c'est pour cette raison là que Boeckh trouve bon de conférer à une telle activité le nom de « critique », et non pas de « science philologique » à proprement parler. Dès lors, la problématique du statut de la philologie en tant que science n'a été qu'une conséquence à laquelle ont abouties les six domaines mentionnés par Boeckh et auxquels la compréhension de « l'activité formelle du philologue » avait, semble-t-il, échappé :

Celui pour qui la philologie n'est pas une fin en soi, mais un moyen, et celui qui ne vise à travers elle rien d'autre qu'un exercice formel, pour celui-là la philologie pourra se réduire à la critique ; mais cela ne s'accorde pas avec les buts plus élevés que dans la pratique la science philologique s'est fixée dès le début. [...] En vérité, la critique n'épuise même pas toute l'activité formelle du philologue, à laquelle, de toute évidence, ressortit également l'interprétation⁵⁷⁷.

Selon Boeckh, le fait d'identifier l'histoire de la littérature à la philologie au sens supérieur du terme peut porter à confusion, car la philologie – que Boeckh considère comme « science » – comporte une « connaissance conceptuelle » tandis que l'histoire de la littérature repense les idées et les conceptions d'une activité humaine transmise à travers la forme des textes : « Selon son concept véritable, l'histoire de la littérature [...] sera la connaissance de la forme que revêtent les textes ; il est clair que cela n'épuise point le concept de philologie dans toute son étendue, mais uniquement un concept subordonné, compris dans celui de philologie⁵⁷⁸ ». Or si l'on veut repenser, avec Szondi, la philologie comme étant une « science » axée sur une « connaissance qui se décide », il y aura lieu d'orienter la réflexion vers une direction complètement différente de celle axée sur les textes bien qu'elle s'inspire de ceux-ci : à savoir la forme de cette science, ou bien, pour reprendre la fameuse formulation de Boeckh, la philologie comme étant une « *connaissance du connu* ». Et c'est précisément le cheminement tracé par Szondi, et poursuivi et complété par Jauss : ce cheminement avait laissé la philologie prendre finalement la forme vérifiée et justifiée d'une herméneutique littéraire. Boeckh soutient que les philologues ont pour

⁵⁷⁵ *Ibid.*, p. 57.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 52.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 56.

⁵⁷⁸ *Ibid.*

tâche non seulement le *connaître* (*Erkennen*) des idées et des conceptions mises en pratique dans les textes qu'ils étudient, mais aussi le *re-connaître* (*Erkannten*) de ces idées et de ces conceptions dans une réflexion supérieure et portée sur la discipline « dans son plus haut degré de généralité » :

Si l'on appréhende l'essence de l'activité philologique en soi, en supprimant toutes les délimitations posées de manière arbitraire et empirique et en considérant cette discipline dans son plus haut degré de généralité, alors la philologie – ou, ce qui revient au même, l'histoire – est la *connaissance du connu*. Sous le terme de « connu » sont également comprises toutes les idées, du fait que ce ne sont souvent que des idées qui sont reconnues : ainsi, par exemple, dans la poésie, dans l'art, dans l'histoire politique, domaines dans lesquels sont posés seulement en partie des concepts, comme dans la science, et pour le reste des idées, que le philologue a pour tâche de reconnaître⁵⁷⁹.

Une telle compréhension de la philologie en tant que « science » avait permis à Boeckh de repenser les liens que le domaine entretient avec l'« histoire » et de s'interroger également sur la place qu'il occupe dans les deux domaines de la « physique » et de l'« éthique ». Il en résulte que la méthode philologique procède selon les deux considérations de la « science » et de l'« art », c'est-à-dire selon la « nature » et selon l'« esprit », selon le « matériel » et selon l'« idéal » ; la philologie suggère cette imposante considération méthodologique double, ne serait-ce que pour démontrer combien celle-ci lui échappe : « [e]lle embrasse d'une certaine façon toutes les deux et n'est pourtant aucune des deux » :

La science en général est une et sans parties et, par opposition à l'art qui constitue conjointement avec elle l'aspect idéal de la vie et de l'activité humaine, la science est la connaissance conceptuelle de l'univers. Dans sa totalité, la science en tant qu'un tout est philosophie, science des idées. Mais selon le mode de considération, selon que le tout est envisagé d'un point de vue matériel ou idéal, en tant que nature ou esprit, en tant que nécessité ou liberté, et abstraction faite des disciplines formelles, il en résulte deux sciences que nous nommons physique et éthique. À laquelle des deux ressortit donc la philologie ? Elle embrasse d'une certaine façon toutes les deux et n'est pourtant aucune des deux⁵⁸⁰.

D'où la voie vers une pratique qui saurait « épuiser » véritablement la philologie comprise au sens le plus large du terme : cette pratique a « une fin supérieure », laquelle doit procéder à « la construction historique de tout le savoir et de ses parties ainsi qu'[à] la connaissance des idées constitutives exprimées dans le savoir lui-même⁵⁸¹ ». L'on arrive maintenant à la répartition importante faite par Boeckh de la tâche à plus forte raison exigeante de la pratique philologique et ce, en deux aspects principaux : Boeckh distingue la « production » du savoir d'un travail qui

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 59.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 57-58.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 63.

se penche sur la « reproduction » de ce même savoir, une « reproduction » apte à « reconnaître le connu », à « représenter purement », à « éliminer les falsifications des époques ». Ce travail, qui se situe entre les deux domaines du « matériel » et de l'« idéal », de la « physique » et de l'« éthique », renferme l'historiographie qui s'impose elle aussi lors de la mise en œuvre de la méthode philologique, dans la mesure où elle rend possible une connaissance de la praxis historique. Ainsi, il devient clair que le problème principal à laquelle une telle « fin supérieure » de la pratique philologique est confrontée serait au niveau de la « reproduction » du savoir, ou la « connaissance du connu », car il revient au philologue et à sa propre compréhension de reproduire le « savoir philologique » ; or la compréhension de celui-ci « n'est certes pas chose aisée » :

Que la reproduction constitue un grand progrès et soit une augmentation réelle du capital scientifique, l'expérience le montre suffisamment. Reconnaître le connu, représenter purement, éliminer les falsifications des époques, la mécompréhension, reconduire à l'unité ce qui n'apparaît point comme un tout, tout cela n'est pas un *actum agere*, mais quelque chose d'essentiel au plus haut degré, sans quoi toute science parviendrait bien vite à son achèvement. Toute science requiert même un talent philologique ; là où celui-ci fait défaut, l'ignorance surgit ; il est à la base de la compréhension, laquelle n'est certes pas chose aisée⁵⁸².

Tableau II. Essai d'une explication du premier principe szondien dans l'*Encyclopédie de Boeckh* : le savoir philologique [*Wissen*] vers une « fin supérieure »

Le savoir philologique vers une « fin supérieure » → « *Reconnaître le connu* »

Le savoir philologique achevé dans deux phases → 1) *construction de la praxis historique* ;
2) *reconnaître le savoir qui s'y exprime*.

L'on pourrait donc se demander sur la raison pour laquelle l'« éthique » et la « physique » d'une part, et l'« histoire » d'autre part, apparaissent occuper une place égale dans une telle pratique. Si l'hypothèse émise par Szondi et selon laquelle la connaissance en histoire de la littérature se révèle indécise, et qu'elle remet ainsi en question sa valeur « scientifique », c'est parce qu'elle exige une importante *connaissance de soi*, et qu'elle demande, précisément, au philologue de prendre conscience de l'indéniable caractère *approximatif* du savoir philologique. Steinfeld (2009) discute de la définition de Boeckh, et trouve que le principe que ce dernier avait énoncé sur l'« approximation sans fin » [*unendlichen Approximation*] du savoir philologique suggère l'importance de la révision et de la vérification dans ce travail de lecture ; celui-ci

⁵⁸² *Ibid.*

commence dans la relation qui s'établit entre la « production » du texte et sa « reproduction » par le philologue, entre le « sujet du connu » [*das Subjekt des Erkannten*] et le « sujet de la connaissance » [*das Subjekt des Erkennens*]. D'où le caractère approximatif et incertain qui ressort de cette *connaissance du connu*, car, « selon le principe « *verum factum* » de Giambattista Vico, l'homme ne peut reconnaître que ce qu'il a lui-même créé, [et] en cas de doute, [il ne saurait] que son histoire, [mais] dans son achèvement absurde : dans une histoire de l'histoire de l'histoire » :

Das erste Erkennen hat dabei, so scheint es, ein anderes Subjekt als das zweite: Denn das Erkannte ist zunächst einmal das, was der Dichter erkannt hat, während das Erkennende auf die Seite des Philologen fällt. Und das heißt auch, daß das Subjekt des Erkannten, der Schriftsteller, miterkannt wird, während das Subjekt des Erkennens, nämlich der Philologe, nicht zur Debatte zu stehen scheint [...]. So stößt dann Giambattista Vicos Prinzip des „*verum factum*“, dem zufolge der Mensch nur erkennen kann, was er selbst hervorgebracht hat, im Zweifelsfall also nur seine Geschichte, auf seine absurde Vollendung: auf eine Geschichte der Geschichte der Geschichte⁵⁸³.

Il serait ainsi justifié d'opter pour une telle explication de ce que Szondi avait à juste titre énoncé dans son article de 1962 : à savoir que le « savoir philologique » en études littéraires porte sur une connaissance qui « ne décide pas simplement *de* quelque chose, mais elle se décide elle-même, en étant une connaissance⁵⁸⁴ ». À quoi faudrait-il ainsi s'en tenir dans la lecture philologique si la connaissance sur laquelle celle-ci porte se révèle aussi indécise ? Il paraît que la conception méthodologique de la « connaissance du connu », telle qu'elle a été élucidée dans l'*Encyclopédie* de Boeckh, éclaire cette problématique puisqu'elle place le verbe *reconnaître*, et non pas *juger*, au centre des préoccupations de la science philologique. Steinfeld explique ce par quoi Boeckh entend une connaissance philologique, et relève avec précision le lieu stratégique dans lequel il convient au philologue de se situer : à savoir qu'il lui faudrait « reconnaître » les faits, et non pas les « juger » : « reconnaître, ne pas juger, comprendre le point de vue d'un écrivain, ne pas traiter analytiquement par des critères poétiques ou des valeurs artisanales » [« anerkennen, nicht urteilen, die Anschauungen eines Schriftstellers nachvollziehend verstehen, mit einem grundlegenden Einverständnis, nicht analytisch behandeln, ja nicht einmal nach poetischen oder gar handwerklichen Kriterien werten⁵⁸⁵ »]. Nous voyons en quel sens les limites à plus forte raison justes sont-elles fixées dans la relation qui s'établit entre la « production » de l'œuvre et sa « reproduction » par le philologue, entre le « sujet du connu »

⁵⁸³ Schwindt (2009), *op. cit.*, p. 223.

⁵⁸⁴ Cf. *supra*, note 563.

⁵⁸⁵ Schwindt (2009), *op. cit.*, p. 224. Nous traduisons.

et le « sujet de la connaissance ». Steinfeld souligne le caractère historique qu'il convient de conférer à un tel travail, que nous pouvons maintenant cerner avec netteté ; ce travail de lecture s'assigne une tâche raisonnable et dont l'achèvement paraît possible, celui « de prendre part à la découverte des conditions et des possibilités d'œuvres littéraires et de leur idée[s] respective[s]⁵⁸⁶ » [« Dieses Erkennen des Erkannten trägt also im wesentlichen einen historischen Charakter, denn es ist ihm darum zu tun, im Freilegen der Bedingungen und Möglichkeiten von literarischen Werken ihrer jeweiligen Idee teilhaftig zu werden »]. C'est en ce sens que Steinfeld résume cette tâche dans les « relations » [Verhältnisse] qui s'établissent entre l'œuvre et son lecteur ; ces relations permettent au lecteur de déterminer la direction que le texte l'invite à poursuivre, celle de la réflexion sur *les autres*. Le but, soutient Steinfeld, ce n'est pas de « laisser parler » ces relations d'elles-mêmes, mais plutôt de « comprendre des autres, des faits et des événements qui ne sont pas eux-mêmes », et ce n'est qu'en vertu de cette « connaissance » et de ces « relations » que l'on arrivera à comprendre hors de nous-mêmes, de nos subjectivités et de nos illusions pour être à l'écoute d'autrui et pour laisser la parole uniquement à l'« auto-illumination philologique » [die philologische Selbstaufklärung] :

Das philologische Erkennen setzt also die literarischen Werke in Verhältnisse, und das heißt auch: Es will sie nicht für sich sprechen lassen, sondern aus anderem verstehen, aus Sachverhalten und Ereignissen, die nicht sie selbst sind. Ein gewisses Maß von Zeigen ist daher allem philologischen Behaupten inhärent, so wie es kaum ein Zeigen gibt, das ohne ein gewisses Maß an Behaupten auskommt, und beide, das Behaupten wie das Zeigen, sind Momente ebenjener unendlichen Revision, aus der die philologische Selbstaufklärung besteht⁵⁸⁷.

Or c'est précisément ce que révèle l'hypothèse que Szondi avait émise dans le tout début de ses travaux théoriques, c'est-à-dire avant la parution de son *Introduction à l'herméneutique littéraire* (1975). En parlant de ce qu'il désigne par « absence d'une conscience herméneutique dans la science littéraire⁵⁸⁸ », Szondi pose les fondements de sa méthode, qu'il comprend comme un essai de repenser la conception problématique de recherche philologique en études littéraires. L'obstacle qui devait être surmontée consistait en la manière dont le « savoir philologique » est, de prime abord, compris dans la recherche ; celle-ci s'avère problématique en ce qu'elle envisage moins l'« acte de connaître » que les « connaissances ». Dès lors, le rôle d'interrogation risque de s'estomper graduellement car la science de la littérature « conçoit son activité plus comme la poursuite d'un objet qui préexiste, et qu'il suffit de trouver, que comme acte cognitif et

⁵⁸⁶ *Ibid.* Nous traduisons.

⁵⁸⁷ *Ibid.*

⁵⁸⁸ Le philologue réfère ici au domaine allemand de la *Literaturwissenschaft*, cf. p. 196.

compréhension. Encore une fois, on accorde plus d'attention aux connaissances qu'à l'acte de connaître⁵⁸⁹ ». L'on voit comment le statut du « savoir philologique », aussi bien que les questions de « science » et de « connaissance » qui en découlent, devaient être éclaircis de façon préalable, puisque le problème principal qu'il fallait élucider se préoccupait de l'appartenance de la recherche littéraire à la « spécificité du savoir philologique⁵⁹⁰ », laquelle s'appuie sur les deux consciences historique et herméneutique du texte ; or il revient au philologue de développer cette visée méthodologique double, c'est-à-dire d'être à la fois « positiviste » et « interprète »⁵⁹¹ :

Le fossé qui sépare la recherche objective des faits de l'élucidation subjective est toujours plus étroit qu'aussi bien le positiviste que l'interprète voudraient l'admettre. L'interprète qui néglige les faits néglige aussi les lois de l'interprétation [...] ; le positiviste qui se dérobe devant une connaissance décriée comme subjective renonce en même temps à la possibilité de chercher positivement. [...] Dès qu'elle [la recherche philologique] tente de mettre entre parenthèses le sujet connaissant au nom d'une prétendue objectivité, elle court le danger de dénaturer, par le recours à des méthodes inappropriées, des faits empreints de subjectivité, sans être en mesure de percevoir son erreur⁵⁹².

Depuis ce site, il devient évident qu'une compréhension en quelque sorte *dialectique* et *réflexive* du point de vue de l'œuvre est l'élément qui saurait baliser la recherche et reconnaître également la « spécificité du savoir philologique », dans la mesure où elle réconcilierait la pratique du positiviste et celle de l'interprète : la première, historique, est posée par la recherche empirique des faits ; et la deuxième, herméneutique, est posée par le besoin de vérification de sens que le texte pose à sa lecture historique. D'où la voie vers une herméneutique littéraire qui saurait associer les deux pratiques en une seule méthodologie, et qui constituerait à la recherche littéraire ce que J. Bollack avait choisi de décrire en ces termes : « Un futur dans le passé ».

2) Repenser l'herméneutique littéraire dans le contexte problématique du lyrisme moderne

2.1. Origine du problème : une compréhension « philologique » ?

Si nous voulions commencer ce chapitre par un examen de la philologie et du rôle qu'elle jouait dans la réhabilitation méthodologique de l'herméneutique littéraire, c'est parce qu'elle constituait une possibilité qui s'était révélée capable de pallier les lacunes méthodologiques en études littéraires. Nous avons vu comment une remise en question de la place qu'occupe un « savoir

⁵⁸⁹ Szondi, Peter, « Sur la connaissance philologique », dans Thouard (2011), *op. cit.*, p. 196.

⁵⁹⁰ *Ibid.*

⁵⁹¹ Dans le troisième point du présent chapitre, nous aurons l'occasion de revenir à l'*Encyclopédie* de Boeckh et à sa répartition fort instructive de ce qu'il désigne par « la théorie formelle de la science philologique » ; le philologue divise la science philologique en deux théories principales : la théorie de l'herméneutique et la théorie de la critique.

⁵⁹² Szondi, Peter, « Sur la connaissance philologique », dans Thouard (2011), *op. cit.*, p. 197-198.

philologique » dans les études littéraires avait permis de mieux éclairer non seulement l'objet du domaine, mais aussi la manière dont celui-ci est traité par le philologue (historien ou interprète). Or il nous a été possible de percevoir, dans la première partie de cette thèse, la place qu'occupe l'esthétique dans les études littéraires, et surtout dans l'histoire de la littérature : entre les formalistes russes et l'école de Prague, tout en passant par les conclusions auxquelles ont abouties les travaux de l'école de Constance et la théorie herméneutique de Ricoeur, tout porte à croire que la théorie esthétique et la théorie de l'interprétation ont une égale importance dans la pratique philologique. Ce qu'il fallait apporter dans ce paysage intellectuel n'a consisté qu'en une révision exclusivement méthodique de cette association esthétique/herméneutique dans la pratique philologique. Et c'est ici qu'il revient à Szondi le mérite d'avoir initié à une telle révision, puisque le théoricien plaçait au centre de ses préoccupations une philologie « qui réconcilie l'esthétique et l'apprentissage de l'interprétation⁵⁹³ ». Nous sommes maintenant en face d'une méthodologie qui a de toute évidence pris conscience de ses limites et des deux pôles à partir desquels il lui convenait de se formuler. La question qui se pose ici dépasse la sphère propre à la philologie pour toucher, précisément, aux deux pôles constitutifs du renouveau méthodologique szondien : la théorie esthétique et la théorie de l'interprétation. L'on pourrait donc se demander sur la raison pour laquelle l'esthétique et son association avec l'herméneutique – « l'apprentissage de l'interprétation » – ont été accomplies dans le cadre d'une remise en question de la compréhension philologique et ont donné, par conséquent, lieu à une herméneutique littéraire. Il est évident que Szondi se réclame de la tradition de l'herméneutique philologique, et pourtant, le théoricien avoue avoir rompu avec cette tradition tout en la replaçant dans le cadre d'une philologie *propre au contexte actuel des études littéraires*. Cette remarque est très importante, parce qu'elle laisse entrevoir le deuxième aspect fort significatif de la méthodologie d'une herméneutique littéraire : son aspect pratique. En quoi consistaient les règles et les prémisses qu'il fallait rassembler sous la désignation d'une herméneutique littéraire et qui caractérisaient l'orientation philologique de l'interprétation *à travers* l'esthétique ? Ces questions, que l'on se posait en interrogeant la tâche d'une herméneutique littéraire⁵⁹⁴ et la part que joue l'historicité dans la formation de ses règles, n'auraient pu être formulées si le besoin d'une

⁵⁹³ Szondi (1989), *op. cit.*, p. 18.

⁵⁹⁴ L'introduction rédigée, en 1980, par H. R. Jauss – texte dédié à Hans-Georg Gadamer pour son quatre-vingtième anniversaire – est à cet égard très éclairante, cf. « Das Grenzverhältnis der literarischen Hermeneutik », in *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1982, pp.363-376 ; trad. franç., « Limites et tâche d'une herméneutique littéraire », dans Jauss (1988), *op. cit.*, pp. 11-29.

réponse satisfaisante ne s'était pas imposé : elles survivaient comme conditions négatives d'un intérêt suscité par des critères méthodologiques erronés en ceci qu'ils furent « inadéquats à leurs objets⁵⁹⁵ ». Or l'objet qui a initié à Szondi toute cette remise en question méthodologique fut celui d'une poésie qui a été plongée dans « une erreur contraire à [sa] nature⁵⁹⁶ » : le lyrisme moderne. C'est via une réflexion menée sur le lyrisme moderne et sur la compréhension *actuelle* de la poésie que Szondi voulait reformuler sa théorie :

Le problème de l'équivoque non intentionnelle, mais légitime paraît, il est vrai, se rattacher au développement du lyrisme moderne, comme le montrent les exemples – Mallarmé, George, Valéry. Mais la science doit aussi s'interdire de banaliser les acquis du Symbolisme, qu'on ne peut plus guère évacuer de la compréhension de la poésie du XX^e siècle, en les réduisant quasiment à un phénomène historique qui ne modifierait pas les méthodes ou les critères qu'elle emploie⁵⁹⁷.

Pour Szondi, la question qui s'est posée à la compréhension du lyrisme moderne fut, de prime abord, celui de l'imposant besoin d'une interprétation *actualisante*, c'est-à-dire d'une lecture qui « fait [du caractère esthétique du texte à interpréter] la prémisse de son propre exercice⁵⁹⁸ ». Szondi avoue que l'herméneutique littéraire à laquelle il songeait ne saurait trouver une réponse méthodologique satisfaisante dans l'herméneutique telle qu'elle fut pratiquée dans la philologie classique. Dès lors, le théoricien parle de ce qu'il appelle une « herméneutique littéraire d'aujourd'hui » ; il assigne à cette théorie la tâche de prendre tout d'abord conscience « de sa propre historicité » : « C'est dire que les règles et les critères philologiques traditionnels de l'interprétation doivent être révisés à la lumière de la compréhension actuelle de la poésie⁵⁹⁹ ».

En effet, l'intérêt pour l'interprétation *actualisante* – c'est-à-dire l'interprétation qui dépasse la distance historique entre le texte et le lecteur – est indissociable du débat méthodologique qu'a connu l'herméneutique depuis l'Antiquité, quand l'allégorèse d'Homère et l'interprétation typologique de l'Ancien Testament ont déjà laissé entrevoir l'opposition qu'implique l'exégèse grammaticale et l'exégèse allégorique. Cette dernière, centrée sur les modalités de la référence et de la signification, n'a présenté pour la genèse qu'insuffisance, bien qu'elle joue un rôle important en tant que paradigme de la théorie de l'histoire qui cherche à relativiser la différence entre la nature historique de l'allégorie et l'horizon propre de celui qui l'interprète. À considérer cette carence dont l'interprétation allégorique souffre, on a été amené à remettre en question sa

⁵⁹⁵ Szondi, Peter, « Sur la connaissance philologique », dans Thouard (2011), *op. cit.*, p. 211.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 209.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 210-211.

⁵⁹⁸ Szondi (1989), *op. cit.*, p. 10.

⁵⁹⁹ *Ibid.*

validité d'un point de vue de la *genèse* : « elle [la signification allégorique] transporte le texte d'une autre époque dans son propre horizon : elle l'affecte d'un paramètre historique qui n'est pas celui de sa *genèse*, mais de son *interprétation*⁶⁰⁰ ». Les deux exemples de l'allégorèse d'Homère et de l'interprétation typologique de l'Ancien Testament témoignent des deux intentions qui se trouvent « à l'origine de l'herméneutique, en même temps que sa motivation, le dépassement, la suppression de la distance historique entre le texte et le lecteur⁶⁰¹ ». L'on peut d'ores et déjà concevoir la difficulté d'une herméneutique qui, tout en respectant les conditions anciennes de l'exégèse, rend également justice à la spécificité textuelle qui se modifie au cours de l'histoire. De plus, les limites que connaît cette théorie et qu'il n'est aisé de franchir sont multiples : d'abord, et d'un point de vue strictement méthodologique, il lui faut prendre conscience du changement survenu dans la manière d'assumer la tradition des textes – par exemple l'exigence des textes modernes, comme le lyrisme moderne, qui transgressent l'ordre fini de la langue ; deuxièmement, et d'un point de vue épistémologique, on voit qu'elle subit les amalgames de l'important tournant ontologique qui s'y est produit sous l'influence heideggerienne de l'herméneutique philosophique. Dès lors, la tâche d'une « herméneutique littéraire d'aujourd'hui » s'avère être double : elle doit se bâtir sur la possibilité de pallier les carences de méthode dans le domaine au sein duquel elle veut être appliquée, tout en s'employant avec force à sortir de l'impasse méthodologique où elle s'est trouvée (la tradition des herméneutiques philologique et philosophique). C'est en ce sens que Szondi soutient que l'herméneutique sur laquelle la « science de la littérature » peut s'appuyer doit tout d'abord « prendre appui sur notre compréhension actuelle de l'art, et être, dans cette mesure, déterminée historiquement elle-même⁶⁰² ». Autrement dit, elle s'agira d'une herméneutique qui tente de *différencier ses objets*, car « la connaissance de l'objet ne se fait pas dans la méconnaissance de sa différence spécifique⁶⁰³ ».

En effet, les essais de Szondi sur le drame et le lyrisme modernes⁶⁰⁴ font preuve du détour philologique qu'exigeait sa version d'une « herméneutique littéraire d'aujourd'hui » : ils

⁶⁰⁰ *Ibid.*, p. 16. Nous soulignons.

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 14.

⁶⁰² *Ibid.*, p. 18.

⁶⁰³ Bollack, Jean, « Préface », dans *ibid.*, p. XIV.

⁶⁰⁴ À titre indicatif, cf. les discussions suivantes : *Theorie des modernen Dramas*, Francfort, Suhrkamp, [1956] [1963] [1970]; *Versuch über das Tragische*, Francfort, Insel, [1961] [1964]; *Satz und Gegensatz. Sechs Essays*, Francfort, Insel, 1964 ; *Hölderlin-Studien. Mit einem Tarkat über philologische Erkenntnis*, Francfort, Insel, [1967]

témoignent d'une volonté de repenser à bon droit les problèmes posés par le texte comme espace énigmatique et ce, via une conception philologique imbriquée de diverses considérations historiques et herméneutiques. Or si le corpus de la littérature moderne posait ici problème, c'est qu'il incomrait à une théorie qui a été loin d'affirmer son statut dans le discours critique au sein duquel elle s'était établie ; voici ce qu'écrit Szondi en guise d'exergue à son *Introduction* : « La question de savoir si la discipline à laquelle il s'agit d'introduire ici existe encore ne peut recevoir d'emblée de réponse affirmative⁶⁰⁵ ». On lit également un autre constat faisant preuve de la même réserve dans l'introduction au livre publié, quelques années plus tard, par H. R. Jaus (*Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, 1982) : « Comment procédait-elle [l'herméneutique littéraire] et comment procède-t-elle aujourd'hui pour rendre justice au caractère esthétique de ses textes ? Une telle question a tout ce qu'il faut pour mettre le philologue dans l'embarras⁶⁰⁶ ». Il est donc évident que le dessein du philologue consiste moins à affirmer la légitimité d'une théorie qu'à illuminer, sur les deux plans théorique et pratique, sa structure problématique ; or celle-ci est, certes, d'essence historique, mais elle renvoie en même temps à des obstacles surgis principalement par les méandres et les contours du langage poétique moderne. En fournissant ainsi à l'herméneutique littéraire une prise de conscience rigoureuse de son statut théorique aussi bien que de son utilité pratique et actuelle, Szondi a formé l'élément véritable du renouvellement méthodologique en études littéraires ; Jaus lui reconnaît le mérite d'« avoir fourni à cette herméneutique littéraire une première base sur laquelle s'appuieront les développements ultérieurs⁶⁰⁷ ». En même temps qu'il tâchait de développer l'historicité des théories qui mettent l'accent sur le « savoir philologique », le travail de Szondi a lancé un défi à toute « herméneutique littéraire ultérieure » : à savoir intégrer la conscience herméneutique dans les études littéraires comme mode de connaissance et voie d'interrogation :

Pourquoi la science de la littérature, dont la tâche doit être la parfaite compréhension de l'écrit, s'est-elle à peu près totalement fermée aux problèmes de l'herméneutique ? Aucun manuel de littérature allemande n'initie l'étudiant aux questions fondamentales de la compréhension des textes ; les discussions des savants soulèvent d'ailleurs à peine ces questions, et ils ne reconnaissent guère que les divergences d'opinion y ont souvent leur origine⁶⁰⁸.

[1970] ; *Celan-Studien*, Francfort, Suhrkamp, 1972. Pour la bibliographie de P. Szondi, cf. *L'acte critique. Un colloque sur l'œuvre de Peter Szondi (1979)*, *Cahiers de Philologie*, vol. 5, Lille, P.U.L., 1985, pp. 293-296.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁶⁰⁶ Jaus (1988), *op. cit.*, p. 12.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 13.

⁶⁰⁸ Cf. Szondi, Peter, « Sur la connaissance philologique », dans *Poésie et poétique de la modernité*, éd. par M. Bollack, Lille, PUL, 1981, p. 11.

Or le souci qu'une approche philologique dans l'interprétation des textes ne soit qu'« office subalterne et préparatoire », pour reprendre les mots de J. Bollack, n'est guère sans conséquence : l'on s'interrogeait sur la place qui y est réservée à la critique philologique, où cette *virtuosité philologique*, c'est-à-dire la subordination entre le savoir du *sens littéral* et du *sens allégorique* d'un passage donné, pourrait faire preuve d'une compréhension plus profonde des œuvres. Or depuis que la place problématique que l'on assigne à la philologie comme régénératrice de la connaissance a été, par le passage de l'herméneutique matérielle à l'herméneutique philosophique, problématisée, la critique szondiennne prend un détour décisif dans le cours de l'interprétation en orientant celui-ci vers l'origine même du chaînon manquant dans l'exégèse : à savoir si l'alliance des deux intentions en herméneutique – d'une part, l'exégèse grammaticale et historique et, d'autre part, l'exégèse allégorique – pourrait-elle concourir à fournir la preuve de la possibilité d'une herméneutique littéraire valable pour les études littéraires. En effet, l'interprétation grammaticale et historique aussi bien que l'interprétation allégorique sont considérées comme étant l'*affrontement* qui se trouve à l'origine de l'herméneutique ; les deux démarches étant orientées vers le passé, elles participent, chacune à sa manière, à « transcender la distance historique » : tandis que l'une procède du mot comme signe, comme terme linguistique, l'autre procède de l'« univers intellectuel de l'exégète ».

En effet, ce n'est que de ces premières considérations méthodologiques que fut née la proposition de « la méthode d'une introduction à l'herméneutique littéraire⁶⁰⁹ » : à savoir une philologie qui « réconcilie » esthétique et interprétation : « [...] nous entendons sous le terme d'herméneutique littéraire une philologie qui, sans être défailante bien entendu, réconcilie esthétique et apprentissage de l'interprétation⁶¹⁰ ». Or il s'agit là d'un postulat indispensable dans cette approche méthodologique : loin de se réduire aux conceptions classiques de la philologie traditionnelle, Szondi, conscient des problèmes soulevés par les positions philologiques modernes face à la permanence des règles, considère un élément important quant à l'examen critique de sa méthode, et dont une « herméneutique littéraire d'aujourd'hui » ne saurait se passer : « la conscience de sa propre historicité », à savoir l'historicité des règles qui se sont formées au cours de l'histoire : « Nul ne doutera que l'histoire de l'herméneutique, depuis les Grecs et les Alexandrins, à travers les Pères de l'Église, le Moyen Age, l'humanisme, la Réforme, les

⁶⁰⁹ Szondi (1989), *op. cit.*, p. 18.

⁶¹⁰ *Ibid.*

Lumières et l'idéalisme allemand, laisse voir un développement de ce genre⁶¹¹ ». Ce qui compte est, néanmoins, moins la prise en compte de la progression des règles de la compréhension que la saisie du « moment historique qui se situe dans le concept même de la compréhension⁶¹² ». L'art de l'interprétation étant marqué par la circularité de la compréhension qu'a déclenchée le mot, il convient de le soumettre à un examen critique favorisé par l'idée que l'on a de ce mot, donc par une mise en perspective de l'exigence du texte au cours de l'histoire. Dès lors que la réhabilitation de l'herméneutique littéraire s'appuie sur une telle présupposition épistémologique, il serait aisé de concevoir ses modalités, aussi bien que ses fonctions. Aussi la considération que met Szondi entre parenthèse est-elle décisive, puisqu'elle donne à lire non seulement l'aspect du savoir, mais aussi la relation étroite que ce dernier entretient avec l'activité de l'analyse et de la décision, donc la pratique :

La compréhension se modifie dans l'histoire, de même que l'idée de l'œuvre littéraire, et ce double changement devrait avoir pour conséquence nécessaire la modification des règles et des critères de la compréhension ou du moins leur réexamen⁶¹³.

Le dessein est donc clair : remédier à l'absence d'une conscience herméneutique dans les études littéraires, tout en questionnant la possibilité d'une « herméneutique matérielle » (réconciliant philologie et esthétique) dans l'histoire de la pratique de l'interprétation. Cette problématique s'était de toute évidence établie sous la double contrainte de la méthode et de l'intention que celle-ci doit porter sur son objet : d'une part, le problème majeur consistait dans le fait que l'herméneutique « est devenue de plus en plus une science des fondements, elle se considère supérieure à ce qui était autrefois sa tâche, à savoir d'enseigner la pratique et le matériel de l'interprétation⁶¹⁴ », et d'autre part, l'herméneutique faisait défaut quant à la spécificité du savoir philologique dans le champ propre aux études littéraires. Dès lors, cette double lacune mène le philologue à chercher, dans un essai de reconstruction sur la base des fragments de l'herméneutique des Lumières et de l'idéalisme allemand, des conceptions qui tiennent compte de la définition de l'herméneutique comme pratique de l'interprétation. Cette révision critique est hautement conséquente dans la démarche du philologue, car elle l'incite à combler le manque tout en réinterrogeant l'important héritage philologique de quatre représentants de ces deux époques : J. M. Chladenius, G. F. Meier, F. Ast et F. Schleiermacher.

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 8.

⁶¹² *Ibid.*

⁶¹³ *Ibid.*, p. 9.

⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 18.

Dans cette perspective, l'herméneutique szondiienne veut montrer, d'une part, comment la philologie de l'idéalisme allemand adopte-t-elle des positions antinomiques à celle qui participe de l'héritage des Lumières, et de l'autre, comment l'intelligence de ces deux conceptions, une fois saisie dans ses portées historique et méthodologique, aurait-elle contribué à accomplir une compréhension rigoureuse de l'herméneutique littéraire comme « système futur ». Un tel recours à l'historicité des règles est bel et bien justifié ; on lit à ce sujet dans l'introduction :

Cette introduction ne peut pas se réduire à la reproduction du développement historique de l'herméneutique ; elle ne peut pas non plus ne pas en tenir compte, ni vouloir ébaucher à l'heure actuelle une herméneutique *exnihilo* ; c'est bien autorisé par l'examen critique des théories antérieures de l'herméneutique qu'elle peut non seulement être consciente de l'historicité de celles-ci, *mais de ce qu'elle doit concevoir aujourd'hui*. La démarche la plus avantageuse réunit donc les méthodes historique et systématique : le questionnement critique de l'herméneutique dans la perspective d'un système futur⁶¹⁵.

Tout un pan de noms illustres pour clarifier les textures problématiques de la tradition philologique moderne : c'est pourtant avec l'œuvre de l'historien allemand J. M. Chladenius⁶¹⁶ (*Introduction à l'interprétation juste des discours et des œuvres écrites*, 1742) que commence, le souligne Szondi, les premiers dépassements de l'herméneutique traditionnelle pour atteindre le niveau d'une herméneutique générale et utile à une herméneutique littéraire, où l'accent sera désormais mis sur la spécificité de l'œuvre à interpréter. À la différence de Schleiermacher, aux yeux de qui l'herméneutique est une doctrine qui veut décrire l'acte de comprendre, l'œuvre de Chladenius, qui est reconnue de prime abord en raison de sa portée historiographique⁶¹⁷, se veut une interrogation concrète sur les problèmes posés par les textes : « Interpréter « n'est pas autre chose que mettre à la portée des lecteurs les concepts nécessaires à l'intelligence parfaite d'un discours ou d'un écrit, ou qui permettent d'apprendre à le comprendre⁶¹⁸ ». Par là, sa démarche, le soutient Szondi, remplit une fonction critique dont avait besoin l'herméneutique pour qu'elle puisse sortir de « cette longue période pendant laquelle elle n'existait que comme une spécialité,

⁶¹⁵ *Ibid.* Nous soulignons.

⁶¹⁶ *Einleitung zur richtigen Auslegung vernünftiger Reden und Schriften – Introduction à l'interprétation juste des discours et des œuvres écrites*, reproduction de l'édition de Leipzig (1742), éditée et introduite par L. Geldsetzer, Düsseldorf, 1969. Sur la place qu'occupe le nom de Chladenius dans l'histoire de l'herméneutique, Szondi relève les ouvrages suivants : Joachim Wach *Geschichte der hermeneutischen Theorie im 19. Jahrhundert : Das Verstehen*, 1926 ; Bernheim, *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie*, 1889.

⁶¹⁷ Cf. *Allgemeine Geschichtswissenschaft, worinn der Grund zu einer neuen Einsicht in alle Arten der Gelahrtheit gelegt wird*, reproduction de l'édition de Leipzig (1751), éditée et introduite par Christoph Friederich, préface de Reinhart Koselleck, Vienne, Cologne, Graz, 1985.

⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 31.

attaché à un domaine précis⁶¹⁹ » : par une relation concrète au contenu, l'exégète doit juxtaposer les manifestations du langage (forme et contenu) avec la compréhension qu'il a de sa pratique de l'interprétation, afin de pouvoir interroger les catégories sous-jacentes de l'univers théorique de la compréhension. La position de l'historien, ayant conscient de la relativité dont se caractérise la méthode historique, se laisse bien reconnaître dans cette revendication d'une prise en compte de la relation que l'interprète entretient avec le contenu, ainsi que des problèmes concrets relatifs à la matière à interpréter. Or si l'examen de l'ouvrage de Chladenius est, le dit Szondi, bénéfique à une « herméneutique littéraire d'aujourd'hui », c'est qu'il renforce l'idée d'une interprétation « juste » sur la base de l'écrit, écrit que Chladenius qualifie de « rationnel », marquant par là le dépassement de l'*hermeneutica sacra* à l'*hermeneutica profana*, c'est-à-dire aux écrits des hommes. D'où l'intérêt particulier que présente l'ouvrage de Chladenius : il est souligné non seulement par la distinction faite entre l'herméneutique sacrée et l'herméneutique profane, mais aussi par l'accent mis sur l'intelligence de leur exigence, c'est-à-dire par un processus en vue duquel *le changement du sens des mots est étroitement lié au changement de l'histoire*. L'on comprend qu'il est désormais une herméneutique différenciée et valable pour tous les textes : « [...] faire dépendre la tâche et les règles de l'herméneutique, même dans le cadre de l'art d'interpréter universel qu'il esquisse, de la nature et du genre du texte à expliquer⁶²⁰ ».

Mais si l'herméneutique est comprise, chez Chladenius, comme étant un processus étroitement lié à son objet, elle n'entre véritablement « en action » que dans la mesure où elle rattache son opinion à une compréhension plus ample de l'acte même du comprendre. D'où le rappel que fait Szondi, dans les deux derniers chapitres de son livre, du projet herméneutique de F. Schleiermacher, projet formulé à partir d'un examen de principe que le théologien s'était proposé de mener dans ses cours d'exégèse du Nouveau Testament. En 1829, date du premier discours que Schleiermacher avait prononcé devant l'Académie, la discussion sur la tâche de l'herméneute a pris un détour décisif, à savoir que « le véritable fondement [manquait] ». Dans la fonction herméneutique doit désormais s'effectuer non seulement la nécessité d'établir la relation au contenu – par exemple à partir de l'interprétation de passages précis –, mais aussi *le cadre théorique qui régit notre compréhension* : tant que notre compréhension d'un texte donné « se heurte à des difficultés », l'on réalisera que l'apprentissage de l'art d'interpréter devrait en effet

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 21.

⁶²⁰ *Ibid.*, p. 22.

mettre en lumière, voire « explorer », pour employer le mot du théologien, ce qui, de prime abord, entre en jeu à l'intérieur du processus même de la compréhension :

[...] l'herméneutique ne doit pas en outre être limitée seulement à des ouvrages littéraires ; car je me surprends très souvent en pleine conversation à faire des opérations herméneutiques, quand je me contente pas d'un degré habituel de la compréhension, mais que je cherche à savoir comment, chez l'ami, a bien pu se faire le passage d'une pensée à une autre, *ou quand j'explore les opinions, les jugements, les aspirations qui sont en jeu pour qu'il s'exprime sur un sujet de conversation de telle manière et non de telle autre*⁶²¹.

Or ce qui se reflète ici est un changement hautement important, changement que Szondi qualifie de « radical » dans l'histoire de l'herméneutique : le tournant définitif est attribué à Schleiermacher – tenu pour « précurseur » – car c'est avec lui que se reconstruisent des tentatives théoriques diverses mais ayant pour objectif commun d'atteindre une validité qui va au-delà des restrictions disciplinaires (théologie, histoire, etc.) : « L'herméneutique de Schleiermacher ne se propose pas d'être la continuation de l'herméneutique traditionnelle, mais sa fondation théorique » ; or ceci la distingue des théories précédentes : les différentes tentatives partagent, le rappelle Szondi, les *problèmes*, mais se séparent là où il devient question des *solutions* :

Ces travaux, [...] partant des problèmes spécifiques à leurs objets, ne parviennent jamais qu'aux règles d'après lesquelles doit procéder l'interprétation de *ces* textes particuliers. [...] Schleiermacher se rapproche ainsi à nouveau de l'intention qui animait l'herméneutique des Lumières et des tentatives de construire une doctrine universelle de l'interprétation chez Chladenius et Meier. Mais, contrairement à eux, il ne cherche le fondement d'une herméneutique, qui renoncerait à la spécialité, ni, comme Chladenius, dans la structure identique des passages, [...] mais dans l'acte de la compréhension, *dans l'interprétation elle-même*⁶²².

La doctrine de Schleiermacher, dont on retrouve l'ensemble dans *Hermeneutik und Kritik* (1838) [*Herméneutique et critique*]⁶²³ – œuvre posthume sous forme de manuscrits et d'aphorismes fragmentaires regroupés par F. Lücke, élève du théologien –, proposera deux types d'interprétation, à savoir l'interprétation grammaticale et l'interprétation technique (psychologique) : « la compréhension du discours comme extrait de la langue, et celle du discours comme un acte dans celui qui pense ». Ces deux types vont de pair et se présentent comme un essai de reconquérir le sens propre du texte, ainsi que l'individualité de l'auteur. Or un tel critère aura, à l'évidence, pour effet de ramener le procès herméneutique à un espèce d'entre-deux : qu'elle se consente à une sorte de mise en tutelle entre la rhétorique du mot et

⁶²¹ Cité dans *ibid.*, p. 113. Nous soulignons.

⁶²² *Ibid.*, p. 112.

⁶²³ Pour une traduction française, cf. Schleiermacher, F. D. E., *Herméneutique. Pour une logique du discours individuel*, traduit de l'allemand par Christian Berner, Paris, Éditions du Cerf, 1987.

l'herméneutique à laquelle notre compréhension de ce mot est ramenée ; pour peu qu'on connaisse le sens grammatical du texte, ses résonnances discursives ne tarderont à nous lancer la fameuse pierre dialectique du cercle herméneutique, car le mot ne vaut que du contenu qu'il rapporte.

À suivre ainsi, quoique sommairement, la formation historique de l'herméneutique dans les deux développements, tels vus par Szondi, de Chladenius et de Schleiermacher, l'on serait capable de comprendre en quoi cette formation fait droit aux points de vue contemporains d'une « herméneutique littéraire d'aujourd'hui ». L'historicité des règles s'avère donc un choix prudent : il est une adéquate reconstruction de l'arrière-fond qui a présidé à la formation philologique de l'herméneutique, et que puisse imprimer l'historicité des règles au programme contemporain que Szondi tentait d'élaborer. Considérons, pour récapituler et avant de conclure ce point, le schéma suivant :

Tableau III. Le programme szondien d'une herméneutique littéraire entre Chladenius et Schleiermacher : l'étape de l'historicité des règles dans la formation de la théorie

Chladenius (xviii ^e siècle)	Schleiermacher (xix ^e siècle)
Nature et genre du texte pour l'interprétation <i>(Objet de l'interprétation)</i>	Fondement théorique de la pratique même de l'interprétation <i>(Acte de l'interprétation)</i>

Cela représente pour nous un cadre convaincant et cohérent de ce que puisse produire son projet, et donne à voir que, dans une telle prise de conscience de la tradition, des présuppositions épistémologiques de l'herméneutique revêtissent un postulat réalisable dans un sens propre au lyrisme moderne. On pourrait toutefois se demander si la signification que reçoit le caractère ambigu du texte moderne puisse entièrement se dérober à nos yeux par le biais d'une telle théorie. Il est probable que, dans l'articulation herméneutique du texte, ainsi que dans celle de notre compréhension, un certain trait nous échappe. L'interdépendance de la théorie et de la pratique devient manifestement l'enjeu, et c'est précisément ce qu'il faudra repenser : repenser le texte poétique *via* l'herméneutique littéraire. La question de la relation qu'entretient le philologue au contenu doit être repensée eu égard à la diversité des formes à l'intérieur de la poésie elle-même, lesquelles font sans doute autorité : dans la plurivocité des lectures, l'univocité de l'être est-elle possible ? Mais ce n'est qu'à travers la transformation que subit le texte dans l'histoire

qu'un tel changement de paradigme est appelé à rejoindre la discussion : or le paradigme est, le rappelons-nous, « la compréhension *actuelle* de la poésie » :

Si nous parlons d'herméneutique littéraire, non d'herméneutique philologique, c'est principalement parce que la technique de l'interprétation à laquelle nous pensons doit se distinguer de l'herméneutique que nous a transmise la philologie classique, en ce sens que le caractère esthétique du texte à interpréter n'est pas seulement pris en compte dans un jugement, qui suit l'interprétation, mais qu'elle en fait la prémisse de son propre exercice. C'est dire que les règles et les critères philologiques traditionnels de l'interprétation doivent être révisés à la lumière de la compréhension actuelle de la poésie⁶²⁴.

2.2. Matière étudiée : l'équivoque non-intentionnelle dans le lyrisme moderne

L'herméneutique littéraire ne peut guère se passer d'une réflexion sur le fameux cas-limite dont se réclamait Szondi, à savoir le triomphe de l'irrationalité dans le lyrisme moderne comme justification de la problématique que présente aujourd'hui un « savoir philologique » : « Le premier mot du poème de Mallarmé *Prose* est : « Hyperbole » – signifie-t-il la figure de l'hyperbole, l'acte d'exagérer, ou bien les deux sont-ils vus en un, l'hyperbole figurant le mouvement d'un acte intellectuel ? Quelle est la pensée originale ?⁶²⁵ ».

En toute rigueur, « *Prose pour des Esseintes* » (1885) présente une structure de significations multiples, et donne accès à un monde rationnel obscur : c'est qu'il est entraîné dans cette véritable alchimie poétique que fut l'œuvre mallarméenne. Or si ce texte – reconnu pour exemplaire de la création hermétique du XIX^e siècle – devient problématique, c'est parce que l'on doit premièrement décider si le texte acceptera une seule logique d'interprétation, si l'on veut en croire un sens univoque. Ces tensions formelles sont mises dans le contenu même du poème : *Prose* chante à l'évidence l'au-delà, le cas-limite pour la compréhension des hommes ; l'aurole sémantique qui enveloppe le contenu est soumise à une logique close sur elle-même, d'autant qu'elle englobe une insaisissable intellectualité. La complexité de l'expression est mise en mouvement par la simple impression linguistique que laisse le mot « Hyperbole » sur le lecteur. En ce sens, la pratique herméneutique doit absolument se détacher, du moins à la première lecture, de l'ordre du temps, pour partir des déterminations particulières du texte : si la « science de la littérature » veut aboutir au « savoir philologique » auquel elle aspire, elle est, semble-t-il, appelée à s'ajuster à la « logique de la production » de son objet :

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁶²⁵ Szondi, Peter, « Sur la connaissance philologique », dans Bollack (1981), *op. cit.*, p. 27.

[...] la problématique de la connaissance en science de la littérature tient à ce qu'elle est tentée de soumettre sa connaissance à des critères qui, au lieu de garantir sa scientificité, la mettent justement en question, parce qu'ils sont inadéquats à leurs objets. La science de la littérature ne doit pas oublier qu'elle est science d'un art ; elle doit tirer sa méthode d'une analyse du processus poétique ; elle ne peut espérer de connaissance effective qu'en s'absorbant dans l'œuvre, et dans « la logique de sa production »⁶²⁶.

Ceci considéré, l'ambiguïté dont se caractérise la *Prose* présuppose que le mode de discours herméneutique qui doit déterminer les règles de son interprétation est, de prime abord, de nature matérielle, comme il est déjà attesté au préalable par l'équivocité sémantique du mot « Hyperbole ». D'où l'importance heuristique que la réhabilitation d'une « herméneutique littéraire d'aujourd'hui » paraît conférer au langage poétique : aussi le changement de paradigme, auquel a permis cette « compréhension actuelle de la poésie », consiste-t-il dans l'« équivoque non-intentionnelle » comme forme de la communication poétique, et dans la légitimation que celle-ci a reçue du lyrisme moderne. Non seulement l'interprétation échappe-t-elle à l'univers intellectuel du texte, mais aussi au regard que l'exégète porte sur ses références langagières. Ici, le lecteur, que Szondi appelle « herméneute », « devient un truchement, un médiateur⁶²⁷ ». Pour peu qu'elle s'allume au mot qui la surprend et qu'elle soit impliquée à sa défense, l'herméneutique réside ainsi dans la complémentarité des définitions qu'elle pourrait fournir quand elle se trouve empêchée par toute anormalité dans la logique du texte. Par son attitude à la fois *actualisante* et *normative*, elle franchit la distance qui aliène le texte et le sépare de l'accueil de son lecteur ; par sa croyance en la virtualité et la diversité dans les mondes de l'écrit et de l'être, elle rapproche les pôles opposés, et promeut les expériences diverses : c'est qu'elle leur apporte un nouveau sens. Y accéder par l'« empathie » ne suffit pas, car l'appropriation de la méthode herméneutique s'appuie sur la virtualité et la multiplicité des expériences, comme sur l'historicité de ses règles. S'élève dès lors la possibilité de rendre justice à l'œuvre et à en régénérer une connaissance nouvelle. La question reste pourtant ouverte de savoir si, par le statut réflexif qui lui est propre, l'herméneutique ne risque pas d'être, en fin de compte, pris pour labyrinthe méthodologique. La question se discute, et est loin d'être résolue. Le mérite de Szondi réside précisément en ce qu'il a su mettre le point sur les frontières méthodologiques, et tracer du même coup le chemin pour un « système futur », un système qui, tout en sachant différencier ses objets, se propose comme un nouveau regard clairvoyant.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 28-29.

⁶²⁷ Szondi (1989), *op. cit.*, p. 11.

3) Problèmes de la constitution du savoir historique dans l'étude critique des sources : l'interdépendance de la preuve et de l'acte de connaissance dans le cercle herméneutique

Nous avons vu, sur les deux plans théorique et pratique, comment l'absence qu'a relevée Szondi d'une « conscience herméneutique » dans les études littéraires posait problème : d'une part, la recherche philologique n'y tenait pas compte de la corrélation des deux approches du positiviste et de l'interprète, et, d'autre part, elle soumettait l'étude de la littérature à des critères fixes et immuables, sans qu'elle ne soit en mesure de saisir la nature propre au texte littéraire. Or ce qui manquait dans une telle façon d'agir, c'était une compréhension de la *spécificité* de la connaissance philologique des textes littéraires, donc du regard même que le philologue (historien ou interprète) jette sur le texte. Dans cette perspective méthodologique, le problème du lyrisme moderne et de l'équivoque non-intentionnel qui s'y largement présentait avait ceci d'exemplaire en ce qu'il a poussé la réflexion d'une herméneutique littéraire à ses limites : à savoir, précisément, s'il lui serait possible de « trancher entre le faux et le vrai, entre ce qui est étranger au sens et ce qui lui appartient⁶²⁸ ». C'est en ces termes que Szondi décrit, dans l'article publié en 1962, la « véritable difficulté, mais aussi la tâche qui incombe à la compréhension des textes⁶²⁹ » ; celle-ci, en s'en tenant dans la lecture à une « prétendue univocité », risque de « recourir à un critère qui, au lieu de dévoiler les fausses interprétations, fausse son objet. Il fausse aussi les conditions de la connaissance philologique⁶³⁰ ». Nous pouvons ainsi cerner, de manière plus concrète, le contexte dans lequel Szondi avait tenté de définir dès l'abord les termes de « science » et de « connaissance » tels qu'ils se présentent en littérature, et d'en déduire, par conséquent, une explication du statut qu'il faudrait conférer au « savoir philologique » : le « savoir philologique » ne cesse d'osciller entre les deux perspectives du positiviste et de l'interprète, parce qu'il porte sur un objet qui requiert fortement leur corrélation. Il s'en résulte ainsi une importance accordée aux deux activités *objective* et *subjective* dans toute lecture qui veut « trancher entre le faux et le vrai, entre ce qui est étranger au sens et ce qui lui appartient » : objective, car le savoir philologique s'appuie sur les faits historiques et sur ce que ceux-ci permettent d'affirmer, et subjective, car l'on cherche dans la connaissance portée sur ces faits une interprétation adéquate et possible. Mais la question qui continue ici d'être soulevée est celle de savoir de manière plus concrète comment la méthodologie d'une herméneutique littéraire

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 210.

⁶²⁹ *Ibid.*

⁶³⁰ *Ibid.*

pourrait-elle accomplir une telle association dans le travail philologique, afin qu'elle puisse être en mesure de combler la lacune dont parlait Szondi et qui consistait en l'absence, dans les études littéraires, d'une « conscience herméneutique ».

En effet, ce qui a permis à Szondi de répondre à l'exigence herméneutique dans le travail philologique, et de mieux illustrer l'interaction des deux activités du positiviste et de l'interprète fut la proposition fort éclairante et selon laquelle il existe une interdépendance entre l'étude historique des faits et l'interprétation de leur *force de preuve et de démonstration*. Dans l'étude historique, le philologue relève les faits pour y puiser une démonstration de ses arguments ; or la compréhension du « caractère démonstratif » des faits et des arguments qui en sont tirés dépendent de leur *force de preuve*, laquelle ne peut être affirmée qu'à travers, précisément, la rigueur de l'interprétation. Cette interdépendance inévitable entre l'étude de l'historien et l'étude de l'interprète, que Szondi désigne par « cercle herméneutique », mène le philologue de la simple compréhension des faits à la *connaissance* au sens le plus large du terme, car « un fait ne peut prouver la justesse d'une interprétation qu'en tant qu'il a lui-même été interprété⁶³¹ ». Nous voyons dans quelle perspective le point de vue herméneutique prouve son utilité dans l'étude historique des sources, et est dès lors apte non seulement à remédier à l'absence d'une « conscience herméneutique » dans les études littéraires, mais aussi à échapper à l'idéal scientifique d'objectivité tout en y instaurant « la médiation subjective de la connaissance » et ce, afin de permettre au savoir philologique d'atteindre « sa véritable objectivité⁶³² ». Cette corrélation est affirmée chez Szondi dans une relation méthodologique inverse, laquelle s'établit de façon assez impressionnante entre le « factuel » et l'« interprétatif », entre l'« objectif » et le « subjectif » : « le caractère démonstratif du factuel lui-même n'est dévoilé que par l'interprétation, tandis qu'inversement l'interprétation est guidée par le factuel⁶³³ ». D'où la place que Szondi donne désormais aux faits, à savoir qu'ils « devraient plutôt être considérés comme des indications que comme des preuves » :

On ne prêche pas par là la résignation, ni à plus forte raison n'ouvre-t-on la porte à un arbitraire non-scientifique. Car l'arbitraire serait plutôt d'attribuer aux faits, au nom d'un idéal scientifique emprunté à d'autres disciplines, une force démonstrative objective qui ne leur revient pas en ce domaine. La démarche d'une science de la littérature, devenue consciente des prémisses de son mode de connaissance – prémisses qui ne donnent l'impression d'être des limites que du point de

⁶³¹ *Ibid.*, p. 204.

⁶³² *Ibid.*, p. 205.

⁶³³ *Ibid.*, p. 204.

vue des autres disciplines –, n'en est pas moins, mais plus exacte ; ni moins contraignante, mais au contraire seule capable d'imposer une quelconque forme de contrainte⁶³⁴.

Or si cette rectification de perspective paraît significative, c'est qu'elle a été en mesure de démontrer clairement que les études littéraires meurent dans cette « circularité de la compréhension » qui les rapproche des disciplines exactes en même temps qu'elle les en éloigne. Ainsi, de vouloir soumettre le domaine aux contraintes de méthode, ce serait de procéder de prime abord à une critique de la connaissance même sur laquelle cette méthode veut se pencher, donc de la fonction des textes littéraires. Rien ne semble être capable de garantir l'exactitude des observations dans un travail philologique, car les textes que celui-ci veut aborder oscillent entre les deux aspects qui font justement la spécificité du savoir philologique : « la spécificité du processus poétique » (dimension subjective) et « la spécificité d'une œuvre de création linguistique » (dimension objective). Szondi avait souligné ceci dans le cas complexe de l'équivoque non-intentionnel du lyrisme moderne, où il s'avère difficile de déterminer l'intention de l'auteur. Or si, dans un tel contexte problématique, la recherche philologique s'employait à relever la signification voulue par l'auteur, elle prendrait une voie qui risque de fausser la connaissance car elle fera « méconnaître plutôt que connaître l'objet⁶³⁵ ». Cela s'observe dans le cas des témoignages – à titre démonstratif et à titre de preuve – que les philologues tentent souvent de présenter à chaque fois qu'ils en tirent des arguments sur la signification voulue par l'auteur ; pourtant, ces témoignages ne sont pas dans la plupart des cas adéquats à l'objet qu'ils veulent éclairer. Szondi parle ici de l'exemple des notes de bas de page qui, en « jouissant de l'aura du bien fondé⁶³⁶ », ne garantissent nécessairement pas la solidité des observations puisqu'elles ne sont pas étudiées de plus près. Et c'est ici qu'intervient le rôle joué par l'interprétation dans le travail philologique, en ce qu'elle permet à celui-ci de mieux appuyer à la fois la « force démonstrative » et la « force de preuve » des témoignages. Considérons, à titre récapitulatif, le tableau suivant :

Tableau IV. Le rôle de l'interprétation dans le travail philologique : déterminer la « force démonstrative » et la « force de preuve » des témoignages

Lacune observée → *Préférence accordée « au factuel sur l'interprétation »*

Lacune à combler → *La force démonstrative du factuel à travers l'interprétation*

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 204-205.

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 208.

⁶³⁶ *Ibid.*, p. 198.

« L'un des dangers du travail philologique est que la préférence fondamentale accordée au factuel sur l'interprétation tenue pour simplement subjective, conduite à attribuer à chaque témoignage, pour la seule raison qu'il est donné, ce qui lui revient par définition, mais dont on aurait dû prouver la présence effective dans chacun des passages, considérés isolément, à savoir : la force démonstrative⁶³⁷ ».

Lacune observée → *Préférence accordée « au factuel sur l'interprétation »*

Lacune à combler → *La force de preuve du factuel à travers l'interprétation*

« Un des dangers du travail philologique réside en ceci que la préférence de principe donnée au factuel contre l'interprétation, qui est tenue pour simplement subjective, conduite à attribuer à chaque témoignage, du seul fait qu'il est donné, une qualité qu'il possède certes par définition, mais dont chacun des passages particuliers considérés comme pièces justificatives aurait d'abord à rendre compte : à savoir, sa force de preuve⁶³⁸ ».

La proposition méthodologique d'une herméneutique littéraire devient donc claire : compte tenu de la corrélation des deux conceptions objective et subjective, se formule une « exégèse pour qui les faits sont plutôt des indices que des preuves ». Szondi propose une telle « exégèse » en vue de mener le savoir philologique à sa « véritable objectivité », celle qui étudie le « langage des faits » dans « son conditionnement subjectif et dans la médiation subjective de la connaissance » :

Elle tente, par la reconstruction du processus génétique, de reproduire dynamiquement l'ensemble statique des faits et de leurs relations, que l'éparpillement en témoignages met toujours en pièces. Lors de cette reconstruction, les faits servent aussi bien de guides que de mises en garde contre de fausses voies. Aucun fait ne peut être négligé si la reconstruction doit avoir force d'évidence. Or l'évidence est le critère adéquat auquel la connaissance philologique doit se soumettre. Dans l'évidence, on ne reste pas sourd au langage des faits, on ne se méprend pas non plus sur son aspect réifié, mais on le perçoit dans son conditionnement subjectif et dans la médiation subjective de la connaissance, et donc, à cette condition seulement, dans sa véritable objectivité⁶³⁹.

L'on voit comment les principes, hérités des sciences naturelles et des sciences exactes, de « science » et d'« objectivité » dépaysent en études littéraires, en même temps qu'ils s'y imposent. Selon Szondi, si ces deux principes se sont trouvés une indéniable pierre d'assise dans le travail philologique, c'est surtout grâce aux exigences méthodologiques de l'histoire de la littérature ; celle-ci suggère à plus forte raison l'idée d'une théorie générale de la production et de la réception littéraires, donc d'un « organon de l'histoire », pour rappeler la fameuse formulation de W. Benjamin (1930). Dans son ouvrage encyclopédique, Boeckh décrit cette « connaissance » qui découle de la position intermédiaire du travail philologique entre l'objectif et le subjectif

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 198-199.

⁶³⁸ *Ibid.*

⁶³⁹ *Ibid.*, p. 205.

comme étant « une approximation sans fin » [« die Wissenschaft der unendlichen Approximation »], et divise, par conséquent, la théorie formelle de la science philologique en deux étapes fort distinctes l'une de l'autre, bien qu'elles opèrent conjointement : la « théorie de l'herméneutique » et la « théorie de la critique ». De l'interaction entre ces deux étapes découle la philologie, qui devient, soutient Boeckh, « un art », et non pas nécessairement « une science » : tandis que la perspective d'une « science » veut plutôt garantir l'unité de cette pratique « dans la connexion systématique de tous les éléments singuliers⁶⁴⁰ », la perspective d'un « art » découle du fait que la pratique philologique se nourrit d'idées multiples et mises en évidence par la voie de l'induction. Or de pouvoir replacer cet « art » dans un système scientifique cohérent, ce serait de le considérer aux mêmes titres qu'une « science », aussi bien qu'un « art ». C'est pour cette raison là que Boeckh souligne le seul objectif qu'il convient d'aspirer à atteindre dans un tel contexte méthodologique : un « jugement impartial », où « l'on s'oriente par delà les intérêts fondamentaux de l'humanité vers un domaine où toute passion se tait, parce que ce domaine est fort éloigné du présent, et où un jugement impartial est, par conséquent, possible⁶⁴¹ ». Ainsi, dans le contexte propre à la philologie, le point de vue d'une « science » s'accomplit seulement dans et par celui d'un « art » :

C'est à juste titre que Schelling dit ceci : le philologue « se situe avec l'artiste et le philosophe au niveau le plus élevé, ou plutôt les deux s'interpénètrent en lui. Sa tâche est la reconstruction historique des œuvres de l'art et de la science, dont il a à comprendre et à représenter l'histoire dans une vision vivante »⁶⁴².

De ce fait, et en laissant les deux étapes de l'« herméneutique » et de la « critique » se développer conjointement, la philologie devient, souligne Boeckh, une activité qui « requiert l'union de nombreuses activités qui s'opposent entre elles⁶⁴³ ». Or le cœur de cette « union » réside dans « le sens de la langue », comme celui-ci « est en lutte constante dans son orientation vers le réel⁶⁴⁴ ». Les « mots » aussi bien que les « choses » font valoir leur droit ; le philologue ne saurait se passer de l'une ou de l'autre de ces deux dimensions puisqu'elles sont responsables de « cette fine forme de la connaissance que la langue confère⁶⁴⁵ ». Que les « mots » et les « choses » soient ainsi mis

⁶⁴⁰ Boeckh (2013), *op. cit.*, p. 74.

⁶⁴¹ *Ibid.*

⁶⁴² *Ibid.*

⁶⁴³ *Ibid.*, p. 75.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁶⁴⁵ *Ibid.*

en relation de manière à produire la « connaissance », cela explique pourquoi la philologie renforce une formation qui exige de multiples voies, mais dont « [l']équilibre est rare » :

Ainsi, la critique s'oppose à l'esprit qui représente de manière dogmatique et conçoit des idées, comme à l'imagination et même à la mémoire qui perd de sa force à cause de la critique ; et il y a donc une lutte constante entre l'entendement incisif et l'esprit qui contemple et qui pose – lutte dans laquelle chaque fois que ce dernier pose quelque chose, celui-là veut, pour sa part, le détruire, de même qu'il arrive fréquemment qu'un critique ne cesse de dénier les idées d'autrui. Des centaines d'exemples le montrent dans la philologie où des études singulières expriment par une juste vision des pensées profondes que des esprits purement critiques annihilent par ailleurs. L'équilibre est rare⁶⁴⁶.

Ainsi, et dans la mesure où la philologie présuppose une telle multiplicité de perspectives, il serait significatif d'insister sur l'importance des conséquences auxquelles son « savoir » peut aboutir : ce « savoir » mène à des divergences et à des concordances et, de ce fait, « ne se trouve réalisé dans son étendue totale que dans l'ensemble de ses porteurs, dans mille têtes, partiellement morcelée, brisée, mais aussi déformée et distordue ; [...]»⁶⁴⁷. La tâche paraît difficile, mais l'essentiel est de faire joindre le positiviste à l'interprète sur un même terrain, car c'est dans leur association que réside le véritable apport du « savoir philologique ». Cet apport repose sur la prise de conscience préalable de la nécessité qui pèse sur tout travail de lecture : Boeckh rappelle que, dans la philologie, l'« union » (qui relève de la dimension objective) et la « spéculation » (qui relève de la dimension subjective) sont étudiées chacune à part, de peur que la considération de l'une ne vienne nuire à celle de l'autre. Par là, les deux points de vue du positiviste et de l'interprète croient se garder de l'« imperfection », sans qu'ils ne soient en mesure de comprendre que cette « imperfection » est, en effet, leur unique espoir, car elle « n'est pas un défaut » :

Dans la philologie, nous compilerons toujours de manière unilatérale, nous ne réaliserons jamais totalement l'union avec la spéculation ; car l'on se livrera aussi à la spéculation unilatéralement ; mais l'imperfection n'est pas un défaut, ce n'est un véritable défaut que lorsqu'on se la dissimule à soi-même ou aux autres⁶⁴⁸.

Si la connaissance que la pratique philologique peut acquérir des textes est constituée en vertu d'une telle « imperfection », force est de constater que ce travail requiert une faculté de connaître cognitif qui ne saurait se passer des idées auxquelles la matière historique renvoie. Ici, Boeckh souligne l'interdépendance de la philologie et de la philosophie : alors que la philologie permet

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 75.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 64.

⁶⁴⁸ *Ibid.*

de reconstruire l'histoire matérielle du texte étudié, la philosophie en conditionne notre compréhension conceptuelle. À l'« imperfection » du savoir contingent qui résulte de l'étude axée sur la matière historique correspond donc celle du savoir philosophique du concept, et vice versa. Une telle corrélation des deux perspectives philologique et philosophique permettrait ainsi de mieux décider de la connaissance des textes, c'est-à-dire de comprendre leur statut historique tout en en proposant une interprétation différenciée et historicisante. Par là, Boeckh aboutit à la conclusion selon laquelle « la philosophie requiert la philologie », au même titre que « la philologie requiert [...] la philosophie ».

Tableau V. L'interdépendance de la philologie et de la philosophie selon l'*Encyclopédie de Boeckh* : le « savoir philologique » entre le concept et la matière historique

« *La philosophie requiert la philologie* » → *partir du concept*

Mais si donc la philosophie, partant du concept, vise à construire l'essentiel de toutes les conditions historiques données, il lui faut alors saisir la teneur interne des phénomènes historiques, ce qui nécessite cependant qu'elle détienne impérativement la connaissance de ces phénomènes, lesquels sont précisément l'empreinte extérieure de cet essentiel [...]. De plus, pour montrer ce qui est essentiel dans les phénomènes, la philosophie doit aboutir à une nette vision de ceux-ci ; il est donc clair que la philosophie requiert la philologie⁶⁴⁹.

« *La philologie requiert elle-aussi la philosophie* » → *partir de la matière historique*

À l'inverse, cependant, la philologie requiert elle-aussi la philosophie. Elle construit à partir de l'histoire, non à partir du concept ; mais sa fin ultime est néanmoins de faire apparaître le concept dans sa réalité particulière historique ; elle ne peut reproduire l'ensemble des connaissances d'un peuple sans opérer philosophiquement dans l'acte de cette reconstruction : elle se ramène donc à la philosophie ; il semble même que dans sa dimension historique, le concept en général ne puisse pas du tout pouvoir être connu, si l'on n'est pas d'entrée de jeu orienté vers lui⁶⁵⁰.

Dans la mesure où la matière historique se révèle plus claire et compréhensible dans l'analyse de son concept philosophique, la philologie suit une voie qui la rend capable d'assimiler dans une même pratique plusieurs connaissances. Or le bénéfice de l'étude du concept philosophique réside en ce qu'il transforme l'étude philologique en une lecture plus proche de l'autre versant du savoir historique des textes : l'éthique. Les œuvres littéraires présupposent une signification métaphysique qui échappe souvent à la connaissance matérielle ; le rôle de l'interdépendance dont parle Boeckh entre la philosophie et la philologie consiste ici en ce qu'elle met en évidence

⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 66.

⁶⁵⁰ *Ibid.*

ce que la philologie « présume » dans les textes mais qui est dans la plupart du temps passé sous silence : leur concept philosophique. Ce qui nous paraît ici nécessaire, c'est la prise en considération de tous les aspects qui participent du « savoir philologique », afin que l'on puisse être en mesure d'assumer ce que M. Dufrenne, en parlant de l'analyse « esthétique » et « philosophique », appelle « la responsabilité de consacrer l'œuvre, et à travers elle de sauver la vérité de l'auteur⁶⁵¹ ». C'est ici que l'on revient à l'apport de Szondi qui, dans le renouveau méthodologique auquel il s'employait, tâchait également de faire correspondre la philologie au point de vue de l'esthétique, et d'en tirer sa version d'une herméneutique littéraire. La question qui se pose maintenant serait celle de savoir si, au sein des études littéraires, il s'est produit, à la suite de Szondi, une telle démarche qui trace les contours de la philologie, de l'herméneutique et de l'esthétique, tout en appuyant leur association. Boeckh distingue « l'investigation empirique » de « l'investigation philosophique », et soutient que les deux perspectives « empruntent la démarche opposée et que l'une finit là où l'autre commence » ; il va jusqu'à affirmer que « l'une est, de ce fait, la preuve de l'autre, comme la multiplication et la division⁶⁵² ». Cette remarque nous paraît assurément significative : que l'une soit « la preuve de l'autre », cela porte à croire en l'utilité des points de contact entre l'esthétique et l'herméneutique au sein de la pratique philologique. Aussi la méthodologie des études littéraires, et surtout celle de l'histoire de la littérature, serait-elle portée à se transformer en sens inverse : elle suggère des approches opposées les unes aux autres jusqu'à ce qu'elle les ramène ensemble dans une seule et unique pratique. Là où la nature épistémologique de la philologie, au sens classique du terme, semble ainsi être dépassée, l'on pourrait se demander sur le statut qui lui a été, en définitive et au final, conféré par la discussion méthodologique des années soixante et soixante-dix. Qu'en est-il des conceptions de l'« esthétique » et de l'« herméneutique » et de leur rigueur méthodologique dans la philologie ? Nous avons eu l'occasion d'explicitier, dans le premier chapitre de cette deuxième partie, les enjeux et les présuppositions du concept de philologie, tout en y élaborant l'acception szondienne d'une herméneutique littéraire, comme ce dernier fut le premier à avoir fourni, dans son *Introduction* (1975), une définition de cette méthodologie en écrivant qu'elle saurait « réconcilier » l'esthétique et l'apprentissage de l'interprétation dans la pratique philologique. Nous gagnerons maintenant de comprendre qu'en retour une question encore plus décisive s'était

⁶⁵¹ Dufrenne, Mikel, *Phénoménologie de l'expérience esthétique*, 1. L'objet esthétique ; 2. La perception esthétique, Paris, Presses Universitaires de France, 1953, p. 3.

⁶⁵² Boeckh (2013), *op. cit.*, p. 66.

posée, par les membres de l'école de Constance, dans les deux champs de l'esthétique et de l'herméneutique : celle de la *perception* des œuvres qui se manifestent dans toute leur plénitude formelle et leur nécessité herméneutique, celle de l'histoire de la littérature qui façonne désormais sa propre démarche pour dépasser la simple étude des œuvres littéraires et en établir, avec la même méthode historique, ce que la compréhension méthodologique ne pouvait jusque là réaliser : l'étude de l'*expérience esthétique* qui « sauv[e] la vérité de l'auteur » :

[...] ; c'est le consentement et la ferveur du public qui sauvent Van Gogh d'être seulement un schizophrène, Verlaine un ivrogne, Proust un inverti honteux et Genêt un voyou. [...] Paradoxalement, on peut dire que le spectateur qui a la responsabilité de consacrer l'œuvre, et à travers elle de sauver la vérité de l'auteur, doit s'égaliser à cette œuvre plus nécessairement que l'artiste pour la faire. Pour se produire dans le monde des hommes, l'« esthétique » doit mobiliser aussi bien la vie esthétique du créateur que l'expérience esthétique du spectateur⁶⁵³.

⁶⁵³ Dufrenne (1953), *op. cit.*, p. 3-4.

CHAPITRE II

Projet du groupe de recherche *Poetik und Hermeneutik* [*Poétique et herméneutique*] dans l'École de Constance : H. R. Jauss

1) Théorie de l'effet esthétique de W. Iser

Aux alentours des années soixante-dix, la discussion méthodologique s'est trouvée en face d'une conception exactement inverse de celle élaborée au début du siècle, et qui suggérait une relation inverse entre l'analyse structurale et l'analyse historico-herméneutique : cette relation posait de façon plus urgente le problème de la signification qui se déploie, à travers la lecture, entre « ceux qui écrivent » et « ceux qui lisent », afin que l'on puisse être en mesure de comprendre ce qui se joue entre le texte et son lecteur, et d'en déduire une signification indépendamment des réactions et des jugements de ce dernier. Dans une telle conception méthodologique, qui a été particulièrement approfondie dans le domaine allemand, le programme de G. Lanson⁶⁵⁴ a vu l'un de ses accomplissements les plus fructueux. C'est également à cette époque-là que fut inauguré l'échange de vues bien connu entre les membres de l'école de Constance et les représentants de l'herméneutique philosophique, et qui a été appuyé par les deux membres fondateurs de cette école, H. R. Jauss et W. Iser. Cet échange méthodologique ne peut être mis de côté, d'autant plus qu'il a marqué un tournant décisif dans la théorie littéraire : s'est remis en question le problème de lecture et des interrogations d'ordre à la fois esthétique et herméneutique qui s'en résultent ; et, pour la première fois, ces interrogations ont été repensées à la lumière de l'enseignement méthodologique de l'herméneutique philosophique de H.-G. Gadamer.

Si l'on veut suivre la série des changements qui se sont produits, à l'initiative des membres de l'école de Constance, dans le contexte méthodologique propre aux études littéraires, l'on ne saurait ne pas tenir compte de la nature spécifique du modèle herméneutique dans sa dernière, et définitive, intégration dans la théorie littéraire et ce, via l'esthétique. L'esthétique a ici joué le même rôle qu'elle jouait chez les historiens de la littérature dans le domaine pragueois⁶⁵⁵ : elle

⁶⁵⁴ Cf. *supra*, « Les variations générique et exégétique du texte : un problème fondateur de la philologie moderne », pp. 45-54. Nous nous référons ici au programme, prononcé en 1903, de G. Lanson. Cf. Lanson, Gustave, « Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France », communication faite le 7 février 1903 à la Société d'histoire moderne sous le titre « Idée de quelques travaux historiques à faire sur la littérature française », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. IV, 1903 ; réimprimée dans *Études d'histoire littéraire*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1929, pp. 1-8 ; Lanson, Gustave, *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965.

⁶⁵⁵ Ici, nous songeons surtout aux travaux de J. Mukařovský et de son élève F. Vodička, dont les textes principaux à consulter seraient les suivants : Mukařovský, J., *Aesthetic Function, Norm and Value As Social Facts*, trans. Mark E. Suino, Ann Arbor, Michigan Slavic Contributions, 1979 [1970] ; « L'art comme fait sémiologique », dans *Actes du*

avait permis de mieux réfléchir sur la validité de la méthode et d'affirmer que l'application de celle-ci est inséparable de la prise de conscience de ses limites. Le seul élément qui distingue le domaine allemand du domaine pragois consiste, toutefois, en l'accent mis sur l'interprétation, une dimension qui n'a pas été présente chez les historiens de la littérature de l'école de Prague. Or une chose est certaine : ce qui caractérise toute méthodologie axée sur l'histoire des textes littéraires, c'est avant tout son pouvoir de confronter les interprétations (textuelle, historico-sociale, psychologique, philosophique, etc.) les unes aux autres ; ainsi, ce qui se produit à travers ces interprétations, c'est une signification qui ne vit que de sa croissance et de son développement incessant dans les lectures diverses qui l'enrichissent, voire la transforment. Pour l'école de Constance, la question s'est posée de savoir si, en se fiant uniquement à l'herméneutique comme discipline interprétative, toute interprétation ne finira que par contredire celle qui l'a précédée et, du même coup, trahir le texte même car elle se contente des arguments (externes ou internes au texte) pour le seul objectif de se justifier. Les limites qui se sont présentées dans un tel contexte paraissaient être de deux sortes, relevées par H. R. Jauss et W. Iser comme étant l'*effet*⁶⁵⁶ (Wirkung) propre au texte, et la *réception*⁶⁵⁷ (Rezeption) propre à son lecteur. Le passage de l'un à l'autre est le passage d'une analyse structurale à une analyse historico-herméneutique, mais dont la cohérence et l'exactitude s'y dépendent uniquement de l'« acte de lecture », lequel est d'ordre esthétique. Mais une question se pose : comment pourrait-on définir cet « acte de lecture » ? De quelle « lecture » s'agit-il ? Celle des lecteurs contemporains à la parution du texte concerné, ou bien des lecteurs d'aujourd'hui et du regard que ceux-ci jettent sur le texte ? Ce passage méthodologique (de l'*effet* à la *réception* et vice versa) manifeste la limite à laquelle est fortement confrontée l'analyse de textes : en cumulant l'histoire des *effets* et des *réceptions* successifs, le texte donne à lire son *sens littéral* au même

Huitième Congrès International de Philosophie à Prague 2-7 septembre 1934, éd. Emmanuel Rádl Zdeněk Smetáček, Prague, Organizační komitét kongresu, 1936, pp. 1065-1072 ; *On Poetic Language*, trans. John Burbank, Peter Steiner, Lisse, 1976 ; *Structure, Sign, and Function: Selected Essays by Jan Mukařovský*, ed. and trans. by J. Burbank and P. Steiner, New Haven, Yale University Press, 1978 ; Vodička, F., « Literární historie : Její problémy a úkoly », *Čtení o jazyce a poesii*, ed. J. Mukařovský & B. Havránek, Prague, 1942. Cf. également « Literárně historické studium ohlasu literárních děl », *Solvo slovesnost VII*, 1941 ; *Struktura vývoje*, Prague, Odeon, 1969.

⁶⁵⁶ Sur la question de l'effet, les textes de H. R. Jauss sont instructifs. Toutefois, une explication approfondie de cette perspective se trouve dans ces deux ouvrages de W. Iser : Iser, Wolfgang, *L'Appel du texte, L'indétermination comme condition d'effet esthétique de la prose littéraire*, traduit de l'allemand par Vincent Platini, Paris, Éditions Allia, 2012 ; *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par Eveylyne Sznycer, Bruxelles, Madaga, 1985.

⁶⁵⁷ Une explication approfondie de cette perspective dans la recherche se trouve dans les deux ouvrages traduits en français : cf. Jauss (1978), *op. cit.*, pp. 21-80 ; Jauss (1988), *op. cit.*, pp. 357-416.

titre que son *sens allégorique*, et se transforme ainsi avec le changement de la conception que l'histoire des lectures lui confère. L'accent qu'il fallait mettre dans la théorie littéraire paraît donc assez particulier ; d'ailleurs, il n'a pas été sans précédent puisqu'on a déjà vu la discussion approfondie sur la question de lecture dans les deux travaux novateurs de G. Picon et de A. Nisin⁶⁵⁸, et à partir desquels Jauss avait trouvé la première voie vers une théorie de lecture. On est rendu maintenant à une étape constitutive dans la théorie littéraire ; elle a annoncé un certain accomplissement de toute la discussion qui lui avait précédé et qui a été largement animée depuis les historiens de la littérature en France des premières dizaines d'année du siècle jusqu'aux linguistes de Prague, tout en passant par les formalistes russes et les comparatistes du domaine anglais. Ce qui s'est produit également dans ce paysage, ce fut l'héritage herméneutique dans ses deux traditions allemande (P. Szondi) et française (P. Ricœur). Toutes ces tentatives ont été décisives dans les travaux et les réflexions de ce groupe d'étude qui s'est formulé d'abord à Gießen (1963), avant qu'il n'ait pris pour lieu définitif de rencontre l'école de Constance.

C'est sur la visée de l'évolution méthodologique interdisciplinaire que furent structurées, aux alentours des années soixante, les unités d'enseignement et de recherche dans l'université nouvellement fondée de Constance, pour prendre ensuite la forme définitive d'un groupe de recherche. Les propositions de ce groupe s'inscrivaient dans la perspective plus large d'une interrogation sur les chances présentes dans la recherche théorique en sciences humaines en général, et en théorie littéraire en particulier. Avec la collaboration de ses collègues W. Iser, C. Heselhaus et H. Blumenberg, H. R. Jauss prend l'initiative d'inaugurer, à l'Université de Gießen, un cercle d'études qui, depuis ses conférences inaugurales et données au public⁶⁵⁹, n'a tardé à avoir un impact considérable : c'est qu'il a su établir les liens entre les individus qui, de par leurs préoccupations communes dans la recherche en « poétique » et en « herméneutique », s'interrogeaient sur ce qui aurait pu participer de la compréhension actuelle de ces deux domaines. Dans les deux prochains chapitres, nous aurons l'occasion de discuter avec plus de détails des circonstances institutionnelles et épistémologiques qui ont participé de la constitution de ce groupe, et qui sauraient mieux orienter notre compréhension de leurs rendements académique et didactique. Ce que nous avons, dans les chapitres précédents, tenté de relever, ce

⁶⁵⁸ Cf. Picon, Gaëtan, *L'écrivain et son ombre : introduction à une esthétique de la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1953 ; Nisin, Arthur, *La littérature et le lecteur*, préface de Pierre de Boisdeffre, Paris, Éditions universitaires, 1959.

⁶⁵⁹ Cf. *infra*, notes 663 et 664.

fut notamment le contexte antérieur (et, dans les deux cas de P. Ricœur et de P. Szondi, contemporain) à cette étape qui nous est centrale – celle de l'école de Constance. Notre objectif principal consistait à mieux clarifier les deux aspects herméneutique et structural de l'examen méthodologique dans les études littéraires, aussi bien que les problèmes de dénominations (comme, par exemple, « science de la littérature ») et les conséquences qui en découlaient. Il a été évident que l'herméneutique et la linguistique sont les disciplines qui ont été largement considérées comme étant l'auxiliaire de toute recherche philologique, et qui ont, en partie, donné naissance à ce que l'on connaît aujourd'hui sous les expressions d'« histoire littéraire », de « théorie des genres », de « poétique » et d'« esthétique ». Or ceci a été fait sans qu'une idée précise de l'application cohérente et compréhensive des deux disciplines de l'herméneutique et de la linguistique ne soit cernée en soi. Le besoin s'est finalement ressenti d'offrir un terrain propice à des réflexions méthodologiques qui s'émancipent des contraintes disciplinaires en vue de formuler, à partir de la manière dont les deux domaines herméneutique et linguistique sont appliqués dans les études littéraires, une approche de lecture autonome, et non plus auxiliaire de telle ou telle discipline. D'où la question prometteuse que Jauss avait, en 1982, posée en toute clarté : à savoir s'il serait possible d'envisager, dans les études littéraires, une « autonomie de l'herméneutique littéraire », où l'on peut associer l'intelligence de l'herméneutique à celle de l'esthétique au sein de la pratique philologique. Il s'agit évidemment d'une combinaison de la critique du jugement et de la critique historico-herméneutique, et de l'intégrer par la suite dans l'analyse philologique. Voici la question qui fera l'idée conductrice du présent chapitre, ainsi que des deux à venir : tout en tenant compte des travaux de l'école de Constance, nous tenterons d'examiner les enjeux qui ont été responsables de la question jaussienne d'une « autonomie de l'herméneutique littéraire », aussi bien que les conséquences épistémologiques qui en résultaient. Mais avant de se pencher sur cette question, deux textes principaux retiennent d'emblée notre attention : ils ont annoncé le premier rendement didactique de cette école, et peuvent à plus forte raison être considérés comme textes constitutifs de ce nouvel « apprentissage de l'interprétation » que voulait être l'herméneutique littéraire : *Literaturgeschichte als Provokation*⁶⁶⁰ (1967) de H. R. Jauss et *Die Appellstruktur der Texte*⁶⁶¹ (1969) de W. Iser.

⁶⁶⁰ Cf. *supra*, pp. 66-87.

⁶⁶¹ Cf. Iser, Wolfgang, « Die Appellstruktur der Texte », *Konstanzer Universitätsreden*, n° 28, Constance, Universitätsverlag, 1970 ; pour la trad. française, cf. Iser, Wolfgang, *L'Appel du texte, L'indétermination comme*

Dans son discours inaugural et prononcé en 1969 à l'école de Constance, W. Iser présente une étude qui aborde, sur les deux plans théorique et pratique, ce qu'il décrit comme étant la question de « l'indétermination » dans les textes littéraires, un phénomène dont il souligne la présence croissante dans la littérature moderne à partir du XVIII^e siècle. Or ce phénomène paraît être à l'origine des problématiques dans lesquelles s'est trouvée la philologie moderne, celle-ci étant venue à douter de la possibilité de connaître la réalité à laquelle auraient pu correspondre les textes. Dans cette mesure, une analyse philologique, quelque persuadée qu'elle soit de la dépendance de la connaissance du texte à l'égard de sa position historique, ne saurait en établir le sens de manière cohérente et englobante, car, dans les différents aspects à partir desquels on étudie les textes littéraires, « chaque aspect n'[en] met en valeur qu'une seule facette [...] »⁶⁶². Cette question, relevée par Iser, devait déterminer largement la compréhension actuelle de la tâche qu'il fallait s'assigner dans la théorie de lecture :

Voici la pierre d'achoppement du problème qui nous occupe. En règle générale, chaque aspect ne met en valeur qu'une seule facette de l'objet. De ce fait, il le définit mais, en même temps, il provoque une nouvelle indétermination. Cela signifie que l'on ne parvient jamais à déterminer complètement toutes les facettes de ce que l'on nomme un objet littéraire. On le remarque à la fin de nombreux romans qui – parce qu'il faut bien conclure – semble un peu forcée. À l'indétermination persistante, on donne finalement une réponse idéologique ou utopique – bien qu'il existe aussi des romans qui font de cette ouverture la clef de voûte de leur dénouement⁶⁶³.

Or cette critique de la manière dont l'étude philologique saisit l'histoire des textes a été profondément nourrie de la théorie esthétique de R. Ingarden (dans *Das literarische Kunstwerk*, Tübingen, Niemeyer, 1960), où l'auteur explique combien les points de vues divers (les « aspects schématisés » [schematisierte Ansichten]) font en sorte que le texte semble sortir hors de son champ de vision, et ne paraît pas, de ce fait, suffisamment représenté aux yeux de son lecteur : « aucun d'entre eux [des aspects] ne peut montrer l'objet de manière fortuite ou fugace, mais seulement de manière représentative. Or, combien de ces aspects sont nécessaires pour que l'objet littéraire apparaisse distinctement ?⁶⁶⁴ ». Iser s'inspire de la définition que donne Ingarden des « lieux d'indétermination », pour appuyer la thèse selon laquelle les « objets littéraires », contrairement aux « objets réels », souffrent un certain « manque » : « la possibilité de les définir

condition d'effet esthétique de la prose littéraire, traduit de l'allemand par Vincent Platini, Paris, Éditions Allia, 2012.

⁶⁶² *Ibid.*, p. 23.

⁶⁶³ *Ibid.*

⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 22.

sous toutes leurs facettes ou encore d'être complètement constitués⁶⁶⁵ ». Pourtant, ce « manque » dont souffrent les textes littéraires serait plutôt un aspect de leur particularité, de sorte que la seule manière de leur rendre entièrement justice est celle qui permet de les percevoir dans leurs « aspects inaccomplis ». De ces « aspects inaccomplis » découlent ce que Iser appelle les « vides » ; ceux-ci ouvrent la voie aux « marges d'interprétations ». L'on voit comment, dans un tel contexte assez problématique, la lecture semble s'éloigner de la nature même du texte et ce, en raison des aspects apparemment inarticulés de celui-ci et que chaque approche de lecture essaie de *remplir*. Dès lors, nulle théorie historico-herméneutique ou structurale ne saurait remédier à cette faiblesse dans la lecture, car chacune de ces deux dimensions (la dimension historico-herméneutique et la dimension structurale) cherche à vérifier, dans le texte, une idée qu'elle s'est au préalable formulée, et à la projeter, par conséquent, sur la signification ou l'intention voulue par l'auteur. Or c'est justement ici que Iser insiste sur une nouvelle conception méthodologique, laquelle fut centrale dans sa théorie qu'il avait à bon droit appelée une « théorie de l'effet esthétique », et dont il énonce le fondement en ces termes :

[...] indiquons que les vides ne sont pas – comme on pourrait le croire – une lacune du texte littéraire ; ils constituent, bien au contraire, les prémices de son effet esthétique [...]. Cela signifie donc que le lecteur va combler ces vides ou, du moins, s'en débarrasser. Ce faisant, il use de la marge d'interprétation et tisse lui-même les relations implicites qui lient chaque aspect aux autres. On le remarque ne serait-ce que par la fréquente divergence entre les impressions produites par une première, puis par une deuxième lecture. Les causes sont, sans doute, à chercher chez le lecteur et dans ses états d'âme du moment ; pourtant, il faut bien que le texte recèle en lui-même les conditions de telles divergences dans sa réalisation⁶⁶⁶.

Cette remarque paraît hautement significative : elle annonce la voie vers laquelle s'oriente de plus en plus la méthodologie de recherche littéraire. Que les *causes* de notre compréhension des textes soient « à chercher chez le lecteur et dans ses états d'âme du moment », et que, seulement, les *conditions* de la réalisation du sens soient situées dans « le texte », une approche de lecture assurément nouvelle se révèle évidente et utile. Elle accorde la primauté à l'acte de lecture, et se fie moins à la spécificité formelle du texte qu'aux *réactions* que celle-ci suscite chez le lecteur : ces *réactions* assurent, à l'étude philologique, une compréhension adéquate. Iser soutient que la structure apparemment circulaire de l'analyse de textes « engendr[e] le lecteur à juger mais, d'un autre côté, elle contrôle les réactions de celui dont émane le jugement⁶⁶⁷ ».

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 24.

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 36.

Considérons, à titre d'exemple, le cas dont se réclame le théoricien : celui du rôle joué par les commentaires dans les romans du XIX^e siècle, et dont il relève, entre autres, un passage d'*Oliver Twist* de C. Dickens. Dans le passage étudié, Dickens décrit une scène de l'enfant affamé qui, en demandant aux surveillants une seconde assiette, tombe sous l'effarement de ceux-ci. Iser observe que la description dickensienne de cette scène s'emploie à donner raison à l'effarement des surveillants, et démontre par là le pouvoir qu'a l'écriture romanesque de saisir entièrement l'attention du lecteur ; celui-ci réagit aux personnages tout en sachant « qu'il en va autrement dans la vie ordinaire⁶⁶⁸ ». Les textes de fiction dont se réclame Iser se poursuivent : *Aventures de Joseph Andrews* (1741-1742) de Fielding, *La Foire aux vanités* (1848) de Thackeray, *Ulysse* (1922) de Joyce ; or l'idée méthodologique commune que le théoricien y retrouve consiste cette fois-ci en l'importance à accorder aux « jugements » qu'émettent les lecteurs sur les événements, et l'effet produit par ceux-ci. À cet égard, l'exemple des *Aventures de Joseph Andrews* de Fielding paraît assez éclairant. Dans ce roman, Fielding esquisse deux types de comportements humains : le héros qui représente les vertus des Lumières, et le monde qui entoure celui-ci et qui lui paraît corrompu. Selon Iser, ces deux représentations plongent le lecteur dans une certaine confusion, car il n'est pas aisé de comprendre un texte qui se situe entre un personnage borné dans « les principes moraux » d'une part, et, d'autre part, un monde qui a « acquis une indépendance et ne peut plus être ordonné selon les seuls principes de la conduite morale ». Dès lors, le message, ou l'intention critique de l'écrivain, n'est guère facile à cerner, car il se nourrit des paradoxes plutôt que d'une critique explicite du bien vs. le mal. Ainsi, Iser émet l'hypothèse éclairante et selon laquelle les deux positions opposées du héros et du monde qui l'entoure peuvent être, en effet, lues inversement et ce, dans leur « correction réciproque » ; celle-ci n'est « toutefois pas clairement formulé[e] » :

Nous sommes tout bonnement aux prises avec un jeu de relations qui est loin d'être aussi déterminé que ne le laissent penser les positions premières du héros et de la réalité. La correction réciproque qui s'opère vise à un équilibre, et non pas à la victoire ou la défaite d'un des deux camps. [...] Le texte propose simplement au lecteur un ensemble de positions, qu'il présente sous un rapport de réciprocité, sans indiquer formellement le point d'équilibre vers lequel elles convergent⁶⁶⁹.

Cela dit, il arrive que les événements d'une part, et les commentaires des romanciers d'autre part ne font qu'engendrer des « vides », car « ils délivrent plutôt une proposition de jugement, qui

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 38.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 43.

ouvre sur des possibilités de choix⁶⁷⁰ ». L'on voit en quel sens la voix de l'auteur semble être le début d'une lecture qui prend pour appui l'« appréciation » (exemple de Dickens) au même titre que le « jugement » (exemple de Fielding), et dont le concept clé est celui d'« effet esthétique ». Or tout commence dans ce qui est *conditionné* par le texte, à savoir, dans l'exemple des écrits de fiction, l'effet esthétique des événements et des commentaires :

Ceux-ci ne se placent plus désormais dans l'histoire narrée, mais entre l'histoire et ses possibles appréciations. [...] Pour attiser la capacité de jugement du lecteur, le commentaire procède d'une double manière : en s'abstenant d'une appréciation univoque des événements, il crée des vides qui autorisent une série de variables ; mais, en même temps, puisqu'il propose différents jugements possibles, il fait en sorte que ces vides ne puissent être comblés n'importe comment⁶⁷¹.

Ainsi, la théorie de l'effet esthétique implique que la lecture d'un texte soit menée à travers une analyse du « rapport de réciprocité » qui s'instaure entre la position dans laquelle se trouve la signification du texte, et celle qui dépend du processus réflexif de lecture ; celui-ci est censé s'abstenir « d'une appréciation univoque des événements », car il connaîtra d'inévitables variables. En référant à une théorie de N. Frye⁶⁷² – laquelle étudie une perspective analogue et selon laquelle il existe deux aspects « externe » et « interne » de la lecture –, Iser soutient qu'une théorie de l'effet esthétique implique deux étapes : 1) que le lecteur se détache du texte pour en saisir les éléments principaux (lecture externe) ; et 2) qu'il cherche « à intégrer les mots dans la structuration verbale plus large à laquelle ils appartiennent⁶⁷³ » (lecture interne). La contribution principale d'une théorie de l'effet esthétique serait ainsi celle qui appuie « les corrections mutuelles des différentes positions » ; elle le fait en vue d'aboutir à la formulation d'une meilleure hypothèse à partir de « la forme sensible du texte » d'une part, et de l'acte de lecture qui se fie à « l'enchâssement de positions contraires et [à] l'interaction qui en découle » d'autre part. D'où la conclusion à laquelle aboutit le théoricien : à savoir l'« opération herméneutique » qu'une théorie de l'effet esthétique engage à plus forte raison dans l'analyse de texte :

Cette « opération herméneutique » de lecture gagne en intensité à mesure que le roman s'abstient de formuler clairement ses intentions. Cela ne veut pas dire qu'il n'en possède pas mais, s'il ne se prononce pas, où doit-on les chercher ? La réponse serait peut-être : dans l'une des dimensions qu'engendre la correction mutuelle des différentes positions. Cette dimension n'est pas donnée par la forme sensible du texte mais bien produite par la lecture. Si elle n'advient que lors de la lecture, elle possède au mieux un caractère hypothétique dans la mesure où l'enchâssement de positions contraires et l'interaction qui en découle sont à la charge du lecteur⁶⁷⁴.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 36.

⁶⁷¹ *Ibid.*

⁶⁷² Cf. Frye, Northrop, *Anatomie de la critique*, traduit de l'anglais par Guy Durand, Paris, Gallimard, 1969, p. 94.

⁶⁷³ Iser (2012), *op. cit.*, p. 43.

⁶⁷⁴ *Ibid.*, p. 43-44.

L'on voit en quel sens le phénomène d'« indétermination » dans la littérature avait été en mesure d'assurer à Iser une meilleure compréhension de l'utilité de la théorie. L'idée centrale d'une théorie de l'effet esthétique consiste en l'importance qu'il faudrait accorder à la communication entre le lecteur et le texte ; l'indétermination « l'engage [le lecteur] à accomplir l'intention dont le texte est dépositaire. Cela signifie aussi que l'indétermination est au fondement d'une structure textuelle qui prend toujours et préalablement le lecteur en ligne de compte⁶⁷⁵ ». L'on pourrait ainsi se demander si les approches historico-herméneutique et structurale que l'on affirme souvent comme conditions principales du « savoir philologique » ne suppriment pas la spécificité des œuvres littéraires, en passant sous silence le moment historique qui se situe dans le concept même de l'œuvre. De pouvoir étudier l'histoire littéraire dans la spécificité formelle et herméneutique des œuvres, et de chercher par la suite la vérification de ces observations dans une lecture de leur « effet esthétique », on tiendra le point de départ sûr d'une herméneutique littéraire ; celle-ci saurait mieux orienter la question de recherche, car elle opérera « une conversion du *Quoi* au *Comment*⁶⁷⁶ ». Le concept clé serait ici celui d'une compréhension qui se fie à l'historicité des règles : autrement dit, grâce à l'approfondissement de la question herméneutique, le philologue – ou simple lecteur – serait en mesure de saisir le changement historique apporté par l'idée de l'œuvre, car il suit la progression de l'histoire littéraire tout en s'employant à l'expliquer dans l'effet produit par la lecture. Un tel examen devrait avoir pour conséquence nécessaire la prise en considération de la modification des règles et des critères de la compréhension au cours de l'histoire : par exemple, dans le roman analysé par Iser et que nous venons de mentionner – *Aventures de Joseph Andrews* (1741-1742) –, une lecture qui situe le récit des deux types de comportements humains (le vertueux vs. la réalité qui l'entoure) dans le contexte critique propre à l'époque ne gagnerait de bien cerner le dessein du roman que lorsqu'elle en saisit l'effet, lequel consiste, à s'en tenir à la lecture de W. Iser, moins en la représentation des vertus des Lumières vs. la réalité qu'en un équilibre, peut-être voulu par l'auteur, entre ces deux camps, en leur « correction réciproque ». L'on voit comment les différents aspects d'une analyse qui s'inspire de la théorie de lecture participent de notre compréhension des textes littéraires. De vouloir se fier à une seule dimension dans l'analyse de textes, l'on risque d'aboutir à des méthodes inadéquates à leurs objets. Une théorie de lecture

⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 56.

⁶⁷⁶ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 92.

s'avère ainsi utile en ce qu'elle s'est inspirée des concepts inarticulés de la compréhension et qui ont été sous-jacents dans la plupart des théories autrefois appliquées ; et, à partir de là, elle avait reformulé les problématiques méthodologiques de manière entièrement nouvelle. Elle avait dès lors permis de mieux concevoir différentes pratiques de lecture : la théorie de l'effet esthétique – dont le programme paraît d'abord en 1969 avant qu'il n'ait été réimprimé en 1970 et développé avec plus de détails en 1976 (*Der Akt des Lesens*, München, Wilhelm Fink Verlag) – s'est formulée au même titre que l'esthétique de la réception de H. R. Jauss. Dans sa préface à la traduction française du livre *Der Akt des Lesens (L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, 1985), Iser souligne que les deux approches – l'étude de l'effet et l'étude de la réception – constituent à la recherche littéraire « les points d'ancrage essentiels de l'esthétique de la réception » :

L'effet et la réception constituent ainsi les points d'ancrage essentiels de l'esthétique de la réception. Face à ses diverses orientations, celle-ci applique des méthodes historiques-sociologiques pour la réception, ou théoriques et textuelles quand il s'agit d'étudier l'effet produit. L'esthétique de la réception atteint son plein développement lorsque ces deux orientations se trouvent combinées⁶⁷⁷.

Dans cette perspective de recherche évidemment féconde, l'histoire littéraire connaît les conséquences épistémologiques les plus fructueuses de toute l'entreprise théorique qu'avaient connue les études littéraires depuis le programme, annoncé en 1903, de G. Lanson. Or ce qui reste ici d'être accompli, ce serait une tentative de rassembler l'intelligence des méthodes structurale et herméneutique sous forme d'une théorie englobante et capable de les concilier les unes avec les autres et ce, en fonction de la nature des textes étudiées. L'herméneutique littéraire s'est révélée capable d'achever une telle visée dans la recherche, mais la question de l'*autonomie* de sa pratique demeurerait insoluble. En effet, l'esthétique de la réception n'a été qu'une étape préliminaire vers la voie d'une herméneutique littéraire : elle avait éclairci la problématique méthodologique, ainsi que l'angle à partir duquel il convient de l'envisager. Néanmoins, elle n'a pas été en mesure de résoudre cette problématique, car elle souffrait d'un « caractère partiel⁶⁷⁸ » qui renvoie de façon inévitable à l'activité herméneutique. Les questions de diachronie – soulevées surtout par la théorie des genres – et celles de synchronie – soulevées par le besoin d'une étude approfondie de l'unité d'un tel ou tel genre dominant au sein d'une

⁶⁷⁷ Iser (1985), *op. cit.*, p. 5.

⁶⁷⁸ Cette question du « caractère partiel » de l'esthétique de la réception est d'une grande importance : nous aurons l'occasion de l'élaborer dans le troisième chapitre de la présente partie.

tradition littéraire donnée – démontraient en toute clarté combien il est important de faire une sélection consciente face aux nombreux choix possibles d'analyse, de telle sorte que ceux-ci offrent des éclaircissements aptes à mieux formuler une hypothèse de recherche. Les deux théories d'une esthétique de la réception (Jauss) et de l'effet esthétique (Iser) ont ceci d'exemplaire en ce qu'elles posaient, dans ce paysage méthodologique, la priorité herméneutique tout en y énonçant le paradigme de la théorie de lecture. Cela dit, loin d'affronter, dans l'étude historique des genres, les approches structurale et historique les unes avec les autres, une théorie qui se penche sur l'acte de lecture développe conjointement les aspects communicationnels auteur/lecteur tels qu'ils se manifestent dans la fonction représentative des textes ; elles le font afin de rendre explicite la relativité des points de vue historiques, et de justifier, du même coup, la raison pour laquelle une approche historico-herméneutique ou structurale ne saurait épuiser les possibilités illimitées d'interprétation. Jauss reprend la mise en garde adressée par une telle réalisation dans la recherche : il va jusqu'à en faire, à l'instar de P. Szondi et de W. Iser, la prémisse même de sa pratique de théoricien et d'historien de la littérature. Si la méthodologie des études littéraires évoluait à l'intérieur de certaines limites, et si celles-ci ont constitué l'impasse dans la recherche, c'est parce que l'on ne pouvait y reconnaître la *condition* de notre propre compréhension de ces limites, parce que l'on ne pouvait éclairer, en tout premier lieu, ce que Jauss avait appelé « la *genèse de la précompréhension que nous avons [des textes]* » :

Mais comment échapper au paralogisme d'une réception pure, issue d'une émotion spontanée, sans renoncer à relier l'interprétation à l'expérience primaire de la lecture ? Comment éclairer cette précompréhension, comme dit Ricœur, qui dirige déjà la lecture spontanée d'un texte ? Que faire pour avoir accès à une lecture passée depuis longtemps, à l'expérience que le destinataire du texte, historiquement le premier, avait pu faire dans sa lecture ?⁶⁷⁹

C'est par là que l'on entrait dans la sphère d'une théorie qui s'inspire fortement de l'esthétique, et non pas d'une sociologie de la littérature ; c'est l'esthétique qui avait su mieux gérer la question herméneutique. Iser décrit cette étape fondamentale dans la discussion méthodologique comme un essai de faire sortir la théorie littéraire du « sociologisme simpliste » au sein duquel elle s'est trouvée dans les années soixante, afin de comprendre le véritable apport de ce changement de paradigme apporté par les théoriciens de l'école de Constance dans la théorie littéraire ; ce changement consiste moins en une sociologie de la littérature qu'en une approche qui veut aborder « l'interaction entre le texte et le monde extratextuel ». Et c'est précisément là que l'on

⁶⁷⁹ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 423.

peut situer le véritable changement de paradigme qui s'est produit à partir de 1967, là où, écrit Iser, « le couple conceptuel message/signification a cédé la place au couple effet/réception » :

Si à travers la littérature quelque chose se produit en nous, il convient de poser trois questions essentielles : 1. Comment les textes sont-ils accueillis ? 2. Comment apparaissent les structures qui gouvernent chez le lecteur l'élaboration des textes ? 3. Quelle est, dans leur contexte, la fonction des textes littéraires ? Pour l'esthétique de la réception, ces problèmes se sont toujours présentés liés les uns aux autres en grande partie du fait qu'à l'époque de sa conceptualisation le sociologisme se présentait comme une nouvelle approche destinée à réduire les phénomènes artistiques. L'esthétique de la réception, visant à situer l'interaction entre le texte et le monde extratextuel au centre du champ théorique, a dû se défendre contre le sociologisme simpliste qui voyait dans le texte littéraire une simple allégorie du social⁶⁸⁰.

Aussi ne faut-il pas perdre de vue la spécificité méthodologique dans la pratique assez féconde, et pourtant partielle, de l'esthétique de la réception, laquelle reste étroitement liée à l'aspect esthétique, et non pas sociologique. En effet, le projet de l'école de Constance ne saurait être cerné dans sa véritable étendue si on le décrit par les termes « esthétique », « poétique », « herméneutique » ou même « sociologie de la littérature », car il n'est réductible ni à l'une ni à l'autre de ces approches. L'entreprise théorique de Constance suivait la voie d'une connaissance qui se fiait de prime abord à la « fonction de communication » des textes, aussi bien qu'à l'historicité de la compréhension. Et c'est à partir de cette perspective là que nous pouvons comprendre l'utilité que présentait à la recherche littéraire la contribution des deux membres fondateurs de cette école : Jauss et Iser ont élaboré dans leurs recherches respectives une conception dialectique de la littérature, laquelle avait rendu évidente l'importance d'étudier la relation qui s'établit entre la genèse des œuvres et l'effet qu'elles produisent, entre « ceux qui écrivent » et « ceux qui lisent » et ce, en se fiant « à l'expérience du lecteur d'aujourd'hui », car « l'expérience du lecteur passé ne pouvait être rejointe que *via* l'expérience du lecteur d'aujourd'hui, si bien que la différence même entre l'horizon passé et l'horizon présent de la lecture devait être reconnue et élaborée dans l'interprétation même⁶⁸¹ ». Le besoin s'est donc ressenti de nous former, dès l'abord, en tant que lecteurs, et de nous introduire à cette « communication littéraire » et au « dialogue » qui en découle, « un dialogue où seul peut être dit vrai ce qui contribue à déployer le sens inépuisable de l'œuvre d'art⁶⁸² ». Dans la discussion qui suit, nous nous pencherons sur le deuxième texte qui nous importe dans le cadre de ce chapitre :

⁶⁸⁰ Iser (1985), *op. cit.*, p. 8-9.

⁶⁸¹ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 422.

⁶⁸² *Ibid.*, p. 440.

Literaturgeschichte als Provokation (1967). Ayant abordé plus haut⁶⁸³ quelques éléments théoriques de ce texte, nous examinerons, dans le point qui suit, une étude approfondie du cas d'étude exemplaire qui avait soulevé à Jauss le problème fondateur de son discours inaugural à l'école de Constance : l'épopée animale du XIII^e siècle.

2) Le projet d'une « esthétique de la réception »

2.1. Origine du problème : l'essai de reconstruction d'une typologie des genres lyriques médiévaux

En s'assignant la tâche de décrire la relation qui s'établit entre le texte et le lecteur, la théorie de la réception suggère de multiples conceptions méthodologiques qui, bien qu'elles partagent le même objectif, peuvent souvent porter à confusion. Entre l'« histoire de la réception » (F. Vodička) et l'« esthétique de la réception » (Jauss), on constate une différence de parcours plutôt que d'objectif, car l'application de cette méthode de recherche peut varier selon le rôle joué, dans l'analyse, par les perspectives historique, herméneutique et esthétique. Il existe pourtant une question commune qui peut être posée par les deux conceptions d'une « histoire » et d'une « esthétique » de la réception, et dans laquelle l'aspect historico-herméneutique se révèle au même titre que l'aspect esthétique : à savoir comment les genres se prolongent dans l'histoire, et font de telle sorte qu'un tel ou tel modèle générique constitue la norme d'une tradition littéraire donnée. Dans cette perspective, l'élément ajouté par une esthétique de la réception consisterait en l'analyse de ce qui *prédétermine* l'attente des jugements de goût des générations successives de lecteurs, afin de pouvoir justifier, dans et par l'histoire, la critique de la réception. En effet, la critique du jugement et l'interprétation qui en découle sont les deux activités inhérentes à une esthétique de la réception ; ce qu'elles permettent de percevoir dans l'analyse, ce serait une compréhension du « caractère événementiel » des textes, puisqu'un texte littéraire « revêt [...] le caractère d'un événement dans la mesure où il présente une mise en perspective du monde présent, perspective qui n'est pas incluse dans ce monde⁶⁸⁴ ». Or deux conséquences résultent d'un tel travail : 1) une compréhension historique de la fonction de communication entre les œuvres littéraires et le public ; 2) une compréhension herméneutique – et, dans une certaine mesure, esthétique – de la *reproduction* du sens qui se déroule au cours des réceptions successives. C'est par là que l'on peut concevoir la spécificité de la pratique qui se nourrit de

⁶⁸³ Cf. *supra*, « L'histoire littéraire comme défi à la théorie littéraire (1967) : la littérature comme « organon » de l'histoire ? », pp. 66-87.

⁶⁸⁴ Iser (1985), *op. cit.*, p. 9.

l'aspect esthétique dans la théorie de la réception : elle consiste à étudier la « dimension événementielle » du texte, aussi bien que son « regard sélectif » :

Chaque texte littéraire porte en lui un regard sélectif du monde organisé au sein duquel il naît, et qui forme sa réalité référentielle. Certains éléments empruntés à ce monde sont absorbés dans le texte, ce qui affecte et modifie leur signification. La sélection à partir de laquelle se construit le texte littéraire a bien un caractère événementiel, car le texte invalide la référence à l'organisation existante en y intervenant de la sorte. L'invalidation de la référence est un événement en ce que les éléments de la réalité référentielle se trouvent libérés de leur coordination initiale⁶⁸⁵.

Mais précisément, qu'est-ce qu'on doit entendre par « regard sélectif » ? En effet, ce que l'étude de la « dimension événementielle » peut révéler, c'est une compréhension sans cesse dépassée par celle qui lui succède et ce, en raison de l'impossibilité de « la permanence du sens dans la langue ». Les deux termes clés que Iser souligne ici sont la *sélection* et la *combinaison* faites par l'auteur et par le lecteur en vue de déterminer la portée sémantique et historique des œuvres ; pourtant, ces deux activités ne sauraient reconnaître de façon définitive la réalité à laquelle auraient référer les œuvres ou les jugements des lecteurs. C'est ici que paraît cette « invalidation de la référence » dont parle Iser et qui constitue d'ailleurs un véritable défi à la recherche littéraire. Cette « invalidation de la référence » est un « événement » en soi, car la « réalité référentielle » du texte littéraire, aussi bien que celle du lecteur, se nourrit d'« un regard sélectif », et loin d'être total, du monde :

C'est ainsi que le caractère événementiel du texte surgit de la *sélection* et de la *combinaison* se communique au lecteur. Le texte a une dimension événementielle pour la seule raison que la sélection annule la référence à la réalité référentielle, tandis que la combinaison renverse les limitations sémantiques du lexique. Ce fait ébranle chez le récepteur une attente centrale : celle de la permanence du sens dans la langue⁶⁸⁶.

Or une question se pose : de quoi s'agirait une étude de la réception, si elle paraît ainsi confrontée à cette impossibilité de la « permanence du sens dans la langue » ? La fonction que les œuvres littéraires remplissent dans l'histoire est, semble-t-il, loin d'être évidente, parce qu'elle ne se manifeste dans toute son originalité qu'à travers le complexe de rapports qui se tissent entre la production et la réception et dans lesquelles on *sélectionne* et *combine* autant d'éléments que possible en vue d'aboutir à une meilleure compréhension du texte étudié. De vouloir comprendre la nature de ces rapports au lieu de chercher à les déchiffrer, voici le propre d'une théorie de la réception. La conception de l'esthétique de l'effet et de la réception prend pour point de départ la reconnaissance de cette limite dans la recherche ; celle-ci aspire non pas à déterminer la réalité à

⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 9-10.

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 10.

laquelle aurait correspondu les textes, mais plutôt à savoir « ce que la littérature permet de découvrir sur l'homme en situation [*menschliche Situation*] ⁶⁸⁷ ». En ces termes, Iser résume en peu de mots la préoccupation principale d'une esthétique de la réception et de l'effet : elle s'emploie à comprendre l'interaction entre production et réception, et à saisir, du même coup, le pouvoir qu'a la littérature de transformer la perception des hommes (auteurs et lecteurs) par rapport aux textes ; cette perception s'avère être au cœur de la formation continue et évolutive des genres. L'on arrive maintenant à la formulation décisive pour toute analyse s'inspirant de la théorie de la réception, à savoir que « le texte apparaît comme un processus » :

Il [le texte] ne peut être fixé ni par le regard que l'auteur porte sur le monde, ni par les actes de sélection et de combinaison, ni par les processus de formation de sens qui ont lieu au cours de l'élaboration, ni par l'expérience esthétique qui découle de son caractère événementiel. En revanche, le texte est le déroulement dans sa totalité : depuis la perspective de l'auteur jusqu'à l'expérience du lecteur. Toutefois, dans ce processus, *des stades ne peuvent être distingués les uns des autres car à chacun d'entre eux se produit un changement de ce qui les précédait*⁶⁸⁸.

Il s'ensuit que l'étude du texte comme « processus » s'en tient à l'interprétation à titre explicatif, en ce que celle-ci cherche « la formation du sens en tant qu'événement » :

Une telle analyse est donc loin de vouloir se passer de la nécessité de l'interprétation. Par contre, elle concentre son attention sur les problèmes qui permettent l'éveil à la littérature à une époque où son importance n'est plus guère évidente d'un point de vue social. C'est ainsi qu'une interprétation de la littérature axée sur l'esthétique de l'effet s'applique à la *fonction* que les textes assument dans des contextes particuliers, à la *communication* par laquelle les textes suscitent des expériences qui, même si elles ne sont pas familières, n'en sont pas moins compréhensibles, et enfin au travail opéré sur le texte qui nous amène à considérer la donation anticipée du mode de réception du texte ainsi que les possibilités et les compétences du lecteur⁶⁸⁹.

Considérons, pour illustrer cette perspective méthodologique, quelques-unes des études de cas que l'on peut trouver dans les ouvrages respectifs de Jauss et de Iser. Rappelons tout d'abord les grandes lignes d'une analyse s'inspirant de l'esthétique de l'effet et de la réception : s'en tenir à la « dimension événementielle » des textes, et s'employer à y analyser « ce que la littérature permet de découvrir sur l'homme en situation [*menschliche Situation*] ». Plusieurs possibilités se présentent ici : 1) une compréhension historique de l'interaction entre les œuvres et le public ; 2) une compréhension herméneutique – et, dans une certaine mesure, esthétique – de la *reproduction* du sens qui se déroule au cours des réceptions successives. Une attention égale doit être portée sur l'horizon propre au texte (effet), ainsi que sur l'horizon propre au lecteur

⁶⁸⁷ « Par conséquent, se pose désormais la question de ce que la littérature permet de découvrir sur l'homme en situation [*menschliche Situation*] », Iser (2012), *op. cit.*, p. 13.

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 11-12. Nous soulignons.

⁶⁸⁹ *Ibid.*

(réception). Dans l'exemple que nous allons retenir, celui de l'étude comparative que Jauss avait fait paraître en 1982, nous allons observer la deuxième possibilité d'analyse, celle qui se penche sur une compréhension de la *reproduction* du sens dans les réceptions successives.

Dans son étude axée sur le changement d'horizon entre les *Souffrances du jeune Werther* de Goethe et *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau⁶⁹⁰, Jauss mène une analyse qui, d'un point de vue méthodologique, touche à plusieurs questions de recherche, et laisse ainsi entrevoir une grande variété au niveau des approches adoptées. Il serait difficile de ranger cette étude approfondie des deux ouvrages des Lumières et de l'Idéalisme allemand parmi telle ou telle théorie. Tout d'abord, l'étude paraît dans le deuxième ouvrage volumineux (877 p.) de Jauss, où l'auteur énonce non seulement l'esquisse d'une nouvelle théorie (celle de l'herméneutique littéraire), mais aussi il explique le caractère méthodologique *partiel* de l'esthétique de la réception, ce qui peut suggérer une certaine faiblesse dans cette théorie. En effet, l'étude menée sur les deux ouvrages de Rousseau et de Goethe a ceci de particulier en ce qu'elle se nourrit de façon assez évidente de toutes les approches discutées par le théoricien, sans qu'elle ne soit réductible à l'une d'entre elles. Dans cette étude, divisée en quatre chapitres, l'auteur suit l'histoire de la réception allemande, faite par Goethe, de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, ainsi que le « changement d'horizon » que l'on peut observer entre les époques des Lumières et de l'Idéalisme allemand. Jauss émet l'hypothèse selon laquelle la signification de *Werther* peut être comprise en tant que « réponse » à Rousseau ; or seule l'étude de l'« horizon d'attente » et de l'« expérience esthétique » de cette « réponse » serait en mesure de justifier ceci, et de démontrer combien la signification à la fois historique et esthétique à retenir est dissimulée dans les deux textes. Selon Jauss, *La Nouvelle Héloïse* a été le « modèle secret de Werther » ; elle se trouve pourtant opposée à celui-ci par le *destin* que l'auteur de *Werther* avait choisi de conférer à son personnage. Or ce destin, celui de *l'homme sensible*, ne peut se traduire uniquement dans la contradiction rousseauiste entre Nature et Société, mais plutôt dans leur opposition illustrée par Werther. Entre le siècle des Lumières et l'Idéalisme allemand, entre Rousseau et Goethe, il existe une fonction sociale fortement attribuée à la littérature ; cette fonction s'est exercée dans l'expérience esthétique que les lecteurs contemporains ont fait de l'œuvre, aussi bien que dans leur horizon

⁶⁹⁰ Cf. « *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau et le *Werther* de Goethe à l'intérieur du changement d'horizon entre le siècle des Lumières et l'Idéalisme allemand », dans Jauss (1988), *op. cit.*, pp. 276-353. Il s'agit d'une traduction complète de l'étude divisée en quatre chapitres et parue, en 1982, dans *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*. Pour se référer à l'édition allemande, cf. Jauss (1982), *op. cit.*, pp. 585-647.

d'attente. Ce dernier reflète la compréhension que les lecteurs ont acquis de la dimension pratique des deux ouvrages épistolaires, laquelle n'est point identique : selon le théoricien, Rousseau avait pré-esquissé une nouvelle compréhension du monde ; celle-ci s'est par la suite reflétée de manière inverse dans le comportement social adopté par Werther. Alors que Rousseau opte pour le discours moralisateur dans un récit composé de cent soixante lettres de deux amants ayant un évident penchant pour un idéal de vie et pour un amour platonique, Werther, quant à lui, se livre à une dissociation définitive entre existence naturelle et existence sociale, revendiquant ainsi l'autonomie esthétique de la déclaration de soi : « Goethe ouvre au lecteur allemand de 1774, avec sa réponse à Rousseau, la voie d'une nouvelle expérience : l'expérience tragique du sentiment de soi dans son autonomie⁶⁹¹ ». À l'époque, Rousseau avait proposé une nouvelle voie de guérison du mal de l'homme sensible : « l'expérience de la reconquête d'une existence naturelle, entière et absolue⁶⁹² » ; s'est constituée l'idée du monde solitaire et vertueux dans lequel Saint-Preux et Julie, les protagonistes de Rousseau, ont choisi de vivre, et qui devait les conduire à la *vertu sociale*, à la raison. Julie et Saint-Preux cherchaient la consolation de leurs maux dans la fuite moralisatrice ; ils se repliaient sur un monde introverti et sublime, aspirant à la vertu, ainsi qu'à « l'harmonie entre le monde extérieure et le monde intérieure que la société leur refuse⁶⁹³ ». Selon Jauss, les jeunes gens de l'époque voulaient « ne plus être des buveurs et des querelleurs, mais des amants comme Saint-Preux⁶⁹⁴ » ; or ce nouvel idéal de l'homme sensible a créé la *fièvre wertherienne*, et les jeunes générations célébraient le *Werther* comme étant « l'Évangile de la Nature et le fanal de la rébellion contre les barrières de classe⁶⁹⁵ ». Pourtant, Goethe répond à Rousseau en choisissant le dénouement dans l'au-delà pour Werther – le suicide qui, selon la critique de l'époque, « place les souffrances hautement profanes de Werther dans la *fausse lumière*⁶⁹⁶ ». Goethe se distingue donc de Rousseau ; celui-ci avait donné, dans *La Nouvelle Héloïse*, la mort au moment voulu par la Divinité à Julie. Dans un tel contexte, où la fuite moralisatrice devient un thème esthétique mais réécrit d'une manière entièrement inverse, la moralisation chez Goethe peut être considérée comme une poursuite implicite du discours rousseauiste, et n'est donc pas facile à cerner. Selon Jauss, Goethe voulait rendre à l'homme

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 323.

⁶⁹² *Ibid.*, p. 304.

⁶⁹³ *Ibid.*, p. 306.

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 295.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 279.

⁶⁹⁶ *Ibid.*

aliéné sa légitimation morale ; cet homme « peut et doit avoir [...] une action tout à fait morale sur le *cœur du public*⁶⁹⁷ ». C'est par là qu'une nouvelle conception du jugement esthétique s'était constituée : la moralisation de Werther acquiert une *instance de la législation morale* ; elle décerne à l'œuvre toute la liberté d'être et de faire agir la faculté de juger du lecteur. Chez Werther, la *beauté poétique* et la *beauté morale* deviennent la facette d'une même pratique, celle de l'« autonomie esthétique » qui connaît désormais de nouveaux principes, de nouvelles possibilités. Ainsi, quelle devait être, chez les lecteurs de Goethe, la situation de l'« horizon d'attente » face à ce qui a été apporté par cette nouvelle « expérience esthétique » du jeune Werther ? Jauss voit dans la distance entre ces deux œuvres une des étapes constitutives de la « formation de la sensibilité » à l'aube du XIX^e siècle ; cette formation voulait rétablir, dans la tradition littéraire, la priorité de la « fonction créatrice de normes » sur leur simple fonction représentative. Il fallait rectifier les réserves émises par la réception, et affirmer par là que la tradition littéraire peut subir des modifications susceptibles d'influencer la norme esthétique et de conditionner en même temps l'interaction entre l'œuvre et ses lecteurs. Nous pouvons cerner, dans cette étude comparative, l'ampleur du rôle joué par les perspectives historico-herméneutique et esthétique dans la lecture de l'effet produit par le texte et de sa réception par le public. Les réceptions successives d'une idée ou d'une œuvre précise (ici *La Nouvelle Héloïse*) ont démontré le pouvoir qu'ont les réécritures de reconquérir le texte original et d'y assumer la continuité du canon tout en l'intégrant dans ce qui peut, à première vue, paraître en dehors des normes. L'étude de l'expérience esthétique des lecteurs de Werther a éclairé le changement des normes à la fois esthétiques et sociales du goût ; elle a été en mesure d'expliquer comment l'imitation – ou la réécriture – d'une œuvre ne serait, aux récepteurs, que le préambule d'une expérience à travers laquelle leur « horizon d'attente » se trouve insensiblement transformé. C'est précisément cette perspective là qui remet, dans l'analyse, l'esthétique à sa place pour la théorie de la réception ; celle-ci peut répondre à la question de savoir comment les genres (ou les formes des œuvres) transgressent les limites du canon, et préforment les réceptions ultérieures. Une telle analyse de la portée esthétique des œuvres est capable non seulement de répondre à cette question de la théorie des genres, mais aussi d'établir les principes d'une critique herméneutique adéquate et ce, sans qu'elle ne tombe dans ce « sociologisme simpliste » dont parlait Iser. L'on voit en quel sens une analyse s'inspirant de l'esthétique de la réception peut à bon droit revendiquer la priorité

⁶⁹⁷ *Ibid.*, p. 326.

herméneutique si elle veut mieux cerner les fonctions productive et réceptive de la *praxis historique*. Jauss voyait ici la possibilité de rendre à la littérature le « caractère dialectique propre à la praxis historique », et de suivre les concrétisations successives des œuvres de telle sorte que l'on y observe les contradictions et les problématiques d'une réception propre à la situation historico-sociale du lecteur :

Le lecteur n'est naturellement pas isolé dans l'espace social, « réduit à la seule qualité d'individu lisant ». Par l'expérience que lui transmet sa lecture, il participe à un processus de communication dans lequel les fictions de l'art interviennent effectivement dans la genèse, la transmission et les motivations du comportement social. L'esthétique de la réception devrait pouvoir étudier cette fonction de création sociale de l'art et la formuler objectivement en un système de normes ou horizon d'attente, si elle réussit à saisir, [...], la fonction médiatrice que l'expérience esthétique exerce entre eux⁶⁹⁸.

Ainsi, nous pouvons saisir le contexte pratique au sein duquel la conception esthétique de la théorie de la réception a été formulée : elle inclut la théorie des genres au même titre que l'herméneutique comme pratique interprétative. Jauss s'était posé ces questions tout au long de sa carrière de théoricien et d'historien de la littérature ; ses études de cas, qui permettaient de mieux illustrer la théorie, n'étaient pas réduites au seul paysage de la littérature moderne. En effet, la toute première des questions que le théoricien avait soulevées concernait une problématique abordée dans le cadre de ses anciens travaux documentaires et historiques sur la littérature romane du Moyen Âge⁶⁹⁹, et dont on trouve les deux premiers aboutissements théoriques dans le cours inaugural de 1967, ainsi que dans le texte du *Grundriss* (1970). Quand il fallait restituer les genres majeurs et mineurs (chanson de geste, roman courtois, fabliaux, etc.), de même que leurs formes dominantes⁷⁰⁰ (formes de l'histoire de la guerre, de la satire, de l'allégorie amoureuse ou morale, de la parodie), Jauss s'était trouvé confronté à la nécessité d'étudier une telle variété générique dans le sens logique d'une « famille historique », suivant degré par degré les étapes qui menaient ou à la création du genre, ou à son évolution. Le projet du *Grundriss*, que nous allons aborder dans la discussion qui suit, a été hautement décisif, d'autant qu'il permettait de lever les hésitations sur une théorie qui se fondait sur la pratique traditionnelle de la philologie, et ne tenait

⁶⁹⁸ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 257.

⁶⁹⁹ Cf. *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, in Zusammenarbeit mit Jean Frappier (Paris), Martin de Riquer (Barcelona), Aurelio Roncaglia (Rom), herausgegeben von Hans Robert Jauss (Konstanz) und Erich Köhler (Freiburg), Carl Winter Universitätsverlag, Heidelberg, 1970; *Untersuchungen zur mittelalterlichen Tierdichtung*, M. Niemeyer, Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Tübingen, 1959.

⁷⁰⁰ Sur le concept de « dominante », élaboré par les formalistes russes, cf. « The Dominant », in L. Matejka et K. Pomorska (eds.), *Reading in Russian Poetics*, Cambridge et Londres, 1971, p. 82-87 ; cité dans Jakobson, Roman (1977), *Huit questions de poétique*, Éditions du Seuil, coll. « Points/Essais », pp. 77-79.

toujours pas compte des œuvres remodelées et ne prenant part, sur les plans structuraliste et historique, à des systèmes de classification prescrits par le canon. C'est là où le recours à la conception de l'histoire littéraire comme simple succession d'événements s'était signalé en tant que faiblesse dans la recherche, car, en se penchant sur la spécificité historique des textes, l'on avait passé sous silence « le caractère esthétique de la littérature ». Jauss avait été en mesure de constater ce fait dans l'exemple des fables animalières (*Tierdichtung*), où la recherche philologique tenait les anciennes parties du *Roman de Renart* dans leur filiation avec les *Isopets*, sans qu'elle cerne l'historicité de leur imposante signification satirique et parodique. Quelle perspective fallait-il adopter pour étudier des fables dont l'origine est commune à l'Inde et à l'Antiquité classique ? Comment l'étude menée sur les fables animalières de l'Europe médiévale avait-elle porté au clair les principes de la recherche philologique ? S'il nous convient de se poser des questions sur la recherche conduite, dans les années cinquante, par Jauss le médiéviste, c'est que la littérature médiévale a été la première à avoir démontré, à Jauss le théoricien, les lacunes à pallier dans la pratique traditionnelle d'une philologie qui se fondait sur la critique des sources, et qui faisait en sorte que la recherche *se perdait* « dans les sources des sources⁷⁰¹ ».

2.2. Matière étudiée : le *Tierdichtung* et les genres satirique et allégorique du Moyen Âge central (XII^e – XIII^e s.)

Les fables animalières (*Tierdichtung*) de l'Europe médiévale soulevaient à la recherche philologique des sources des questions d'une particulière difficulté : d'une part, et d'un point de vue strictement chronologique, elles sont placées à une date plus haute remontant aux III^e et VI^e avant l'ère chrétienne, et, d'autre part, elles posent problème quant à leurs origines allant de l'Europe jusqu'à l'Extrême-Orient, tout en passant par la Haute-Asie. Ces textes, désignés souvent par l'expression « fables d'Ésope », posent ainsi problème quant à leurs origines qui proviennent des civilisations grecque et indienne et qui rendent dès lors difficile la compréhension de la spécificité et de l'historicité propre à l'œuvre telle conçue en Europe des XII^e et XIII^e. Or ceci avait souligné le besoin de corriger l'arbitraire de certains classements et de rendre vérifiable toute hypothèse avancée en matière de restitution ou d'établissement des textes. Ce cas a été décisif aux premières esquisses d'un renouveau méthodologique en études littéraires : c'est dans ce cadre pratique que Jauss avait situé le premier souci critique qu'il fallait envisager dans ses propositions théoriques, à savoir s'il serait possible de différencier notre

⁷⁰¹ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 420.

compréhension des branches du *Roman de Renart* et ce, en considérant le moment historique propre à cette œuvre et en étudiant son effet entre l'attente préalable des lecteurs de l'époque d'une part, et la nouvelle expérience créatrice des normes d'autre part. La question s'est donc posée de savoir qu'est-ce qui avait « fait historiquement l'autonomie de l'œuvre » ?

De l'aveu de Jauss, il n'a pas été aisé d'élaborer cette question et ce, à cause de l'état dans lequel s'était trouvée la recherche philologique du champ particulièrement complexe de la littérature du Moyen Âge. Le statut mouvant de cette littérature est partagé entre les études critiques des anciens textes et de leurs différentes variantes, la découverte toujours possible de nouvelles collections manuscrites, ainsi que les multiples éditions savantes. Cela avait rendu difficile la tâche de préciser les fonctions sociale, historique et poétique que chaque œuvre, dans la tradition à laquelle on la fait appartenir, aurait pu remplir. L'on voit comment l'état de cette littérature demande un travail méthodologique minutieux et inhérent à la nature double du « savoir philologique » tel qu'il se présente dans le domaine médiéval. Or le problème principal qui s'imposait dans la recherche médiéviste jaussienne concernait le besoin d'une approche qui cerne l'autonomie de l'œuvre littéraire médiévale dans la connaissance de ses valeurs esthétiques, et non pas simplement dans ses aspects historico-sociaux et éditoriaux, ou dans sa continuité poétique avec l'héritage de l'Antiquité. À ce problème d'historicité s'est ajouté celui des lacunes qu'il fallait combler dans le travail classificateur, lequel plongeait la grande variété générique de cette littérature dans un cercle fermé et inscrivant les œuvres immédiatement dans le répertoire de celles qui les ont précédées. De ce fait, le chercheur serait insensiblement conduit dans ce dont Jauss voulait à juste titre se méfier : « l'innocence herméneutique d'une philologie trop sûre d'elle-même » :

Au cours de cette réflexion, je compris bientôt combien était trompeur ce que l'interprétation philologique traditionnelle avait cru saisir, dans une œuvre en quelque sorte étrangère en raison de l'éloignement temporel, soit immédiatement, « esthétiquement », c'est-à-dire en se fiant uniquement au texte, soit indirectement, « historiquement », c'est-à-dire par la médiation des sources et des faits de l'époque qui l'encadrent. Ce fut, en effet, la littérature en langue vulgaire du Moyen Âge, et plus précisément cette épopée animale, si spécifique, que le XII^e siècle vit s'épanouir pleinement, qui m'incita à considérer comme le nœud même de tout essai de compréhension l'horizon étranger d'un passé révolu⁷⁰².

Dans ce contexte méthodologique, s'est remise en question la lecture des branches du *Roman de Renart*, d'autant plus que leur insertion dans la catégorie des « fables d'Ésope » de l'époque ne semble pas adéquate. Jauss se posait des questions sur la réception de ces branches, et par

⁷⁰² *Ibid.*, p. 419.

conséquent, il émet l'hypothèse selon laquelle le public visé par ces branches n'a pas été celui des contes d'animaux, dans le sens didactique des fables d'Ésope, mais plutôt celui de la chanson de geste et de la poésie épique. La thèse selon laquelle ces contes ont leur filiation dans l'ancienne tradition ésopique paraît donc vérifiable, et, dans une certaine mesure, erronée, puisque ces branches se distinguent fortement des fables d'Ésope en ce qu'elles laissent entrevoir des figures qui déforment les modèles, devenus « pervers », de la littérature épique et courtoise : « chevalerie en renardie », « narcissisme bestourné », « savoir contrefait ». Selon Scheidegger (1989), qui suggère une hypothèse analogue à celle de Jauss, l'histoire du goupil qui voyage *épiquement* ne fait que jouer « avec l'horizon d'attente du lecteur qu'il trompe : ce n'est pas une épopée que l'on va lire, mais un récit animal⁷⁰³ ». La présence du vocabulaire épique, ainsi que l'aveu d'un des poètes identifiés (en écrivant « J'apporte de l'Inconnu ») sont, entre autres, des indices qui peuvent à plus forte raison orienter notre lecture de ces contes, et améliorer du même coup notre compréhension de leur valeur esthétique⁷⁰⁴ :

Une trouvaille inopinée m'a permis de donner plus facilement une réponse à ces questions : par chance, Pierre de Saint-Cloud, l'auteur des parties les plus anciennes du *Roman de Renart*, a obéi exactement à la déclaration typique du Prologue : « J'apporte de l'inconnu » ; il énumère, en effet, les ouvrages et les genres littéraires que sa nouvelle œuvre devait rejeter dans l'ombre et que le public d'alors prisait particulièrement : le fabliau, la chanson de geste, Troie et Tristan, autrement dit le roman antique et le roman courtois⁷⁰⁵.

La question s'est ainsi posée de savoir quelle fut la méthode d'écriture adoptée pour présenter la « dure guerre » des deux barons ? Comment pourrait-on en identifier l'archétype ? Les branches ont été rédigées entre 1175 et 1250 par une vingtaine d'auteurs dont la plupart demeurent anonymes ; or elles ont été longuement comprises en tant qu'interprétations des traits anthropomorphistes des animaux et de leurs analogies humaines. En effet, l'épanouissement des contes d'animaux en Europe médiévale s'observe dans des manuscrits parus parallèlement en France, en Allemagne (*Reinhart Fuchs* (1180) par le poète Heinrich der Glichezäre), en Angleterre, ainsi qu'aux Pays-Bas (*The Vox and the Wolf* (1250-75) ; *Van den vos Reynaerde* (1250) ; *Parabolae* de Master Odo of Cheriton⁷⁰⁶). Pourtant, l'action satirique est l'un des aspects principaux qui distinguent les contes parus dans le domaine français, et qui fait leur importance du

⁷⁰³ Scheidegger, Jean R., *Le Roman de Renart ou le texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989, p. 294.

⁷⁰⁴ Sur la question des sources du *Roman de Renart*, cf. l'excellente discussion de L. Surde : Surde, Léopold, *Les sources du Roman de Renart*, Genève, Slatkine Reprints, 1974.

⁷⁰⁵ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 425.

⁷⁰⁶ Cf. Jauss, Hans Robert, *Untersuchungen zur mittelalterlichen Tierdichtung*, M. Niemeyer, Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Tübingen, 1959.

point de vue de l'historicité : le dessein satirique se cachait derrière l'affabulation animale jouée par les scribes ; il orientait ainsi les lecteurs vers une littérature destinée désormais à illustrer l'envers des valeurs morales de la courtoisie et de la grandeur chevaleresque :

La « guerre inouïe des deux barons », comme il est dit dans l'annonce qui nous est faite, doit alors se lire comme une transposition de la poésie épique qui met en question, pour la première fois, l'éthique du monde chevaleresque et l'idéalisme de l'amour courtois, en dévoilant dans une satire facétieuse la condition non idéale, non supraterrrestre de l'homme à l'intérieur même des idéalizations où elle se projetait⁷⁰⁷.

En même temps que la remise en question du genre auquel les branches sont censées être apparentées posait ainsi problème, elle faisait comprendre combien la recherche des sources souffrait d'une importante carence méthodologique : l'on négligeait la particularité de cette adaptation appliquée que les poètes faisaient de textes enracinés dans une ancienne tradition folklorique, mais dont la question des remaniements quant à leur utilisation dans un contexte particulier aux copistes et aux besoins de l'époque restait en quelque sorte insoluble. Il s'est trouvé que l'écriture à valeur allégorique et édifiante des fables d'Ésope n'est pas entièrement présente dans l'adaptation médiévale des contes d'animaux. Par conséquent, la remise en question de la nature archétypique qui a été respectée dans l'acception médiévale des *Isopets* devait être conduite au même titre que celle de la provenance de ces contes. La question s'est ainsi posée de savoir s'il fallait s'engager dans une étude critique des sources, allant de l'analyse formelle de thèmes jusqu'à l'étude comparée des variantes relevées dans les manuscrits, ou bien si l'étude de l'imagination antique dans son esprit médiéval aurait suffi d'améliorer notre compréhension de l'acception médiévale des fables d'Ésope. D'une manière ou d'une autre, il n'aurait pas été suffisant d'aspirer à présenter une image bien circonscrite du genre, car la question assez large de l'œuvre, de sa production et de sa réception, ne peut être réduite à un seul aspect d'analyse. Entre l'analyse des formes linguistiques et celle de la pratique herméneutique propre à l'historien-interprète, la méthodologie est en face de textes dont les desseins, et les auteurs, sont souvent indéterminables ; chaque texte reçoit et transmet le conte dans un contexte qui lui fut propre. Dans ce sens, la recherche semble exiger que l'on assume, en tout premier lieu, une responsabilité accrue de l'« historicité de l'écriture ». Il a paru nécessaire de s'interroger sur la version primitive d'un modèle que les trouveurs en Europe médiévale ont exploité, aussi bien que sur l'état de la diffusion des apologues antiques dans les cloîtres et les écoles au Moyen Âge.

⁷⁰⁷ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 426.

Toutefois, le but d'une telle recherche n'aurait pu résider uniquement dans l'étude historique des sources : si la recherche veut identifier l'activité du copiste-auteur et nuancer les différents intermédiaires entre le texte originel, ses traductions, ses éditions et ses destinataires, si elle veut définir l'archétype qui véhiculait dans la littérature de l'époque, elle ne saurait passer sous silence la réalité changeante des normes esthétiques que cet archétype avait subie, et qui, seules, peuvent nous le définir aujourd'hui. Cela dit, au lieu de vouloir rattacher un texte à un genre particulier, l'on gagnerait plutôt de porter attention à ce qui faisait sa toute particularité : à savoir la *distance* esthétique qu'il venait assumer entre *attente préalable* et *expérience créatrice des normes*, entre *tradition* et *innovation*. Qu'est-ce qui permettrait de distinguer, dans la recherche, les branches du *Roman de Renart* de leurs sources dans les traditions folkloriques orientale et occidentale, sinon l'étude de cet « effet esthétique » important que ces textes avaient produit ? H. R. Jauss et L. Surde s'accordent sur ce fait, et démontrent, chacun dans sa propre perspective, que les branches ont opéré un « changement d'horizon » dans la littérature de l'époque en ceci qu'elles ont produit un effet inverse sur les lecteurs du domaine gaulois : c'est qu'aux alentours de 1176, le texte du renard européen s'était approprié une forme *inconnue* de la poésie courtoise et de la chanson de geste :

À leur insu, [...] les trouveurs ont fait du héros de la tradition universelle le type le plus gaulois, le père de cette lignée de personnages à l'esprit frondeur et à la morale facile qu'on retrouve à toutes les périodes de notre littérature. Peu à peu, d'ailleurs, la satire s'était glissée dans ce domaine où régnait la fantaisie pure, et le temps était proche où elle allait la déloger pour prendre définitivement sa place. Ça et là, dans la première période de l'*estoire* de Renart, apparaissent de timides essais pour transformer le conte en une allégorie. [...] ; c'est, plus tard, une diatribe des plus acerbes et toute personnelle. Bref, la matière de Renart est en train de se renouveler et de servir non plus à amuser, mais à instruire ou à ridiculiser⁷⁰⁸.

Dans cette perspective de recherche, l'on voit comment l'analyse passe d'un simple inventaire de manuscrits et de leurs variantes à une explication poussée de l'histoire. Et c'est précisément cet aspect là – que l'on peut également constater dans la recherche menée par L. Surde – qui faisait la spécificité du travail médiéviste jaussien : au lieu de présenter un répertoire générique des productions médiévales, Jauss y donnait une vue d'ensemble qui, à commencer par les situations de concurrence entre les deux traditions ancienne et nouvelle dans les manuscrits, ne dissocie pas les types d'écrits de leur signification à plus forte raison « créatrice d'histoire ». Or c'est au centre de cette direction de recherche que s'est trouvé l'intérêt commun pour les rédacteurs du *Grundriss*, un travail dont le premier plan de ses treize volumes est paru en 1961 : à

⁷⁰⁸ Surde (1978), *op. cit.*, p. 342

savoir considérer la littérature médiévale non plus comme *continuité* de l'héritage de l'Antiquité, mais plutôt comme *renouvellement* esthétique. La place qu'occupe un texte donné dans la tradition invoque un héritage qu'il reçoit, qu'il *crée*. Le projet du *Grundriss* a été salué par les nombreuses recensions auxquelles il avait donné lieu dans les années 1970, d'autant plus qu'il avait mis l'accent sur ce mouvement créateur qui s'étendait considérablement sur le plan poétique dans la littérature romane du Moyen Âge :

Les rédacteurs du nouveau *Grundriss* n'ont pas voulu traiter la littérature latine pour elle-même. À la différence de Curtius [*Littérature européenne et Moyen Âge latin* (1948)], qui voyait l'histoire des littératures romanes sous l'angle de la continuité du moyen âge latin, ils montrent non seulement l'enracinement des productions romanes dans la tradition latine, mais aussi leur émancipation et leur renouvellement. Aussi les œuvres latines ne sont-elles mentionnées que dans la mesure où elles ont servi de sources d'inspiration aux créations romanes ?⁷⁰⁹

De ce fait, l'étude de l'évolution de la langue et des variantes relevées dans les manuscrits doit être menée en corrélation avec l'étude des hypothèses liées aux interprétations historiques renouvelées ou confirmées par les lectures postérieures et ce, afin d'éclairer les étapes par lesquelles passaient nécessairement les manuscrits. Chez Jauss, l'importance de la prise en considération du fonctionnement esthétique de la littérature a été l'élément essentiel qui avait paru comme une lacune à combler dans la recherche philologique des sources ; or cela a été mise à l'épreuve dans la tradition allégorique et didactique à laquelle on fait souvent remonter les contes d'animaux du Moyen Âge. Nous pouvons maintenant cerner la raison pour laquelle les interprétations moralisatrices du modèle ésope au quel les branches du *Roman de Renart* sont rapprochées peuvent fausser notre compréhension de ces textes : certes, elles donnent aux comportements des bêtes sauvages et domestiques la voix des personnages de la société médiévale, mais elles passent sous silence la « dimension événementielle » des branches et l'« expérience esthétique » qui s'en résultait. Jauss cherchait à faire ressortir la nouveauté esthétique que se voulaient les branches dans la longue tradition ésope d'où elles furent issues. C'est précisément cette idée d'une esthétique de la réception et de l'effet qui avait pu appuyer, depuis le projet du *Grundriss* (depuis 1961) jusqu'à la parution du discours inaugural de l'école de Constance (1967), une nouvelle « histoire littéraire structurale » ; celle-ci relève non seulement les idées et les influences qui participent de la production des œuvres, mais aussi elle se penche sur les textes littéraires tout en les étudiant en tant qu'« objet esthétiquement perçu ».

⁷⁰⁹ Philippe, Ménard, « Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters, sous la dir. de Hans Robert Jaus et Erich Koehler, VI/1 : La littérature didactique, allégorique et satirique », *Cahiers de civilisation médiévale*, Année 1970, vol. 13, n°51, p. 248.

L'on rejoint par là la remarque de M. Dufrenne, dans son incontournable *Phénoménologie de l'expérience esthétique* (1953) : l'auteur appuie l'étude de ce qu'il désigne par « objet esthétique » et « perception esthétique », deux éléments constitutifs de l'« expérience esthétique » et capables de nous livrer une compréhension adéquate des œuvres littéraires. Selon l'auteur, c'est la perception qui « fonde l'objet esthétique », et qui fait en sorte que l'œuvre obtienne ce « qu'elle sollicite et qu'elle mérite » :

[...] l'œuvre d'art, en tant qu'elle est là dans le monde, peut être saisie dans une perception qui néglige sa qualité esthétique, comme lorsqu'au spectacle je suis inattentif, ou qui cherche à la comprendre et à la justifier au lieu de l'éprouver, comme peut faire le critique d'art. L'objet esthétique est, au contraire, l'objet esthétiquement perçu, c'est-à-dire perçu en tant qu'esthétique. Et ceci mesure la différence : l'objet esthétique, c'est l'œuvre d'art perçue en tant qu'œuvre d'art, l'œuvre d'art qui obtient la perception qu'elle sollicite et qu'elle mérite, et qui s'accomplit dans la conscience docile du spectateur ; [...]. La perception esthétique fonde l'objet esthétique, mais en lui faisant droit, c'est-à-dire en se soumettant à lui ; elle l'achève en quelque sorte, elle ne le crée pas⁷¹⁰.

L'on arrive donc à mieux situer le lieu stratégique au sein duquel le projet d'une esthétique de la réception et de l'effet s'était formulé : c'est surtout l'esthétique, dans le sens d'une critique des jugements et du goût, qui avait renforcé l'idée en vertu de laquelle l'œuvre « s'accomplit » dans la perception de son récepteur ; celui-ci « l'achève en quelque sorte, [il] ne le crée pas ». Cette perspective dans la recherche est hautement décisive : la théorie esthétique a été en mesure de mieux orienter, dans le renouveau méthodologique de l'histoire littéraire, les deux perspectives historico-herméneutique et structurale. Elle avait servi de point de repère dans l'examen méthodologique en études littéraires, et soulignait, du même coup, la spécificité de l'objet qu'il faut fixer dans ce domaine : un texte dont le dessein est loin d'être déterminable. Or c'est assurément cette réalisation, rendue explicite via l'esthétique, qui favorisait la formation égale des deux consciences « historique » et « esthétique » dans la discussion méthodologique en études littéraires, car c'est précisément là où une nouvelle question philologique qui « réconcilie », pour rappeler les mots de P. Szondi, esthétique et apprentissage de l'interprétation s'était justifiée et ce, sous forme d'un nouveau concept : celui de l'herméneutique littéraire.

3) Vers une herméneutique littéraire : la naissance de la question philologique

Cette introduction ne peut pas se réduire à la reproduction du développement historique de l'herméneutique ; elle ne peut pas non plus ne pas en tenir compte, ni vouloir ébaucher à l'heure actuelle une herméneutique *ex nihilo* ; c'est bien autorisé par l'examen critique des théories antérieures de l'herméneutique qu'elle peut non seulement être consciente de l'historicité de

⁷¹⁰ Dufrenne (1953), *op. cit.*, p. 9.

celles-ci, mais de ce qu'elle doit concevoir aujourd'hui. La démarche la plus avantageuse réunit donc les méthodes historique et systématique : le questionnement critique de l'herméneutique dans la perspective d'un système futur, [...] ⁷¹¹.

C'est en ces termes que P. Szondi décrit, dans son *Introduction à l'herméneutique littéraire* (1975 [1989]), la facette double du problème qui se présentait au projet définitoire de la méthode d'une herméneutique littéraire : pour que celle-ci puisse se formuler dans « la perspective d'un système futur », et être, de ce fait, bénéfique au contexte méthodologique des études littéraires, elle devrait s'en tenir non seulement à l'histoire des herméneutiques particulières (théologique, juridique, historique, philosophique), mais aussi à l'état actuel dans lequel se trouve la « conscience herméneutique » telle qu'elle est appréhendée en études littéraires. Chez Szondi, comme chez Jauss, la première étape vers une telle esquisse de la méthode devait prendre en considération la spécificité de l'objet visé par le « savoir philologique » ; cela avait, par conséquent, démontré que toute méthode d'analyse se mouvait dans la circularité de la compréhension caractéristique de ce « savoir philologique ». Dès lors que la spécificité de l'objet a été ainsi soumise à une analyse critique de la connaissance que l'on peut en acquérir, il a été possible de percevoir comment l'application de la méthode herméneutique – ou de l'« apprentissage de l'interprétation » – gagnerait de se pencher sur ce par quoi la connaissance littéraire est, de prime abord, favorisée : à savoir l'esthétique. Dans ce contexte, où les deux agents herméneutique et esthétique se sont rencontrés sur le terrain de la pratique philologique, la discussion méthodologique est sortie de cette longue période pendant laquelle elle ne pouvait réaliser l'association de différentes approches au sein d'une seule et unique pratique. Et pourtant, il existait encore une question définitive que Jauss avait, dans « Limites et tâches d'une herméneutique littéraire » (1977 [1982] [1988]), soulevée sur l'« autonomie » d'une telle pratique : « Où commence en réalité l'autonomie d'une herméneutique littéraire ? Comment procédait-elle et comment procède-t-elle aujourd'hui pour rendre justice au caractère esthétique de ses textes ? ⁷¹² ». Par là, Jauss semble partager le point de vue de Szondi sur l'historicité des théories antérieures de l'herméneutique : entre les herméneutiques théologique, juridique, philosophique et historique, il existe, selon Jauss, une « base philologique commune » dans toutes ces pratiques, lesquelles se nourrissent de l'herméneutique philologique traditionnelle et de l'intérêt porté par cette dernière sur l'édition, l'étude critique des sources et l'interprétation historique des textes.

⁷¹¹ Szondi (1989), *op. cit.*, p. 18.

⁷¹² Jauss (1988), *op. cit.*, p. 11-12.

Cela dit, la question d'une « autonomie » de l'herméneutique littéraire aurait suggéré une étude préliminaire de la préhistoire de cette théorie, laquelle requiert une étude approfondie des règles et des lois des herméneutiques antérieures. À cela devait s'ajouter un deuxième élément, systématique, et axé sur ce que Szondi avait appelé « le questionnement critique de l'herméneutique » ; le théoricien réfère ici au contexte méthodologique actuel où il conviendrait d'appliquer la méthode herméneutique. Faire dépendre le projet définitoire d'une herméneutique littéraire des deux aspects historique et systématique s'est ainsi révélé comme étant l'occasion qui permettrait de mieux distinguer les prémisses des théories herméneutiques antérieures de celles de l'interprétation esthétique des textes littéraires. Ainsi, une herméneutique littéraire d'aujourd'hui » supposerait que le discours esthétique moderne en détermine les règles, lesquelles ne sauraient être établies d'avance ou appliquées aveuglément. Or ce qui se laisse ici appréhender, c'est surtout le besoin apparemment urgent de tenir compte d'un problème qu'une « herméneutique littéraire d'aujourd'hui » devait prendre pour central, et qui consistait en la nature exigeante du texte littéraire à expliquer. On pourrait maintenant se demander sur les réponses qui ont été fournies à la question de savoir s'il serait possible d'envisager une « autonomie » de l'herméneutique littéraire, une question qui, une fois posée, a été d'emblée confrontée au défi lancé par cette fameuse théorie philosophique de la compréhension : l'herméneutique philosophique.

En effet, ce fut tout d'abord chez Szondi que le projet définitoire d'une herméneutique littéraire a trouvé une mise en contexte historique des herméneutiques antérieures et ce, en s'appuyant sur les deux héritages des Lumières (J. M. Chladenius et G. F. Meier) et de l'Idéalisme allemand (F. Schleiermacher)⁷¹³. Par la suite, une explication poussée de son statut « systématique » a été menée dans les deux travaux respectifs de Szondi et de Jauss : Szondi s'est penché sur quelques considérations préliminaires, et à plus forte raison définitoires, de l'herméneutique littéraire et ce, en élaborant avec beaucoup de détails la problématique de la « connaissance philologique⁷¹⁴ » telle observée dans le domaine propre aux études littéraires. Quant à Jauss, la question s'est élargie pour inclure désormais la théorie de lecture ; pour le

⁷¹³ Cf. Szondi (1989), *op. cit.*, pp. 19-133.

⁷¹⁴ Nous référons ici à l'étude parue en 1962 sous le titre « Sur la problématique de la connaissance en études littéraires » [Zur Erkenntnisproblematik in der Literaturwissenschaft], et réédité en 1967 sous le titre qui lui est attribué aujourd'hui « Sur la connaissance philologique » [Über philologische Erkenntnis]. Parmi les traductions françaises, cf. « Sur la connaissance philologique », traduction abrégée et révisée dans *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître*, textes réunis par Denis Thouard, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2011, pp. 191-212.

théoricien, l'herméneutique littéraire a été une conséquence à laquelle avait entraîné la théorie d'une esthétique de la réception, laquelle avait imposé le besoin d'une nouvelle approche de lecture dans l'étude du changement d'horizon. Dans cette perspective, Jauss trouve l'inspiration chez Gadamer, et emprunte à ce dernier l'« unité triadique de la démarche herméneutique » (compréhension, interprétation, application) pour l'adapter aux besoins précis de la recherche littéraire. En effet, la conséquence principale à laquelle avait entraîné l'esthétique de la réception consistait en le problème, demeuré insoluble, du changement d'horizon qu'on constate souvent dans l'histoire littéraire⁷¹⁵. Le discours de 1967 avait permis d'éclairer cette problématique, mais il ne lui avait pas fourni une solution définitive. C'est ainsi que Jauss, dans son ouvrage volumineux de 1977 [1982] [1988], s'inspire de l'herméneutique philosophique, et propose dans son livre une nouvelle « triade herméneutique » qu'il serait possible d'appliquer dans la recherche littéraire ; or cette triade est répartie en trois moments principaux : 1) le temps de la perception esthétique ; 2) le temps de l'interprétation rétrospective ; 3) la reconstitution de l'horizon d'attente (lecture historique)⁷¹⁶. L'on voit maintenant comment les deux aspects « historique » et « systématique » – qui ont été considérés comme nécessaires pour l'autonomie d'une herméneutique littéraire – sont d'une inégale portée dans les deux travaux respectifs de Szondi et de Jauss. Cela dit, les deux livres de Szondi et de Jauss – *Introduction à l'herméneutique littéraire* (Paris, 1989) et *Pour une herméneutique littéraire* (Paris, 1988) – doivent être considérés dans leur complémentarité si l'on veut acquérir une compréhension adéquate de l'appareil méthodique de cette théorie. De plus, il ne faudrait pas négliger, dans notre lecture de ces deux ouvrages, l'élément qui faisait toute la différence entre la portée « historique » chez Szondi d'une part, et la portée « systématique » chez Jauss d'autre part : tandis que l'œuvre de Gadamer constituait à l'herméneutique littéraire de Szondi un problème, elle présentait à l'herméneutique littéraire de Jauss plutôt des solutions.

Force est de constater que le statut de Gadamer dans les études littéraires est tributaire de la manière dont celles-ci comprennent les prémisses philosophiques de *Vérité et méthode* (1960) (Éditions du Seuil [1976] [1996]), une œuvre dont la rigueur de l'information et la force méthodologique ne peuvent guère être saisies à une première lecture. D'une manière générale,

⁷¹⁵ Nous aurons l'occasion d'élaborer ce point dans le troisième chapitre de cette deuxième partie de la thèse, où nous examinerons la lacune qu'il restait, après le discours de 1967, à combler dans la recherche méthodologique.

⁷¹⁶ Cette triade a été appliquée dans une étude que Jauss avait menée sur le *Spleen II* de Baudelaire. Cf. « Le texte poétique et le changement d'horizon de la lecture », dans Jauss (1988), *op. cit.*, pp. 357-416.

l'herméneutique philosophique de Gadamer élabore ce qui se passe dans l'acte de la compréhension ; par là, elle tente de clarifier la compréhension que les sciences de l'esprit, par opposition aux sciences de la nature, ont d'elles-mêmes. Jauss, de par l'intérêt qu'il portait à la portée « systématique » de son propre parcours de théoricien, voyait dans l'œuvre de Gadamer la voie constructive vers une meilleure formulation de l'herméneutique littéraire : c'est pourquoi il défendait des positions analogues à celles de Gadamer sur l'*historicité de la compréhension* d'un côté, et sur la *triade de la démarche herméneutique* et de la *logique question-réponse* de l'autre. D'ailleurs, on pourrait voir, dans l'herméneutique littéraire de Jauss, un certain raccourci de ces trois principes de l'herméneutique philosophique, ne serait-ce qu'à titre indicatif : 1) historicité de la compréhension → la méthode d'une esthétique de la réception ; 2) triade de la démarche herméneutique (compréhension, interprétation, application) → la méthode des trois lectures (perception esthétique, interprétation rétrospective, constitution de l'horizon d'attente) ; 3) logique question/réponse → la méthode d'une herméneutique de la question et de la réponse. Or cette complémentarité que Jauss avait puisée dans la théorie de Gadamer s'est présentée, chez Szondi, plutôt comme opposition : l'on constate dans les travaux de Szondi quelques références méfiantes⁷¹⁷ à l'égard de l'herméneutique philosophique. De par son intérêt qui fut avant tout celui d'un philologue, Szondi estimait que le statut réflexif de l'herméneutique philosophique impliquerait que celle-ci n'existe que dans une confrontation perpétuelle avec les études littéraires, lesquelles ne sauraient poursuivre le cheminement d'une théorie qui, selon Szondi, « rest[e] sur les sommets d'une philosophie de la compréhension » et refuse de « redescendre à la pratique terre à terre des interprétations et de leur méthodologie⁷¹⁸ ». Le théoricien va jusqu'à affirmer que « le concept philosophique de connaissance dépayse en philologie⁷¹⁹ ». Une telle divergence d'opinion eu égard à l'utilité de l'herméneutique philosophique permettrait d'affirmer la nécessité de mettre notre compréhension du concept d'une herméneutique littéraire en relation avec la tentative jaussienne de faire fructifier les principes de *Vérité et méthode* pour une nouvelle approche méthodologique en études littéraires et combinée à la fois de la théorie herméneutique et de la théorie esthétique. Il s'agit là de la partie la plus intéressante du dialogue interdisciplinaire qu'avait inauguré l'herméneutique littéraire, bien que ce dialogue ait été affecté

⁷¹⁷ Cf. surtout « Sur la connaissance philologique », dans Thouard (2011), *op. cit.*, pp. 191-212.

⁷¹⁸ Cité dans Danneberg, Lutz, « Philosophie contre philologie. Herméneutique philosophique et études littéraires », *Revue germanique internationale* [En ligne], n°8, 1997, p. 46, mis en ligne le 08 septembre 2011, URL: <http://rgi.revues.org/638>.

⁷¹⁹ « Sur la connaissance philologique », dans Thouard (2011), *op. cit.*, p. 192.

lors de l'accueil que les spécialistes de la littérature ont destiné à l'œuvre de Gadamer. En effet, l'on ne saurait restreindre le concept d'une herméneutique littéraire à la compréhension philologique et interprétative du texte sans le référer aux idées empruntées à l'enseignement de Gadamer, parce que l'intérêt épistémologique de l'herméneutique littéraire est indissociable de l'œuvre du philosophe, laquelle comptait, pour Jauss, en tant que paradigme constitutif de sa théorie. En mettant en avant les problèmes soulevés dans le discours de 1967 et auxquels la théorie de Gadamer apportait des réponses claires et précises, Jauss poursuivait un chemin par lequel l'herméneutique philosophique agissait en retour sur la théorie littéraire et n'y prenait son véritable sens que par rapport à la compréhension que cette dernière en avait. Inversement, chez Szondi, l'intérêt exclusif pour la philologie comme « enseignement matériel » conditionnait l'angle d'approche et les stratégies théoriques adoptées en matière de recherche. C'est ce qui explique l'importance réduite accordée, dans la version szondienne de l'herméneutique littéraire, aux réflexions de Gadamer. Ainsi, si l'on veut maintenant remettre en question cette relative autolimitation de l'herméneutique littéraire au niveau des instruments d'analyse et de description, c'est parce que c'est en elle que des conclusions éclairantes ont été apportées eu égard à l'hypothèse selon laquelle il serait possible d'atteindre une *autonomie* de l'herméneutique littéraire ; ces conclusions ont rapproché de cette *autonomie*, sans toutefois en aborder le point central. Les deux démarches de Szondi et de Jauss possèdent suffisamment de traits communs pour qu'elles fournissent la première pierre d'assise définitoire de cette théorie ; pourtant, la divergence de leurs opinions quant à l'herméneutique philosophique est l'élément qu'il convient de relever, puisqu'elle avait fini par être hautement instructive. Par là, nous voudrions insister sur ce lieu de rencontre auquel les deux démarches contraires mais voisines – celles des deux herméneutiques philosophique et littéraire – ont donné lieu : il s'agit de la dernière réflexion faite par Jauss sur l'application de la théorie herméneutique en études littéraires, et dans laquelle s'est construite la première ébauche d'une « herméneutique de la question et de la réponse ».

Quiconque veut marcher sur les pas de la théorie d'une herméneutique littéraire et en appliquer les principes ne saurait passer sous silence ce que son esprit philosophico-littéraire avait pu concevoir : les grandes lignes de deux disciplines qui se reflètent sans qu'elles ne se poursuivent. Il est dorénavant clair que le concept mérite pleinement le nom qui lui avait été donné : toute investigation de l'histoire littéraire requiert que l'on prenne conscience des deux

aspects esthétique et herméneutique du « savoir philologique » qui y est accumulé. On reconnaît ici la plupart des réflexions préparées par les théories formalistes et structuralistes, lesquelles voulaient nous permettre de découvrir les propriétés de l'œuvre, ainsi que l'investissement de sens qui s'y produit. Toutefois, aucune théorie ne s'était penchée sur l'existence obligatoire de cette structure communicationnelle dans l'œuvre, celle de la *réception* de ses lecteurs et de l'*effet* produit par le texte. Les enjeux introduits par la théorie de lecture nous avaient permis d'entrevoir, quoique de loin, les possibilités offertes par la mise en rapport de deux attitudes qui tendent l'une vers l'autre, sans qu'elles ne déclarent explicitement la contradiction qu'elles renferment, et qui fait, précisément, toute leur *force* : l'attitude du philologue, et l'attitude de l'historien-interprète. Or le but d'une telle pratique méthodologique ne doit consister en l'application aveugle d'un ensemble de règles ou de lois d'explication des textes. En revanche, ce qui se pose ici, c'est cette relation abstraite que la recherche littéraire noue entre l'herméneutique et l'esthétique ; cette relation s'est manifestée dans toute son ampleur dans le dialogue que Jauss avait entrepris avec l'enseignement herméneutique de son professeur de philosophie à Heidelberg, un dialogue par lequel la dernière version d'une « herméneutique de la question et de la réponse » s'est réalisée. Mais en quoi s'agissait-il ? Quels furent les points qui l'avaient renforcé ? Comment ce dialogue pourrait-il nous donner les moyens pour trouver une réponse à la question d'une *autonomie* de l'herméneutique littéraire ? Ces questions seront au centre des réflexions qui vont suivre ; nous y élaborerons les conséquences épistémologiques de la relation esthétique/herméneutique qui se révèle dans l'herméneutique littéraire, une relation d'autant plus cruciale qu'elle constitue le véritable problème de toute méthodologie de recherche littéraire :

Oui, l'herméneutique devrait même être comprise de façon si générale qu'elle embrasserait aussi toute la sphère de l'art et l'ensemble des problèmes qu'il pose. Comme tout autre texte qui est à comprendre, n'importe quelle œuvre d'art et non pas seulement l'œuvre littéraire, doit être comprise, et cette compréhension doit être réussie. Ainsi, la conscience herméneutique acquiert une ampleur qui dépasse encore celle de la conscience esthétique. *L'herméneutique absorbe nécessairement l'esthétique*⁷²⁰.

⁷²⁰ Gadamer, Hans-Georg, *Vérité et méthode, les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, édition intégrale, revue et corrigée par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio, Paris, Édition du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1996, p. 184. L'auteur souligne.

CHAPITRE III

Questions de dialogue et de parenté entre l'herméneutique philosophique et l'herméneutique littéraire

1) Arrière-plans institutionnel et épistémologique du dialogue Gadamer/Jauss⁷²¹

1.1. Constitution du groupe de recherche *Poetik und Hermeneutik* (1963) : dépassement des frontières disciplinaires⁷²²

La constitution, à l'Université de Gießen, du groupe de recherche *Poetik und Hermeneutik* remonte à l'année 1963, quand H. R. Jauss, C. Heselhaus et H. Blumenberg de l'Université de Gießen se sont assignés la tâche d'élaborer un projet méthodologique commun et axé sur les deux concepts clés de la poétique et de l'herméneutique. Ce projet avait pour point de départ le dialogue entre les sciences humaines et sociales et ce, à travers l'établissement, à l'Université de Justus Liebig, d'un institut de recherche interdisciplinaire pour les trois domaines de la poétique, de l'herméneutique et de la critique littéraire⁷²³. Il s'agissait, ainsi que le démontre l'esquisse du

⁷²¹ Nous tenons à préciser, à titre préalable, ce par quoi nous entendons les aspects « épistémologique » et « institutionnel » du dialogue Gadamer/Jauss. Il existe, en effet, de multiples considérations à examiner dans l'étude du dialogue que Jauss avait noué avec l'herméneutique philosophique de Gadamer, dont la question des correspondances personnelles et thématiques entre les membres du groupe de recherche *Poetik und Hermeneutik*, lesquelles sauront éclaircir quelques-uns des aspects institutionnels de ce dialogue. Or dans l'état actuel où se trouve notre recherche, qui se penche sur l'appareil méthodique de l'« herméneutique littéraire », de son arrière-plan, ainsi que de ses résultats, nous choisissons de nous borner à un examen des bases épistémologiques qui avaient données au dialogue Gadamer/Jauss la forme qui servait le dessein général d'une « herméneutique littéraire ». Dans cette perspective, qui ne saurait couvrir un thème aussi vaste, nous porterons notre attention à l'ensemble des contributions de Jauss (depuis 1967 jusqu'à son dernier livre, paru à titre posthume en 1999), ainsi qu'à l'ouvrage maîtresse de Gadamer (*Vérité et méthode*). Quant à l'aspect « institutionnel », il servira de mise en contexte historique, et sera étudié dans l'ensemble des volumes de *Poetik und Hermeneutik* (1964-1998, Fink, München), ainsi que dans les contributions du projet de recherche mené, entre 2007-2011, à l'Université de Constance par Marcel Lepper, Christopher Möllmann, Alexander Schmitz et Julia Wagner („Die Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“. Eine historische Epistemologie geisteswissenschaftlicher Forschung“, im Rahmen des Exzellenzclusters 16 „Kulturelle Grundlagen von Integration“ an der Universität Konstanz).

⁷²² Dans notre étude sur la constitution du groupe de recherche *Poetik und Hermeneutik*, nous nous référons aux discussions suivantes : Möllmann, Christopher et Schmitz, Alexander, « Editorial. »Es war einmal . . .« . Einige Distanz während Annäherungen an die Forschungsgruppe »Poetik und Hermeneutik«, *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* (IASL), 35/1, 2010, pp. 46-52 ; Wagner, Julia, « Anfangen. Zur Konstitutionsphase der Forschungsgruppe »Poetik und Hermeneutik« », *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* (IASL), 35/1, 2010, pp. 53-76 ; Boden, Petra, « Arbeit an Begriffen. Zur Geschichte von Kontroversen in der Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“ », *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* (IASL), 35/1, 2010, pp. 103-121 ; Möllmann, Christopher, « „Poetik und Hermeneutik“. Erschließen, Historisieren, Aufgreifen », dans *Geschichte der Germanistik. Mitteilungen* 33/34, 2008, pp. 118-120 ; De Bruyn, Ben, *Wolfgang Iser : A Companion*, De Gruyter, coll. « Companions to Contemporary German Culture », 2012.

⁷²³ Sur la constitution du groupe, cf. surtout l'article rédigé par Jauss et paru, en 1998, à titre posthume : Jauss, Hans Robert, « Epilog auf die Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“ », dans *Kontingenz* (Poetik und Hermeneutik XVII), München, Wilhelm Fink Verlag, 1998, pp. 525-533. Pour une analyse de cette question à la lumière du contexte institutionnel plus large du groupe, cf. l'excellente recherche documentaire et biographique de Julia

projet rédigée, en 1961, par C. Heselhaus à l'intention du Ministre Hessois de l'Éducation et de la Culture [Hessischen Minister für Erziehung und Volksbildung]⁷²⁴, de suivre l'exemple de l'Institut de Warburg à Londres et d'offrir un terrain fécond aux chercheurs des domaines esthétique, littéraire et historique, afin qu'ils puissent repenser leur propre pratique au-delà des frontières souvent tracées par la recherche qui se borne à une seule perspective :

Das genannte Institut soll für die Fach-Seminare eine Art Grundlagenforschung übernehmen und den Doktoranden geeignete Fortbildungsmöglichkeiten bieten (die schon öfter diskutierte Doktoranden-Akademie). Ich [Clemens Heselhaus] denke dabei etwa an das Vorbild des Warburg Instituts in London, das der Forschung entschiedene Impulse aus der Verbindung von Kunst-, Literatur- und Geschichtswissenschaft geboten hat⁷²⁵.

Dans son étude « Anfangen. Zur Konstitutionsphase der Forschungsgruppe »Poetik und Hermeneutik« » (2010), J. Wagner suit les étapes de la constitution de *Poetik und Hermeneutik* dans les correspondances des membres du groupe, une recherche que l'auteure a effectuée dans les Archives littéraires allemandes de Marbach. Tout en étant attentive aux implications du contexte académique en Allemagne des années cinquante et soixante, aussi bien qu'aux parcours universitaires de H. R. Jauss, de H. Blumenberg et de C. Heselhaus, Wagner relève les premières étapes de la constitution du groupe dans les correspondances entre Heselhaus, Jauss et Blumenberg, et souligne l'état à la fois « fragmentaire » et « instable » dans lequel s'est trouvé le groupe vers 1961. Wagner indique une première esquisse du projet dans la lettre de Heselhaus (datant du 15 avril 1961), et dans laquelle le théoricien distingue cinq volets provisoires de l'institut, dont la littérature comparée, la pratique de l'interprétation et la théorie des genres⁷²⁶. Or dès lors que le projet a été établi, en 1962, à l'Université de Gießen, où enseignait le « Gründungstrio » de ce groupe (le romaniste H. R. Jauss, le germaniste C. Heselhaus et le philosophe H. Blumenberg), le statut « fragmentaire » que Wagner désigne par « Bastelei » et qui caractérisait les débuts du groupe s'est transformé en un ensemble solide et propice à la tenue des colloques, lesquels ont été mentionnés pour la première fois dans une lettre adressée au romaniste H. Dieckmann et datant du 24 mars 1962. Dans cette lettre, qui laisse entrevoir le plan global (épistémologique et institutionnel) de *Poetik und Hermeneutik*, Jauss écrit à Dieckmann pour lui informer qu'il avait trouvé « un groupe de jeunes collègues non-dogmatiques » avec qui il voyait

Wagner, « Anfangen. Zur Konstitutionsphase der Forschungsgruppe »Poetik und Hermeneutik« », *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* (IASL), 35/1, 2010, pp. 53–76.

⁷²⁴ Cité dans Wagner, Julia, « Anfangen. Zur Konstitutionsphase der Forschungsgruppe »Poetik und Hermeneutik« », *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* (IASL), 35/1, 2010, p. 69.

⁷²⁵ *Ibid.*, p. 68.

⁷²⁶ *Ibid.*, p. 69.

une nouvelle voie en train de se construire. Le théoricien souligne les noms de H. Blumenberg, avec l'intérêt que ce dernier avait pour l'histoire des concepts et l'histoire littéraire, et de C. Heselhaus, deux professeurs avec qui il prévoyait le commencement d'un programme interdisciplinaire et mettant l'accent sur les domaines de la « poétique et de l'herméneutique littéraire » [„Poetik und literarische Hermeneutik“] :

Wie ich Ihnen gegenüber vielleicht schon einmal erwähnte, ist es nicht der geringste Vorzug Gießens, dass sich hier eine Gruppe undogmatischer junger Kollegen befindet, mit denen sich gerade in einer Aufbausituation auch mancher neue Weg einschlagen lässt. So plane ich mit dem literarisch und begriffsgeschichtlich sehr interessierten Philosophen Hans Blumenberg und mit dem Germanisten Clemens Heselhaus (den Sie, glaube ich, in Münster kennengelernt haben) das Programm eines interfachlichen Schwerpunkts zur Pflege der Gebiete „Poetik und literarische Hermeneutik“. Diese Gebiete werden von uns regelmäßig in Vorlesungen und gemeinsamen Übungen behandelt. Im Zusammenhang damit errichten wir eine Spezialbibliothek, zu der alle Nebenfächer der Universität beitragen. Und schließlich haben wir die Mittel erhalten, jährlich mindestens ein Kolloquium mit auswärtigen Gästen durchzuführen, im Stil der Kolloquien des franz. 3. cycle: nur wenige, kompetente Fachleute mit ein bis zweistündigen Vorträgen, dazu sehr ausführliche Diskussionen, nach Möglichkeit zuvor eingesandter Exposés der Vorträge mit redigierter Diskussion⁷²⁷.

Par là, s'est annoncé, sur les plans épistémologique et institutionnel, l'aspect interdisciplinaire du projet. Cet aspect fait toute la spécificité de *Poetik und Hermeneutik*, d'autant plus qu'il a entraîné des conséquences bénéfiques dans la recherche méthodologique en général, et dans celle des philologues (historiens de la littérature et linguistes) en particulier. C'est d'ailleurs ce qu'on lit dans une étude rédigée par Jauss et parue, en 1998, à titre posthume ; le théoricien y souligne le cas précis des philologues, et porte au clair le bénéfice que la vision interdisciplinaire de *Poetik und Hermeneutik* pouvait leur apporter, à savoir l'occasion de mener l'étude philologique de l'ancienne littérature nationale à une recherche comparative et capable de rassembler les « fragments épars » [disjecta membra] de « la littérature du monde » [Weltliteratur] :

Für die Philologen lag ein besonderer Anreiz von „Poetik und Hermeneutik“ darin, daß sich ihnen hier die Chance bot, eine moderne Konzeption ihrer Wissenschaft zu entwickeln, für die es an den Universitäten noch keine Stätte gab. Dort hatte die restaurative Tendenz der Nachkriegsjahre die Aufspaltung der Philologien in Nationalliteraturen – das überholte Erbe des 19. Jahrhunderts – mit der Rückkehr in die alte Institutsherrlichkeit verfestigt und dabei die vermeintlich autonomen Geschichten der europäischen Literaturen so sehr verselbständigt, daß es einer kompensatorischen Wissenschaft des Vergleichs, der Komparatistik, bedurfte, um die disjecta membra der Weltliteratur wieder zusammenzufügen⁷²⁸.

⁷²⁷ Cité dans *ibid.*, p. 69.

⁷²⁸ *Ibid.*, p. 531.

Jauss décrit la raison pour laquelle il voulait opter pour le nom de *Poetik und Hermeneutik*, au lieu de celui, proposé par C. Heselhaus, de l'Institut Lessing de Poétique et de Critique littéraire [Lessing-Institut für Poetik und Literaturkritik] : il s'agissait, entre autres, de l'implication de H. Blumenberg, le professeur de philosophie dont la « compétence » a été désirée dans le cadre du groupe pour assurer le passage entre les deux domaines de la poétique et de l'herméneutique : « Warum nicht, seiner Kompetenz entsprechend, als Brückenschlag zwischen Poetik und Hermeneutik?⁷²⁹ ». À cela s'ajoutait le double intérêt herméneutique et esthétique qu'avait renforcé l'arrivée de W. Iser au sein du groupe. J. Wagner relève la première occurrence de la proposition faite par Jauss à Blumenberg dans une lettre datant du 27 mai 1961 : c'est dans cette lettre que Jauss partage avec Blumenberg les pensées qu'il avait sur « un travail collectif stimulant et fructueux » :

Gehören Sie doch mit Herrn Heselhaus zu den mir schon bekannten Kollegen der Philosophischen Fakultät Gießen, auf deren Gegenwart ich mich im Gedanken an eine fruchtbare und anregende Zusammenarbeit besonders freuen würde⁷³⁰.

L'idéal que l'on voulait atteindre consistait en ce « spectre des disciplines » qui assurait la corrélation, dans le cadre d'un seul cercle d'étude, entre les domaines des études littéraires [Literaturwissenschaft], de la philosophie [Philosophie], de l'histoire de la langue [Geschichts-Sprach] et des sciences de l'art [Kunstwissenschaft], pour inclure finalement les trois domaines de la théologie [Theologie], de la sociologie [Soziologie] et de la jurisprudence [Jurisprudenz]. D'où la dénomination attribuée aux publications collectives des membres de l'école de Constance ; bien qu'au départ, le lien entre *poétique* et *herméneutique* a paru aux fondateurs du groupe comme étant « imaginaire », il n'a tardé à affirmer dans les discussions ultérieures sa capacité d'embrasser « la spécificité prolifique [nécessaire] à la forme et à la nouvelle exigence du dialogue interdisciplinaire » :

Lag dem Namen der Gruppe vorab auch keine inhaltliche Zielsetzung zugrunde, so erwies sich die rasch erdachte Verknüpfung von Poetik und Hermeneutik in der Folge doch bald als eine überaus fruchtbare Vorgabe für die Form und den neuen Anspruch eines interdisziplinären Gesprächs⁷³¹.

En plus de son intérêt manifeste pour la recherche interdisciplinaire en sciences humaines, *Poetik und Hermeneutik* se distingue largement des autres écoles théoriques du siècle dernier de par la façon même dont elle opérait. Il serait significatif de souligner le fait que Jauss et ses

⁷²⁹ *Ibid.*, p. 527.

⁷³⁰ p. 67.

⁷³¹ *Ibid.*

collègues n'avaient pas, en effet, présent à l'esprit une recherche qu'il fallait creuser tout au long de la période durant laquelle l'école était active, non plus des règles ou des lois méthodologiques qui devaient délimiter le terrain d'investigation. Les activités de l'école de Constance se tenaient dans le cadre de colloques ; chaque colloque devait « déterminer une thématique et une problématique pour le colloque suivant⁷³² ». C'est, indique Jauss, à travers le débat auquel les discussions de chaque colloque ont donné lieu qu'il fallait trouver l'intérêt pour une nouvelle recherche, pour une nouvelle séance. Cette remarque a été faite par Jauss en vue d'affirmer que l'école de Constance n'a jamais adopté un « programme officiel », ce qui nous amène à rappeler que l'esthétique de la réception, bien qu'elle ait fait l'objet du discours inaugural de l'école, ne peut être considérée comme étant le projet théorique de cette dernière, car c'est dans une perspective à la fois évolutive et interdisciplinaire que l'école de Constance opérait pendant les trois dernières décennies du siècle dernier : « Die Forschungsgruppe hat sich auch in all den Jahren nie zu einem offiziellen Programm verstehen wollen, das ihr Projekt theoretisch und sachlich begründet und den Gang der Arbeit langfristig geregelt hätte⁷³³ ». Dans son article qui constitue un texte de référence sur la question de la constitution du groupe, Jauss distingue l'interdisciplinarité comme la première base sur laquelle l'école voulait s'établir ; il s'en est découlé par la suite une deuxième base assurée par l'« accès » de l'esthétique et axée sur l'intérêt pour l'« histoire des concepts⁷³⁴ » :

⁷³² *Ibid.*, p. 526.

⁷³³ *Ibid.*

⁷³⁴ Pour un aperçu du genre de discussion auquel l'intérêt pour une « histoire des concepts » avait mené, il serait utile de se référer à l'étude « Adam interrogateur : pour une histoire des fonctions du modèle question/réponse », dans Jauss (1988), *op. cit.*, pp. 33-101. Dans cette étude, parue tout d'abord en 1977, Jauss élabore ce qu'il a appelé une « herméneutique de la question et de la réponse », soit une méthode qui s'inspire de l'herméneutique historique et des deux préoccupations principales de celles-ci (l'« histoire des concepts » et l'« histoire des problèmes »), et dont la ligne directrice réside en cette importante phrase : « L'histoire de chaque question individuelle est l'histoire des réponses qu'elle a trouvées à travers les horizons historiques de la compréhension (*das Verstehens*) ». Le théoricien se propose de creuser « l'histoire globale de la fonction du modèle question/réponse » et ce, afin d'en tirer une méthodologie capable de saisir les deux préoccupations principales de l'herméneutique historique (histoire des concepts et histoire des problèmes) ; selon Jauss, la voie vers une telle méthodologie consisterait dans l'analyse historique de la *question* posée par un concept donné, ainsi que des *réponses* que cette question a « trouvées dans les horizons historiques de la compréhension » : « Quiconque comprend l'histoire des concepts comme une histoire des problèmes se trouve constamment aux prises avec la question fondamentale de l'herméneutique historique, à savoir : pourquoi une question donnée s'est-elle posée, pourquoi a-t-elle suscité une réponse, précisément à tel moment et de telle façon ? (pourquoi ne s'est-elle pas déjà posée avant ? pourquoi se reposera-t-elle après sous une forme encore différente ? pourquoi est-elle limitée à un certain temps, pourquoi ne la pose-t-on plus depuis longtemps ?). Bien que de telles histoires ne se laissent pas réduire à une histoire singulière sans donner dans un mauvais infini, il est pourtant possible et utile de concevoir une histoire des fonctions du modèle question/réponse, histoire qui rend compréhensible son emploi dans les différents domaines de la vie pratique », p. 33-34.

Interdisziplinarität gründet im dialogischen Zusammenwirken der Disziplinen, wenn es darum geht, einen Gegenstand aus seinem Begriff, aus seiner Geschichte, aus seinem Zeichencharakter oder aus seiner Form, nämlich philosophisch, historisch, sprachlich oder ästhetisch zu verstehen. Insofern konnte in der Arbeit der Gruppe eine zweite Gesprächsbasis den ästhetischen Zugang vortrefflich ergänzen: das Interesse an Begriffsgeschichte und historischer Semantik⁷³⁵.

Cet intérêt, inspiré par le principe de l'interdisciplinarité et orienté vers l'« histoire des concepts » [*Begriffsgeschichte*] et la « sémantique historique »⁷³⁶, a donné aux colloques de *Poetik und Hermeneutik* une forme qui pouvait définir les deux directions conceptuelle et historique que les questions de recherche allaient prendre : ou bien l'aspect de l'« histoire des concepts », ou bien celui de l'« histoire des problèmes » : « die Vorlagen zu den Kolloquien häufig begriffs oder problemgeschichtlich fundiert⁷³⁷ ». Ici, l'interdisciplinarité, qui fut prise pour principe, avait facilité le traitement méthodologique des questions de recherche : ce qui échappe à une discussion axée sur les concepts dans leur « horizon logique », peut être éclairé dans une discussion axée sur les concepts dans leur « horizon historique », celui de leur « signification dans le milieu de la genèse et du changement sémantique » : « Was eine Diskussion mit eingeführten, wohldefinierten Begriffen im logischen Horizont nicht leisten kann und will, ermöglicht im historischen Horizont das Verstehen von Sinn im Medium seiner Genese und

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 528-529.

⁷³⁶ Le *Begriffsgeschichte*, un pôle naissant de la « sémantique historique », est un courant méthodologique théorisé par l'École de Cambridge et par l'historien allemand R. Koselleck. Largement discutés dans l'historiographie franco-allemande comparée, le *Begriffsgeschichte* et la « sémantique historique » sont axés sur l'étude historique de la genèse des mots, ainsi que le contexte dans lequel ceux-ci ont évolués. Il existe, en effet, une certaine complémentarité entre les deux perspectives de recherche. M. Werner (2012) trace le développement épistémologique de ce domaine, et souligne une combinaison méthodologique définitive du *Begriffsgeschichte* et de la « sémantique historique » à partir de 2001. La formule « Mots de l'histoire : historiens français et allemands face à leurs sources et à leurs outils » a été proposée dans le cadre d'un « séminaire d'histoire et d'historiographie allemandes organisé à partir de 2001 par des historiens des Universités de Paris-I, Paris-VII et de l'EHESS ». Ce qui a été élaboré dans le cadre de ce projet, ce fut, souligne Werner, une réflexion sur les outils conceptuels dont disposent les historiens, afin qu'ils puissent mieux repenser les mots. Or cela avait pour conséquence principale la combinaison de l'historiographie et de la sémantique historique ; celles-ci ont pris des directions qui tentaient, selon M. Werner, d'« historiciser le travail de l'historien en historicisant ses outils analytiques et discursifs (les *Begriffe*) ». Cette perspective méthodologique double (conceptuelle et historique) aborde la corrélation entre la « langue » et le « social », ainsi que leur évolution historique : « L'histoire des concepts met l'accent sur l'un des problèmes centraux de toute investigation historique : la question du contexte. Cette question a été davantage théorisée par l'École de Cambridge que par Koselleck lui-même. La reconstitution des contextes d'élaboration, d'usage et de transmission fournit la trame première d'une histoire des mots de l'histoire. [...] C'est au chercheur de sélectionner ceux qui, pour la question posée, lui semblent pertinents. Plus il élargit le focus, plus il enrichit les significations à prendre en considération, tout en risquant de diluer les noyaux sémantiques et les lignes de différenciation », Michael Werner, « « Les Mots de l'histoire » et la *Begriffsgeschichte* / sémantique historique », *Revue de l'Institut français d'Histoire en Allemagne*, 4, 2012, pp. 187-194. Cf. également Reinhart Koselleck, « Hinweise auf die temporalen Strukturen begriffsgeschichtlichen Wandels », dans Hans-Erich Bödeker (dir.), *Begriffsgeschichte, Diskursgeschichte, Metapherngeschichte*, Göttingen, Wallstein-Verlag, 2002, pp. 29-47 ; Reinhart Koselleck, *L'expérience de l'histoire*, édité et préfacé par M. Werner, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1997.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 529.

seines Bedeutungswandels⁷³⁸ ». Jauss et Blumenberg voient en l'interdisciplinarité le véritable facteur de renouvellement de l'école de Constance⁷³⁹ ; son importance consiste en ce qu'elle avait présenté un critère qui fut, selon Jauss, longtemps « négligé » mais qui a été depuis la fondation du groupe appliqué et respecté comme principe. Pour peu qu'elle ne puisse être résolue dans le cadre d'une seule discipline, la question de recherche est replacée dans un nouveau terrain où de « nouveaux aspects » et de « nouveaux problèmes » peuvent être posés : « Die Notwendigkeit interdisziplinärer Forschung sei dann gegeben, wenn „die Sache in der faktischen Grenzziehung der Disziplinen noch nicht zu ihrem Recht gekommen ist und (...) sich erst im Zwischenreich der Fächer neue Aspekte und Problemstellungen ergeben werden“ (PH IV)⁷⁴⁰ ».

Ainsi, il paraît évident que l'interdisciplinarité a assuré une nouvelle unité dans les sciences humaines au sein de l'école ; celles-ci proposent des méthodes dont on commence, certes, à se servir, mais dans un contexte méthodologique commun et qui consiste en le *langage*. En témoigne, entre autres, la démarche adoptée par les historiens de la littérature et les linguistes ; l'interdisciplinarité a animé une discussion dans laquelle les projets théoriques de Jauss mûrissaient de manière considérable. En effet, les deux théories de l'esthétique de la réception et de l'herméneutique littéraire sont inséparables de l'évolution interne de *Poetik und Hermeneutik* ; ce sont les résultats de la recherche menée, vers la fin des années soixante, par le groupe des philologues (W. Iser, H. Robert Jauss, W. Preisendanz, J. Striedter et M. Fuhrmann) qui ont abouti à la conception d'une nouvelle *Literaturwissenschaft* et ce, avec l'établissement en 1966 du département de littérature à l'Université nouvellement fondée de Constance :

Dagegen setzte die anfängliche Gruppe der Philologen: Wolfgang Iser, Hans Robert Jauss, Wolfgang Preisendanz, Jurij Striedter und Manfred Fuhrmann die Konzeption einer neuen Literaturwissenschaft, die sie in die von ihnen geleiteten Kolloquien einbrachten und 1966 nach ihrer Berufung an die Universität Konstanz auch institutionell mit der Gründung eines Fachbereichs Literaturwissenschaft (bekannt geworden als „Konstanzer Schule“) verwirklichen konnten⁷⁴¹.

Selon Jauss, ce qu'il fallait poursuivre ici ne consistait point en une tentative d'établir une certaine « méta-science » dans les études littéraires, mais plutôt d'accomplir « une combinaison

⁷³⁸ *Ibid.*

⁷³⁹ Dans la discussion qui suit, nous aurons l'occasion d'examiner trois essais d'application de cette visée interdisciplinaire dans la recherche, soit les trois volumes du groupe (PH II), (PH VI) et (PH XI). Selon Jauss, ils présentent des discussions qui fourniront aux lecteurs « die beste Vorstellung » [« la meilleure idée »] du dialogue interdisciplinaire de *Poetik und Hermeneutik*.

⁷⁴⁰ Cité dans *Ibid.*, p. 532.

⁷⁴¹ *Ibid.*, p. 531.

de la théorie et de l'histoire de la littérature [...], de l'esthétique et de l'herméneutique, de la tradition et de l'innovation dans les relations entre production, réception et communication⁷⁴² ». Les linguistes de *Poetik und Hermeneutik* ont eux aussi procédé à la même démarche, en assurant la transition de « la linguistique traditionnelle à la linguistique moderne⁷⁴³ », ainsi que le démontrent les cinquième et sixième volumes, où, souligne Jauss, W.-D. Stempel et H. Weinrich ont mené des recherches sur l'analyse du discours et la linguistique textuelle, et où de « nouveaux ponts entre la langue et la littérature⁷⁴⁴ » ont été instaurés.

Ainsi, puisqu'il n'y avait pas de mur entre les disciplines, il a été aisé d'affirmer une certaine cohérence dans la recherche ; l'unité de *Poetik und Hermeneutik*, ou l'école de Constance, se saisit donc avant tout dans le vocabulaire du partage interdisciplinaire, lequel s'est annoncé explicitement depuis la fondation officielle, en 1963, du groupe à Gießen. Ce partage s'est révélé suffisant pour qu'un rapprochement s'opère entre les méthodes de chaque discipline, et pour qu'un renouvellement dans l'histoire littéraire (avec ses aspects poétique, esthétique et herméneutique) puisse être accompli. Pourtant, ces indications historiques que nous venons de présenter ne sauraient pas nous donner une idée suffisante de l'histoire générale de l'école : l'image que nous faisons aujourd'hui, dans le domaine francophone, de l'école de Constance dépend en grande partie de ce que nous rendent accessibles les traductions des théories élaborées par H. R. Jauss, W. Iser et H. Blumenberg. Si l'on s'entend à adopter, dans l'analyse de textes, la perspective de l'un des théoriciens de l'école de Constance, il serait nécessaire de porter au clair le contexte à la fois institutionnel et méthodologique dans lequel ces théories ont opéré. En effet, les circonstances institutionnelles de ce groupe ont fait l'objet d'un projet de recherche qui a été, entre 2007-2011, conduit à l'Université de Constance par M. Lepper, C. Möllmann, A. Schmitz et J. Wagner („Die Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“. Eine historische Epistemologie geisteswissenschaftlicher Forschung“). Ce projet avait donné lieu à un numéro spécial dans la revue *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* (35/1, 2010), où les participants ont exposé d'importants résultats de leurs recherches documentaires sur les textes de *Poetik und Hermeneutik* dans les Archives littéraires allemandes de Marbach. Or dans l'état actuel de notre travail, qui veut se concentrer sur les aspects méthodologiques des théories de Jauss ainsi que de leur implication dans le cadre de l'école de Constance, nous ne saurons que

⁷⁴² *Ibid.*

⁷⁴³ *Ibid.*

⁷⁴⁴ *Ibid.*

retenir les remarques touchant à la base sur laquelle ces théories ont été fondées. Non seulement cette base consistait-elle en l'établissement institutionnel d'un groupe de recherche interdisciplinaire et axé sur les deux concepts clés de la poétique et de l'herméneutique, mais aussi il s'agissait, ainsi que le démontre P. Boden (2010), d'un travail inspiré largement de l'approche épistémologique élaborée vers la fin des années cinquante par H.-G. Gadamer, J. Ritter, H. Blumenberg et R. Koselleck : *Senatskommission für Begriffsgeschichte*. Selon Boden, le projet de la *Senatskommission für Begriffsgeschichte* – présidé par H.-G. Gadamer et financé, entre 1956-1966, par la Fondation allemande de la recherche [Deutsche Forschungsgemeinschaft] – avait donné la véritable forme méthodologique qui pouvait servir au dessein adopté, à partir de 1963, par les membres de *Poetik und Hermeneutik*. Cette influence a toutefois fini par constituer une cause de controverses et ce, en raison des références variées que les membres du groupe faisaient aux travaux de H.-G. Gadamer, de J. Ritter, de H. Blumenberg et de R. Koselleck. Ainsi, en même temps que *Poetik und Hermeneutik* a témoigné d'une importante, voire exemplaire, unité au niveau de la structure interdisciplinaire du groupe, il a connu des controverses tout aussi significatives et qui proviennent du fait qu'il avait traité d'une problématique que P. Boden a décrit comme « ambitieuse », car il s'orientait vers le même chemin de la *Begriffsgeschichte*. En ce sens, on commence à rencontrer les défis auxquels *Poetik und Hermeneutik* a fait face : bien que le vocabulaire du partage interdisciplinaire soit plus approprié pour caractériser le dialogue qui s'est établi, au sein de l'école, entre la « poétique » et l'« herméneutique », et, plus tard, entre l'« herméneutique philosophique » et l'« herméneutique littéraire », le vocabulaire de la *Begriffsgeschichte* et l'influence du projet de la *Senatskommission für Begriffsgeschichte* doit, lui aussi, guider notre compréhension non seulement de l'historique de l'école, mais aussi de l'arrière-plan de son discours inaugural de 1967 :

Wenn Jauß die mehr als drei Jahrzehnte umfassende und in siebzehn Tagungsbänden dokumentierte Arbeit der Forschungsgruppe als traditionsbildend bilanziert, dramatisierenden Kontroversen und Konfrontationen den gewünschten Erfolg zuschreibt, eine „gemeinsame Basis“ herbeigeführt zu haben, so sollte das auch, wenn nicht vor allen Dingen, für die Arbeit an Begriffen gelten und weiterführende Einsichten auf dem Feld der Begriffsgeschichte erbracht haben⁷⁴⁵.

1.2. Discours inaugural de l'École de Constance (1967) : constitution d'un corpus interdisciplinaire

⁷⁴⁵ Boden, Petra, « Arbeit an Begriffen. Zur Geschichte von Kontroversen in der Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“ », *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* (IASL), 35/1, 2010, p. 103-104.

Dans son étude « Arbeit an Begriffen. Zur Geschichte von Kontroversen in der Forschungsgruppe Poetik und Hermeneutik. Ein Forschungsprojekt » (2010), P. Boden retrace une première influence exercée sur le dessein de l'école de Constance dans le contexte académique des années cinquante et, plus précisément, dans le projet de *Senatskommission für Begriffsgeschichte*⁷⁴⁶ (DFG : 1956-1966), un projet présidé par H.-G. Gadamer et nourri de l'intérêt alors croissant pour la *Begriffsgeschichte* [l'« histoire des concepts »]. La floraison des travaux menés par des théoriciens tels que le philosophe J. Ritter, le médiéviste O. Brunner et l'historien R. Koselleck sur la sémantique historique a été décisive pour la tenue de ce projet, qui avait pour objectif l'établissement d'une méthode axée sur l'« histoire des concepts » et susceptible de fournir un fondement épistémologique commun au contexte plus large des sciences humaines⁷⁴⁷. Dans la perspective de la *Begriffsgeschichte*, l'étude historique de la genèse et du changement sémantique des « mots » et des « métaphores » est capable d'en fournir une compréhension conceptuelle (linguistique et culturelle) plus adéquate. En parlant des approches adoptées par O. Brunner et H. Blumenberg, R. Koselleck porte au clair l'apport de la *Begriffsgeschichte* dans la recherche en écrivant ceci : « we can best study any past period by first reconstructing the language used by its members to conceptualize their arrangements, and then translating these past concepts into our own terminology⁷⁴⁸ ». Or les possibilités que la *Begriffsgeschichte* peut fournir à la recherche en sciences humaines sont nombreuses : il y a, par exemple, le cas du partage méthodologique entre l'« histoire des idées » [*Ideengeschichte*] et

⁷⁴⁶ Sur les détails du projet, ses circonstances institutionnelles, ainsi que les noms des participants, cf. Kranz, Margarita, « Begriffsgeschichte institutionell: Die Senatskommission für Begriffsgeschichte der Deutschen Forschungsgemeinschaft (1956–1966) Darstellung und Dokumente », *Archiv für Begriffsgeschichte*, vol. 53, 2011, pp. 153-226.

⁷⁴⁷ Hans Ulrich Gumbrecht mentionne l'objectif de *Senatskommission für Begriffsgeschichte* (1956-1966) en le désignant comme un « mouvement historico-conceptuel » [begriffsgeschichtlichen Bewegung] des années soixante et soixante-dix : « Aus der Perspektive eines beteiligten verortet Hans Ulrich Gumbrecht die Gruppe in jener „begriffsgeschichtlichen Bewegung“ der 1960er/1970er Jahre, die von der Hoffnung getragen war, „den geisteswissenschaftlichen Fächer[n] [...] ein bleibendes und wahrlich wissenschaftliches Fundament schaffen“ zu können, sofern es ihr „gelänge, denn Sinn und die Welten der Vergangenheit, also nichts anderes als ihren „Geist“, geordnet in zentralen Begriffen historisch zu dokumentieren und damit dem systematischen Denken als ein Medium des Dialogs zu erschließen“ », cité dans Boden (2010), art. cit., p. 104-105. Cf. Hans Ulrich Gumbrecht, *Pyramiden des Geistes. Über den schnellen Aufstieg, die unsichtbaren Dimensionen und das plötzliche Abebben der begriffsgeschichtlichen Bewegung*, dans Hans Ulrich Gumbrecht, *Dimensionen und Grenzen der Begriffsgeschichte*, München, Fink, 2006, pp. 7-36.

⁷⁴⁸ Koselleck, Reinhart, « A Response to Comments on the *Geschichtliche Grundbegriffe* », dans Lehmann, Hartmut et Richter, Melvin (éd.), *The Meaning of Historical Terms and Concepts. New Studies on Begriffsgeschichte*, Washington, German Historical Institute, 1996, pp. 59-71. Sur les travaux de R. Koselleck et la *Begriffsgeschichte*, cf. surtout les discussions suivantes : Koselleck, Reinhart *Historische Semantik und Begriffsgeschichte*, Stuttgart: Klett-Cotta, 1979 ; *Begriffsgeschichten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp 2006 ; Gumbrecht, Hans Ulrich, *Dimension und Grenzen der Begriffsgeschichte*, Paderborn: Wilhelm Fink Verlag, 2006.

l'« histoire des concepts » [*Begriffsgeschichte*], et dans lequel il serait possible d'étudier les concepts dans leurs fonctions discursives, ainsi que dans l'usage du langage qui fut employé pour les désigner pendant des périodes historico-sociales distinctes : « the history of concepts deals with the use of specific language in specific situations, within which concepts are developed and used by specific speakers⁷⁴⁹ ». Ici, Koselleck relève l'apport significatif de H. Blumenberg, ce dernier ayant élucidé le rôle important joué par les « métaphores » dans la formation de l'« histoire des concepts ». À titre d'exemple, l'histoire du concept des Lumières (*Aufklärung*) – une métaphore utilisée pour désigner une période historique – peut se traduire dans une étude qui associe l'« histoire des concepts » à l'« histoire des idées » : à travers une telle association sur le plan méthodologique, le concept des Lumières (*Aufklärung*) se révèle dans son sens littéral (désormais négligé mais qui fut, ainsi que le relève Koselleck, « météorologique » et « militaire »), aussi bien que dans son sens métaphorique (celui du courant philosophique du XVIII^e siècle) :

By surveying the fields of *Geistesgeschichte* (the history of the human as distinguished from the natural sciences), *Ideengeschichte* (the history of ideas), and *Begriffsgeschichte*, we can determine the extent to which metaphors shape and fix the formation of language. Metaphors can become concepts, as in the case of *Aufklärung* in German (enlightenment, literally “clearing” or “reconnaissance”). At the end of the eighteenth century, *Aufklärung* turned into a concept immediately identified as philosophical, in contrast to its previous uses, which has been restricted to the domains of meteorological and military language. Indeed, retrospectively, the entire century came to be termed the Enlightenment. All these questions of how figures of speech have affected language from classical antiquity to the present have been dealt with masterfully by Hans Blumenberg⁷⁵⁰.

L'importance de la *Begriffsgeschichte* tient donc à ce qu'elle explicite l'usage du langage dans les concepts, ainsi que la façon dont cet usage les maintient ou les transforme au cours de l'histoire : « The task of *Begriffsgeschichte* is to ask what strands of meaning persist, are translatable, and can again be applied; what threads of meaning are discarded; and what new strands are added⁷⁵¹ ». Koselleck souligne qu'une telle méthode historique est capable de suivre les *continuités* et, pour ce faire, ne peut s'appuyer sur « des théories métaphysiques ou platoniques », mais plutôt sur « l'évidence des usages concrets et itératifs du vocabulaire » :

To the extent that it records how component parts of older concepts continue to exist in senses derived from either metaphysical or Platonic theories that claim to transcend experience. Rather

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 62.

⁷⁵⁰ *Ibid.*, p. 60.

⁷⁵¹ *Ibid.*, p. 68.

any assertion about continuities in the use of concepts must be supported by evidence based upon concrete, iterative usages of the vocabulary⁷⁵².

Or il existe, selon Koselleck, un problème que peuvent causer les « conceptualisations passées des générations [...] », et qui consiste en une signification en quelque sorte altérée par l'histoire. Ce qui peut se perdre ici, c'est la signification originale et transmise par le concept, comme dans le cas du concept des Lumières qui ne réfère plus à son sens original « météorologique » et « militaire », mais plutôt à un courant philosophique. Koselleck voit que la tâche de reconstruire l'histoire d'un concept, son « contexte original », aussi bien que ses « significations successives » revient à l'étude de la *réception* et de la *traduction*, deux approches susceptibles de réécrire l'« histoire des concepts ». L'on ne saurait mesurer l'histoire d'un concept si on prenait pour critère d'analyse le phénomène historico-social qu'il avait marqué, mais plutôt si on le cernait dans la différence linguistique et culturelle qu'il avait affirmée par rapport aux concepts qui le précédaient, aussi bien que ceux qui lui succédaient :

Every reading by later generations of past conceptualizations alters the spectrum of possible transmitted meanings. The original context of concepts change; so, too, do the original or subsequent meanings carried by concepts. The history of concepts may be reconstructed through studying the reception, or, more radically, the translation of concepts first used in the past but then pressed into service by later generations⁷⁵³.

À partir de cette présupposition de la *Begriffsgeschichte*, nous pourrions vérifier nombre d'approches prises pour principes dans les sept thèses constitutifs du discours inaugural de l'école de Constance, dont l'histoire de l'efficience (*Wirkungsgeschichte*), l'histoire des idées, le principe de la continuité et l'histoire de la réception⁷⁵⁴. Boden élabore avec détails les deux influences exercées, sur le dessein de l'école, par les représentants de la *Begriffsgeschichte* (J. Ritter, O. Brunner, R. Koselleck et H. Blumenberg) d'une part, et, d'autre part, par l'enseignement de Gadamer à Heidelberg⁷⁵⁵, puisque ce fut à Heidelberg où les élèves de Gadamer (W. Iser, H. R. Jauss, W. Preisendanz et D. Henrich) ont repris leurs études après la guerre. Les questions qui se posaient ici consistaient à savoir si le dessein des théoriciens de Constance n'a été qu'une certaine poursuite du projet de *Senatskommission für Begriffsgeschichte*

⁷⁵² *Ibid.*, p. 63.

⁷⁵³ *Ibid.*, p. 62.

⁷⁵⁴ Sur l'appareil méthodique des sept thèses du discours inaugural de l'école de Constance, cf. *supra*, pp. 67-88.

⁷⁵⁵ Cf. Lämmert, Eberhard, « Den Leser im Blick. Werkimmanente Interpretation und Wirkungsgeschichte als Wegbereiter der Rezeptionsästhetik 1950-1970 », dans Adam, Wolfgang & Dainat, Holger & Schandera, Gunter (éd.), *Wissenschaft und Systemveränderung. Rezeptionsforschung in Ost und West – eine konvergente Entwicklung ?*, Heidelberg, Winter, 2003, pp. 23-44 ; Kimmich, Dorothee & Stiegler, Bernd (éd.), *Zur Rezeption der Rezeptionstheorie*, Berlin, Berliner Wissenschaftsverlag, 2003.

(1956-1966), celui-ci ayant arrivé à son terme en 1966, avec la conclusion donnée par Gadamer et dans laquelle on lit ceci : « Das Versprechen einer verbindlichen „Methode“ und eines Panoramas von Grundelementen zur „Theorie“ der Begriffsgeschichte“ sei „nie eingelöst worden⁷⁵⁶ ». L'année de la fin du projet de *Senatskommission für Begriffsgeschichte* fut celle où les membres fondateurs de *Poetik und Hermeneutik* ont transféré le siège de leurs rencontres à l'Université qui venait d'être fondée à Constance ; une année plus tard, en 1967, le discours inaugural de l'école a été prononcé, et le groupe s'est élargi pour inclure désormais des théoriciens dont les romanistes R. Warning et W.-D. Stempel, le slaviste J. Striedter, le philologue M. Fuhrmann et l'historien M. Imdahl. En effet, l'hypothèse d'une continuité qui se révèle entre le projet de *Senatskommission für Begriffsgeschichte* et le projet de Constance a été largement discutée dans le monde académique allemand en ces dernières années⁷⁵⁷. Les approches méthodologiques proposées par les théoriciens de *Senatskommission für Begriffsgeschichte* ont été, selon Boden, « des approches soumises à un examen » [« Ansätze auf dem Prüfstand »] ; la question de la littérature à travers l'« histoire des concepts » s'y trouvait, mais dans les textes qui ont été destinés à de futurs projets⁷⁵⁸ :

Hier wird nur Literatur berücksichtigt, in der die begriffsgeschichtliche Arbeit explizit oder implizit unter dem Aspekt diskutiert wird, dass die großen Projekte abgeschlossen sind bzw. vor ihrem Abschluss stehen. Literatur zur Begriffsgeschichte, die während der Arbeit an diesen Projekten erschienen ist, gehört zum Korpus der Texte, die im Verlauf der künftigen Projektarbeit herangezogen werden⁷⁵⁹.

Cela dit, le corps de l'école de Constance représente le développement et une certaine vérification des approches proposées par le projet général de la *Begriffsgeschichte*. Mais la continuité assumée par les théoriciens de Constance a pris un détour considérable quand elle avait posé comme principe l'interdisciplinarité ; selon Boden, le travail interdisciplinaire devait fournir

⁷⁵⁶ Cité dans Boden (2010), art. cit., p. 105.

⁷⁵⁷ Sur la question de continuité entre les deux projets, nous renvoyons aux contributions significatives du dossier spécial paru, en 2010, dans la revue *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* (35/1), ainsi qu'au colloque tenu, les 29-30 novembre 2008, à l'Université de Constance (« *Die Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“. Erschließen – Historisieren – Aufgreifen. Ein Arbeitsgespräch* »). Dans ces discussions, se trouvent les résultats de la recherche documentaire et biographique menée, entre 2007-2011, à l'Université de Constance par Marcel Lepper, Christopher Möllmann, Alexander Schmitz et Julia Wagner (« *Die Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“. Eine historische Epistemologie geisteswissenschaftlicher Forschung* », im Rahmen des Exzellenzclusters 16 „Kulturelle Grundlagen von Integration“ an der Universität Konstanz).

⁷⁵⁸ Ici, cf. surtout la contribution de M. Kranz, « Gescheiterte Kooperation. Die Tagungen der Senatskommission für Begriffsgeschichte der DFG (1958-1966) als Vorläufer für die Tagungen von Poetik und Hermeneutik », communication donnée dans le cadre du colloque tenu, les 29-30 novembre 2008, à l'Université de Constance (« *Die Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“. Erschließen – Historisieren – Aufgreifen. Ein Arbeitsgespräch* »).

⁷⁵⁹ Boden (2010), art. cit., p. 104.

une « solution » au problème posé par la *Begriffsgeschichte* : « Stattdessen lässt sich die Lage eher als Ausdruck eben *des* Problems beschreiben, das in der interdisziplinären begriffsgeschichtlichen Arbeit der Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“ einer Lösung zugeführt werden sollte⁷⁶⁰ ». La volonté de privilégier l’interdisciplinarité comme facteur de renouvellement a facilité l’établissement d’une voie parallèle entre la connaissance de la littérature et la connaissance du langage. Cela s’observe déjà dans le modèle pédagogique qui a été adopté dans l’école dès son installation à l’Université de Constance⁷⁶¹ ; ce modèle, le « Zweier-Modell », associe les deux matières philologiques de la littérature et de la linguistique, par opposition à son précédent, le « Dreier-Modell », qui distinguait les trois matières de la littérature médiévale, de la littérature moderne et de la linguistique : « In Konstanz werden die Grenzen der Nationalphilologen strukturell überschritten, indem das « Zweier-Modell » (Literaturwissenschaft / Sprachwissenschaft) institutionell realisiert wird, statt – wie sonst mehrheitlich – das « Dreier-Modell » (nationalphilologische Fächer mit Mediävistik, Neuerer Literatur, Linguistik)⁷⁶² ». Aussi l’inclusion de la littérature comme forme particulière de la *Begriffsgeschichte* a-t-elle constitué une force dans le projet général de Constance. En ce sens, un but ultime a été atteint, car on avait conféré à la littérature le pouvoir d’être plus que ce qu’elle est : la « promesse de dialogues sans fin » [« das Versprechen endloser Gespräche über ihren werdenden Sinn »], des dialogues renforcés par cette réserve de sens que les textes littéraires contiennent. C’est d’ailleurs ce qu’on lit dans le mot écrit, deux ans après le décès de Jauss, par K. Stierle (1998) dans le volume qui avait signé le dernier colloque tenu, en 1994, à l’école de Constance : « Il était naturel pour lui que la littérature puisse, dans un dialogue de plus de trente ans entre les sciences humaines, revendiquer un rôle spécial » :

Für ihn war die Literatur ein Ort des Geistes, aber auch ein Ort der Geschichte, die durch den Geist zu Figuren, wenn auch oft zu Räselfiguren, transponiert wird. Er begriff die Literatur zugleich als Erinnerung und Hoffnung, Kritik und Utopie, vor allem aber als das Versprechen endloser Gespräche über ihren werdenden Sinn, von dem er glaubte, er könne erst zu sich kommen, wenn der unendliche Prozeß der Auslegung und des Dialogs der Auslegung ihn ergriffe.

⁷⁶⁰ *Ibid.*

⁷⁶¹ Sur la réforme pédagogique accomplie en sciences humaines dès l’établissement, en 1966, de l’Université de Constance, cf. Hess, Gerhard, *Die Universität Konstanz – Reform als ständige Aufgabe*, Constance, Universitätsverlag Konstanz, 1968 ; Iser, Wolfgang, « Literaturwissenschaft in Konstanz », dans Jauss, Hans Robert & Nesselhauf, Herbert (éd.), *Gebremste Reform. Ein Kapitel deutscher Hochschulgeschichte Universität Konstanz 1966-1976. Gerhard Hess zum 70 Geburtstag gewidmet*, Constance, Universitätsverlag Konstanz, 1977, pp. 181-200 ; Rosenberg, Rainer & Münz-Koenen, Inge & Boden, Petra & Gast, Gabriele (éd.), *Der Geist. Der Unruhe. 1968 im Vergleich Wissenschaft – Literatur – Medien*, Akademie Verlag, 2000.

⁷⁶² Boden (2010), art. cit., p. 114.

Darum war es für ihn selbstverständlich, daß die Literatur in diesem über 30 Jahre fortgehenden geisteswissenschaftlichen Gespräch eine besondere Rolle beanspruchen konnte⁷⁶³.

Ainsi, la prise de conscience du rôle que pouvait jouer la littérature dans le projet méthodologique plus large des sciences humaines est un aspect caractéristique de ce que Boden avait appelé la « première phase » constitutive de l'école de Constance : cette phase commence en 1957/58, à l'époque où les fondateurs du groupe poursuivaient leurs études à Heidelberg, et se termine en 1970, après la première publication du discours inaugural de l'école de Constance. Nous ne saurions acquérir une compréhension adéquate de l'école de Constance en général, et des théories de Jauss en particulier, sans une prise en considération préliminaire du contexte académique dans lequel les membres de l'école, élèves et professeurs, évoluaient. Or dans le monde francophone, les activités de *Poetik und Hermeneutik* sont représentées notamment par les traductions des travaux de H. R. Jauss et de W. Iser, ainsi que des discours inauguraux que les deux théoriciens avaient prononcés en 1967 et en 1970. Il n'en est pas ainsi dans le domaine allemand ; celui-ci avait commencé, voici il y a quelques années, à examiner les implications méthodologiques de la *Begriffsgeschichte* et du projet de *Senatskommission für Begriffsgeschichte* dans le dessein général de l'école de Constance. Cet examen avait permis de démontrer en quoi les thèses de J. Ritter, de H.-G. Gadamer, de R. Koselleck et de H. Blumenberg sont sous-jacentes au programme méthodologique de Constance, et de donner ainsi une image juste de ce que pouvaient être les « expériences pratiques » [die praktischen Erfahrungen] de plus de 35 ans de recherche collective : une investigation des « suggestions » et des « approches » de la *Begriffsgeschichte*, une entreprise à laquelle seul convenait le nom de *Poetik und Hermeneutik* :

Was der gegenwärtigen Diskussion um Ende oder Zukunft der Begriffsgeschichte fehlt, ist die Bezugnahme auf die praktischen Erfahrungen der sich über 35 Jahre erstreckenden begriffsgeschichtlichen Klärungsarbeit innerhalb der Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“, in der die Ansätze und Vorschläge von Joachim Ritter, Hans-Georg Gadamer, Reinhart Koselleck und Hans Blumenberg intensiv diskutiert wurden⁷⁶⁴.

Il existe, toutefois, un élément qu'il serait nécessaire de souligner ici, et qui concerne l'écho que les théories de Constance ont trouvé dans les mondes francophone et anglophone au cours des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, car ce fut à cette époque-là où l'une des premières

⁷⁶³ Karlheinz Stierle, « Nachruf auf Hans Robert Jauss », in *Kontingenz*, éd. O. Marquard et G. von Graevenitz, München, Fink, 1998, p. XXVII-XXIX.

⁷⁶⁴ Boden (2010), art. cit., p. 121.

réceptions méthodologiques ont été destinée au parcours théorique de Jauss, une réception qui avait assez tôt relevé cette importante « fécondité du dialogue entamé entre l'herméneutique de H.-G. Gadamer et la théorie esthétique de H. R. Jauss⁷⁶⁵ ».

1.3. L'« horizon d'attente » de l'esthétique de la réception en France, aux États-Unis et au Canada

Nul ne contestera la fécondité du dialogue entamé entre l'herméneutique de H.-G. Gadamer et la théorie esthétique de H. R. Jauss. Plus encore qu'à une filiation unilatérale, on assiste ici véritablement à un échange de vues dans la mesure où les deux partenaires de la discussion se situent somme toute sur un même terrain. En effet, le lecteur qui a sous les yeux les textes publiés par Jauss depuis vingt ans est en mesure de réaliser que ce qui est finalement devenu le monumental ouvrage *Expérience esthétique et herméneutique littéraire* n'a rien d'un système rigide, clos sur lui-même, mais constitue plutôt le fruit d'une longue maturation, si bien que l'on assiste à une démarche ouverte qui ne craint pas de questionner toujours à nouveau ses présuppositions proprement philosophiques⁷⁶⁶.

Ce fut aux alentours des années quatre-vingt que l'entreprise de *Poetik und Hermeneutik* avait trouvé un écho particulier dans les communautés académiques française et nord-américaine. En 1985, C. Piché, professeur de philosophie à l'Université de Montréal, fait paraître une étude qui fut, de l'aveu de Jauss, la première à avoir relevé la place qu'occupait dans l'esthétique de la réception l'indéniable influence gadamérienne de l'herméneutique philosophique⁷⁶⁷. Le dialogue entre les deux herméneutiques littéraire et philosophique avait suscité, dans l'étude de C. Piché, un intérêt qui voulait souligner non seulement la parenté de *Vérité et méthode* dans l'ensemble méthodologique de la théorie esthétique de Jauss (« esthétique de la réception » et « herméneutique littéraire »), mais aussi les points de divergences auxquels a donné lieu l'usage des principes gadamériens dans le contexte propre aux études littéraires. L'étude de C. Piché constitue ainsi un texte de référence pour quiconque veut situer le parcours théorique de Jauss dans l'enseignement de son professeur de philosophie à Heidelberg ; C. Piché y repère la « fortune de Kant », et s'interroge par là sur l'influence que la subjectivité de l'esthétique

⁷⁶⁵ Piché, Claude, « Expérience esthétique et herméneutique philosophique », dans Fitch, Brian T. & Oliver, Andrew, « L'herméneutique : texte, lecture, réception », *Texte : revue de critique et de théorie littéraire*, Département d'études françaises, Université de Toronto, n° 3, Éditions Trintexte, 1985, p. 179.

⁷⁶⁶ *Ibid.*

⁷⁶⁷ Dans le même numéro, Jauss donne sa réplique à C. Piché tout en pointant, en guise d'exergue, l'originalité de l'article de Piché, aussi bien que le manque d'intérêt dans ce champ d'étude et que l'article venait, de façon plus précise, combler : « Dans sa réflexion, Claude Piché a conduit le lecteur canadien dans un domaine toujours peu connu en Amérique, celui de l'herméneutique, et il lui a révélé cette étape des débats allemands de façon si remarquable que je ne peux que le féliciter de son apport. Mon rapport avec Hans-Georg Gadamer n'a jamais jusqu'ici fait l'objet, même dans la critique allemande, d'un examen aussi compétent », Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, p. 193.

kantienne avait produite sur les deux versions théoriques de l'herméneutique gadamérienne et de la théorie esthétique jaussienne. Dans une analyse comparative subtile et approfondie, l'auteur choisit d'« opérer une déduction des deux herméneutiques à partir de Kant⁷⁶⁸ », tout en prenant pour terme de comparaison un nouvel aspect du dialogue Gadamer/Jauss : l'usage que les deux ont fait du concept « expérience esthétique⁷⁶⁹ », ainsi que la conception moderne de l'œuvre d'art comme abstraction occasionnée par la subjectivité kantienne. Tandis que l'ontologie de l'œuvre d'art place, chez Gadamer, l'esthétique sous le signe de l'effet contemplatif, l'on voit que le noyau de la théorie de l'art s'éloigne chez Jauss de cette perspective pour dévoiler la spécificité communicative et sociale de l'art : pour Jauss, l'expérience esthétique devrait être cherchée dans le rôle social de l'art. En ce sens, la compréhension d'une œuvre d'art articule les rapports que celle-ci entretient avec les autres sphères de la vie pratique. Or c'est à partir de cette importante mutation entre les deux conceptions de Gadamer et de Jauss que l'étude de Piché fut menée, car, selon l'auteur, Gadamer et Jauss « mettent à profit un mode de description « phénoménologique »⁷⁷⁰ » du concept d'expérience esthétique. Piché indique que l'épithète « philosophique » est l'élément qui avait rapproché Jauss de « la pertinence universelle du problème de l'interprétation », donc de *Vérité et méthode* ; ce problème est la base commune de discussion chez les deux penseurs. De par son intérêt qui fut avant tout celui d'un historien de la littérature, Jauss cherchait à dégager les limites du problème de l'interprétation tel qu'il se présente dans le champ propre aux études littéraires. Cette tentative fut à l'origine de l'emploi que le théoricien

⁷⁶⁸ Piché (1985), *op. cit.*, p. 180.

⁷⁶⁹ Il serait nécessaire de nuancer, dans toute lecture de *Vérité et méthode*, la compréhension que l'on peut acquérir de l'acception gadamérienne du concept d'« expérience esthétique », puisqu'on lit dans l'ensemble de l'ouvrage trois dénominations du terme « expérience » : d'une part, il y a les deux concepts de l'expérience vécue et de l'expérience de l'art (élaborés dans la première partie de l'ouvrage et dans laquelle le concept « expérience esthétique » est mentionné à plusieurs reprises), et, d'autre part, il y a le concept de l'expérience herméneutique (élaboré dans le deuxième chapitre de la deuxième partie). Quant à l'usage que Jauss avait destiné au concept d'« expérience esthétique », il est explicitement mentionné à plusieurs reprises dans la plupart des publications de Jauss ; le concept est pourtant élaboré de manière approfondie dans les discussions suivantes : « Kleine Apologie der ästhetischen Erfahrung », *Konstanzer Universitätsreden* 59, Konstanz, Universitätsverlag, 1972 ; trad. française dans *Pour une esthétique de la réception* (1978), *op. cit.*, pp.123-157 ; *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, Suhrkamp Verlag, 1982, pp. 31-359. Sur l'acception gadamérienne du terme dans la perspective de la théorie esthétique, cf. Gadamer (1960), *op. cit.*, pp. 19-118. Piché relève le reproche que fait Jauss à Gadamer de n'avoir pas, « à proprement parler, traiter de l'expérience esthétique dans son livre ? ». Selon Piché, l'élément qui permettra de distinguer les deux acceptions gadamérienne et jaussienne de l'expérience esthétique est celui de la « jouissance » : « Le jugement de Jauss se fonde sur la présupposition que l'expérience esthétique concerne de façon primaire la jouissance éprouvée au contact de l'œuvre. Et de cela, il est à vrai dire peu question chez Gadamer, même si par ailleurs ce dernier accorde une très grande importance à la réception de l'œuvre par l'interprète quand il s'agit d'en établir le sens et la vérité », Piché (1985), *op. cit.*, p. 183.

⁷⁷⁰ Piché (1985), *op. cit.*, p. 186.

avait fait des principes méthodologiques élucidés par Gadamer, dont la priorité herméneutique de la question, la logique question/réponse et la triade herméneutique de compréhension, d'interprétation et d'application. En ce sens, Piché soutient à juste titre que Jauss « ne veut pas tant rivaliser avec la philosophie qu'avec la « pensée philosophique »⁷⁷¹ » ; l'auteur avait par là mis dans sa juste lumière l'importance de *Vérité et méthode* pour l'évolution de l'herméneutique littéraire chez Jauss, car l'ampleur de l'information dont dispose le livre de Gadamer ne se révèle pas de manière explicite dans les théories jaussiennes ; celles-ci repéraient à la fois par opposition et par dérivation quelques-uns des principes gadamériens afin de les faire contribuer à un développement constructif en études littéraires.

Or si, dans le domaine francophone, l'étude de C. Piché avait marqué une première réception assurée par le département de philosophie au parcours théorique de Jauss, J. Starobinski fut le premier spécialiste de la littérature à avoir écrit une étude sur H. R. Jauss. En 1978, Starobinski fait paraître une préface pour la première traduction française d'une sélection d'articles de Jauss (Gallimard, 1978). Cette préface contient tout ce qu'il faut pour une véritable introduction littéraire aux écrits de Jauss : Starobinski y suit le parcours académique du théoricien depuis ses premières publications – de la fin des années cinquante – sur l'épopée animale du Moyen-Âge central et sur la littérature française du XX^e siècle. Il relève, dans une lecture approfondie, « le champ des doctrines philosophiques dont il [Jauss] fait état, recueille ou récuse la leçon⁷⁷² » et ce, tout en prenant en considération le « double intérêt » théorique et pratique des travaux de Jauss, aussi bien que le contexte dans lequel ceux-ci s'inscrivaient et qui a rendu manifeste leur fécondité, à savoir l'*ouverture au dialogue* :

L'erreur ou l'inadéquation communes aux attitudes intellectuelles que Jauss réproouve, c'est la méconnaissance de la pluralité des termes, l'ignorance du rapport complexe qui s'établit entre eux, la volonté de privilégier un seul facteur entre plusieurs : d'où résulte l'étroitesse du champ d'exploration : on n'a pas su reconnaître tous les acteurs dont l'action réciproque est nécessaire pour qu'il y ait création et transformation dans le domaine littéraire, ou invention de nouvelles normes dans la pratique sociale. Le grief est double : l'on a posé des entités, des substances, là où devaient prévaloir les liens fonctionnels, les rapports dynamiques ; et non seulement l'on n'a pas su reconnaître le primat de la relation, mais en centrant la recherche littéraire sur l'auteur et sur l'œuvre, l'on a restreint indûment le système relationnel⁷⁷³.

Starobinski souligne à juste titre la préoccupation principale qui s'est faite jour dans le champ des études littéraires grâce à l'école de Constance, et que l'apport des écrits de Jauss a permis de

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 182.

⁷⁷² Starobinski, Jean, « Préface », dans Jauss (1978), *op. cit.*, p. 8.

⁷⁷³ *Ibid.*, p. 11.

soulever de manière pertinente : « la méconnaissance de la pluralité des termes ». De pouvoir mener une recherche interdisciplinaire qui répond à un souci commun aux sciences humaines, voici la rigueur de *Poetik und Hermeneutik* et la réponse que Jauss a fournie aux problématiques posées par la plupart des discussions méthodologiques en études littéraires :

Le plaisir et le bénéfice que j'éprouve à lire Jauss tiennent pour une large part à cette ouverture du dialogue, à cette volonté de ne rien omettre de ce qui réclame attention, mais aussi à ce courage de trancher, de décider, de ne pas s'en tenir à un confortable éclectisme, et de franchir le pas, lorsque de nouveaux problèmes et de nouvelles réponses s'annoncent plus fructueux⁷⁷⁴.

Selon Starobinski, la question fondamentale que les écrits de Jauss ont soulevée est, avant tout, celle du « rôle de l'historien », ainsi que « la fonction de communication et de transformation sociales de la littérature » : « il s'agit pour lui d'une question prioritaire : quelle est aujourd'hui la fonction de la littérature ?⁷⁷⁵ » L'on voit ainsi que la préface de Starobinski présente un survol à la fois critique et thématique du parcours de Jauss. À cette première réception faite dans le domaine francophone, s'est succédée une deuxième traduction parue en 1988 chez Gallimard, et où figure une sélection d'articles de l'ouvrage monumental *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* (Fink, 1977). Les deux traductions françaises de 1978 et de 1988 ont été donc en mesure d'offrir au lecteur français l'essentiel des propositions méthodologiques de Jauss. Néanmoins, l'image de Jauss et celle de l'école de Constance sont encore réduites à la théorie de l'esthétique de la réception, ce qui risque de fausser la compréhension que l'on peut acquérir d'une théorie qui faisait moins l'« unité » d'une école que le centre d'intérêt de trois de ses membres : H. R. Jauss, W. Iser et R. Warning. C'est ce qu'indique également I. Kalinowski (1998), en écrivant qu'« [i]l faut se garder d'identifier trop rapidement l'École de Constance et l'esthétique de la réception : cette dernière est, au sens restreint, le projet théorique de Hans-Robert Jauss à la fin des années 1960 et dans les années 1970, mais désigne aussi, en un sens plus large, plusieurs courants mettant l'accent sur le rapport du texte et du lecteur⁷⁷⁶ ». En effet, l'apport principal de *Poetik und Hermeneutik* ne peut être saisi que si on le situe dans le contexte de la réforme universitaire allemande des années soixante, car Jauss et ses collègues cherchaient à améliorer la pratique de la philologie traditionnelle « par la constitution d'un département de

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁷⁶ Kalinowski, Isabelle, « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception », *Revue germanique internationale*, n° 8, 1997, pp. 151-172.

science de la littérature, le premier du genre⁷⁷⁷ ». Les questions posées, dans l'entreprise de Constance, par l'héritage des herméneutiques szondiennes et gadamériennes d'une part, et par les théoriciens de l'« histoire des concepts » d'autre part sont peu discutées dans le domaine francophone. À l'exception de l'étude menée par C. Piché, le dialogue Gadamer/Jauss et les implications de l'herméneutique philosophique dans les discussions de l'école de Constance ne sont pas explicités de manière suffisante. Il n'en est pas ainsi aux États-Unis, où P. De Man avait rédigé des études axées sur les théories de Jauss et sur leurs implications dans l'école de Constance. En plus de la préface que l'auteur avait rédigée pour la traduction anglaise du discours inaugural de l'école de Constance (*Towards an Aesthetic of Reception*, University of Minnesota Press, 1982), De Man fait paraître, en 1986, une étude intitulée « Reading and History », et dans laquelle il analyse les théories de Jauss à la lumière de leur implication dans le projet de *Poetik und Hermeneutik* :

By his own volition, the work of the German literary historian and theorist Hans Robert Jauss has been associated with a study group for which he is a spokesman and which practices a specific way of investigating and teaching literature. The Konstanz school of literary studies, so named because several of its members taught or are teaching at the newly founded University of Konstanz in Southern Germany, is a liberal association of scholars, informally united by methodological concerns that allow for considerable diversity. The concerns of such groups are methodological rather than cultural or ideological; their influence is didactic rather than critical⁷⁷⁸.

L'auteur souligne dès l'abord le défi qui s'est présenté à l'école de Constance tout en pointant la question de dénomination (*Poetik und Hermeneutik*), celle-ci n'étant pas facile à interpréter puisque l'école avait, depuis sa constitution, établi « une généalogie méthodologique complexe » :

The boldness of the Konstanz school in calling their approach a poetics as well as a hermeneutics measures the scope and the burden of their contribution. In practice, the distribution of competencies as well as the rather complex methodological genealogy of the group has divided the emphasis among its various methods⁷⁷⁹.

Force est de constater que l'accueil des écrits de l'école de Constance dans les communautés académiques française et nord-américaine est fort variable. Et pourtant, il laisse entrevoir un aspect critique commun : entre les professeurs de philosophie et les comparatistes, tout en passant par les spécialistes des littératures française et allemande, une attention particulière a été accordée à cette « responsabilité accrue » qu'éprouvait Jauss à l'égard des positions de ses prédécesseurs,

⁷⁷⁷ Cité dans *ibid.*

⁷⁷⁸ De Man, Paul, « Reading and History », dans De Man (1986), *op. cit.*, p. 54.

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 56.

dont les formalistes russes, les linguistes de Prague et les théoriciens des herméneutiques allemande et française. Que ces questions soient approfondies ou non, que les positions de Jauss par rapport aux autres membres de *Poetik und Hermeneutik* soient nuancées ou non, que l'école de Constance en tant qu'entité institutionnelle qui a sa propre histoire soit explicitée ou non, cela n'empêche que le défi véritable auquel le projet de Constance a été confronté se révèle bel et bien dans les traductions : ce défi dépasse la sphère de la recherche scientifique pour couvrir un besoin urgent de réforme disciplinaire dans le champ des études littéraires. C'est d'ailleurs ce qu'indique Starobinski, en écrivant que ce défi « a pour effet non de contester la légitimité de la théorie, mais de l'inviter à reprendre en charge la dimension historique du langage et de l'œuvre littéraire⁷⁸⁰ ». Cet état actuel de la réception qui a été destinée aux écrits de Jauss nous amène à nous pencher maintenant sur l'élément qui, depuis l'étude de C. Piché (1985), a permis de modifier en profondeur notre compréhension d'une pensée rendue accessible grâce à sa réception et à ses traductions, mais dont les critères méthodologiques demandent encore à être articulés : à savoir le dialogue Gadamer/Jauss. Ce dialogue constitue le véritable centre organisateur d'une théorie qui ne saurait être expliquée qu'en l'associant avec ce qui l'avait cultivée. C'est ainsi que nous étudierons, dans les discussions qui suivent et avant de commencer le quatrième, et dernier, chapitre de cette deuxième partie de la thèse, les problèmes méthodologiques que posaient l'application, dans le contexte des études littéraires, des principes de l'herméneutique philosophique. Le point d'entrée privilégié vers l'histoire de *Poetik und Hermeneutik*, ou l'école de Constance, n'est pas seulement institutionnel, il a été aussi, et avant tout, épistémologique.

1.4. Le caractère constructif et évolutif du dialogue Gadamer/Jauss : s'appuyer « sur Gadamer contre Gadamer »

Dans la postface à *Wahrheit und Methode* (1973), Gadamer veut sauver le passé par les classiques, auxquels on doit reconnaître, face à toute autre tradition, à cause de la valeur « éminente » du texte, une « supériorité d'origine » et une « liberté d'origine ». Mais comment concilier une telle herméneutique de la tradition et son exigence de vérité avec l'historicité de la compréhension et la production dialogique de celle-ci, comment concilier avec la concrétisation progressive du sens dans la dialectique ouverte de la question et de la réponse une « identité de sens » de la question originelle, qui a toujours transmis avec elle la distance entre origine et présent ? Face à cette contradiction, j'ai pensé que je pouvais me référer à Gadamer contre lui-même, en donnant la préférence à sa première et active détermination de la compréhension, en privilégiant la mise en relief de l'horizon plutôt que la fusion des horizons et en faisant découler l'histoire des effets de la réception productive – également donc des textes éminents⁷⁸¹.

⁷⁸⁰ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 10.

⁷⁸¹ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 434-435.

Dans la conclusion qu'il rédige, en 1988, pour la deuxième traduction française de ses écrits et qu'il intitule « Un dernier regard sur mon expérience théorique », Jauss passe en revue les positions théoriques qu'il a défendues tout au long de sa carrière de philologue et d'historien de la littérature. La clarification qu'apporte le théoricien à l'endroit des prémisses méthodologiques qui furent à l'origine des deux théories de l'esthétique de la réception et de l'herméneutique littéraire regagne, dans ce texte, une signification fort précise : l'auteur y discute du dialogue Gadamer/Jauss, et situe le noyau de celui-ci dans une distinction principale des deux horizons structurant toute compréhension historique et à partir desquels Gadamer et Jauss ont élaboré leurs versions respectives de l'herméneutique : entre la « compréhension dialogique de soi mise en œuvre à travers l'œuvre » chez Gadamer d'une part, et, d'autre part, « la compréhension de l'autre dans son altérité » chez Jauss. La question qui se pose ici est celle de savoir l'intérêt que présentaient pour le travail de Jauss – un travail axé de prime abord sur l'expérience suscitée par l'œuvre chez le destinataire – les thèses de Gadamer. En effet, un double intérêt aurait attaché la théorie esthétique jaussienne aux écrits de Gadamer : leur fortune méthodologique et systématique d'une part, et, d'autre part, leurs importantes portées esthétique et historique. Tandis que les leçons méthodologiques recueillies de *Vérité et méthode* font une indéniable force dans le parcours théorique de Jauss, l'on constate que les hypothèses gadamériennes sur l'esthétique (la « conscience esthétique » moderne et la valeur « éminente » des textes classiques) sont les endroits autour desquels Jauss s'éloignait de l'enseignement de son professeur. Or cela laisse entendre qu'il existe, dans la réflexion théorique que Jauss avait menée sur l'herméneutique gadamérienne, un statut évolutif déterminant et qu'il serait précipité de négliger. Il serait donc intéressant d'opérer par une mise en contexte préalable qui veut non seulement rendre compte des divergences entre les deux partenaires du dialogue, mais aussi apporter une clarification à l'endroit du rôle qu'a joué, dans la réflexion jaussienne, l'usage progressif des prémisses méthodologiques élaborées par l'herméneutique philosophique ; c'est que la présence presque constante des prémisses de *Vérité et méthode* dans la démarche de Jauss aboutit à un passage décisif de sa méthode d'une méthode de la *réception* à une méthode de l'*interrogation*, d'une « esthétique de la réception » à une « herméneutique de la question et de la réponse ». En situant ainsi la critique que Jauss menait sur la « conscience esthétique » moderne dans l'évolution générale et le développement méthodologique de sa propre pensée, il serait possible de jeter un nouveau regard sur la compréhension actuelle qu'on a de cette entreprise et

ce, aux termes d'une discussion évolutive qui, tout en recevant et percevant, souhaite, à l'instar de la méthode étudiée ici, esquisser l'« horizon d'attente de l'esthétique de la réception ».

« J'ai donc cru pouvoir m'appuyer sur Gadamer contre Gadamer en dégagant l'effet herméneutique et communicatif de l'expérience esthétique dans mon travail sur ses manifestations (*poiesis, aisthesis et catharsis*)⁷⁸² » : voici ce qu'écrit, en 1985, Jauss dans la réponse qu'il adresse à C. Piché, ce dernier ayant été le premier à s'être interrogé sur le dialogue Gadamer/Jauss et à avoir posé directement à Jauss une question sur les prémisses de sa théorie esthétique. Ce fut, tout d'abord, dans sa réponse de 1985 à Piché que le théoricien indique le fait qu'il a choisi de s'appuyer sur l'enseignement de son professeur tout en l'orientant, en retour, contre lui : « J'ai donc cru pouvoir m'appuyer sur Gadamer contre Gadamer⁷⁸³ ». Ce même constat sera mentionné pour une deuxième fois dans le texte que Jauss avait rédigé pour la traduction française de 1988 : « j'ai pensé que je pouvais me référer à Gadamer contre lui-même⁷⁸⁴ ». Par là, le rapport maître/élève se laisse percevoir moins dans une filiation stable et fixe que dans une continuité didactique entièrement constructive et évolutive. Les deux articles de 1985 et de 1988 sont les textes qu'il conviendrait de considérer comme référence pour quiconque veut lire Jauss à la lumière de son parcours académique double d'élève et d'historien de la littérature. Nous pourrions y comprendre les raisons de l'entrée de la méthodologie de *Vérité et méthode* dans la réflexion jaussienne, une entrée devenue explicite dès la leçon inaugurale de l'école de Constance (1967), où les principes de Gadamer intervenaient à un moment majeur de l'argumentation dans le renouveau qu'il fallait apporter en histoire littéraire. Il s'agissait pour Jauss d'une question fondamentale sur l'historicité de la littérature : à savoir rendre compte de l'expérience esthétique suscitée par l'œuvre littéraire en se reportant à la triade (production, réception, communication) et en se rattachant à la *praxis* esthétique et sociale comme paradigme dans la compréhension historique. Dans le discours de 1967, les sept thèses qui ont été formulées par le théoricien avaient pour objectif d'« [é]clairer l'évolution du rapport entre l'œuvre et le public, entre l'effet de l'œuvre et sa réception, en usant de la logique herméneutique de la question et de la réponse [...] »⁷⁸⁵. L'idée générale voulait réhabiliter l'historicité de la littérature à partir des rapports esthétique et historico-social qui s'établissent

⁷⁸² Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, p. 194.

⁷⁸³ *Ibid.*

⁷⁸⁴ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 434-435.

⁷⁸⁵ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 246.

entre l'effet produit par les œuvres et leur réception par le public. Or en proposant cette esthétique de la réception et de l'effet, la théorie esthétique de Jauss a été solidement fondée sur quatre principes empruntés au livre de Gadamer : 1) les horizons de l'expérience qui structurent la conscience (ou la « fusion des horizons ») ; 2) l'« histoire de l'efficacité » (*Wirkungsgeschichte*) ; 3) la triade herméneutique de la compréhension, de l'interprétation et de l'application ; 4) la logique question/réponse (ou la « dialogicité » de la compréhension). Jauss répond à Piché en énumérant ces principes et en lui indiquant en toute évidence que, sans les principes empruntés à Gadamer, il « n'aurait su concevoir la tâche qu'[il s'est] donnée » :

Sans la critique qu'a réalisée Gadamer de l'historisme, sans sa théorie de l'historicité et des horizons de l'expérience qui structurent la conscience, sans son principe de l'histoire des influences (*Wirkungsgeschichte*) (d'après lequel on ne peut comprendre l'événement passé sans ses conséquences, l'œuvre artistique sans son influence), sans son renouvellement de la triade herméneutique de la compréhension, de l'explication et de l'application, sans sa thèse de la dialogicité de toute compréhension (celle du discours étranger aussi bien que celle du texte éloigné dans le temps), on n'aurait su concevoir la tâche que je me suis donnée : m'interroger sur les effets de l'expérience esthétique – tâche rendue possible, avant même la réflexion historique et la conceptualisation philosophique par la compréhension de l'autre – en laissant en suspens la question de la vérité⁷⁸⁶.

Or si Jauss s'est appuyé « sur Gadamer contre Gadamer », c'est parce qu'il appliquait les principes de son maître à la fois par dérivation et par opposition : les principes gadamériens ont été replacés dans le contexte méthodologique – qui fut d'ailleurs assez problématique – des études littéraires, où les questions posées par la théorie des genres et l'esthétique exigeaient déjà une révision de la pratique philologique et une remise en question des implications de l'*historicité de la littérature* dans ces théories. Depuis ses travaux – menés dans les années cinquante – en littérature vernaculaire du Moyen-Âge central, Jauss assumait de façon prématurée une responsabilité accrue face aux lacunes qu'il fallait combler dans les deux domaines de l'esthétique et de la philologie moderne :

Depuis bien longtemps les romanistes n'ont plus apporté aucune contribution à la discussion internationale sur la formation d'une théorie générale ou d'une histoire structurale des genres littéraires. Ce silence est lié sans doute à l'objet même, mais aussi à l'histoire de la philologie et de l'esthétique⁷⁸⁷.

Ensuite, ce qui est devenu clair au cours des années soixante – et qui a constitué le ressort principal des sept thèses du discours de 1967 – fut la réalisation selon laquelle une « conception dialectique de la compréhension » saurait améliorer la pratique de la philologie moderne : cette

⁷⁸⁶ Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, p. 194.

⁷⁸⁷ Jauss, Hans Robert, « Littérature médiévale et théorie des genres », dans Genette (dir.) (1986), *op. cit.*, p. 38.

conception dialectique permettrait d'agir selon une conscience subtile de la relation qui s'établit entre l'effet de l'œuvre et sa réception par le public, entre l'horizon propre au texte et celui de son lecteur ; cette conception permettrait également de différencier les « concrétisations successives de sens » au cours de l'histoire de la réception, afin de mieux saisir la « fonction créatrice de normes » par rapport à leur simple « fonction de représentation ». La prise en compte de la « dialogicité » et de l'« historicité » de la compréhension doit, chez Jauss, à Gadamer son origine ; ce fut donc le point sur lequel Jauss s'était largement appuyé sur l'enseignement de Gadamer. En revanche, les questions autour desquelles Jauss prenait des positions contraires à celles de Gadamer consistaient en l'importance que le premier voulait accorder à la « compréhension de l'autre dans son altérité ». Chez Jauss, le propre de l'expérience esthétique suscitée par une œuvre d'art consiste à comprendre le *comment* de son altérité historique :

On constate ici que l'herméneutique philosophique de Gadamer s'intéresse principalement à la compréhension dialogique de soi dans une chose et qu'elle met en veilleuse un deuxième intérêt, qui partage pourtant la même origine : la compréhension de l'autre dans son altérité, qui importe principalement à l'herméneutique littéraire et à laquelle – comme le fait remarquer fort pertinemment Piché – celle-ci a un accès plus facile, étant donné que c'est le *comment* et non pas le *quoi* qui lui ouvre l'horizon étranger du monde de l'autre⁷⁸⁸.

Contrairement à Gadamer, qui s'attardait à la prééminence ontologique et à la question de la vérité dans l'art, Jauss posait pour paradigme l'expérience que l'homme fait dans l'activité esthétique – productrice, réceptrice et communicative –, car, pour Jauss, les textes ont leur propre horizon, leur propre « mode d'exister » et leur propre « caractère étranger ». Il serait aisé de cerner ce que Jauss veut dire par là si l'on considère, par exemple, la recherche que le théoricien a menée sur les fables animalières du Moyen-Âge central, et dont les résultats principaux se trouvent dans les deux monographies de 1959 et de 1970⁷⁸⁹. Dans ce travail, l'intérêt pour le « caractère étranger » et le « mode d'exister » de ces fables avait permis de s'interroger sur leur « fonction créatrice de normes » et non pas simplement sur leur « fonction de représentation » : ainsi *Le Roman de Renart* se comprend moins dans sa continuité avec les littératures didactiques de la Grèce antique et de l'Inde que dans cette *parodie* que les poètes faisaient, selon des contextes esthétique et social propres aux XII^e et XIII^e siècles, de la chanson de geste et des romans de chevalerie et de courtoisie. Ainsi, de pouvoir poser cette distinction au niveau de l'analyse entre la « compréhension de soi » et la « compréhension de l'autre », il serait possible

⁷⁸⁸ Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, p. 195-196.

⁷⁸⁹ Cf. *supra*, pp. 258-264.

de différencier les deux méthodes herméneutiques fondamentales à toute réflexion esthétique : une réflexion sur l'*essence de l'œuvre*, et une réflexion sur l'*expérience suscitée par l'œuvre*. Jauss distingue ces deux réflexions dans la théorie esthétique en écrivant qu'elles « débouchent sur des voies d'interrogation différentes » : « L'esthétique qui s'adresse à l'essence de l'œuvre artistique et celle qui vise l'expérience suscitée par l'art débouchent sur des voies d'interrogation différentes⁷⁹⁰ ». Or c'est l'accent mis sur le texte dans son altérité qui différenciait assurément la théorie jaussienne de l'herméneutique philosophique ; l'apport de Jauss consiste en ce qu'il a posé comme principe une compréhension axée à la fois sur l'horizon du texte et sur l'horizon de l'autre, un principe qu'il désignait par *possibilité*, à savoir « la possibilité d'ouvrir son propre horizon sur l'horizon de l'autre, de dépasser les frontières du monde déjà familier et de faire par là même une nouvelle expérience de soi-même dans la prise de conscience de l'autre⁷⁹¹ ». D'une manière analogue, cet intérêt pour l'altérité a poussé le théoricien à rectifier l'emploi d'un autre principe emprunté à *Vérité et méthode* : tout en s'inspirant du principe gadamérien de « fusion des horizons »⁷⁹² (les horizons du texte et de l'interprète), le théoricien propose une « mise en contraste des horizons », où « les deux horizons [du texte et de l'interprète] se reflètent », afin de laisser le texte devenir, « dans son altérité, une instance de contrôle qui mette à jour le préjugé de l'interprète⁷⁹³ ». L'on voit ainsi le point à partir duquel Jauss a été amené à laisser sa théorie s'inspirer de Gadamer tout en l'orientant « contre Gadamer » : à une synthèse que Jauss considérait comme « passive » dans l'herméneutique gadamérienne, l'on oppose une synthèse qui se penche sur « l'activité productrice dans laquelle on est engagé soi-même et par la réception de l'expérience de l'autre et que l'assentiment d'un tiers peut confirmer⁷⁹⁴ ». C'est précisément dans cette perspective que se sont nourris les deux intérêts théoriques principaux de l'école de

⁷⁹⁰ Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, p. 193.

⁷⁹¹ *Ibid.*, p. 197.

⁷⁹² Voici l'explication qu'en donne, dans son étude « La fusion des horizons : la version gadamérienne de l'*adaequatio rei et intellectus* ? », J. Grondin : « la thèse de Gadamer est que l'on comprend toujours, au moins en partie, à partir de son horizon lorsqu'on cherche à comprendre quelque chose (disons un « autre horizon »), mais sans que l'on n'en ait toujours expressément conscience. La compréhension met ainsi en œuvre une « fusion » d'horizons, ceux de l'interprète et de son objet, où on ne peut pas toujours distinguer ce qui relève de l'un ou de l'autre. Dans le cas de la compréhension historique, qui constitue le cas-type pour Gadamer, la compréhension présente d'un texte ou d'un auteur ancien prend la forme d'une « fusion » entre le présent et le passé. L'horizon du passé se « fusionnerait » alors avec celui du présent. Mais il est clair que la portée de la fusion des horizons déborde le cadre de la compréhension du passé. Elle est aussi à l'œuvre dans la compréhension d'autrui, d'autres cultures et *a fortiori* dans la compréhension de soi (car il est assez difficile de vouloir distinguer ici celui qui comprend de ce qu'il comprend) », Grondin, Jean, « « La fusion des horizons : la version gadamérienne de l'*adaequatio rei et intellectus* ? », *Archives de Philosophie*, n°3, tome 68, 2005, pp. 401-418.

⁷⁹³ Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, p. 195.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 196.

Constance, et que Boden (2010) désigne comme caractéristiques du projet global de ses membres : l'esthétique de la production [Produktionästhetisch], et l'esthétique de la réception [rezeptionästhetisch] :

In diesem Zusammenhang richtet sich das Erkenntnisinteresse des Projekts zugleich auf die zur Gruppenbezeichnung erhobene Formel "Poetik und Hermeneutik", denn diese Formel verweist auf zwei rekonstruktionsrelevante Zusammenhänge: Zum einen markiert sie das auf dichterische Texte gerichtete – produktionästhetisch fundierte – Ausgangsinteresse, wobei auffällig ist, dass dieses sich schwerpunktmäßig auf den Kanon der westeuroäischen klassischen Moderne konzentriert und damit eine erklärungsbedürftige Gegenstandsentscheidung ist. Zum anderen manifestiert sie die – rezeptionästhetisch (neu ?) justierte – Ausrichtung an den Vorgaben der hermeneutischen Tradition, wie sie zu Beginn der 1960er Jahre vor allem von der wirkungsmächtigen Figur Hans-Georg Gadamers repräsentiert wurde ; [...] ⁷⁹⁵.

La raison pour laquelle il importait de procéder à ces rectifications dans les principes empruntés à *Vérité et méthode* réside avant tout en le besoin que Jauss avait ressenti d'une « détermination active de la compréhension » dans l'analyse de l'expérience esthétique. Jauss cherchait à mettre en valeur une compréhension active des textes littéraires, une compréhension qui associe l'étude de l'essence de l'œuvre à celle de l'expérience suscitée par l'œuvre. Quant à l'interprétation, le théoricien s'employait à assurer une « conciliation méthodique des horizons du texte et de l'interprète », afin de laisser le texte contrôler, en fin de compte, le jugement de l'interprète. Cette tentative puisait sa justification non seulement dans l'enseignement de l'herméneutique philosophique, mais aussi dans l'imposante « fonction communicative » des œuvres littéraires, une fonction qui se situe entre les horizons de l'expérience esthétique et de la vie pratique, car « expérience esthétique et vie pratique se retrouvent elles-mêmes dans une relation d'horizons qui se rapportent l'un à l'autre et qui sont à médiatiser par l'expérience de l'art ⁷⁹⁶ ». C'est en ces termes que Jauss répond à la question que Piché lui avait adressée, à savoir ce qui pouvait constituer « la condition transcendantale de l'herméneutique littéraire ». Le théoricien répond par la « prémisses » en vertu de laquelle « le monde apparaît comme horizon de la fiction, la fiction apparaît comme horizon du monde » ; or ce fut, selon Jauss, « la prémisses herméneutique commune de l'école de Constance » :

La fonction communicative du fictif provient de ce que « le monde de la fiction et le monde réel sont apparentés dans une horizontalité réciproque : le monde apparaît comme horizon de la fiction, la fiction apparaît comme horizon du monde ». L'horizon qui structure l'expérience

⁷⁹⁵ Boden (2010), art. cit., p. 110.

⁷⁹⁶ Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, p. 196.

esthétique, ainsi définie, est la prémisse herméneutique commune de l'école de Constance. Il est lui la condition transcendantale – que demande Piché – [...] ⁷⁹⁷.

En mettant ainsi à l'épreuve les principes de l'herméneutique philosophique dans le contexte de la théorie esthétique et d'une compréhension active des textes, Jauss a été en mesure de rendre manifeste une méthode avec laquelle l'histoire littéraire était en étroit rapport mais dont l'application n'a pas été facile à envisager : la méthode herméneutique. Avec l'introduction qu'un historien de la littérature a faite des grandes lignes de *Vérité et méthode*, une application constructive et évolutive de l'herméneutique dans le contexte méthodologique propre aux études littéraires a été accomplie. Non seulement les principes gadamériens de l'« historicité » et de la « dialogicité » sont-ils élucidés et mis en valeur, mais aussi ils ont marqué l'évolution même de l'esthétique de la réception et de l'effet depuis sa première ébauche en 1967. En effet, la recherche menée par les théoriciens de l'esthétique de la réception a été progressivement élargie grâce à l'introduction des principes de *Vérité et méthode* ; cet élargissement des termes de la discussion a entraîné à une conséquence épistémologique décisive en ceci qu'il a marqué la fameuse transition, annoncée en 1977, d'une esthétique de la réception à la nouvelle méthode d'une herméneutique littéraire. Dans un article paru pour la première fois dans la monographie de 1977 (*Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*), l'esthétique de la réception fait son premier, et dernier, « aveu d'incomplétude ». Ce texte assez problématique fait le ressort essentiel du deuxième projet théorique de Jauss ; l'auteur y propose une dernière révision fondamentale de son entreprise théorique, car il a été amené à reconnaître les limites de sa contribution centrale dans la théorie littéraire : à savoir que l'esthétique de la réception est, en effet, une méthode *partielle*. Bien que cet article, que le théoricien intitule « Die Partialität des rezeptionästhetischen Zugangs » [paru, dans la traduction française de 1978, sous le titre « L'esthétique de la réception : une méthode partielle »], soit indispensable à tout essai d'application de la méthode d'une esthétique de la réception, il reste peu étudié, et, par conséquent, le rapport qu'il entretient avec le projet alors naissant d'une herméneutique littéraire n'est pas non plus expliqué. Ceci peut être dû au fait que la question qui s'y pose ne démontre pas de manière explicite s'il s'agissait ici d'une faiblesse admise par cette méthode ou bien d'une force. Si, dans notre examen du dialogue Gadamer/Jauss, nous avons étudié jusqu'ici son caractère constructif, nous avons maintenant affaire à l'un de ses aspects épistémologiques les plus déterminants : *son caractère évolutif*.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 196-197.

Qu'est-ce qui peut guider notre compréhension de cet « aveu d'incomplétude » de l'esthétique de la réception ? Quel lien cet aveu exerce-t-il avec le projet, annoncé dans la même monographie, d'une herméneutique littéraire ? Comment devrait-on appliquer l'appareil méthodique d'une méthode qui a fini par admettre qu'elle « n'est pas une discipline autonome, mais une réflexion méthodologique partielle, susceptible d'être associée à d'autres et d'être complétée par elles dans ses résultats⁷⁹⁸ » ?

2) Conséquences épistémologiques : le passage de l'« esthétique de la réception » au programme d'une « herméneutique de la question et de la réponse » : *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* (1977)

2.1. L'esthétique de la réception : une méthode partielle ?

Elle [l'esthétique de la réception] n'est pas une discipline autonome, mais une réflexion méthodologique partielle, susceptible d'être associée à d'autres et d'être complétée par elles dans ses résultats. Je laisse à d'autres qui ne soient pas juges et parties le soin de décider si, dans le domaine des sciences herméneutiques et sociales, cet aveu d'incomplétude, fait par une méthode, doit être considéré comme le signe de sa faiblesse, ou de sa force. Quoi qu'il en soit, l'esthétique de la réception déduit son caractère partiel de la conscience que nous avons prise qu'il est désormais impossible de comprendre l'œuvre dans sa structure et l'art dans son histoire comme des substances⁷⁹⁹.

Dans son deuxième ouvrage majeur, paru d'abord chez Fink Verlag (1977), Jauss esquisse le programme méthodique d'une nouvelle théorie qu'il appelle, à l'instar de son prédécesseur P. Szondi, une herméneutique littéraire. L'auteur expose, dans la troisième partie de son ouvrage, une étude intitulée « Die Partialität des rezeptionästhetischen Zugangs » [traduit dans l'édition française sous le titre « L'esthétique de la réception : une méthode partielle »] ; on y lit qu'il existe un caractère partiel de l'esthétique de la réception, qu'il y a des connaissances que cette méthode ne saurait apporter au renouveau de l'histoire littéraire, et qu'elle ne peut dès lors « revendiquer la qualité pleine et entière de paradigme méthodologique⁸⁰⁰ ». Le théoricien poursuit en disant que l'esthétique de la réception « usera d'autres méthodes – méthodes systématiques, herméneutique des profondeurs – là où il ne suffira pas de mettre en lumière un horizon d'attente pour faire apparaître les concrétisations masquées ou effacées par une tradition dominante⁸⁰¹ ». Cet article capital dans le parcours théorique de Jauss figure, dans l'édition allemande, au sein du livre qui expose le nouveau projet d'une herméneutique littéraire dans

⁷⁹⁸ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 244.

⁷⁹⁹ *Ibid.*

⁸⁰⁰ *Ibid.*

⁸⁰¹ *Ibid.*, p. 252.

l'étude de l'histoire de la littérature⁸⁰². Tout en y indiquant que l'esthétique de la réception ne peut être une « discipline autonome », l'auteur fait paraître dans la même monographie une étude intitulée « Das Grenzverhältnis der literarischen Hermeneutik » [parue dans la traduction française sous le titre « Limites et tâches d'une herméneutique littéraire »], et dans laquelle il pose la fameuse question de l'« autonomie d'une herméneutique littéraire » : « Où commence en réalité l'autonomie d'une herméneutique littéraire ? Comment procédait-elle et comment procède-t-elle aujourd'hui pour rendre justice au caractère esthétique de ses textes ? Une telle question a tout ce qu'il faut pour mettre le philologue dans l'embarras⁸⁰³ ». Pour peu que l'on ait présent à l'esprit le lien logique qui existe entre ces deux articles (parus tous deux dans la même monographie), on pourrait se demander si cet « aveu d'incomplétude » fait par l'esthétique de la réception servait à l'herméneutique littéraire d'appui méthodologique, et s'il existe dès lors une certaine unité et cohérence que l'on peut établir entre les deux méthodes. Le théoricien avoue que l'esthétique de la réception – cette contribution primordiale du discours inaugural de l'école de Constance – ne *peut* « revendiquer la qualité pleine et entière de paradigme méthodologique » ; il va jusqu'à proposer les « domaines des sciences herméneutiques et sociales » comme champ d'étude auquel on pourrait désormais se référer et à partir duquel « l'autonomie d'une herméneutique littéraire » peut être envisagée. Voici le noyau qu'il nous faudrait maintenant cerner : à savoir cette indéniable continuité caractéristique du parcours intellectuel de Jauss, car l'esthétique de la réception, ses possibilités et ses limites sont exposés à la lumière de la nouvelle méthode d'une herméneutique littéraire. Nous avons ici affaire à cette *correction* et à ce *dépassement* dont parlait à bon droit Starobinski, en écrivant que « Jauss, au cours des années, se

⁸⁰² Il serait nécessaire de souligner l'ordre chronologique dans lequel les deux articles « Die Partialität des rezeptionästhetischen Zugangs » et « Das Grenzverhältnis der literarischen Hermeneutik » sont présentés dans les versions allemandes et les traductions françaises, puisque la recomposition des recueils dans les traductions françaises ne correspond pas à celle des versions allemandes. Les traductions françaises, parues en 1978 et en 1988, s'appuient sur une répartition thématique des travaux de Jauss (l'esthétique de la réception (dans *Pour une esthétique de la réception*, trad. Claude Maillard, Gallimard, 1978), et l'herméneutique littéraire (dans *Pour une herméneutique littéraire*, trad. Maurice Jacob, Gallimard, 1988). En effet, l'« aveu d'incomplétude » de l'esthétique de la réception servait à l'herméneutique littéraire d'appui méthodologique, car, dans l'article qui exposait le caractère partiel de l'« esthétique de la réception », le théoricien se réfère explicitement au domaine des sciences herméneutiques, ce qui justifie la solution à envisager compte tenu de cet « aveu d'incomplétude » fait par l'« esthétique de la réception ». Or il existe un décalage entre original et traductions, puisque les deux articles « Die Partialität des rezeptionästhetischen Zugangs » et « Das Grenzverhältnis der literarischen Hermeneutik » sont présentés séparément dans les deux traductions de 1978 et de 1988, et non pas faisant partie du même livre (comme l'est le cas dans la version allemande). Bien que cette répartition suggère une certaine distorsion au niveau de la cohérence générale des deux méthodes, le choix des éditeurs demeure pertinent, parce qu'il distingue de manière explicite l'appareil méthodique de l'esthétique de la réception et de l'herméneutique littéraire, et facilite ainsi aux étudiants et aux chercheurs la tâche de lecture.

⁸⁰³ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 11-12.

corrige et « se dépasse » lui-même...⁸⁰⁴ ». Mais la question qui se pose ici est celle de savoir si cette *correction* et ce *dépassement* peuvent être relevés et si l'on saurait rétablir par là l'unité des deux contributions théoriques principales que Jauss avait, à travers ses deux monographies de 1970 et de 1977, apportées dans le domaine des études littéraires : la méthode d'une esthétique de la réception, complétée et réélaborée par celle d'une herméneutique littéraire.

Tout d'abord, le caractère partiel de l'esthétique de la réception a été rendu manifeste depuis que l'ancienne proposition du discours inaugural (celle de replacer l'esthétique de la production et de la représentation par une esthétique de la réception) a atteint ses limites, à savoir que l'esthétique de la réception ne peut faire une « histoire autonome » de la littérature : « Cette entreprise ne doit et ne peut en aucun cas servir à rendre à l'art et à la littérature une histoire autonome⁸⁰⁵ ». Ce que le discours inaugural de Constance avait permis d'élucider, ce sont, ainsi que l'indique Jauss, les trois problématiques posées par la théorie de la réception : 1) *réception* et *effet* ; 2) *tradition* et *sélection* ; 3) *horizon d'attente* et *fonction de communication*. Dans la mesure où l'analyse de la réception permet de définir la nature historique d'une œuvre à partir des effets qu'elle a produits aussi bien que de l'accueil qu'elle a reçu, l'esthétique de la réception peut contribuer à l'accomplissement des tâches que le discours de 1967 s'était assignées, parce qu'elle explicite le rapport dialectique qui se joue entre la littérature et la société, soit « le rapport entre production, consommation et communication à l'intérieur de la praxis historique globale dont elles sont des éléments⁸⁰⁶ ». En revanche, elle ne saurait exposer l'histoire de la production et de la représentation des œuvres littéraires, puisque l'accent est mis sur les préoccupations principales de la réception (réception et effet, tradition et sélection, horizon d'attente et fonction de communication). Jauss voit que la distinction qui se dessine ici entre les deux pôles de la théorie de l'histoire littéraire – esthétique de la production et de la représentation d'une part, et, d'autre part, esthétique de la réception – est analogue à celle qui sépare l'histoire de l'art de l'histoire générale. Sans doute l'esthétique de la réception peut-elle contribuer à l'avancement méthodologique dans l'étude de l'histoire de la littérature, mais elle demeure, écrit Jauss, « une réflexion partielle, susceptible d'être associée à d'autres et d'être complétée par elles dans ses résultats ». Par là, le théoricien relève à la fois les forces et les faiblesses d'une approche axée moins sur l'étude objective de la genèse du texte que sur l'expérience esthétique suscitée par

⁸⁰⁴ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 8.

⁸⁰⁵ *Ibid.*, p. 245.

⁸⁰⁶ *Ibid.*

l'acte de lecture, car la triple problématique de l'esthétique de la réception ramène inévitablement à des questions qui dépassent la sphère de la praxis sociale pour inclure des aspects herméneutiques et liés à la « constitution dialectique du sens ». Voici ce qu'on lit sur les questions auxquelles renvoient les trois problématiques de l'esthétique de la réception :

[...] *réception* et *action* (ou effet produit par l'œuvre) – ce qui nous ramène au problème herméneutique de savoir quel rôle joue le couple question-réponse dans le passage d'une constitution unilatérale à une constitution dialectique du sens ; – *tradition* et *sélection* : comment s'articulent, selon l'horizon d'attente qui nous permet d'analyser une expérience esthétique donnée, la sédimentation culturelle inconsciente et l'appropriation résultant d'un choix conscient ? – *horizon d'attente* et *fonction de communication* : selon les termes de Claus Träger, qui considère à juste titre cette question comme décisive, « comment la littérature... peut-elle être comprise dans son actualité présente et conçue comme l'une des forces qui font l'histoire ?⁸⁰⁷ »

Selon Jauss, les deux éléments constitutifs de toute tradition littéraire sont l'effet (*Wirkung*) et la réception (*Rezeption*), parce que l'œuvre est une « structure dynamique » qui ne peut être saisie que via l'interaction entre le texte et le lecteur qui se l'approprie. En ce sens, l'étude de la réception, qui se penche sur la naissance et l'actualisation des canons, ne peut répondre à elle seule aux questions posées par une compréhension qui veut également rendre à l'œuvre « valeur de présent ». Cela dit, il existe deux processus que Jauss souligne dans l'étude de l'histoire de la littérature : « l'un, latent, par lequel se constitue la tradition, et l'autre, conscient, qui élabore les canons artistiques⁸⁰⁸ ». Jauss entend par là une approche qui considère à la fois « l'œuvre d'art comme témoin du passé et la compréhension qui lui rend valeur de présent », car, tout en étudiant les témoignages et les réceptions successives au cours de l'histoire, il existe également une *signification* qu'il ne faudrait pas négliger puisqu'elle est « conçue comme la réponse implicite qui nous parle dans l'œuvre⁸⁰⁹ ». Or la question qui se pose désormais montre clairement que la fonction sémantique latente aux œuvres littéraires *est* ce qui fait jouer la constitution dialectique du sens, et qui complète dès lors l'esthétique de la réception, car l'histoire de la littérature ne saurait réduire « la structure de l'œuvre d'art à un simple produit de sa réception⁸¹⁰ ». Nous voyons ainsi comment, dans l'esthétique de la réception et de l'effet, la recherche dépasse la sphère d'une analyse historico-sociale de l'expérience esthétique pour déboucher sur la question herméneutique du sens de l'œuvre. Or il en est ainsi pour la deuxième problématique de l'esthétique de la réception, celle de la tradition et de la sélection : le théoricien y procède à une

⁸⁰⁷ *Ibid.*

⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. 246.

⁸⁰⁹ *Ibid.*, p. 247.

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 246.

révision de l'hypothèse qu'il avait émise dans le discours de 1967 et selon laquelle la tradition « présuppose la réception ». Jauss rectifie cette fameuse phrase du discours dans la formulation suivante :

À ma formulation précédente je dois donc substituer ceci : dans le domaine de l'art, la tradition n'est ni un processus autonome ni un devenir organique ni simplement la conservation et la « transmission d'un patrimoine ». Toute tradition implique une *sélection*, une appropriation de l'art du passé au prix d'un oubli, partout où peut être constaté, dans la réception actuelle qui rend possible la survivance de l'art du passé, un rajeunissement de l'expérience esthétique révolue⁸¹¹.

Non seulement que la tradition littéraire est conditionnée par la réception des générations successives de lecteurs, mais aussi elle est sujette à « la tradition consciente du choix et [à] la tradition de l'événement, anonyme et inconsciente [...] »⁸¹². En d'autres termes, l'étude de la réception d'une tradition littéraire ne suffirait pas à expliquer le lien qui existe entre la *signification* des œuvres au passé et celle que lui confèrent les réceptions (ou réactualisations de sens) successives, car ce lien est fondé sur un choix « réfléchi et conscient » et conditionné par l'intérêt sélectif du récepteur⁸¹³. Considérons, à titre d'exemple, le cas que relève Jauss des écrits de l'Antiquité et de leurs réceptions par les humanistes de la Renaissance : dès lors que la question de reproduction des écrits anciens par les humanistes se révèle déterminée par une réception nouvelle et par le changement d'horizon auquel celle-ci avait entraîné, une problématique primordiale se pose, en retour, dans le rapport dialectique de sens qui se noue entre « l'œuvre reçue » (celle de l'Antiquité) et « la conscience réceptrice » (celle des humanistes) ; selon Jauss, la réception que les humanistes ont faite des écrits de l'Antiquité « légitime le début d'une époque nouvelle »⁸¹⁴, une époque qui voulait se distinguer de celle qui l'a précédée (le Moyen Âge). Dans ce rapport entre « l'œuvre reçue » et « la conscience réceptrice », les valeurs du passé propre aux écrits de l'Antiquité ont été modifiées, comme l'a été leur signification originelle : aussi ces écrits sont-ils devenus des modèles que le consensus du public humaniste et l'intérêt sélectif de celui-ci a fait considérablement prolonger, mais dans un sens entièrement nouveau. Cette perspective de recherche suscite des questions qui échappent à l'esthétique de la réception, parce qu'on a affaire à des textes qui « remett[ent] en question les

⁸¹¹ *Ibid.*, p. 251.

⁸¹² *Ibid.*, p. 250.

⁸¹³ À cet égard, l'étude comparative que Jauss avait menée sur *Iphigénie* de Racine et celle de Goethe est instructive, cf. « De *Iphigénie* de Racine à celle de Goethe », dans Jauss (1978), *op. cit.*, pp. 210-242.

⁸¹⁴ *Ibid.*, p. 252.

valeurs du passé, [et] modifi[ent] la hiérarchie des autorités⁸¹⁵ ». Par là, ce qu'il faudrait examiner, ce serait le caractère de l'œuvre en tant qu'« événement », et non pas tout simplement en tant que « réception ». Or c'est en ce sens, souligne Jauss, que « le caractère partiel de chaque réception se manifeste avec le plus de clarté » :

L'art oublié de l'Antiquité, dont la réception par les humanistes de la Renaissance marque et légitime le début d'une époque nouvelle, a été si exclusivement compris comme la négation de l'époque précédente que l'art du Moyen Âge devait tomber à son tour, pour des siècles, dans un oubli non moins profond⁸¹⁶.

De pouvoir opérer cette distinction au niveau de l'analyse entre la réception et la sélection, cela constituait, de l'aveu de Jauss, « la lacune » qu'il fallait combler dans la théorie et la critique littéraires. Et c'est la lacune que le discours de 1967 n'avait pas réussi à combler. Les résultats d'une analyse s'inspirant de l'esthétique de la réception agissent ainsi à l'intérieur des limites qu'il faudrait assurément reconnaître, et surtout car l'application de cette méthode ne saurait fournir une « histoire autonome » et une compréhension adéquate de l'intelligence historique et herméneutique qui se cache derrière les textes. Il ne suffirait pas, dans l'étude de l'histoire de la littérature, d'expliciter le contexte historique de la réception d'une œuvre d'art et le rapport que celle-ci entretient avec la société. Ce chemin dans l'investigation ne pourrait réhabiliter l'« autonomie de l'œuvre » ; celle-ci, rappelons-le-nous, n'est point « un simple produit de sa réception⁸¹⁷ » : « L'idée d'autonomie de l'œuvre exclut par définition que soit posée la question des effets qu'elle produit et de sa fonction dans la société⁸¹⁸ ». Et c'est précisément à travers cette reconnaissance des limites de l'esthétique de la réception et du caractère partiel de celle-ci que la méthode herméneutique avait fait son entrée dans la discussion méthodologique. Il s'agissait en toute évidence d'un « examen de conscience » continu et constructif ; mais cette fois-ci, ce fut la conscience de « philologue », et non pas d'« historien », qui s'est largement manifestée :

L'esthétique de la réception est donc en désaccord radical avec l'objectivisme affiché des méthodes qui prétendent faire porter la compréhension soit sur la totalité d'un sens intemporel, soit sur celle du processus historique qui se déroule entre la naissance et la réception d'une œuvre d'art. Toute compréhension scientifiquement contrôlable inclut avec nécessité la reconnaissance de ses propres limites : cette maxime de l'esthétique de la réception [...] vaut pour l'œuvre singulière, qui n'autorise qu'un choix limité de possibilités d'interprétation définies et impose de renoncer à toutes les autres, même si la polysémie peut s'analyser en une pluralité de thèmes : le « philologue » qui n'a pas conscience que toute constitution effective d'un sens réduit la

⁸¹⁵ *Ibid.*

⁸¹⁶ *Ibid.*

⁸¹⁷ *Ibid.*, p. 246.

⁸¹⁸ *Ibid.*, p. 244.

complexité du sens potentiel et qui s'efforce de saisir tout ce qui peut être saisi y laisse échapper l'intérêt esthétique, qui est lié à certaines orientations de l'attente⁸¹⁹.

Force est de constater que le passage entre les deux domaines esthétique et herméneutique se conçoit dans un sens complémentaire, où l'étude de la diachronie des événements historiques s'associe avec celle de la synchronie des canons esthétiques. En ce sens, la problématique méthodologique se formule dans un sens inverse : au lieu de se concentrer sur l'interaction entre l'œuvre et la société, elle veut répondre à la question de savoir ce qui *détermine* l'attente de toute reproduction de l'ancien, afin de pouvoir saisir l'intérêt sélectif que lui porte la postérité, et, du même coup, l'orientation de la production du nouveau. Considérons, pour résumer ce que nous venons d'exposer, le tableau récapitulatif ci-dessous :

Tableau VI. La pratique philologique entre l'esthétique et l'herméneutique : la problématique méthodologique se formule dans un sens inverse

<i>Formulation de la problématique méthodologique en 1967</i>	« La tradition présuppose la réception » ➔ orientation de la question philologique vers la théorie esthétique
<i>Formulation de la problématique méthodologique en 1977</i>	« Toute tradition implique une <i>sélection</i> » ➔ orientation de la question philologique vers la théorie herméneutique

Ainsi, si l'esthétique de la réception ne pouvait « revendiquer la qualité pleine et entière de paradigme méthodologique⁸²⁰ », c'est parce qu'elle n'aurait pu fournir une solution aux questions que posent les deux fonctions productive et représentative des textes. Ici, l'herméneutique est le chemin qui pouvait revendiquer une priorité méthodologique, puisqu'elle saisit le rôle que joue l'interrogation dans la « constitution dialectique du sens », et puisqu'elle est capable de maintenir un certain équilibre entre les fonctions poétique et discursive du texte. C'est en ce sens que Jaus avait suggéré d'opérer par une « *précompréhension* de la conscience réceptrice », où les deux concepts gadamériens de « conscience historique » et de la « logique question/réponse » ont été pris pour principes. Et ce fut précisément là où l'herméneutique est intervenue dans la discussion ; l'entrée de la méthode herméneutique a été un intérêt de recherche caractéristique de la deuxième phase de l'école de Constance, une phase qui s'étendait entre 1970 et 1980, et qui

⁸¹⁹ *Ibid.*, p. 251.

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 244.

s'appuyait sur la réalisation selon laquelle la fonction première des textes littéraires a été, et sera toujours, celle de « dire quelque chose ».

2.2. « La réception implique une interrogation » : la *position limite de la littérature* (Gadamer)

On ne peut prétendre étudier vraiment l'histoire de la réception des œuvres que si l'on reconnaît et admet que le sens se constitue par le jeu d'un dialogue, d'une dialectique intersubjective [...]. La constitution dialectique du sens requiert le jeu, dans l'expérience esthétique, d'une communication sur les deux plans de la forme et du sens, c'est-à-dire qu'elle implique que l'objet esthétique ait à la fois le caractère d'une forme artistique (dans le domaine de l'écriture, que joue la fonction poétique du langage) et celui d'une réponse⁸²¹.

La question devenue maintenant fondamentale est donc celle de savoir jusqu'où l'herméneutique, par le lien qu'elle présuppose entre la forme et le contenu, entre l'intelligence historique des textes et leur valeur esthétique, pourrait entretenir un rapport double et complémentaire dans la lecture : c'est qu'elle garantit l'aller et le retour entre l'investigation sur l'« essence de l'œuvre » et celle sur l'« expérience suscitée par l'œuvre », c'est-à-dire entre l'aspect productif et l'aspect réceptif des textes. On pourrait toutefois se demander jusqu'où les possibilités théoriques ouvertes par une telle compréhension herméneutique de la dialogicité nous permettraient de saisir la totalité des aspects qui participent du sens de l'œuvre, et si elles rendraient possible une compréhension de son processus latent et inconscient. Il existe des limites à la compréhension de l'altérité ; celles-ci consistent en le fait qu'on ne peut transposer notre compréhension de l'œuvre dans le discours latent et inconscient dont elle participe que si l'on change de discours, que si l'on se dépasse. Or nous avons vu les conséquences auxquelles ont entraîné les premières tentatives de renouveler l'histoire littéraire par une esthétique de la réception : à savoir que cette méthode est « condamnée à rester partielle⁸²² », et qu'il y aura un prolongement, un passage de la *conscience esthétique* à une nouvelle *conscience herméneutique*. Pour Jauss, la question herméneutique s'est imposée comme une évidence quand il s'agissait d'étudier l'œuvre dans son caractère double, celui « d'une forme artistique [...] et celui d'une réponse », donc, quand il s'agissait de réhabiliter le caractère d'« événement » de l'œuvre et son autonomie indépendamment des réceptions et des effets qu'elle a produits sur le lectorat. De pouvoir cerner les textes littéraires dans une situation de question et de réponse, voici le principe qu'il fallait ajouter dans le nouveau méthodologique de l'histoire littéraire. Ce principe a été appliqué dans

⁸²¹ *Ibid.*, p. 246-247.

⁸²² *Ibid.*, p. 251.

l'excellente interprétation comparative que le théoricien avait menée sur l'*Iphigénie* de Racine et celle de Goethe. Tout en distinguant le classicisme allemand du XVIII^e siècle du théâtre baroque français, Jauss éclaire l'usage que Racine et Goethe ont chacun fait du mythe ; il saisit la « forme », aussi bien que le « sens », ou la « réponse », que les deux poètes ont fourni à leur époque. Tandis que l'imitation d'Euripide se conçoit chez Racine dans la mise en scène des « passions archaïques jusqu'au point où nulle solution n'est plus possible⁸²³ », elle suit chez Goethe une voie différente puisque le poète reprend des « problèmes de forme et de contenu que [...] Racine avait [...] laissés pendants⁸²⁴ ». Par là, Goethe se sert du mythe comme « d'un arrière-plan devant lequel s'engage l'évolution qui libérera l'homme de sa faute originelle ou de l'immaturation de son état de nature⁸²⁵ ». D'où l'image que certaines réceptions à l'époque ont donné à l'*Iphigénie* de Goethe, la considérant « d'une si étonnante modernité et si peu grecque⁸²⁶ ». Jauss voyait que la simple esquisse de la réception risque de laisser « inexploitées ou même occultées certaines significations virtuelles inscrites dans l'œuvre⁸²⁷ ». Les réceptions, indique le théoricien, *masquent* des significations qu'il revient à l'interprétation, ou « réactualisation de sens », d'explicitier. Par là, le théoricien s'appuie sur l'étude de la réception tout en insistant sur l'importance qu'il faudrait y accorder à « la structure formelle et thématique inscrite dans l'œuvre même⁸²⁸ », cette dernière pouvant compléter ce qui échappe à la perspective de la réception. Ici, l'approche herméneutique s'avère utile en ceci qu'elle s'applique aux réceptions qui structurent la compréhension historique, aussi bien qu'à l'interprétation de la « réponse » fournie par l'œuvre. Pourtant, la difficulté qui surgit dans cette perspective serait celle de savoir comment pourrait-on relever une réponse et une question qui « demeurent le plus souvent *implicites*⁸²⁹ » ? La tâche d'une telle lecture ne peut se réduire à l'histoire de la réception, car elle concerne désormais l'*effet* même que le texte produit sur le lecteur ou l'interprète. Il s'ensuit ainsi une relation dialogique qui s'établit entre la réception – propre au destinataire au fil de l'histoire – et l'effet – propre au texte dans sa « valeur de présent » – ; cette relation dialogique entre le passé et le présent, « entre un sujet présent et un discours passé », est inhérente à tout acte

⁸²³ *Ibid.*, p. 228.

⁸²⁴ *Ibid.*, p. 222.

⁸²⁵ *Ibid.*, p. 228.

⁸²⁶ Cité dans *ibid.*, p. 219.

⁸²⁷ *Ibid.*

⁸²⁸ *Ibid.*

⁸²⁹ *Ibid.*, p. 247. L'auteur souligne.

de lecture. Et ce n'est que ce dialogue qui pourrait comprendre le texte « comme réponse à une question qu'il lui appartient, à lui, de poser maintenant⁸³⁰ » :

[...] le texte poétique est conçu comme une structure ouverte où doit se développer, dans le champ libre d'une compréhension dialoguée, un sens qui n'est pas dès l'abord « révélé » mais se « concrétise » au fil des réceptions successives dont l'enchaînement répond à celui des questions et des réponses. Comment s'accomplit la constitution du sens lorsque cet enchaînement, qui le plus souvent reste latent, est au contraire opéré par un poète en toute conscience, c'est ce que l'exemple d'*Iphigénie* se proposait de montrer ; [...] ⁸³¹.

Nous savons que l'étude de l'*Iphigénie* de Racine et celle de Goethe a été exposée à titre de préambule à l'article qui développait le caractère partiel de l'esthétique de la réception (les deux textes sont traduits intégralement dans l'édition de Gallimard, 1978). Cette étude justifiait en quelque sorte l'entrée de la méthode herméneutique dans la discussion méthodologique, puisqu'elle avait éclairé le rapport qui s'établit, dans l'histoire littéraire, entre la réception historico-sociale et l'effet produit par le sens de l'œuvre. Dans le cadre de cette discussion à la fois théorique et pratique, le concept clé qui avait servi à l'herméneutique de paradigme méthodologique fut celui de la « logique question/réponse », puisqu'il avait permis de saisir la « constitution dialectique du sens » tel qu'elle se révèle dans l'enchaînement des réceptions successives. Jauss s'inspire largement de ce concept gadamérien, et propose, à partir de son application dans le contexte des études littéraires, une théorie qu'il appelle « herméneutique de la question et de la réponse »⁸³² ; cette approche part de l'étude des « changements d'horizon correspondant aux « concrétisations » successives » pour aboutir à une étude axée sur la « question [...] que le texte « implique pour nous », qu'il nous faut poser aujourd'hui ». On pourrait à plus forte raison voir en cette évolution considérable dans la théorie jausienne une tentative de concilier de façon explicite et pertinente les deux théories de Jauss et de Iser (la théorie de la réception et la théorie de l'effet) ; grâce à une lecture pénétrante que le théoricien avait faite de l'herméneutique philosophique de Gadamer, l'on voit maintenant les deux théories de la réception et de l'effet se rejoindre dans la perspective de l'herméneutique de la question et de la réponse, c'est-à-dire dans une compréhension à la fois historico-sociale et dialogique :

[...] tel est le sens de notre démarche herméneutique, partie de la question que nous pose aujourd'hui la réponse de l'interprétation traditionnelle pour remonter à la question initiale telle

⁸³⁰ *Ibid.*

⁸³¹ *Ibid.*, p. 248.

⁸³² Un chapitre entier a été consacré à l'herméneutique de la question et de la réponse, cf. « Studien zur Hermeneutik von Frage und Antwort », dans Jauss (1982), *op. cit.*, pp. 363-653. Pour la traduction intégrale de ce chapitre, cf. Jauss (1988), *op. cit.*, pp. 33-353.

qu'on peut la reconstituer hypothétiquement, et aboutir, à travers les changements d'horizon correspondant aux « concrétisations » successives, jusqu'à la question ainsi renouvelée que le texte « implique pour nous », qu'il nous faut poser aujourd'hui et à laquelle le texte répondra implicitement – ou ne répondra pas⁸³³.

Ainsi, il serait important de garder présent à l'esprit les grandes lignes de ce parcours évolutif dans le renouveau méthodologique jaussien en histoire littéraire, car il ne suffirait pas de lire le discours inaugural de l'école de Constance pour comprendre les lacunes que l'esthétique de la réception voulait combler, aussi bien que les conséquences auxquelles cette dernière avait entraîné. La proposition du discours de 1967 ne peut, à elle seule, faire le ressort principal d'une discussion qui avait de multiples facettes et qui réagissait contre plusieurs approches théoriques, dont la théorie marxiste. Nous nous rappelons que la leçon inaugurale de Constance voulait apporter une modification dans l'histoire littéraire en développant celle-ci de l'« ancienne histoire littéraire événementielle » vers une nouvelle « histoire littéraire structurale ». Par là, Jauss entendait replacer l'esthétique de la production et de la représentation par une nouvelle esthétique de la réception. Or maintenant que l'on a vu l'article qui expose, en 1977, le caractère partiel de cette théorie, on est porté à voir en cette évolution dans la discussion moins des faiblesses ou des forces qu'un *véritable élargissement des termes de la recherche*. Jauss nous donne déjà un indice dans notre compréhension de cette question en disant qu'il « laisse à d'autres [...] le soin de décider » de cet « aveu d'incomplétude » ; voici ce que le théoricien écrit dans cette phrase hautement significative : « Je laisse à d'autres qui ne soient pas juges et parties le soin de décider si, dans le domaine des sciences herméneutiques et sociales, cet aveu d'incomplétude, fait par une méthode, doit être considéré comme le signe de sa faiblesse, ou de sa force⁸³⁴ ». L'histoire du parcours théorique de Jauss avait un commencement et une fin fort distincts l'un de l'autre ; pourtant, de pouvoir les prendre dans leur cohérence globale, ce serait de saisir l'esquisse d'une seule et même théorie, celle de l'herméneutique littéraire. Le commencement de l'herméneutique littéraire avait pris la forme d'une hypothèse, et la fin en a assuré la réussite. L'hypothèse, celle de la leçon inaugurale de Constance, voulait réagir contre l'aspect productif du processus social tout en insistant sur l'aspect réceptif de l'expérience esthétique. Or la réussite de cette hypothèse n'a été accomplie que lorsque l'esthétique de la production et de la représentation a été, encore une fois, considérée dans le renouveau apporté en histoire littéraire. La réussite a été donc

⁸³³ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 248.

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 244.

accomplie quand l'étude de l'aspect réceptif des textes s'était révélée pertinente à *titre de préalable*, un préalable qui permettrait de reconstituer par la suite et durant l'interprétation les questions historico-sociales auxquelles l'œuvre a répondu. Ce préalable, celui de l'esthétique de la réception, assurerait également que l'interprétation puisse être « objectivement contrôlable ». Ainsi, on aura affaire à une théorie qui s'appuie à la fois sur la fonction pratique et transcendante de l'expérience esthétique. D'où cette importante formulation qu'on lit dans l'« aveu d'incomplétude » de l'esthétique de la réception, à savoir que toute « réception implique une interrogation » :

Certes la réception implique une interrogation ; mais elle va du lecteur vers le texte qu'il s'approprie. En inverser le sens, c'est retomber dans le substantialisme : les questions, éternelles, s'engendrent elles-mêmes en permanence, et les réponses sont également valables pour l'éternité ; c'est en outre oublier que l'art exclut par définition que la question soit posée directement et directement perceptible, car il implique la virtualité du sens⁸³⁵.

De pouvoir maîtriser l'interprétation et de vérifier celle-ci en faisant le recours à l'histoire de la réception, voici la conséquence épistémologique qui fait le ressort essentiel de *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* (1977). Ce livre fondamental dans l'entreprise théorique jaussienne propose une dernière révision des implications de l'esthétique de la réception, et rend manifestes les méthodes avec lesquelles l'histoire littéraire entretient un étroit rapport. Or ce qui a permis de mettre en lumière l'importance de l'interrogation dans l'étude de la réception fut, avant tout, le caractère d'« événement » qu'il fallait rétablir dans l'étude de l'histoire de la littérature, puisque c'est ce caractère là qui fait amplement jouer la « constitution dialectique du sens » : il est à l'origine de cette « communication » qui s'établit entre les deux aspects productif et réceptif des textes. Cette révision à laquelle Jauss avait fait soumettre l'esthétique de la réception laisse entrevoir une transition décisive de la « conscience esthétique » à une nouvelle « conscience herméneutique ». Ici, il paraît tout à fait justifié de parler, avec Gadamer, d'une *position limite de la littérature* : à savoir ce « mode d'être de la littérature » qui fait en sorte que, dans toute lecture des textes littéraires, « [l] 'herméneutique absorbe nécessairement l'esthétique » :

Oui, l'herméneutique devrait même être comprise de façon si générale qu'elle embrasserait aussi toute la sphère de l'art et l'ensemble des problèmes qu'il pose. [...] Ainsi, la conscience herméneutique acquiert une ampleur qui dépasse encore celle de la conscience esthétique. *L'herméneutique absorbe nécessairement l'esthétique*. Ce n'est pas là simplement une déclaration qui concerne l'ampleur du problème ; au contraire est-elle à plus forte raison valable du point de vue du contenu. Car, inversement, l'herméneutique doit précisément être définie dans son ensemble de manière telle qu'elle rende justice à l'expérience de l'art. La compréhension doit être

⁸³⁵ *Ibid.*

entendue comme partie de l'événement de sens, dans lequel le sens de toutes les déclarations – celles de l'art et celles de tous les autres types de tradition – se forme et s'accomplit⁸³⁶.

Pour Gadamer, la question de lecture est considérée comme *un événement*, « un événement dans lequel le contenu se porte à la représentation⁸³⁷ ». Dans cet *événement* de lecture, la conscience herméneutique et la conscience esthétique se trouvent étroitement liées et sont définies l'une à partir de l'autre. Aussi la question de lecture en tant que tel est-elle centrale dans les disciplines axées sur l'interprétation des textes : si elle est sans cesse remise en question par ceux qui tiennent à vérifier l'exactitude et la cohérence de leurs pratiques exégétiques, c'est parce qu'elle est, en fin de compte, « l'unique condition à laquelle la littérature soit soumise » : « L'unique condition à laquelle la littérature soit soumise, c'est sa transmission par le langage et son effectuation par la lecture⁸³⁸ ». Or l'herméneutique étant par définition la discipline qui se penche sur l'art d'interprétation et de compréhension des textes, elle a constitué à Jauss, comme à Szondi, le domaine qu'il fallait particulièrement creuser afin d'en tirer un ensemble de principes qu'il serait possible d'appliquer dans le contexte des études littéraires. Que les textes littéraires exigent une révision au niveau des principes herméneutiques, cela a constitué un besoin qui s'est largement ressenti dans la recherche sur le concept même de la littérature. Gadamer voit que le « phénomène littéraire », qui désigne toute forme de littérature ayant pour essence l'élément du langage (*Sprachlichkeit*), est « le point où confluent art et science », puisqu'il « pose un problème spécifique à la transposition en compréhension. Il n'y a rien qui soit aussi étranger et qui exige autant la compréhension que l'écrit⁸³⁹ ». Or c'est ce qu'on constate dans le contexte propre à la théorie de lecture telle qu'elle a été élaborée depuis les années cinquante chez G. Picon et A. Nisin : la compréhension elle-même y devient une catégorie problématique ; elle délimite la portée de toute théorie à laquelle elle est confrontée. C'est pour cette raison que la conscience esthétique, ou la « qualité formelle » de l'œuvre, ne pouvait être déterminante en soi ; elle exigeait la prise en considération d'une conscience herméneutique susceptible de porter au clair la signification du contenu. Cela dit, la voie de la théorie de lecture poursuit celle de l'herméneutique, une démarche « orientée non pas vers la réussite formelle qui est la sienne comme œuvre d'art mais vers ce qu'elle nous dit » :

⁸³⁶ Gadamer (1996), *op. cit.*, p. 184. L'auteur souligne.

⁸³⁷ *Ibid.*, p. 180.

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 179.

⁸³⁹ *Ibid.*, p. 182.

On l'a vu : l'œuvre poétique elle-même n'est pas saisie en sa vérité essentielle à partir du critère qui est celui de la conscience esthétique. Elle a au contraire ceci de commun avec les autres textes littéraires qu'elle nous parle par la signification de son contenu. Notre compréhension est spécifiquement orientée non pas vers la réussite formelle qui est la sienne comme œuvre d'art mais vers ce qu'elle nous dit⁸⁴⁰.

En ce sens, qui tient la compréhension des textes dans la « parole (*Sprechen*) intérieure » (Gadamer) qu'ils renferment, donc dans ce que le texte « implique pour nous » (Jauss), Jauss propose l'herméneutique de la question et de la réponse comme solution méthodique à la nouvelle tâche qu'il fallait s'assigner après le discours inaugural de l'école de Constance, c'est-à-dire à partir de 1970. L'herméneutique de la question et de la réponse a retracé la voie vers une nouvelle conception de lecture, laquelle part du postulat de la *précompréhension* des textes (concept emprunté à P. Ricœur), et s'appuie sur les deux principes gadamériens de 1) la « conscience historique » et 2) la « logique question/réponse ». L'on pourrait d'ores et déjà saisir le contexte dans lequel l'herméneutique littéraire a été, après l'esthétique de la réception, posée pour paradigme méthodologique : c'est qu'elle s'est révélée capable de saisir l'expérience que l'homme fait dans l'activité esthétique productrice, réceptrice et communicative et ce, tout en partant de la réalisation selon laquelle l'histoire, désormais, « ne dit rien, elle *répond*⁸⁴¹ ».

2.3. Le concept de « conscience historique » et la logique question/réponse

Bien qu'on puisse trouver trop empathique le dicton « l'homme est un être interrogateur » (*der Mensch ist ein fragendes Wesen*) et trop poétique la conclusion, à savoir qu'il est, contrairement à l'animal, « un être qui s'interroge lui-même », il reste pourtant incontestable que dans le questionnement se trouve une amorce – peut-être même la plus exemplaire – de compréhension⁸⁴².

Dans le deuxième chapitre de *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* (1977) – premier chapitre de la traduction française (Gallimard, 1988) –, Jauss mène une étude approfondie sur les principes méthodologiques de l'herméneutique de la question et de la réponse, une théorie qui s'inspire des herméneutiques théologique et philosophique et qui a été conçue dans le contexte esthétique propre aux études littéraires. À première vue, cette étude peut paraître problématique, parce que les deux aspects théorique et pratique s'y associent d'une manière qui rend difficile leur distinction : d'une part, l'aspect théorique part de l'herméneutique théologique chez Bultmann et de l'herméneutique philosophique chez Gadamer, où le principe méthodologique de « questionnement » comme ce qui amorce la compréhension a été largement

⁸⁴⁰ *Ibid.*

⁸⁴¹ Cité dans Jauss (1978), *op. cit.*, p. 247.

⁸⁴² Jauss (1988), *op. cit.*, p. 52.

étudié ; et, d'autre part, l'aspect pratique, qui a été inspiré des travaux de H. Blumenberg⁸⁴³, réside en l'intérêt que Jauss, en tant qu'historien de la littérature, portait pour le modèle question/réponse tel qu'il se révèle dans ses fonctions variées au cours de l'histoire depuis l'Ancien Testament jusqu'au travail poétique moderne sur les mythes. Or une des raisons pour lesquelles ces deux volets théorique et pratique s'entremêlent revient au fait que le modèle méthodologique même que Jauss tentait d'élaborer – celui de question/réponse – s'est trouvé fortement problématique quand il s'agissait de le réhabiliter dans sa *fonction esthétique*, laquelle demeure distincte de toutes les autres fonctions anthropologique, mythologique, théologique ou philosophique en ce qu'elle *renverse* le rapport entre question et réponse et impose, précisément, que l'application de ce modèle soit *remise en question* :

Question et réponse sont étroitement liées dans leur attitude théorique et esthétique, comme le montre l'histoire de l'expérience esthétique qui n'a gagné que petit à petit son indépendance face au « processus de la curiosité théorique » et qui, au moment de l'accession de l'art à l'autonomie, entre dans un rapport de concurrence avec la connaissance philosophique⁸⁴⁴.

Tout d'abord, le théoricien présente une étude intitulée « Adam interrogateur : pour une histoire des fonctions du modèle question/réponse⁸⁴⁵ » ; s'y figure l'ébauche d'une « histoire globale de la fonction du modèle question/réponse », une histoire qui tient le modèle question/réponse non pas dans ses fonctions « anthropologique, mythologique, théologique, philosophique, juridique, politique, esthétique », mais plutôt dans « l'unification de ces amorces en une histoire globale » et nourrie par les implications de la théorie esthétique. Dans ce contexte théorique là, et tout en s'appuyant sur un exemple pratique tiré de la tradition judéo-chrétienne, le théoricien tient pour pierre d'assise de sa recherche la pertinence méthodologique de l'interrogation « pour la vie pratique et pour la formation de théories » et ce, afin d'éclaircir ce « point de démarcation entre l'expérience esthétique et les autres domaines de la vie pratique⁸⁴⁶ ». Pour entamer ce travail, Jauss a pris pour point de départ une analyse concrète des fonctions

⁸⁴³ L'influence que les travaux de H. Blumenberg exercent sur ce chapitre est incontestable. Il serait utile de garder présent à l'esprit, en lisant ce chapitre sur l'herméneutique de la question et de la réponse, les contributions de Blumenberg sur l'histoire de la modernité et de la « curiosité théorique ». Sur ce sujet, cf. surtout l'article : Blumenberg, Hans, « La curiosité théorique en procès », dans *La légitimité des temps modernes*, traduit de l'allemand par Marc Sagnol, Jean-Louis Schelgel et Denis Trierweiler avec la collaboration de Marianne Dautrey, Paris, Gallimard, 1999, pp. 257-516.

⁸⁴⁴ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 60.

⁸⁴⁵ Avant la traduction intégrale que l'édition de (Gallimard, 1988) en a faite, la première traduction française de cette étude est parue en 1984 ; elle a été révisée par H. R. Jauss et C. Piché. Cf. « Adam interrogateur (Pour une histoire des fonctions du modèle question/réponse », traduit par A. Wetzel, dans dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, pp. 159-178.

⁸⁴⁶ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 34.

théologique, philosophique, mythologique et anthropologique de la question qui figure dans la Genèse III : « *Adam, où es-tu ?* ». Cette question, posée par le Seigneur qui interroge et qui « sait pertinemment où et pourquoi Adam se cache devant lui », suggère plusieurs possibilités de lecture, puisqu'elle laisse entendre un discours ironique et soulève dès lors nombre de questions sur la fonction mythique de la narration, laquelle s'avère ici dans « un procédé qui « rend ininterrogeable »⁸⁴⁷ ». Or il existe, selon Jauss, une différence entre la lecture qui s'en tient à l'optique philosophique et celle qui s'appuie sur l'optique théologique eu égard à cette question adressée à Adam dans l'histoire biblique : « La voie par laquelle Adam, dans l'optique théologique, est amené à poser ses propres questions devient, dans la perspective philosophique et grâce à une transformation de la fonction du questionnement, le chemin de l'émancipation⁸⁴⁸ ». À ces optiques s'oppose, en revanche, la perspective esthétique qui se distingue en ceci qu'elle facilite la compréhension de la « structure dialogique de la parole poétique », et permet dès lors de surmonter la fonction mythologique qui rend « ininterrogeable » cette question. Ainsi, au lieu de le saisir « en tant que révélation progressive d'une signification préalable », la compréhension esthétique donne au mythe le pouvoir de « se laisser interroger et de rendre compréhensible son histoire en tant qu'appropriation progressive – d'œuvre en œuvre – de la réponse à une grande question globale qui embrasse l'homme et le monde, [...]»⁸⁴⁹. Or la spécificité de la fonction esthétique réside en le pouvoir que celle-ci a de faire la compréhension de la question *dépasser* la « réponse déjà fournie » ; elle le fait pour saisir la réponse dans le contexte d'un questionnement nouveau et actualisant du « mythe lointain qui resterait muet s'il n'était pas remis en discussion au moment où sa parole étrangère se trouve interprétée de façon nouvelle comme réponse à un questionnement présent⁸⁵⁰ ».

D'une manière analogue, ce phénomène de la compréhension esthétique du modèle question/réponse s'est révélé pertinent dans le cas des contes merveilleux et de la manière dont ceux-ci représentent des sentiments inquiétants tels que l'angoisse. Par voie esthétique et non pas psychologique, l'angoisse a pris, dans la fiction des contes, la forme d'« une sublimation esthétique ou [d']une *catharsis* comique », et s'est transformée ainsi dans une critique ironique devenue de plus en plus caractéristique des contes empruntés au folklore. Selon Jauss,

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 35.

⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁸⁴⁹ *Ibid.*, p. 43.

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 44.

l'investissement esthétique de la question d'angoisse dans les contes, comme ceux des frères Grimm, *inverse* la relation entre question et réponse : « Alors que, dans la vie courante, il s'agit d'apprendre comment on maîtrise sa peur, le conte pose la question inverse : comment peut-on apprendre à avoir peur ?⁸⁵¹ » Ainsi la peur qu'éprouve Blanche-Neige dans la grande forêt plonge-t-il les lecteurs dans « un monde de bonheur onirique qui contredit la dure réalité », puisque l'« attente » des lecteurs de ce conte sera remplie dès lors que le « don providentiel » donne au protagoniste la victoire sur les angoisses. Par là, la relation entre question et réponse se trouve, dans la perspective esthétique, « renversée », car « le conte donne en cadeau ce que la vie habituellement refuse » :

Sous la forme notée par les frères Grimm et bien délimitée conformément à ce genre littéraire, le conte plonge un cercle d'auditeurs naïfs dans un monde transformé où tout se passe comme si nos désirs – et, par suite, un profond besoin de justice resté vacant – pouvaient être satisfaits. Par là, l'inquiétante étrangeté du conte rejoint ce qui reste de traces d'une conception du monde animiste, génétiquement dépassée. Mais, alors que ces résidus animistes (comme l'animation du non-vivant, la toute-puissance de la pensée, l'attribution de pouvoirs magiques) déclenchent de l'angoisse dans le vécu réel et font de l'angoissant une inquiétante étrangeté, dans l'inquiétante étrangeté de la fiction, au contraire, de tels faits sont acceptés sans angoisse ; ils sont même compris comme les risques coutumiers d'un monde de bonheur onirique qui contredit la dure réalité ; c'est ce qui permet d'y trouver une jouissance particulière⁸⁵².

Ainsi, nous voyons que l'intérêt double – théorique et pratique – de ce chapitre s'énonce clairement dès le départ : le modèle question/réponse comme méthodologie empruntée aux herméneutiques théologique et philosophique est saisi moins comme une fin en soi que comme un moyen pour accéder à une compréhension adéquate des multiples fonctions de questionnement dans l'histoire et ce, tout en insistant sur la spécificité de la fonction esthétique dans des exemples concrets des mythes et des contes. Jauss voyait que les récits mythiques suscitent un intérêt esthétique qui permettrait d'échapper à leur « directivité didactique » tout en laissant « l'« événement mythique », en tant que réponse, [...] appeler de nouvelles questions⁸⁵³ ». À cet égard, l'étude que le théoricien avait menée sur les commentaires poétiques de la Genèse III est exemplaire⁸⁵⁴ : elle a permis de démontrer comment ces commentaires, qui

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 51.

⁸⁵² *Ibid.*, p. 48-49.

⁸⁵³ *Ibid.*, p. 104.

⁸⁵⁴ Ici, nous renvoyons aux trois applications esthétiques que Jauss avait fait succéder à la première explication de l'appareil méthodique de l'« herméneutique de la question et de la réponse » : « Le mythe du péché originel (Genèse III) et son interprétation littéraire » ; « Les questions de Job et les réponses à longue échéance (Goethe, Nietzsche, Heidegger) » ; « Le Neveu de Rameau ». À ces trois applications esthétiques s'ajoutent par la suite trois études comparatives où Jauss applique pertinemment la théorie d'une « herméneutique de la question et de la réponse » : le *Faust* de Goethe et de Valéry ; l'histoire des réceptions successives de l'*Amphitryon* ; *La Nouvelle Héloïse* de

allaient de la poésie médiévale des troubadours jusqu'aux écrits des Lumières (de J.-J. Rousseau et de J. Milton), tout en passant par la poésie pastorale de la Renaissance, ont renversé le rapport entre question et réponse tel qu'il fut compris par les fonctions théologique et philosophique. La question initiale de la première transgression de l'homme et des conséquences auxquelles celle-ci avait entraîné se trouve, dans la perspective de ses réceptions esthétiques, élargie pour laisser entrevoir en le mythe de la chute d'Adam une certaine « indétermination » au niveau de sa signification, car la question qui se pose est celui de savoir « le lien qui pourrait exister entre l'éveil de la honte devant son propre corps et son propre sexe, et la connaissance du bien et du mal, défendue puis acquise en transgressant l'interdit⁸⁵⁵ ». Qu'est-ce qui aurait conditionné le « bonheur humain » *avant* et *après* l'événement de la chute ? Comment pourrait-on définir la transition de ce bonheur de la sphère céleste à la sphère terrestre, sinon dans cette « compensation d'une incomplétude humaine » que J. Milton, dans sa réécriture poétique du *Paradis perdu*, avait résolument justifiée. Jauss voit que la longue histoire des réceptions esthétiques du récit du premier couple humain ouvre la voie « de nouveaux horizons de sens à un paradis terrestre » ; de ce fait, la perspective esthétique, ou la fonction esthétique du mythe de la chute, porte au clair la tâche qu'il convenait à l'homme de s'assigner non plus dans le « jardin des délices », mais dans une terre qui « *sera maudite dans son travail* » :

Le théologien ne peut apprécier le « jardin des délices » que négativement : il est la condition préalable pour le péché originel, ce qui va exiger la satisfaction du démiurge et finalement conduire à la rédemption de l'humanité déchue ; le philosophie de l'histoire doit réduire le jardin d'Éden à un parc où ne pouvaient « vivre que des animaux et non des hommes » ; la réception esthétique, au contraire, peut ouvrir de nouveaux horizons de sens à un paradis terrestre réduit en poussière tant par la théologie du salut que par le progrès de l'émancipation. De fait, la poésie et l'art de l'ère chrétienne et postchrétienne se sont approprié de préférence précisément le paradis perdu et à chaque époque ont entrepris à nouveau, pour comprendre le bonheur humain, de restituer l'expérience paradisiaque du premier couple⁸⁵⁶.

Rousseau et le *Werther* de Goethe (avec une conclusion sur *Wilhelm Meister* de Goethe et l'*Émile* de Rousseau). Ces études sont traduites intégralement dans l'édition (Gallimard, 1988). Néanmoins, il serait hautement utile de garder présent à l'esprit le chapitre qui figure dans l'édition allemande et que Jauss avait fait précéder au chapitre de l'« herméneutique de la question et de la réponse » ; ce chapitre, qui n'est pas traduit en français mais dont il existe une traduction anglaise intégrale, porte sur l'appareil méthodique de l'expérience esthétique et sur la triade (*poiësis*, *aïsthésis*, *catharsis*). Cette tirade a été appliquée, avec la méthode de l'« herméneutique de la question et de la réponse », sur tous les essais que nous venons de mentionner. C'est dans ces essais là que les trois méthodes de l'esthétique de la réception, de l'herméneutique littéraire et de l'« expérience esthétique » ont été appliquées à titre égal.

⁸⁵⁵ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 106.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 110.

En consacrant la première partie de son étude sur les commentaires poétiques de la Genèse III à une analyse de l'aspect productif (*poiésis*) et de l'aspect réceptif (*aisthésis*) de l'histoire du premier couple humain, Jauss s'attarde, dans un deuxième temps, sur une analyse de l'aspect communicatif (*catharsis*) de l'expérience esthétique et au pouvoir que celui-ci a d'éclaircir « la signification paradigmatique de Genèse III ». Dans cette perspective, le *Paradis Perdu* de J. Milton a été pris pour centre de la discussion puisqu'il présente un exemple impressionnant d'une réception qui répondait à l'une des questions théologiques les plus importantes du récit mythique. Milton suit l'histoire du « bonheur humain » du premier couple tout en percevant ce dernier dans sa première « dignité », celle qui le distinguait des autres créatures vivantes : tandis que le Seigneur est connu pour sa perfection sans pareil et pour ses connaissances sans bornes, Adam et Ève ne se démontrent que dans une finitude qui leur rend inaccessible l'idéal d'une « complétude » ou d'une « transparence à soi-même ». Au lieu de vivre cet idéal de « complétude », le premier couple humain conservait dès l'abord la première « dignité » qui leur a été accordée, celle « qui leur est propre et qui leur vient en partage par le travail quotidien » :

... *Other creatures all day long*
Rove idle, unemploy'd, and less need rest ;
Man hath his daily work of body and mind
Appointed, which declares his dignity,
And the regard of Heav'n on all his ways. (IV, 616)⁸⁵⁷

Jauss voit que l'exégèse que faisait Milton de Genèse III fournit des réponses nouvelles à la question théologique du « bonheur humain » et de ses conditions dans la vie du premier couple. Le poète fait découvrir la préséance de la dignité du travail quotidien que Adam et Ève faisaient dans le jardin d'Éden, aussi bien que celle des joies et de l'harmonie de l'union avec son semblable : « dans l'amour de son semblable, il peut devenir heureux⁸⁵⁸ ». La vie en communauté et l'amour réciproque insistent, chez Milton, sur « l'harmonie entre aimer et être aimé », un phénomène où la « pureté » et l'« innocence » peuvent être retrouvées. Le travail quotidien et les rapports dynamiques entre l'homme et son semblable permettent ainsi de reconnaître dans l'histoire du premier couple l'idée selon laquelle le partage réciproque est nécessaire pour qu'il y ait création et transformation dans la vie humaine. C'est dans cette perspective que Jauss retrouve chez Milton une définition nouvelle de la question théologique du « bonheur humain » du premier couple, donc de ce qui l'aurait, précisément, conditionné *avant* et *après* l'événement de

⁸⁵⁷ Cité dans *ibid.*, p. 112-113.

⁸⁵⁸ *Ibid.*, p. 115.

la chute : « Le *Paradis perdu* de Milton définit le bonheur comme la compensation d'une incomplétude humaine, un bonheur que même la chute ultérieure ne peut manifestement faire perdre⁸⁵⁹ ». Le besoin éprouvé par Adam d'une communication sociale avec son semblable laisse comprendre que l'homme, dès le départ, ne peut être défini que dans son « incapacité à se suffire à lui-même » et dans sa dépendance du « partenaire humain » ; celui-ci « peut se découvrir soi-même dans l'autre comme en un « miroir »⁸⁶⁰ ». Seule cette « incomplétude » peut être en mesure de définir de façon adéquate la conception du « bonheur humain » *avant* et *après* la chute, et de clarifier, du même coup, les conditions de ce *lien* « qui pourrait exister entre l'éveil de la honte devant son propre corps et son propre sexe, et la connaissance du bien et du mal, défendue puis acquise en transgressant l'interdit⁸⁶¹ ». Or c'est ce qu'on lit dans les vers suivants : dans sa description de la « première reconnaissance mutuelle entre Adam et Ève », le poète fait remarquer cette « incomplétude » du premier couple, où l'un a été conçu comme l'« autre moitié » de l'autre :

Not equal, as their sex not equal seem'd :
For contemplation he and valour form'd ;
For softness she and sweet attractive grace ;
He for God only, she for God in him... (VIII, 288)⁸⁶²

Force est de constater que l'herméneutique littéraire et l'approche de questionnement que celle-ci, sous la désignation d'une « herméneutique de la question et de la réponse », privilégie se veulent l'élargissement du modèle question/réponse, dans la mesure où elle en assure la réalisation dans la théorie esthétique. Cette importante conséquence épistémologique rappelle non seulement le projet de fondation de l'herméneutique littéraire en tant que méthode qui, selon Szondi, « réconcilierait la philologie avec l'esthétique », mais aussi la tentative de justification à laquelle Jauss s'employait considérablement dans ses travaux : si Szondi s'appuyait, dans le projet de fondation d'une herméneutique littéraire, sur les présuppositions théoriques de la philologie comme sur la tradition des herméneutiques des Lumières et de l'Idéalisme allemand, l'on voit que Jauss, quant à lui, s'attache exclusivement aux modèles théoriques des herméneutiques théologique et philosophique et ce, afin d'en déduire une approche d'étude utile au contexte esthétique des études littéraires. Nous nous rappelons la question que Jauss s'était dès

⁸⁵⁹ *Ibid.*, p. 118.

⁸⁶⁰ *Ibid.*, p. 116.

⁸⁶¹ *Ibid.*, p. 106.

⁸⁶² Cité dans *ibid.*, p. 116.

le départ posée sur l'« autonomie d'une herméneutique littéraire » ; or le problème principal auquel cette question a été toujours confrontée consistait en le besoin de *délimiter*, dans la compréhension des textes littéraires, la portée assez vaste des herméneutiques théologique, juridique et philosophique et ce, en fonction des exigences méthodologiques de la théorie esthétique : « Que peut avoir en commun avec la compréhension théologique, juridique ou philosophique la compréhension fondée sur un point de vue esthétique, et comment délimiter, dans la démarche herméneutique, le problème spécifique de la compréhension des textes littéraires ?⁸⁶³ » Tout en élaborant le principe gadamérien de la « priorité herméneutique du questionnement » dans le contexte propre à l'esthétique, Jauss s'est trouvé face au concept clé qui pouvait non seulement *délimiter* sa pratique, mais aussi distinguer assez clairement l'herméneutique littéraire, ou une « herméneutique esthétique », de l'herméneutique théologique et de la manière dont celle-ci applique le principe du questionnement : dans l'herméneutique littéraire, la priorité est donnée à la question de l'interprète et non pas à la valeur éminente des textes tels qu'ils « se signifient et s'interprètent eux-mêmes⁸⁶⁴ ». La compréhension questionnante qui cerne les textes littéraires dans leur altérité et en fonction de leur « attitude esthétique » est, selon Jauss, à la fois « la prémisse » et « le privilège » de l'herméneutique littéraire. Ce principe permet de maintenir l'ouverture des horizons d'interrogation ; or c'est l'idée qu'on retrouve largement élaborée dans l'herméneutique philosophique de Gadamer : l'auteur définit l'horizon herméneutique comme cet *horizon d'interrogation* « à l'intérieur duquel se détermine l'orientation sémantique du texte » :

Il faut donc, pour comprendre, que l'interrogation remonte en deçà du dit. Il faut comprendre celui-ci comme réponse, à partir de la question à laquelle il apporte réponse. Mais, une fois *remonté* en deçà du dit, on est nécessairement *allé au-delà* de lui, par la question que l'on pose. En effet, on ne comprend le texte dans le sens qui est le sien qu'en acquérant l'horizon d'interrogation qui, comme tel, comporte nécessairement la possibilité d'autres réponses. Ainsi, le sens d'une proposition est relatif à la question à laquelle elle répond ; mais cela signifie qu'il dépasse nécessairement ce qui y est énoncé. D'où il ressort que la logique des sciences de l'esprit comme il ressort de ces considérations, est une logique de l'interrogation⁸⁶⁵.

Que la logique des sciences de l'esprit soit, ainsi que l'écrit Gadamer, « une logique de l'interrogation », cela résume de manière assez concise ce qui caractérise l'application de la méthode herméneutique en études littéraires : à savoir cette logique qui, face à un texte donné,

⁸⁶³ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 24.

⁸⁶⁴ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 58.

⁸⁶⁵ Gadamer (1996), *op. cit.*, p. 397.

« dépasse nécessairement ce qui y est énoncé », car la seule signification que l'on peut en retenir est « relati[ve] à la question à laquelle elle répond ». En effet, l'herméneutique philosophique explicite de façon pertinente les deux aspects qui participent de la compréhension : au travail de *reconstitution historique* s'ajoute le travail de *reconstitution herméneutique* de la question que le texte pose à son lecteur (et qu'il pose, si l'on s'en tient également à l'esthétique de la réception, aux réceptions successives). En ce sens, les deux consciences historique et herméneutique sont maintenues à la fois dans leur distinction et dans leur complémentarité :

La reconstitution de la question à laquelle un texte donné apporte une réponse ne peut pas cependant être comprise comme pure réalisation de la méthodologie en histoire. Car, ce qui est, au contraire, premier, c'est la question que nous pose le texte, le fait que la parole prononcée par la tradition nous atteigne, si bien que sa compréhension inclut toujours, pour le présent, la tâche de se réconcilier historiquement avec la tradition. Le rapport entre question et réponse s'est en vérité inversé. Ce qui est transmis et s'adresse à nous – texte, œuvre ou trace – pose lui-même une question, et fait accéder par là notre pensée à ce qui est en suspens (*das Offene*). Pour répondre à la question qui nous est posée, il faut que nous, à qui elle est posée, nous nous mettions nous-mêmes à questionner. Nous cherchons à reconstituer la question à laquelle répondrait ce qui est transmis⁸⁶⁶.

Cela dit, l'herméneutique littéraire ne retrouve toute sa force comme nouvelle épistémologie de la compréhension que lorsqu'on cerne la conséquence positive la plus significative du dialogue qu'elle entretenait avec l'herméneutique philosophique : à savoir qu'il y a, dans le travail de reconstitution historique d'un texte, une *nécessité herméneutique* « de ne jamais s'en tenir à la simple reconstruction » :

Une question reconstruite ne peut jamais, comme telle, rester dans son horizon initial. Car l'horizon historique décrit dans la reconstitution n'est pas un horizon véritablement englobant. Il est à son tour compris dans l'horizon qui nous englobe, nous qui questionnons et sommes interpellés par la parole de la tradition⁸⁶⁷.

C'est dans la perspective de ce partage épistémologique qu'il conviendrait de concevoir le renouveau méthodologique que les théories de Jausser ont apporté à l'histoire littéraire. Il paraît que le point culminant de ce renouveau se trouve dans l'« aveu d'incomplétude » fait par l'esthétique de la réception ; cet « aveu » avait émis l'hypothèse selon laquelle l'étude historique d'un texte – de sa genèse ou de sa réception – demeure partielle si elle ne s'appuyait pas sur la *précompréhension* de la conscience réceptrice, c'est-à-dire de ce qui aurait conditionné la compréhension de l'altérité des textes non seulement dans l'horizon historique du passé, mais aussi dans celui du présent. Le chemin vers une telle approche de lecture est donc double : d'une

⁸⁶⁶ *Ibid.*

⁸⁶⁷ *Ibid.*

part, il s'agit de reconstruire la synchronie des horizons d'attente au cours de l'histoire des réceptions (conscience historique), et, à partir de là, de retrouver, dans la conception diachronique, la question à laquelle le texte aurait fourni une réponse (conscience herméneutique). Aussi l'enracinement méthodologique de l'herméneutique dans la pratique philologique a-t-il été affirmé, et le projet d'une théorie historico-herméneutique de l'histoire littéraire réalisé :

En se détournant de l'esthétisme de la critique immanente, qui consacra l'épanouissement des études monographiques sans répondre toutefois aux questions sur les relations synchroniques et diachroniques entre les œuvres, une nouvelle théorie historico-herméneutique et structuraliste inaugura l'ère dans laquelle nous nous trouvons⁸⁶⁸.

2.4. L'herméneutique de la question et de la réponse : pour une précompréhension de la conscience réceptrice

Nous pouvons maintenant percevoir la situation dans laquelle le parcours théorique jaussien évoluait, un parcours qui se voulait, avant tout, en constant devenir. De vouloir l'étudier dans son ensemble, l'on ne saurait échapper au problème d'ancrage disciplinaire auquel ce parcours a été toujours confronté. Or si ce problème a constitué une limite, force est de constater que cette limite a été franchie et même dépassée, pour donner à la théorie, à ses forces et à ses faiblesses l'image impressionnante qu'on lui connaît aujourd'hui : une recherche féconde sur une théorie qu'il serait, en effet, difficile de nommer en s'en tenant à une seule désignation, car elle s'appuie sur un nombre considérable d'approches méthodologiques (diachronie et synchronie, évolution littéraire, esthétique de la réception, expérience esthétique, herméneutique littéraire, herméneutique de la question et de la réponse), et de disciplines (philologie, herméneutiques théologique, juridique et philosophique, poétique, linguistique, littérature, histoire, anthropologie, sociologie, pédagogie, et bien d'autres). L'essentiel est de considérer, en appliquant l'une des approches théoriques jaussiennes, l'effet de la forme même que ces approches adoptaient : la forme est, ainsi que nous l'avons vu, celle d'une recherche interdisciplinaire, et l'effet est celui d'une « conception dialectique » qui, tout en expliquant l'histoire d'un texte littéraire donné (sa genèse ou sa réception), *reproduit* le sens de ce dernier et, par là, fait remarquer plus nettement ses propriétés discursives. Dans cette perspective, il faut se garder de ce que W. Iser a appelé un « sociologisme simpliste », lequel est loin de définir le projet théorique de l'esthétique de la réception. Enracinée moins dans la sociologie de la littérature que dans la théorie esthétique,

⁸⁶⁸ Jauss (1986), p. 40.

l'esthétique de la réception d'un texte littéraire donné ne peut à elle seule faire l'esquisse d'une histoire littéraire « autonome ». Cette réalisation méthodologique avait permis à Jauss d'insister sur l'association de l'étude axée sur l'effet propre au texte, et celle qui analyse la réception de ses destinataires. L'on voit maintenant comment les trois pôles de l'étude de la littérature sont essentiels à la réussite méthodologique du renouveau que les théoriciens de l'école de Constance ont, à partir des deux domaines de la « poétique » et de l'« herméneutique », apporté aux études littéraires : l'esthétique de la production, l'esthétique de la représentation et l'esthétique de la réception.

Or de nos jours, et surtout dans le domaine francophone, l'image de Jauss est attachée moins à l'herméneutique littéraire qu'à l'esthétique de la réception ; aussi le lecteur – étudiant ou chercheur – ignore-t-il le chemin hautement significatif qu'avait connu cette théorie, une théorie qui n'a jamais su se suffire à elle-même. Ainsi, au lieu de se borner uniquement à l'appareil méthodique des sept thèses du discours inaugural de l'école de Constance, il serait nécessaire de garder présent à l'esprit non seulement le prolongement de cette théorie vers une herméneutique littéraire et le rapport étroit que celle-ci entretient avec l'herméneutique philosophique, mais aussi le nouveau principe méthodologique que l'« aveu d'incomplétude » de l'esthétique de la réception s'est efforcé de démontrer : à savoir la nécessité de s'attarder sur une étude de la *précompréhension* de la conscience réceptrice :

L'esthétique de la réception pose que notre compréhension actuelle de l'art évolue à l'intérieur de certaines limites, que l'on peut reconnaître à condition d'éclairer d'abord la genèse de la précompréhension que nous avons de lui. Mais cette genèse de notre expérience actuelle de l'art, qu'il s'agit d'étudier, n'est pas là devant nous, directement et tout entière accessible, ramassée dans l'ensemble objectif des données historiques⁸⁶⁹.

Cela dit, l'étude des conditions historiques, sociales ou institutionnelles de la production et de la réception des textes *conditionne* l'horizon interprétatif qui en résulte ; la pratique secondaire de l'interprétation doit transposer les observations d'ordre historico-social dans le discours « latent » et « inconscient » dont participent les textes. Par là, le modèle, hérité des herméneutiques théologique et philosophique, de question/réponse saurait compléter l'analyse des aspects générique et historique des œuvres en ce qu'il y éclaire une « conception dialectique » de la relation qui s'établit entre la fonction créatrice de normes et la fonction de représentation de la littérature. Le modèle question/réponse contribue donc à l'historicité de la littérature, car il

⁸⁶⁹ Jauss (1978), *op. cit.*, p. 250.

comprend les réceptions successives comme « réponse » fournie à une question posée par la forme et le sens du texte même. En ce sens, l'historicité de la littérature est assurée dans une étude qui s'efforce de cerner le *comment* de l'altérité historique des textes littéraires tout en respectant le droit de l'interprétation actualisante, voire personnelle. C'est dans cette optique qu'il serait utile de consulter le chapitre « Le texte poétique et le changement d'horizon de la lecture »⁸⁷⁰ ; tout en s'appuyant sur la triade herméneutique (compréhension, interprétation, application), Jauss décompose de façon assez claire les trois temps de lecture qui permettront de mieux mener la tâche d'une lecture historico-herméneutique, c'est-à-dire d'une lecture qui s'inspire des deux théories d'une esthétique de la réception et d'une herméneutique littéraire : 1) perception esthétique ; 2) interprétation rétrospective ; 3) reconstitution de l'horizon d'attente. Cette répartition méthodologique est faite en vue d'échapper à toute application erronée de l'herméneutique littéraire, en réduisant celle-ci « à la seule interprétation⁸⁷¹ » et en imposant « au texte une signification qui dépasse et l'horizon de sens du texte, et par conséquent son intentionnalité⁸⁷² ». Jauss s'appuie ici sur les mises en garde faites par Szondi, Riffaterre et Iser ; il insiste sur l'importance de laisser « le caractère esthétique du texte poétique [être] le préalable de son interprétation⁸⁷³ », et de séparer par là « l'interprétation réfléchissante » d'un texte de sa « compréhension percevante » :

L'interprétation d'un texte poétique présuppose toujours déjà sa perception esthétique en tant que précompréhension ; elle permet de concrétiser uniquement des significations qui sont apparues ou qui auraient pu apparaître au lecteur comme des possibles dans l'horizon de sa lecture précédente⁸⁷⁴.

En appliquant ces trois lectures, qui distinguent « la compréhension percevante » de « l'interprétation réfléchissante », la pratique interprétative se laissera contrôler par l'évidence du caractère esthétique du texte : « ce que le lecteur a saisi dans l'horizon progressif de la perception esthétique peut être thématiqué dans l'horizon rétrospectif de l'interprétation⁸⁷⁵ ». Par là, Jauss fait remarquer les grandes lignes de sa contribution en affirmant que l'interprétation risque de laisser « dans le vague ce qui est impliqué par le texte lui-même et ce qui est apporté par l'interprète ».

⁸⁷⁰ Il s'agit de la dernière étude qui avait paru dans la troisième partie de l'ouvrage *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* « Der poetische Text im Horizontwandel des Verstehens ». Pour la traduction française, cf. Jauss (1988), *op. cit.*, pp. 357-416.

⁸⁷¹ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 358.

⁸⁷² *Ibid.*, p. 360.

⁸⁷³ *Ibid.*

⁸⁷⁴ *Ibid.*

⁸⁷⁵ *Ibid.*, p. 361.

C'est en ce sens que le théoricien fait succéder à cette deuxième lecture, celle de « l'interprétation réfléchissante », une troisième lecture qui s'emploie à « rendre visible » la distance temporelle entre l'horizon de l'interprète et l'horizon du texte. Cette troisième, et dernière lecture, fait la reconstruction historique de l'horizon d'attente (entre genèse de l'œuvre et ses réceptions) afin d'assurer que le sens de l'œuvre « soit reconstruit en tant que contre-instance historique » ; ici, l'interprétation personnelle peut se vérifier car la réception, qui « exerce une fonction de contrôle⁸⁷⁶ », éclaire le sens que le texte livre à son interprète. Considérons, pour récapituler ces observations et avant de clore le présent chapitre, le tableau suivant :

Tableau VII. Schéma des trois lectures qui décomposent le commentaire philologique : point de rencontre méthodologique entre l'« esthétique de la réception », la théorie de « l'effet esthétique » et l'« herméneutique littéraire »⁸⁷⁷

<i>Première lecture</i> (celle qui prépare une précompréhension du texte et où le modèle question/réponse peut être préparé) : La perception esthétique → compréhension esthétique du texte poétique.	Théorie de « l'effet esthétique » (Iser)
<i>Deuxième lecture</i> (celle qui concrétise une signification possible du texte et où le modèle question/réponse peut être appliqué) : L'interprétation rétrospective → concrétisation des significations possibles.	« Herméneutique littéraire » (Jauss)
<i>Troisième lecture</i> (celle qui exerce une « fonction de contrôle » dans l'analyse et où les observations de l'application du modèle question/réponse peuvent être vérifiées) Reconstitution de l'horizon d'attente → reconstitution historique des prémisses de l'époque et de la genèse de l'œuvre.	« Esthétique de la réception » (Jauss)

Le but de ces trois lectures devrait mettre en évidence le texte littéraire dans son altérité, et éviter que ce dernier « soit naïvement rapproché des préjugés et des attentes de sens contemporains⁸⁷⁸ ». Selon Jauss, ce qui s'ouvre à l'interprétation doit être mesuré en fonction du caractère esthétique du texte d'une part, et, d'autre part, de la compréhension historique de la réception, car « la concrétisation progressive et historique du sens d'une œuvre littéraire suit une certaine « logique », qui s'établit dans la formation et la transformation du canon esthétique, et que le changement d'horizon des interprétations permet de faire parfaitement la part des interprétations

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 365.

⁸⁷⁷ Nous pouvons voir dans ce schéma, qui a été esquissé dans le dernier article de l'ouvrage volumineux de 1977, un certain aboutissement des deux théories de l'esthétique de la réception et l'herméneutique littéraire. Au début de l'article, on lit qu'il s'agit d'une « expérience » : « L'étude qui suit se présente comme une expérience. Il s'agit d'essayer de décomposer en trois temps méthodiques ce qui, dans la pratique du commentaire philologique comme dans l'analyse textuelle, n'est en général pas décomposé », *ibid.*, p. 357.

⁸⁷⁸ *Ibid.*, p. 365.

arbitraires et la part de celles qui relèvent d'un consensus⁸⁷⁹ ». La prise en considération d'une telle « logique » dans l'étude de l'histoire de la littérature est l'élément qui distingue largement Jauss de ses prédécesseurs et de ses contemporains : si le théoricien a fini par proposer l'association méthodique des trois lectures, c'est parce qu'il s'efforçait tout au long de sa carrière de théoricien et d'historien de la littérature de contrôler les observations de l'analyse de textes et de mieux saisir les aspects auxquels celle-ci peut se dérober. Aussi cette progression impressionnante dans la théorie jaussienne, depuis ses premiers débuts jusqu'à ses résultats, tout en passant par les présuppositions de la tradition herméneutique sur laquelle elle s'appuyait, nous reporte-t-elle à la fin de ce chapitre, qui s'employait à élucider la manière dont Jauss *s'est corrigé et s'est dépassé lui-même* afin de laisser la théorie qu'il avait, en 1967, proposée se justifier dans la mesure où elle laisse entrevoir non seulement un ensemble théorique cohérent et composé à titre égal de forces et de faiblesses, mais aussi un terrain de recherche où de nouvelles questions méthodologiques se soulèvent. En dépit de son « aveu incomplétude » et du risque qu'elle courait de se laisser influencer par des approches réduites « à la seule interprétation » et aux conjectures historiques, la théorie jaussienne demeure féconde pour la seule raison qu'elle s'en tenait à des solutions qu'elle ne prétendait point comme étant définitives, mais qu'elle posait, en fin de compte, à titre de *questions restées ouvertes*. Parmi ces questions figure celle que le théoricien s'était posée sur l'autonomie d'une herméneutique littéraire ; or l'espoir d'une telle autonomie a été confronté à un retard causé notamment par la mécompréhension que la théorie d'une herméneutique littéraire avait entraînée : « Le retard évident de l'herméneutique littéraire est dû au fait que le procès herméneutique y a été réduit à la seule interprétation, qu'aucune théorie de la compréhension de textes à caractère esthétique n'a été développée, [...] »⁸⁸⁰ ». En suivant le chemin des *questions restées ouvertes*, Jauss a été en mesure de différencier sa pratique herméneutique en puisant ses principes de l'herméneutique philosophique et ce, tout en en distinguant. On pourrait, en effet, se demander sur la raison pour laquelle le théoricien a laissé ouverte la question de l'« autonomie » de cette théorie, bien que la réponse soit en quelque sorte perceptible si l'on considère à la fois le *prolongement* (sur le plan herméneutique) et la *rupture* (sur le plan esthétique) que Jauss avait établis avec la tradition herméneutique. Le seul élément qui peut nous servir aujourd'hui d'indice dans notre compréhension de cette question serait

⁸⁷⁹ *Ibid.*, p. 367.

⁸⁸⁰ *Ibid.*, p. 358.

l'importance que Jauss accordait à titre égal à l'herméneutique et à l'esthétique dans l'herméneutique littéraire. Force est de constater que ce parcours méthodologique fait preuve d'un « examen de conscience » structuraliste qui s'attache à expliquer les relations unissant, dans un seul système, les éléments constitutifs de l'histoire littéraire. Tout en éclairant les problématiques sur lesquelles la théorie et critique littéraires s'établissent, cet « examen de conscience » structuraliste énonce clairement la place qu'occupent les études littéraires dans l'ensemble des sciences humaines et sociales. Non seulement cet examen, qui s'organisait progressivement, offrait-il un ensemble significatif de catégories d'analyse qu'il convient aujourd'hui de rassembler et d'appliquer, mais aussi il se nourrissait des *dialogues* que Jauss entretenait avec des disciplines dont il attestait l'importance, tout en avouant qu'il y demeure, en fin de compte, un lecteur « trop peu compétent » :

On me reprochera probablement de ne pas être un lecteur de type courant, et trop peu compétent, en tant que commentateur, du point de vue linguistique et sémiotique. J'espère cependant être au moins parvenu avec mon expérience à un instrument méthodologique perfectible, permettant de séparer plus nettement que jusqu'ici les niveaux de la perception esthétique et de l'interprétation réfléchie dans l'interprétation des textes poétiques. Il me semble, en particulier, qu'on y gagne à pouvoir déterminer, grâce à la relation question/réponse, le rôle que jouent, du point de vue de la constitution du procès de réception, les signes textuels dans leur enchaînement syntagmatique. Les structures d'appel, les offres d'identification et les lacunes du sens, que Wolfgang Iser a introduites comme catégories dans sa théorie de l'effet esthétique, peuvent être concrétisées très simplement dans le procès de la réception en tant que générateurs d'impulsion dans la constitution du sens, si l'on décrit les facteurs producteurs d'effets poétiques comme des moments d'attente et si l'on transforme ceux-ci en questions que le texte déclenche, laisse ouvertes, ou auxquelles il répond⁸⁸¹.

⁸⁸¹ *Ibid.*, p. 363.

CHAPITRE IV

« Frage auf die Frage, auf die die Hermeneutik die Antwort ist⁸⁸² » : dernières versions de la question méthodologique en herméneutique littéraire

1) L'herméneutique philosophique et les études littéraires, aller « au-delà » de la discipline ?

Non seulement l'herméneutique de la question et de la réponse avait-elle marqué la dernière version méthodologique de la théorie jaussienne, mais aussi elle laisse entrevoir l'un des dialogues les plus profonds, voire problématiques, que Jauss entretenait avec d'autres disciplines humaines, dont l'anthropologie et les herméneutiques théologique, juridique et philosophique. Or il existe des implications décisives auxquelles ce dialogue interdisciplinaire avait entraîné : que ce soit au niveau épistémologique ou bien institutionnel, la question essentielle qui s'y était dès le départ révélée évidente fut celle de l'*appartenance* à sa propre discipline. En effet, l'intégration du domaine herméneutique dans les études littéraires n'a pas été toujours aisément perceptible ; en revanche, elle a constitué, pour certains théoriciens de la littérature, une limite qu'il ne fallait pas franchir afin de ne pas s'éloigner du terrain méthodologique propre aux textes littéraires. Dans cette perspective, la position prise par P. Szondi eu égard à l'intégration de l'herméneutique philosophique aux études littéraires présente un cas d'autant plus intéressant qu'il suggère l'*inverse* de ce à quoi Jauss s'employait tout au long de sa carrière de théoricien et d'historien de la littérature. Mais avant de se pencher sur cette question, il convient de s'attarder sur quelques considérations préliminaires à l'égard de la raison pour laquelle l'entrée de l'herméneutique philosophique en études littéraires avait soulevé un problème dans la perspective théorique de Szondi, et une solution dans celle de Jauss.

Nous savons que l'herméneutique philosophique de Gadamer se proposait comme une réflexion critique sur les possibilités de la compréhension comme participation à la vérité ; le corps de *Vérité et méthode* représente le développement et la vérification méthodologique de la compréhension que les sciences de l'esprit, face au modèle des sciences de la nature, ont d'elles-mêmes et ce, tout en prolongeant l'élan de l'investigation aux champs esthétique, historique et langagier. Or ce qui caractérisait d'emblée l'application, accomplie par Jauss, des principes gadamériens dans l'herméneutique littéraire fut avant tout la double portée esthétique et

⁸⁸² Cf. Marquard, Odo, « Frage auf die Frage, auf die die Hermeneutik die Antwort ist », dans *Text und Applikation. Theologie, Jurisprudenz und Literaturwissenschaft im Hermeneutischen Gespräch*, Poetik und Hermeneutik IX, München, Wilhelm Fink Verlag, 1981, pp. 581-589.

herméneutique qu'il s'agissait d'associer dans le terrain propre aux études littéraires ; par là, une nouvelle problématique a été soulevée par les divergences de perspectives que Jauss avait relevées entre l'herméneutique philosophique de Gadamer et l'herméneutique théologique de Bultmann⁸⁸³, une problématique que Marquard a désignée par « Querelle des Gadameriens et des Bultmanniens ». Mais cette divergence au niveau disciplinaire n'a pas empêché l'herméneutique littéraire jaussienne de poursuivre son parcours méthodologique alors en devenir ; tout au contraire, elle a su faire une application différenciée des deux herméneutiques philosophique et théologique en fonction des exigences méthodologiques de la théorie esthétique. C'est ce qu'on peut percevoir, entre autres, dans les excellentes contributions au neuvième colloque, tenu en 1978, de *Poetik und Hermeneutik*, où la question d'une herméneutique générale et le problème d'application avaient soulevé des interrogations variées sur les limites de l'herméneutique littéraire et sur le rapport que celle-ci entretient avec les herméneutiques juridique, théologique et philosophique⁸⁸⁴. En effet, la contribution importante que Marquard avait apportée à ce colloque mérite une attention toute particulière, puisqu'elle éclaire l'une des remarques les plus décisives sur les dernières versions de la question méthodologique en herméneutique littéraire⁸⁸⁵, celle de l'herméneutique de la question et de la réponse. Dans une étude qu'il intitule « Frage auf die Frage, auf die die Hermeneutik die Antwort ist » [« La question sur la question à laquelle

⁸⁸³ Cf. Jauss (1988), *op. cit.*, pp. 52-72.

⁸⁸⁴ Cf. Jauss, H. R., Fuhrmann, M. & Pannenberg, W. (dir.), *Text und Applikation. Theologie, Jurisprudenz und Literaturwissenschaft im Hermeneutischen Gespräch*, Poetik und Hermeneutik IX, München, Wilhelm Fink Verlag, 1981. Dans ce volume, on publiait les actes du colloque qui s'est tenu en 1978 et qui rassemblait 19 membres de l'école de Constance. Le problème abordé avait pour titre « Das Problem der Applikation in der theologischen, juristischen und literarischen Hermeneutik », et pour textes d'analyse un extrait du Livre de la Genèse (1. Mos. 2,4b-3,24), des extraits des jugements prononcés par la Cour fédérale allemande sur le Cas-Mephisto, et le poème *Le Cimetière marin* de P. Valéry avec deux traductions de R. M. Rilke et d'E. R. Curtius. Le volume a été réparti en cinq parties : I. Zur theologischen Hermeneutik; II. Zur juristischen Hermeneutik; III. Zur literarischen Hermeneutik; IV. Zum Problem des Normativen und der Applikation; V. Zur Allgemeinen Hermeneutik. Sur les questions générales de l'herméneutique, cf. notamment les études rassemblées dans le cinquième chapitre, dont les discussions suivantes : Böhler, Dietrich, « Philosophische Hermeneutik und hermeneutische Methode », pp. 483-511 ; Buck, G., « Von der Texthermeneutik zur Handlungshermeneutik », pp. 525-535 ; Schläger, J., « Applikationsverständnis der literarischen Hermeneutik », pp. 577-578 ; Taubes, J., « Zum Problem einer theologischen Methode der Interpretation », pp. 579-580.

⁸⁸⁵ L'influence du philosophe O. Marquard sur l'herméneutique littéraire jaussienne est incontestable. Il existe, dans les textes théoriques que Jauss avait publiés durant les années quatre-vingt, plusieurs références aux théories de Marquard et de Blumenberg, lesquelles ont joué, à titre égal, un rôle central dans la révision que Jauss avait apportée à l'herméneutique littéraire, et surtout à l'herméneutique de la question et de la réponse. D'ailleurs, le texte que nous mentionnons ici – « Frage auf die Frage, auf die die Hermeneutik die Antwort ist » – figure à titre de référence hautement significative dans la conclusion que Jauss avait rédigée pour la traduction française de 1988 (« Un dernier regard sur mon expérience théorique »). Il serait intéressant de percevoir en la manière dont le texte de Marquard a été intégré dans l'argumentation jaussienne une certaine force qui servait à cette dernière à la fois de preuve et de justification, cf. Jauss (1988), *op. cit.*, p. 440.

l'herméneutique est la réponse »], Marquard donne sa réplique aux points principaux que Jauss avait, dans sa contribution sur les « Limites et tâches d'une herméneutique littéraire »⁸⁸⁶, soulignés : en voyant en la révision, faite par l'herméneutique littéraire jaussienne, du schéma gadamérien de la logique question/réponse une certaine « Aufklärung der Hermeneutik », Marquard suit d'une façon concise et pertinente ce qu'il croit être les trois « questions » auxquelles cette herméneutique littéraire *fournit* une réponse et à partir desquelles l'herméneutique, en général, peut être comprise. C'est en ce sens que l'auteur se pose la question suivante : « So hat, wer eine hermeneutische Aufklärung der Hermeneutik vorhat, seinerseits zu fragen : *welches ist die Frage, auf die die Hermeneutik selber – speziell die literarische Hermeneutik – die Antwort war und ist ?* »⁸⁸⁷ [« *Quelle est la question à laquelle l'herméneutique elle-même – en particulier l'herméneutique littéraire – fut et est la réponse ?* »]. Cette tentative d'élucider *herméneutiquement* l'herméneutique avait poussé Marquard à préciser les trois questions ci-dessous comme questions auxquelles l'herméneutique *fut et est* la réponse :

1. jene Frage, die durch die menschliche Endlichkeit gestellt ist [...].
2. jene Frage, die durch die menschliche Historizität – speziell die moderne – gestellt ist ;
3. jene Frage, die durch die erfahrene Tödlichkeit der Rechthaberei absoluter Texte gestellt ist⁸⁸⁸.

Les trois questions auxquelles l'herméneutique fournit une réponse sont, selon Marquard, 1) la question posée par la finitude humaine ; 2) la question posée par l'historicité humaine ; 3) la question posée par la mortalité des textes absolus. Le philosophe voit tout d'abord en la contingence de l'histoire un problème inévitable qui peut mener à des lectures arbitraires des textes littéraires et philosophiques ; avec chaque mort, écrit le philosophe, « meurt l'intelligibilité du passé » [« mit jedem Tod stirbt Verständlichkeit von Vergangem »]. Cette *perte de l'intelligibilité* demande le fonctionnement d'un « art particulier » de la compréhension, lequel devrait s'employer à rétablir ce qui a été *perdu* dans les textes :

Dieser Verständlichkeitsverlust – der relativ als Selbstverständlichkeitsverlust erscheint – erzwingt, speziell für Texte, ein als besondere Kunstbetriebenes Verstehen, das in die Stelle der verlorenen Verständnismodi eintritt: das ist die Hermeneutik; sie substituiert primäre Herkunfterschlossenheiten, die ausgefallen sind [...]⁸⁸⁹.

⁸⁸⁶ Cf. Jauss, Hans Robert, « Zur Abgrenzung und Bestimmung einer literarischen Hermeneutik », dans Jauss, H. R., Fuhrmann, M. & Pannenberg, W. (dir.) (1981), *op. cit.*, pp. 459-481. Il s'agit d'une version élaborée de l'article « Das Grenzverhältnis der literarischen Hermeneutik », dans Jauss (1982), *op. cit.*, pp. 363-376.

⁸⁸⁷ Marquard (1981), art. cit., p. 583. L'auteur souligne.

⁸⁸⁸ *Ibid.*, p. 583-584. L'auteur souligne.

⁸⁸⁹ *Ibid.*, p. 584.

Or si l'herméneutique contribue à faire découvrir l'intelligibilité humaine, c'est parce qu'elle met en évidence la compréhension de soi à travers le développement de plusieurs *ré-compréhensions* dans la perspective d'un « art scientifique ». Selon Marquard, l'herméneutique littéraire/esthétique s'avère ici être le porte-parole de la réalité, « où le sens moderne de la réalité – à travers son fonctionnement avec des hypothèses et à partir des attentes – devient fictif⁸⁹⁰ ». L'on voit en quel sens la direction vers l'esthétique avait affirmé sa pertinence au niveau méthodologique ; Marquard voyait en cette optique, celle qui rejoint, autour de la question de l'intelligibilité des textes, les deux approches herméneutique et esthétique, le cœur du problème d'application, celle-ci se révélant comme une « application esthétique » qui s'appuie sur l'historicité des textes et celle de leurs lecteurs : « Das ist der Grundzug der ästhetischen Applikation : das Dégagement, eine Tolerantmachung der Texte und Leser auch in Dingen des wirkungsgeschichtlichen Willens zur Macht⁸⁹¹ ». À travers de telles mises en évidence, Marquard a été en mesure d'explicitier la fonction strictement *esthétique* que l'herméneutique littéraire avait remplie dans les études littéraires, et de clarifier également un aspect méthodologique inhérent à la pratique herméneutique en général. Pourtant, les problèmes qui relèvent de ce domaine demeurent, selon Marquard, à résoudre ; le philosophe précise dans une formulation assez significative que ce serait, pour les « interprètes de l'interprétation » et les « herméneutes de l'herméneutique », une « faute professionnelle de ne pas soulever le problème de l'herméneutique ; mais [qu']il serait également une faute professionnelle de résoudre le problème de l'herméneutique » [« Es wäre ein Kunstfehler, das Problem der Hermeneutik nicht zu stellen ; es wäre aber auch ein Kunstfehler, das Problem der Hermeneutik zu lösen »] :

Wir – als Interpreten der Interpretation, als Hermeneutiker der Hermeneutik – haben *Deponiepflichten* und sind zuständig insbesondere auch für die *Entsorgungsprobleme der interpretierenden Wissenschaft*; darum – dies ist eine als Behauptung getarnte Frage – haben wir die uns zugewiesenen oder zugefallenden Hermeneutikprobleme möglichst lange bei uns zu behalten und sie vor allem nicht – und schon gar nicht definitiv – zu lösen : das wäre vielmehr grob fahrlässig. Es wäre ein Kunstfehler, das Problem der Hermeneutik nicht zu stellen; es wäre aber auch ein Kunstfehler, das Problem der Hermeneutik zu lösen : unsere Sache – dies sage ich mit zaghafter Zuversicht im Blick auch auf die bange Frage nach dem *Ergebnis* unserer Diskussionen – unsere Sache ist, scheint mir, vor allem anderen die Ausübung der Kunst, diese Kunstfehler nicht zu begehen⁸⁹².

⁸⁹⁰ *Ibid.*

⁸⁹¹ *Ibid.*, p. 585-586.

⁸⁹² *Ibid.*, p. 588-589.

Ce constat sur la nécessité de soulever les problèmes qui relèvent de l'herméneutique tout en se gardant de leur apporter des solutions a tout ce qu'il faut pour nous justifier l'une des raisons principales de l'entrée du domaine herméneutique dans les études littéraires en général, et dans la recherche philologique en particulier. En effet, l'intégration de la perspective herméneutique chez Szondi et chez Jauss s'avère être moins une solution qu'une tentative de mieux comprendre les principes de la pratique philologique ; ce fut uniquement autour du rapport établi avec l'herméneutique philosophique que les deux théoriciens ne défendaient pas des thèses analogues⁸⁹³. L'herméneutique n'avait pas été la promesse d'une solution aux problèmes de l'histoire littéraire ; et si elle le fut, force est de constater que cette promesse n'a pas été tenue. Dans la discussion méthodologique qui a animé le champ des études littéraires à partir des années cinquante, l'herméneutique ne peut être comprise que comme un « examen de conscience » en vertu duquel il a été possible de reposer la question fondamentale à toute analyse de texte littéraire : à savoir *comment* procéder. D'où la question qu'il convient de se poser ici, et qui devrait saisir non seulement les positions des deux versions herméneutiques de Szondi et de Jauss, mais aussi la *complexité* du problème qui leur a été assurément commun et qui a fait, précisément, intervenir l'herméneutique dans la discussion : un problème d'essence *langagière*. Ce problème, qui est responsable de ce que G. Figal, dans *Der Sinn des Verstehens* (1996), désigne par la « pluralité des formes » du domaine herméneutique, ne saurait permettre à ce dernier de se laisser définir dans une unité qui rassemble en une seule discipline toutes ses formes. Depuis les herméneutiques théologique et philologique jusqu'aux versions philosophiques de Heidegger et de Gadamer, tout en passant par l'herméneutique de Schleiermacher⁸⁹⁴, cette pluralité a sa condition première dans la place accordée à

⁸⁹³ Parmi les études qui élucident les discussions suscitées dans le domaine allemand par l'intégration de l'herméneutique en études littéraires, cf. à titre indicatif les travaux suivants : Altenhofer, Norbert, « Geselliges Betragen – Kunst – Auslegung. Anmerkungen zu Peter Szondis Schleiermacher-Interpretation und zur Frage einer materialen Hermeneutik », *Studien zur Entwicklung einer materialen Hermeneutik*, éd. par U. Nassen, München, 1979, pp. 165-211 ; Danneberg, Lutz, « Philosophie contre philologie, Herméneutique philosophique et études littéraires », *Revue germanique internationale* [En ligne], n° 8, 1997, mis en ligne le 08 septembre 2011, URL: <http://rgi.revues.org/638> ; Nassen, Ulrich, « Annotationen zur deutschsprachigen philologischen und philosophischen Hermeneutik-Diskussion (1975-1985) », *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht* 57, 1986, pp. 62-71. « Materiale Hermeneutik. Marginalien zur Problematik der methodischen Verfremdung literaturwissenschaftlicher Verstehens und Interpretationsleistungen », *Studien zur Entwicklung einer materialen Hermeneutik*, pp. 120-131.

⁸⁹⁴ Pour un aperçu de l'histoire de l'herméneutique dans la tradition allemande, cf. à titre indicatif les travaux suivants : Hollstein, O., *Vom Verstehen zur Verständigung. Die erziehungswissenschaftliche Beobachtung einer pädagogischen Denkform*, Frankfurt am Main, 2001 ; Mueller-Vollmer, K., *The Hermeneutics Reader: Texts of the German Tradition from the Enlightenment to the Present*, Kurt Mueller-Vollmer, 1988 ; Wach, J., *Das Verstehen. Grundzüge einer Geschichte der hermeneutischen Theorie im 19. Jahrhundert*, vol. 1-3, reproduction de l'édition de

l'herméneutique comme « modèle » d'interprétation des textes et ce, en dépit des variations disciplinaires auxquelles cette pratique peut donner lieu :

Bekanntlich ist die philosophische Hermeneutik aus einer zunächst theologisch und philologisch, dann auch juristisch motivierten Theorie der Textinterpretation entstanden ; und selbst, wenn spätestens mit Schleiermachers Überlegungen eine « allgemeine Kunstlehre » des Verstehens intendiert war, selbst, wenn für den Heidegger der zwanziger Jahre Hermeneutik und Philosophie überhaupt gleichbedeutend wurden – als Modell ist die Textinterpretation hermeneutisch trotzdem wirksam und erhellend geblieben⁸⁹⁵.

En tenant compte d'une telle observation sur les capacités et les multiples formes de l'herméneutique, il nous serait possible de mieux cerner la manière avisée dont cette dernière a été – au moment où il s'agissait de l'intégrer en études littéraires – associée au domaine de la *poétique*. À cet égard, K. Weimar énonce clairement la problématique : en parlant de la situation assez épineuse dans laquelle se trouve toute étude qui s'emploie à établir la *signification de la poésie*, l'auteur fait remarquer, dans « Poetik und Hermeneutik » (1975), que les « choses » qui constituent un poème n'*existent* pas, mais sont *inventées* ; or pour qu'elles soient inventées dans l'acte de lecture, il ne faudrait pas s'appuyer sur des caractéristiques et des critères stables en s'attendant à ce qu'ils accomplissent avec succès la tâche du lecteur. En ce sens, l'explication herméneutique de la signification « chérit » ce que l'auteur appelle « une méfiance constitutionnelle » [« ein konstitutionelles Misstrauen »], c'est-à-dire la méfiance d'un langage exigeant et qui ne se laisse pas aisément interpréter :

Die Dinge, welche die Poesie vorzeigen können müsste, gibt es nicht, sie sind erfunden. Die Signifikation der Wörter in poetischer Rede führt nicht in die Wirklichkeit. Deshalb hegt die Signifikationshermeneutik ein konstitutionelles Misstrauen gegen die Poesie, weil in ihr eine Art von Sprache begegnet, die mehr sein will und sein muß als bloßes Zeichen, das sich zugunsten der Sache aufgibt, und die damit die Allgemeinheit und Haltbarkeit der Meinung bedroht, Sprache sei überhaupt ein System von Zeichen, das sich auslegen lasse auf Sachen hin⁸⁹⁶.

De ce fait, quand la recherche poétique donne la parole à la perspective herméneutique, il n'y aurait pas nécessairement une explication stable et adéquate de la signification que cette dernière

Tübingen (1926-1933), Hildesheim, 1966; Grondin, Jean, *L'herméneutique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2011 [2006].

⁸⁹⁵ Figal, Günter, « Die Komplexität philosophischer Hermeneutik », dans *Der Sinn des Verstehens, Beiträge zur hermeneutischen Philosophie*, Stuttgart, Philipp Reclam jun. Stuttgart, 1996, p. 13.

⁸⁹⁶ Weimar, Klaus, « Poetik und Hermeneutik », dans *Historische Einleitung zur literaturwissenschaftlichen Hermeneutik*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1975, p. 18-19 ; « Gibt es eine literaturwissenschaftliche Hermeneutik? », dans *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht* 57, 1986, pp. 11-19 ; Weinsheimer, Joel, *Philosophical Hermeneutics and Literary Theory*, New Haven and London, Yale University Press, 1991 ; Manfred, F. « Textauslegung », dans *Erkenntnis der Literatur. Theorien, Konzepte, Methoden der Literaturwissenschaft*, éd. par Harth, D. et Gebhardt, P., Stuttgart, 1982, pp. 123-160.

va à tout prix accomplir ; en revanche, la seule « stabilité » qu'on peut ici espérer dépendra, soutient K. Weimar, du « consentement du poète », quand celui-ci accepte que son œuvre serve de « véhicule pour quelque chose d'autre » [« für etwas anderes »] : « Die Beständigkeit dieser Lösung hängt am Einverständnis der Dichter, ihre Werke als Vehikel für etwas anderes dienen zu lassen – eine an sich sehr zerbrechliche Basis für die Integration der Poesie in die Hermeneutik⁸⁹⁷ ». Par là, la poésie, étant, selon Weimar, une « mauvaise conscience » pour l'herméneutique de la signification [« das schlechte Gewissen der Signifikationshermeneutik »], devient un objet de recherche où la poétique *se dérobe* nécessairement à l'herméneutique, et vice versa. Nous arrivons maintenant à la facette double de la problématique méthodologique qui avait donné lieu à une nouvelle « forme » de l'herméneutique, celle de l'herméneutique littéraire : entre une lecture poétique qui s'en tient aux « problèmes techniques » et une autre, herméneutique, qui élucide les « problèmes conceptuels », il serait difficile d'affirmer la pertinence, voire suffisance, de l'une ou de l'autre de ces deux approches. La seule possibilité qui avait de façon admirable mûri dans ce contexte méthodologique là fut celle d'une théorie qui développe une conscience égale des deux disciplines, un aspect dont la nouvelle forme d'une herméneutique littéraire s'était révélée à plus forte raison capable : [« Eine Theorie, die beide Verstehensarten übergreift, wird vonnöten oder doch wenigstens eine spezielle literarische Hermeneutik »] :

Die Poetik entzieht sich der Hermeneutik. Das Verstehen einer Dichtung, die nach der Poetik des Symbols eingerichtet ist, muss anderen Gesetzen folgen als das Verstehen aller anderen sprachlichen Äußerungen. Eine Theorie, die beide Verstehensarten übergreift, wird vonnöten oder doch wenigstens eine spezielle literarische Hermeneutik⁸⁹⁸.

Depuis la définition que lui avait donnée Szondi, en indiquant qu'elle désignera une « philologie qui [...] réconcilie l'esthétique et l'apprentissage de l'interprétation⁸⁹⁹ », l'herméneutique littéraire a manifestement assumé un rôle de médiatrice des deux disciplines de la poétique et de l'herméneutique. En ce sens, elle s'avère être moins une contribution à l'un ou à l'autre de ces deux domaines qu'une véritable révision apportée à la *philologie*, parce qu'elle apparaît en tant que champ de recherche qui se nourrit des problèmes conceptuels (herméneutique) et techniques (poétique) du langage, mais dont la connaissance jette une lumière nouvelle sur la pratique philologique elle-même. Au moment où il s'agissait d'apporter une solution aux problèmes méthodologiques de la recherche philologique, il fallait quitter le niveau

⁸⁹⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁸⁹⁸ *Ibid.*, p. 26.

⁸⁹⁹ Szondi (1989), *op. cit.*, p. 18.

des formes de cette science pour accéder à celui de ses *structures*, donc de l'étudier en tant que système ; et c'est là le point commun des deux versions méthodologiques de Szondi et de Jauss : l'herméneutique, pour rappeler les mots de Marquard, leur « *fut et est* la réponse ». Il n'aurait pas été facile de développer la méthodologie philologique en s'en tenant uniquement à l'héritage de celle-ci et en s'éloignant d'un discours critique susceptible de l'approfondir en fonction des exigences de la matière étudiée. Par ailleurs, quiconque tente d'expliquer la pratique philologique serait confronté à une grande variété de définitions sans cesse élargies. C'est ce qu'explique, en parlant de l'historiographie des usages multiples du terme « philologie », H. U. Gumbrecht dans son livre *Die Macht der Philologie. Über einen verborgenen Impuls im Umgang mit Texten* (2010) ; l'auteur distingue la définition initiale de cette discipline telle qu'elle se présente dans les recherches helléniques et telle qu'elle a été pratiquée par les assyriologues et les égyptologues, une pratique qui de par son intérêt archéologique demeure distincte de celle des romantiques et de l'intérêt que ceux-ci portaient pour l'édition critique des textes du Moyen Âge. Tandis que les trois activités philologiques de base sont, indique l'auteur, l'« identification des fragments », l'« édition critique des textes » et le « commentaire historique », c'est notamment autour des *connaissances historiques des textes* que les principes méthodologiques de la philologie sont remis en question, et sa définition élargie pour inclure la perspective herméneutique :

Auf der einen Seite findet man Definitionen des Wors « Philologie », die auf die etymologische Bedeutung « Begeisterung fürs Wort » zurückgehen und angeben, gemeint sei jede Form der Sprachforschung odern, noch allgemeiner gesprochen, jede Untersuchung beliebiger Erzeugnisse des menschlichen Geistes. Auf der anderen – der spezifischeren und vertrauteren – Seite hingegen wird der Begriff enger gefasst und im Sinne der historischen Textpflege verstanden, wobei sich diese historische Textpflege, genauer gesprochen, ausschliesslich auf geschriebene Texte bezieht⁹⁰⁰.

Entre l'intérêt linguistique et l'intérêt historique des textes, nombre de questions méthodologiques se posent, dont la question de l'herméneutique et de la « distance intellectuelle » qu'il conviendrait, selon Gumbrecht, de garder vis-à-vis des textes. Pourtant, la question se posait autrement pour Szondi et pour Jauss : entre l'intérêt manifeste que l'un avait pour la poétique moderne et celui que l'autre portait pour la littérature romane du Moyen Âge central, la philologie comme discipline est devenue l'endroit où deux approches méthodologiques

⁹⁰⁰ Gumbrecht, Hans Ulrich, « Die Macht der Philologie. Über einen verborgenen Impuls im Umgang mit Texten », dans Bremer, Kai & Wirth, Uwe, *Texte zur modernen Philologie*, Stuttgart, Philipp Reclam jun., 2010, p. 326. Pour l'ouvrage en question, cf. *The Powers of Philology. Dynamics of Textual Scholarship*, University of Illinois Press, 2003 ; trad. allemande dans *Die Macht der Philologie. Über einen verborgenen Impuls im Umgang mit Texten*, traduit par J. Schulte, Suhrkamp Verlag, 2003.

principales se sont révélées problématiques en ceci que leur implication étroite dans la pratique philologique faisait défaut : le problème esthétique (dans le sens d'une critique des jugements) et le problème herméneutique (dans le sens du commentaire historique). Nous avons vu comment ces deux problèmes se sont affirmés, chez Szondi et chez Jauss, dans une interdépendance qu'il fallait assurément envisager dans la pratique philologique. Cette interdépendance entre l'approche esthétique et l'approche herméneutique avait, en effet, facilité à l'herméneutique littéraire la tâche méthodologique qu'elle s'était assignée, et sur laquelle les deux théoriciens s'accordaient. Néanmoins, l'accomplissement de cette « tâche » est devenu problématique au moment où il s'agissait de faire le recours à l'herméneutique philosophique : tandis que ce recours offrait à Jauss la possibilité d'assurer la validité méthodologique de l'herméneutique littéraire et d'élargir celle-ci pour inclure le modèle question/réponse, il constituait, chez Szondi, l'endroit autour duquel il fallait aux études littéraires qu'elles prennent conscience de leurs limites. Le recours à l'herméneutique philosophique et la justification qu'elle aurait conférée à l'herméneutique littéraire avaient entraîné cette dernière dans une sphère qui semblait étrangère au contexte méthodologique propre à la philologie. La question qu'il convient de soulever maintenant serait donc celle de savoir si, en faisant le recours à l'herméneutique philosophique en vue d'apporter un renouveau à la pratique philologique, l'herméneutique littéraire valorisait des positions qui l'avaient, en fin de compte, placée *au-delà de la discipline*.

« L'herméneutique gadamérienne a certainement rendu possible un renouvellement de l'herméneutique littéraire⁹⁰¹ » : voici ce qu'écrit, en 1985, Jauss dans sa réponse à C. Piché, pour décrire le rôle fondateur que jouait l'enseignement de Gadamer dans la formulation de l'herméneutique littéraire. En effet, l'échange de vues bien connu entre l'herméneutique gadamérienne et l'herméneutique littéraire ne peut être mis de côté, puisqu'il avait contribué de façon assez problématique à la définition initiale de cette dernière. Tandis qu'elle constituait une pierre d'assise essentielle à la fondation jaussienne de l'herméneutique littéraire, l'herméneutique gadamérienne n'a pas été reprise chez Szondi, celui-ci dénonçant en elle « l'habitude de rester sur les sommets d'une philosophie de la compréhension⁹⁰² ». Cette divergence entre les deux théoriciens soulève nombre de questions sur la manière dont il nous conviendrait aujourd'hui de concevoir la méthodologie de l'herméneutique littéraire. À cet égard, L. Danneberg présente,

⁹⁰¹ Jauss, Hans Robert, « Réponse à Claude Piché », dans Fitch & Oliver (1985), *op. cit.*, p. 193.

⁹⁰² Szondi, Peter, « L'herméneutique de Schleiermacher », dans *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, Paris, Gallimard, 1991, p. 293.

dans « Philosophie contre philologie. Herméneutique philosophique et études littéraires » (1997), une analyse fort éclairante : l'auteur élucide l'état dans lequel s'est trouvée, en Allemagne des trois dernières décennies du siècle dernier, la réception problématique de l'herméneutique philosophique dans les études littéraires, une réception qui variait dépendamment de la manière dont les théoriciens de la littérature ont conçu l'enseignement gadamérien dans leurs pratiques respectives. Que ce soit une déficience méthodologique qu'il s'agissait de pallier ou une tentative de « légitimation » disciplinaire à laquelle il fallait contribuer, les nombreuses théories qui, en s'inspirant des sciences humaines et philologiques, ont été formulées en études littéraires laissent entrevoir, selon l'auteur, un « paysage confus où l'orientation est malaisée » :

Les études littéraires sont remises en question par plusieurs stratégies visant à y implanter des méthodes scientifiques. On exigeait ainsi parfois que leur soient purement et simplement appliquées les normes définies par l'épistémologie moderne : l'importation de modèles mathématiques et de modèles linguistiques avait chacune leurs partisans, le paradigme linguistique bénéficiant de l'image séduisante associée à l'exemple de la linguistique chomskienne, dont l'abstraction et le formalisme avaient cependant aussi de quoi inquiéter ; la réception du structuralisme français et la redécouverte du formalisme russe étaient censées conférer aux études littéraires le prestige de la science, tout comme ces parodies de schémas et de mises en équation qui se voulaient une science universelle des textes et au moyen desquelles on pouvait réduire tous les problèmes à des symboles indéterminés — sans parler de l'approche marxiste. Dans ce paysage confus où l'orientation est malaisée, le livre de Gadamer joue peu à peu le rôle d'un point de repère⁹⁰³.

Danneberg suit la réception faite par les études littéraires des écrits de Gadamer dans le contexte d'une époque marquée par d'« innombrables programmes de rénovation dans la germanistique en Allemagne ». Bien que le livre de Gadamer n'ait eu, selon l'auteur, « aucune intention normative », il contient de « multiples facettes » et de nombreux concepts qu'il serait difficile de saisir dans leur « complexité ». Or les tentatives de mettre à profit les concepts, « souvent peu explicites », de Gadamer pour guider la démarche méthodologique des études littéraires demeurent, selon l'auteur, « extrêmement rares » :

La théorie de Gadamer a de multiples facettes et n'a jamais été reprise dans toute sa complexité. Les tentatives de la développer en prenant sa suite directe, de l'adapter aux intérêts spécifiques des études littéraires ou bien encore d'en éclairer plus précisément certaines parties, sont extrêmement rares. Ce sont quelques bribes isolées de concepts que l'on recycle. Coupés de leur contexte théorique, les concepts de Gadamer, souvent peu explicites au départ, perdent encore de leur netteté⁹⁰⁴.

⁹⁰³ Danneberg, Lutz, « Philosophie contre philologie. Herméneutique philosophique et études littéraires », dans Thouard (dir.) (2011), *op. cit.*, p. 173-174. Pour la première traduction faite, par Olivier Agard, de ce texte, cf. « Philosophie contre philologie. Herméneutique philosophique et études littéraires », *Revue germanique internationale*, n°8, 1997, pp. 31-46.

⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 174.

C'est en ce sens que Danneberg relève deux variantes « constructive » et « négative » de la réception des écrits de Gadamer ; l'auteur distingue, comme variante « constructive », l'exemple de l'esthétique de la réception, laquelle laisse entrevoir une reprise critique et pertinente des principes de la compréhension tels explicités dans les deux premières parties de *Vérité et méthode*. Jauss a été en mesure de réaliser un potentiel méthodologique qui dépasse ce que l'œuvre de Gadamer expose par définition, à savoir « une réponse aux problèmes de légitimité de la philosophie⁹⁰⁵ ». L'usage que faisait Jauss des principes de cette œuvre avait permis d'émettre une critique poussée de la recherche littéraire, une démarche qui a vu dans les concepts de Gadamer une « confirmation » :

L'historicité de la compréhension, la conscience qu'a l'interprète de se situer dans une histoire des effets de l'œuvre, qui, selon Gadamer, le conduit à fusionner les horizons, à se dégager d'eux, ainsi que l'application sont des concepts dans lesquels l'esthétique de la réception a vu une confirmation, même s'ils n'ont pas nécessairement guidé sa démarche. Sa critique, associée en particulier aux noms du romaniste Hans Robert Jaus et de l'angliciste Wolfgang Iser, des esthétiques de la production, se rencontre cependant dans d'autres traditions, par exemple dans l'analyse de l'œuvre littéraire par Roman Ingarden ou dans le structuralisme pragois. La principale similitude avec la théorie gadamérienne est l'idée que la compréhension, conçue comme application, est en tant que « concrétisation » située dans le texte compris lui-même, et en constitue donc une partie intégrante. Pour l'esthétique de la réception, cela signifie, toujours en accord avec Gadamer, que l'œuvre littéraire ne peut être comprise indépendamment de la configuration spécifique de ses effets⁹⁰⁶.

À cet usage « constructif » que les théoriciens de l'esthétique de la réception ont fait de l'herméneutique philosophique, Danneberg oppose « l'absence quasi générale d'écho rencontrée par la remarque critique de Peter Szondi parue d'abord en français il y a vingt-cinq ans et dénonçant « l'habitude de rester sur les sommets d'une philosophie de la compréhension » et le refus de « redescendre à la pratique terre à terre des interprétations et de leur méthodologie » [...]»⁹⁰⁷. Szondi remettait en question l'utilité de l'herméneutique philosophique dans le contexte de la recherche philologique des textes littéraires ; en rejetant explicitement ce qui servait, quelques années plus tard, de fondement à Jaus, Szondi tentait d'approfondir les éléments constitutifs de l'herméneutique littéraire tout en s'orientant vers une conception « matérielle » de celle-ci. Or il apparaît que ces deux variantes « constructive » et « négative » eu égard à l'herméneutique philosophique soulignent moins la confirmation que le développement de la

⁹⁰⁵ *Ibid.*, p. 188.

⁹⁰⁶ *Ibid.*, p. 179-180.

⁹⁰⁷ *Ibid.*, p. 188-189.

définition qui a été, dès le départ, donnée à l'herméneutique littéraire, à savoir une « philologie qui [...] réconcilie l'esthétique et l'apprentissage de l'interprétation⁹⁰⁸ ». Nous revenons ici à la remarque faite par O. Marquard et selon laquelle ce serait « une faute professionnelle » de ne pas soulever le problème herméneutique d'une part, et, d'autre part, d'y apporter une solution. Force est de constater que le problème de l'herméneutique a été bel et bien soulevé par les deux théoriciens, sans qu'une solution explicite ou définitive n'en ait été donnée. En s'appuyant sur deux traditions herméneutiques différentes (l'herméneutique des Lumières et de l'idéalisme allemand chez Szondi, et l'herméneutique gadamérienne chez Jauss), les deux versions de Szondi et de Jauss concourraient toutes deux à procurer à l'herméneutique littéraire la preuve d'une théorie généralement valable ; ils l'ont fait tout en avouant que l'« existence » et l'« autonomie » de cette discipline demeurent encore des questions insolubles. Tandis qu'en 1975, Szondi écrit : « la question de savoir si la discipline à laquelle il s'agit d'introduire ici existe encore ne peut recevoir d'emblée de réponse affirmative⁹⁰⁹ », l'on voit Jauss, en 1977, se poser cette question fondamentale : « où commence en réalité l'autonomie d'une herméneutique littéraire ?⁹¹⁰ » On pourrait ainsi se demander si les divergences eu égard à la tradition herméneutique sur laquelle l'herméneutique littéraire devait s'appuyer peuvent s'expliquer par la nature même des questions qui ont été élaborées par les deux théoriciens : la question, soulevée par Szondi, de l'*existence* d'une herméneutique littéraire et des principes qu'il s'agit d'établir dans l'analyse de textes, et la question, soulevée par Jauss, de l'*autonomie* de cette pratique dans la recherche et des critères en vertu desquels il convient d'évaluer les textes. Considérons, à titre récapitulatif, le tableau ci-dessous pour distinguer la définition initiale de ses deux versions szondienne et jaussienne :

Tableau VIII. La définition de l'herméneutique littéraire entre P. Szondi et H. R. Jauss

I. *Domaine visé par l'herméneutique littéraire* → la philologie

II. *Lacune méthodologique à combler à travers l'herméneutique littéraire* → l'étroite corrélation, dans les textes littéraires, du problème de l'esthétique et du problème de l'apprentissage de l'interprétation

III. *Point sur lequel P. Szondi et H. R. Jauss s'accordaient* → la définition initiale de l'herméneutique littéraire : « une philologie qui [...] réconcilie l'esthétique et l'apprentissage de l'interprétation »

⁹⁰⁸ Szondi (1989), *op. cit.*, p. 18.

⁹⁰⁹ *Ibid.*, p. 7.

⁹¹⁰ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 11.

IV. *Point sur lequel P. Szondi et H. R. Jauss défendaient des thèses différentes* → les limites qu'il fallait fixer dans l'apprentissage de l'interprétation et la tradition herméneutique sur laquelle il fallait s'appuyer

Ainsi, on est tenté de voir en les formulations théoriques de Szondi et de Jauss et en leurs divergences eu égard à l'herméneutique philosophique moins une confirmation de la validité de l'herméneutique littéraire comme méthode que l'ampleur tellement démesurée du problème méthodologique qui lui est inhérent. En ce sens, l'herméneutique littéraire s'avère être l'aboutissement logique de toute recherche qui dépasse les capacités spécifiques de la pratique philologique pour rendre manifeste une perspective interprétative qui conduit cette dernière à ses limites. Cela dit, en associant les deux formes « poétique » et « herméneutique » dans la pratique philologique, et en cherchant la vérification de cette association dans la théorie esthétique, l'herméneutique littéraire n'apparaît comme « solution » *qu'à la lumière des multiples facettes de sa propre problématique*. Que cette problématique soit explicitée au préalable, cela serait nécessaire à la justification du recours à la méthodologie interprétative et historico-sociale de l'herméneutique littéraire, quelque soit la tradition herméneutique sur laquelle on s'appuie (les Lumières et l'idéalisme allemand chez Szondi, ou les principes de Gadamer chez Jauss). Ainsi, si une critique méthodique aussi poussée que celle de l'herméneutique littéraire pourrait aboutir à des résultats fructueux, ce ne serait que parce qu'elle s'en tient à des approches qui « peuvent se rendre de multiples services » et ce, tout en sachant qu'« elles auraient avantage à chercher en elles-mêmes leur légitimité⁹¹¹ ». Il est évident que la contribution primordiale de cette discussion herméneutique aux études littéraires consistait à valoriser une approche critique dans la lecture et à réhabiliter, sur les deux plans théorique et pratique, la problématique de la recherche philologique. Et c'est précisément l'élément qui semble caractériser le cheminement théorique fécond de Jauss et sur lequel nous avons voulu nous pencher : tout en acceptant « la contrainte d'une méthode », pour reprendre la formulation de Danneberg, Jauss s'employait à rétablir une théorie qui fut *médiatisée* par la matière étudiée, avant qu'elle ne prétende en être *médiatrice* :

J'ai le sentiment qu'au-delà des divergences d'appréciations sur son objet [de l'herméneutique gadamérienne], sa valeur, et les objectifs qui doivent présider à son analyse et à sa lecture, tous les efforts devraient partager une même préoccupation : préserver les études littéraires de la dimension arbitraire de leur travail interprétatif. Mais cela ne sera possible que si celles-ci acceptent — au moins partiellement — la contrainte d'une méthode. C'est par un débat concerté, à l'intérieur de la discipline, qu'il conviendrait de la définir⁹¹².

⁹¹¹ Danneberg (2011), art. cit., p. 188.

⁹¹² *Ibid.*, p. 189.

2) Un regard sur les résultats constructif et didactique de l'expérience théorique de H. R. Jauss : *Wege des Verstehens [Le Chemin du comprendre] (1994)*

Dans le cadre des deux premières parties de ce travail, nous avons voulu rappeler les présuppositions des théories auxquelles le parcours de H. R. Jauss se rattachait et qui rendaient possible la construction d'un horizon vaste de réflexion sur la théorie littéraire et la tradition de l'herméneutique, deux domaines qui se trouvent, dans la pratique interprétative des textes, étroitement intriqués. Ces considérations nous avaient permis de cerner l'endroit où la problématique méthodologique s'est située pour les deux perspectives de l'esthétique de la réception et de l'herméneutique littéraire, ainsi que la manière dont chaque théorie avait corrigé et mis en question les principes de la recherche philologique. De par leur imposante portée interdisciplinaire, les domaines que la théorie de Jauss traversait laissent entrevoir une matière didactique à plus forte raison riche : en menant des études où se sont traduits quelques éléments clés de la théorie, Jauss a été en mesure de laisser l'importance méthodique de son parcours se vérifier dans des analyses concrètes et allant de la littérature romane du Moyen-Âge jusqu'aux modernités française, anglaise et allemande. Ici, le théoricien insistait sur une perspective pratique propre au *caractère esthétique des textes*, c'est-à-dire à partir du moment où l'on s'interroge sur les critères en vertu desquels on juge des attitudes et des perceptions suscitées par une œuvre littéraire quelconque. En prenant ceci en considération lors de la formulation des théories de l'esthétique de la réception et de l'herméneutique littéraire, Jauss entendait apporter un renouveau à la pratique philologique ; il l'a fait tout en s'appuyant sur les principes élaborés par l'herméneutique philologique traditionnelle, l'herméneutique théologique, l'herméneutique philosophique et l'étude critique des sources. Par là, et ainsi que l'écrit K. Stierle, Jauss parlait dans un langage qui le distinguait de façon évidente de la philologie prise au sens traditionnel du terme, car « pour lui, la littérature a été un lieu de l'esprit » :

Jauss besaß die Kunst, viele und unterschiedliche Geister an sich zu binden, weil er von der Literatur anders sprach, als das in der Philologie üblich gewesen war. Für ihn war die Literatur ein Ort des Geistes, aber auch ein Ort der Geschichte, die durch den Geist zu Figuren, wenn auch oft zu Rätselfiguren, transponiert wird. Er begriff die Literatur zugleich als Erinnerung und Hoffnung, Kritik und Utopie, vor allem aber als das Versprechen endloser Gespräche über ihren werdenden Sinn, von dem er glaubte, er könne erst zu sich kommen, wenn der unendliche Prozeß der Auslegung und des Dialogs der Auslegung ihn ergriffe⁹¹³.

⁹¹³ Stierle, Karlheinz, « Nachruf auf Hans Robert Jauss », dans Graevenitz, Gerhart v. & Marquard, Odo & Christen, Matthias (dir.), *Kontingenz, Poetik und Hermeneutik XVII*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1998, p. XXVII-XXVIII.

Dans une notice qu'il rédige à la suite du décès de H. R. Jauss, K. Stierle – élève du théoricien – fait remarquer l'attention spécifique que les recherches initiées par les fondateurs de l'École de Constance ont voulu porter à la littérature dans sa double valeur : à savoir qu'elle est à la fois un « lieu de l'esprit » et un « lieu de l'histoire ». L'importance accordée à cette valeur double de la littérature, ainsi que les implications méthodologiques qui se sont par la suite découlées, sont, souligne Stierle, à la base de la discussion interdisciplinaire qui animait le cercle de l'École pendant plus de trente ans de recherche. Dans le cadre de cette discussion, le champ de la théorie et de l'épistémologie de la littérature s'est avéré être le lieu stratégique d'une recherche qui rassemble autour du même objet l'historien, le philosophe, le sociologue et le linguiste ; Stierle indique que Jauss se trouvait « en accord profond avec ses amis philosophes » sur la révision qu'il fallait envisager dans l'orientation scientifique des sciences humaines en général, et des études littéraires en particulier :

Darum war es für ihn selbstverständlich, das die Literatur in diesem über 30 Jahre fortgehenden geisteswissenschaftlichen Gespräch eine besondere Rolle beanspruchen konnte. Denn für ihn war die Literatur das Relais, durch das der Historiker mit dem Philosophen, der Soziologe mit dem Linguisten in fruchtbare Gespräche verstrickt wurde. Er sah die Literatur der Geschichte verschwistert, ohne doch diese Metapher in die Ausdrücklichkeit einer exakten Zuordnung zu bringen. Es ging ihm vielmehr gerade um die Dynamik, die der Uneinlösbarkeit des Bildes entsprang. Während sich mancherorts die Geisteswissenschaft selbst an die Austreibung des Geistes machte, ja den Geist selbst als eine Hypostasierung verdächtigte, hielt er unbeirrt und unbeirrbar an der unabdingbaren Orientierungsfunktion der Geisteswissenschaften in der modernen Gesellschaft fest und sah sich darin in einem tiefen Einverständnis mit seinen philosophischen Freunden⁹¹⁴.

Cette remarque de Stierle sur la place qu'occupait, dans le parcours théorique de Jauss, la méthodologie de l'ensemble des sciences humaines et le rôle qu'y jouait la littérature comme « lieu de l'histoire » et « lieu de l'esprit » se trouve, en effet, confirmée dans les deux derniers livres du théoricien : *Wege des Verstehens* (1994) [*Le chemin du comprendre*], publié du vivant de l'auteur, et *Probleme des Verstehens* (1999) [*Le problème du comprendre*], publié à titre posthume. D'ailleurs, il n'existe pas des traductions française et anglaise de ces deux livres, ce qui risque de passer sous silence une part essentielle de l'histoire des théories de l'esthétique de la réception et de l'herméneutique littéraire : à savoir le *contexte pédagogique* dans lequel elles évoluaient et à partir duquel elles ont entraîné à des conséquences constructive et didactique. Dans *Wege des Verstehens*, Jauss présente trois dernières mises au point de l'herméneutique

⁹¹⁴ *Ibid.*

littéraire : dans la première partie, l'auteur fait paraître un texte qu'il intitule « Ad dogmaticos : Kleine Apologie der literarischen Hermeneutik » [« Ad dogmaticos : petite apologie de l'herméneutique littéraire »], où l'on retrouve une explication de l'histoire du concept du comprendre, du rôle « moral » que joue dans l'herméneutique le discours esthétique, et, finalement, de la portée sémantique du verbe *comprendre* telle qu'elle se présente en langue française (celle-ci ayant, pour désigner l'acte de la compréhension, les deux verbes *comprendre* et *entendre*). La deuxième partie de ce livre contient quelques exemples d'études herméneutiques menées sur des auteurs tels que Dante, Shakespeare et Y. Bonnefoy. Quant à la troisième partie, intitulée « Kritische Gänge » [« Cours critiques »], le théoricien y fait paraître un ensemble de sept textes où nous trouverons, entre autres, une réponse adressée à P. De Man, des notes sur le New Historicism, sur l'expérience esthétique et sur la littérature postmoderne. Bien que chacune de ces trois parties exige une lecture approfondie et différenciée, nous voudrions nous borner à un texte qui figure en guise de conclusion au livre, puisqu'il offre d'une manière à la fois concise et pertinente une explication éclairante de la pédagogie qui présidait non seulement au parcours théorique de H. R. Jauss, mais aussi à la formation globale du cercle de l'école de Constance. Ce texte, que le théoricien intitule « Die Paradigmatik der Geisteswissenschaften im Dialog der Disziplinen » – [« Le paradigmatique des sciences humaines dans le dialogue des disciplines »], présente en toute évidence la particularité des contextes institutionnel et épistémologique dans lesquels s'inscrivait le renouveau méthodologique apporté par Jauss en études littéraires : à savoir qu'il est le plus redevable à ce qui semble être le véritable paradigme du savoir dans le champ des sciences humaines, le *dialogue des disciplines* :

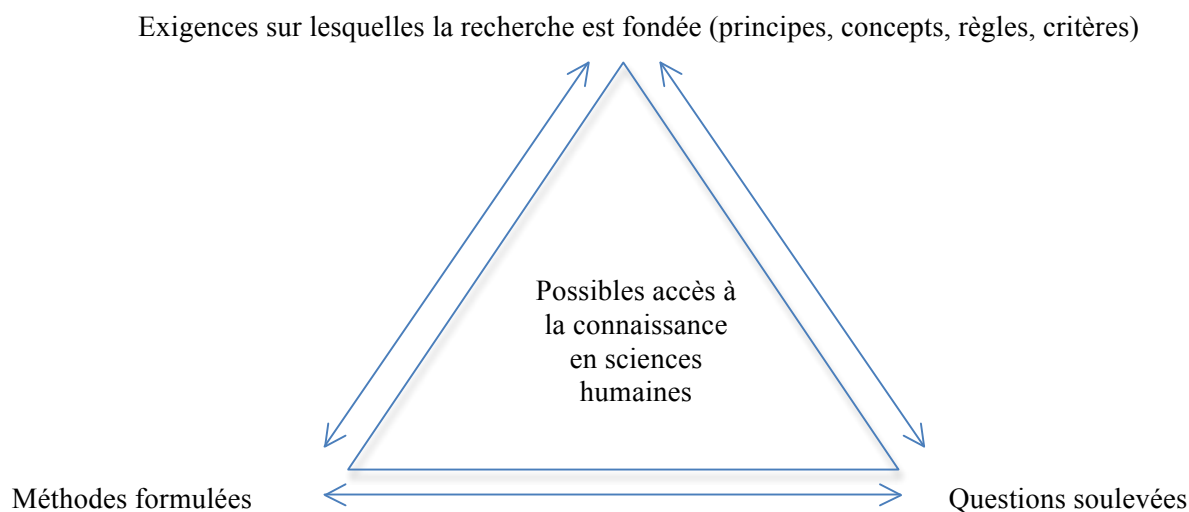
Stellt man die Geisteswissenschaften vor die Frage, welcher Anspruch ihre wissenschaftliche Tätigkeit begründet, näherhin: welche Fragestellungen sie leiten, welche Zugänge sie der Erkenntnis eröffnet, welche Methoden sie ausgebildet und der Forschung verfügbar gemacht haben [...] ⁹¹⁵.

C'est en ces termes que Jauss pose les quatre aspects à partir desquels il a été amené à s'interroger sur la pratique scientifique en sciences humaines d'une part, et, d'autre part, à émettre trois dernières hypothèses méthodologiques. Considérons d'abord les quatre aspects : 1) les exigences sur lesquelles la pratique scientifique en sciences humaines est fondée ; 2) les questions qu'elle soulève ; 3) les accès qu'elle ouvre à la connaissance ; 4) les méthodes qu'elle a formées et qui sont mises au service de la recherche. Nous les transmettons dans le tableau ci-

⁹¹⁵ Jauss, Hans Robert, *Wege des Verstehens*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1994, p. 402.

dessous afin de mieux cerner la circularité de la relation qui s'établit entre ces quatre aspects de la pratique scientifique en sciences humaines :

Tableau IX. Questions posées par la pratique scientifique en sciences humaines : la trajectoire à l'origine de la croisée des disciplines (H. R. Jauss, 1994)



L'on est ici amené à percevoir l'inévitable circularité de la relation qui s'établit, autour de la connaissance des sciences humaines, entre les exigences, les méthodes, ainsi que les questions de recherche : l'existence de l'une semble conditionner celle de l'autre, notamment au niveau des questions et des méthodes ; celles-ci se développent de façon incessante et modifient, inversement, les exigences de la recherche (principes, critères, concepts, règles). C'est en ce sens que se sont développées les théories de l'esthétique de la réception et de l'herméneutique littéraire : elles tournaient autour de ce cercle de la pratique scientifique et poursuivaient le chemin auquel chaque question a amené, à savoir des méthodes reformulées et des exigences de recherche mieux comprises. Par là, la valeur interdisciplinaire des sciences humaines est devenue à plus forte raison évidente ; et c'est la conclusion finale à laquelle Jauss avait abouti et à partir de laquelle il a rédigé son article de 1994. En soutenant que l'élément constitutif de toute formation disciplinaire en sciences humaines ne devrait plus être monologique, mais *dialogique*, Jauss émet trois hypothèses principales, lesquelles avaient signalé la fin de la carrière de celui qui contribuait considérablement à l'avancement des connaissances en études littéraires. L'auteur rappelle tout d'abord la base sur laquelle s'est appuyée la conception humboldtienne de

l'université, et énonce, dans les trois formulations ci-dessous, les termes qui constituent, selon lui, les concepts clés pour toute formation disciplinaire en sciences humaines :

Die Geisteswissenschaften sind von Haus aus *grenzüberschreitend*;
 Die Geisteswissenschaften sind von Haus aus *grenzüberschreitend* und *integrativ* zugleich;
 Die Geisteswissenschaften sind von Haus aus *dialogisch*⁹¹⁶.

Au-delà des frontières [grenzüberschreitend], intégratif [integrativ] et dialogique [dialogisch] : que les sciences humaines soient comprises d'une telle façon, cela signifierait qu'elles auront pour paradigme « le dialogue des disciplines » et le partage collectif entre différentes matières. Cette philosophie dans la théorie et la pratique de l'éducation renforcerait des approches qui laissent apparaître plus nettement les propriétés du discours littéraire, et qui sauraient, par conséquent, mieux définir les critères en vertu desquels on évalue les textes. En effet, le dialogue des disciplines était, ainsi que nous l'avions déjà vu, inhérent à la pratique philologique de Jauss, laquelle s'exerçait d'une manière analogue à celle de la discipline qui figurait son *autre*, c'est-à-dire la philosophie de la compréhension et de l'interprétation (la tradition herméneutique). D'une part, ce dialogue permettait au théoricien de pousser la recherche plus loin et d'y émettre des hypothèses à la fois théoriques et pratiques, et d'autre part, il a, inversement, contrôlé ces hypothèses en les faisant vérifiables, et même réfutables, pour peu qu'elles se révèlent inadéquates à la matière étudiée. Il apparaît qu'une telle philosophie dans la théorie et la pratique de l'éducation s'élève à « ce point de vue supérieur » que se voulait le concept humboldtien de l'éducation humaine, un concept qui a servi de point d'appui aux trois hypothèses jaussiennes : « Le mathématicien, le naturaliste, l'artiste et même, fréquemment, le philosophe, n'ont pas seulement, aujourd'hui, l'habitude de se lancer dans leur travail sans connaître sa nature véritable et sans en avoir une vision complète : rares aussi sont ceux qui, même par la suite, s'élèvent à ce point de vue supérieur, à cette vision plus générale⁹¹⁷ ». Dans un texte resté inédit jusqu'à sa première parution en 1903, W. von Humboldt, philosophe et architecte du système éducatif prussien, esquisse sa théorie de l'éducation humaine : une éducation basée sur le seul concept d'humanité et visant à accroître l'accès aux connaissances dans le champ des sciences humaines à travers les liens que les différentes disciplines établissent

⁹¹⁶ *Ibid.*, p. 402-428.

⁹¹⁷ Humboldt, Wilhelm von, « Théorie du déploiement de soi », dans *De l'esprit de l'humanité, et autres essais sur le déploiement de soi*, textes choisis et présentés par Yves Wattenberg, et traduits de l'allemand par Olivier Mannoni, Charenton, éditions Premières Pierres, 2004, p. 27.

entre elles. Humboldt considère cette théorie de l'éducation comme étant la « tâche ultime de notre existence », laquelle est décrite en ces termes :

La tâche ultime de notre existence : en notre personne, aussi bien de notre vivant qu'au-delà de notre vie, à travers les traces de l'activité vivante que nous laissons, donner au concept d'humanité un contenu aussi grand que possible – cette tâche ultime n'est accomplie que par la liaison de notre moi avec le monde dans l'action réciproque la plus universelle, la plus vive et la plus libre qui soit. Cela seul constitue aussi le véritable critère permettant de porter un jugement sur l'élaboration de chaque branche de la connaissance humaine. Car seule cette voie peut convenir à chacun, c'est seulement sur elle que l'œil est capable de suivre jusqu'à ce dernier but une progression constante, et c'est seulement ici que l'on peut chercher le secret permettant d'animer et de féconder ce qui, d'ordinaire, demeure éternellement mort et inutilisé⁹¹⁸.

Selon le philosophe, il existe une « force spécifique » qui habite tout objet de la nature ; cette force ne peut être saisie que « par le biais de la diversité des points de vue ». À travers la diversité et les multiples directions auxquelles cette dernière donne, l'« unité » et la « totalité » qui définissent la nature, donc la « force spécifique » de celle-ci, seraient mieux observées et mieux comprises. Et lorsqu'on s'engage dans « les multiples espèces d'activités humaines à travers les directions qu'elles donnent à l'esprit et les exigences qu'elles lui adressent », il serait possible de discerner les limites à l'intérieur desquelles notre réflexion se tient d'une part, et de laisser, dans « un miroir à la fois éclairant et focalisant », les multiples perspectives de recherche se corriger les unes les autres d'autre part ; cette trajectoire « par le biais de la diversité des points de vue » nous ramènera, au final, « au point central » :

Car il est certain qu'observer et comparer les multiples espèces d'activités humaines à travers les directions qu'elles donnent à l'esprit et les exigences qu'elles lui adressent le mèneraient tout droit au point central, celui où tout ce qui doit en vérité agir sur nous arrive nécessairement. Guidée par ce centre, l'observation quitterait l'infinité des objets et se réfugierait dans le cercle étroit de nos facultés et de leurs concours multiples ; l'image de notre activité, que nous n'apercevons d'ordinaire que par fragments et dans ses résultats extérieurs, nous apparaîtrait ici comme dans un miroir à la fois éclairant et focalisant, en relation immédiate avec notre déploiement intérieur⁹¹⁹.

Que ce soit dans l'enseignement ou bien dans la recherche littéraire, faire avancer le savoir par le biais d'une telle théorie laisserait croire en un possible dépassement des frontières disciplinaires et ce, en raison de l'accent qu'elle met sur la potentialité d'avènement de nouvelles approches méthodologiques : ce fut manifestement le cas pour l'esthétique de la réception et pour l'herméneutique littéraire. Or à repenser aujourd'hui les possibilités d'application pratique de ce modèle humboldtien dans le domaine des études littéraires, l'on serait amené à s'interroger de

⁹¹⁸ *Ibid.*, p. 29-30.

⁹¹⁹ *Ibid.*, p. 33-34.

prime abord sur la nature du défi qu'il peut poser : comment la conduite d'une recherche située à la croisée des disciplines pourrait-elle prendre en charge à la fois la formation disciplinaire et la pratique scientifique en études littéraires ? En d'autres termes, quel est l'élément qui, dans une recherche interdisciplinaire sur les textes littéraires, sera finalement remis en question, l'*objet de la recherche* en tant que tel, ou la manière dont il est compris par la discipline qui l'aborde, donc l'*identité de la discipline* même ? Nous pouvons ici remarquer la nature double du défi qui peut se poser si l'on s'en tient à un modèle pédagogique axé sur le dialogue des disciplines ; et c'est précisément l'élément qui peut paraître, à ceux qui veulent appliquer les méthodes de Jauss, problématique dans le parcours de celui-ci. En effet, le défi méthodologique principal qui se révélait dans les théories formulées par Jauss tient pour une large part à la volonté d'appliquer des approches variées pour mieux comprendre les aspects linguistiques et historico-sociaux de la production et de la réception des textes. À travers une telle recherche qui replaçait l'investigation dans le cadre plus large des sciences humaines, plusieurs perspectives s'entrecroisaient et, par conséquent, leur articulation posait problème. Pourtant, le fait que les disciplines abordées par Jauss (philologie, histoire, herméneutique, esthétique) ont été cherchées dans leur « légitimité » avant qu'elles ne se soient associées dans la recherche philologique, voilà un aspect qu'il serait nécessaire de prendre en considération. Il convient de garder toujours présent à l'esprit, en lisant les écrits de Jauss ou en appliquant quelques-uns de ses principes théoriques, moins leurs défis que leur *intérêt double* : épistémologique (au niveau de la science littéraire [*Literaturwissenschaft*]) et méthodologique (au niveau des méthodes). C'est dans cet esprit là qu'évoluait la nature manifestement ouverte au dialogue avec d'autres disciplines dans la démarche qui rassemblait les membres de l'école de Constance : au lieu de se proposer comme un projet théorique à proprement parler, *Poetik und Hermeneutik* s'est jugé plutôt comme une pratique où se dessinaient par elles-mêmes et progressivement les problématiques et les disciplines à envisager. Ainsi, si les trois hypothèses (*Au-delà des frontières* [*grenzüberschreitend*], *intégratif* [*integrativ*] et *dialogique* [*dialogisch*]) rappellent, selon Jauss, la base sur laquelle s'est appuyée la formation faite par Humboldt dans l'éducation, c'est qu'ils nous rappellent, aujourd'hui, la base sur laquelle voulait s'appuyer le projet même de l'école de Constance, et dont Jauss annonce, en 1994, l'achèvement en ces termes : « Le principe interdisciplinaire et la manière dialogique de travailler, avec ses objectifs toujours mobiles, toujours à renouveler, là s'est trouvée la véritable innovation de „Poetik und Hermeneutik“ »

[« Das interdisziplinäre Prinzip und die dialogische Arbeitsweise mit ihrer beweglichen, immer wieder zu erneuernden Zielsetzung war die eigentliche Innovation von „Poetik und Hermeneutik“, [...] »⁹²⁰ »].

Avec ces vues théoriques que nous venons de présenter dans la deuxième partie de notre travail, nous espérons avoir été en mesure d'élucider la particularité du mouvement auquel la recherche en études littérature assistait depuis la fin des années cinquante jusqu'en 1998, un mouvement qui ne voulait pas se retrancher dans les limites de la discipline et qui représentait la projection rigoureuse et fructueuse de la poétique et de l'herméneutique ; la conciliation qui a été accomplie de ces deux domaines jouait le rôle de pivot dans la recherche philologique. Pourtant, la question reste ouverte de savoir qu'est-ce qui *conditionne* l'avenir du remembrement des savoirs à l'instar du modèle humboldtien et de leur application dans les lettres et sciences humaines. Bien qu'une réponse concrète lui ait été fournie dans le parcours théorique de H. R. Jauss, cette question demeure discutabile, car elle se nourrit des limites auxquelles la recherche est confrontée et qu'elle tente de dépasser. L'on est, néanmoins, porté à se demander si ces limites ne seraient, en fin de compte, qu'une condition première d'application du modèle humboldtien dans la recherche : peut-être nos possibilités sont-elles dans nos limites. Comment pourrait-on accomplir une méthodologie de l'*humanisation des textes*, pour reprendre la formulation de H. R. Jauss et de O. Marquard, si l'on n'assumait pas au préalable le double rôle de pédagogue et de chercheur, donc de véritable transmetteur du message, tel « l'homme qui » :

Au centre de toutes les espèces particulières d'activité, on trouve en effet l'homme qui, sans aucune intention orientée vers quelque chose de particulier, ne veut qu'aviver et accroître les forces de sa nature et apporter à son être valeur et durée. Cependant, de même que la simple force a besoin d'un objet sur lequel elle puisse s'exercer, et la simple forme, la pensée pure, d'un matériau dans lequel elle puisse se prolonger en s'y exprimant, l'homme a lui aussi besoin d'un monde en dehors de soi-même. De là son effort pour élargir le cercle de sa connaissance et de son efficacité, et sans qu'il en soit lui-même clairement conscient, ce qui lui importe n'est pas à proprement parler ce qu'il acquiert de celle-là, mais uniquement son amélioration et son ennoblissement intérieur. [...] Cependant, toute son activité extérieure n'est qu'un effort visant à ne pas rester oisif en soi. Pour la simple raison que l'une comme l'autre, sa pensée et son action, ne sont possibles que par le biais d'un tiers, de la représentation et de l'élaboration de quelque chose dont la caractéristique véritable est d'être non-homme, c'est-à-dire monde, il cherche à concevoir autant de monde que possible, et à le lier à soi aussi étroitement qu'il le peut⁹²¹.

⁹²⁰ Jauss, Hans Robert, « Epilog auf die Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“ », dans *Kontingenz* (Poetik und Hermeneutik XVII), hrsg. von Gerhart v. Graevenitz und Odo Marquard, in Zusammenarbeit mit Matthias Christen, München, Wilhelm Fink Verlag, 1998, p. 526.

⁹²¹ Humboldt (2004), *op. cit.*, p. 28-29.

TROISIEME PARTIE

**Essai sur l'évolution de la poétique des genres de la fin des Lumières
(*Aufklärung*) jusqu'au premier romantisme allemand (*Frühromantik*) : vers
la naissance d'une « herméneutique critique »**

Dans le cadre des deux premières parties de ce travail, nous avons tenté d'élaborer les principes et les conditions qui se trouvent à l'origine de l'association accomplie, dans la proposition d'une « histoire littéraire structurale », entre la structure linguistique et la structure herméneutique. Ces élucidations devaient nous permettre de mieux situer le point final auquel nous tenterons de nous rattacher dans la troisième, et dernière, partie de cette thèse, à savoir la problématique littéraire qui n'a cessé de s'affirmer et de se préciser au cours de la plupart des discussions méthodologiques que le champ des études littéraires a connues au XX^e siècle. Si toute méthode s'est avérée, en fin de compte, être en constante recomposition et donc progressive, c'est parce qu'elle n'opérait que par une *limite* qui est le contexte d'une littérature elle-même progressive. C'est ce qu'on peut constater si l'on considère par exemple l'historiographie de la poésie moderne, telle qu'elle fut développée depuis les Lumières en France, en Angleterre et en Allemagne jusqu'au premier romantisme allemand – ou le romantisme de l'aube (*Frühromantik*). En tentant de « rationaliser » une poésie qui laisse entrevoir une alternance continue et contradictoire entre la forme linguistique du texte et le sens renfermé en elle, l'historiographie de la poésie moderne possède un trait critique assez considérable : elle s'avère être plus attentive à l'origine des méthodes qui se transformaient sans cesse en se déployant dans les exigences du langage poétique et auxquelles le concept de l'œuvre moderne n'assurait aucune survie ou durée. Parce qu'il s'appuie sur des aspects linguistiques et herméneutiques souvent contradictoires, le concept de l'œuvre moderne ne peut être intégré dans une catégorie ou une classification génériques fixes, puisqu'il suggère ce que T. Todorov (1977) avait à juste titre désigné par « expression de l'indicible », une notion clé de l'esthétique romantique et à partir de laquelle des « exposés systématiques de la nouvelle doctrine⁹²² » ont été rédigés par les représentants principaux de ce mouvement, dont J.-J. Rousseau, J. W. von Goethe, K. P. Moritz et les frères Schlegel. Dans les écrits de ces derniers, se pose de façon assez particulière la fameuse question méthodologique qui s'était soulevée depuis le programme de G. Lanson jusqu'aux travaux de H. R. Jauss et de W. Iser, celle de savoir si l'on peut établir les principes d'une méthode historico-structurale de la littérature, une méthode qui associe la compréhension historique de la genèse, des réceptions et de l'évolution des œuvres d'une part, et, d'autre part, la compréhension structurale des arrangements et des organisations systématiques dans lesquels celles-ci

⁹²² Todorov, Tzvetan, « La crise romantique », dans *Théories du symbole*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points / Essais », 1977, p. 180.

s'inscrivent. Or ce qui semble ici décisif, et ce que nous tenterons d'élucider dans la discussion qui suit, c'est la compréhension du noyau de ce problème méthodologique non plus à travers des méthodes ou des approches distinctes, mais à partir des *événements historiques fondateurs* du phénomène auquel la théorie littéraire contemporaine a été largement confrontée et qu'elle tentait de dépasser. Une telle mise en perspective historique paraît en toute évidence d'une ampleur démesurée ; d'où la nécessité de se limiter à une époque historique et à une problématique méthodologique bien précises. C'est ainsi que nous nous bornerons à la problématique de l'évolution, en France et en Allemagne, de la poétique des genres depuis la fin des Lumières jusqu'au premier romantisme allemand ; nous le ferons en vue de répondre à la question de savoir en quoi cette évolution avait donné naissance au premier programme générique d'une « nouvelle poésie » et, du même coup, au premier problème d'une « herméneutique critique ».

Dans la période qui s'étend entre 1760-1850, une réflexion poétologique poussée a été menée dans des textes littéraires à valeur édifiante et parus dans les domaines français, anglais et allemand ; cette réflexion peut être considérée comme étant le point d'ouverture qui nous offre une vue d'ensemble intérieure de la question méthodologique, d'autant plus qu'elle constitue une étape préparatoire à cette articulation *indirecte* du langage au contact duquel la théorie ne cesse de rencontrer une impasse. Au terme de quelques études fragmentaires parues dans l'*Athenaeum* – revue où figurent des contributions des frères Schlegel, de Novalis et de Schleiermacher –, s'est élaboré un projet encyclopédique hautement décisif non seulement pour la fondation de l'herméneutique romantique, mais aussi pour la formulation, voire *naissance*, de l'histoire littéraire, fournissant ainsi ce que D. Thouard (2000) avait appelé « une quintessence d'histoire poétique » : « puisque c'est en eux que les décisions qui ont structuré pour longtemps l'historiographie moderne de la littérature furent prises⁹²³ ». Il semble nécessaire de mettre au jour l'historicité de ce programme générique, formulé notamment entre Weimar et Iéna et désigné, depuis F. Schlegel, par « communication indirecte » et « nouvelle poésie ». Il est caractéristique de ce programme que le texte assume une nouvelle fonction heuristique, celle de savoir « produire ce qui est en dehors de lui » en vue de mener à l'accès à de nouvelles perspectives sur le monde. L'on voit par exemple F. Schlegel suggérer, dans un fragment

⁹²³ Cf. Thouard, Denis, « Friedrich Schlegel, entre histoire de la poésie et critique de la philosophie », *Littérature*, n°120, 2000, pp. 45-58.

important de 1800 qu'il intitule *De l'incompréhensibilité*⁹²⁴, le croisement des concepts de « confusion », d'« ironie » et d'« incompréhensibilité » comme étant « le véritable contenu de l'œuvre moderne » :

« L'ironie est la forme du paradoxe. Le paradoxe est tout ce qui est à la fois bon et grand ». Est-ce ce que tout lecteur habitué aux *Fragments de l'Athenaeum* ne trouve-t-il pas tout ceci extrêmement facile et même trivial ? Et pourtant, cela est apparu naguère incompréhensible à beaucoup, parce que c'était encore assez nouveau. Car depuis, l'ironie est enfin venue à l'ordre du jour, après qu'à l'aube du siècle nouveau, cette foule de grandes et de petites ironies de toutes natures a poussé, au point que je pourrais bientôt dire comme Boufflers à propos des différentes variétés du cœur humain :

J'ai vu des cœurs de toutes formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes⁹²⁵.

Il apparaît que les enjeux, observés aujourd'hui, dans la théorie littéraire ont une histoire qu'il serait possible de retracer dans ces écrits ; si cette histoire n'était pas prise en compte au cours de la discussion, c'est parce qu'elle était tenue en quelque sorte pour acquis et fut considérée comme faisant déjà partie de la chose qu'on étudie et interprète. Il en résulte que l'obligation de considérer quelques étapes fondamentales dans cette histoire nous amène à parcourir des lectures critiques successives qui font du texte littéraire ce qu'il est pour le lecteur d'aujourd'hui. Ces lectures – que l'on retrouve, entre autres, dans les contes et les fictions de voyages du siècle des Lumières, et dans les traités et les correspondances littéraires des participants à l'*Athenaeum* – laissent entrevoir les phases préparatoires du modèle que l'on allait imiter : à savoir une énigme qui fait désormais la loi à laquelle les textes se soumettent, « à la contingence de la vie, à l'obscurité des sources et des sèves, à l'indiscutable présence de l'objet⁹²⁶ ». Pour qu'il puisse s'inscrire dans la synchronie des normes qui déterminent la nature de la production aussi bien que l'attente de la réception, le texte apparaît ainsi comme un processus qui n'opère que dans et par une diachronie d'événements dont les stades ne peuvent être négligés. Selon l'examen

⁹²⁴ Cf. Schlegel, Friedrich, « Über die Unverständlichkeit » (1800), dans *Kritische F. Schlegels Ausgabe*, éditée par E. Behler avec Jean-Jacques Anstett et Hans Eichner, Paderborn, Schöningh, 1958, pp. 337-354. Pour la traduction française, cf. « De l'impossibilité de comprendre », dans *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, introduits, traduits et annotés par D. Thouard, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, pp. 263-276.

⁹²⁵ Schlegel, Friedrich, « De l'impossibilité de comprendre », dans *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, introduits, traduits et annotés par D. Thouard, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 272.

⁹²⁶ Picon (1953), *op. cit.*, p. 13.

anthropologique de H. Blumenberg⁹²⁷, cette situation que « la littérature d'après 1800 » a connue est, en effet, mise en place par une intelligence historico-herméneutique significative : la question poétologique qui se posait, depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, à travers la naissance de genres nouveaux tels que les poèmes en prose, les contes philosophiques et les fictions de voyage fut celle sur la nécessité de la littérature face au monde scientifique qui s'imposait de plus en plus. Après que la relation que l'homme entretenait avec la nature a été transformée – dès la fin du XVII^e siècle – par le « nouveau commencement absolu et radical » de la conduite de la méthode, la poétique moderne commença à s'obscurcir. L'ambiguïté au sein du texte commença à s'approprier, elle aussi et à l'instar des modèles scientifiques, une nouvelle valeur heuristique, dans la mesure où elle devient un élargissement des phénomènes de l'invention humaine et ce, sur le plan du langage. Dès lors, l'« heureuse ignorance », dans laquelle Rousseau avait placé l'homme de la nature, devait céder la place à une nouvelle logique de la découverte, à un nouvel « émerveillement questionnant⁹²⁸ », car elle ne pouvait échapper au fait que « c'est la science qui tire la sonnette d'alarme » :

La nature voulait protéger l'homme de la science, comme une mère protège son enfant du jeu avec une arme dangereuse. L'obscurité dont elle avait couvert ses secrets ne doit pas être mise sur le compte de la jalousie face à la participation possible de l'homme au savoir, mais se voulait un avertissement devant la vanité de l'effort théorique⁹²⁹.

Par conséquent, ce qui fut aboli dans cette constitution moderne de la conscience théorique du concept de l'œuvre, c'est son accord avec le discours ordinaire, ou naturel, car elle demeure perpétuellement suspendue à ce qui la rapproche des modèles scientifiques : sa force *heuristique*.

Cet état de fait, que nous venons de décrire sommairement, nous permettra d'atteindre une connaissance susceptible d'entraîner des conséquences pratiques pour notre compréhension du problème théorique initial de cette thèse. Ainsi, nous prendrons pour terrain d'analyse la place particulière qu'occupent, dans l'histoire littéraire des Lumières jusqu'au premier romantisme allemand, quelques fragments tirés des genres alors naissants (poèmes en prose) et de la satire distanciée (contes philosophiques et fictions de voyage) ; nous tiendrons également en compte l'exemple des écrits de vulgarisation scientifique en forme d'essai et de poème. En effet, la

⁹²⁷ Cf. Blumenberg, Hans, « La curiosité théorique en procès », dans *La légitimité des temps modernes*, traduit de l'allemand par Marc Sagnol, Jean-Louis Schelgel et Denis Trierweiler avec la collaboration de Marianne Dautrey, Paris, Gallimard, 1999, p. 425.

⁹²⁸ Cf. Jauss, Hans Robert, « Adam interrogateur. Pour une histoire des fonctions du modèle question/réponse », dans Jauss (1988), *op. cit.*

⁹²⁹ Cité dans Blumenberg (1999), *op. cit.*, p. 476-477.

plupart des discussions menées – depuis les années 1950 – par les théoriciens de la lecture (comme, par exemple, G. Picon, A. Nisin, H. R. Jauss, W. Iser, M. Riffaterre) partage la conclusion selon laquelle l'esthétique de l'œuvre moderne possède une intelligence qui lui est propre : en même temps qu'il semble restreindre l'interprétation à la forme linguistique, la compréhension de celle-ci paraît encore plus limitée en ceci qu'elle reporte la valeur de tout un discours sur la biographie de l'auteur, sur la réception du public et sur les conditions sociales et historiques de la production. Nous nous proposons de procéder, dans la mesure du possible, à des considérations consacrées à la fois à la naissance de cette « communication indirecte » dans l'histoire littéraire et aux œuvres qui en furent les résultats et que nous rencontrons *aujourd'hui*. Dans une telle optique, nous diviserons cette partie en trois chapitres principaux. Dans un premier temps, nous étudierons l'histoire de la question méthodologique en nous bornant à trois exemples des écritures hypertextuelles : 1) l'exemple des poèmes en prose et les problèmes de classement générique qu'ils posaient ; 2) l'exemple des récits merveilleux et des romans de voyages et les problèmes d'allusions critiques qu'ils posaient ; 3) l'exemple des contes philosophiques et satiriques et les problèmes de transformation de sens qu'ils posaient. Ces genres sont particulièrement riches en signification, puisqu'elles rendaient possible le processus de reformulation des valeurs et des normes à partir desquelles la littérature a été comprise, et posaient en des termes nouveaux la question relative aux débuts historiques de cette problématique « littérature d'après 1800 ». Ce rappel d'œuvres spécifiques mettra en lumière la condition préalable sur laquelle s'était appuyé le concept de l'œuvre moderne, et que nous allons élucider dans le deuxième chapitre, en nous bornant à l'histoire des réponses données par quelques-uns des penseurs majeurs du siècle. Dans cette perspective, nous nous pencherons sur trois réflexions conceptuelles de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle : 1) la réflexion théorique du classicisme weimarien et la manière dont elle tentait d'établir, dans la littérature, des analogies avec les formes organiques de la nature ; 2) la réflexion théorique que certains historiens de l'art à l'époque des Lumières menaient sur la rupture historique avec la théorie classique de l'imitation (*mimesis*) ; 3) la réflexion théorique des premiers romantiques allemands et l'intérêt que ceux-ci portaient pour l'établissement du « primat sémiotique » du texte. De vouloir saisir le phénomène de la modernité littéraire tel qu'il s'est déployé dans la critique des Lumières et des premiers romantiques, ce serait de mettre en exergue la possibilité qui s'est révélée à l'époque comme étant un « nouveau commencement ». Nous tenterons de reprendre

dans ce cadre historique la question relative à une unité qui a été, face à des œuvres qui constituaient une nouveauté générique, détruite de façon méthodique. Le programme générique qui se formulait lentement à cette époque décisive de l'histoire littéraire s'oppose en toute évidence à l'idéal classique de l'œuvre comme unité : des œuvres nouvelles se succédaient les unes aux autres pour inventer des formes qui déconcertaient l'attente du public, et qui remettaient dès lors en question la cohérence de leur unité signifiante. C'est à partir de ces observations que nous nous pencherons, dans le troisième et dernier chapitre, sur les conséquences de cette articulation problématique entre la production des œuvres et la réception du public : à savoir cette « communication indirecte » que l'œuvre moderne voulait bien s'approprier de telle sorte que celle-ci ne parvienne jamais, dans tout essai de lecture, à une réalisation de sens pleine et entière. Dans cette perspective, nous nous attarderons sur les explications fournies par le programme alors naissant d'une « herméneutique critique », et dont on retrouve une esquisse complète, quoique souvent implicite, dans les fragments de l'*Athenaeum* et dans les écrits de Novalis. Ce qui semble ici constituer l'idée clé de l'œuvre moderne, c'est l'impossibilité que celle-ci suggère d'une appréhension définitive, parce qu'elle rend inachevable toute lecture qui veut en saisir le sens. La question qui se pose ici devrait donc préserver et élucider la structure que l'œuvre moderne voulait dès l'abord qu'elle soit problématique : cette structure doit instruire l'analyse, et laisser l'œuvre agir tout en sachant qu'il s'agit désormais d'une littérature dont « [l]e commencement est constitué par une contradiction » :

Le commencement est constitué par une contradiction contre un préjugé en cours, ou bien tout ce qui peut réveiller puissamment l'inertie innée de l'esprit ; puis le fil de la pensée progresse insensiblement par des liaisons continues, jusqu'à ce que le lecteur stupéfait, après que ce fil se rompt tout d'un coup ou se dissout en lui-même, se trouve soudain devant un but qu'il n'avait pas du tout prévu ; devant lui s'étend une perspective illimitée, et s'il se retourne sur le chemin parcouru, il comprend que ce n'était qu'un fragment d'une course infinie⁹³⁰.

⁹³⁰ Lecture de l'art symbolique de Lessing, comme étant la ligne qui « réunit le cercle antique et la ligne moderne », propre à « susciter la pensée autonome (*Selbstdenken*) », cité dans Thouard, Denis, « Friedrich Schlegel : De la philologie à la philosophie (1795-1800) », dans Thouard (2002), *op. cit.*, p. 57.

CHAPITRE I

Histoire de la question dans l'exemple des écritures hypertextuelles

1) Problèmes de structure et de classement générique : l'exemple des poèmes en prose

Parmi les questions principales que soulèvent les poèmes en prose, ou « mises en prose », tels qu'ils furent appréhendés dans l'histoire littéraire moderne, la question de leur genèse s'avère être la plus problématique : depuis les épopées et les romans chevaleresques du Moyen Âge (récits brefs, hagiographie, matières troyenne et ovidienne) jusqu'à l'âge classique et la « prose poétique » du XVIII^e siècle, tout en passant par l'« ambition métaphysique du lyrisme⁹³¹ » du XIX^e siècle, la pratique des poèmes en prose remonte à une époque antérieure à celle de son établissement, par Baudelaire, comme un genre littéraire à part entière. D'une pratique qui a manifestement évolué avec les siècles découlent, en effet, des problèmes de classement générique, car il n'est pas aisé de donner une définition stable d'un genre qui a de multiples aspects linguistiques d'une part, et, d'autre part, d'inscrire sous une seule catégorie ses acceptions historiques, celles-ci couvrant l'épopée, le vers libre, le verset, la prose poétique et les poèmes en prose tels conçus par Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé et Lautréamont. Dans *La poésie en prose. Des Lumières au romantisme (1760-1820)* (1993), H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine retracent l'origine de ce genre dans les traductions et les transcriptions médiévales d'œuvres du folklore, une entreprise qui, tout en rencontrant des défis d'ordre éditorial et linguistique, avait marqué l'une des premières étapes historiques des poèmes en prose :

Il est difficile de généraliser quand on parle de versification, étant donné que chaque langue a ses exigences et ses habitudes en matière de prosodie. On peut toutefois constater que l'admiration du folklore combinée avec le désir de s'approcher du passé national mythique a permis de mettre en valeur quelques œuvres représentatives dans lesquelles la frontière entre vers irréguliers et prose poétique est parfois floue. La transcription de ce type d'œuvres, destinées à être chantées, ou plutôt récitées (bylines...), a ouvert la voie à une forme relativement libre, laquelle a pu être imitée par la création littéraire savante⁹³².

La découverte d'antiquités nationales et des œuvres représentatives du folklore, jointe à l'essai de traduire cet héritage en langue française, ont donné lieu à des oppositions, jusqu'alors inconnues, entre la prose et le vers, posant ainsi le principe selon lequel « la beauté du vers fait la laideur de

⁹³¹ Sur la distinction des deux acceptions dix-huitiémiste et dix-neuviémiste des poèmes en prose, voir le travail incontournable de S. Bernand : cf. Bernand, Suzanne, *Le Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours*, Paris, Nizet, 1959 [compte rendu : Décaudin, Michel, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 61^e année, n°4, oct.-déc. 1961, pp. 623-626].

⁹³² H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine, *La poésie en prose. Des Lumières au romantisme (1760-1820)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Recherches actuelles en littérature comparée », 1993, p. 5.

la prose, et inversement⁹³³ ». Or ce ne fut qu'au siècle des Lumières que les spécificités linguistiques de « la littérature de valeur esthétique » (la poésie) et de « la littérature divertissante, polémique, didactique, utilitaire, de colportage, d'édification religieuse » (la prose) ont poussé au-delà de leurs limites des incohérences formelles :

Les Encyclopédistes, Sulzer, Elagin et Fonvizin – à propos d'un différend occasionnel entre traducteurs – Blair, Leopardi, Jungmann et autres théoriciens des littératures de langues européennes [...] ne proposent donc pas des doctrines littéraires cohérentes, mais débattent confusément de plusieurs types de rapports possibles entre les vers, la prose et la poésie. Cette confusion ne doit pas être masquée, car elle est caractéristique d'une époque qui prend conscience d'un décalage entre les distinctions théoriques traditionnelles encore en vigueur et les réalités littéraires contemporaines, lesquelles trahissent souvent un désir de renouvellement, une avidité d'évasion, une curiosité hardie, et sont parfois hétérogènes, voire contradictoires⁹³⁴.

Ce phénomène des incohérences formelles entre la poésie et la prose s'est présenté notamment dans les traductions des littératures nationales. Au siècle des Lumières, la France « s'ouvre à de nouvelles littératures⁹³⁵ », et connaît un intérêt croissant pour les traductions qui servaient de médiation et de commerce intellectuel avec l'étranger ; ces traductions rendaient accessible le contenu des littératures orientales (comme les traductions des *Mille et Une Nuits* et du Coran effectuées par A. Galland⁹³⁶) et de celles de l'Europe occidentale (comme les écrits de la mythologie scandinave, des littératures espagnole et allemande – le *Don Quichote* et les *Idyllen* de S. Gessner⁹³⁷). Néanmoins, une révision importante de ce qu'il fallait, ou non, accepter des règles de la versification et de la prose s'est imposée dans cette entreprise et ce, en vue de garantir une *fidélité* « non plus formelle mais sémantique » vis-à-vis des textes originaux. Dans ce contexte évidemment problématique, le recours à la poésie voulait conférer aux traductions les caractères de la langue poétique, et non pas forcément ceux de la langue versifiée. La question qui s'est posée concernait donc la portée d'un genre qui, en apparence, faisait les textes perdre leur place dans l'écriture prosodique et dans l'écriture versifiée prises au sens traditionnel, et qui, par conséquent, proposait comme principe la « raison esthétique » en dépit des spécificités esthétiques du contenu original :

Au-delà des phénomènes d'imitations, les traductions d'auteurs étrangers modifient les

⁹³³ *Ibid.*, p. 16.

⁹³⁴ *Ibid.*, p. 11-12.

⁹³⁵ Vincent-Munnia, Nathalie, *Les premiers poèmes en prose : généalogie d'un genre dans la première moitié du dix-neuvième siècle français*, Paris, Honoré-Champion, coll. « Romantisme et modernités », 1996, p. 62.

⁹³⁶ Cf. Galland, Antoine, *Les Mille et Une Nuits, contes arabes et traduits en français*, Paris, 1704-1717, cité dans *ibid.*

⁹³⁷ Cf. *Don Quichotte de la Manche, traduit de l'espagnol de Michel de Cervantès, par Florian, ouvrage posthume*, Paris, Didot l'aîné, 1809.

fondements mêmes du système poétique français puisque de nombreux textes versifiés sont traduits en prose. Elles participent ainsi à la découverte des possibilités poétiques de la prose et à son acception poétique, inaugurées par Fénelon et situées au centre de bien de débats littéraires. Elles contribuent à la modification du sentiment poétique en renforçant la disjonction qui s'opère au dix-huitième siècle entre poésie et versification [...]. La traduction, résume Suzanne Bernard, « me[t] en lumière cette vérité (alors nouvelle) que la rime et la mesure ne sont pas tout dans un poème » ; elle favorise l'émergence – à la fois littéraire (dans les textes) et théorique (dans les représentations poétiques de l'époque) – d'une poésie en prose⁹³⁸.

Non seulement que les circonstances et les causes de la première apparition historique des poèmes en prose peuvent ainsi poser problème, mais aussi elles amènent à s'interroger sur le travail de théorisation qui s'employait à en établir les *bases* et à accepter, ou réfuter, leurs incohérences formelles. C'est ce qu'on peut percevoir si l'on considère les points de vue multiples, et largement opposés, dans les écrits des encyclopédistes, des traducteurs et des théoriciens de la littérature des XVII^e et XVIII^e siècles, lesquels variaient dépendamment de la perspective selon laquelle la « prose poétique » a été perçue⁹³⁹ : depuis Beauzée jusqu'à Houdar de La Motte, tout en passant par J.-J. Rousseau, Mme de Staël et le groupe de Coppet, le cœur du rapprochement de contraires que la « prose poétique » exploitait s'est avéré problématique dès lors qu'il avait subi l'influence double des traditions gréco-latine et classique d'une part, et, d'autre part, de « l'idéal du cosmopolitisme » que les traducteurs des Lumières voulaient instaurer sous une forme relevant à la fois de la prose et de la poésie. L'on voit déjà la position claire des classiques français dans la réception qui a été destinée aux ouvrages qui voulaient suivre l'exemple de *Télémaque*⁹⁴⁰, c'est-à-dire d'une poésie indépendante des règles de la versification : « c'est abuser des termes, & renoncer aux idées claires & distinctes, que de donner

⁹³⁸ Vincent-Munnia (1996), *op. cit.*, p. 62-63.

⁹³⁹ Cf. à titre indicatif, les titres suivants : Batteux, Charles, *Cours de belles-lettres distribué par exercices*, Paris, Desaint et Saillanr, 1747-1748 ; La Motte, Antoine Houdar de, « Discours sur la poésie en général, & sur l'ode en particulier », pp. XV-1XXXVI, dans *Odes*, Paris, Grégoire Dupuis, 1707 ; Turgot, Anne-Robert-Jacques, « Préface de la traduction de la *Mort d'Abel* [par Turgot et Michael Huber] dans la première édition [1759] », t. IX, 1810, pp. 154-165, dans *Œuvres*, Paris, Imprimerie de Delance ; Mme de Staël, *Corinne, ou l'Italie*, Paris, H. Nicolle, 1807 ; Huber, Michael, « Avertissement du traducteur », pp. ii-xxxvii, dans *Idylles et poèmes champêtres de M. Gessner, traduits de l'allemand*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1762 ; Berquin, Arnaud, « Préface », dans *Pygmalion, scène lyrique de Mr. J. J. Rousseau, mise en vers par Mr. Berquin*, Paris, 1775 ; Bouhours, Le Père Dominique, *Doutes sur la langue françoise, proposez à Messieurs de l'Académie françoise par un gentilhomme de province*, Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1674 ; Billardon de Sauvigny, Edme-Louis, « Discours sur les progrès de la langue françoise », pp. iii-xxx, dans *Histoire amoureuse de Pierre Le Long et de sa très-honorée dame Blanche Bazu*, « Nouvelle édition », Londres [Paris], 1768 ; Bridel, Jean-Louis, *Lettre de Louis Bridel à Carion de Nizas, sur la manière de traduire Dante. Suivie de la traduction en vers français du cinquième chant de l'Enfer, par P. Bridel, et de celle de M. Carion de Nizas, avec des notes*, Basle, impr. de G. Haas, 1805.

⁹⁴⁰ *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon (1699) sont considérées comme l'ouvrage qui « inaugura le genre de l'épopée (ou « poème ») en prose à la fin du XVII^e siècle », Leroy, Christian, *La poésie en prose française du XVII^e siècle à nos jours. Histoire d'un genre*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp-Essentiel », 2001, p. 59.

sérieusement le nom de Poésie à la prose poétique, telle que celle du *Télémaque*, ou de quelqu'autre ouvrage de ce genre⁹⁴¹ ». Dans ce contexte, la pratique des traducteurs a été largement critiquée en raison de cette « fidélité mal comprise » qui les a amenés à apporter des modifications à la distinction que les anciens, et à leur suite le classicisme français, avaient faite entre la poésie et la prose : aussi l'idéal cartésien d'« idées claires & distinctes » dont parlait l'abbé Desfontaines fut-il estompé face à un travail qui *détruit les charmes de l'harmonie* : « [...] à cause d'une fidélité mal comprise, il s'est tourné vers la prose, par quoi il a détruit tous les charmes de l'harmonie et, en ne retenant que le contour mort des tableaux, il a supprimé les traces de la main habile du peintre⁹⁴² ». C'est à ce type de controverses critiques qu'invitait largement la prose poétique ; l'identité du genre est apparue paradoxale en ceci qu'elle instaurait un nouveau mode d'expression à partir des deux pratiques opposées du prosateur et du versificateur. Or il serait intéressant de noter que la valeur tant sémantique que poétique de ce genre a eu une influence qui dépassait les littératures romanes pour toucher à celles de l'Angleterre et du Nord de l'Europe (allemande, suédoise et russe) ; l'on y constate des divergences importantes eu égard à la valeur que chaque domaine attribuait au « poème en prose » et au « poème versifié ». C'est ce que démontre la recherche comparative et documentaire effectuée par H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine⁹⁴³ : les auteurs précisent que la spécificité métrique des mises en prose fut particulièrement problématique dans le domaine français, puisque la langue française était restée longuement attachée au vers rimé⁹⁴⁴, contrairement aux usages anglais et italien qui se servaient dans la prose poétique du vers blanc. C'est ce qui explique, en partie, l'évolution inégale de ce genre dans les littératures européennes :

⁹⁴¹ « Dixième lettre sur quelques endroits des *Discours* de M. de la Motte », dans *Le Nouvelliste du Parnasse*, I, 1731, cité dans H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine (1993), *op. cit.*, p. 19.

⁹⁴² Cité dans *ibid.*, p. 16. Il s'agit d'une critique faite, par Ludwik Osinski, de la traduction polonaise en prose de l'*Illiadé* (1800) par Franciszek Ksawery Dmochowski.

⁹⁴³ Selon les auteurs, c'est dans les deux domaines allemand et anglais que le genre des poèmes en prose a été tout d'abord développé : « Dès le 15 mars 1728, Gottsched avait affirmé, dans le n° 64 de *Der Biedermann* (L'honnête homme), la supériorité du vers non rimé pour traduire les poèmes antiques en allemand. Puis, à partir de 1760 environ et sous l'influence de l'Angleterre et, plus particulièrement, du vers de Shakespeare, on assiste à la substitution, au théâtre, du pentamètre iambique à l'alexandrin classique, c'est-à-dire d'un vers non rimé à un vers rimé. Le *Brutus* (1757, posth. 1768) de Brawe est un premier exemple de ce changement. Lessing l'apprécie et contribue, lui-même, avec *Nathan der Weise* (Nathan le Sage, 1779) à développer le vers blanc allemand que Goethe et Schiller emploieront », *ibid.*, p. 40

⁹⁴⁴ Considérons, par exemple, ce qu'écrit le traducteur français P.-J. Bitaubé dans le « Discours préliminaire » de sa traduction de *Joseph* (1767) : « Quelques personnes m'avoient conseillé d'écrire [*Joseph*] en vers blancs, mais je me suis bien gardé de le hasarder. Peut-être que les François auroient pu avoir de tels vers comme la plupart des autres Nations, mais aujourd'hui on ne pourroit les introduire, parce qu'ils possèdent des chefs-d'œuvres en vers rimés », « Discours préliminaire », dans *Joseph, en neuf chants*, Paris, Le Clerc, 1767, p. xiii-xiv, cité dans *ibid.*, p. 40-41.

Les vers français étant rimés, on ne trouve pas un vers blanc qui serait d'usage courant et l'équivalent soit du *blank verse* anglais, soit du *vers sciolto* italien, lesquels sont abondamment et régulièrement employés depuis le XVI^e siècle, par exemple dans *Sofonisba* (Sophonisbe, tragédie composée en 1515), de Trissino, *Le Api* (Les abeilles, poème didactique, 1515 de Rucellai, les comédies de l'Arioste, l'*Aminta* (représenté en 1573) du Tasse, *Il pastor fido* (Le pasteur fidèle, 1590) de Guarini... *Gorboduc* (représenté en 1561) de Sackville et Norton, *Tamburlaine* (1590), *Doctor Faustus* (posth. 1604) et *Edward II* (posth. 1594) de Marlowe, dans le théâtre de Shakespeare, *Paradise Lost* (1667) de Milton, *The Seasons* (1726-1730) de Thomson, *Night Thoughts* (1742-1745) de Young, *The Prelude* (achevé en 1805, posth. 1850) de Wordsworth, *The Cenci* (1819) de Shelley, *Hyperion* (1820) de Keats...⁹⁴⁵.

Selon les auteurs, le progrès des poèmes en prose n'a été complètement réalisé que dans les pays de langue et de culture allemandes. Cette culture esthétique du Nord de l'Europe a été introduite en France de façon définitive vers la fin du siècle des Lumières, et le début du XIX^e siècle. Ici, l'œuvre prolifique de Mme de Staël et des traducteurs qui se sont réunis autour de celle-ci au château de Coppet a joué un rôle fondamental. En effet, bien que la pratique de la prose poétique ait été déjà introduite par Fénelon, les traductions dix-huitiémistes des littératures européennes et orientales et les théorisations profondes qui en découlaient ont participé de façon incontestable de la floraison de ce genre. Mme de Staël – considérée, ainsi que l'indique J. E. Wilhelm (2004), comme l'une des « puissances » de son siècle et une héritière des grands représentants de la philosophie des Lumières – contribuait avec Benjamin Constant et les traducteurs du groupe de Coppet à faire naître un dialogue fructueux entre les littératures européennes et ce, « sous le signe des relations interculturelles et de la traduction » :

Alors que Mme de Staël publie en 1816 dans une revue milanaise, la *Biblioteca italiana*, un essai intitulé *De l'esprit des traductions* écrit au cours de son second voyage en Italie, Benjamin Constant signe en 1813 son traité *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne* dénonçant la volonté de puissance napoléonienne comme étant antinomique au monde moderne. Sous le feu de l'actualité, l'alternative qui s'offre aux yeux de ces deux héritiers des Lumières est celle-ci : il y a, d'une part, le cosmopolitisme ou l'« esprit de traduction » favorisant le libre commerce des idées, l'échange, et le dialogue avec l'étranger, ou, d'autre part, l'« arbitraire » de l'« esprit de conquête » qui transparaît sous le régime napoléonien que dénonce Constant⁹⁴⁶.

Par là, une phase entièrement nouvelle de la constitution du genre et de son développement a été amorcée : les traductions ont établi une nouvelle compatibilité de la poésie et de la prose et ont participé de façon considérable à la reformulation de la poésie comme pratique qui peut être indépendante des règles de la versification et qui met ainsi fin à « l'hégémonie classique

⁹⁴⁵ *Ibid.*, p. 39-40.

⁹⁴⁶ Wilhelm, Jane Elisabeth, « La traduction, principe de perfectibilité, chez Mme de Staël », *Meta : Journal des traducteurs*, vol. 49, n°3, 2004, p. 695.

française » pour valoriser une poésie inspirée uniquement par la « vivacité de l'imagination ». Ce qui a permis de renforcer une telle conception poétique fut, avant tout, l'orientation de plus en plus ouverte de la critique à laquelle se rattachait à l'époque la discussion théorique sur l'art de traduire. Dans cette perspective, qui a été notamment approfondie dans l'œuvre de Mme de Staël, les deux concepts clé qui servaient à la redéfinition générique de la poésie furent le concept de la *lecture*, et celui de la *traduction*⁹⁴⁷. Aux yeux de Mme de Staël, le problème de la traduction pose le problème de la lecture, puisque la traduction s'appuie sur l'« appropriation » de tout ce qui paraît étrange afin de pouvoir faciliter les échanges et le commerce interculturels, un « service » dont la traduction est, seule, capable de « rendre à la littérature » :

Il n'y a pas de plus éminent service à rendre à la littérature, que de transporter d'une langue à l'autre les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il existe si peu de productions du premier rang ; le génie, dans quelque genre que ce soit, est un phénomène tellement rare, que si chaque nation moderne en était réduite à ses propres trésors, elle serait toujours pauvre. D'ailleurs, la circulation des idées est, de tous les genres de commerce, celui dont les avantages sont les plus certains. (Mme de Staël 1838, t. II : 294)⁹⁴⁸.

Si l'interdépendance des deux questions de la *lecture* et de la *traduction* posait ainsi problème, c'est qu'elle démontrait jusqu'à quel point la littérature moderne ne pouvait plus être soustraite aux règles classiques si elle veut transposer des pensées étrangères dans une culture sociolinguistique qui en est bien distincte. En ce sens, la compétence du traducteur s'est élargie pour inclure celle du lecteur : il s'agissait d'apprendre à *lire* la spécificité de ce qui venait de l'étranger, et non pas uniquement à la *traduire*. La contrainte d'une culture esthétique hégémonique aurait ici empêché la transposition de la singularité du sens et de l'originalité des

⁹⁴⁷ Sur le travail que Mme de Staël et le Groupe de Coppet menaient sur la théorie de la traduction, cf. les discussions suivantes : Rougemont, D. de, « Madame de Staël et l'esprit européen », *Cahiers staëliens*, t. XXVIII, pp. 41-48, 1980 ; Solovieff, G., *Madame de Staël, choix de textes, thématique et actualité*, Paris, Editions Klincksieck, 1974 ; Starobinski, J., « Mme de Staël et la définition de la littérature », *La Nouvelle Revue française*, pp. 1054-1059, 1966 ; Lozano, W. C., « De l'esprit des traductions (1816) de Mme de Staël : avatares de una reflexión sobre la traducción literaria », *Sendebarr*, n°6, pp. 23-38, 1995 ; Goldberger, A. H., « Madame de Staël, De l'esprit des traductions : réflexions d'une traductrice », dans *Le Groupe de Coppet et l'Europe, 1789-1830, Actes du cinquième Colloque de Coppet*, 8-10 juillet 1993 (Tübingen), Lausanne, Institut Benjamin Constant, Paris, Jean Touzot, pp. 345-359, 1994 ; Hoock-Demarle, M.-C., « Un lieu d'interculturalité franco-allemande : le réseau épistolaire de Coppet », *Romantisme*, n°73, pp. 20-28, 1991 ; Delon, M., « Le Défi de Coppet », *Travaux du Centre de traduction littéraire*, Université de Lausanne, pp. 49-55, 1997 ; Didier, B., *Madame de Staël*, Paris, Ellipses, 1999 ; Benjamin Constant, *Madame de Staël et le Groupe de Coppet, Actes du deuxième Congrès de Lausanne et du troisième Colloque de Coppet* (15-19 juillet 1980), publiés sous la direction d'Etienne Hofmann, Oxford, The Voltaire Foundation, Lausanne, Institut Benjamin Constant, 1982 ; D'Hulst, L., *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748- 1847)*, Lille, Presses Universitaires, 1990 ; D'Hulst, L., « La traduction en France à l'époque romantique et l'évolution de la culture française », dans *La traduction dans le développement des littératures*, Berne et Berlin, Peter Lang, 1993, pp. 159-164 ; Bereaud, J., « La traduction en France à l'époque romantique », *Comparative Literature Studies*, vol. VIII, n°3, 1971, pp. 224-244.

⁹⁴⁸ Cité dans Wilhelm (2004), art. cit., p. 696

formes dans les textes traduits, car il ne suffisait pas de réduire ces derniers à une forme identique à l'originel, mais d'« emprunter », écrit Mme de Staël dans son traité *De l'esprit des traductions* (1838), « d'animer du même souffle de vie un instrument différent ». L'art de traduire se voulait donc à la fois l'expression du génie du poète traduit, et la manifestation d'une nouvelle inspiration nourrie par ce dernier. Par là, la traduction d'un poème s'assigne la tâche de transposer son « sens singulier », sa « tonalité » et son « énergie », et de laisser ainsi les transferts interculturels permettre à la nation « de se développer pleinement elle-même⁹⁴⁹ » : « Traduire un poète, ce n'est pas prendre un compas, et copier les dimensions de l'édifice ; c'est animer du même souffle de vie un instrument différent. On demande encore plus une jouissance du même genre que des traits parfaitement semblables. (Mme de Staël 1838, t. II : 296)⁹⁵⁰ ». En suivant cette direction dans la réflexion sur l'art de traduire, Mme de Staël a instauré une conception poétique qui s'appuie sur la « compréhension d'autrui » au même titre que « la connaissance de soi » ; et c'est précisément dans cette rencontre entre la réflexion sur soi et la réflexion sur autrui que réside toute la particularité de la contribution théorique de Mme de Staël. L'écrivaine voyait dans la culture du cosmopolitisme l'heureuse occasion de retrouver la « vérité naturelle » de la littérature, car l'on saisira, grâce aux transferts interculturels, son niveau *universel*, et non pas *singulier*. Dans cette perspective, il fallait « s'affranchir de certaines formes convenues » dans la littérature, afin de pouvoir mesurer la distance qui nous sépare de la langue et de la culture étrangères, tout en prenant conscience de l'incomplétude à laquelle cette langue et cette culture étrangères viennent remédier. Ainsi, et grâce au va-et-vient entre le texte originel et le texte traduit, l'on assistera à la « révélation d'un sens nouveau », car le traducteur, étant nourri par la « sympathie » qui le rapproche de l'étranger, « se transport[e] dans une autre vie » : « Comprendre, c'est se transporter dans une autre vie. L'épanchement par l'effet de la sympathie, l'un des liens originels sur lequel reposerait la société, devient alors un principe universel d'expansion⁹⁵¹ ». En ce sens, Mme de Staël a participé non seulement de la formulation d'une nouvelle conception dans la traduction, mais aussi d'un renouveau considérable dans la critique littéraire qui ne s'appuie plus sur « la critique traditionnelle et le jugement pesé » :

L'expérience ultime de la lecture, pour Mme de Staël, est celle d'une union totale où s'abolit momentanément toute séparation entre le lecteur et l'auteur. L'acte d'admiration rejoint alors la subjectivité créatrice et se confond avec elle dans un mouvement de fusion passionnel. Le

⁹⁴⁹ *Ibid.*, p. 697.

⁹⁵⁰ Cité dans *ibid.*, p. 698.

⁹⁵¹ *Ibid.*

parcours critique, s'attachant à la « description animée des chefs-d'œuvre », consiste pour elle à s'absorber par la sympathie ou l'élan d'identification dans l'intimité de la pensée créatrice⁹⁵².

Cette critique littéraire que la théorie de la traduction avait en quelque sorte redressée a entraîné à des conséquences directes dans la constitution, et l'affirmation, de nouveaux genres poétiques. Dans sa théorie de la traduction, Mme de Staël proposait le concept d'« émulation active », un concept par lequel l'écrivaine voulait désigner un nouveau mode de création littéraire qui s'inspire, certes, de la traduction et de l'importance que celle-ci accorde à la fidélité au sens originel, mais qui appelle à son tour à l'élan libre et individuel de l'écriture poétique. L'exemple de la traduction allemande faite par A. W. Schlegel de Shakespeare atteste, selon l'écrivaine, d'une telle capacité que la littérature renforce et qui se développe entre la « vérité nationale » (texte de Shakespeare) et l'« idéal d'ordre éthique auquel elle aspire, à savoir la fidélité au sens [...] alliée à l'inspiration du génie » (texte de A. W. Schlegel). Une telle traduction par l'effet de la « sympathie » a amené à la « révélation d'un sens nouveau », d'un théâtre universel, car « Shakspeare [sic] et Schiller y sont devenus compatriotes » :

Au principe de l'imitation, Mme de Staël veut substituer celui de l'« émulation active » qui, écrit-elle dans *De l'esprit des traductions*, amènerait « par degrés l'originalité d'esprit et la vérité de style, sans lesquelles il n'y a point de littérature, ni peut-être même aucune des qualités qu'il faudrait pour en avoir une ». Elle trouve dans la traduction de Shakespeare d'August Wilhelm Schlegel la vérité politique (c'est-à-dire « nationale ») et l'idéal d'ordre éthique auquel elle aspire, à savoir la fidélité au sens (ou ce qu'elle appelle l'« exactitude ») alliée à l'« inspiration » du génie. Et elle écrit :

« Si les traductions des poèmes [sic] enrichissent les belles-lettres, celles des pièces de théâtre pourraient exercer encore une plus grande influence ; car le théâtre est vraiment le pouvoir exécutif de la littérature. A. W. Schlegel a fait une traduction de Shakspeare [sic], qui, réunissant l'exactitude à l'inspiration, est tout à fait nationale en Allemagne. Les pièces anglaises ainsi transmises sont jouées sur le théâtre allemand, et Shakspeare [sic] et Schiller y sont devenus compatriotes »⁹⁵³.

Ainsi, un tel contexte universaliste dans la critique littéraire peut manifestement justifier l'un des aspects fondamentaux du développement des « poèmes en prose » et des pratiques lyriques (songes, récits, méditations) en France depuis la fin des Lumières. Dans la discussion qui a été animée par les théoriciens de la littérature et les traducteurs depuis le XVII^e siècle, l'on pourrait d'ores et déjà retracer une définition centrale que l'historiographie de la poésie moderne développait et qu'elle allait donner à la pratique poétique en général, et à la figure du poète en

⁹⁵² *Ibid.*

⁹⁵³ *Ibid.*, p. 699.

particulier. D'un point de vue strictement formel, la poésie n'est plus conçue selon la disposition des mots, la métrique ou les règles de versification, mais selon des « images vivantes » et d'évolutions que ces images auraient à leur tour engendrées. La pratique poétique se comprend par là dans le rapport qu'elle entretient avec sa destination chez le poète, d'autant plus que celui-ci remet en cause son fonctionnement social et formel. L'on voit comment un aperçu – quoique partiel et loin d'être exhaustif – de l'histoire des tentatives de prose poétique éclaire l'endroit autour duquel l'idée d'une poésie qui fait le recours à un matériau autre que le vers a été conçue. Ce développement poétologique a produit des effets non moins importants sur l'image même du poète : l'excellence poétique n'étant plus évaluée par la « mesure scandée », le « rythme maîtrisé » ou les « syllabes comptées », le poète serait alors celui qui *s'élève* au-delà des « sentiments personnels », au-delà d'« un heureux choix de rimes ou de syllabes harmonieuses » et ce, « non pour [s]a propre cause, mais pour la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde ». Mme de Staël affirme cette nouvelle définition du poète en l'attribuant à Corinne, « qui bien que poétesse italienne en vers – la tradition oblige – n'en déclare pas moins⁹⁵⁴ » :

[...] je me sens poète, non pas seulement quand un heureux choix de rimes ou de syllabes harmonieuses, quand une heureuse réunion d'images éblouit les auditeurs, mais quand mon âme s'élève, quand elle dédaigne de plus haut l'égoïsme et la bassesse, enfin quand une belle action me serait plus facile : c'est alors que mes vers sont meilleurs. Je suis poète lorsque j'admire, lorsque je méprise, lorsque je hais, non pas des sentiments personnels, non pour ma propre cause, mais pour la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde⁹⁵⁵.

Force est de constater que la constitution générique des « poèmes en prose » témoigne d'un dialogue constant et évolutif entre la réception de ce qui existe au préalable et la production de nouvelles propriétés du discours poétique, un dialogue autour duquel l'identité du genre essayait d'affirmer sa capacité à redéfinir le rôle du poète. Cette pratique transformationnelle, pour ainsi dire, a vu se dissoudre des formes convenues dans la poésie, d'autant plus qu'elle a évolué dans une interdépendance évidente avec les concepts que la critique littéraire – dont celle de Mme de Staël – avait mis en jeu. C'est dans cette critique là que l'on peut, en effet, situer l'un des premiers, et plus définitifs, rapprochements entre « parole poétique » et « écriture poétique » : ce rapprochement – qui demeure inséparable de la réflexion critique de la période succédant à la Révolution française, c'est-à-dire du tournant esthétique de 1793 et du romantisme de l'aube – a permis de franchir les obstacles faites par l'inévitable confrontation entre la réalité formelle et

⁹⁵⁴ H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine (1993), *op. cit.*, p. 29.

⁹⁵⁵ Cité dans *ibid.*

hégémonique de l'œuvre poétique et les fonctions extérieures que celle-ci remplit. Les genres poétiques ont été dès lors appelés à dialectiser leur rapport à la société, et à faciliter une production littéraire ayant désormais pour but la « vérité pratique » qui met le contexte historique et les besoins de l'époque en situation de *lecture*, en situation d'*écriture*. De ce fait, l'importance de la production poétique fut notamment celle de son travail de renouvellement et de transformation. Or cela donne à lire l'histoire d'une littérature qui devient de plus en plus sujette à des formes abstraites du langage ; et c'est précisément par là que la configuration du langage poétique sera déterminée par le jeu sémiotique, car le problème du sens et de ses dimensions extralinguistiques se laisse désormais vérifier dans l'interdépendance des deux pôles de la « parole poétique » et de l'« écriture poétique ». Entre ces deux pôles, l'œuvre poétique acquiert une certaine autonomie formelle et sémantique, car elle construit sa propre forme et sa propre signification à partir d'elle-même, et développe des possibilités qui demeureraient souvent inexplorées. D'où le statut ambivalent de la poétique des genres modernes à partir de la deuxième moitié du siècle des Lumières ; il se complique davantage si nous tenons en considération un autre aspect des écritures hypertextuelles : à savoir la question des allusions critiques et textuelles telles qu'elles furent employées dans l'exemple des romans de voyage et des récits merveilleux. Si nous nous penchons sur un tel aperçu de la forme sous laquelle les catégories, et sous-catégories, poétiques prenaient corps en littérature, c'est parce que le problème de la représentation à travers le langage nous y paraît central. Ces textes sont réunis par une préoccupation commune à la poétique des genres modernes, une préoccupation qui tire son origine de l'idée que la littérature participe désormais de l'historicité du phénomène de la modernité. Tout en s'appuyant sur une conception inverse de celle des classiques, la littérature ainsi conçue appelle à une révision définitive des rapports entre vers et prose, entre réalité et fiction, et pose dès lors de façon assez complexe le problème de la relation qui existe entre l'« intelligence structurale » et l'« intelligence herméneutique » des œuvres poétiques, un problème qui allait inaugurer une critique qui différencie ses objets et qui les accepte et les conçoit dans leur véritable nature : à savoir leur *incomplétude*.

2) Problèmes d'allusion textuelle et de critique en action : l'exemple des romans de voyage et des récits merveilleux

La littérature dialogique du XVIII^e siècle français offre un riche éventail d'emplois ironiques, entendus dans le sens moderne d'énonciation indirecte, destinée à une explication en deux temps, contenant un écart ou une inversion intentionnels par rapport à la pensée du locuteur, contenant

éventuellement l'écho intertextuel d'autres paroles et d'autres jugements de valeur, jouant du contre-emploi ou de l'ambivalence sémantique ou phonétique des mots, acceptant ou fomentant l'ambiguïté de son sens final, se référant implicitement à un ordre axiologique que le locuteur estime bafoué, le tout constituant un jeu de l'esprit plaisant en lui-même sans receler la vacuité du simple comique⁹⁵⁶.

Dans le cas que présentent les romans de voyage et les récits merveilleux de la première moitié du XVIII^e siècle, le contexte historico-sociale stimulait la rédaction d'un ensemble considérable de textes satiriques qui se sont produits sous forme de fictions de voyage dans les domaines anglais et français entre 1720 et 1760. L'usage dialogique de la satire que l'on retrouve dans ces textes pose problème quant à la question de sa signification : celle-ci évolue dans un jeu ironique double qui suggère une intention à la fois critique et intellectuelle, et qui laisse dès lors le lecteur à mi-chemin entre ce que P. Neiertz appelle l'« oasis de l'esprit » et l'« oasis d'ironie ». Cette distinction suffirait peut-être à démontrer la raison pour laquelle l'étude du rôle historico-social de la satire des romans de voyage peut poser problème dans la perspective de la poétique des genres : il s'agit d'une écriture où la signification ne s'exprime toujours pas dans le cadre du comique, mais dans celui, historique, des influences de l'époque dans laquelle l'œuvre fut conçue et écrite. De façon assez paradoxale, l'écriture satirique au siècle des Lumières a légué à la littérature le statut de ce que P. Neiertz appelle une « Littérature-miroir », d'une écriture de distorsion « entre le discours de l'écrivain et l'environnement sociétal », où « l'ironie évacue vers le ludique et le sens implicite » :

[...] elle est pourtant un miroir fidèle de la complexité du temps car – pour la dernière fois sans doute dans l'histoire des connaissances – la frontière fut aussi perméable entre philosophie et littérature, entre idées et narration, fond et forme⁹⁵⁷.

En effet, les fictions dix-huitiémistes de voyage ont ceci d'exemplaire en ce qu'elles témoignent précisément de cette intention « ludique » et « implicite » : l'on y perçoit un certain divertissement érudit, parce qu'elles transforment l'emblème scientifique ou social qu'elles veulent critiquer en fiction, et confèrent ainsi à l'histoire racontée un aspect dialogique profond. Néanmoins, la relation qui unit ces fictions avec leur possible référence historique peut être doublement complexe : en plus qu'ils soient implicitement d'une nature à la fois satirique et intellectuelle, ils posent problème quant à la signification que suggèrent leurs modes de représentation fictionnelle de l'histoire dont ils sont issus. Il s'ensuit que les romans de voyages

⁹⁵⁶ Neiertz, Patrick, *Lumières obliques. Ironie et dialogues au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 74.

⁹⁵⁷ *Ibid.*, p. 99.

imaginaires, contrairement aux récits de voyage qui fournissent de fidèles et réelles sources historiques, ne peuvent, à première vue, constituer pour l'historien un document historique sur lequel il peut appuyer ses analyses sur les pays traversés par le voyageur, ou sur l'histoire des cultures matérielles vues et entendues. La problématique principale de ces satires consiste donc en ce qu'elles sont animées par des jeux de transformation et de transcendance textuelles qui ne font que déformer le sens de l'histoire, ne serait-ce que pour la raconter.

Or la question qui se pose ici, et sur laquelle nous nous pencherons dans la présente discussion, concerne moins le sens initialement voulu par les satiristes que l'*usage* même que ceux-ci font de leurs écrits. Selon F. Deloffre (1972), l'acception dix-huitiémiste des romans de voyage laisse entendre un discours critique du « plus haut degré d'intellectualisation⁹⁵⁸ », en ceci qu'il met en œuvre une critique poussée de la réalité à laquelle il fait écho. Développée parallèlement dans les domaines anglais et français à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, l'abondante tradition des romans de voyage et des récits merveilleux comporte une définition large qui se partageait de prime abord entre le « roman-satire » et le « roman-pamphlet »⁹⁵⁹, et revêtit des aspects à la fois philosophiques et historiques. Or d'un point de vue strictement typologique, les deux formes de « roman-satire » et de « roman-pamphlet » sont rangées sous le genre romanesque⁹⁶⁰, bien qu'ils ne partagent pas les mêmes « motifs », ou les mêmes « missions de voyage ». Par exemple, il y a raison d'opposer des titres comme ceux, de provenance à la fois anglaise et française, où le voyage est régi par les découvreurs de pays étrangers pour y rendre compte du peuple « bon » et « simple »⁹⁶¹ à d'autres qui ne sont que « de simples nostalgiques de la solitude », cherchant à se procurer un bonheur individuel⁹⁶². Nous avons par conséquent deux usages thématiques distincts qui invitent à percevoir les romans de voyage d'abord dans leurs variantes thématiques si l'on veut en relever la portée historico-sociale et, le cas échéant, philosophique. À cet égard, le « roman-satire » paraît fort exemplaire en raison

⁹⁵⁸ Voltaire, *Romans et contes I : Zadig et autres contes*, édition complète présentée, établie et annotée par Frédéric Deloffre, avec la collaboration de Jacques Van den Heuvel et Jacqueline Hellegourac'h, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Classique », 1979 [1972], p. 412.

⁹⁵⁹ Grente, Georges (dir.). (1996), *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVIII^e siècle*, édition revue et mise à jour sous la direction de François Moureau, Paris, Fayard, coll. « La Pochothèque », p. 1361.

⁹⁶⁰ Selon l'article « Voyages imaginaires », dans Grente (1996), *op. cit.*, pp. 1361-1363 ; cf. également Versins, P., *Encyclopédie de l'utopie, des voyageurs extraordinaires et de la science fiction*, Lausanne, L'Age d'homme, 1972.

⁹⁶¹ Selon la classification donnée dans Grente (1996), *op. cit.*, pp. 1361-1363 : *Voyages et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux isles desertes des Indes Orientales* de François Leguat, 1708 ; *Robinson Crusoe* de Daniel de Foe, 1719 ; *Les Voyages de Gulliver*, 1726 ; *La Nouvelle Atlantis* du chancelier Bacon, 1627.

⁹⁶² Cf. Grente (1996), *op. cit.*, pp. 1361-1363 : *Cleveland*, 1731 et *Histoire du Capitaine Robert Lade*, 1744 de l'abbé Prévost ; *L'Île inconnue ou Mémoires du chevalier des Gastines* de Grivel, 1783.

de son caractère délibérément abstrait de telle sorte qu'il plonge le lecteur dans l'imaginaire du voyage que le jeu satirique fait habilement jouer entre le merveilleux et l'historique. Il suscite dès lors nombre de questions sur le complexe de rapports réel/fictif qu'il avance dans le texte : par exemple, est-ce que l'écriture satirique un simple objet de divertissement ? Ou plutôt, est-elle une réécriture fictionnelle de l'histoire et un effort pour répondre, dans un contexte littéraire et critique, aux questions posées par les besoins de l'époque ? Quelle est la réalité textuelle dans laquelle ces textes ont été formés et comment pourrait-on comprendre la situation historique qui s'y décèle ? Quel est le dessein caché des diverses fictions satiriques des voyageurs dix-huitiémistes qui adoptent la même orientation et accueillent les mêmes personnages ? C'est en tenant compte de ces questions que nous nous proposons de nous attarder à une analyse comparative de deux textes successifs et constitués par la formule du « roman-satire » de voyages imaginaires (*Les Voyages de Gulliver* (1726) de Jonathan Swift et sa variante française, *Micromégas* (1752) de Voltaire). Une compréhension parallèle de ces deux versions présente un grand intérêt, d'autant qu'elle permettra de saisir les croisements narratifs fréquents entre la réalité historique vécue et la fiction des voyages imaginaires ; ces croisements laissent, en effet, entrevoir un des exemples de ce que Neiertz décrit comme une « rhétorique » de la pratique satirique au XVIII^e siècle : « elle découle avec aisance de la sociabilité intellectuelle du siècle des Lumières qui mêle l'enjouement à l'examen critique, la légèreté à la raison, le jeu à l'engagement⁹⁶³ ». Faisant partie d'un genre qui met en scène la vision du voyageur humain, dont les incursions dans les pays des songes le laissent confronté à des réalités étrangères et à de nouveaux mondes de la connaissance, le « roman-satire » s'est distingué dans l'abondante tradition des romans de voyage en ce qu'il a réussi à s'approprier un propos philosophique qui lui a légué le caractère d'une critique de l'époque, une critique qui pourrait réserver l'adjectif « historique » à cette profonde réécriture fictionnelle de l'histoire.

Prenant l'histoire comme sa cible favorite, le traitement transtextuel auquel recourt l'écriture satirique des fictions de voyage se cultive de prime abord dans l'ambiguïté des rapprochements, et donne lieu à des énoncés dont la signification s'écarte, à première vue, de celle initialement voulue par l'auteur. Cela est dû au fait que ces fictions se nourrissent d'un imposant écart culturel entre la réalité historique et l'intérêt humoristique. Or il en est ainsi dans la « rhétorique ironique » (Neiertz) qui caractérise les satires swiftiennes et voltairiennes ; celles-ci trouvent leur

⁹⁶³ Neiertz (2012), *op. cit.*, p. 576.

source d'inspiration dans un profond dialogue d'idées qui critique les sociétés humaines et qui les distingue ainsi des satires dix-septiémistes de l'« honnête politesse » :

L'ironie swiftienne de l'informulé, de l'inachevé, de l'ambivalence de sens, de la digression ne convient pas, à l'époque, au génie propre à la partie de Descartes, de Boileau et de l'honnête politesse. Dans la langue de Boileau, l'ironie se doit d'être brève, l'esprit se mesure à la rapidité de ses traits et à l'articulation de sa logique. Le dialogue d'idées, lorsqu'on emploie le ton ironique, ne saurait compromettre avec la rhétorique et la syntaxe, au péril de verser dans le galimatias parodique des persifleurs⁹⁶⁴.

Parce qu'elles ont pour auteur l'homme d'esprit aussi bien que l'humoriste, la situation et la nature de l'action dans les fictions dix-huitiémistes de voyage ne peuvent être définies uniquement dans le cours du récit. On doit, au contraire, tenir constamment compte d'un jeu d'allusions textuelles auxquelles renvoient les fonctions données dans le déroulement de l'intrigue. La succession des événements et des actes a beau être identique, elle peut avoir des significations fort variées. Ainsi Swift a-t-il relevé la Querelle historique des Anciens et des Modernes – une querelle qui a animé le monde littéraire à l'Académie française depuis la fin du XVIII^e siècle – pour en rapporter, sous forme de conte merveilleux, le « récit complet véridique de la bataille livrée vendredi dernier entre les livres Anciens et Modernes à la bibliothèque St-James⁹⁶⁵ ». En se nourrissant d'énonciations dédoublées et contradictoires tirées de l'histoire qu'il voulait raconter, la pratique de l'humoriste achève le récit de cette même histoire tout en le déformant. Ainsi, selon le récit swiftien, la bataille des livres à la bibliothèque éclata, en effet, non pas entre les deux partis des Anciens et des Modernes, mais plutôt entre deux autres antagonistes qui ne furent qu'une abeille et une araignée :

Cette querelle débuta à propos d'un lopin de terre se trouvant sur l'un des deux sommets du mont Parnasse ; le plus élevé des deux avait, semble-t-il, été depuis un temps immémorial la paisible propriété de certains résidents appelés les Anciens, alors que l'autre était détenu par les Modernes. [...] Les choses avaient atteint ce point critique lorsqu'un incident matériel fortuit éclata. Car, sur l'angle le plus élevé d'une grande fenêtre, demeurait une certaine araignée, [...]. Les avenues menant à son château étaient protégées par des barrières et des palissades, selon le procédé moderne de fortification. [...] Dans cette demeure, elle avait vécu un certain temps en paix et dans l'abondance, [...] jusqu'au jour où le bon plaisir de la fortune y conduisit une abeille⁹⁶⁶.

En dérivant de l'histoire des énoncés évoquant un sens différent, la réécriture satirique lui substitue inversement une suite importante de transformations et de détournements. La plainte

⁹⁶⁴ *Ibid.*, p. 586.

⁹⁶⁵ Cf. Swift, Jonathan, *La Bataille des livres et autres textes*, essais extraits de *The Prose Works of Jonathan Swift*, vol. I & IV, Herbert Davis, Oxford-Basil Blackwell, (1957-1968), traduit de l'anglais par Monique Bégot, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Rivages Poche/Petite Bibliothèque », 2003, p. 5.

⁹⁶⁶ *Ibid.*, p. 58-59.

sous forme de conte merveilleux et les procédés symboliques président à la production de ces textes. Et c'est dans cette perspective là que l'invention littéraire de l'emblème des « abeilles et araignées » (dont la première occurrence s'observe dans *Novum Organum* (1620) de Francis Bacon), comme celui des « géants et nains » (première occurrence chez Swift) devient signe de l'influence qu'exerçait à l'époque la confrontation entre les Anciens et les Modernes dans le domaine des lettres et des recherches scientifiques ; cette influence s'affirmera dans le domaine littéraire par la parution successive d'ouvrages⁹⁶⁷ recommandant les opérations de satire et de vulgarisation scientifique en vue de réécrire et d'intellectualiser l'histoire de cette confrontation et ce, via l'affabulation d'une excursion littéraire à travers les grandeurs et les faiblesses des mondes étrangers. C'est précisément par là que s'est opérée la rencontre importante entre les contes voltairiens, dont le cas intéressant de *Micromégas* (1752), et la tradition anglo-saxonne du « roman-satire » des voyages imaginaires connue, depuis le début du XVIII^e siècle, grâce aux *Voyages de Gulliver* (1726). C'est, en effet, depuis Voltaire que l'héritage satirique et poétique de Swift fut diffusé et introduit en France, ainsi que l'attestent les nombreuses lettres⁹⁶⁸ rassemblées et éditées par K. Williams, dans son essai sur la réception de Swift par ses contemporains (*Swift: the Critical Heritage*, 1970). Dans une lettre adressée à M. Thieriot et datant du 2 février 1727, Voltaire annonce ainsi l'arrivée, en France, du premier volume du « doyen Swift » – ou le « Rabelais perfectionné⁹⁶⁹ » :

Vous me mandez que vous n'avez reçu de M. Dussol que le premier volume, et que vous n'avez pas voulu le traduire, dans l'incertitude d'avoir le second. À cela, mon cher ami, je vous répondrai que je vous aurais pu envoyer tous les livres d'Angleterre en moins de temps que vous n'en pouviez mettre à traduire la moitié de *Gulliver*. [...] C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé ; mais c'est un Rabelais sans fatras, et ce livre serait amusant par lui-même,

⁹⁶⁷ F. Deloffre (1972) présente un dossier chronologique instructif qui permet une mise au point des textes philosophiques, parus dans les domaines anglais et français, qu'on qualifie souvent par les expressions « utopie scientifique » (*Nova Atlantis* (1627) de Bacon) et « voyage interplanétaire » (*Un homme dans la lune* (1638) de Godwin ; *États et empires de la lune* (1657) de Cyrano de Bergerac ; *Gomgam ou l'Homme prodigieux, transporté dans l'air, sur la terre et sous les eaux* (1711) de l'abbé Bordenon ; *Micromégas* (1752) de Voltaire).

⁹⁶⁸ Voir surtout, dans l'édition de L. Moland (*Œuvres complètes*, 1877-1885, Classiques Garnier) les articles suivants : *Lettre à M. Thieriot*, 2 février 1727, XXXIII, 165 ; *Lettre à M. Thieriot*, mars 1727, XXXIII, 167 ; *Lettre XXII* (1734), *Mélanges*, XXII, 174-5 ; « Des Beaux-Arts en Europe du Temps de Louis XIV », *Siècle de Louis XIV*, 1756, XIV, 560 ; « La Vie et les Opinions de Tristram Shandy », traduites de l'anglais de Sterne, pour M. Frenais (1777), *Articles Extraits du Journal de Politique et de Littérature*, I, XXX, 381.

⁹⁶⁹ « Il y a du doyen Swift plusieurs morceaux dont on ne trouve aucun exemple dans l'antiquité : c'est Rabelais perfectionné », « Des Beaux-Arts en Europe du Temps de Louis XIV », dans Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Hellegouarc'h et Sylvain Menant, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 2005, p. 1009.

par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain⁹⁷⁰.

Cette lettre donne, en effet, suite à une autre que l'auteur a envoyée au comte de Morville, et dans laquelle il décrit le « doyen d'Irlande » en ces termes :

Je ne puis d'ailleurs me refuser l'honneur que me fait le célèbre M. Swift de vouloir bien vous présenter une de ses lettres. Je sais que sa réputation est parvenue jusqu'à vous, et que vous avez envie de le connaître ; il fait l'honneur d'une nation que vous estimez... Je me flatte, conclut Voltaire, que vous regarderez comme une preuve de mon sincère attachement à votre personne la liberté que je prends de vous présenter un des hommes les plus extraordinaires que l'Angleterre ait produits⁹⁷¹.

Or il convient ici de s'arrêter sur quelques remarques liées à la manière dont les humoristes anglais et français s'employaient à développer leur propre pratique de la satire, car il existe une distinction importante à souligner entre les différentes satires philosophique, parodique ou comique que les deux auteurs ont envisagées. Il serait utile de s'attarder ici sur un examen des fonctions des personnages dans le cadre de l'action qu'ils représentent : quel est le contexte référentiel visé par ceux-ci, et comment parviennent-ils, à travers la satire, à tirer profit de la « fortune du dialogue d'idées » (Neiertz) et de critiquer dès lors les mœurs et l'éthique de leur temps ? Une telle perspective nous permettra de mieux saisir le dialogue invisible qui s'établit parfaitement, chez les deux auteurs, entre le narrateur-satiriste et le narrateur-moralisateur, entre l'« homme d'esprit » et l'« humoriste ». L'on perçoit, en effet, une incontestable critique de l'éthique de l'époque, ce qui fait en sorte que l'art de l'ironie devient une « construction complexe de l'esprit éveillé, [...] qui réagit à une situation contextuelle, [...] qui est porteuse d'une intention consciente et mûrie⁹⁷² ». Or c'est notamment là que l'on observe cette « fortune du dialogue d'idées » dont parle Neiertz, laquelle se nourrit de « deux composantes complémentaires de l'esprit du temps : l'examen critique et la gaieté⁹⁷³ ». L'on est ici porté à nous interroger plus précisément sur les deux éléments importants de la production et de la réception, comme ils sont fondamentaux à notre compréhension du dialogisme caractéristique de ces satires, textes décrits à la fois par les épithètes « philosophique » et « satirique ».

Force est de constater que le champ de variantes dans lequel s'inscrivait la production des diverses pratiques dix-huitiémistes de la satire a été, en effet, assez vaste. Le terme même de

⁹⁷⁰ Voltaire, *Correspondance I* (1704-1738), texte établi et annoté par Théodore Besterman, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, p. 191.

⁹⁷¹ Cité dans Dédeyan, Charles, *Le retour de Salente, ou Voltaire et l'Angleterre*, Paris, Librairie Nizet, 1988, p. 83.

⁹⁷² Neiertz (2012), *op. cit.*, p. 116.

⁹⁷³ *Ibid.*

« satire » possède, d'un point de vue étymologique, un caractère structural extensif qu'il convient d'en éclairer, en quelques mots, certaines acceptions. Dans la réforme terminologique qu'a faite Genette (1982) des pratiques transtextuelles de la satire, s'en trouve une distinction de deux significations s'appuyant chacune sur le critère du type de relations hypertextuelles qui s'y établit : entre la transformation d'une part, et l'imitation d'autre part. D'une manière générale, il s'agit d'un champ d'exercice qui appartient à plusieurs genres dérivés (poétique et narratif) mais dont la fonction comique reste constante : à savoir, pour s'en tenir au vocabulaire dix-huitiémiste, « substituer toujours un *nouveau sujet* à celui qu'on parodie : aux sujets sérieux des sujets légers et badins⁹⁷⁴ ». Le satiriste fait donc entrer dans le système du texte des personnages variés mais qui se groupent toujours autour de la même fonction, autour du même *motif*. Comprendre ainsi les considérations structurale et fonctionnelle qui sous-tendent les pratiques satiriques nous permettrait d'orienter l'appréhension des catégories dans lesquelles la production des deux œuvres qui nous concernent ici s'inscrit : connotant le genre « satire » par voie de transformation du sens dans un roman de voyages imaginaires, *Les Voyages de Gulliver* et *Micromégas* se diffèrent pourtant par le *type de relation hypertextuelle* que chacun établit par référence à la tradition symbolique et historique dont elle est issue. La même formule du roman de voyages éclaire la tâche du personnage principal, ce qui fait que les deux romans partagent un motif commun, à savoir l'excursion littéraire aux pays étrangers. Cela n'empêche que la fonction des personnages, tout en suivant le même motif qui est celui du voyageur, comporte des variantes considérables au niveau du cours de l'action et, du même coup, laisse entrevoir des renvois à deux parentés hypertextuelles très différentes quoique se rapportant au même sujet. La réception de Swift par Voltaire avait sans doute été déterminante : le récit voltairien imite du côté des formes le principe transformationnel que Swift avait d'abord inventé dans la *Bataille des livres*, puis élaboré dans *Les Voyages de Gulliver*, en divisant la Querelle scientifique et littéraire entre les Anciens et les Modernes dans les deux catégories métaphoriques des géants et des nains. Pourtant, le voyage que Swift choisit d'être terrestre devient ensuite chez Voltaire un voyage interplanétaire, « de planète en planète » ; puis l'emblème des « *Géants* versus *Nains* » est remplacé, chez Voltaire, par celui du « *Saturnien* versus *atomes intelligents* » – c'est-à-dire l'habitant de la planète Saturne versus les habitants de la Terre. À cela s'ajoute le rôle que chacun

⁹⁷⁴ Cf. P. de Montespin, *Traité des Belles Lettres*, Avignon, 1747 ; Delepierre, Octave, *Essai sur la parodie chez les Grecs, les Romains et les modernes*, Londres, 1870, cité dans Genette, Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1982, p. 32.

des deux auteurs assigne au personnage principal du roman, entre « la tradition qui met en scène un voyageur humain, borné dans ses perspectives⁹⁷⁵ » chez Swift, et celle du voyageur qui devient juge chez Voltaire⁹⁷⁶ :

Situé au centre des préoccupations de Swift, l'homme est à la fois, dans les *Voyages de Gulliver*, le héros et le sujet de toutes les expériences. Voltaire, qui emprunte à Swift dans ce sens, va réaliser avec *Micromégas* un pas de plus dans la conversion philosophique du merveilleux. La tradition qui met en scène un voyageur humain, forcément borné dans ses perspectives, [...] ne lui semble sans doute pas assez directe : il l'intègre à une autre tradition, celle de l'observateur étranger-visiteur-juge, qui court dans le roman français depuis la fin du XVII^e siècle et s'est illustrée par les *Lettres persanes* (1721). Il y a dans *Micromégas* interversion des rôles : ces êtres, qui ne sont pas des hommes, et dont on attend la vérité, on ne va pas à leur rencontre ; c'est eux qui se déplacent pour venir juger l'humanité, avec l'infailibilité que leur confère une nature supérieure⁹⁷⁷.

Ainsi, l'axe, à la fois merveilleux et historique, selon lequel les deux romans ont été composés aborde le même motif et reprend la même question, mais chaque sujet, bien qu'identique du point de vue de la structure, est composé dans ses propres extensions et variantes. Leur utilisation des attributs externes des personnages – leur âge, leur situation, leur apparence extérieure avec ses particularités – connaît des métamorphoses quant aux fonctions. L'étude des attributs des personnages, selon leurs fonctions et leur entrée en scène, ainsi que celle des références symboliques variables permettent dès lors de lever des hésitations sur la question de la parenté hypertextuelle, à la fois étroite et problématique, des deux romans avec l'abondante littérature du voyage imaginaire qu'a connue le XVIII^e siècle.

Or si l'on parle ici d'« historique », c'est qu'en laissant la réponse des satiristes s'exprimer dans une formule ainsi abstraite, les deux œuvres réussissent à connoter implicitement la situation historique alors connue à l'époque ; elles le font dans cette singulière « conversion philosophique du merveilleux⁹⁷⁸ » qui lègue au genre une tradition symbolique d'un « plus haut degré d'intellectualisation ». Dans son essai intitulé « Les abeilles et les araignées » (2001), M. Fumaroli relève la genèse de la satire swiftienne de la Querelle dans l'invention emblématique qu'a faite Swift dans la *Bataille des livres* (1704), en opposant les abeilles – symbole de l'éloquence et de la sagesse des Anciens – aux araignées – symbole du rationalisme cartésien et

⁹⁷⁵ Deloffre (1972), *op. cit.*, p. 411.

⁹⁷⁶ Voir le dossier « Notices et notes » dans Voltaire, *Romans et contes I : Zadig et autres contes*, édition complète présentée, établie et annotée par Frédéric Deloffre, avec la collaboration de Jacques Van den Heuvel et Jacqueline Hellegourac'h, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Classique », 1972 [1979], p. 411-412. Voir également, Fondanèche, Daniel, *La littérature d'imagination scientifique*, Amsterdam, Rodopi, 2012.

⁹⁷⁷ Deloffre (1972), *op. cit.*, p. 411-412.

⁹⁷⁸ *Ibid.*, p. 412.

de la foi en la méthode des Modernes. Il suggère de considérer ces deux figures symboliques comme guide de lecture susceptible de mieux situer *Les Voyages de Gulliver* (1726) dans l'enchaînement des événements historique et littéraire qui lui auraient donné lieu :

L'emblème le plus complet et le plus inépuisable de la Querelle avait été inventé par Jonathan Swift, et prêté par lui à Ésope, dans la prosopopée qui conclut sa *Bataille des livres* en 1697. On pourrait l'intituler : « Les abeilles et les araignées ». [...]. C'est à cette lumière qu'il faut lire les *Voyages de Gulliver*, publiés en 1726 et où Swift amplifie à la hauteur d'une parabole du monde moderne, reconstruit contre la Nature par l'orgueilleuse raison humaine, l'emblème des Abeilles et des Araignées⁹⁷⁹.

Au cours de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle, la floraison des recherches scientifiques dans les domaines des mathématiques, de l'astronomie et de la cosmographie a bien attiré l'attention de l'abondante littérature qui en tirait parti en les transformant en des romans de vulgarisation scientifique. C'est, ainsi que le relève Fumaroli, depuis la parution de l'importante fable épistémologique inventée par Francis Bacon⁹⁸⁰ dans *Novum Organum* (1620) que l'usage symbolique des utopies scientifiques commence à pousser le domaine littéraire vers la voie satirique. Le philosophe anglais fut, en effet, le premier à faire un classement purement métaphorique des savants : il laisse le conflit sans cesse naissant dans l'histoire des sciences entre les rationalistes se refléter dans celui surgissant dans le monde des insectes entre la fourmi, l'araignée et l'abeille. Voici ce qu'on en lit dans ce fameux passage où Bacon fait mention de la faculté de l'abeille qui la distingue des araignées et des fourmis :

Ceux qui ont cultivé les sciences furent ou bien empiristes ou bien dogmatistes. Les empiristes, à la façon des fourmis, se contentent d'accumuler et d'utiliser ; les rationalistes, à la manière des araignées, extraient d'eux-mêmes des toiles ; l'abeille tient une voie médiane ; elle choisit et recueille sa matière sur les fleurs du jardin et du champ ; et cependant elle la transforme et digère par sa propre faculté⁹⁸¹.

En effet, la réputation de l'auteur du *Novum Organum* au courant des premières dizaines d'années du siècle ne se bornait seulement pas à l'apport scientifique de ses écrits, mais aussi aux fictions que ces derniers ont fortement suggérées. Selon A. Tadié (2009), l'une des premières références au baconisme en France remontent à l'année 1734, dans *Les Lettres philosophiques* publiées depuis Amsterdam par Voltaire, puis à l'année 1751, dans le discours préliminaire de *l'Encyclopédie* et dans l'article (vol. I, 713-718) que Diderot et d'Alembert ont consacré au

⁹⁷⁹ Fumaroli, Marc, « Les abeilles et les araignées », dans *La querelle des Anciens et des Modernes : XVII^e et XVIII^e siècles*, édition établie et annotée par Anne-Marie Lecoq ; précédée de *Les Abeilles et les araignées*, essai de Marc Fumaroli, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Classique », 2001, p. 216.

⁹⁸⁰ Bacon, Francis. (1878), *Novum organum*, I, 93-95, éd. Thomas Fowler, Clarendon Press, Oxford.

⁹⁸¹ Cité dans Fumaroli (2001), *op. cit.*, p.216-217.

baconisme⁹⁸². L'importance que les « esprits du siècle » ont accordée aux écrits de Bacon n'a pourtant été pleinement ressentie qu'aux alentours des années cinquante et grâce à la « médiation de Diderot » ; celui-ci a réussi, ainsi que le relève Tadié, à faire ressortir les textes de Bacon et à en proposer une lecture attentive :

Je crois avoir appris à mes concitoyens à estimer & à lire le chancelier Bacon ; on a plus feuilleté ce profond auteur depuis cinq à six ans, qu'il ne l'avoit jamais été. Nous sommes cependant encore bien loin de sentir l'importance de ses ouvrages ; les esprits ne sont pas assez avancés. (article Encyclopédie, vol. V [1755], p. 635-649)⁹⁸³.

Dès lors, la circulation du baconisme entre la Grande-Bretagne et la France au cours du siècle a été déterminante. A. Tadié souligne l'importance qu'avaient accordée Voltaire et les encyclopédistes aux idées du baconisme⁹⁸⁴, et comment celles-ci sont devenues une fiction de voyage habilement exploitée par les satiristes. Non seulement la fable épistémologique de l'abeille, de la fourmi et de l'araignée que l'on retrouve dans *Novum Organum* avait-elle été intégrée dans le domaine littéraire, mais aussi l'image même du chancelier Francis Bacon avait connu un détournement métaphorique important. C'est avec Swift qu'apparaît la première occurrence d'une « bataille » entre l'Ancien et le Moderne, entre Aristote et Bacon ; ce fut cette idée qui avait annoncé « le thème baconien dans l'œuvre du romancier » :

Puis *Aristote*, observant l'avance féroce de *Bacon*, banda son arc en direction de la tête, et lâcha sa flèche, qui rata le courageux *Moderne*, et siffla au-dessus de sa tête ; mais elle frappa *Des-Cartes* ; la pointe d'acier fut prompte à trouver un *défaut* du *casque* ; elle perça le cuir et la doublure, et pénétra son œil droit. La torture de la douleur fit tourner le courageux *archer*, jusqu'à ce que la mort, semblable à quelque étoile au pouvoir occulte, l'aspire dans son propre *vortex*⁹⁸⁵.

Dans *Les Voyages de Gulliver*, Swift retrace l'idée qu'il a d'abord illustrée dans sa *Bataille des Livres*, celle de la confrontation entre l'abeille et l'araignée. Celle-ci a été développée dans une confrontation entre les deux attributs des géants et des nains, entre les grandeurs des uns et les faiblesses des autres, en décrivant ce qu'il appelle « une bataille sanglante et imminente entre deux puissantes armées appelées « livres » - les Anciens et les Modernes⁹⁸⁶ ». Les deux partis de la bataille sont divisés entre deux troupes, l'armée des Modernes que conduisaient Bacon,

⁹⁸² À part l'article « Baconisme » qui a été rédigé par l'abbé Pestré, A. Tadié relève, dans l'*Encyclopédie*, les articles où figurait la philosophie de Bacon : ART, RHÉROTIQUE, CAUSES FINALES, CHALEUR, ÉCLECTISME. Cf. Moreau, Isabelle (dir.), *Les Lumières en mouvement. La circulation des idées au XVIII^e siècle*, Paris, ENS Éditions, 2009.

⁹⁸³ Cité dans Moreau (2009), *op. cit.*, p. 102.

⁹⁸⁴ À part Voltaire, les encyclopédistes et les cercles philosophiques français, Tadié retrace la première parution d'un texte du baconisme en 1619, dans l'article *Essays moraux* (1619) de Jean Beaudoin.

⁹⁸⁵ Cité dans Moreau (2009), *op. cit.*, p. 119.

⁹⁸⁶ Swift (2003), *op. cit.*, p. 4.

Descartes, Gassendi et Hobbes, contre l'armée des Anciens que montaient, entre autres, Homère, Pindare, Hippocrate, Platon et Aristote. C'est à l'image de Bacon que l'on fait souvent remonter l'idée de la bataille, que Tadié décrit comme ce qui réside à l'origine du roman satirique swiftienne, laquelle connaîtra, pendant environ trois décennies, une « fréquente réécriture de réécritures » : « Cette image complexe [Bacon], à la fois profonde dans l'influence théorique, et superficielle dans la réputation qui se déplace, trouve enfin à se dissoudre dans la satire, ou dans la fiction, fournissant à la pensée du roman comme une première inspiration⁹⁸⁷ ». Or ce thème se reflète dans les fonctions que Swift attribue, quelques années plus tard, aux personnages de ses *Voyages de Gulliver* : nourrie par le même motif, la fonction du personnage principal s'y réécrit mais dans une perspective qui connaît une mutation significative dans le déroulement de l'intrigue. L'attribut du géant devient, dans *Les Voyages de Gulliver*, celui de l'Homme-Montagne – expression pour désigner le capitaine Lemuel Gulliver qui s'est fait prisonnier dans le pays des nains de Lilliput ; mais ce voyageur géant, au lieu de poursuivre le même schéma de confrontation et de bataille, décide d'apprendre à connaître ses adversaires. Ce sont moins les fonctions qui changent que les manières de les réaliser. Par là, l'idée hypertextuelle de la Querelle se transforme inversement en une nouvelle fonction littéraire qui fait émerger une figure honorable permettant aux antagonistes de se donner rencontre sur de nouveaux terrains communs. Swift décrit ce projet distinct dans ses écrits en annonçant, dans une lettre datant du 15 août 1725, que *Les voyages de Gulliver* « will wonderfully mend the world⁹⁸⁸ ». Irvin Ehrenpreis (1983) – auteur d'un volumineux travail de trois tomes sur Swift – retrace, dans les correspondances du satiriste avec ses amis, la composition du projet de *Gulliver* et en relève une première mention dans une lettre datant du 15 avril 1721 : « I am now writing a history of my travels, which will be a large volume, and gives account of countries hitherto unknown⁹⁸⁹ » ; mais ce ne fut qu'en 1725 que le satiriste a confirmé l'achèvement de ce projet, dans une lettre du 14 août et dans laquelle on lit ceci : « I have finished my travels, and I am now transcribing them; they are admirable things, and will wonderfully mend the world⁹⁹⁰ ». Dans *Gulliver*, la perspective du voyageur humain confronté à de nouvelles réalités acquiert un nouveau principe hypertextuel, que Voltaire aura à reprendre et à développer dans son *Micromégas*. Bien qu'il laisse entrevoir une certaine

⁹⁸⁷ Moreau (2009), *op. cit.*, p. 123.

⁹⁸⁸ Cité dans Ehrenpreis, Irvin, *Swift. The Man, his Works, and the Age*, volume three, London, Methuen, 1983, p. 443.

⁹⁸⁹ Cité dans *ibid.*, p. 442.

⁹⁹⁰ Cité dans *ibid.*, p. 443.

liaison avec les idées satiriques précédentes de la Querelle des Anciens et des Modernes (dans la *Bataille des livres*), *Gulliver* a un caractère fort particulier en ceci qu'il échappe à tout essai de contextualisation ou d'interprétation historique tout en laissant celles-ci se confirmer dans les méandres du jeu fictionnel de la satire. Cela dit, malgré la présence évidente d'allusions à la fois institutionnelle et personnelle, *Gulliver* se présente moins comme satire fidèle aux événements de la chose parodiée que comme un profond récit critique d'apprentissage moral. Or c'est ainsi qu'il convient, semble-t-il, de le lire. C'est pour cette raison que Ehrenpreis met en garde le lecteur de *Gulliver* contre toute certitude d'interprétation historique à laquelle celui-ci peut inévitablement référer :

Unlike most of Swift's works *Gulliver's Travels* does not finally stand with a specific context of public events. It refers to many external facts; we can identify many allusions to persons. But the stories do not require us to notice these historical matters; they do not invite us to keep in mind the particularities of the author's ambience⁹⁹¹.

La perspective du voyageur, à la fois simple visiteur et juge des nouvelles connaissances émergentes, sert dès lors d'importante voix critique apportée par les satiristes, en apparence ingénus, à la Querelle ; elle confère au « roman-satire » des voyages imaginaires un statut d'énonciation à la fois dédoublée et symbolique, où il s'agit moins des auteurs des actions que des actions elles-mêmes. Ces variantes dans les fonctions des personnages de la Querelle entre les géants et les nains, entre les grandeurs des uns et les faiblesses des autres, peuvent se justifier dans la conséquence méthodologique à laquelle arrive le folkloriste V. Propp dans sa *Morphologie du conte* (1970), où il affirme que les transformations et remplacements que subissent les contes ont, en effet, leur part dans la réalité historique sans cesse changeante. Les contes merveilleux ont, selon le folkloriste, un caractère de richesse et de diversité souvent difficile à cerner car il découle d'un fait double constant et variable : d'une part, les fonctions sont remplies de manière presque identique, et, d'autre part, elles changent toujours de signification. Nous voyons par exemple que la fonction de confrontation entre les géants et les nains suit la même structure dans les deux textes de Swift et de Voltaire : le héros s'éloigne de sa famille ; il part pour un long voyage ; il se fait prisonnier (chez Swift) et visiteur (chez Voltaire) dans une contrée étrangère ; il s'engage dans l'interrogation et la découverte du lieu dans lequel il se trouve ; il observe les valeurs et les vices de son adversaire (chez Swift) et de ses hôtes (chez Voltaire) ; il accepte de vivre avec les peuples qui le reçoivent et d'agir avec leur environnement

⁹⁹¹ Ehrenpreis (1983), *op. cit.*, p. 453.

sociétal ; il accepte l'échange intellectuel avec ceux-ci et s'engage inversement dans une autocritique de sa propre société humaine ; il revient dans sa maison ; il fait comprendre au lecteur les prétentions de la Querelle entre les savants Anciens et Modernes, entre les grandeurs des uns et les faiblesses des autres. Malgré la ressemblance qu'on peut manifestement observer dans le déroulement de l'intrigue des deux textes, la signification que chacune peut suggérer change. Or c'est ici que V. Propp discute de ce que le morphologiste peut constater du point de vue de la structure, mais que seul « l'historien en interprète l'aspect historico-social⁹⁹² ». Selon le folkloriste, les fonctions dans les contes merveilleux « appartiennent au même type en ce qui concerne leur structure⁹⁹³ », ce qui peut suggérer qu'elles ont toutes la même source. Néanmoins, une telle apparente valeur constante ne doit nullement signifier que les contes sont uniformes du point de vue de leurs formes, car celles-ci ont une diversité qui se transforme à chaque réécriture ou à chaque interprétation nouvelle ; laquelle dispose de ses propres lois. Cela est dû au fait que le conte, écrit Propp, « subit l'influence de la réalité historique contemporaine », car « la vie réelle elle-même crée des figures nouvelles qui supplantent les personnages imaginaires » :

Le morphologiste n'a pas le droit de répondre à cette question. Il transmet à ce point ses conclusions à l'historien [...]. Dire « une source unique » ne signifie pas forcément que les contes ont pour origine, par exemple, l'Inde, et qu'à partir de là ils se sont répandus dans le monde entier, prenant au cours de leurs voyages des formes différentes, [...]. La source unique peut être, aussi bien, psychologique, sous un aspect historico-social. Mais il faut rester une fois de plus, extrêmement prudent [...]. Enfin, la source unique peut se trouver dans la réalité. Mais l'étude morphologique du conte montre qu'il n'en reflète que très peu. Entre la réalité et le conte, il existe certains points de passage : la réalité se reflète indirectement dans les contes⁹⁹⁴.

Il serait possible d'expliciter cette hypothèse si l'on observe le déroulement de l'intrigue dans la réécriture satirique de l'histoire de la Querelle chez Voltaire. Dans *Micromégas*, les protagonistes de la Querelle, que le satiriste fait rassembler autour d'un groupe d'hommes-philosophes désignés par « atomes intelligents », sont enchevêtrés les uns avec les autres dans une intéressante discussion qu'entreprennent avec eux deux voyageurs, un géant et un nain. Dans cette mesure, le même motif du voyageur arrivé pour juger de la Querelle se produit, bien qu'il se rapporte cette fois-ci à l'échelle du cosmos : ce sont l'habitant de l'étoile de Saturne – Monsieur Micromégas le géant – et l'habitant de l'étoile de Sirius – l'Académicien le nain, qui passent sur la queue de la comète, de planète en planète, dans un voyage où se former l'esprit et le cœur.

⁹⁹² Propp, Vladimir Jakovlevič, *La morphologie du conte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1970, p. 31.

⁹⁹³ *Ibid.*, p. 30.

⁹⁹⁴ *Ibid.*, p. 131.

Ayant trouvé « une aurore boréale toute prête », ils arrivent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique. Là, ils entament une discussion avec un groupe de philosophes acharnés pour en arriver finalement à la conclusion que la race humaine a « de si étonnantes contrastes » : « Il prit aussitôt fantaisie au Sirien et au Saturnien d'interroger ces atomes pensants, pour savoir les choses dont ils convenaient⁹⁹⁵ ». Discutant tour à tour avec un cartésien, un leibnitzien, un partisan de Malebranche, un partisan de Locke, en leur demandant ce que c'était que l'âme et la matière, le propos des deux voyageurs multiplie des allusions constantes à l'actualité de la Querelle, devenue dans le conte cette idée hypertextuelle de l'excursion littéraire à travers les mondes. Cela exposé, la fuite et la confrontation que supposait le contexte de la Querelle sont remplacées, dans la variante voltairienne des *Voyages de Gulliver*, par le dialogue, l'interrogation et la réflexion. Ces derniers font la situation initiale pour le personnage-exécutant, et deviennent condition de lecture pour le lecteur. Différentes situations se tissent dans un même thème, et la critique de l'éthique des sociétés humaines devient une manière de réaliser la fonction des personnages. Non seulement le thème historique de la Querelle devient-il, chez Swift comme chez Voltaire, un acte de réécriture littéraire de l'histoire, mais aussi il se signale dans un jeu de création qui codifie et intellectualise le contenu de cette même histoire, tout en le laissant disposé d'après des lois de transformation propres au jeu satirique, et aux attentes des lecteurs. Les noms et les actions se métamorphosent, mais leurs fonctions, bien qu'elles connaissent de nombreuses variantes, suivent le même schéma critique que prête la satire à l'histoire. Dès lors que le cheminement du voyageur, devenu à la fois observateur et juge, devient le lieu où s'opère l'association de l'historique et du fictif, donc du *réel*, il appartenait à la création du récit, à un personnage littéraire, de dénouer ce qui autorisait à toute une histoire d'être racontée, évaluée et réécrite :

Nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés ; et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. Je le crois bien, dit Micromégas ; car dans notre globe nous avons près de mille sens, et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits⁹⁹⁶.

De par leur thématique commune, jointe à leur inégale portée philosophique, les deux livres posent problème quant à l'établissement de leur place dans la tradition des fictions de voyage de

⁹⁹⁵ Voltaire (1972), *op. cit.*, p. 60.

⁹⁹⁶ *Ibid.*, p. 46.

l'époque, phénomène que l'on a essayé de justifier par les divergences et nouveautés constatées dans les croisements narratifs entre la fiction et la réalité. Quand il s'agit d'établir la signification d'un texte dans la multiplicité des réécritures auxquelles il avait donné lieu, le cercle vicieux de la production textuelle trouve un cas-limite. Que les historiens de la littérature s'intéressent ici à la genèse des textes (preuves de la filiation d'un texte à un autre, appartenance au genre, influences exercées sur la genèse), cela présuppose à plus forte raison qu'ils fassent appel à une conception structurale de ces textes. Dans ce genre de textes problématiques, où la polysémie du discours textuel laisse évidentes les limites de la description structurale et de l'analyse historique, il reste encore question de la possibilité de replacer l'étude dans l'entre-deux entre la description qui reste strictement à l'intérieur du domaine du texte et le contexte historique des œuvres dans lequel il s'inscrit. Il existe des limites à la compréhension historique des œuvres littéraires, des circonstances de la composition des textes, de leur production ou de leur réception ; ces limites consistent en le fait qu'on ne peut transposer notre compréhension de l'œuvre dans le discours inconscient dont elle participait que si l'on change de discours, que si l'on se dépasse pour comprendre finalement que le *fictif*, comme le *réel*, a lui aussi une « fonction communicative » :

La fonction communicative du fictif provient de ce que le monde de la fiction et le monde réel sont apparentés dans une horizontalité réciproque : il est la condition [...] qui fonde la possibilité d'ouvrir son propre horizon sur l'horizon de l'autre, de dépasser les frontières du monde déjà familier et de faire par là même une nouvelle expérience de soi-même dans la prise de conscience de l'autre⁹⁹⁷.

Aussi la problématique de l'allusion textuelle et de la critique en action fait-elle remarquer une des étapes constitutives de la construction d'une littérature qui se mue en une « indirecte communication », une littérature qui laisse le lecteur dupé par la dissimulation sémantique, et qui l'invite dès lors à une réflexion seconde, à une rectification de perspective. Nous nous trouvons ici en face d'une conception qui suggère une relation inverse entre la fiction et la réalité, ce qui repose en des termes nouveaux la question de l'association, dans l'analyse de textes, de l'« intelligence structurale » et de l'« intelligence herméneutique ». Cette association ne peut être accomplie que si on la situe dans le statut logique au sein duquel elle se développait : autrement dit, elle ne saurait contredire le discours des œuvres, et renoncer à l'enjeu véritable que celles-ci ont proposé dans la littérature. Or pour établir le statut logique des différents genres au sein desquels la définition de la littérature a été tournée contre les normes classiques, il serait

⁹⁹⁷ Jauss (1985), *op. cit.*, p. 196-197.

nécessaire de s'en tenir au préalable aux conditions historiques qui émoussaient la pointe d'une nouvelle critique littéraire ; l'on trouverait ici la justification des pratiques en usage et des positions adoptées par le discours critique. C'est en ce sens que les différentes orientations à propos de l'interprétation des œuvres peuvent conduire finalement vers la solution du problème qui en est l'origine : à savoir une expérience esthétique conditionnée par l'histoire, par *son* histoire⁹⁹⁸. Les deux aspects historique et esthétique contribuent ensemble à procurer à l'histoire littéraire la possibilité d'une connaissance généralement valable ; c'est, en effet, sur l'articulation entre l'expérience esthétique et les horizons historiques de la compréhension qu'il faudrait fonder les règles de l'analyse historique de texte, c'est-à-dire en prenant en considération 1) le « récit historique » ; 2) l'« intelligence du concept » ; 3) la « rigueur des preuves »⁹⁹⁹. Dans cette perspective méthodologique, qui devrait se méfier des « hypothèses non vérifiées, ou non vérifiables¹⁰⁰⁰ » dans l'interprétation, H. R. Jauss situe la pertinence d'un examen qui s'en tient au modèle question/réponse dans ses fonctions historique, esthétique et philosophique. En s'employant à retrouver la question « esthétique » à laquelle les différents horizons historiques de la compréhension ont fourni des réponses, il serait possible de comprendre « pourquoi une question donnée s'est-elle posée, pourquoi a-t-elle suscité une réponse, précisément à tel moment et de telle façon ? (pourquoi ne s'est-elle pas déjà posée avant ? pourquoi se reposera-t-elle après sous une forme encore différente ? pourquoi est-elle limitée à un certain temps, pourquoi ne la pose-t-on plus depuis longtemps ?)¹⁰⁰¹ ». La réponse à de telles questions ne peut se laisser réduire à la perspective historico-herméneutique ou à la perspective esthétique prises de façon

⁹⁹⁸ Sur le problème de l'interprétation – ou de l'« intelligence herméneutique » – telle qu'elle se présente dans l'analyse historique, il serait instructif de se référer à la contribution incontournable de l'historien français F. Furet (1975), dans « De l'Histoire-récit à l'Histoire-problème » (*Diogenes*, n° 89, janvier-mars 1975). Considérée comme la « discipline reine des sciences humaines », l'histoire a passé, selon l'auteur, d'une « histoire-récit » à une « histoire-problème » ; cette évolution méthodologique dans l'historiographie a entraîné des résultats qui touchent notamment à l'acception de l'analyse historique dans le cadre plus large des sciences de l'homme. Elle a donné lieu à des pratiques et à des « ambitions déraisonnables » eu égard à l'interprétation, celle-ci comportant « le plus souvent des hypothèses non vérifiées, ou non vérifiables ». Or au lieu de suivre « les ambitions déraisonnables de l'histoire totale », l'auteur fait remarquer le besoin qui s'impose à toute analyse historique de prendre conscience de l'évolution récente de l'historiographie d'une part, et, d'autre part, d'« utiliser les découvertes sectorielles et les méthodes de quelques disciplines, et les hypothèses conceptuelles qui naissent de ce grand remue-ménage contemporain qu'on appelle les sciences de l'homme ». Dans cette perspective, l'auteur augure des pratiques futures dans l'analyse historique, en écrivant ceci : « l'histoire oscillera probablement toujours entre l'art du récit, l'intelligence du concept et la rigueur des preuves ; mais si ses preuves sont mieux assurées, ses concepts plus explicités, la connaissance y gagne et l'art du récit n'y perd rien », Furet, François, dans « De l'Histoire-récit à l'Histoire-problème », dans *L'Atelier de l'Histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1982, p. 89-90.

⁹⁹⁹ Sur les règles de l'analyse historique à la lumière de l'évolution de l'historiographie, cf. *ibid.*, pp. 73-90.

¹⁰⁰⁰ *Ibid.*, p. 90.

¹⁰⁰¹ Jauss (1988), *op. cit.*, p. 33.

séparable ; on peut même se demander si ce que la perspective esthétique affirme ne supprime pas la signification qu'elle croit saisir, car elle ignore la dimension historique qui comprend l'advenir du sens de façon entièrement différente. Ce qui semble ici essentiel, c'est de tenir le concept de la compréhension au même titre que l'historicité des règles, afin de pouvoir comprendre l'histoire dans sa continuité et dans ses paradoxes, donc dans ses *discontinuités*. C'est ainsi qu'en poursuivant l'unité de l'œuvre classique tout en rompant avec elle, la poétique des genres modernes semble placer la littérature sous le signe d'un idéal esthétique qui n'a été peut-être jamais atteint de façon définitive ou complète : il poursuivait l'histoire qui lui avait donné lieu, et a rompu avec elle. Sous le signe de l'esthétique romantique, qui s'interdit l'accès aux règles en vertu desquelles l'art classique se présentait, l'on réfléchit plus profondément sur les œuvres dans la mesure où celles-ci s'assument désormais comme philosophie, et rationalisent ainsi la poétique des genres. Par là, et comme nous l'avons constaté dans les deux exemples des poèmes en prose et des fictions satiriques de voyage, un phénomène esthétique propre à l'époque des Lumières commence à empiéter sur la conception classique de la poésie et de la prose. L'on recourt à de nouvelles formes poétiques, et fait appel à un sujet qui dépasse les possibilités spécifiques d'une réflexion littéraire consciente et claire et qui conduit finalement la poétique des genres à sa véritable limite : *la préoccupation philosophique*.

3) Problèmes de double signification et de transformation de sens : l'exemple des contes philosophiques et du roman pastoral

Tout comme l'évolution – parvenue à son apogée à l'époque des Lumières – de l'idée de l'œuvre littéraire, le concept de la compréhension se modifiait dans l'histoire. Les deux questions de l'appartenance au genre et de l'historicité des règles de la compréhension se reposent si l'on considère, cette fois-ci, la tâche « scientifique » que la littérature s'assignait alors et qui avait entraîné à une modification considérable dans la poétique des genres ; celle-ci a vu naître des œuvres marquées par le sens multiple et le fonctionnement symbolique du savoir, deux procédés qui ont produit un effet d'autant plus déconcertant qu'il avait mené à des conséquences directes dans les règles et les critères de la compréhension. En effet, un premier examen de ce qui se manifeste dans le discours scientifique de certaines œuvres littéraires peut induire le lecteur en erreur ; considérons, à titre d'exemple et avant d'aller plus loin, cet extrait du fameux préambule (1788) de Bernardin de Saint-Pierre :

Le globe est un vaisseau céleste, sphérique, sans proue et sans poupe, propre à voguer, dans tous les sens, dans toute l'étendue des cieux. Le soleil en est l'aimant et le cœur ; l'océan est le sang dont la circulation le rend mobile¹⁰⁰².

Le désir de vouloir transformer l'art en *organon*, pour ainsi dire, laisse entrevoir à quel point l'embarras entre la construction idéale du monde et la réalité donnée replace les textes dans l'inexactitude ; l'on pourrait même se demander si l'auteur a pris conscience de l'hétérogénéité des fragments qu'il avait inventés par rapport à l'objet réel et concret qu'il voulait, ou non, décrire. Bien que l'intérêt soit ainsi orienté vers les spécificités des sciences de la nature et des sciences exactes, l'application de ces savoirs dans un contexte poétique donne à lire une certaine confusion, voire incomplétude. La question qui se pose ici serait celle de savoir ce qui aurait conduit la littérature à cet inventaire inexact du monde scientifique : sous l'impulsion qui émanait du désir de savoir, comment pourrait-on lire le rapport poétologique qui s'instaure entre le champ scientifique et le champ linguistique ? La multivocité et l'opposition réel/fictif semblent se tenir dans la clôture de l'univers des signes linguistiques, et c'est cet univers là qui forme la valeur unique et inaltérable de ces œuvres. Or de vouloir comprendre cette opposition réel/fictif à la lumière de sa propre problématique – donc de savoir comment, dans le contexte du roman pastoral, le soleil est devenu « l'aimant et le cœur » du globe, et l'océan son « sang » –, l'on gagnerait de mettre le savoir du texte au service de la tentative historique même que celui-ci a fait pour en résoudre l'énigme. C'est en ce sens que nous allons nous pencher, dans la discussion qui suit, sur certaines œuvres représentatives de ce courant littéraire à la fin du siècle des Lumières, afin de savoir dans quelle mesure la poétique des genres retirait du monde scientifique des fruits, et comment elle s'en rapprochait, car c'est précisément là où l'ambiguïté au sein du texte s'était approprié une nouvelle valeur heuristique, dans la mesure où elle devient un élargissement des phénomènes de l'invention humaine et ce, sur le plan du langage.

Dans les indices anthropologiques qu'il donne dans son étude « la curiosité théorique en procès » (1999), H. Blumeneberg suit l'histoire des effets que les réalisations scientifiques dans le domaine optique ont produits dans la littérature des Lumières : à savoir une négation de l'assurance qu'a l'homme moderne du monde. Il suggère l'origine de cette négation dans les inventions liées au postulat de la visibilité, et plus particulièrement dans l'invention de « ce système de lentilles grâce auquel on pourrait ramener sur terre le soleil, la lune et les étoiles » : le

¹⁰⁰² « Préambule », dans Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, édition de Jean Ehrard, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Classiques », 1984, p. 82.

télescope :

L'utilisation du télescope par Galilée marque un instant historique dont le résultat imprévu, la découverte de réalités invisibles dans l'univers, allait avoir des conséquences radicales sur la compréhension de la place de l'homme dans la nature et sa position face à elle¹⁰⁰³.

H. Blumenberg voit en l'histoire des effets produits par le télescope et de sa justification que l'on retrouve dans certains textes littéraires de l'époque une préparation à une nouvelle fonction *contraire* de l'humanité. À l'époque de ce triomphe de la raison, l'exploration scientifique et la réflexion newtonienne – diffusées hors de l'Angleterre et introduites en France depuis Maupertuis et Voltaire – deviennent thématiques chères à la poésie moderne, qui s'interroge désormais sur le côté inexplicable du cosmos et sur ce que les lunettes du télescope peuvent en révéler. En témoignent des textes littéraires à valeur édifiante tels que, entre autres, les *Lettres philosophiques* de Voltaire et, plus tard, le fameux et important *Préambule* de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre. La question qui se posait ici fut celle de la nécessité de la littérature face à la science qui s'imposait. H. Blumenberg, l'ayant élucidé à partir de l'histoire des effets des inventions scientifiques dans le domaine optique, laisse apparaître qu'avec la réalisation moderne du télescope, la curiosité théorique acquiert une dimension historique à portée immesurable : elle a légitimé une littérature orientée de plus en plus vers la dimension scientifique du monde, d'autant plus que cette littérature s'enracinait dans l'expérience d'une nature historiquement déformée, c'est-à-dire depuis que la relation que l'homme entretenait avec la nature a été transformée par le nouveau commencement de la conduite de la méthode :

Un nouvel univers a été découvert par les philosophes du dernier siècle, et ce monde nouveau était d'autant plus difficile à connaître qu'on ne se doutait pas même qu'il existât. Il semblait aux plus sages que c'était une témérité d'oser seulement songer qu'on pût deviner par quelles lois les corps célestes se meuvent, et comment la lumière agit. Galilée, par ses découvertes astronomiques, Kepler, par ses calculs, Descartes, au moins dans sa dioptrique, et Newton, dans tous ses ouvrages, ont vu la mécanique des ressorts du monde¹⁰⁰⁴.

Voici ce qu'écrivit, en 1733, Voltaire dans la seizième lettre de ses *Lettres philosophiques*, pour souligner le progrès important de la rationalité – cette « conquête radicale de la raison » – comme « événement d'une soudaineté non préparée » : Galilée, Newton, Oresme, Bacon, Vico et Fontenelle. Parues d'abord en Angleterre, et introduites en France dès 1734, les *Lettres*

¹⁰⁰³ Blumenberg, Hans, « La curiosité théorique en procès », dans *La légitimité des temps modernes*, traduit de l'allemand par Marc Sagnol, Jean-Louis Schelgel et Denis Trierweiler avec la collaboration de Marianne Dautrey, Paris, Gallimard, 1999, p. 425.

¹⁰⁰⁴ Voltaire, « Seizième lettre : Sur l'optique de M. Newton », dans *Lettres philosophiques*, chronologie et préface par René Pomeau, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 106.

philosophiques font initier d'une manière définitive le public français à la physique de Newton et à l'idée de la Science comme cause principale des connaissances que l'humanité peut avoir des lois naturelles. Cette « nouvelle aventure moderne de l'humanité » était d'autant plus nécessaire que les découvertes qui en découlaient rappelaient les termes d'un ancien problème d'ordre historique, un problème que les sages essayaient de solutionner : à savoir les secrets du système du monde, de la lumière, des corps sphériques, des étoiles fixes. Dans le compte qu'en rendaient les *Lettres*, la connaissance de ces phénomènes n'a pu être démontrée d'une manière satisfaisante chez les anciens : « À Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon ; à Londres, elle est aplatie des deux côtés¹⁰⁰⁵ ». Il fallait que l'expérience indique la voie vers ces phénomènes, et qu'elle organise dès lors le rapport entre l'homme et la nature autour d'une dialectique qu'il appartient seulement au macrocosme et à la micronature de contrôler. C'est pour cette raison que l'invention d'instruments optiques en astronomie – d'abord faite par Galilée – avait su faire un pas en avant dans la réflexion scientifique ; celle-ci devait par conséquent cautionner toute conception et toute confiance que l'homme a de son savoir du monde. En ce sens, l'invention du télescope s'est imposée, systématiquement comme historiquement, par sa fonction démonstrative, une fonction dans laquelle le retard historique de la connaissance a trouvé une justification, et la promesse d'une force magique du monde une fin. Selon Blumenberg, cette ambition avait « conduit l'homme jusqu'à une phase neuve et définitive de la possession de soi et de la réalisation de soi¹⁰⁰⁶ », mais elle n'a tardé à provoquer un certain sentiment de « malaise face à une science qui ne cesse de s'autogénérer et (des) contraintes liées à l'impossibilité de s'en passer ». Poser en termes littéraires cette question signifie déjà qu'elle fut dédoublée et légitimée dans une appropriation poétique de ce que les savants disent ; l'âme scientifique devient condition sous laquelle se réalisent, pour le lecteur simple et non averti, des découvertes et des merveilles. Ainsi l'accent fut-il mis, dans les *Lettres*, sur une littérature qui veut maintenant se mettre en relation avec la science, avec les merveilles que font découvrir non plus les Anciens, mais le télescope :

« Je suis dans un cas bien différent des Anciens. Ils voyaient, par exemple, l'eau monter dans les pompes, et ils disaient : « L'eau monte parce qu'elle a horreur du vide ». Mais moi je suis dans le cas de celui qui aurait remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, et qui laisserait à d'autres le soin d'expliquer la cause de cet effet. [...] J'ai découvert une nouvelle propriété de la matière, un des secrets du Créateur ; j'en ai calculé, j'en ai démontré les effets ; peut-on me

¹⁰⁰⁵ « Quatorzième lettre : Sur Descartes et Newton », dans *ibid.*, p. 90.

¹⁰⁰⁶ Blumenberg (1999), *op. cit.*, p. 434.

chicaner sur le nom que je lui donne ?¹⁰⁰⁷

Dans son article intitulé « Adam interrogateur », H. R. Jauss suggère, quant à lui, que l'histoire de cette conscience esthétique moderne de l'âme scientifique est née d'un « émerveillement questionnant devant quelque chose qui, considéré en dehors de toute valeur pratique, paraît étonnant à quiconque n'en a pas encore examiné la cause¹⁰⁰⁸ ». Blumenberg relève dans cette situation critique une antithèse à laquelle avait donné lieu la phase définitive de la réalisation de soi dans les Temps modernes : entre la « curiosité théorique » et la « joie de vivre », il y avait un « martyr moderne du désir de savoir ». On peut donc trouver une des premières racines de ce problème dans une expérience transformée par cette nouvelle logique de la découverte, ce nouvel « émerveillement questionnant » :

La nature voulait protéger l'homme de la science, comme une mère protège son enfant du jeu avec une arme dangereuse. L'obscurité dont elle avait couvert ses secrets ne doit pas être mise sur le compte de la jalousie face à la participation possible de l'homme au savoir, mais se voulait un avertissement devant la vanité de l'effort théorique¹⁰⁰⁹.

Ainsi l'« émerveillement face au côté inexplicable du cosmos », cher à la poésie moderne, commence-t-il à s'obscurcir depuis que son horizon propre a été altéré. Blumenberg démontre la conséquence principale que la réalisation moderne du télescope avait entraînée : « l'infirmité de la morale déçue de la limitation étant prise maintenant en défaut, son abandon était justifié » :

Après que l'horizon de l'expérience cosmique était resté constant, l'invention du télescope représentait une percée au-delà de laquelle on pouvait s'attendre à un accroissement constant de la réalité accessible. L'imperfection de l'organisme humain est devenue l'incontournable aveu qui justifie que l'homme augmente ses propres pouvoirs par l'invention et la technique. [...] Dans sa *Joie terrestre en Dieu*, Barthold Heinrich Brockes (1721-1748) a intégré le domaine optique ouvert par le télescope comme une troisième manifestation divine ajoutée aux deux autres : celle de la nature organique visible et celle des Écritures :

« La troisième se révèle dans les verres grossissants
et les télescopes manifestés à la gloire du créateur ;
En ce que, lorsqu'on augmente la grandeur et la petitesse qui est
Cachée dans la nature
Le créateur, ô divin étonnement ! se montre plus qu'habituellement. »¹⁰¹⁰

Faudrait-il donc comprendre le discours scientifique comme une tentative littéraire de répondre à la question suscitée par l'établissement d'une poésie fondée sur la raison ? Entre le besoin du

¹⁰⁰⁷ « Quinzième lettre : Sur le système de l'attraction », dans Voltaire (1964), *op. cit.*, p. 104.

¹⁰⁰⁸ Cf. Jauss, Hans Robert, « Adam interrogateur. Pour une histoire des fonctions du modèle question/réponse », dans Jauss (1988), *op. cit.*, p. 60.

¹⁰⁰⁹ Cité dans Blumenberg (1999), p. 476-477.

¹⁰¹⁰ *Ibid.*, p. 431.

savoir et la préoccupation du salut, la littérature vit dans une quête continue du redevenir, car l'apparition des lunettes des savants a inmanquablement entraîné à l'interruption du travail de la Muse ; celle-ci, cherchant à acquérir une nouvelle légitimation, n'avait pour objet que de nourrir un immense espace abstrait qui a laissé son statut incertain, et ses structures obscurcies. Or c'est précisément ce que le XVIII^e siècle finissant a largement démontré : à cette époque décisive de l'histoire littéraire, les frontières de la réflexion scientifique ont été repoussées à l'infini. Le triomphe de la physique de Newton, dont on peut relever l'essentiel dans des genres littéraires à valeur édifiante, s'était trouvé une place centrale dans d'autres textes situés en dehors de la tradition édifiante et dérivés, cette fois-ci, de la topique ésotérique et arcadienne du roman pastoral. C'est le cas que l'on peut observer dans *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, d'abord paru en 1786. Dans la quatrième édition de son roman, l'auteur fait paraître un long *Préambule* qu'il décrit comme étant « un délassement de (ses) Études de la Nature ». Il serait, en effet, difficile de préciser le thème général sur lequel ce *Préambule* se fonde : en plus des indications personnelles que l'auteur donne sur sa vie fictive et sur le genre auquel son roman devait appartenir – à savoir la pastorale traditionnelle –, il existe une certaine survie de la réflexion newtonienne mais qui est, cette fois-ci, mise en rapport avec le moralisme et la tranquillité de la vie pastorale, de la vie des « vrais bergers ». Dans les dernières pages du *Préambule*, l'auteur s'apprête à expliquer, d'un point de vue à la fois scientifique et ésotérique, les implications cachées du ciel étoilé tout en disant finalement que ces corps sphériques sont « dans les mains de la Providence ». À la suite d'une explication de deux paragraphes, il ajoute un appel de note où un détour thématique considérable a été fait pour discuter de la « pluralité » des mondes :

Le globe est un vaisseau céleste, sphérique, sans proue et sans poupe, propre à voguer, dans tous les sens, dans toute l'étendue des cieux. Le soleil en est l'aimant et le cœur ; l'océan est le sang dont la circulation le rend mobile¹⁰¹¹.

La topique du texte du *Préambule* pose donc problème en raison de la multiplication des références esthétique et éthique qui s'y décèlent : le texte se présente comme étant le lieu où l'histoire des découvertes scientifiques et la pensée de l'homme dans son état originel concourent ensemble à expliquer la fascination dix-huitiémiste devant le large tableau du cosmos. Dans cette perspective, le propos moralisateur du *Préambule* se distingue en ce qu'il a réussi à confronter l'optique naturelle à l'optique technique, l'« illusion des sens » au jugement de la raison. Le

¹⁰¹¹ « Préambule », dans Bernardin de Saint-Pierre (1984), *op. cit.*, p. 82.

Préambule a permis aux deux thèmes de la *nature* et de la *vertu* d'évoluer dans une pastorale « transposée à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs », et a laissé dès lors le goût scientifique pour la « belle nature » partager ses résultats avec la peinture poétique d'une humanité innocente. Or ce fut là, selon J. Steigerwald¹⁰¹², la nouveauté de la pastorale devenue à la fois classique et préromantique chez Bernardin de Saint-Pierre, car l'œuvre associe les procédés de la pastorale traditionnelle à ceux de l'intertextualité, une structure de plus en plus présente dans la littérature à partir de la Révolution.

Ainsi, depuis la découverte de Galilée – ou cette nouvelle interprétation du monde –, la formule scientifique hantait et défiait la conscience esthétique. Non seulement cette formule était-elle représentée dans les romans de nature philosophique ou édifiante, mais aussi elle entraînait à des modifications considérables dans les écrits de ceux vivant à la campagne, sous la tranquillité des étoiles perceptibles d'un seul coup d'œil, telles qu'elles apparaissent au-dessus de l'horizon. Or le XVIII^e siècle finissant s'avère être le temps où l'on constate, dans le champ littéraire, ce que Blumenberg appelle « la fin du processus de justification du télescope ». À ce moment-ci, un nouveau sens a été donné au postulat astronomique de la visibilité : la beauté naturelle est, certes, accessible grâce aux lentilles artificielles du télescope et à la vanité de l'effort scientifique, mais l'homme de la nature se refuse à regarder dans un télescope, quelque trompé qu'il soit de sa propre vision du cosmos, car il voyait et embrassait par l'œil naturel ce que le verre grossissant tentait de voir et d'embrasser depuis des siècles : la beauté dans *un simple instant* :

Ce fut Voltaire qui apporta en France l'attraction newtonienne [...] Je ne sais si l'attraction passera un jour sur la terre, comme dans les cieux, pour la loi unique qui en a formé tous les êtres. Mais que deviendront alors les lois morales qui doivent régir les hommes ? n'est-elle pas une loi morale elle-même, cette loi de la raison universelle qui a créé dans la nature les lois mécaniques, les emploie, les développe, et les perfectionne ? L'architecte d'un palais en a, sans doute, précédé les maçons. [...] Qu'admireront-ils de plus ? Sera-ce la lunette astronomique, qui, pour en nombrer les étoiles, s'allonge en vain toutes les nuits dans les airs ; [...] ou les yeux que leur donna la nature, pour en embrasser le spectacle infini, dans un instant¹⁰¹³ ?

L'on voit comment la poétique des genres caractérise l'avantage qu'ont pris les savants à l'époque moderne, dans la mesure où celle-ci a vu l'émergence de la science par la mise en œuvre de méthodes constamment éprouvées. Depuis que la réforme de l'astronomie par Copernic a annoncé de futures découvertes en vue de jeter un regard nouveau sur l'univers, le discours

¹⁰¹² Steigerwald, Jörn, « Arcadie historique *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, entre classicisme et préromantisme », traduction de Olivier Mannoni et Françoise Mancip-Renaudie, *Revue germanique internationale*, 16, 2001, pp. 69-86, en ligne URL : <http://rgi.revues.org/860>.

¹⁰¹³ Bernardin de Saint-Pierre (1984), *op. cit.*, p. 106-108.

scientifique a connu une vogue croissante dans le domaine des lettres. Il en est résulté que la littérature devait, à l'instar des sciences de la nature, s'assigner la difficile tâche de saisir les limites du savoir, ne serait-ce que pour vivre finalement *dans* et *par* la distance. Il serait intéressant de souligner ici la voie analogue qu'avait prise la réflexion théorique du classicisme weimarien et du premier romantisme allemand (*Frühromantik*), celle-ci ayant établi de façon à plus forte raison définitive les fondements de la théorie des genres modernes. Influencée par les conceptions poétologiques des Lumières françaises et anglaises, la place qu'occupe, dans l'histoire littéraire, la réflexion théorique de l'école romantique en Allemagne tient à ce qu'elle a rendu possible un tournant dans la littérature et un changement de paradigme dans la poésie moderne. Tout en étant nourrie de l'évolution rapide qu'avaient connue les genres littéraires à l'aube du XVIII^e siècle, la notion d'*idéal* s'est avérée, en fin de compte, comme l'« attitude fondamentale » de la classification moderne des genres, en ce qu'elle a annoncé une rupture historique avec la théorie classique de l'imitation (*mimesis*). Elle marque dès lors la conception d'une philosophie pré-idéaliste de l'histoire littéraire qui commence à apparaître en définitive à l'aube du XIX^e siècle, et dont on peut retrouver les pressentiments et les esquisses dans certains fragments historico-philosophiques du classicisme de Weimar et des premiers romantiques allemands. Dans le chapitre qui suit, nous allons nous pencher sur le passage théorique central qu'avait connu, en Allemagne, la poétique des genres depuis le classicisme weimarien jusqu'à la poétique générale exposée, dans le cercle de Iéna, par les frères Schlegel. L'époque moderne se distingue de plus en plus par la destruction des principes poétologiques d'unité et des lois héritées des classiques. Par conséquent, la situation du poète, que F. Schlegel décrit – dans une lettre datant de 1793¹⁰¹⁴ et adressée à son frère A. Schlegel – en se référant à la situation tragique de Hamlet, devient un trait caractéristique d'une époque qui souffre désormais d'une « discordance irrémédiable » :

Sous l'effet d'une situation extraordinaire, toute la vigueur de sa noble nature se concentre dans l'entendement, mais sa force active est détruite. Son âme est divisée, écartelée dans des directions opposées comme sur le chevalet ; elle se disloque et s'abîme dans le débordement d'un entendement inactif qui lui pèse plus cruellement encore qu'à tous ceux qui l'approchent. Il n'existe peut-être pas de représentation plus achevée de la discordance irrémédiable qui est l'objet propre de la tragédie philosophique que cette disproportion sans limites, dans le caractère de Hamlet, entre la force qui pense et celle qui agit¹⁰¹⁵.

¹⁰¹⁴ Cf. *Friedrich Schlegels Briefe an seinen Bruder August Wilhelm – Lettres de Friedrich Schlegel à son frère August Wilhelm*, éd. O. Walzel, Berlin, 1890, p. 94.

¹⁰¹⁵ *Friedrich Schlegel (1794-1802). Seine prosaischen Jugendschriften*, Hrsg. von Jacob Minor, Vienne, Carl Konegen, t. I, 1882, p. 107, traduit et cité dans Szondi, Peter, « Friedrich Schlegel et l'ironie romantique », dans

CHAPITRE II

Histoire des réponses à travers les horizons historiques de la compréhension

1) La réflexion théorique du classicisme weimarien au premier romantisme allemand : l'importance idéale vs. l'importance empirique

Entre Weimar, Dresde et Iéna, une part importante de la contribution du premier romantisme allemand à l'histoire littéraire s'inscrit dans un domaine bien déterminé : la théorie des genres poétiques¹⁰¹⁶. En tentant d'identifier les notions clés de la nouvelle poésie romantique, l'héritage philosophique et esthétique des premiers romantiques s'est largement appuyé sur les conceptions poétiques du classicisme weimarien de Goethe et de Schiller ; il est reconnu avoir établi des conditions déterminantes de la poétique des genres, c'est-à-dire d'une réflexion sur les nouvelles formes littéraires et sur les genres poétiques modernes (*Dichtarten*) à la lumière de la transformation historique qu'ils ont subie. Ce chemin dans la réflexion poétologique voulait insister sur la « rupture » avec la théorie de l'imitation classique, devenue ce « pouvoir créateur de l'imagination, du génie capable de créer ses propres œuvres¹⁰¹⁷ ». Par le biais d'une dialectique historico-philosophique, les textes des premiers romantiques, dont les *Fragments sur la littérature et la philosophie* (1797-1801) de F. Schlegel, ainsi que les *Leçons sur l'art et la*

Poésie et poétique de l'idéalisme allemand, traduction de l'allemand dirigée par Jean Bollack, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1975, p. 98.

¹⁰¹⁶ Les significations auxquelles peut donner lieu l'acception du mot « genre » sont multiples. Il serait donc significatif de préciser les problèmes définitoires qui ont été repérés par la critique littéraire contemporaine dans le domaine de la théorie des genres (*Gattungstheorie*). De manière générale, on distingue deux significations principales du concept « genre » : la signification catégorielle, ou typologique, qui permet de classer les œuvres sous le genre littéraire dont elles participent, et la signification évolutive d'une forme littéraire spécifique qui permet d'éclairer les traits caractéristiques d'une catégorie générique en particulier. Or plusieurs considérations chronologico-historiques et typologiques sont impliquées dans le travail sur lequel débouchent ces deux conceptions fort distinctes l'une de l'autre, dont le point de vue strictement terminologique. Dans « L'histoire des genres littéraires » (1986), K. Viëtor suggère à juste titre de bien distinguer le mot (*Gattung*) – ou *genre* – du mot (*Dichtarten*) – *mode* ou *espèce* –, deux termes souvent, mais erronément, traduits en français par le mot « genre » : « Le concept de « genre » n'a pas un emploi aussi unifié qu'il le faudrait pour qu'on progresse enfin sur ce terrain difficile. Ainsi, l'on parle de l'épopée, de la poésie lyrique et du drame comme des trois grands *genres*. Un seul concept doit donc embrasser deux sortes de choses différentes. Mais, si l'on veut être clair et conséquent, il faudra bien limiter la dénomination à l'une des deux. Par suite si l'on doit appeler « genre » la poésie lyrique prise comme un tout, on devrait nommer l'épique, l'hymne, le sonnet, la chanson, l'ode, etc., des *espèces* », Karl Viëtor, « L'histoire des genres littéraires », dans *Théorie des genres*, sous la direction de Gérard Genette et Tzvetan Todorov, Paris, Éd. du Seuil, 1986, p. 10. Pour une discussion ultérieure sur ce sujet, cf. également Schaeffer, Jean-Marie, « Du texte au genre. Notes sur la problématique générique », p. 179-205 ; Ruttkowski, Wolfgang, *Die literarischen Gattungen*, Berne, 1968 ; Wellek, René et Warren, Austin, « Les genres littéraires », dans *La théorie littéraire*, Paris, Éd. du Seuil, 1971 ; Hempfer, Klaus, *Gattungstheorie*, Munich, Wilhelm Fink, 1973 ; Hirt, Ernst, *Das Formgesetz der epischen, dramatischen und lyrischen Dichtung*, Leipzig, B. G. Teubner, 1923.

¹⁰¹⁷ Behler, Ernst, « Le premier romantisme comme phénomène de l'histoire littéraire », dans *Le premier romantisme allemand*, traduit de l'allemand par Elisabeth Décultot et Christian Helmreich, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 7.

littérature (1801) d'A. W. Schlegel, offrent la possibilité d'une synthèse conceptuelle de la poésie moderne et ce, par référence aux analogies ou contrastes que celle-ci pose à la poésie grecque :

Si l'essence de l'Antiquité était la cohésion, celle de l'époque moderne est le morcellement. C'est ainsi que le beau est supplanté par l'intéressant, qui caractérise l'esthétique moderne. [...] « La culture ayant atteint un niveau intellectuel plus élevé, la poésie moderne a tout naturellement pris pour but l'individualité originale et intéressante »¹⁰¹⁸.

Ce n'est pourtant qu'après la parution de l'essai décisif de F. Schiller (*De la poésie naïve et sentimentale*¹⁰¹⁹) en 1796 que l'intérêt poétique pour « un monde idyllique qui ne peut être atteint » et pour « l'individualité originale et intéressante » s'est tout d'abord exprimé : le poète y énonce expressément la première occurrence de l'« individualité » et de l'« idéal » comme mode d'écrire et de sentir propre aux poètes modernes. Sur la genèse de cette idée fondatrice d'une poésie romantique subjective, Goethe écrit en 1830¹⁰²⁰ :

Le concept de poésie classique et romantique, qui aujourd'hui fait partout grand bruit, est tout d'abord parti de moi et de Schiller. En poésie, je défendais la maxime de la démarche objective et ne voulais connaître qu'elle. Mais Schiller, dont la pratique était toute subjective, considérait sa manière comme la bonne, et c'est pour se défendre contre moi qu'il écrivit l'essai sur la poésie naïve et sentimentale. Les Schlegel s'emparèrent de l'idée et la développèrent, si bien qu'elle s'est répandue dans le monde entier et que maintenant tout le monde parle de classicisme et de romantisme alors que personne n'y pensait il y a cinquante ans¹⁰²¹.

¹⁰¹⁸ Szondi (1975), *op. cit.*, p. 99.

¹⁰¹⁹ *De la Poésie naïve et sentimentale*, trad. R. Leroux, Paris, 1947 ; cf. Schiller, Friedrich, *Schillers Werke. Nationalausgabe*, im Auftrag des Goethe- und Schiller-Archivs, des Schiller – Nationalmuseums und der Deutschen Akademie, Hrsg von Julius Petersen und Gerhard Fricke, Weimar, Verlag Hermann Böhlau Nachfolger, 1943.

¹⁰²⁰ Il revient au dialogue Goethe/Schiller le mérite d'avoir établi une première esquisse systématique des genres poétiques modernes. C'est avec Goethe, en particulier, que la triade (épique, lyrique, dramatique) – trois espèces que le poète désigne par « modes poétiques » et « formes naturelles de la poésie » – a marqué l'une des premières définitions typologiques de la poésie moderne : « Il n'y a que trois véritables formes naturelles de poésie : l'une qui raconte clairement, une autre qui s'exalte et s'enthousiasme, une troisième qui agit personnellement ». K. Viëtor relève, dans les commentaires de Goethe à propos du *Divan occidental-oriental*, un autre aspect de la problématique définitoire des genres : « L'épopée, la poésie lyrique et le drame ne sont pourtant ni des œuvres spontanées, ni des œuvres construites, ni des mises en forme : ce sont les *attitudes fondamentales* de mise en forme. [...] C'est ainsi que je comprends les phrases de Goethe dans ses *Notes et Dissertations pour servir à l'intelligence du « Divan occidental-oriental »*, récemment remises en lumière. Goethe n'y emploie absolument pas la dénomination de « genre » (*Gattung*), mais il nomme la ballade, l'épigramme, le récit, l'ode, la satire, etc., des « espèces poétiques » (*Dichtarten*), et, pour cette raison, l'épopée, la poésie lyrique et le drame des « formes naturelles (*Naturformen*) de la poésie », p. 10-11. Sur la genèse des conceptions génériques de la poésie moderne dans le classicisme weimarien de Goethe et de Schiller, cf. également Cassirer, Ernst, *Goethe und die geschichtliche Welt*, Berlin, 1932, p. 27 sq. ; Petsch, R., « Goethe und die Naturformen der Dichtung », *Dichtung und Forschung*, Festschrift für E. Ermatinger, Frauenfeld, 1933, p. 45 sq. ; Hettner, Hermann, *Die romantische Schule in ihrem inneren Zusammenhang mit Goethe und Schiller*, Braunschweig, F. Vieweg und Sohn, 1850.

¹⁰²¹ Traduit et cité dans « Le naïf est le sentimental. Sur la dialectique des concepts dans l'essai *De la poésie naïve et sentimentale* de Schiller », dans Szondi (1975), *op. cit.*, p. 55 ; cf. *Goethes Werke*, Sophien-Ausgabe, Weimar, 1887 ss., 2. Abt., t. XI, p. 52.

Or la question que l'on peut se poser ici serait celle de savoir dans quelle mesure les théories inspirées par Goethe et Schiller ont été conséquentes dans les définitions du jeune Schlegel à propos de la poésie romantique, qu'il choisit d'appeler « poésie transcendante », et comment ces définitions, malgré leur tendance apparemment spéculative, nous permettraient de suivre la genèse théorique d'une notion qui domine les genres poétiques de la toute première moitié du XIX^e siècle. Pour les premiers romantiques, comme pour Schiller où il justifie, dans son traité, son propre mode d'écrire *subjectif* et *sentimental*, l'époque moderne est cette négativité qui « ne peut prendre son sens que par le rappel de la thèse qui est le passé, et le pressentiment d'une synthèse qui est l'utopie¹⁰²² ». La part qu'occupe une synthèse basée sur l'utopie affirme déjà l'idée selon laquelle le fondement de la théorie romantique est spéculatif et philosophique. Schlegel développe, dans son essai *Sur l'étude de la poésie grecque* (1797)¹⁰²³, une *combinaison paradoxale* « de compréhension et de refus de l'époque moderne ». Sa conception de l'histoire consiste en tout premier lieu en la thèse selon laquelle la poésie grecque – cette formation naturelle et parfaite (*natürliche Bildung*) – est un « événement unique », qu'il est difficile d'intégrer dans le présent, mais qu'il convient d'intégrer dans le « procès historique et évolutif de l'esprit ». Cette tendance peut être justifiée si on la repense du point de vue de l'histoire de la poétique des genres aux XVIII^e et XIX^e siècles, où l'on constate, ainsi que nous l'avons vu à travers les exemples étudiés dans le premier chapitre de cette partie, la naissance de nouveaux genres, ou « sous-genres », qui rétablissent des liens entre différents registres et modes d'expression poétique. D'où l'imposante conception déductive et spéculative qui sera à l'origine de la poétique des genres modernes et de son évolution depuis les Lumières jusqu'au premier romantisme, une conception qui peut être désignée par ce que P. Szondi appelle un « passage » : « le passage de la poétique de l'*Aufklärung* à l'idéalisme allemand, celui de la théorie pragmatique des genres poétiques à leur théorie philosophique¹⁰²⁴ » :

Les poétiques de l'*Aufklärung* procèdent encore par classification, en ce sens qu'elles rangent les œuvres existantes en classes à partir de correspondances de forme ou de contenu. Les classes sont en quelque sorte juxtaposées et forment une série qui ne laisse apparaître aucun principe, et reste ouverte. Or Schlegel affirme que ranger un genre poétique dans une classe, c'est déjà le définir.

¹⁰²² Szondi (1975), *op. cit.*, p. 96.

¹⁰²³ Cf. l'édition critique d'Ernst Behler, *Kritische F. Schlegels Ausgabe*, Paderborn, Schöningh, 1958 ; pour une traduction française des *Fragments*, voir, entre autres, Thouard, Denis, *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 1996 ; *L'absolu littéraire, théorie de la littérature du romantisme allemand*, présentée par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, avec la collaboration d'Anne-Marie Lang, Paris, Ed. du Seuil, 1978.

¹⁰²⁴ Szondi (1975), *op. cit.*, p. 121.

Et, à la différence de la simple description, telle que la pratiquaient encore les poétiques de l'*Aufklärung*, toute définition est délimitation d'une chose par rapport à une autre ; elle suppose qu'on connaisse les rapports qui existent entre les différents genres¹⁰²⁵.

Ainsi, si l'on veut définir la triade moderne des trois espèces poétiques (épopée, drame, lyrisme), il faudrait en établir les liens et, dès lors, ces liens doivent être fondés sur des concepts (satirique, élégiaque, idyllique), ainsi que sur un principe d'unité. Ce principe avait trouvé, chez Schiller comme chez Schlegel, son unité et sa légitimité constitutives dans le système poétique désigné par le mot *sentimental*, épithète désormais propre aux poètes modernes. Ainsi, en séparant la « formation naturelle » (*natürliche Bildung*) de la « formation artificielle » (*künstliche Bildung*), sera affirmé, d'abord avec Schiller, le principe selon lequel le *sentimental* – tonalité fondamentale du poème lyrique moderne – « n'est pas l'idéal », mais plutôt « l'aspiration à l'idéal ». De cette conception se cristallisera, un an plus tard, la poétique schlegélienne qui, en s'appuyant sur l'utilisation schillérienne de la notion d'idéal, désignera par l'union de l'« idyllique » et de l'« élégiaque » tout ce qui aurait formé, pour tout avenir littéraire, le *sentimental*. L'on voit une définition explicite et centrale de la poésie romantique dans ce fameux fragment 116 :

La poésie romantique est une poésie universelle progressive. Sa destination n'est pas seulement de refaire l'union de tous les genres poétiques séparés et de mettre la poésie en contact avec la philosophie et la rhétorique. Elle veut aussi, et elle doit, tantôt mêler, tantôt fondre la poésie et la prose, le génie et la critique, la poésie d'art (*Kunstpoesie*) et la poésie de nature (*Naturpoesie*) ; elle veut et doit rendre vivante et sociable la poésie, rendre poétiques la vie et la société, poétiser l'esprit, remplir, saturer les formes de l'art à l'aide de contenus culturels appropriés, quels qu'ils soient, et les animer des vibrations de l'humour. Elle comprend toute chose, pourvu qu'elle soit poétique¹⁰²⁶.

Schlegel réclame une poésie qui, se cultivant dans la scission entre sujet et objet, réel et idéal, entraîne un dépassement dans les limites du genre, et devient « poésie de la poésie » : « Elle est à ce point capable de se perdre dans ce qui est représenté et l'on serait tenté de croire que caractériser les diverses individualités poétiques constitue sa seule et unique finalité¹⁰²⁷ ». Sa conception se veut une « poésie moderne transcendantale », chose qui laisse entendre l'influence, déjà confirmée par la critique, des idées kantienne et de l'inspiration criticiste de sa théorie : « s'il est vrai que Schiller doit avant tout à certains concepts kantien ses représentations du

¹⁰²⁵ *Ibid.*

¹⁰²⁶ Cité dans Thouard, Denis, « Friedrich Schlegel, entre histoire de la poésie et critique de la philosophie », *Littérature*, n°120, 2000, pp. 45-58, p. 49.

¹⁰²⁷ Cité dans Szondi (1975), *op. cit.*, p. 102.

sublime et du caractère ludique de l'art, ce n'est pas lui, mais bien Schlegel, qui a appliqué à l'esthétique la méthode même du criticisme¹⁰²⁸ ». L'orientation des théories philosophique et esthétique de Schlegel a été déterminée par l'entendement et la réflexion, ce qui peut justifier la poétique nouvelle et l'art idéaliste auxquels le philosophe, comme la majorité des premiers romantiques, aspirait. Dans cet inventaire des analogies entre la philosophie et l'art réside donc une première problématique centrale pour la poétique moderne : à savoir ce qui conduit à la *sensibilité* dans le procès de la *réflexion*, et qui n'est autre chose qu'une poésie idyllique située en marge de la réalité :

L'esprit qui connaît les orgies de la vraie muse ne parviendra jamais au bout de ce parcours, pas plus qu'il n'ira, follement, s'imaginer l'avoir atteint : car il est à jamais incapable d'assouvir une nostalgie qui, même au plus haut de son apaisement, trouve toujours à se réengendrer¹⁰²⁹.

Or cette tendance vers la réflexivité apparaît depuis les écrits de jeunesse de Schlegel. Le programme d'une poésie sentimentale – union de l'« élégiaque » et de l'« idyllique » – trouve une deuxième esquisse chez le jeune Schlegel, puisque celui-ci reprend ce qui a été déjà élaboré par le classicisme de Weimar et dont on trouve une des premières esquisses dans l'essai publié en 1788 par K. P. Moritz (*Sur l'imitation formatrice du beau*). En effet, d'un point de vue strictement chronologique, l'absolutisation de l'art trouve une autre racine dans l'essai de Moritz, où l'auteur s'oppose au concept d'imitation de la statuaire grecque de Winckelmann, et introduit au poète moderne le moment de l'individualité, pour « recréer en dehors de lui la beauté spirituelle, intimement ressentie, d'une réalité étrangère¹⁰³⁰ ». Pour avoir une dimension pratique, l'idée d'une beauté supérieure *inatteignable* devient le modèle d'une poésie qui veut maintenant suivre les chemins rationnels et la raison analytique tout en les détruisant. Elle exprime dès lors la problématique de l'isolement du sujet moderne du monde dans lequel il vit, un monde qui ne peut désormais être vécu que par une réflexion secondaire sur la réalité :

Il existe une poésie dont le seul et unique objet est le rapport de l'idéal et du réel, et qu'on devrait donc, par analogie avec la langue d'art en philosophie, appeler poésie transcendante. Elle commence comme satire, avec la différence absolue de l'idéal et du réel, est suspendue comme élégie au milieu, et finit comme idylle¹⁰³¹.

Aussi la définition à laquelle est réduite la poétique moderne implique-t-elle un caractère propre à la modernité littéraire, un Âge en quête de son *redevenir*. Le poète *sentimental* cherche à rétablir

¹⁰²⁸ *Ibid.*, p. 117.

¹⁰²⁹ Cité dans Behler (1996), *op. cit.*, p. 18.

¹⁰³⁰ Cité dans Szondi (1975), *op. cit.*, p. 65.

¹⁰³¹ *Fragment* n° 238, cité dans Szondi (1975), *op. cit.*, p. 100.

non seulement la nature perdue, mais aussi *sa* nature perdue et ce, à travers une formation artificielle à la fois réflexive et intéressante :

Le devoir du poète n'en reste pas moins d'individualiser l'idéal et d'idéaliser l'individu. Le poète moderne doit s'assigner cette mission pour peu qu'il veuille assigner à ses efforts un but suprême et ultime. En effet, d'un côté il est arraché à la réalité par sa faculté idéale, et de l'autre côté, il revient nécessairement toujours à la réalité, porté par son instinct de représentation : il subit donc une division interne qu'il ne saurait résoudre qu'en acceptant à titre de régulation la possibilité de représenter l'idéal¹⁰³².

Ainsi, le poète sentimental, à l'opposé du poète naïf qui vivait en harmonie avec la nature, vivra dans les formes de la satire, de l'élégie, de l'idylle une réalité imparfaite, une tension perpétuelle :

Le poète sentimental a donc toujours affaire à la lutte entre idées et sentiments, entre la réalité comme limite et son idée comme infinité et le sentiment mixte que cela suscite est toujours empreint de cette double origine. Puisque donc il existe là une pluralité de principes, il faut se demander lequel, dans le sentiment du poète et dans sa représentation, pèsera le plus lourd ; par conséquent, une différence dans le traitement est possible. Autre question à présent : s'attardera-t-il davantage à la réalité ou à l'idéalité ? à la réalité comme objet d'aversion, ou à l'idéal comme objet d'attraction ? La représentation sera donc satirique ou bien élégiaque ; le poète sentimental se rangera derrière une de ces deux manières de sentir¹⁰³³.

Dans leurs recherches respectives d'une poétique fondée sur la philosophie de l'histoire, Schiller et Schlegel s'accordent sur l'introduction du concept de la sensibilité au procès de la réflexivité. Schiller, inspiré par les principes kantien sur les catégories du sublime et de l'idéal, repense à leur lumière la légitimité du mode d'écrire et de sentir modernes, et cherche à réhabiliter la théorie du genre poétique moderne en questionnant ses fonctions et ses effets. Le dessein qui informe le plan d'ensemble de la poétique des genres modernes voulait donc répondre à une exigence de compréhension historique aussi bien qu'esthétique, une *voie à suivre* :

La voie que suivent les poètes modernes est au reste celle dans laquelle l'homme en général est obligé de s'engager, tant dans ses activités isolées que dans la totalité de sa personne. La nature le crée d'accord avec lui-même, l'art le dissocie et le divise ; par l'idéal, il revient à l'unité. Mais, parce que l'idéal est un infini qu'il n'atteint jamais, l'homme cultivé ne peut jamais devenir parfait dans son genre, tandis que l'homme naturel peut le devenir dans le sien. L'homme cultivé devrait donc être infiniment moins parfait que ce dernier, si l'on est seulement attentif au rapport qu'ils ont tous deux à leur genre et à leur accomplissement parfait. Par contre, si l'on compare les genres eux-mêmes, il apparaît que la fin à laquelle l'homme aspire par la culture doit être infiniment préférée à celle qu'il atteint par la nature. C'est ainsi que l'un acquiert sa valeur par l'accomplissement absolu d'une grandeur finie, l'autre parvient à la sienne par l'approximation d'une grandeur infinie¹⁰³⁴.

¹⁰³² Schiller, Friedrich, *De la Poésie naïve et sentimentale*, traduit de l'allemand par Sylvain Fort, Paris, L'Arche, 2002, 1947, p. 40.

¹⁰³³ *Ibid.*, p. 41-42.

¹⁰³⁴ *Ibid.*, p. 37.

Par là, Schiller annonce le virage vers une poésie nouvelle : l'idéal est cette condition de possibilité d'un art nouveau dont la figure prescrit le passage vers lequel il faudrait s'orienter. La finalité de l'œuvre est dans l'indéterminé, et la problématique fondamentale à la poésie moderne ne peut ici qu'être élargie ; le poète *naïf*, en se rendant compte qu'il vit désormais dans un « siècle artificiel », renoncera à sa naïveté et aspirera à l'idéal, ne serait-ce que pour créer une œuvre qui réside *hors d'elle-même* :

Ce qui constitue leur caractère, c'est précisément ce qui manque au nôtre pour qu'il soit parfait ; ce qui nous différencie d'eux, c'est précisément ce qui leur manque à eux pour être divins. Nous sommes libres et ils sont nécessaires ; nous changeons, ils demeurent. Et c'est seulement lorsque ces aspects s'unissent [...] que le divin ou l'idéal apparaît¹⁰³⁵.

2) Le premier romantisme allemand et la construction d'un *art critique* : la poétique des genres vers une philosophie intégrant « les dimensions de l'histoire et de la culture¹⁰³⁶ »

Force est de constater que la réflexion poétologique transitoire – du classicisme weimarien au premier romantisme – consistait principalement en la proposition de définitions des genres modernes en vue d'aboutir à l'élaboration de leur synthèse. Or en pouvant cerner les étapes qui ont marqué, dans le contexte théorique propre aux premiers romantiques, l'historiographie de la poésie moderne, l'on saurait saisir non seulement l'importance des travaux qui en furent issus, mais aussi les conséquences que ces derniers ont entraînées dans la théorie romantique, en fournissant de celle-ci l'une des définitions les plus subtiles¹⁰³⁷. Par ailleurs, l'historisation des

¹⁰³⁵ Schiller (2002), *op. cit.*, p. 11.

¹⁰³⁶ Thouard (2000), art. cit., p. 47.

¹⁰³⁷ Il serait pourtant nécessaire de souligner ici l'état indécis des questions qui s'attardent aujourd'hui à définir le romantisme, un mouvement qui ne saurait être réduit à une époque historique ou à un domaine artistique précis. C'est ce que fait remarquer, dans « The Origins of the Romantic Literary Theory » (1968), E. Behler en écrivant que « [t]he definition of Romanticism has always been the despair of the literary historian » : « It is inherent in the nature of designations of epochs to arouse suspicion that such categorizing suffocates the abundance of life and art in the formula of a concept. For this reason such designations continue to remain the favourite subject of nominalistic scepticism. This reservation is especially applicable to the term « European Romanticism », comprising a movement which had as its device, multiplicity, and as its virtue, formlessness, extending itself to all fields of the intellectual world – literature and poetry, music and painting, philosophy and science, politics and religion – and also manifesting itself in a variety of national peculiarities. Thus Romanticism has always been considered as an exemplary model of the superiority of reality over endeavors to define, of the inability to comprehend a life by means of a concept », Behler, Ernst, « The Origins of the Romantic Literary Theory » *Colloquia Germanica*, vol. 2, 1968, pp. 109-126. Sur la problématique des définitions du romantisme, cf. également, Wellek, René, « The Concept of Romanticism in Literary Theory », dans *Concepts of Criticism*, New Haven, 1963 ; Petersen, Julius, *Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik*, 1926 ; Behler, Ernst, « The Theory of Art is its own History » : Herder and the Schlegel Brothers, *Herder Today. Contributions from the International Herder Conference*, éd. Kurt-Müller-Vollmer, Berlin, De Gruyter, 1990, pp. 246-267 ; « Origins of Romantic Aesthetics in Friedrich Schlegel », *Canadian Review of Comparative Literature / Revue Canadienne de littérature comparée*, Winter-Hiver 1980, pp. 47-66 ; Eichner, Hans (éd.), « Romantic » and Its Cognates. *The European History of a Word*, Toronto, University of Toronto Press, 1972.

genres à partir des catégories telles que « Antiquité et Modernité » et « Classicisme et Romantisme » fut caractéristique de cette définition, laquelle montrait bien que l'« esprit de la modernité » s'oppose à l'antiquité classique, quoiqu'il s'en inspire ; la formulation que l'on retrouve chez F. Schlegel – dans son essai paru, en 1800, à l'*Athenaem* – est à cet égard assez significative :

Le propre de tout art est par essence de se rattacher à ce qui a déjà reçu forme ; et c'est pourquoi l'histoire remonte, de génération en génération, de degré en degré, toujours plus haut dans l'antiquité, jusqu'à la source originelle. Pour nous autres Modernes, pour l'Europe, cette source se situe en Grèce ; et pour les Grecs et leur poésie, ce fut Homère et l'ancienne école des Homérides¹⁰³⁸.

Selon E. Behler, le dessein de la théorie romantique n'a été explicitement formulé que dans les écrits des frères Schlegel, et plus particulièrement, à l'année 1794, depuis que F. Schlegel, s'étant préoccupé de la valeur qu'il fallait attribuer aux modernes, « s'était consacré pendant plusieurs années exclusivement à l'étude de la littérature classique des Grecs » :

À partir de 1795, il commence pourtant à opposer le caractère de la poésie classique des Grecs. C'est dans le cadre de cet effort pour mettre en relief les marques distinctives de la poésie moderne, « l'esprit de la modernité », où Dante, Shakespeare et Goethe jouent un grand rôle, qu'apparaissent les débuts d'une conception de l'Europe du premier romantisme. L'expérience des premiers romantiques, qui vise à définir la marque distinctive de la modernité littéraire et qui, bien sûr, embrasse leur propre modernité aussi, se fait d'un point de vue supranational et européen¹⁰³⁹.

En ce sens historico-philosophique à partir duquel la poétique des genres a été comprise, il s'agissait ainsi d'un courant qui se rapportait aux auteurs modernes de l'Europe, en ceci que ces derniers partageaient « un style littéraire commun » et influencé, tel que le souligne E. Behler, par Dante, Shakespeare et Goethe. La définition théorique que les frères Schlegel donnaient du « romantisme » devait donc, en grande partie, inclure l'ensemble des littératures nationales de l'Europe sous forme d'essais comparatifs des histoires littéraires de la modernité : « C'est sans aucun doute dans les histoires de la littérature écrites par les frères Schlegel et qui sont dès le début conçues comme littérature comparée, que le rapport des nations plus jeunes de l'Europe et de la modernité européenne avec l'antiquité classique est exprimé le plus explicitement¹⁰⁴⁰ ». Parmi ces essais, on compte surtout les articles parus, entre 1798-1800, à l'*Athenaem*, ainsi que les leçons données, entre 1803-1804, par F. Schlegel à Paris, où l'auteur a élaboré le sens de

¹⁰³⁸ Cité dans Behler, Ernst, « La conception de l'Europe dans la théorie du premier romantisme et la relation franco-allemande », *Revue germanique internationale*, 1/1994, p. 27.

¹⁰³⁹ *Ibid.*

¹⁰⁴⁰ *Ibid.*

l'œuvre moderne comme ce qui réside hors d'elle-même, donc dans sa portée quasi-symbolique¹⁰⁴¹. Ici, l'hypothèse centrale qui a été émise à l'égard de la tradition romantique consistait en l'affirmation des deux cadres historique et géographique qu'il s'agissait d'y fixer : à savoir un courant qui s'inspire, certes, du passé antique, mais qui est situé dans le présent et orienté vers l'avenir ; et, à partir de là, il inclut l'ensemble des littératures romanes et de celles des pays nordiques :

La catégorie « romantique » ne se limitait pas à la littérature des langues dérivées du latin, comme le prouvent Shakespeare et les auteurs des pays nordiques, y compris l'Allemagne, mais elle désigne, comme l'a surtout souligné August Wilhelm Schlegel, un style qui est fondamentalement différent (Dante, Boccace, Calderón, Shakespeare) des normes du classicisme (Corneille, Racine, Molière). De plus, la poésie romantique n'est pas du tout limitée au passé, mais appartient, en sa qualité de « poésie universelle et progressive », au présent et même à un avenir sans limites¹⁰⁴².

Bien que cette opposition – ou mise au point – historique entre l'« Antiquité » et la « Modernité » ait permis de mieux définir le cadre dans lequel le courant alors naissant du romantisme a été placé, la question que ce dernier avait posée dans l'histoire littéraire fut dès l'abord problématique et ce, à bien des égards. En effet, l'usage même que l'on destinait au terme « romantisme » faisait l'objet d'un « programme *proprement indéfini* des textes¹⁰⁴³ », tel que suggère cet aveu fait par A. W. Schlegel dans une lettre adressée à son frère F. Schlegel : « Je ne puis guère t'envoyer mon explication du mot Romantique, car elle fait – 125 pages¹⁰⁴⁴ ». C'est qu'il consistait moins en la redéfinition de catégories, de classifications ou de concepts qu'en l'établissement d'un nouveau « régime de réflexion¹⁰⁴⁵ », lequel voulait que la révision de la poésie moderne se fasse non seulement à l'intérieur du concept de la poésie antique, mais aussi à travers cette « forme nouvelle de coexistence entre les différentes dimensions de l'histoire et de la

¹⁰⁴¹ Pour les traductions françaises des premiers romantiques allemands, nous renvoyons aux deux éditions suivantes : Nancy, J.-L. et Lacoue-Labarthe, Ph. (éd.), *L'absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, présentée par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1978 ; Thouard, Denis (éd.), *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand. Textes de F. Schlegel, F. Schleiermacher, F. Ast, A. W. Schlegel, A. F. Bernhardt, W. Dilthey*, introduits, traduits et annotés par Denis Thouard, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996. Pour toute discussion ultérieure et parue dans le domaine français sous forme de commentaires historiques sur la théorie littéraire du romantisme, cf. à titre indicatif, les travaux suivants : Ayrault, R., *La genèse du romantisme allemand*, Aubier, 1961-1976 ; Behler, Ernst, *Le premier romantisme allemand*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives germaniques », 1996 ; Schaeffer, J.-M., *La naissance de la littérature. La théorie esthétique du romantisme allemand*, Paris, PENS, 1983.

¹⁰⁴² Behler (1994), art. cit., p. 28.

¹⁰⁴³ Nancy, J.-L. et Lacoue-Labarthe, Ph. (éd.), *L'absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, présentée par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1978, p. 15.

¹⁰⁴⁴ Cité dans *ibid.*

¹⁰⁴⁵ Thouard (2000), art. cit., p. 47.

culture¹⁰⁴⁶ », à travers un nouvel *art critique*. Ce projet fut d'une importance qui tient en tout premier lieu à la valeur poétologique considérable qu'il avait attribuée à l'histoire littéraire moderne et, ultérieurement, à la désignation même du « romantisme »¹⁰⁴⁷ ; cette valeur se rapporte à la *continuité* que les genres modernes assument avec la poésie grecque tout en en étant un *achèvement*, ne serait-ce qu'à travers la mise en œuvre d'un nouveau « *moment d'écriture* » :

[...] tout le « projet » romantique, c'est-à-dire ce bref, intense et fulgurant *moment d'écriture* (à peine deux ans, et des centaines de pages) qui ouvre à lui seul toute une époque, mais s'épuise à ne pouvoir saisir son essence et sa visée – et n'aura finalement trouvé d'autre définition qu'un lieu (Iéna) et une revue (l'*Athenaeum*)¹⁰⁴⁸.

Or ce qui comptait dans ce « *moment d'écriture* » – et ce sur quoi nous allons nous pencher dans les chapitres qui suivent –, ce fut notamment la perspective selon laquelle la poésie moderne a été comprise, à savoir cette « alliance » que le projet des romantiques a établie entre la « poésie » et la « philosophie »¹⁰⁴⁹. Ce qui marque le romantisme de Iéna, ce n'est pas uniquement la distinction générique qu'il avait faite entre l'« Ancien » et le « Moderne », mais aussi – et l'on entre par là dans les premières phases d'une « herméneutique romantique » – « le jugement qui [en] établit les relations » :

L'Ancien et le Moderne échantent leurs caractéristiques, ce qui compte est le jugement qui établit les relations – le fameux *Witz*, à la fois *iudicium*, mise en relation immédiate, qui saute les moyens termes, opération logique, mais aussi saut de la métaphore. Dans cette nouvelle appréhension de l'« époque » de la modernité comprise comme le temps présent, le passé coexiste avec l'avenir, les essentialités le cèdent aux possibles multiples. C'est dans cet espace pris entre une méditation sur la culture antique comme forme d'achèvement illusoire d'une civilisation et une aspiration eschatologique à un avenir libérateur que s'inscrit la possibilité transitoire d'une proximité entre poésie et philosophie¹⁰⁵⁰.

Dans la perspective d'une « nouvelle appréhension de l'« époque » de la modernité », l'alliance entre la poésie et la philosophie voulait être accomplie en vue de répondre aux exigences de l'« histoire de la poésie » à laquelle les premiers romantiques s'employaient. Ainsi, l'*achèvement*

¹⁰⁴⁶ *Ibid.*

¹⁰⁴⁷ Selon J.-L. Nancy et Ph. Lacoue-Labarthe (1978), l'appellation du « romantisme » n'a pas été employée par les Romantiques de Iéna, mais plutôt par « leurs adversaires », « leurs premiers historiens » et « leurs critiques ». Au début, la *Romantik* a été conçue plutôt comme « la rubrique d'une « science » analogue à la *Poetik*, à la *Physik* ou à la *Mystik*. [...]. Ce sont leurs adversaires d'abord – dès 1798 on publie contre eux des pamphlets –, puis leurs premiers historiens (déjà Jean-Paul en 1804) et leurs critiques qui leur donneront leur nom, qui fixeront une « école romantique » », Nancy, J.-L. et Lacoue-Labarthe (1978), *op. cit.*, p. 15.

¹⁰⁴⁸ *Ibid.*

¹⁰⁴⁹ Sur la question de l'alliance, établie notamment par F. Schlegel, entre la poésie et la philosophie au sein de la tradition de la philosophie transcendantale, cf. les discussions suivantes : Thouard, Denis (dir.), *Symphilosophie : F. Schlegel à Iéna*, avec la traduction de la *Philosophie transcendantale*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2002 ; « Friedrich Schlegel, entre histoire de la poésie et critique de la philosophie », *Littérature*, n°120, 2000, pp. 45-58.

¹⁰⁵⁰ Thouard (2000), art. cit., p. 48.

que leur projet assumait par rapport à l'époque des Lumières – et à celle de l'Antiquité – consistait moins à réunir les principes de la philosophie transcendantale et à les appliquer à la poésie qu'à mener une méthode qui repense « une nouvelle histoire de la poésie » et, à la lumière de cette dernière, « une nouvelle poésie du rêve ». Et c'est en ce sens double – théorique et pratique – que l'on posait en des termes nouveaux la question des modalités de l'interprétation et de la compréhension. D'où la difficulté de la tâche double qui présidait aux premières tentatives de *définir* la théorie romantique : d'une part, elle s'assignait « la tâche de réconcilier Kant et Platon », et, d'autre part, elle s'engageait dans une réflexion « visant à conjuguer Homère avec Goethe » :

La reprise critique se double en effet d'un motif constructif : il s'agit, tel est l'horizon constant du projet, de faire (ou de refaire, en moderne) la grande œuvre classique dont manque l'époque – malgré Goethe. Plus exactement, et parce qu'une problématique critique de l'*imitation* aura précisément été (comme dans toute la fin du siècle) le lieu d'émergence de la philosophie de l'histoire, il s'agit de faire mieux ou plus que l'Antiquité : à la fois surpasser et compléter l'Antiquité dans ce qu'elle a d'inachevé ou d'inaccompli, dans ce qu'elle n'a pas réussi à effectuer de l'idéal classique qu'elle entrevoyait. Ce qui revient en somme à opérer la « synthèse » de l'Antique et du Moderne [...]. Et qu'une telle logique anime le projet romantique ne signifie pas le moins du monde que les Romantiques se bornent à « appliquer » un schème dérivé de la philosophie postkantienne. Bien plutôt est-ce en conjonction avec l'idéalisme naissant [...] que le romantisme, à l'intérieur de son champ propre (la philologie, la critique, l'histoire de l'art), se donne une tâche analogue – qui est celle d'un achèvement, au sens le plus fort du terme. Il s'agit d'en finir avec la partition et la division, la séparation constitutive de l'histoire ; il s'agit de construire, de produire, d'effectuer cela même que, à l'origine de l'histoire, on pensait déjà comme un « âge d'or » perdu et à jamais inaccessible. Et que la dialectique s'invente autant dans la philosophie de l'art du romantisme que dans la physique spéculative, cela se justifie peut-être de ce que la tâche de réconcilier Kant et Platon se distingue après tout assez mal de l'entreprise visant à conjuguer Homère avec Goethe¹⁰⁵¹.

L'on serait pourtant amené à s'arrêter ici sur la problématique *théorique* qui a été soulevée dans cette situation historique assez particulière : comment la possibilité d'une réflexion poétologique sur les modalités de l'interprétation a été finalement réalisée dans le programme d'une « nouvelle poésie » ? Et dans quelle mesure ce « romantisme naissant » avait-il élargi, voire orienté, la problématique méthodologique de l'herméneutique ? Une telle démarche semble suggérer une prise en compte préalable des médiations linguistiques à travers lesquelles non seulement la poésie, mais aussi la formation philologique elle-même ont été remises en question. Et c'est en ce sens manifestement fécond que le programme d'une « nouvelle poésie » se présente sous un aspect systématique : par la compréhension mutuelle qu'il proposait de l'esthétique et de

¹⁰⁵¹ Nancy, J.-L. et Lacoue-Labarthe (1978), *op. cit.*, p. 20-21.

l'herméneutique, il se distingue par son important caractère criticiste qui oriente le problème herméneutique vers celui de l'esthétique, et inversement, tout en posant pour centre de la réflexion l'idée d'une « poésie transcendante » ; celle-ci se trouve définie par F. Schlegel en ces termes : « Il y a une poésie qui est uniquement et totalement rapport entre l'idéal et le réel et qui, par analogie avec le langage technique de la philosophie, devrait s'appeler poésie transcendante¹⁰⁵² ». Loin de tracer une frontière entre littérature et philosophie, le concept de réflexion chez F. Schlegel a soumis la philologie à l'examen d'une conception préalable de la philosophie et de sa terminologie, tout en insistant à la fois sur l'« impossibilité » et sur la « nécessité » d'une « communication achevée » dans le langage poétique. La conception poétique de F. Schlegel a ceci de particulier en ce qu'elle pose pour essence de la poésie romantique son « procès infini du devenir » et sa position intermédiaire entre la « réflexion artistique » et la « réflexion de soi », pour la laisser ainsi se rattacher au *paradoxe* et à l'*ironie*, deux concepts constitutifs du fameux fragment 116 de l'*Athenaeum*. Par là, la poésie romantique se présenterait comme une pratique qui s'élève à ce que F. Schlegel désigne par « puissance supérieure », car elle assume une « perpétuelle coexistence d'un moi qui vit et rêve, et d'un autre moi, qui assiste en spectateur critique à la vie comme au rêve¹⁰⁵³ ». Une telle attitude d'esprit criticiste se trouve à l'origine de la définition initiale, mais qui reste pourtant fragmentaire, de la théorie romantique. C'est en ce sens que le « romantisme naissant » a annoncé ce que E. Behler appelle une « rupture d'époque¹⁰⁵⁴ » par rapport à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, en raison de la problématisation nouvelle qu'il avait proposée des critères en vertu desquels la rhétorique traditionnelle aborde les œuvres poétiques. Aux yeux des premiers romantiques, la poésie moderne s'éloigne des règles de la théorie classique de l'imitation : elle s'exprime dans le *sentimental* et le *subjectif*, tout en se fondant sur une « transfiguration de l'univers » et sur une « magie naturelle », sur la *magie* d'une écriture qui devrait « se représenter aussi elle-même dans toutes ses représentations, et être en même temps poésie et poésie de la poésie¹⁰⁵⁵ ».

3) *Un mot est là pour un autre : le programme générique d'une « herméneutique critique »*

¹⁰⁵² Cité dans Thouard (2000), art. cit., p. 22.

¹⁰⁵³ Béguin, Albert, *L'âme romantique et le rêve. Essai sur le romantisme allemand et la poésie française*, Paris, Josi Corti, 1963 [1939] [1946], p. 191.

¹⁰⁵⁴ Behler, Ernst, « Le premier romantisme crise des Lumières », *Revue germanique internationale*, 3/1995, p. 22.

¹⁰⁵⁵ *Ibid.*

Dans le dernier texte paru dans l'*Athenaeum*, le testament ironique *De l'impossibilité de comprendre*, Friedrich Schlegel résumait en une formule « toute l'impulsion donnée par l'*Athenaeum* » : Goethe et Fichte, le poète et le philosophe. Ce projet se solde par un échec¹⁰⁵⁶.

Tout en s'affirmant dans le passage entre les deux époques antique et moderne et dans la redéfinition des grandes catégories poétiques, la théorie qui s'élaborait dans l'esprit de F. Schlegel avait fondé les premières esquisses d'une « herméneutique critique ». L'enjeu principal de ce projet théorique, qui se présentait à l'époque à partir de l'« alliance » entre la poésie et la philosophie, s'attachait à retrouver un fondement qui explique les problèmes du travail philologique à la lumière des recherches portant sur la signification de la poésie moderne. Or la spécificité d'un tel programme tenait en tout premier lieu à l'importance qu'il attachait aux arts du langage poétique et à la place fondamentale que ces derniers occupaient dans la formulation méthodique d'une « herméneutique critique ». Par ailleurs, la théorie de la compréhension de F. Schlegel devait aboutir à un art philologique critique tout en se fondant sur une « théorie de la faculté de production littéraire » ; d'où la difficulté qui avait entraîné à ce que les critiques désignent souvent par « échec » du projet théorique de l'*Athenaeum* : à savoir la définition même qu'il fallait attribuer à son *objet*, un objet qui a été, ainsi que le relève D. Thouard, « ignoré » par les Lumières : « l'imagination, le langage et la poésie¹⁰⁵⁷ » :

Contrairement aux Lumières, le premier romantisme se refuse à réduire le langage à un instrument de communication composé de signes, et la connaissance à un processus purement intellectuel, indépendant du langage [...]. La conscience accrue du rôle du langage pour les actes cognitifs, et de la sensibilité dans le langage, amène les romantiques à une remise en question du modèle d'une rationalité uniforme [...], et, sans verser automatiquement dans quelque « irrationalisme » [...], à envisager une limitation de principe de la connaissance¹⁰⁵⁸.

En effet, le programme générique de l'« herméneutique critique », un programme dont on retrouve la seule formulation explicite dans le fameux fragment 116 de l'*Athenaeum*, s'est constitué à partir de l'hypothèse selon laquelle l'alliance entre la poésie et la philosophie – entre « Goethe et Fichte » – soulève la question de la nature problématique et indécise du langage poétique moderne, en ce qu'elle révèle les notions constitutives de cette dernière : l'« ironie », l'« obscurité », la « sensibilité » et la « communication indirecte ». Selon F. Schlegel, le propre du langage poétique serait l'œuvre d'une « incompréhensibilité cachée », d'un « entendement qui

¹⁰⁵⁶ Thouard (2000), art. cit., p. 48.

¹⁰⁵⁷ *Ibid.*

¹⁰⁵⁸ Thouard, Denis (dir.), *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, textes de F. Schlegel, F. Schleiermacher, F. Ast, A. W. Schlegel, A. F. Bernhardt, W. Dilthey, introduits, traduits et annotés par Denis Thouard, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 263.

ennoblit la sensibilité en caractère, le talent en génie, qui purifie le sentiment et l'intuition en art¹⁰⁵⁹ ». Cette conception se trouve réélaborée dans le dernier fragment que F. Schlegel fait paraître, en 1800, à l'*Athenaeum* (*Über die Unverständlichkeit – De l'impossibilité de comprendre*) : le langage poétique moderne s'y définit par sa portée symbolique ; il se veut le résultat d'une transgression à tous les niveaux linguistiques, et affirme dès lors l'« échec » du projet principal de la revue : à savoir la « triple réunion assez inédite dans l'histoire culturelle occidentale : celle de la poésie et de la philosophie, celle de la poésie et de la rhétorique (ou de la prose) et celle de la philosophie et de la rhétorique¹⁰⁶⁰ ». Sur cet « échec », D. Thouard écrit :

Le texte qui conclut l'expérience de l'*Athenaeum*, et qui analyse les raisons de son échec, présente, par sa structure ironique, une difficulté majeure : il traite ironiquement de l'ironie, obscurément de l'obscurité etc. L'analyse réflexive incessamment reprise qui se traduit dans le mouvement d'une ironie indéfiniment redoublée paraît défier toute appréciation théorique, et fut souvent mis de côté par les commentaires pour cette raison. [...] Cette théorie de l'ironie, avec sa typologie bouffonne, exprime en fait à sa façon le problème que pose Schlegel, à partir de la circonstance, somme toute occasionnelle, de l'échec commercial de la revue après plus de deux années d'aléas : la communication, dont le siècle célèbre les vertus, ne va plus de soi dès lors que l'on prend au sérieux la nature poétique du langage¹⁰⁶¹.

Par ailleurs, la mise en relation des époques antique et moderne à laquelle F. Schlegel s'employait depuis 1793 a permis de mieux situer le contexte dans lequel la vérité de l'œuvre romantique est représentée. C'est ce qu'on lit surtout dans le fragment 116 ; Schlegel y distingue la problématique de la « communication indirecte » comme ce à quoi les formes de la poésie romantique, de par leur nature *progressive* et *inachevée*, entraînent : « D'autres formes de poésie sont achevées et peuvent être complètement analysées à présent. La forme de poésie romantique est encore en devenir ; oui, c'est là son essence intime, qu'elle ne puisse toujours que devenir et qu'elle ne puisse être achevée¹⁰⁶² ». En ce sens, où l'œuvre n'apparaît plus comme une donnée objective et définitive, la pratique philologique se situe au-delà de la théorie et de la réflexion linguistiques proprement dites ; elle ne saurait se passer des approches de la *sémiotique*. D. Thouard fait ici remarquer la nouvelle « stratégie » que l'alliance, ou « harmonie », entre poésie et philosophie entendait accomplir : « Friedrich Schlegel entend corriger l'idéalisme transcendantal par une « physique de l'imagination », dont le réalisme poétique restituerait une

¹⁰⁵⁹ « De l'impossibilité de comprendre », dans *ibid.*, p. 275.

¹⁰⁶⁰ Thouard (2000), art. cit., p. 49.

¹⁰⁶¹ *Ibid.*, p. 263.

¹⁰⁶² Cité dans Behler (1995), art. cit., p. 17.

dimension oubliée par la réflexion¹⁰⁶³ ». Cette alliance a donné lieu à des contrastes engendrés notamment par la complexité du langage poétique et des problèmes d'ordre herméneutique qui en découlent ; en témoignent les deux textes que F. Schlegel avait destinés à Lessing et qui servaient d'introduction et de conclusion à l'essai paru, en 1797, dans la revue *Le Lycée*. Selon D. Thouard, les grandes lignes de l'herméneutique critique se situent d'emblée dans ces deux textes : *Conclusion de l'essai sur Lessing* (1801) et *L'essence de la critique* (1804). La question herméneutique s'y trouve élaborée à travers les problèmes soulevés par l'alliance méthodologique entre philologie et philosophie d'une part, et, d'autre part, par le programme générique d'une poésie formulée à partir de la « forme symbolique » et de la « communication indirecte » telles qu'elles furent présentées dans les écrits de Lessing. La valeur de ce programme s'avère donc être double : il s'agit d'un projet encyclopédique qui se conçoit comme « l'organisme de tous les arts et sciences » et qui suscite une remise en question ultérieure de la critique de l'art par le moyen d'un hommage fait à Lessing : « je voulais aussi le [Lessing] faire sortir du lieu où l'incompréhension et la mécompréhension l'avaient seules placés, et le soustraire à la poésie et à la critique poétique pour le conduire dans la sphère où l'a toujours davantage porté la tendance de son esprit [...]»¹⁰⁶⁴ ». C'est dans une telle perspective à plus forte raison féconde qu'on lit cette réponse significative donnée par Schlegel en vue de « sauver le nom de cet homme honorable de l'outrage que lui infligeaient tous les mauvais esprits » :

Je pourrais vous le dire très vite et clairement, et si vous deviez pourtant vous plaindre encore de l'*incompréhensibilité*, j'espère au moins vous faire apparaître que cela ne tient pas à l'expression, mais à la chose. D'ailleurs, il ne me reste en ce cas que le vœu pieux : que vous commenciez enfin à *comprendre la compréhension* ! Vous saisissez ainsi que le défaut n'est pas où vous le cherchez, et vous ne trompez plus avec de tels concepts confus et de tels fantômes vides¹⁰⁶⁵.

Projet demeurant inachevé, l'herméneutique critique se présentait à l'époque comme une pratique philologique « potentialisée » ; celle-ci opère sur la lettre, comme sur l'esprit, et ne devrait montrer sa potentialité que sur des œuvres sémiotiques, des œuvres qui, à l'instar de celles de Lessing, appartiennent à cet « art supérieur » des symboles et des « lignes zig-zigzagantes ». Un tel cheminement dans la réflexion a été guidé par l'intérêt que F. Schlegel avait longuement nourri pour l'aspect physique du langage et pour l'analyse attentive de la « force vivante de l'esprit » qui s'y décèle. C'est ce que souligne D. Di Cesare en faisant remarquer cette véritable

¹⁰⁶³ Thouard (2000), art. cit., p. 49.

¹⁰⁶⁴ « Conclusion de l'essai sur Lessing » (1801), cité dans Thouard (1996), *op. cit.*, p. 144.

¹⁰⁶⁵ *Ibid.*, p. 164.

« théorie de l'écriture » qui s'était annoncée dès les premiers écrits de F. Schlegel, une théorie qui se distingue dans l'histoire de la pensée par son affirmation du « primat sémiotique de l'écriture » :

L'œuvre de Friedrich Schlegel est parcourue dès le début par le contraste entre « Geist » et « Buchstabe », entre l'infini de l'esprit qui cherche à se réaliser dans le fini et la finitude de la lettre qui veut s'élever à l'infini – un contraste qui prendra des aspects variés et complexes dans le contexte philologique de la question herméneutique. S'il est vrai que la « lettre est l'esprit fixé », que la lettre limite et délimite l'esprit qui veut se communiquer, qu'elle le contraint à se mouler dans une forme finie, il est non moins vrai que cette forme est une forme linguistique élevée à une plus haute puissance. C'est elle qui assure à l'esprit survie et durée, qui accorde à l'esprit fini et personnel de rencontrer d'autres esprits finis, élevant ainsi la particularité individuelle à la généralité commune¹⁰⁶⁶.

Aussi l'herméneutique critique de Schlegel opérait-elle, d'un point de vue strictement méthodologique, par des possibilités combinatoires, par la possibilité d'associer les deux pratiques du « philosophe le plus sublime¹⁰⁶⁷ » et de l'« orateur le plus artiste¹⁰⁶⁸ ». Dès lors, elle a proposé une nouvelle théorie de la compréhension herméneutique ayant son essence dans une poésie qui ne se montre jamais telle que l'esthétique classique l'avait connue, car elle ne cesse de réapparaître à travers de nouveaux aspects et de nouvelles interprétations : « Est-il un symbole plus beau pour le côté paradoxal de la vie philosophique que ces lignes zig-zigzagantes, qui ne peuvent apparaître qu'en fragments progressant avec une constance et une régularité visibles, parce que leur centre réside dans l'Infini ?¹⁰⁶⁹ ». D. Di Cesare parle ici d'un « dépassement herméneutique de l'idéalisme », et soutient à juste titre que ce « dépassement » a été impliqué dans la visée double du programme méthodique de la revue. Le fait que la structure véritable de l'œuvre moderne ne se révèle à aucun essai de compréhension et d'interprétation traduit une forte remise en question de la prétendue plénitude de sens et de la conception même de la pratique philologique ; celle-ci est confrontée à des œuvres dont le sens, devenu désormais inépuisable, se situe entre une réalité linguistique donnée et vérifiable d'une part, et, d'autre part, une réalité extra-linguistique seconde et difficile à reconstruire. Pour F. Schlegel, c'est la poésie moderne qui suscitera, une fois et pour toutes, à la fois l'« intérêt » et le « sens » pour la philologie moderne, dans la mesure où elle plongera cette dernière dans une quête inlassable du contenu des œuvres, et lui proposera ainsi une révision méthodique. Le projet avait donc une valeur inédite :

¹⁰⁶⁶ Di Cesare, Donatella, « Voix et liberté. Le tournant dialogique chez le premier Schlegel », dans Thouard (2002), *op. cit.*, p. 77-78.

¹⁰⁶⁷ Cité dans dans Thouard (1996), *op. cit.*, p. 168.

¹⁰⁶⁸ *Ibid.*

¹⁰⁶⁹ Cité dans *ibid.*, p. 167.

une méthode, en constante recomposition et donc progressive, n'opère que dans et par le contexte d'une poésie progressive. Or ce que l'historiographie de l'herméneutique retient concrètement de ce projet se trouve principalement dans les notes de F. Schlegel sur la philologie, et notamment dans le fameux fragment paru en 1798 et dans lequel on lit ceci :

Il faut naître *philologue*, comme on naît poète ou philosophe. Il n'y a pas de philologue sans philologie au sens le plus originel, sans intérêt grammatical. La philologie est un affect logique, la contre-partie de la philosophie, l'enthousiasme pour la connaissance chimique : car la *grammaire* n'est que la partie philosophique de l'art universel de séparer et de relier. Par le développement conforme à l'art de ce sens, naît la *critique*, dont la matière est uniquement le *classique* et absolument éternel, ce qui ne peut jamais être entièrement compris : sinon les philologues, chez qui l'on perçoit le plus souvent les signes les plus courants et les plus sûrs de la virtuosité non-scientifique, montreraient leur savoir-faire aussi volontiers sur une autre matière que les œuvres de l'Antiquité pour laquelle ils n'ont, en règle générale, ni intérêt, ni sens. Mais cette limitation nécessaire n'est pas à blâmer ou à déplorer, d'autant plus qu'ici également, il n'y a que la perfection artistique qui doit conduire à la science, et la philologie purement formelle approcher d'une théorie matérielle de l'Antiquité et d'une histoire humaine de l'humanité [...]¹⁰⁷⁰.

Cet extrait nous renvoie aux deux textes sur Lessing (1801 et 1804), où Schlegel élabore, sous la formulation d'un « adieu critique », sa conception de la « perfection artistique » : la poésie moderne s'oriente vers cette « perfection » ; elle invite à reconsidérer le rapport de la pensée au langage, et exige que sa compréhension ne soit pas une connaissance objective et vérifiable, donc grammaticale, mais plutôt un processus au sens d'une transformation « du Moi en le Toi » : « Le langage se présente alors dans la complétude de son schéma constitutif où Moi et Toi, deux sujets, parlent des objets du monde¹⁰⁷¹ ». Une telle compréhension dialogique construirait ce que D. Di Cesare appelle une « communauté interindividuelle » et capable de comprendre « ce qui advient dans la parole » : « en retournant au Moi proférée par le Toi, [la parole] résonne comme parole autre, et s'élève à la communauté interindividuelle ». Ainsi compris, le langage poétique ne devrait tracer aucune frontière entre une réalité seconde et une réalité donnée, car il agit dans la « communauté linguistique d'un Nous » qui saisit les effets de l'ambiguïté en les intégrant comme un élément central de la structure de l'œuvre :

C'est ici que la parole se révèle être ce « moyen être » non seulement entre sujet et objet, Moi et monde, mais aussi et surtout entre Moi et Toi, capable de médier et de créer cette communauté linguistique acromatico-dialogique, acquise pas à pas dans la lueur du comprendre, dans l'instant de la créativité absolue, de la poéticité qui ne produit jamais solitairement mais est toujours

¹⁰⁷⁰ Cité dans Thouard, Denis, « Friedrich Schlegel : De la philologie à la philosophie (1795-1800) », dans Thouard (2002), *op. cit.*, p. 40.

¹⁰⁷¹ Di Cesare, Donatella, « Voix et liberté. Le tournant dialogique chez le premier Schlegel », dans Thouard (2002), *op. cit.*, p. 106-107.

*symproductive*¹⁰⁷².

Le recours à l'œuvre de Lessing comme exemple de la conception romantique a ouvert les yeux sur un nouveau trait de la modernité poétique : il a illustré la thèse selon laquelle la crise du concept de l'œuvre est une caractéristique essentielle de l'époque moderne, comme l'est le dépassement de l'esthétique classique qui se voit désormais obligée de donner au « primat sémiotique de l'écriture » une importance centrale. Aussi la théorie romantique annonce-t-elle la naissance d'une poésie qui se construit à partir de ce qui vise, précisément, à la dépasser, et qui ne la verra jamais s'éteindre, car elle marque non seulement le début d'une « nouvelle poésie », mais aussi celui d'une nouvelle « conscience herméneutique » : la conscience d'un siècle où il y aura « des lecteurs qui sauront lire » :

L'époque nouvelle s'annonce aux pieds rapides, aux talons ailés ; l'aube a chaussé ses bottes de sept lieues. – Il y eut une longue fulmination à l'horizon de la poésie, dans une nuée puissante, toute la force tonnante du ciel était concentrée ; elle tonna alors puissamment, et parut se retirer, et lança seulement des éclairs depuis le lointain, pour revenir aussitôt, d'autant plus effrayante : mais bientôt il ne sera plus question d'un orage unique : le ciel entier brûlera d'une seule flamme, et tous vos pauvres petits paratonnerres ne vous serviront de rien. Alors, le dix-neuvième siècle commencera effectivement, et cette petite énigme de l'incompréhensibilité de l'*Athenaeum* sera résolue. Quelle catastrophe ! Il y aura alors des lecteurs qui sauront lire. [...] Au dix-neuvième siècle, chaque homme, chaque lecteur trouvera la *Lucinde* innocente, la *Genoveva* protestante et les *Élégies didactiques* d'A.-W. Schlegel presque trop faciles et transparentes. Se confirmera là aussi ce que, dans un esprit prophétique, j'ai établi en maxime dans les premiers *Fragments* :

« Un texte classique ne doit jamais pouvoir être totalement compris. Mais les gens cultivés et qui se cultivent doivent chercher à y apprendre toujours davantage »¹⁰⁷³.

¹⁰⁷² *Ibid.*, p. 107.

¹⁰⁷³ Cité dans Thouard (1996), *op. cit.*, p. 274-275.

CHAPITRE III

L'application romantique du primat sémiotique du texte : vers une Poésie du rêve

1) Le symbole du rêve dans l'écriture poétique : une « lanterne magique de la vie »

Il [l'art supérieur] est nature et vie, et absolument un avec elles ; mais il est la nature de la nature, la vie de la vie, l'homme en l'homme ; [...]. Chaque poème, chaque œuvre doit signifier la totalité ; elle doit la signifier effectivement, parce qu'en dehors du point suprême qu'elle indique, seule la signification a de l'existence et de la réalité.

Si vous n'avez jamais perçu cette forme symbolique, ni distingué si une œuvre est construite d'après l'organisme végétal ou animal, et que vous ne pouvez pas même ressentir la couleur ou la teinture d'un poème, laissez donc alors la poésie, ou bien croyez au moins sans pudeur ni crainte qu'il vous reste encore du neuf et de l'inconnu en ce domaine que ne mesurera jamais un mortel ; car ce que j'ai mentionné est précisément le principe et la fin, l'essentiel et le suprême ; c'est là que le concept d'un art supérieur commence¹⁰⁷⁴.

En distinguant l'« art ordinaire » de l'« art supérieur », et en donnant à ce dernier le caractère de « principe » et de « fin », d'« essentiel » et de « suprême », F. Schlegel instaure une nouvelle technique de présentation poétique. Cette technique est basée sur la « forme symbolique », une forme constituée par la contradiction et par « la belle confusion de l'imagination » et considérée désormais comme étant une propriété du discours poétique moderne. Sa justification à l'époque tenait de prime abord à la vision critique des premiers romantiques et aux tentatives que ces derniers ont faites de développer la pratique philologique d'une approche destinée à réduire les phénomènes à leurs aspects grammatical ou historique à une théorie qui s'apparente aux formes symboliques de la poésie¹⁰⁷⁵. Or l'application pratique de ce projet apparaît en toute évidence dans les poèmes aussi bien que les mises en prose qui ont été produits autour du cercle d'Iéna entre 1795-1805 et qui sont le plus souvent considérés comme fondateurs du mouvement

¹⁰⁷⁴ Cité dans *ibid.*, p. 167.

¹⁰⁷⁵ La mise en relation des deux aspects théorique et pratique – entre le renouveau méthodique de la philologie moderne et celui d'une « nouvelle poésie » – se trouve explicitée et approfondie dans les écrits des frères Schlegel, de Jean-Paul, de Novalis et de L. Tieck. Or Jean-Paul et Novalis ont été en mesure de formuler d'une manière assez particulière les premières esquisses d'une théorie symbolique du rêve, et, à partir de là, de définir une « nouvelle poésie » constituée par des images qui, bien qu'elles « aboutissent à l'incohérence », font « une œuvre d'art cohérente ». Cf. « Les expériences de l'irrationnel dans la prose littéraire », dans H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine (1993), *op. cit.*, pp. 123-178. Pour une analyse approfondie de l'apparition et du développement de la symbolique du rêve dans l'œuvre des premiers romantiques, cf. surtout les discussions suivantes : Béguin, Albert, « Seconde Partie : le rêve et la poésie », dans *L'âme romantique et le rêve. Essai sur le romantisme allemand et la poésie française*, Paris, Librairie Josi Corti, 1963, pp. 151-238 ; Brion, Marcel, *L'Allemagne romantique : Le voyage initiatique. Novalis, Hoffmann, Jean-Paul, Eichendorf*, Paris, Albin Michel, 1963 ; Benjamin, Walter, *Le Concept de critique esthétique dans le premier romantisme allemand*, trad. Philippe-Lacoue Labarthe et Anne-Marie Lang, Paris, Flammarion, 1986 ; Lukács, Georg, « Novalis et la philosophie romantique de la vie » (1911), *Romantisme*, vol. 1, n°1, 1971, p. 13-24.

romantique, en ce qu'ils font remarquer ses deux principes poétologiques centraux : 1) l'aspect multiforme de la signification ; 2) la clôture de l'univers linguistique.

En effet, la problématique linguistique qui se posait dans une poésie marquée par des contrastes et des contradictions devait être résolue au niveau de la perception et dans le cadre d'une discipline qui décrit les formes du langage propres à la poésie, car la permanence du sens n'est plus tenue pour acquise. C'est ainsi que le domaine de la *poétique* s'est présenté aux côtés de la philologie et de la philosophie, en ce qu'il permet de mieux clarifier la signification dissimulée de la poésie, et de rendre par là compte de sa dimension *événementielle*. Que le lecteur puisse être en mesure de mieux établir la forme du texte poétique et d'en déterminer par la suite la valeur sémantique, l'idée élémentaire de la permanence du sens ne serait ici plus une condition préalable à la compréhension et à l'interprétation de la signification. Or pour les premiers romantiques, les propriétés formelles et discursives de la poésie présupposent un complexe de rapports sémiotiques entre l'aspect linguistique et l'aspect herméneutique, car le sens poétique est censé représenter « l'irreprésentable », ainsi que l'écrit Novalis : « Le sens poétique a bien des points communs avec le sens mystique... Il représente l'irreprésentable. Il voit l'invisible, sent l'insensible [...] ¹⁰⁷⁶ ». L'application concrète d'une telle visée sémiotique peut être constatée depuis les écrits du premier Schlegel jusqu'à ceux de Novalis et de Jean-Paul, tout en passant par les explications théoriques fragmentaires que l'on trouve dans l'*Athenaeum*. S'en distingue toutefois la conception, élaborée surtout par Jean-Paul, Novalis et L. Tieck, d'une poésie du rêve qui construit un monde où « les contraires ne sont plus contradictoires ¹⁰⁷⁷ », où « les choses les plus étranges sont rapprochées par un hasard quelconque ¹⁰⁷⁸ », pour formuler finalement un langage poétique du merveilleux et du mythologique, un langage censé ramener « le poète à la source de la création poétique ¹⁰⁷⁹ ». Le rêve – que Jean-Paul décrit, dans *Flegeljahre* (1804) comme « une lanterne magique de la vie » – assume l'ambiguïté des mots, et est l'élément qui fait apparaître par excellence une certaine *coupure* des diverses articulations sémantiques, attestant ainsi la présence d'une structure particulièrement fragile dans le discours. Dans cette perspective, les mots sont dépourvus de leur sens commun et usé et ce, pour délivrer une réalité

¹⁰⁷⁶ Cité dans Béguin, Albert, *L'âme romantique et le rêve. Essai sur le romantisme allemand et la poésie française*, Paris, Librairie Jose Corti, 1963, p. 205.

¹⁰⁷⁷ Alexandre, Maxime, « Introduction », dans *Romantiques allemands I*, édition présentée et annotée par Maxime Alexandre, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, p. XIV.

¹⁰⁷⁸ *Ibid.*

¹⁰⁷⁹ H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine (1993), *op. cit.*, p. 168.

intérieure et spirituelle, laquelle reste pourtant très concrète. L'exemple que donne, dans *Heinrich d'Ofterdingen*, Novalis du fameux rêve de la « Fleur bleue » illustre bien cette conception poétique : le rêve annonce au personnage principal du roman le symbole de la « Fleur bleue » ; celle-ci évoque le passage du monde réel et imparfait vers un monde spirituel et harmonieux, où l'âme s'élève à travers une illumination transcendante et suprême :

C'est dans un rêve que la fleur bleue est apparue à Novalis. [...] Une princesse naît d'une goutte de sang, les arbres chantent, il pleut du vin, il neige des roses, les maisons sont en trèfle vert, et les ruisseaux sont du lait. Novalis rêve qu'il est couché sur une molle pelouse. Près de lui, un jet d'eau jaillissant d'une source s'élevait dans l'air jusqu'à s'y dissoudre. Au loin, il voyait de grands rochers, également bleus, mais du bleu de la gentiane. Au bord de la source, l'attirant irrésistiblement, il y avait une fleur, dont la tige était anormalement longue, une fleur bleue comme l'azur, qui le frôlait de ses larges pétales¹⁰⁸⁰.

De surcroît, les principes qui structurent l'écriture poétique du rêve s'inspirent par un vocabulaire fondé sur des visions cosmiques et opposées du monde, entraînant par là à « un affaiblissement des liens logiques entre les mots et les unités de signification¹⁰⁸¹ ». Pourtant, et en dépit de l'apparente contradiction qu'une telle conception poétique peut suggérer, il s'agit là d'un « message littéraire » à part entière, lequel demeure « polyvalent, ouvert, permettant des interprétations multiples¹⁰⁸² ». Or si cette ambiguïté laisse insaisissable le caractère intimement dialogique du langage et qu'elle donne lieu à des « interprétations multiples », c'est qu'elle est, à l'origine, parcourue par le *dispositif sémiotique* du texte dont il convient de comprendre l'activité avant d'en déchiffrer le sens. C'est ce qu'on peut constater par exemple dans l'œuvre de Novalis (voir surtout les *Hymnes à la Nuit*, 1800), où se trouve élaborée l'explication d'une poésie marquée par l'incohérence logique, en ceci qu'elle plonge le poète dans un émerveillement face au large tableau de l'univers, pour produire finalement « des poèmes uniquement harmonieux à l'oreille, tout faits de beaux vocables, – mais sans signification ni cohérence, – tout juste quelques strophes intelligibles, – elles doivent être comme les fragments des choses les plus diverses¹⁰⁸³ ». Le rêve attire le poète-penseur de par son caractère de « naïveté » et d'« étonnement », et lui permet d'aboutir à une certaine harmonie entre l'inconscient et la conscience. Il s'agit, pour Novalis, d'un « but » à atteindre pour le génie poétique, à savoir l'accomplissement d'une « conscience absolue » ; celle-ci s'appuie moins sur l'opposition des

¹⁰⁸⁰ Alexandre (1963), *op. cit.*, p. XIV.

¹⁰⁸¹ H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine (1993), *op. cit.*, p. 168.

¹⁰⁸² *Ibid.*

¹⁰⁸³ Cité dans Béguin (1963), *op. cit.*, p. 209.

images que sur leur *surdétermination* en passant du plan métonymique (aspect multiforme de la signification) au plan métaphorique (clôture de l'univers linguistique). En ce sens, la véritable transposition poétique se veut le produit d'un « perfectionnement » qui n'est accessible qu'à travers un long processus d'« évolution » de la conscience poétique. Novalis élabore les étapes de cette « évolution » : elle commence par « la descente en soi » qui, bien qu'elle soit une « source d'abaissement », n'est que la « base de toute ascension véritable » :

Le dépouillement de soi-même est la source de tout abaissement, aussi bien que la base de toute ascension véritable. Le premier pas est un regard vers l'intérieur, une contemplation exclusive de notre propre moi. Mais celui qui s'en tient là reste à mi-chemin. Le second pas doit être un regard efficace vers l'extérieur, une observation active, autonome et persévérante du monde extérieur¹⁰⁸⁴.

Sous la forme d'un dialogue intérieur, l'écriture poétique regroupe des éléments disparates et, à partir de là, renoue non pas avec l'« intelligence » et la « raison » – considérées désormais comme de « misérables compartiments » –, mais plutôt avec les « surprenantes naissances » qui « nous reste[nt] à découvrir en nous » : « c'est là, dans nos abîmes, que nous nous dépassons, que nous sommes plus que nous-mêmes, que l'univers est en nous¹⁰⁸⁵ ». Le poète renoue un dialogue intérieur avec « un être inconnu », qui, écrit Novalis, « entre avec nous dans une relation interdite à tous les êtres liés aux apparences¹⁰⁸⁶ ». D'où l'avènement de la « connaissance » : contrairement aux idées héritées des Lumières, la connaissance devient pour les premiers romantiques « un acte de connaissance de soi » :

Nous rêvons de voyages à travers l'univers ; l'univers n'est-il donc pas en nous ? Les profondeurs de notre esprit nous sont inconnues. Le chemin mystérieux va vers l'intérieur. C'est en nous, sinon nulle part, qu'est l'éternité avec ses mondes, le passé et l'avenir. Le monde extérieur est un monde d'ombre, il jette son ombre sur le royaume de lumière. Maintenant, il est vrai, tout nous semble en nous obscurité, chaos informe, solitude ; mais comme tout nous paraîtra autre lorsque ces ténèbres se dissiperont et que le corps obscur sera écarté. Nous connaissons alors une jouissance d'autant plus vive que notre esprit aura souffert d'une longue privation¹⁰⁸⁷.

Loin de se perdre dans les méandres de la raison et du subjectivisme, la « connaissance de soi-même » est synonyme de « l'élévation à une puissance nouvelle » : « L'acte de se dépasser soi-même est partout l'acte suprême, – le point d'origine, – la genèse de la vie¹⁰⁸⁸ ». Le poète romantique s'apprête à se connaître soi-même, avant de prétendre à connaître le monde qui l'entoure ; la première connaissance est celle qu'il puise tout d'abord au fond de lui-même ; dès

¹⁰⁸⁴ Cité dans *ibid.*, p. 204.

¹⁰⁸⁵ *Ibid.*, p. 203.

¹⁰⁸⁶ Cité dans *ibid.*, p. 204.

¹⁰⁸⁷ Cité dans *ibid.*

¹⁰⁸⁸ Cité dans *ibid.*, p. 200.

lors, il « rev[en]t vers la vie et y jette un regard nouveau, un regard enrichi de toutes ses découvertes¹⁰⁸⁹ ». C'est en ce sens que l'écriture poétique du rêve plonge le poète dans une expérience analogue à celle de l'homme « qui se soumet à [l']ascèse » : « Il y a une ascèse à découvrir, qui nous permettrait de saisir les manifestations de l'esprit dans les choses, de considérer l'univers comme un texte transparent, dont tous les vocables seraient chargés de signification éternelle¹⁰⁹⁰ ». Ainsi, l'idée d'une poésie du rêve insiste sur l'importance de rétablir, via les métaphores, des *liens* et non pas de *coupures* ou de *ruptures* sémantiques ; elle s'appuie sur la fascination du cosmos, de ses dimensions et de ses aspects, et trace la voie vers une pratique poétique à double sens, laquelle garde une fonction heuristique importante. Bien que la plénitude du sens à laquelle elle aspire ne soit réalisable que par des désignations indirectes, elle construit un terrain poétique fécond où les deux pôles de l'« énergie naturelle » et de l'« intelligence organisée » se manifestent l'un à travers l'autre, effaçant par là les apparentes contradictions et les frontières entre la réalité et le rêve, ou, pour reprendre les mots de Jean-Paul, « entre la logique et la magie ». La question qui se pose ici concerne donc le pouvoir qu'ont les textes poétiques de forger, à partir des différences créatrices, des images qui, loin d'être absurdes ou obscures, favorisent une floraison conjointe des contraires. Non seulement cet aspect poétologique assez problématique traverse-t-il l'écriture poétique du rêve chez les premiers romantiques, mais aussi il annonce le début d'une nouvelle philosophie de la nature associant « les *contraires inséparables* » et signifiant l'idéal « d'une société lasse de sa propre sophistication » : c'est qu'elle donne à l'homme la possibilité d'un retour vers un monde qu'il a quitté, celui de sa nature perdue, de la « paix du cœur et des sens », du « calme de l'esprit » :

Le XVIII^e siècle finissant aspirait sincèrement, organiquement, et presque douloureusement, à ce retour à la nature, qui se manifeste simultanément dans l'art des jardins, dans la peinture de paysage, dans la poésie, et jusque dans les formes de vie. On sait l'importance que la lecture du *Vicar of Wakefield* eut pour Goethe, quand il était étudiant à Strasbourg, et ce qui s'ensuivit à Sesenheim. Le maître d'école de village, le pasteur de campagne, deviennent l'idéal d'une société lasse de sa propre sophistication dont elle a épuisé tous les plaisirs. *Solitude*, *Ermitage*, *Fantaisie*, sont, à cette époque, les noms des pavillons qui, dans les parcs princiers où l'étiquette de la vie de cour exclut l'isolement, permettent aux hommes qui désirent être seuls de se retirer dans le silence pour méditer, lire ou rêver¹⁰⁹¹.

¹⁰⁸⁹ *Ibid.*, p. 204.

¹⁰⁹⁰ *Ibid.*, p. 207.

¹⁰⁹¹ Brion, Marcel, *L'Allemagne romantique. Novalis-Hoffmann-Jean-Paul-Eichendorff*, Paris, Éditions Albin Michel, 1963, p. 213-214.

Selon A. Rieber (2013), cette oscillation évidente entre le mythique et le scientifique – entre l'« énergie naturelle » et l'« intelligence organisée » – traverse non seulement les formes d'expression artistique du XVIII^e finissant, mais aussi la philosophie même de l'idéalisme allemand. En étudiant les positions de l'historien allemand A. Warburg par opposition à celles de Kant, ainsi que la réponse warburgienne au problème de la conciliation des oppositions d'entendement, A. Rieber explicite la présence dont parle Warburg d'un psychisme qui unit les tensions entre l'identité et la différence, et qui fait remarquer l'oscillation qu'éprouve l'esprit entre l'« énergie naturelle » et l'« intelligence organisée ». Or cette perspective dialectique entre les deux pôles de l'entendement rappelle une culture analogue que Warburg avait observée chez les Indiens ; ceux-ci ont été en mesure de *juxtaposer* « la volonté de maîtrise magique de la nature » d'une part, et, d'autre part, « la faculté de comprendre la nature » :

J'ai observé chez les Indiens deux processus juxtaposés, qui montrent de façon étonnement pertinente la polarité de l'être humain luttant contre la nature. D'abord la volonté de maîtrise magique de la nature par la métamorphose en animaux, et, en second lieu, la faculté de comprendre la nature, dans une démarche pertinente d'abstraction, de façon cosmique et architectonique comme un tout objectivement cohérent et déterminé tectoniquement¹⁰⁹².

Warburg affirme l'existence de cette conception dans les formes d'expression artistique, tout en insistant sur « l'indestructibilité de l'homme primitif », c'est-à-dire l'homme capable de ressentir le suprasensible et de le mettre sur le même plan que le sensible : « L'époque où, comme l'écrit Jean Paul, la logique et la magie « fleurissaient, greffées sur un même tronc », comme le trope et la métaphore, est en fait de tous les temps¹⁰⁹³ ». Et c'est là que se révèle le caractère *hybride* de l'écriture poétique à caractère symbolique, « c'est-à-dire de l'hybride comme croisement de deux individus d'espèces, de races ou de variétés différentes¹⁰⁹⁴ ». En ce sens, l'on pourrait saisir la particularité sémantique des textes qui admettent à bon droit leur défiance envers le positivisme et le matérialisme, comme les *disciples* de Sais dont parle Novalis et qui s'adonnent au projet de réhabiliter un « alphabet de la nature » à mi-chemin entre la « grammaire » et l'« écriture magique ». C'est pourquoi le processus constitutif du sens qui se déroule au cours de la lecture de tels textes ne peut jamais suggérer une compréhension complète et fixe, mais partielle et dialectique. La polysémie et le mariage des « *contraires inséparables* » se trouvant partout dans

¹⁰⁹² Audrey Rieber, « Oppositions kantienne / polarités warburgiennes. », *Images Re-vues* [En ligne], Hors-série 4 | 2013, document 4, mis en ligne le 30 janvier 2013. Ph.-A. Michaud, *Aby Warburg et l'image en mouvement*, Annexe I, p. 270 ; A. Warburg, « Albert Dürer et l'Antiquité italienne », dans A. Warburg, *Essais florentins et autres textes*, trad. S. Muller, Paris, Klincksieck, 1990.

¹⁰⁹³ *Ibid.*

¹⁰⁹⁴ *Ibid.*

les poèmes et mises en prose des premiers romantiques, ils déterminent non pas un sens identique, mais la dimension *événementielle* de la nature autour et à partir de laquelle l'écriture poétique formulait une seule et unique *univocité* : à savoir édifier sur les ruines de « l'espace de contemplation qui est devenu l'espace de pensée » :

Nous sommes au siècle de Faust, où le savant moderne – à mi-chemin entre la pratique magique et la cosmologie mathématique – cherchait à conquérir *l'espace de la réflexion intellectuelle* entre l'objet et lui. [...] La civilisation de l'âge mécanique détruit [...] ce que la connaissance de la nature, née du mythe, avait péniblement construit, l'espace de contemplation qui est devenu l'espace de pensée¹⁰⁹⁵.

2) La puissance de l'intuition et du rêve contre « la stérile opération de la pensée » : l'« alphabet de la nature » entre la connaissance poétique et la connaissance intuitive

Bien que la conception d'un dialogue, par le moyen de la Poésie, entre les deux mondes de la nature et de la science domine la philosophie et la poétique des premiers romantiques, il n'atteint son point culminant que dans l'œuvre prolifique de Novalis, où l'intuition d'une harmonie entre les deux connaissances scientifique et naturelle projette sa lumière sur un nouvel « espace de contemplation », lequel laisse entrevoir ce « chemin qui va vers l'intérieur » et qui constitue une initiation aux mystères de la vie et de la nature. En effet, l'influence qu'avaient exercée les écrits de Novalis déborde sur toute la philosophie des premiers romantiques ; F. Schlegel le prédit déjà dans une lettre adressée à son frère A. W. Schlegel et datant de 1792 : « La destinée a déposé entre mes mains un jeune homme qui peut devenir tout. Il me plaisait plus que beaucoup et je fus plus que prévenant ; aussi n'a-t-il point tardé à m'ouvrir tout grand le sanctuaire de son cœur ; j'y ai élu domicile et c'est le lieu de mes méditations¹⁰⁹⁶ ». Profondément atteint par la disparition prématurée de sa fiancée, Sophie von Kühn, Novalis se met en définitive à l'école et au monde des *Naturphilosophen* qui s'interrogent sur les clefs des mystères de l'univers ; il fait, en 1797, son entrée à l'Académie de Freiburg pour y étudier les mathématiques et la géologie. Que ce soit par les sciences naturelles qui le guident sur la voie scientifique, ou bien par la connaissance ésotérique qui l'éclaire dans la philosophie gnostique, le poète poursuit de manière fructueuse un chemin allant dans plusieurs directions, et c'est là où il fait la connaissance de l'œuvre du géognosiste G. Werner et des philosophes contemporains J. K. Lavater, F. X. von Baader et J. Böhme. Cet apprentissage – qui joint l'excellence du « recueillement religieux » à celle de la « curiosité scientifique » – donne une signification forte à l'expérience que le poète avait à

¹⁰⁹⁵ *Ibid.*

¹⁰⁹⁶ Cité dans Brion (1963), *op. cit.*, p.12.

l'époque acquise dans le travail des mines de sel à Tennstedt et à Weissenfels et qui l'ont introduit, voire préparé, à une véritable « mystique de la géologie » :

L'Académie de Freiberg était le milieu idéal où pousser plus loin ses études de mathématiques et de sciences naturelles ; la philosophie spéculative ne l'a pas déçu mais elle a très vite avoué ses limites. La connaissance de l'homme et la connaissance de l'univers ne font qu'un, et celui-là ne sait rien qui ne sait pas tout. L'exploitation des mines de sel dans l'administration desquelles il avait travaillé à Tennstedt et à Weissenfels lui avait ouvert la porte étroite d'un monde plein de secrète magie. Just, qui fut son directeur, nous a dit l'ivresse étrange qui saisissait le jeune homme dès qu'il descendait dans le puits, et l'enthousiasme presque égaré avec lequel il s'élançait dans les sombres couloirs silencieux. Ravissement et épouvante, recueillement religieux et curiosité scientifique le stimulaient, et son imagination lui montrait d'étonnantes figures, tapies dans les roches¹⁰⁹⁷.

L'expérience acquise dans les mines s'est reflétée de façon évidente dans les écrits poétiques de Novalis ; elle a fait joindre l'investigation des connaissances ésotériques à celle des sciences exactes de telle sorte que la frontière entre l'intuition et la science s'efface. L'« état d'exaltation », que le directeur des mines a constaté chez le poète et dans lequel celui-ci s'est trouvé à chaque fois qu'il entame ce voyage dans les « cavernes souterraines », a donné « un sens supplémentaire qui fait percevoir les propriétés mystérieuses de la matière et l'âme des choses », et qui a par là enseigné en symboles et en paraboles le *langage poétique des minéraux*. Novalis fut toujours fasciné par le processus de la transmutation du plomb en or, de ces minéraux qui « prenaient une vitalité étrange quand on les abordait dans leur propre royaume ; ils n'étaient plus, alors, des morceaux de rocher minutieusement catalogués mais des existences autonomes, d'énigmatiques présences luisant dans les filons profonds¹⁰⁹⁸ ». C'est en ce sens qu'il fut capable de resserrer des liens entre les deux mondes scientifique et naturel et de les projeter, à la lumière de concepts ésotériques fermement articulés, dans la pratique poétique ; or la signification de celle-ci vaut en tant qu'*événement*, c'est-à-dire l'événement d'une vérité *transfigurée* par le sens (*das Gefühl*) spontané et sincère du poète, « ce sens céleste, ce plus naturel de tous les sens¹⁰⁹⁹ ». Dans le cadre d'un tel contexte d'écriture, le privilège est réservé à ce que l'intuition seule dicte à l'intelligence du texte ; celle-ci se veut une « lumière intérieure » exigeant une lecture à la fois intellectuelle et spirituelle. À partir de ce « cercle magique », l'intelligence du sens se construit en opposant la posture – exposée dans les *Disciples à Saïs* – du *penseur-poète-homme simple* à celle de l'homme épris d'« intellectualisme froid » et s'isolant « de la nature par la stérile

¹⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 50.

¹⁰⁹⁸ *Ibid.*, p. 51.

¹⁰⁹⁹ *Ibid.*, p. 73.

opération de la pensée¹¹⁰⁰ », car « la pensée n'est que le rêve du sentiment, un sentiment mort, une vie grisâtre et débile¹¹⁰¹ ». Le langage intermédiaire entre l'homme et l'univers se définit moins par la pensée que par le *sens* que l'homme en éprouve et qui le met en communication avec l'invisible et le suprasensible. D'où l'idée piétiste de l'« organe moral », à savoir « qu'en tout homme a été déposé une portion de principe divin, qu'il lui appartient de laisser stérile ou, au contraire, de faire rayonner¹¹⁰² ». Selon M. Brion, cette perspective s'est surtout formulée pour dénoncer l'« étroitesse » de l'idéalisme fichtéen « qui enferme l'homme dans son moi¹¹⁰³ » par son « indifférence à l'esthétique et sa presque inattention à la nature¹¹⁰⁴ ». Pour Novalis, l'homme est capable de résoudre les énigmes dont se sert la Nature dès lors qu'il apprend à en saisir les structures en même temps que les lois de l'esprit qui s'y décèlent. En distinguant ainsi la perception intuitive et scientifique tout en les juxtaposant l'une à l'autre, l'on se pose la question de savoir les critères à partir desquels la *fonction représentative* de la Nature est désormais comprise. C'est ce qu'on peut par ailleurs constater dans la division, faite dans les *Disciples à Saïs*, des quatre voies d'accès à la connaissance de la nature : « la connaissance scientifique, la communion dramatique, la connaissance intuitive, le sens moral¹¹⁰⁵ ».

Or les conséquences qu'une telle appréhension de la philosophie de la Nature allait entraîner dans la poétique des premiers romantiques sont considérables : le critère classique d'imitation a de moins en moins droit de cité ; la vérité que le poète veut représenter oscille entre les deux perspectives de la science et de l'art tout en s'exposant par le moyen de *métaphores de l'esprit*. Aussi la pratique expressive cède-t-elle la place à un inventaire incessant d'analogies de l'esprit comme récepteur d'une image, et projecteur d'une autre. Cette distorsion délibérée entre ce que l'image *est* et ce qu'elle *signifie* est, en effet, sous-jacente à la définition de la poésie romantique ; l'on voit déjà une perspective analogue se développer chez les romantiques anglais qui affirment, quant à eux, que « [p]oetry is truth which has been ornamented by fiction and figures¹¹⁰⁶ ». Dans l'excellente discussion de son ouvrage *The Mirror and the Lamp: Romantic Theory and the Critical Tradition* (1953), M. H. Abrams soulève la question des usages auxquels le romantisme

¹¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 73.

¹¹⁰¹ *Ibid.*

¹¹⁰² *Ibid.*, p. 18.

¹¹⁰³ *Ibid.*, p. 17.

¹¹⁰⁴ *Ibid.*

¹¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 65.

¹¹⁰⁶ Abrams, M. H., *The Mirror and the Lamp: Romantic Theory and the Critical Tradition*, New York, Norton, 1953, p. 298.

anglais a destiné la poésie, pour aboutir finalement à la conclusion en vertu de laquelle « [p]oetry [is] neither True or False » :

Poetry is truth which has been ornamented by fiction and figures in order to delight and move the reader. The representation of truth is non-poetry. The paradigm for Wordsworth was : poetry is the overflow or expression in an integral and naturally figurative language ; the representation of fact unmodified by feeling is bad poetry. The demand that a poem be true gives way to the demand that poetry be spontaneous, genuine, sincere. The index to this change is the kind of non-poetic discourse frequently set up as the antithesis, or logical opposite, of poetry. Ever since Aristotle, it had been common to illuminate the nature of poetry, conceived as an imitation of an action, by opposing it to history. History represents single actions in past time, whereas poetry represents the typical and recurrent forms of actions, or else it represents events not as they are, but as they might be or ought to be¹¹⁰⁷.

Le critère de « vérité » en poésie romantique semble être l'une des questions les plus discutées dans le domaine anglais. Abrams mentionne le cas de la déclaration de J. Keats en réponse à l'*Opticks* de Newton, après que le poète avait appris la découverte newtonienne du « mystère » de l'arc-en-ciel ; pour le poète, Newton a « détruit la poésie de l'arc-en-ciel » : « The goblin is driven from the hearth, and the rainbow is robbed of its mystery¹¹⁰⁸ ». Lors du fameux dîner de Benjamin Haydon, J. Keats déclare que Newton « destroyed the poetry of rainbow by reducing it to a prism¹¹⁰⁹ ». Cette phrase a tout ce qu'il faut pour remettre en question non seulement le contexte, mais aussi la direction même que la philosophie de la Nature avait prise dans la théorie romantique ; elle illustre la complexité, et même le refus, du partage entre les deux mondes scientifique et naturel dans la poésie. Keats atteste d'une certaine déception des poètes face à l'importance croissante que l'observation scientifique, ou le « cold philosophy », prenait dans la création poétique :

The idea haunted Keats, and after some 18 months, he presented it again, entirely seriously, in *Lamia*. The central figure of the serpent-woman in that poem is a complex and equivocal symbol, but the familiar passage on Newton's rainbow demonstrates that in part it signifies the poets' vision, in opposition to the scrutiny of cold philosophy, which, Keats says, will empty the haunted air and unweave the rainbow. Newton's analysis of the rainbow in his *Opticks* is of special concern to the poet¹¹¹⁰.

Sans vouloir entrer dans les détails de cet aspect vaste de la question, il serait pourtant significatif de souligner que les poèmes auxquels le débat nature/science a donné lieu dans le domaine anglais (« *Lamia* » (1820) de J. Keats ; « *To the Rainbow* » (1819) de T. Campbell ; « *To*

¹¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 303.

¹¹⁰⁸ *Ibid.*

¹¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹¹⁰ *Ibid.*, p. 303.

Science » (1829) d'E. A. Poe) restent fort distincts de la manière dont les premiers romantiques allemands avaient compris leur rapport avec la nature. Certes, le tournant de la poésie moderne annonce clairement que la signification poétique perd son caractère d'évidence ; toutefois, cette idée généralement admise doit être nuancée, d'autant plus qu'elle pose en des termes nouveaux la question de la fonction représentative de la poésie et des multiples disciplines auxquelles celle-ci peut légitimement, ou non, renvoyer. Certes, ce qui est acceptable du point de vue « intuitif » ne l'est pas nécessairement du point de vue « scientifique », et vice versa ; mais la question qui se pose ici concerne moins la divergence des points de vue que le point élevé à partir duquel ceux-ci se rencontrent : à savoir le moment même où *l'univers se rend visible à l'œil du poète*, que ce soit à travers l'art ou la science. Or le déploiement d'un tel concept dialectique fut illustré de façon assez particulière par Novalis dans ses deux romans inachevés et parus, en 1802, à titre posthume : *Les Disciples à Saïs* et *Heinrich von Ofterdingen*. Dans les lignes qui suivent, nous tenterons d'explicitier, ne serait-ce que sommairement, la problématique explorée par Novalis dans ces deux textes, afin de relever les conséquences que l'introduction de la philosophie de la Nature a entraînées dans la poétique des premiers romantiques, une poétique qui se voulait l'initiation aux diverses manifestations du *perfectionnement humain*.

3) « Avoir de la nature un pressentiment comme d'un être humain » : l'esquisse romantique d'une poésie du *perfectionnement humain*

Le monde doit être romantisé. C'est ainsi qu'on trouvera le sens originel. Romantiser, ce n'est pas autre chose qu'élever à une puissance qualitative. Le moi inférieur sera identifié dans cette opération avec un moi meilleur. Ainsi nous-mêmes sommes-nous une telle série potentielle qualitative. Totalement inconnue est encore cette opération. Quand je donne aux choses communes un sens noble, aux réalités habituelles un aspect mystérieux, à ce qui est connu la dignité de l'inconnu, au fini un air, un reflet, un éclat infini : je les romantise¹¹¹¹.

Ces termes, qui figurent dans l'un des plus célèbres fragments de Novalis, décrivent la tendance poétique de « romantisation » (*Romantisieren*), une tendance qui oscille entre l'« élévation » vers l'au-delà et l'« abaissement » vers l'ici-bas : « Dans l'un de ces deux mouvements, l'esprit s'élève vers le mystère et l'inconnu, dans l'autre, il revient au connu et au commun¹¹¹² ». Selon Novalis, la méthode qui permettrait à une telle tendance poétique serait la « méthode de retournement » : « c'est-à-dire comme méthode qui, « dans l'étude de la nature, nous renvoie à

¹¹¹¹ Cité dans « Novalis et l'ébauche de la poésie absolue », dans Behler, Ernst, *Le premier romantisme allemand*, traduit de l'allemand par Elisabeth Décultot et Christian Helmreich, Paris, coll. « Perspectives Germaniques », Presses Universitaires de France, 1996, p. 136-137.

¹¹¹² *Ibid.*, p. 136.

nous-mêmes, à l'observation et à l'expérience intérieures, et qui, dans l'étude de nous-mêmes, nous renvoie au monde extérieur, à l'observation et à l'expérience du monde extérieur »¹¹¹³ ». Cet examen double du monde apparaît de façon plus nette dans *Les Disciples à Saïs*, où une contribution primordiale a été faite dans la discussion sur les rapports entre les connaissances scientifique et naturelle, entre l'homme et la nature. Avec *Les Disciples à Saïs*, Novalis propose, sous forme d'un récit à la première personne, une façon entièrement nouvelle de concevoir l'association de ces deux domaines. En effet, l'invention d'une école située à Saïs est souvent rattachée à l'expérience que Novalis avait, autour de la chaire de G. Werner, acquise à l'école de Freiburg ; ce que les leçons de minéralogie et la connaissance que le poète en a tirée l'a disposé à comprendre se trouve complètement transmis dans ce « lieu idéal » d'un temple-monastère à Saïs :

C'est ainsi qu'il fut conduit à inventer cette école, dépendant du temple d'Isis, à Saïs, où les jeunes disciples étaient instruits dans les sciences naturelles, la philosophie et la mystique simultanément. Loge maçonnique, académie et université tout à la fois, chapelle d'initiation aux mystères en même temps que laboratoire, bibliothèque et musée, le palais où habitaient les disciples égyptiens était une sorte de lieu idéal, dans le temps et dans l'espace, un foyer de culture et de méditation où enseignaient des maîtres qui, à bien des égards, ressemblent à Werner, à Ritter, à Baader, à Lavater, tandis que les élèves ont, tous, le visage même de Novalis et quelques-uns des caractères frappants de sa personnalité¹¹¹⁴.

À l'École d'Isis, et grâce aux observations que le personnage principal fait du maître, trois voies de connaissance sont suggérées : la voie du poète, la voie du penseur et la voie de l'homme simple. Ces voies laissent entrevoir une certaine synthèse de la direction que prend l'apprentissage des sciences naturelles et de la mystique aussi bien que les étapes menant à leurs savoirs respectifs ; or le centre de ceux-ci se nourrit d'une imagination qui « transfigur[e] l'enseignement le plus aride en une brûlante initiation aux plus hauts mystères de la vie et de la nature¹¹¹⁵ ». Dès les premières pages des *Disciples*, l'enjeu principal s'annonce très clairement : à savoir relier la *grammaire* à l'*écriture magique*, et permettre à un apprentissage qui s'en tient aux « révélation[s] pressentie[s] plus qu'entendue[s] ». La démarche des disciples serait celle de s'interroger sur les arcanes de la terre tout en s'efforçant de faire « l'épèlement de l'« alphabet de la nature¹¹¹⁶ ». Dans cette perspective, Novalis instaure l'idée maîtresse selon laquelle l'apprentissage de « la nature de la Nature » ne peut être acquis qu'à travers une « voie principale

¹¹¹³ Cité dans *ibid.*

¹¹¹⁴ Brion (1963), *op. cit.*, p. 58.

¹¹¹⁵ *Ibid.*, p. 48.

¹¹¹⁶ *Ibid.*, p. 60.

[qui] est celle de la connaissance poétique¹¹¹⁷ » ; la poésie – s’inspirant du naturel et du surnaturel – *sensibilise* l’âme du disciple, et le conduit vers « la connaissance illuminative des vérités suprêmes touchant la structure du cosmos, la nature de l’homme et les voies de l’Esprit, [...]»¹¹¹⁸ ». La connaissance poétique appuie donc la démarche triple du *poète-penseur-homme simple*, une démarche « qui s’ouvre dans toutes les directions en partant d’un centre et, puisque ce centre est « infiniment profond », tout y revient aussi et s’y replonge enrichi des acquisitions accumulées [...]»¹¹¹⁹ ». En réalisant ainsi ce que M. Biron décrit comme « le mariage de la Physique et de la Métaphysique », Novalis révèle le « sens moral qui crée des relations entre l’homme et l’univers », et qui prépare à une « mystique de la géométrie ». Aussi la poésie donne-t-elle aux disciples à Saïs les clefs pour « décrypter » l’alphabet de la nature et les mystères géologiques :

L’attention des jeunes gens devra donc s’appliquer, en premier lieu, à décrypter cet alphabet intelligible aux seuls initiés, dont les caractères sont tracés également « sur les ailes des oiseaux, la coquille des œufs, dans les nuages, dans les flocons de neige, dans les cristaux et les formations géologiques, à la surface des eaux en train de se congeler, à l’intérieur et à l’extérieur des plantes, des animaux, des hommes, dans les astres des cieux, sur les plaques de verre ou de poix, dans la limaille qui se groupe autour de l’aimant et dans les étranges conjonctures que produit le hasard »¹¹²⁰.

À partir de cette idée d’une connaissance qui se partage entre les divers degrés des savoirs exotérique et ésotérique, Novalis dresse, dans *Heinrich von Ofterdingen*, un portrait de ce qui allait constituer le véritable idéal poétique des premiers romantiques. L’*Ofterdingen* est souvent considéré comme une initiation aux diverses manifestations de la connaissance humaine, parce qu’il renforce l’idée double selon laquelle « l’intuition est confirmée et complétée par l’action pratique¹¹²¹ ». Destiné à devenir poète, Heinrich – le personnage principal du roman – entame un voyage depuis sa ville natale jusqu’à Augsbourg ; il traverse les contrées souterraines des grottes, et c’est là où il fait la connaissance d’un mineur, Klingsohr, et d’un ermite, le comte de Hohenzollern. La discipline à laquelle Heinrich obéit est précisément celle que lui avaient transmise ses deux maîtres : à savoir l’enseignement de la Nature d’une part, et, d’autre part, l’enseignement de l’Histoire : « Ces rencontres et ces enseignements ont préparé le jeune Heinrich à aborder le degré d’initiation majeur de la première partie du livre : celui de la Poésie

¹¹¹⁷ *Ibid.*, p. 64.

¹¹¹⁸ *Ibid.*, p. 75.

¹¹¹⁹ *Ibid.*, p. 64.

¹¹²⁰ *Ibid.*, p. 59.

¹¹²¹ *Ibid.*, p. 87.

conféré par Klingsohr, et de l'Amour accordé par sa fille Mathilde¹¹²² ». Or à l'intérieur de ce voyage matériel d'exploration, le rêve occupe une place primordiale en ce qu'il permet à Heinrich de s'enfoncer dans des perspectives spirituelles profondes, de contempler et d'être à l'écoute des révélations et des vérités sublimes. Les deux rêves avec lesquels commence le récit – le rêve prémonitoire et le rêve symbolique – représentent en paraboles oraculaires et en langage ésotérique les aventures que le poète allait vivre :

Toutes les données du problème général sont exposées, avec les grands thèmes du livre, dans cette conscience onirique où la transcription du réel en langage ésotérique et la projection d'images prophétiques organisent leurs prodiges. Le premier rêve, en effet, est un « précipité » de toutes les aventures [...]. Tout cela lui est montré avant même qu'il se mette en route. Le deuxième rêve le transporte plus haut : du monde de l'expérience immédiate, il passe dans celui des symboles¹¹²³.

L'idée d'être initié par les connaissances intellectuelle et intuitive et de recevoir les préceptes de celles-ci en langage onirique nourrit une forte conception symbolique, laquelle se construit autour de « la vision magique des choses et non plus [de] la chronique de la réalité matérielle¹¹²⁴ ». Cela dit, les vérités sublimes et les événements que le poète vit se communiquant par les rêves, ils s'affirment moins par « l'identité matérielle des personnages » que par le langage mystique des sens et des pressentiments. Cette perspective crée des tensions discursives et référentielles entre ce que les personnages « *sont* et ce qu'ils *signifient* » ; voici, à titre d'exemple, une explication de la signification qu'ont pris les trois personnages de Schwaning, de Klingsohr et de la mère de Heinrich :

La signification symbolique s'ajoute à l'identité matérielle des personnages, et il faut alors distinguer ce qu'ils *sont* et ce qu'ils *signifient*. Schwaning, par exemple, le riche marchand d'Augsbourg, *est*, dans le mythe, le Roi-Lune, mais il *signifie* le royaume romantique de l'imaginaire, le monde des rêves. Klingsohr est le roi d'Atlantis mais il signifie la Poésie. La mère de Heinrich est Ginnistan, mais elle signifie la Fantaisie. On peut regarder l'*Ofterdingen* tout entier, dans ses diverses parties, comme un jeu de miroirs dont les reflets s'entrecroisent, chaque image étant complétée et expliquée par les images auxquelles elle se mêle ; [...]¹¹²⁵.

Dans cette œuvre qui, comme le soutient L. Tieck, a marqué « le monument impérissable d'une poésie nouvelle¹¹²⁶ », mais qui demeure inachevée (seule la première des trois parties du texte fut complétée), Novalis entendait, en effet, faire honneur à la fiancée perdue. Pour Heinrich, Mathilde est l'intermédiaire des révélations prémonitoires et oniriques, de cet univers des signes

¹¹²² *Ibid.*

¹¹²³ *Ibid.*, p. 81.

¹¹²⁴ *Ibid.*, p. 98.

¹¹²⁵ *Ibid.*, p. 90.

¹¹²⁶ *Ibid.*, p. 99.

et des sons. Par ailleurs, le premier rêve prémonitoire – celui qui figure au début du récit – annonce à Heinrich la mort de Mathilde : « il la voit dans une barque entraînée par le tourbillon du temps, et il la retrouve, à la fin du rêve dans l'univers mystérieux d'au-dessous des eaux (« le flot bleu coulait doucement au-dessus de leurs têtes ») qui est la « demeure des parents »¹¹²⁷ ». À la suite de la disparition de Mathilde, Heinrich part dans un voyage, « un pèlerinage, plutôt, à la recherche du Transcendant. Pareil à Orphée, il ira reprendre la bien-aimée dans *l'autre monde*¹¹²⁸ ». L'image de « l'Éternel Féminin Initiateur » symbolise ici l'absolue fidélité pour la femme aimée qui a su conduire l'âme du poète jusqu'à la sagesse et à la sérénité : « Mathilde (comme Sophie, comme la Béatrice de Dante) est l'illumination par l'amour, puisque *l'amour est la présence de Dieu parmi nous*¹¹²⁹ ». Ainsi le roman devient-il objet d'un hommage adressé à celle en qui le poète voyait le « divin modèle des femmes » ; il fut annoncé dès la dédicace écrite sous forme d'un poème et dans laquelle on lit ceci :

Tu as éveillé en moi le noble désir
de scruter profondément l'âme du vaste monde ;
en me prenant la main, tu m'as pénétré d'une confiance
qui est mon sûr appui à travers toutes les tempêtes.
[...]

La mystérieuse puissance du Chant vient nous saluer
ici-bas en d'innombrables métamorphoses :
tantôt elle est la Paix éternelle qui bénit la terre
et tantôt la Jeunesse dont le flot nous inonde.

C'est elle qui répand en nos yeux la lumière
et qui nous a donné le sens de tous les arts,
elle dont les cœurs heureux et les âmes lassées
savourent les merveilles dans une pieuse ivresse.

A son sein généreux mes lèvres ont puisé la vie ;
je lui dois d'être devenu tout ce que je suis
et d'avoir pu relever mon front rasséréné.

En mon esprit sommeillait encore le don suprême ;
mais je la vis, sous les traits d'un Ange, planer vers moi
et réveillé, c'est dans ses bras que je pris mon vol¹¹³⁰.

À partir de ce chemin qui se situe entre les deux perspectives du « sentiment » et de l'« intellect », de la « nature » et de l'« homme », Novalis fournit, dans *l'Ofterdingen*, la

¹¹²⁷ *Ibid.*, p. 91.

¹¹²⁸ *Ibid.*, p. 97-98.

¹¹²⁹ *Ibid.*, p. 89. L'auteur souligne.

¹¹³⁰ Novalis, *Henri d'Ofterdingen*, traduction et présentation par Marcel Camus, Paris, Flammarion, 1992, p. 69-70.

définition double d'une expérience humaine avant qu'elle ne soit poétique ; les deux points de vue du « sentiment » et de l'« intellect » s'y imbriquent étroitement et permettent à la nature d'être vue et comprise par l'utilisation « la plus naturelle [des] facultés » :

[...] autre chose est de considérer la nature du point de vue de notre plaisir et de notre sentiment, – autre chose de la voir du point de vue de l'intellect, de la faculté de conduire nos forces temporelles. Il faut bien se garder d'oublier l'un de ces aspects en envisageant l'autre. Bien des gens n'en connaissent qu'un et méprisent le second. Mais on peut les réunir tous les deux, et l'on s'en trouvera bien. C'est dommage que si peu d'entre nous se préoccupent de parvenir à la liberté et à la souplesse des mouvements, dans leur vie intérieure ; que si peu pensent à s'assurer, par une séparation convenable, l'utilisation la plus profitable et la plus naturelle de leurs facultés¹¹³¹.

D'où la définition de la poésie comme cette « fraîche et vivifiante chaleur d'une âme poétique » ; celle-ci puise ses sources dans la « certitude sereine » qui « cerne nettement les contours, favorise la création des rapports les plus variés, et par elle-même [...] est éternelle », et non pas dans l'« incertitude inquiète », laquelle « est pauvre, annihilante et éphémère » :

La poésie, continua Klingsohr, demande avant tout à être pratiquée comme un art rigoureux. Traitée comme un simple plaisir, elle cesse d'être poésie. Un poète ne doit pas être un désœuvré errant tout le jour en quête d'images et de sentiments. Ce serait se tromper tout à fait de chemin. Une âme pure et ouverte, de la souplesse dans la réflexion et l'observation, de l'habileté à mettre en action toutes ses facultés et à les y maintenir pour les vivifier l'une par l'autre, voilà les exigences de notre art¹¹³².

Cela étant exposé, on doit pouvoir aisément comprendre la nature particulière qu'une poésie du rêve avait conférée aux premières esquisses du « romantisme » : la fonction communicationnelle du langage poétique s'y définit par une relation harmonieuse qui s'établit entre deux mouvements fort opposés l'un à l'autre, mais qui restent étroitement imbriqués dans les méandres de l'écriture sémiotique. Ce rapport entre les deux mouvements de l'« élévation » et l'« abaissement » parcourt les écrits des frères Schlegel, de Novalis et de Tieck, et laisse entrevoir une des dimensions les plus significatives de la poésie romantique, où celle-ci « se fera histoire de la poésie » : « elle est le signe d'une poésie critique, prise dans le régime moderne de la réflexion, qui se doit d'examiner sa tradition au moment même où elle invente¹¹³³ ». Or c'est ce qu'indique E. Behler dans son travail incontournable sur le premier romantisme allemand (*Frühromantik*, Walter De Gruyter & Co, 1992) : l'auteur étudie les travaux des premiers romantiques tout en identifiant le « message » que ce mouvement intellectuel voulait adresser à l'Europe : en plus du fait qu'ils ont fourni une réponse à l'opposition entre les Anciens et les

¹¹³¹ *Ibid.*, p. 172-173.

¹¹³² *Ibid.*, p. 174-175.

¹¹³³ Thouard (2000), art. cit., p. 55.

Modernes, entre les classiques et les romantiques, les premiers romantiques ont formulé des « méthodes » qui permettent à la poésie de s'affirmer comme « Idée » et de ne pas se perdre dans le jeu artificiel des apparences. Ainsi l'écriture sémiotique donne-t-elle lieu à « de merveilleuses entités, d'originales associations et d'admirables assemblages », dans la mesure où elle associe « [l]a raison de l'intelligence et la fantaisie de l'imagination » ; l'on est ainsi en droit de compter sur la présence d'une réserve de sens qui, quelque désordonnée et fragmentaire qu'elle puisse paraître, demeure autonome et fort significative :

Tout se noue au fond de notre âme, tout s'y enchaîne de la façon la plus originale, la plus plaisante et la plus vivante. Les choses les plus étrangères l'une à l'autre, les plus hétérogènes y coïncident, s'y associent sous l'effet du moment ou du lieu, du hasard, de quelque analogie bizarre ou de l'erreur. Ainsi naissent de merveilleuses entités, d'originales associations et d'admirables assemblages, où l'un rappelle et se souvient de tous, devient le signe de beaucoup d'autres choses, qui sont aussi pour lui un appel et concourent à le définir. La raison de l'intelligence et la fantaisie de l'imagination s'unissent le plus étonnamment du monde à travers le temps et l'espace, et l'on peut dire que chaque pensée, chaque manifestation de notre âme profonde est le plus individuel des membres d'un tout absolument original¹¹³⁴.

Nous avons là un moyen permettant de comprendre les retournements qui interviennent dans l'imposante diversité des images auxquelles la poésie fait recours. Ce phénomène, qui s'est présenté parallèlement dans la poésie et dans l'art romanesque, s'adonnait à la recherche des rapports les plus intimes entre « la raison de l'intelligence » et « la fantaisie de l'imagination ». Toutefois, le roman – dans ses formes les plus diverses (entre le roman de l'imagination de Tieck, le roman allégorique de Schlegel et le roman mythologique de Novalis) – concentre son attention sur les procédés de mises en abyme et de transcendance, d'autant plus que ceux-ci reflètent l'intérêt constant que les premiers romantiques avaient pour la philosophie de l'histoire. C'est pourquoi la formation du sens dans de tels textes (en prose ou en vers) se perd toujours dans le caractère indéfini de ce qu'il s'agit de comprendre. Les possibilités d'actualisation du sens sont marquées par des incohérences sans lesquelles la lecture ne peut s'achever, car ce sont précisément ces incohérences qui « constituent en fait une œuvre d'art cohérente » :

[...] les images qui dans le rêve sont libérées de leurs contextes familiers et utilisées dans leur autonomie avec la plus grande liberté, ces images qui sont intransitives, qui ne sont que le signe d'elles-mêmes et qui aboutissent apparemment à l'incohérence, constituent en fait une œuvre d'art cohérente. De sorte que l'incohérence devient cohérence supérieure : si « des pointes d'asperges », sortant de terre, deviennent chacune « un doigt » et finissant par former « une main entière » (L. S. Mercier, *Songes d'un hermite*, 1770, 4^{ème} songe), si l'on voit des « désœuvrés métamorphosés en hannetons » qui vont « bourdonnant » (24^{ème} songe), si, ailleurs, « le sang devient une rose blanche » (Jean-Paul « Origine du rêve », 1817 ; trad. A. Béguin, p. 60), si « la

¹¹³⁴ Cité dans Behler (1996), *op. cit.*, p. 135.

bien-aimée [...] devient une larme » (Jean-Paul, *Titan*, 1800-1803, « Isolabella » ; trad. A. Béguin, p. 157) et la « fleur bleue », en une « métamorphose singulière », « une large collerette bleue qui s'ouvrit délicatement sur les traits exquis d'un doux visage » (Novalis, *Heinrich von Ofterdingen*, chap. I ; trad. Armel Guerne), c'est que l'univers est animé et que toutes les images ne sont que des manifestations d'une idée ou principe supérieur. Cette commune origine légitime les correspondances entre les différentes images¹¹³⁵.

Ainsi, et au lieu de prendre à la lettre l'ambiguïté de ces textes – qui ne sauraient promettre à une compréhension définitive et immuable –, nous devons plutôt tendre à y acquérir une appropriation progressive du sens, où la parole et l'écriture configurent ensemble le langage poétique. Il n'est pas superflu de rappeler ici que le caractère énigmatique est l'une des manifestations les plus déterminantes de la poésie moderne ; c'est qu'il représente une matière qu'il ne peut fixer dans le fini et qui ne cesse de réapparaître sous des formes nouvelles et contradictoires. Par ailleurs, il s'imprime dans une conception que l'on retrouve depuis le célèbre essai de F. Schiller, où la « représentation de l'idéal » a été soulignée comme ce qui donnera à la poésie moderne son plus haut degré d'expression. Dès lors, l'idée d'une poésie du rêve conserve une tradition littéraire qui repose moins sur des différences de perspectives que sur des différences d'époque : cela dit, il s'agit d'un point de repère affirmant la position privilégiée de textes qui tirent leur valeur de ce qu'ils sont complètement traversés par cette « grandeur infinie » qu'est l'élévation vers l'idéal. Ce dont parlent les premiers romantiques, et Novalis en particulier, veut insister sur la force d'une méthode permettant à l'homme de retrouver l'unité avec sa propre nature, une unité qui fut altérée par l'artifice ; cette méthode aspire donc à atteindre la plénitude de la connaissance de soi-même pour que l'homme puisse être « parfait dans *son* genre » :

Les sentiments de l'homme ne sont pas le jeu sans forme du hasard, ses pensées ne sont pas le jeu sans contenu de l'intellect ; les premiers sont issus de la loi de la nécessité, les seconds de la réalité. Mais lorsque l'individu est entré dans l'état de civilisation, une fois que l'artifice eût mis la main sur lui, cette harmonie des sens l'a déserté, et il ne peut plus se manifester que comme unité morale, c'est-à-dire comme une entité aspirant à l'unité. L'accord entre ce qu'il ressent et ce qu'il pense, qui dans l'état primitif existait *réellement*, n'existe plus à présent qu'à l'état *idéal* ; il n'est plus en lui, mais hors de lui ; comme une idée qu'il lui faut concrétiser, mais n'est plus un donné concret de son existence¹¹³⁶.

Or si l'application de ce que Novalis a appelé une « méthode de retournement » peut renfermer un caractère mystérieux du sens, c'est parce qu'elle veut se fonder sur l'idée d'une « meilleure compréhension », d'une compréhension qui montre que « nous ne pouvons *tout* comprendre que selon que nous nous comprenons nous-mêmes et comprenons *ceux que nous chérissons* » :

¹¹³⁵ H. Jechova, F. Mouret et J. Voisine (1993), *op. cit.*, p. 172-173.

¹¹³⁶ Schiller (2002), *op. cit.*, p. 36.

[Cette méthode] nous permet d'avoir de la nature ou du *monde extérieur* un pressentiment comme d'un être humain. Elle montre que nous ne devons et pouvons *tout* comprendre que selon que nous nous comprenons nous-mêmes et comprenons *ceux que nous chérissons*, selon que nous *vous* comprenons et aimons et selon que nous *nous* comprenons et aimons¹¹³⁷.

Le processus de la « meilleure compréhension » s'est énoncé plus clairement dans l'un des fragments manuscrits de F. Schlegel, et dans lequel on lit qu'« [i]l ne suffit pas de comprendre le sens propre d'une œuvre confuse que l'auteur l'a comprise. Il faut pouvoir connaître la confusion jusque dans les principes, la caractériser et même la construire¹¹³⁸ ». Dans le sens plus large d'un enseignement matériel de l'analyse de textes, une compréhension qui s'en tient aux principes de l'écriture fait souvent défaut, car l'attention est dans la plupart du temps accordée à l'interprétation grammaticale ou herméneutique, laquelle ne tardera à mettre en question la suffisance de ces deux modèles. Il n'est pas possible de combler sans révision critique de la nature même des textes à analyser les lacunes des modèles linguistique et herméneutique ; ceux-ci sont déterminés historiquement par des prémisses qui ne peuvent être réduites à une base unique, puisqu'elles participent de manière latente du jeu intertextuel. Et c'est précisément ce qu'on constate dans l'exemple de cet « extraordinaire génie métaphorique » des premiers romantiques :

Un extraordinaire génie métaphorique efface si bien derrière lui la trace de son itinéraire, que les bons les plus imprévus semblent aisés à sa démarche, et qu'il n'est jamais possible de marquer la ligne qui sépare la sensation immédiate de l'autre réalité, au cœur de laquelle on se trouve transporté. Et pourtant ce symbolisme universel n'est pas diffus ; la vision reste singulièrement précise, la matière, qui se dissout en pure lumière ou se défait en musique, recompose un paysage de l'âme, une symphonie harmonieuse, un grand rêve continu et tout plein de certitude intérieure¹¹³⁹.

D'où l'idée d'une « logique poétique » qui peut être d'un certain intérêt pour la compréhension de la poétique moderne. Elle rend plus claires les convergences des différents modes d'interprétation, et explicite la manière dont les formes s'y reconstituent. L'on est toutefois porté à s'interroger sur la façon dont une telle logique opère d'un point de vue structuraliste : si l'on s'interroge sur les motifs qui sous-tendent les principes de la confusion et de l'ambiguïté dans les textes, comment cette interrogation permettrait-elle de mieux percevoir leurs fonctions philosophiques secondaires ? Si chaque principe est traité pour lui-même et qu'il ne remplace pas un autre, serait-il possible de distinguer la fonction représentative et la fonction présentative des

¹¹³⁷ Cité dans Behler (1996), *op. cit.*, p. 137.

¹¹³⁸ Cité dans Thouard (2002), *op. cit.*, p. 120.

¹¹³⁹ Béguin (1963), *op. cit.*, p. 167.

textes, et, par conséquent, de mieux déterminer leur valeur historique ? Une telle entreprise se laisserait difficilement réduire à des théories, car elle exige une révision méthodologique qui se crée aux confins de l'herméneutique et de la linguistique, sans pour autant ignorer qu'elle est confrontée à une littérature qui n'est là que pour servir d'illustration à une conscience, à une *psychologie*. Ce que nous avons pu exposer des textes des premiers romantiques allemands – et qui sont souvent considérés comme un cas-limite – démontre déjà la nature de ce défi : la compréhension s'y trouve obligée de s'approprier les principes qui ont présidé non seulement à la production d'un texte, mais aussi à l'émergence de tout un genre, et d'envisager ainsi la signification à l'aune du *discours critique*, de l'*horizon d'attente* et des *normes* qui en formaient le socle. La question qui se pose ici concerne évidemment le rôle que peuvent jouer les stratégies du structuralisme – de ce travail de « bricolage » – dans l'histoire littéraire. Dans son article « Structuralisme et critique littéraire » (1966), G. Genette défend l'hypothèse selon laquelle « l'histoire littéraire peut et doit devenir structurale, en étudiant les genres et leur évolution ». Le théoricien rappelle ici la base de la discussion qui animait le champ des études littéraires depuis le début du XX^e siècle, et résume la situation en la réduisant à « quatre réponses successives » :

Au problème posé par ce titre [« Structuralisme et critique littéraire »], Genette donne quatre réponses successives : tout critique est, indépendamment de ses intentions, « structuraliste » parce que, tel un bricoleur, il se sert des éléments des structures existantes (les œuvres littéraires) pour en forger de nouvelles (l'œuvre critique elle-même) ; les aspects de l'œuvre qui relèvent à la fois de l'analyse littéraire et linguistique doivent être étudiés à l'aide des méthodes élaborées par la linguistique structurale ; le structuraliste est impuissant devant l'œuvre particulière, surtout si le critique y fait un investissement de sens, ce qui est toujours le cas dès que cette œuvre nous est suffisamment proche ; l'histoire littéraire, en revanche, peut et doit devenir structurale, en étudiant les genres et leur évolution. Pour résumer, on peut dire que, dans la conception de Genette, le champ de la littérature devrait être séparé en deux, chacune des parties se prêtant à un type d'analyse différent : l'étude de l'œuvre particulière ne peut pas se faire à l'aide de méthodes structurales, mais celles-ci restent pertinentes en ce qui concerne l'autre partie du champ¹¹⁴⁰.

Faire voir les principes de la production, et de la réception, d'un texte n'est qu'un moyen pour accéder à la richesse de ses formes et de ses images, bien que le dessin d'ensemble de celles-ci demeure la plupart du temps incertain. Il se pourrait bien que l'émergence d'un genre littéraire soit élucidée à travers les réceptions successives, mais cela n'empêche que la problématique primordiale reste, avant tout, d'essence *langagière*. Un des exemples qui peut prendre le relais de cette discussion se trouverait dans la tradition médiévale des contes populaires arabo-persans et indiens, puisque « c'est en Orient, écrit Schlegel, que nous devons chercher le plus haut

¹¹⁴⁰ Todorov, Tzvetan, « Poétique et critique », dans *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1971, p. 43.

romantisme ; qu'il nous soit donné seulement de puiser à cette source, et peut-être ce reflet de feu méridional qui nous charme tant aujourd'hui dans la poésie espagnole ne nous paraîtra plus qu'occidental et avare¹¹⁴¹ ». Dans cette tradition qui laisse entrevoir ce que T. Todorov désigne par « littérature prédicative », c'est-à-dire une littérature qui met l'accent sur le prédicat, le texte obéit à un objet qui importe pour lui-même, et non pas pour le sujet qui l'énonce ou pour celui qui l'écoute. Ainsi Shéhérazade raconte-t-elle, dans *Les Mille et Une Nuits*, des récits enchâssés où les littératures savante et populaire s'entremêlent, où les personnages se reflètent les uns à travers les autres dans un jeu fabuleux de miroirs qui ne cessent de captiver le lecteur. Pour Shéhérazade, la fille du grand vizir qui raconte au sultan Shahryar les histoires de Sindbad le marin, du Cheval enchanté, de la Lampe merveilleuse, du vieux Pêcheur et du Génie, l'objet est de remplir un large tableau abstrait où chaque pierre, chaque plante, chaque rameau a une signification humaine et dessine une structure certaine et bien formée dans l'univers poétique : « S'il y a une proposition « X voit Y » ; l'important [...] pour Shéhérazade [est] Y¹¹⁴² ». Devant cet univers, devant cette réserve de sens symbolique, l'ambiguïté et le mystère ne sont qu'un appel à un regard plus attentif et apte à reconnaître la valeur de l'« âme romantique », une âme qui, ennoblie pour devenir plus proche de la nature, dessine les contours d'une littérature « se rapprochant, scientifiquement et spirituellement, de cette Nature elle-même portée à s'humaniser, à se « moraliser » » :

« Vous êtes des astrologues à rebours », dit le comte au mineur, qui entame une histoire de la terre et conclut par l'affirmation qu'elle est devenue aujourd'hui plus proche de l'homme. Les Romantiques, de leur côté, se rapprochant, scientifiquement et spirituellement, de cette Nature elle-même portée à s'humaniser, à se « moraliser » selon l'idée maîtresse de Novalis, il en résultera que le divorce de l'homme et des éléments, la méconnaissance qu'ils ont les uns des autres et la crainte qui résulte de l'ignorance doivent faire place à l'harmonie et la communion également réclamées et préparées par les poètes romantiques et les Naturphilosophen en lesquels s'incarne si puissamment l'âme romantique¹¹⁴³.

¹¹⁴¹ Schlegel, Friedrich, « Discours sur la mythologie », dans Lacoue-Labarthe et Nancy (1978), *op. cit.*, p. 316.

¹¹⁴² Todorov, Tzvetan, « Les hommes-récits », dans Todorov (1971), *op. cit.*, p. 79.

¹¹⁴³ Brion (1963), *op. cit.*, p. 86.

CONCLUSION

Le rôle de l'activité herméneutique et structuraliste du lecteur : vers une « sémantique structurale »

L'Ulysse de Dante, égaré sur l'océan du monde, au large de terres encore inconnues ; Pétrarque au sommet du mont Ventoux, reniant, alors qu'elle naissait à peine, la curiosité esthétique pour le monde... sont-ce là des figures *de la* nouveauté dans laquelle l'époque moderne allait se reconnaître et former sa conscience de soi ? [...] Ce qui est commun à ces deux images – la navigation vers l'incertain et l'ascension de la montagne qui résiste à l'accès – c'est la satisfaction recherchée dans le simple fait de voir. Encore une fois, c'est dans la *théorie* antique, qui n'avait pas encore établi de distinction entre les catégories du théorique et de l'esthétique contrairement à l'interprétation moderne qui les a dissociées, que l'on cherche l'accomplissement de l'existence. On voit sans peine que la *théorie* dont il s'agit là n'a pour ainsi dire rien de commun avec cette attitude face à la réalité de la nature qui sera qualifiée de « scientifique » et idéalisée par les débuts des Temps modernes¹¹⁴⁴.

Sur la compréhension d'une théorie qui se veut un « bâtir », et non pas un simple « agir », un « chercher du regard », et non pas un simple « chercher », ces deux images – « la navigation vers l'incertain et l'ascension de la montagne qui résiste à l'accès » – auront beaucoup à nous dire. Elles illustrent le cheminement de la curiosité théorique comme cet inventaire des analogies qui mettent en relation des objets hétérogènes, qui rendent compréhensible l'entrecroisement de la *structure de l'œuvre* et du *monde auquel celle-ci ouvre, de ceux qui écrivent* et de *ceux qui lisent*. Ces deux images illustrent également la naissance de la curiosité théorique, ses développements aussi bien que son sort, que l'on trouve explicité dans cette formule d'Adorno : « Plus la compréhension s'accroît, plus le sentiment d'insuffisance augmente, [...]. Mieux une œuvre est comprise, plus elle se révèle selon une de ses dimensions, mais son élément énigmatique constitutif apparaît moins¹¹⁴⁵ ». En nous penchant sur l'évolution de la poétique des genres à la fin du XVIII^e siècle tout en nous concentrant sur la définition donnée par les premiers romantiques allemands à la « nouvelle poésie », nous avons pu voir comment, dans des textes à portée figurative et posant problème quant à leur rapport avec les savoirs discursifs auxquels ils renvoient, la signification reste cachée dans un langage équivoque et confiné dans ce « tissu de l'araignée » dont parle R. Barthes : « Perdu dans ce tissu – cette texture – le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile¹¹⁴⁶ ». Ainsi, dans un texte décrivant le sphinx qui, selon la légende d'Œdipe, parcourt le désert après avoir appris des Muses une énigme pour mettre à l'épreuve la sagacité de ceux qu'il rencontre

¹¹⁴⁴ Blumenberg (1999), *op. cit.*, p. 396.

¹¹⁴⁵ Adorno (2011), *op. cit.*, p. 174.

¹¹⁴⁶ Barthes (1973), *op. cit.*, p. 85-86.

dans son chemin, la nature indicible et inépuisable du symbolisme mythique laisse insoluble la problématique de la signification, laquelle oscille entre l'apparente contradiction du sens littéral et du sens allégorique : car si l'on veut parler d'un animal, c'est pour laisser entendre la voix d'un être humain, et si l'on veut parler d'une pierre, c'est pour laisser voir le corps d'un animal, et donc suggérer que la pierre parle. Les exemples inspirés des symbolismes mythologique et poétique se multiplient, mais ce qui nous intéresse ici, et ce sur quoi nous allons nous pencher pour conclure la discussion de cette thèse, c'est la nature du rôle que l'on peut attribuer à l'activité herméneutique et structuraliste du lecteur. Les diverses méthodologies et les exemples de textes littéraires dont nous avons discuté étaient en mesure de nous clarifier les limites imposées à la compréhension, et, du même coup, de mieux situer le lieu stratégique de la question qui s'y posait. De cette discussion ont découlé deux conséquences principales, que nous avons pu observer et relever tout au long des trois parties de la présente thèse : l'une, méthodologique, nous apprend la règle en vertu de laquelle toute compréhension dépend de la *nature* de ce qui est dit dans le texte, et l'autre, épistémologique, nous démontre que les diverses méthodologies de l'étude philologique et historique des textes ne peuvent en aucun cas identifier le sens voulu par l'auteur, mais plutôt le *reconstruire*. À cela s'ajoutent bien évidemment d'autres problèmes liés aux questions de l'édition et de la restitution critique des textes et ce, dépendamment de la période historique dans laquelle ces derniers ont été produits : aussi la philologie des textes médiévaux diffère-t-elle de celle des textes modernes, où des questions comme la transmission des manuscrits et les variantes des copistes mettent en avant des solutions méthodologiques plus concrètes mais qui, dans la plupart du temps, sont sujettes à caution. Nous n'avons pas élaboré ce dernier point dans le cadre de notre thèse, car ce qui nous préoccupait, et ce à partir duquel nous avons formulé la problématique de la thèse sous forme de trois parties distinctes, ce sont les enjeux méthodologiques qui marquent la relation que le lecteur entretient avec le contenu d'un texte littéraire moderne, et qui découle d'une *compréhension de la structure de l'œuvre*, de cette longue et circulaire relation qui s'établit entre les parties, lesquelles forment une totalité. Ainsi, qu'est-ce qui permettrait de saisir la portée linguistique et référentielle d'une image métaphorique ? Si l'on est confronté à cette « clôture de l'univers linguistique » que la représentation métaphorique d'une image poétique fixe délibérément, à partir de quels critères saurions-nous mieux comprendre ou interpréter ses « effets de sens » ? La question qui se posait est, certes, celle des méthodologies à envisager, mais aussi, et avant tout, c'est une question de «

valeurs ». Prendre en considération la question des « valeurs » nous aide à mieux percevoir que la nature figurative de la poésie ne renferme pas, en effet, des mystères, et donc de comprendre que, si « le « morceau de cire » de Descartes n'est pas moins mystérieux que le symbole de la Lune¹¹⁴⁷ », une image poétique qui rapproche deux mondes éloignés l'un de l'autre est précisément celle qui aura plus « de puissance émotive et de réalité poétique » :

« L'image est une création pure de l'esprit.

« Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités éloignées.

« Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte – plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique¹¹⁴⁸. »

Ce qui nous amène à conclure que la méthodologie des études littéraires est fermement nouée dans la perspective du structuralisme ; celui-ci permet au lecteur de prendre conscience du vaste espace des relations et des transformations dans lesquelles l'auteur d'un texte se mouvait, et d'admettre, en fin de parcours, que « les sujets parlants, quand il y a figure et idée figurée, « voient l'une dans l'autre, à travers l'autre ou pour l'autre »¹¹⁴⁹ ». Et c'est dans cette perspective que nous trouvons utile de nous appuyer, en guise de conclusion, sur la proposition faite, en 1966, par le linguiste et sémioticien A.-J. Greimas : à travers de ce que le linguiste désigne par « sémantique structurale », il serait possible de rendre compte des deux niveaux de la signification d'un texte poétique : le niveau de la sémantique, et le niveau de la sémiologie. Dans *Sémantique structurale. Recherche de méthode* (1966), et contrairement à ce qu'on a vu tout au long de la discussion axée sur les textes à portée symbolique, Greimas soutient qu'en effet, la problématique du symbolisme dans le langage poétique ou mythologique ne peut renfermer des mystères, puisqu'il se sert d'« objets et [de] comportements naturels » et que, linguistiquement parlant, il n'y a pas dans le langage « des zones de mystères et des zones de clarté ». Par conséquent, les spéculations et les indéterminations portant sur le symbolisme trouvent leurs racines moins dans les questions de l'œuvre littéraire en tant que telle que dans celles des « jugements de valeur » ; voici ce que le linguiste en écrit dans cet extrait éclairant :

[...] cette sorte d'émerveillement devant l'ambiguïté des symboles, l'hypostase du caractère « ineffable » du langage poétique, de la richesse inépuisable du symbolisme mythique amènent

¹¹⁴⁷ Greimas, A.-J., *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Librairie Larousse, coll. « Langue et langage », 1966, p. 58.

¹¹⁴⁸ Cité dans Henry, Albert, *Métonymie et métaphore*, Paris, Klincksieck, coll. « Bibliothèque Française et Romane », publiée par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université des Sciences humaines de Strasbourg, 1971, p. 57.

¹¹⁴⁹ *Ibid.*

des gens aussi avertis que J. Lacan ou G. Durand à introduire dans la description de la signification des jugements de valeur et à établir des distinctions entre la *parole divine* et la *parole sociale*, [...]. La question ne pourrait même pas se poser en ces termes si, au lieu de se demander pourquoi tel mot a plusieurs sens, comment un mot peut signifier une chose et son contraire [...], on partait d'une description sémiologique pour en étudier ensuite les manifestations multiples. On verrait alors qu'un symbole éminemment poétique n'est pas bien différent, ne fonctionne pas autrement qu'un lexème quelconque d'une langue naturelle quelconque, que notre *tête*, par exemple. Autrement dit, on reconnaîtrait cette vérité de bon sens que tout ce qui est du domaine du langage est linguistique, c'est-à-dire possède une structure linguistique identique ou comparable et se manifeste grâce à l'établissement des connexions linguistiques déterminables et, dans une large mesure, déterminées. On arriverait peut-être à « démythifier » à ce prix ce mythe anagogique moderne selon lequel il y a dans le langage des zones de mystère et des zones de clarté. Il se peut – c'est une question philosophique et non plus linguistique – que le phénomène du langage en tant que tel soit mystérieux, mais il n'y a pas de mystères dans le langage¹¹⁵⁰.

Selon le linguiste, les recherches axées sur les symbolismes mythologiques, poétiques et oniriques s'appuient dans la plupart du temps sur la « hiérarchisation des « sens » du mot » qu'impose la tradition lexicographique : « le « sens » relatif à l'homme, au milieu humain, au monde du sens commun¹¹⁵¹ ». De comprendre ainsi la signification d'un texte à portée symbolique au niveau de l'échelle humaine, l'on serait implicitement amené à réduire à cette dernière la valeur référentielle et, par conséquent, de considérer toute interprétation qui en ressort comme étant originelle et crédible. Or comme « les structures de la signification se manifestent dans la communication¹¹⁵² » (sans que ne soit précisé s'il s'agit ici de la communication humaine ou de la communication animale), Greimas situe le problème central de ce qui nous a paru comme « limites » méthodologiques et qui nous a incitée à mettre en rapport des approches variées dans l'intelligence propre aux symboles *telle qu'elle se présente à la perception*. Et c'est précisément ce domaine dans les recherches humanistes qui, n'étant pas aussi vérifiable que l'analyse linguistique, laisse entrevoir à la fois le point de vue méthodologique du structuralisme et « la supériorité de la linguistique structurale » :

La poésie est un langage ou, pour être plus précis, elle se situe à l'intérieur du langage. Toute description non linguistique de la poésie serait nécessairement une traduction inutile, sinon impossible. [...] La grande supériorité du plan linguistique provient du fait que tout autre langage – et, par conséquent, celui des *objets symboliques* – peut être traduit dans une langue naturelle quelconque, mais que l'inverse n'est pas toujours vrai : on ne voit pas comment un poème de Mallarmé pourrait être traduit dans un *langage des choses*. [...] les langues naturelles possèdent un signifiant relativement simple, et en partie déjà analysé, qui permet l'élaboration de techniques de plus en plus sûres et de plus en plus nombreuses de vérification des écarts de signification,

¹¹⁵⁰ Greimas, A.-J., *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Librairie Larousse, coll. « Langue et langage », 1966, p. 58.

¹¹⁵¹ *Ibid.*, p. 57.

¹¹⁵² *Ibid.*, p. 30.

même si les structures de signification sont postulées d'abord comme des résultats hypothétiques des procédures logiques. La valeur de ces techniques [...] est comparable, pour les sciences humaines, à la formalisation algébrique dans les sciences de la nature, et c'est là que réside, nous semble-t-il, la supériorité méthodologique de la linguistique structurale par rapport aux intuitions, souvent géniales, mais ne possédant pas de procédures de vérification, des autres recherches humanistes¹¹⁵³.

En opposant les deux domaines de l'« intuition » ou de la « perception » à celui de la « linguistique », tout en insistant sur leur préoccupation commune (à savoir le problème de la signification), Greimas fait remarquer la valeur méthodologique du structuralisme qui correspond, dans les sciences de la nature, à la formalisation algébrique. C'est en ce sens que le linguiste comprend la « supériorité » de la linguistique structurale ; celle-ci inspire les autres domaines humanistes qui lui empruntent moins ses « méthodes » que ses « attitudes épistémologiques ». Il faudra donc reconsidérer le paysage méthodologique dans les disciplines concernées par le problème de la signification à la lumière de leur « dénominateur commun », qui est, soutient Greimas, la linguistique structurale : « La linguistique a pu apparaître, dans ce désir commun de cerner le problème de la signification, comme la discipline la mieux placée : parce que plus élaborée, plus formalisée, elle pouvait offrir aux autres son expérience et ses méthodes¹¹⁵⁴ ». Considérée, en France des années cinquante, comme « une science pilote », la linguistique connaît un rayonnement méthodologique qui fut à l'origine de différentes approches élaborées au XX^e siècle :

Il ne s'agissait pas là d'emprunts de méthodes à proprement parler, mais d'attitudes épistémologiques, de certaines transpositions de modèles et de procédures de découverte qui ont fécondé la réflexion d'un Merleau-Ponty, d'un Lévi-Strauss, d'un Lacan, d'un Barthes. La distance qui séparait ces modèles épistémologiques des domaines où ils pouvaient trouver leur application n'a pu agir que dans le sens de leur particularisation¹¹⁵⁵.

Dans cette perspective, où la linguistique structurale se voulait moins une « méthode » qu'une « attitude épistémologique », les questions relatives à la lecture se posent d'une façon beaucoup plus éclaircie : c'est en ce sens que l'examen de la signification autorise de passer du niveau linguistique à un niveau supérieur à celui-ci : « car le problème qui est posé ainsi est celui de deux conceptions de la vérité : de la vérité considérée en tant que cohérence interne et de la vérité conçue comme une adéquation à la réalité¹¹⁵⁶ ». La description d'une telle « sémantique

¹¹⁵³ *Ibid.*, p. 59-60.

¹¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 5.

¹¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 6.

¹¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 16.

structurale », qui s'en tient, selon Greimas, aux deux formes de l'induction et de la déduction, serait « capable de décrire tout ensemble signifiant, sous quelque forme qu'il se présente, [...] »¹¹⁵⁷ ». En ce qu'elle permet de rendre compte des « trois langages, situés à trois niveaux d'exigence logique différents » – le langage descriptif, méthodologique et épistémologique –, la description sémantique soumet à l'examen la signification telle qu'elle se présente au destinataire et tout en suivant sa complexité dans une combinatoire structuraliste du linguistique et du non-linguistique, ce qui permettrait de mesurer le fonctionnement de chacun de ces deux aspects. D'où le besoin, qui se présente notamment dans les textes littéraires, de prendre en considération la question de la *perception* : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la perception comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification ». L'« attitude épistémologique » du structuralisme permet ainsi de noter ce qui appartient au linguistique, et ce qui appartient au non-linguistique. Greimas fait remarquer l'existence de cette attitude dans deux disciplines humaines au XX^e siècle : la psychologie se développe d'une « psychologie des « facultés » et de l'introspection » à une « psychologie de la forme et du comportement » ; et l'esthétique, quant à elle, se développe d'une esthétique « du génie ou de l'imagination » à une esthétique « qui se situe [...] au niveau de la perception », ce qui rappelle déjà le passage – défendu par H. R. Jauss – d'une « esthétique de la production » à une « esthétique de la réception » :

[...] on a vu ainsi, pour ne citer que ce qui est particulièrement frappant, la psychologie de la forme et du comportement se substituer à la psychologie des « facultés » et de l'introspection. On voit aussi que l'explication des faits esthétiques se situe actuellement davantage au niveau de la perception de l'œuvre, et non plus à celui de l'exploration du génie ou de l'imagination¹¹⁵⁸.

L'exemple du symbolisme fut en mesure de montrer ce qu'on peut gagner dans une analyse qui, comme la mathématique ou la linguistique, s'appuie sur des concepts définis et bien fondés, mais qui doit les abandonner dès lors qu'ils s'avèrent incapables de traduire le caractère multiforme de la réalité propre aux symboles. Ainsi, de pouvoir étudier la « structure de la signification » dans un texte symbolique, ce serait de saisir son « mode d'existence » : « La structure est le mode d'existence de la signification, caractérisé par la présence de la relation articulée entre deux sèmes. Les catégories sémiques, on l'a vu, sont immanentes à la langue-objet, mais ne peuvent être formulées qu'en dehors d'elle¹¹⁵⁹ ». Pour ce faire, l'étude doit tenir

¹¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 17.

¹¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 9.

¹¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 28.

compte de ce que Greimas désigne par « terme-objet » et de la « relation » que celui-ci implique dans le processus de la perception : « Son analyse, selon le principe du minimum épistémologique, n'appartient plus à la linguistique¹¹⁶⁰ ». Le résultat qu'entraîne une telle conception structuraliste de la sémantique consiste donc en ce qu'il garantit un point d'équilibre qui mesure l'utilité de la théorie, pour que celle-ci puisse vérifier la justesse des interprétations. Greimas donne une définition adéquate de la structure de la signification comme ce qui permet de percevoir les « différences » dans la vie profonde des métaphores ; nous exposons les grandes lignes de cette définition dans le tableau ci-dessous :

Tableau X. La structure de la perception des différences : « présence de deux termes et de la relation entre eux » (Greimas)

« Nous percevons des différences et, grâce à cette perception, le monde « prend forme » devant nous et pour nous.

Mais que signifie au juste – sur le plan linguistique – l'expression « percevoir des différences » ?

1. Percevoir des différences, cela veut dire saisir au moins deux termes-objets comme simultanément présents ;
2. Percevoir des différences, cela veut dire saisir la relation entre les termes, les relier d'une façon ou d'une autre.

D'où la première définition, généralement utilisée d'ailleurs, du concept de structure : présence de deux termes et de la relation entre eux.

Deux conséquences en découlent immédiatement :

1. Un seul terme-objet ne comporte pas de signification ;
 2. La signification présuppose l'existence de la relation : c'est l'apparition de la relation entre les termes qui est la condition nécessaire de la signification.¹¹⁶¹ »
-

Ainsi, si la densité expressive et le caractère multiforme de la signification du langage figuratif font surgir des difficultés à l'analyse linguistique, c'est parce qu'ils relèvent moins des mots que des relations que ceux-ci entretiennent au niveau de la perception, donc du dynamisme de la réception différée et ouverte : aussi la signification d'expressions métaphoriques telles que « les veines de la terre » contient-elle d'apparentes zones de mystères, et suscite des questions sur le thème qu'elle développe, alors qu'elle peut être comprise par analogie avec « les veines du corps ». D'où la nécessité de reconsidérer les modalités d'expression à travers une étude du

¹¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 19.

¹¹⁶¹ *Ibid.*

« rapport organique entre le matériel métaphorique et le développement des thèmes » : « Le commandement majeur reste ainsi celui de percer le mystère d'une synthèse heureuse, faite d'un message conceptuel et affectif et du système d'expression qui l'a traduit linguistiquement et structurellement¹¹⁶² ». Dans *Métonymie et métaphore* (1971), A. Henry élucide de façon détaillée et fort pertinente la voie qu'une telle recherche structurale peut prendre dans l'étude du double-sens caractéristique du symbolisme et du langage métaphorique :

Cette recherche, qui devient ainsi plus ou moins structurale, mais sur le plan conceptuel seul, peut, ou même, doit être complétée par une étude de l'origine, littéraire ou autre, des métaphores inventoriées : sont-elles neuves, dans les identifications proposées ? Sinon, il faut déterminer l'assise à partir de laquelle l'écrivain est parvenu, oui ou non, à opérer la reviviscence d'un matériel connu, ou, du moins, à exploiter fonctionnellement ce matériel emprunté. Mais en rester là, c'est passer à côté du problème essentiel, celui du phénomène métaphorique lui-même, tel qu'il s'est actualisé dans l'œuvre d'art¹¹⁶³.

Entre la « perception » et l'« intuition » d'une part, et la « linguistique » d'autre part, une tension naît de la division des perspectives qui se penchent sans réflexion sur le mot en tant que tel et celles qui analysent ce qui se cache derrière les apparences, même si elles ne sauraient y assurer un accès à la vérité. Le mérite du structuralisme saussurien a été, et est toujours, celui de faire surgir les causes du problème méthodologique à l'intérieur de son propre horizon, et de démontrer que la signification d'un texte ne peut être articulée que *dans et par* sa nature, laquelle émerge d'autres horizons plus vastes. Dans le cas problématique des textes à double sens et de la poésie traversant – et dépassant – les règles classiques, l'analyse exige l'acceptation d'une certaine coupure avec le « terme-objet », pour reprendre le vocabulaire de Greimas, afin de s'articuler avec la complexité sémiotique des significations représentant la situation humaine qui, littéralement, est loin d'être saisissable de façon définitive. Comme nous l'avons vu dans le parcours des théoriciens de lecture de l'école de Constance – et, avant eux, les historiens de Prague –, cette situation est due au fait que la multiplicité des messages d'un texte parvient aux lecteurs sous toutes les formes possibles, ce qui remet en question la valeur systématique de toute histoire littéraire. Nous avons déjà vu la formulation solide de cette problématique dans la fameuse conférence de G. Lanson : depuis 1903, l'historien français a su poser les défis qui se présentent dans le travail de l'historien de la littérature, un travail qui ne saurait se borner à une recherche tenant la littérature pour un simple « savoir archéologique ». Ce n'est pas un hasard si les deux concepts les plus travaillés et discutés dans le domaine des études littéraires sont les

¹¹⁶² « Questions de méthodologie », dans Henry (1971), *op. cit.*, p. 156.

¹¹⁶³ *Ibid.*, p. 155.

concepts de « forme » et de « structure ». Ils ont traversé les recherches des formalistes russes et des linguistes et historiens de Prague, pour arriver à un certain aboutissement dans les travaux de l'école de Constance et dans les théories de la lecture de Barthes, de Riffaterre et de Genette. Dans *Concepts of Criticism* (1965), R. Wellek énonce clairement l'une des conséquences les plus décisives de la discussion axée sur la théorie et la critique littéraires, à savoir que « the very material of literary history must be chosen in relation to values, that structures involve values, and that when structures are developing, values are developing also¹¹⁶⁴ ». Si l'établissement du sens littéral vs. sens allégorique se conçoit en relation avec le problème de l'historicité, c'est que cette même historicité est étroitement imbriquée dans les « valeurs » : « Literary scholarship must become a systematic body of knowledge, an inquiry into structures, norms, and functions which contain and *are* values¹¹⁶⁵ ». En admettant ainsi que l'aspect linguistique d'un texte est de nature historique, et en comprenant que cette nature se développe *dans et par* les valeurs, l'on saurait percevoir le paramètre historique qui marque la genèse de l'œuvre aussi bien que sa réception, et qui rend donc vérifiables ses nombreuses interprétations. C'est ainsi qu'on peut suivre et retracer des développements historiques à l'intérieur de l'œuvre comme « totalité de valeurs ». Cela dit, toute approche formelle ou structurale de l'histoire littéraire ne pourrait s'appuyer sur les interprétations historiques qui veulent restituer le sens originel ou qui veulent faire preuve de rigueur scientifique ; ce sont plutôt les enjeux de la « perception esthétique » qui laissent transmettre et s'extérioriser les valeurs constitutives d'une structure, d'une forme :

A work of art is not simply a member of a series, a link in a chain. It may stand in relation to anything in the past. It is not only a structure to be analyzed descriptively, as the Russian and Czech Formalists assume. It is a totality of values which do not adhere to the structure but constitute its very nature. All attempts to drain value from literature have failed and will fail because its very essence is value¹¹⁶⁶.

Ainsi, pour un commentaire qui veut rétablir les aspects constitutifs du romantisme, une compréhension préalable de la nature des *valeurs* de celui-ci s'impose, lesquelles tournent, selon R. Wellek, autour des trois pôles de « l'imagination pour le point de vue de la poésie », de « la nature pour le point de vue du monde » et du « symbole et mythe pour le style poétique » : « imagination for the view of poetry, nature for the view of the world, and symbol and myth for

¹¹⁶⁴ « Literary Theory, Criticism, and History », dans *Concepts of Criticism*, edited and with an introduction by Stephen G. Nichols, Jr., New Haven and London, Yale University Press, 1965, p. 49.

¹¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 52.

¹¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 51-52.

poetic style¹¹⁶⁷ ». Ainsi, entre l'établissement du texte et l'attribution du sens, la signification se dessine sur la base des compréhensions grammaticale et historique qui fondent l'interprétation tout en étant déterminées par elle. Cette démarche descriptive relève l'interdépendance de la linguistique et de l'histoire de la langue, toutes deux concernées par le problème sémantique et sémiologique et par la quête d'une grille culturelle à partir de laquelle un texte littéraire s'est constitué. Or c'est en ce sens que P. Szondi a situé la problématique principale qu'une herméneutique littéraire soulève : en faisant face aux facteurs dont « l'assurance positiviste la philologie est tributaire¹¹⁶⁸ », l'herméneutique littéraire relève les lacunes des deux principes de l'explication grammaticale/historique et allégorique. Pour implicite qu'elle puisse paraître, une influence s'exerce dans l'explication grammaticale et allégorique par la position propre de l'interprète :

La position propre se glissera facilement dans la recherche philologique, puisque d'abord elle participe à la décision de considérer un texte comme compréhensible ou non, passible d'une correction ou non ; en second lieu, dans le cas où la nécessité de l'émendation, du redressement, est admise, la position propre concourt à l'élaboration de la conjecture. Non seulement la décision d'opter pour telle plutôt que pour telle autre est déjà une interprétation, mais encore la question de savoir quelles conjectures peuvent se présenter à l'esprit du philologue et quelles ne le peuvent pas, est liée à son univers historique propre¹¹⁶⁹.

Cette remarque importante que fait Szondi laisse surgir les difficultés inhérentes à l'application du structuralisme dans les études littéraires : tout en étant synonyme d'affranchissement de l'impasse à laquelle la théorie fait face, le structuralisme constitue un potentiel difficilement réalisable dans l'histoire littéraire, puisqu'il remet en question le niveau même dans lequel il peut se situer. On a vu que les valeurs sont l'élément qui constitue la structure d'une œuvre d'art, mais précisément, comment et où saurions-nous, dans une approche qui lie l'explication grammaticale/historique à l'explication allégorique, l'explication sémantique à l'explication sémiologique, situer ces valeurs ? Comment pourrait-on cerner ce surcroît de sens poétique, cette « vie qui réside dans le langage » ? Pour P. Szondi, la démarche « la plus avantageuse » dans une herméneutique littéraire qui constituera un « système futur » est historique et systématique ; elle trouve l'un des aboutissements les plus considérables dans la conception gadamérienne de l'« histoire de l'efficience » (*Wirkungsgeschichte*), conception qui, reprise et retravaillée par

¹¹⁶⁷ « The Concept of Romanticism », dans *ibid.*, p. 161.

¹¹⁶⁸ Szondi (1989), *op. cit.*, p. 16.

¹¹⁶⁹ *Ibid.*

Jauss dans le contexte propre aux études littéraires, permet de suivre les phases constitutives de l'œuvre et de sa réception telles qu'elles furent affectées par l'histoire et forgées par celle-ci :

Cet ébranlement de la philologie traditionnelle, à savoir historique, [...], détermine l'herméneutique de notre époque. Il se laisse en particulier appréhender dans le concept de l'histoire des effets produits, qui – chez Benjamin, mais aussi chez Gadamer et dans la science actuelle de la littérature, par exemple chez Hans Robert Jauss, chaque fois sous des formes très différentes – a été intégré dans l'interprétation¹¹⁷⁰.

Dans ce paysage méthodologique à portée sans doute immesurable, l'exemple du symbolisme et de sa transmission par les cultures continuera d'être un cas-limite et un exemple impressionnant : il se veut une aspiration à la plénitude d'un sens uniquement réalisable par des désignations indirectes. Il dissipe dès lors l'illusion d'une connaissance complète et adéquate de la vérité, tout en la conservant et tout en continuant de l'inspirer. Si l'énigme d'un symbole ne pourrait jamais être résolue, elle saurait au moins maintenir son inépuisable réserve de sens, offrant ainsi à chaque lecture et à chaque réflexion la possibilité de la compréhension de soi, et la reconnaissance et l'acceptation de ses propres limites. Ce qui compte, c'est moins de résoudre l'énigme du symbole que de savoir préalablement comment on pourrait « diriger le regard » qui la *saisit*. Aussi Pétrarque, lors de « l'ascension à la montagne qui résiste à l'accès », achève-t-il le schéma de sa propre curiosité, de sa propre soif du savoir dans l'île mystérieuse de Thulé :

La discordance est si grande ici que l'île me semble à peine plus cachée que la vérité. Ainsi soit-il : ce que nous recherchions fiévreusement nous restera inconnu sans nous porter préjudice. Thulé peut bien rester cachée dans le Nord, la source du Nil peut bien rester cachée dans le Sud, pourvu qu'au milieu des deux la vertu ait une bonne assise et ne reste pas cachée ... Ne nous épuisons pas à chercher un endroit que nous quitterions peut-être volontiers à peine l'aurions-nous découvert ... Et si je ne suis pas parvenu à explorer ces recoins secrets et à trouver ces lointains inaccessibles, qu'il me suffise de me connaître moi-même. C'est là ce qui me fera ouvrir les yeux, c'est là où je dirigerai mon regard¹¹⁷¹.

¹¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 17.

¹¹⁷¹ Blumenberg (1999), *op. cit.*, p. 396.

BIBLIOGRAPHIE

PREMIERE PARTIE

- ADORNO, Theodor, W., *Théorie esthétique*, traduit de l'allemand par Marc JIMENEZ, Paris, Klincksieck, coll. « Esthétique », 2004 [1995].
- BALLY, Charles, *Traité de stylistique française*, Paris, Klincksieck, 1951.
- , *Le Langage et la vie*, Genève, Droz, 1977.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, t. 1 [1966], t. 2 [1974], Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture, suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1972.
- BEHRENS, Irene, *Die Lehre von der Einteilung der Dichtkunst, Vornehmlich vom 16. bis 19. Jahrhundert ; Studien zur Geschichte der Poetischen Gattungen*, Halle, Saale, M. Niemeyer, 1940.
- BENJAMIN, Walter, « Histoire littéraire et science de la littérature », dans *Essais*, t. I, 1922-1934, Paris, Denoël-Gronthier, 1983, pp. 141-148.
- BLACK, Max, *Models and Metaphors: Studies in Language and Philosophy*, Ithaca, Cornell University Press, 1968.
- BOHM, Franz J., « Begriff und Wesen des Genre », *Zeitschrift für Ästhetik und allgemeine Kunstwissenschaft*, Band XXII, 1928, pp. 166-191.
- BONNET, H., *Roman et poésie. Essai sur l'esthétique des genres*, Paris, Nizet, 1980.
- BOVET, E., *Lyrisme, épopée, drame. Une loi de l'histoire littéraire expliquée par l'évolution générale*, Paris, Armand Colin, 1911.
- BREMER, Kai et WIRTH, Uwe (dir.), *Texte zur modernen Philologie*, Stuttgart, Philipp Reclam jun. Stuttgart, 2010.
- BREAL, Michel, *Essai de sémantique, Science des significations*, Paris, Hachette, 1911 [1897].
- BRUNETIERE, Ferdinand, *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature, leçons professées à l'École normale supérieure*, t. I : *Introduction : l'évolution de la critique depuis la renaissance jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1914 [1910] [1898] [1892] [1890].
- , « La doctrine évolutive et l'histoire de la littérature », dans *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 6^e série, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque de littérature », 1899.

- DEPRETTO-GENTY, Catherine, « La destinée de l'œuvre de Ju. N. Tynjanov », *Revue des études slaves*, t. 55, fascicule 3, 1983, pp. 405-408.
- , « Roman Jakobson et la relance de l'Opojaz (1928-1930) », *Littérature*, n°107, 1997, pp. 75-87.
- , « À propos de la « grande génération » philologique : nouveaux matériaux pour l'étude de la vie intellectuelle, littéraire et linguistique de la Russie postrévolutionnaire », *Revue des études slaves*, volume 66, n°4, 1994, pp. 862-869.
- DE MAN, Paul, *The Resistance to Theory. Theory and History of Literature*, foreword by Wlad GODZICH, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986.
- DONOHUE, James J., *The Theory of Literary Kinds. I : Ancient Classifications of Literature; II : The Ancient Classes of Poetry*, Dubuque, Iowa, 1943, 1949.
- EHRENPREIS, Irvin, *The "Types Approach" to Literature*, New York, Morningside Heights, King's Crown Press, 1945.
- FOERSTER, Norman, MCGALLIARD, John C., WELLEK, René, WARREN, Austin et SCHRAMM, Wilbur Lang, *Literary Scholarship: Its Aims and Methods*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1941.
- FRYE, Northrop, *Anatomy of Criticism : four essays*, foreword by Harold BLOOM, Princeton, N.J., Princeton University Press, 2000 [1957] ; trad. française dans *Anatomie de la critique*, traduit de l'anglais par Guy DURAND, Paris, Gallimard, 1969.
- GENETTE, Gérard, « Critique et poétique » ; « Poétique et histoire », dans *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1972, pp. 13-20.
- , « Structuralisme et critique littéraire », dans *Figures I*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1964, pp. 145-170.
- GUMBRECHT, Hans Ulrich, *The Powers of Philology. Dynamics of Textual Scholarship*, University of Illinois Press, 2003 ; trad. allemande dans *Die Macht der Philologie. Über einen verborgenen Impuls im Umgang mit Texten*, traduit par J. Schulte, Suhrkamp Verlag, 2003.
- HAMBURGER, Käte, *Die Logik der Dichtung*, Stuttgart, Klett, 1968 ; trad. française dans *Logique des genres littéraires*, traduit de l'allemand par Pierre CADIOT, préface par Gérard GENETTE, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1986.
- HEMPFER, Klaus, *Gattungstheorie*, Munich, Wilhelm Fink, 1973.
- HENRY, Albert, *Métonymie et métaphore*, Paris, Éditions Klincksieck, coll. « Bibliothèque française et romaine », publiée par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de

l'Université des Sciences humaines de Strasbourg, série A : manuels et études linguistiques, 1971.

HJELMSLEV, Louis, *Essais linguistiques*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1971.

---, *Le langage : une introduction, augmentée de degrés linguistiques*, traduit du danois par Michel Olsen ; préface de Algirdas Julien GREIMAS, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1966.

---, *Prolégomènes à une théorie du langage*, traduit du danois par une équipe de linguistes ; traduction revue par Anne-Marie LEONARD ; suivi de *La Structure fondamentale du langage*, traduit de l'anglais par Anne-Marie LEONARD, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1968.

ISER, Wolfgang, *Die Appellstruktur der Texte: Unbestimmtheit als Wirkungsbedingung literarischer Prosa*, Konstanz, G. Hess, 1970 [traduction anglaise dans « Indeterminacy and the Reader's Response in Prose Fiction », dans *Aspects of Narrative : Selected Papers from the English Institute*, New York, Columbia UP, Ed. J. Hillis Miller, 1971, 1-45 ; traduction française dans *L'appel du texte, l'indétermination comme condition d'effet esthétique de la prose littéraire*, [discours inaugural à l'Université de Constance, en 1969], traduit de l'allemand par Vincent PLATINI, Éditions Allia, 2012].

---, *Der Akt des Lesen: Theorie ästhetischer Wirkung*, München, Wilhelm Fink, 1976 [traduction française dans *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, traduit de l'allemand par Evelyne SZNYCER, Bruxelles, P. Mardaga, 1985 ; traduction anglaise dans *The act of reading : a theory of aesthetic response*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1978].

---, « The Current Situation of Literary Theory : Key Concepts and the Imaginary », *New Literary History*, n°11, 1979, pp. 1-20.

JAKOBSON, Roman, *Huit questions de poétique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1977.

---, *Essai de linguistique générale*, traduit de l'anglais et préfacé par Nicolas RUWET, Paris, Éditions de Minuit, 1963.

JAUSS, Hans Robert, *Literaturgeschichte als Provokation*, Frankfurt, Suhrkamp, 1970 [traduction française des fragments « Literarische Tradition und gegenwärtiges Bewußtsein der Modernität », « Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft », « Geschichte der Kunst und Histoire » dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard ; préface de Jean STAROBINSKI, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978 ; traduction anglaise, *Toward an aesthetic of reception*, translation from German by Timothy BAHTI ; introduction by Paul de Man, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982].

- JOLLES, André, *Einfache Formen: Legende, Sage, Mythe, Rätsel, Spiel, Kasus, Memorabile, Märchen, Witz*, Tübingen, Niemeyer, 1968; trad. française dans *Formes simples*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1972.
- KOSELLECK, Reinhart, *Le règne de la critique*, Paris, Éditions de Minuit, 1979 [1959].
- KRAUSS, W., « Die literarischen Gattungen », dans *Essays zur französischen Literatur*, Berlin/Weimar, 1968, pp. 5-43.
- , *Grundprobleme der Literaturwissenschaft*, Hamburg, Rowohlt, 1968.
- LANSON, Gustave, *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965.
- , *Études d'histoire littéraire*, réunies et publiées par ses collègues, ses élèves et ses amis, Paris, H. Champion, 1929.
- , *Histoire de la littérature française*, remaniée et complétée par Paul TUFFRAU, Paris, Hachette, 1964 [1960] [1912] [1908] [1902] [1895].
- MOISON, Clément (dir.), *L'histoire littéraire : théories, méthodes, pratiques : colloque, 18 novembre 1972* (Société d'histoire littéraire de la France), Québec, Presses de l'Université Laval, 1989.
- NISIN, Arthur, *La littérature et le lecteur*, préface de Pierre DE BOISDEFRE, Paris, Éditions universitaires, 1959.
- PERKINS, David (éd.), *Theoretical Issues in Literary History*, Cambridge, Harvard University Press, 1991.
- PICON, Gaëtan, *L'écrivain et son ombre : introduction à une esthétique de la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1953.
- POULET, Georges (dir.), *Les chemins actuels de la critique*, textes revus et publiés par les soins de Jean RICARDOU, Paris, Librairie Plon, 1967.
- PROPP, Vladimir, *La Morphologie du conte*, suivi de *Les transformations des contes merveilleux* et de E. Mélétski, *L'étude structurale et typologique du conte*, traductions de Marguerite DERRIDA, Tzvetan TODOROV et Claude KAHN, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1965 [1970].
- RICHARDS, Ivor Armstrong, *Principles of Literary Criticism*, London, K. Paul, Trench, Trubner, 1924.
- RICŒUR, Paul, *Du texte à l'action: essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1986.
- , *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1975.

- , *Le conflit des interprétations*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1969.
- RIFFATERRE, Michael et al., *Littérature et réalité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1982.
- , *La production du texte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1979.
- ROCHLITZ, Rainer, *Théories esthétiques après Adorno, Hans Robert Jaus [et al.]*, textes édités et présentés par Rainer ROCHLITZ ; traduit de l'allemand par Rainer ROCHLITZ et Christian BOUCHINDHOMME, Arles, Actes Sud, 1990.
- RUTTKOWSKI, Wolfgang Victor, *Die literarischen Gattungen, Reflexionen über eine modifizierte Fundamentalpoetik*, Berne, München, Francke, 1968.
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Écrits de linguistique générale*, établis et édités par Simon BOUQUET et Rudolf ENGLER, avec la collaboration d'Antoinette WEIL, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 2002.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1989.
- SCHWINDT, Jürgen Paul, *Was ist eine philologische Frage? Beiträge zur Erkundung einer theoretischen Einstellung*, Berlin, Suhrkamp Verlag, 2009.
- SENGEL, Friedrich, *Die literarische Formenlehre*, Stuttgart, Metzler, 1967.
- SONTAG, Susan, *Against Interpretation and other essays*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1966 [traduction française dans *L'œuvre parle*, traduit de l'anglais par Guy DURAND, Paris, C. Bourgeois, 2010].
- SPITTLER, Horst, *Die Leistung der literarischen Gattungen*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2012.
- STAIGER, Emil, *Grundbegriffe der Poetik*, Zürich, Atlantis Verlag, 1946 [traduction française dans CELIS, Raphaël, GENNART, Michèle, JONGEN, René-Marie, *Les concepts fondamentaux de la poétique, suivi de la poétique phénoménologique d'Emil Staiger*, Bruxelles, Lebeer-Hossmann, cop., 1990 ; traduction anglaise dans BURKHARD, Marianne et FRANK, Luanne T., *Basic concepts of poetics*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1991].
- , *Der Kunst der Interpretation. Studien zur deutschen Literaturgeschichte*, Zürich, Atlantis Verlag, 1955.
- THIBAUDET, Albert, *Physiologie de la critique*, Paris, Nizet, 1962 [1930].
- , *Réflexions sur la littérature*, préface par Antoine COMPAGNON, édition établie et annotée par Antoine COMPAGNON et Christophe PRADEAU, Paris, Gallimard, 2007 [1939].

TODOROV, Tzvetan (éd.), *Théorie de la littérature*, textes des formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan TODOROV, préface de Roman JAKOBSON, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1965.

---, *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1968.

VAN TIEGHEM, Paul, « La question des genres littéraires », *Helicon*, I, 1938, pp. 95-101.

---, *Tendances nouvelles en histoire littéraire*, Paris, Les Belles-Lettres, coll. « Études françaises », 1930.

VIËTOR, Karl, « Probleme der literarischen Gattungsgeschichte », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 9, 1931, pp. 425-447 ; *Geist und Form, Aufsätze zur deutschen Literaturgeschichte*, Berne, Francke, 1952, p. 292-309 [traduction française dans « L'histoire des genres littéraires », dans GENETTE, Gérard et TODOROV, Tzvetan (éd.), *Théorie des genres*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1986].

WALZEL, Oskar, *Gehalt und Gestalt im Kunstwerk des Dichters*, Darmstadt, Gentner, 1923 [1957].

WELLEK, René et WARREN, Austin, *Theory of literature*, New York, Harcourt, Brace et World, Inc., 1956 [1942] [1947] [1949] [traduction française dans *La théorie littéraire*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre AUDIGIER et Jean GATTEGNO, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1971].

---, « The Concept of Evolution in Literary History », dans WELLEK, René, *Concepts of Criticism*, Yale University Press, 1963, pp. 37-53.

ZIMMERMANN, Manfred, *Einführung in die literarischen Gattungen*, S.I., Lulu Com, 2014.

DEUXIEME PARTIE

Poetik und Hermeneutik – Arbeitsergebnisse einer Forschungsgruppe, Fink, München: les philosophes Hans Blumenberg, Odo Marquard et Jacob Taubes ; les spécialistes de littérature Hans Robert Jauss, Wolfgang Iser, Karlheinz Stierle, Peter Szondi, Werner Krauss, Renate Lachmann, Manfred Fuhrmann et Karl Heinz Bohrer ; le théoricien Max Imdahl ; le théoricien de l'histoire Reinhart Koselleck.

- I. *Nachahmung und Illusion* (1964), éd. H. R. Jauss ;
- II. *Immanente Ästhetik – Ästhetische Reflexion* (1966), éd. W. Iser ;
- III. *Die nicht mehr schönen Künste* (1968), éd. H. R. Jauss ;
- IV. *Terror und Spiel* (1971), éd. M. Fuhrmann ;
- V. *Geschichte – Ereignis und Erzählung* (1973), éd. R. Koselleck et W.-D. Stempel ;
- VI. *Positionen der Negativität* (1975), éd. H. Weinrich ;
- VII. *Das Komische* (1976), éd. W. Preisendanz et R. Warning ;
- VIII. *Identität* (1979), éd. O. Marquard et K. Stierle ;
- IX. *Funktionen des Fiktiven* (1979), éd. D. Henrich et W. Iser.

- X. *Text und Applikation* (1981), éd. M. Fuhrmann, H. R. Jauss et W. Pannenberg ;
- XI. *Individualität* (1988), éd. M. Frank et A. Haverkamp ;
- XII. *Das Fest* (1989), éd. W. Haug et R. Warning ;
- XIII. *Memoria* (1993), éd. A. Haverkamp et R. Lachmann ;
- XIV. *Das Gespräch* (1996), éd. K. Stierle et R. Warning ;
- XV. *Das Ende* (1996), éd. K. Stierle et R. Warning.
- XVI. *Kontingenz* (1998), éd. O. Marquard et G. von Graevenitz.

APEL, Karl Otto, « Das „Verstehen“. Eine Problemgeschichte als Begriffsgeschichte », *Archiv für Begriffsgeschichte* 1, 1955, pp. 142-199.

ALTENHOFER, Norbert, « Geselliges Betragen – Kunst – Auslegung. Anmerkungen zu Peter Szondis Schleiermacher-Interpretation und zur Frage einer materialen Hermeneutik », *Studien zur Entwicklung einer materialen Hermeneutik*, éd. par U. Nassen, München, 1979, pp. 165-211.

BEHLER, Ernst, « La théorie de la compréhension de Friedrich Schlegel », traduit de l'allemand par Denis THOUARD dans *Symphilosophie : F. Schlegel à Iéna*, avec la traduction de la *Philosophie transcendante*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2002.

BUBNER, Rüdiger, « De quelques conditions devant être remplies par une esthétique contemporaine », dans *Théories esthétiques après Adorno*, Hans Robert Jauss [et al.], textes édités et présentés par Rainer ROCHLITZ ; traduit de l'allemand par Rainer ROCHLITZ et Christian BOUCHINDHOMME, Arles, Actes Sud, 1990.

BURGER, Peter, « Probleme der Rezeptionsforschung », *Poetica* 9, 1977, pp. 446-471.

DANNEBERG, Lutz, « Philosophie contre philologie, Herméneutique philosophique et études littéraires », *Revue germanique internationale* [En ligne], n° 8, 1997, mis en ligne le 08 septembre 2011, URL: <http://rgi.revues.org/638>

DE MAN, Paul, « Reading and History », dans *The Resistance to Theory, Theory and History of Literature*, foreword by Wlad GODZICH, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986.

DUFRENNE, Mikel, *Phénoménologie de l'expérience esthétique, t. I. L'objet esthétique, t. II. La perception esthétique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1953.

FIGAL, Günter, « Die Komplexität philosophischer Hermeneutik », dans *Der Sinn des Verstehens, Beiträge zur hermeneutischen Philosophie*, Stuttgart, Philipp Reclam jun. Stuttgart, 1996, pp. 11-31.

FITCH, Brian T. et OLIVER, Andrew, « L'herméneutique : texte, lecture, réception », *Texte : revue de critique et de théorie littéraire*, Département d'études françaises, Université de Toronto, n° 3, Éditions Trintexte, 1985.

GADAMER, Hans-Georg, *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, édition intégrale revue et complétée par Pierre FRUCHON, Jean GRONDIN et Gilbert MERLIO, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1996.

---, « Préface à la seconde édition », dans *Vérité et méthode*, édition partielle, Paris, Éditions du Seuil, 1976, pp. 7-19.

GRIMM, Gunter, *Rezeptionsgeschichte: Grundlegung einer Theorie*, München, Fink, 1977.

GUMBRECHT, Hans Ulrich, « Konsequenzen der Rezeptionsästhetik oder Literaturwissenschaft als Kommunikationssoziologie », *Poetica* 7, 1975, pp. 388-413.

HIRSCH, E. D. Jr., *The Aims of Interpretation*, Chicago, University of Chicago Press, 1978.

---, *Validity in interpretation*, New Haven, Yale University Press, 1967.

HUMBOLDT, Wilhelm von, *De l'esprit de l'humanité, et autres essais sur le déploiement de soi*, textes choisis et présentés par Yves WATTENBERG et traduits de l'allemand par Olivier MANNONI, Charenton, coll. « Premières pierres », 2004.

JAUSS, Hans Robert, *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, München, Wilhelm Fink, 1977 ; Suhrkamp Verlag, 2^e édition, 1982 ; 3^e édition, 1984 [traduction anglaise dans *Aesthetic Experience and Literary Hermeneutics. Theory and History of Literature 3*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982 ; traduction française partielle dans *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Maurice JACOB, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1988].

---, « Zur Abgrenzung und Bestimmung einer literarischen Hermeneutik », dans *Text und Applikation. Theologie, Jurisprudenz und Literaturwissenschaft im hermeneutischen Gespräch*, Poetik und Hermeneutik IX, éd. par FUHRMANN et al., München, Wilhelm Fink Verlag, 1981, pp. 459-481 ; également dans *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, Wilhelm Fink, München, 1977 ; traduction française, « Limites et tâches d'une herméneutique littéraire », *Diogène*, n° 109, janvier-mars 1980 ; également dans dans *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Maurice JACOB, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1988.

---, « Kleine Apologie der ästhetischen Erfahrung », *Konstanzer Universitätsreden* 59, Konstanz, Universitätsverlag, 1972 [traduction anglaise dans *Towards an Aesthetic of Reception and History of Literature 2*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982 ; traduction française dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude MAILLARD ; préface de Jean STAROBINSKI, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978 ; fragment traduit dans *Poétique*, n° 39, septembre 1979, sous le titre : « La jouissance esthétique. Les expériences fondamentales de la *poièsis*, de l'*aisthèsis* et de la *catharsis* » ; « *Poièsis* : l'expérience esthétique comme activité de production (construire et connaître) », dans *Le Temps de la réflexion*, 1981, I].

- , *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*, Frankfurt, Suhrkamp, 1970 [traduction française partielle dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude MAILLARD ; préface de Jean STAROBINSKI, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978].
- , « Paradigmawechsel in der Literaturwissenschaft », *Linguistische Berichte* 3, 1969, pp. 44-56.
- , *Wege des Verstehens*, München, Wilhelm Fink, 1994.
- , *Probleme des Verstehens*, Stuttgart, Reclam, 1999.
- LINK, Hannelore, « Die Appellstruktur der Texte“ und „ein Paradigmawechsel in der Literaturwissenschaft », *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft* 7, 1973, pp. 532-583.
- MANFRED, Frank, « Was heißt „einen Text verstehen“? », dans *Texthermeneutik. Aktualität, Geschichte, Kritik*, éd. U. NASSEN, Paderborn, München, Vienne, Zurich, 1979, pp. 58-77.
- , « Vieldeutigkeit und Ungleichzeitigkeit. Hermeneutische Fragen an eine Theorie des literarischen Textes », *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht* 57, 1986, pp. 20-30.
- MARQUARD, Odo, « Frage nach der Frage, auf die die Hermeneutik die Antwort ist », *Philosophisches Jahrbuch* 88, 1981, pp. 1-19.
- MUELLER-VOLLMER, Kurt, *The Hermeneutics Reader: Texts of the German Tradition from the Enlightenment to the Present*, Kurt Mueller-Vollmer, 1988.
- NASSEN, Ulrich, « Annotationen zur deutschsprachigen philologischen und philosophischen Hermeneutik-Diskussion (1975-1985) », *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht* 57, 1986, pp. 62-71.
- , « Materiale Hermeneutik. Marginalien zur Problematik der methodischen Verfremdung literaturwissenschaftlicher Verstehens und Interpretationsleistungen », *Studien zur Entwicklung einer materialen Hermeneutik*, pp. 120-131.
- NAUMANN, Manfred, « Das Dilemma der Rezeptionsästhetik », *Poetica* 8, 1976, pp. 51-66.
- NÜSSE, Heinrich, *Die Sprachtheorie Friedrich Schlegels*, Heidelberg, Carl Winter. Universitätsverlag, 1962.
- RICŒUR, Paul, « De l'interprétation », dans *Le conflit des interprétations*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1969.
- STIERLE, Karlheinz, *Text als Handlung : Perspektiven einer systematischen Literaturwissenschaft*, München, Wilhelm Fink, 1975.

- , « Was heisst Rezeption bei fiktionalen Texten? », *Poetica* 7, 1975, pp. 345-387 ; trad. anglaise « The Reading of fictional texts », dans *The Reader in the Text : Essays on Audience and Interpretation*, éd. Susan R. SULEIMAN et Inge CROSMAN, Princeton, Princeton UP, 1980, pp. 83-105.
- SZONDI, Peter, *Einführung in die literarische Hermeneutik*, Francfort-sur-le-Main, 1975 ; trad. française dans *Introduction à l'herméneutique littéraire : [de Chladenius à Schleiermacher]* ; traduit de l'allemand par Mayotte BOLLACK ; avec un essai sur l'auteur par Jean BOLLACK, Paris, Éditions du Cerf, 1989.
- , « Sur la connaissance philologique », dans *Poésies et poétiques de la modernité*, édité par Mayotte BOLLACK, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1982.
- THOUARD, Denis, *Schleiermacher : communauté, individualité, communication*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie », 2007.
- , et BERNER, Christian (éd.), *Sens et interprétation : pour une introduction à l'herméneutique*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Opuscule phi », 2008.
- , *Herméneutique critique. Comprendre, interpréter, connaître*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Textes clés », 2011.
- WACH, Joachim, *Das Verstehen. Grundzüge einer Geschichte der hermeneutischen Theorie im 19. Jahrhundert*, vol. 1-3, reproduction de l'édition de Tübingen (1926-1933), Hildesheim, 1966.
- WAGNER, Julia, « Anfängen. Zur Konstitutionsphase der Forschungsgruppe „Poetik und Hermeneutik“ », *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur*, Jg. 35, 2010, pp. 53–76.
- WARNING, Rainer, *Rezeptionsästhetik. Theorie und Praxis*, Stuttgart, Wilhelm Fink, 1994.
- WEIMANN, Robert, « „Rezeptionsästhetik“ und die Krise der Literaturgeschichte: Zur Kritik einer neuen Strömung in der bürgerlichen Literaturwissenschaft », *Weimarer Beiträge* 19.8, 1973, pp. 5-33; « „Reception Aesthetics“ and the Crisis of Literary History », *Clio* 5, 1975, pp. 3-33.
- , « „Rezeptionsästhetik“ oder das Ungenügen an der bürgerlichen Bildung : Zur Kritik einer Theorie literarischer Kommunikation », *Kunstensemble und Öffentlichkeit*, Halle-Leipzig, Mitteldeutscher Verlag, 1982, pp. 85-133.
- WEINRICH, Harald, « Für eine Literaturgeschichte des Lesers », *Merkur* 21, 1967, pp. 1026-1038.
- WEIMAR, Klaus, *Historische Einleitung zur literaturwissenschaftlichen Hermeneutik*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1975.

---, « Gibt es eine literaturwissenschaftliche Hermeneutik? », dans *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht* 57, 1986, pp. 11-19.

ZIMMERMANN, Bernhard, *Literaturrezeption im historischen Prozess : Zur Theorie einer Rezeptionsgeschichte der Literatur*, München, Beck, 1977.

TROISIEME PARTIE

ABRAMS, Meyer H., *The Mirror and the Lamp: Romantic Theory and the Critical Tradition*, New York, Norton, 1953.

ALEXANDRE, Maxime (éd.), *Romantiques allemands I*, édition présentée et annotée par Maxime ALEXANDRE, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1963.

AYRAULT, Roger, *La genèse du romantisme allemand*, Paris, Aubier, 1961-1976.

BEHLER, Ernst, *Frühromantik*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1992 [traduction française dans *Le premier romantisme allemand*, traduit de l'allemand par Elisabeth DECULTOT et Christian HELMREICH, Paris, Presses Universitaires de France, 1996].

---, « Le premier romantisme crise des Lumières », *Revue germanique internationale*, 3/1995.

---, « La conception de l'Europe dans la théorie du premier romantisme et la relation franco-allemande », *Revue germanique internationale*, 1/1994.

---, « « The Theory of Art is its own History » : Herder and the Schlegel Brothers », dans *Herder Today. Contributions from the International Herder Conference*, éd. Kurt-MÜLLER-VOLLMER, Berlin, De Gruyter, 1990, pp. 246-267.

---, « The Origins of the Romantic Literary Theory », *Colloquia Germanica*, vol. 2, 1968, pp. 109-126.

---, « Origins of Romantic Aesthetics in Friedrich Schlegel », *Canadian Review of Comparative Literature / Revue Canadienne de littérature comparée*, Winter-Hiver 1980, pp. 47-66.

BEGUIN, Albert, *L'âme romantique et le rêve : essai sur le romantisme allemand et la poésie française*, Paris, J. Corti, 1967 [1937].

BENJAMIN, Walter, *Écrits français*, présentés et introduits par Jean-Maurice MONNOYER, avec les témoignages d'Adrienne MONNIER, de Gisèle FREUND et de Jean SELZ, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1991.

---, *Le Concept de critique esthétique dans le premier romantisme allemand*, trad. Philippe LACOUÉ-LABARTHE et Anne-Marie LANG, Paris, Flammarion, 1986.

- BEREAUD, Jacques, « La traduction en France à l'époque romantique », *Comparative Literature Studies*, vol. VIII, n°3, 1971, pp. 224-244.
- BERNARD, Suzanne, *Le Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours*, Paris, Nizet, 1959.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie*, édition de Jean EHARD, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Classiques », 1984.
- BLUMENBERG, Hans, « La curiosité théorique en procès », dans *La légitimité des temps modernes*, traduit de l'allemand par Marc SAGNOL, Jean-Louis SCHLEGEL et Denis TRIERWEILER avec la collaboration de Marianne DAUTREY, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1999.
- BRINKMANN, Richard, « Romantische Dichtungs-theorie in Friedrich Schlegels Frühschriften und Schillers Begriffe des Naiven und Sentimentalischen », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 32, 1958, pp. 344-371.
- BRION, Marcel, *L'Allemagne romantique : Le voyage initiatique. Novalis, Hoffmann, Jean-Paul, Eichendorf*, Paris, Albin Michel, 1963.
- COHEN, Jean, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1966.
- COLLOT, Michel, *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture », 1989.
- D'HULST, Lieven, « La traduction en France à l'époque romantique et l'évolution de la culture française », dans *La traduction dans le développement des littératures*, Berne et Berlin, Peter Lang, 1993, pp. 159-164.
- EMPSON, William, *Seven Types of Ambiguity*, New York, New Directions, 1947.
- FRIEDRICH, Hugo, *Structure de la poésie moderne*, traduit de l'allemand par Michel FRANCOIS-DEMET, Paris, Librairie Générale française, 1999.
- FUMAROLI, Marc, « Les abeilles et les araignées », dans *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2001.
- FURET, François, « De l'histoire-récit à l'histoire-problème », dans *L'Atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1972.
- , *Le Nouveau Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1983.
- , *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1982.

- GREUTE, Georges (dir.), *Dictionnaire des Lettres françaises. Le XVIII^e siècle*, publié sous la direction du cardinal Georges GREUTE ; édition refondue sous la direction de François MOUREAU ; ouvrage publié avec le concours du Centre national du Livre, Paris, Fayard et Librairie Générale Française, coll. « La Pochothèque », 1996.
- HOOCK-DEMARLE, M.-C., « Un lieu d'interculturalité franco-allemande : le réseau épistolaire de Coppet », *Romantisme*, n°73, pp. 20-28, 1991.
- JAUSS, Hans-Robert, « L'art comme anti-nature. À propos du tournant esthétique après 1789 », *Mélanges de l'École française de Rome*, n 1, 1992, pp. 61-91.
- , « Adam interrogateur. Pour une histoire des fonctions du modèle question/réponse », dans JAUSS, Hans Robert, *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand par Maurice JACOB, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1988.
- JCHOVA, Hana, MOURET, François et VOISINE, Jacques, *La poésie en prose. Des Lumières au romantisme (1760-1820)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Recherches actuelles en littérature comparée », 1993.
- LACOUÉ-LABARTHE, Philippe et NANCY, Jean-Luc, *L'absolu littéraire, théorie de la littérature du romantisme allemand*, présentée par Philippe LACOUÉ-LABARTHE et Jean-Luc NANCY, avec la collaboration d'Anne-Marie LANG, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1978.
- LEROY, Christian, *La poésie en prose française du XVII^e siècle à nos jours. Histoire d'un genre*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp-Essentiel », 2001.
- LUKACS, Georg, « Novalis et la philosophie romantique de la vie » (1911), *Romantisme*, vol. 1, n°1, 1971, pp. 13-24.
- NEIERTZ, Patrick, *Lumières obliques. Ironie et dialogues au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2012.
- NOVALIS, *Henri d'Ofterdingen*, traduction et présentation par Marcel Camus, Paris, Flammarion, 1992.
- PETSCH, Robert, « Goethe und die Naturformen der Dichtung », *Dichtung und Forschung*, Festschrift für E. Ermatinger, Frauenfeld, 1933.
- RANCIERE, Jacques, *La Parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette, coll. « Littératures », 1998.
- RAULET, Gérard, *Aufklärung. Les Lumières allemandes*, Paris, Flammarion, coll. « GF-Flammarion », 1995, [contient des extraits de Fichte (Sur le Concept de la Doctrine de la science), du Plus Ancien Programme de l'idéalisme allemand, de Schelling (Idées pour une philosophie de la nature)].

- RIEBER, Audrey, « Oppositions kantienne / polarités warburgiennes. », *Images Re-vues* [En ligne], Hors-série 4 | 2013, mis en ligne le 30 janvier 2013.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *La naissance de la littérature. La théorie esthétique du romantisme allemand*, Paris, PENS, 1983.
- SCHILLER, Friedrich, *Schillers Werke. Nationalausgabe*, im Auftrag des Goethe-und Schiller-Archivs, des Schiller - Nationalmuseums und der Deutschen Akademie, Hrsg von Julius PETERSEN und Gerhard FRICKE, Weimar, Verlag Hermann Böhlau Nachfolger, 1943.
- , *De la Poésie naïve et sentimentale*, traduit de l'allemand par Robert LEROUX, Paris, Aubier, 1947.
- SCHLEGEL, Friedrich, *Friedrich Schlegel (1794-1802). Seine prosaischen Jugendschriften*, Hrsg. von Jacob MINOR, Vienne, Carl Konegen, t. I, 1882.
- , « Über die Unverständlichkeit » (1800), dans *Kritische F. Schlegels Ausgabe*, éditée par Ernst BEHLER avec Jean-Jacques ANSTETT et Hans EICHNER, Paderborn, Schöningh, 1958, pp. 337-354 [traduction française dans « De l'impossibilité de comprendre », dans *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, introduits, traduits et annotés par Denis THOUARD, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, pp. 263-276].
- , *Friedrich Schlegels Briefe an seinen Bruder August Wilhelm – Lettres de Friedrich Schlegel à son frère August Wilhelm*, éd. O. WALZEL, Berlin, 1890.
- , *L'essence de la critique. Écrits sur Lessing*, traduit par Pascale Rabault ; préface par Denis THOUARD, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Opuscule », 2006.
- SCHLEGEL, August Wilhelm, *La doctrine de l'art : conférences sur les belles lettres et l'art*, traduit de l'allemand par Marc GERAUD et Marc JIMENEZ ; préface de Jean-Luc NANCY ; note biographique et annotations de Marc GERAUD, Paris, Klincksieck, 2009.
- STAËL, Germaine de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), éd. Gérard GENGEMBRE et Jean GOLDZINK, Paris, GF-Flammarion, 1991.
- , *De l'Allemagne* (1810), éd. Simone BALAYE, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.
- STANGUENNEC, André, *La Philosophie romantique allemande*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des Philosophies », 2011.
- STEIGERWALD, Jörn, « Arcadie historique *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, entre classicisme et préromantisme », *Revue germanique internationale*, 16, 2001, pp. 69-86, en ligne URL : <http://rgi.revues.org/860>.
- SWIFT, Jonathan, *La Bataille des livres et autres textes*, traduit de l'anglais par Monique BEGOT,

Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Rivages Poche/Petite Bibliothèque », 2003.

SZONDI, Peter, « Le naïf est le sentimental. Sur la dialectique des concepts dans *De la poésie naïve et sentimentale* de Schiller » ; « La théorie des genres poétiques chez Friedrich Schlegel. Essai d'une reconstruction sur la base des fragments posthumes », dans *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, traduction de l'allemand dirigée par Jean BOLLACK, Paris, Gallimard, coll. « tel », 1975.

THOUARD, Denis (dir.), *Symphilosophie : F. Schlegel à Iéna*, avec la traduction de la *Philosophie transcendante*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2002.

---, « Friedrich Schlegel, entre histoire de la poésie et critique de la philosophie », *Littérature*, n°120, 2000, pp. 45-58.

---, *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand. Textes de F. Schlegel, F. Schleiermacher, F. Ast, A. W. Schlegel, A. F. Bernhardt, W. Dilthey*, introduits, traduits et annotés par Denis THOUARD, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Opusculé », 1996.

TODOROV, Tzvetan, *Théories du symbole*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1977.

---, *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1971.

VAILLANT, Alain, *La Crise de la littérature. Romantisme et modernité*, Grenoble, Ellug, coll. « Bibliothèque stendhalienne et romantique », 2005.

---, *L'histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. « U. Lettres », 2010.

VAN EYNDE, Laurent, *Introduction au romantisme d'Iéna. F. Schlegel et l' Athenaeum*, Bruxelles, Ousia, 1997.

VINCENT-MUNNIA, Nathalie, *Les premiers poèmes en prose : généalogie d'un genre dans la première moitié du dix-neuvième siècle français*, Paris, Honoré-Champion, coll. « Romantisme et modernités », 1996.

VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV*, édition établie, présentée et annotée par Jacqueline HELLEGOUARC'H et Sylvain MENANT, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche ».

---, *Correspondance I (1704-1738)*, texte établi et annoté par Théodore BESTERMAN, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1963.

---, *Lettres philosophiques*, chronologie et préface par René POMEAU, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.

---, *Romans et contes I : Zadig et autres contes*, édition complète présentée, établie et annotée par

Frédéric DELOFFRE, avec la collaboration de Jacques VAN DEN HEUVEL et Jacqueline HELLEGOUARC'H, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Classique », 1979 [1972].

WELLEK, René, « The Concept of Romanticism in Literary Theory », dans *Concepts of Criticism*, New Haven, 1963, pp. 128-199.

WILHELM, Jane Elisabeth, « La traduction, principe de perfectibilité, chez Mme de Staël », *Meta : Journal des traducteurs*, vol. 49, n°3, 2004, pp. 692-705.